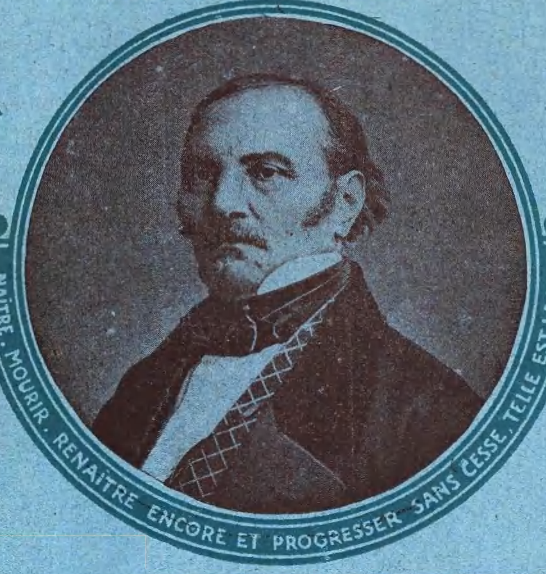
LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC





JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Parait le 15 — *le Numéro 1f*

SOMMAIRE

		Pages
A l'œuvre !	KERMARIO	1
Les Déçus	ALFRED BÉNEZECH	5
Le Spiritisme orthodoxe	L. CHEVREUIL	9
Intéressante séance de médiumnité	XXX	13
Mystification à propos de mes prévisions sur la durée de la guerre. Comment elle fut découverte	Abbé J.-A. PETIT	15
Debout les Morts !	H. MÉROU	18
Première conférence de l'Union Spirite française		19
Correspondance posthume d'Allan Kardec		22
Union Spirite française	XXX	24
Chronique étrangère	PIERRE MEYRANNES	28
Avis		32

BUREAUX : 42, Rue Saint-Jacques, 42 — PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE — PARIS

63e ANNÉE JANVIER 1920





LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

La Rédaction de la Revue a l'honneur de présenter à ses abonnés et lecteurs ses meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

A l'Œuvre !

L'année qui vient de s'écouler entraîne avec elle, dans le passé, un monde dont la fin a été marquée par le plus épouvantable cataclysme qui ait bouleversé l'humanité. Le mensonge, la haine, le goût de la rapine et l'orgueil avaient, depuis longtemps, troublé la conscience de certains peuples qui, ne connaissant plus d'autre culte que celui de la

force brutale, suivirent leurs dirigeants dans le plus criminel des attentats. Le Droit, la Justice, toutes les libertés et la civilisation même, semblaient devoir succomber. Mais, dans un effort sublime, la volonté des peuples libres dressa, devant l'envahisseur, une barrière infranchissable ; la lumière l'emporta sur les ténèbres, l'horrible cauchemar fut dissipé.

C'était la fin d'une époque.

Un monde nouveau est maintenant à créer. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour, nous le savons bien. Un écroulement comme celui auquel nous venons d'assister laisse des traces qui ne peuvent immédiatement disparaître. Les ruines sont encore amoncelées autour de nous. La catastrophe tenait encore trop les peuples sous sa terrifiante impression. Une période de trouble moral, de lassitude, malheureusement trop explicable, avait succédé tout d'abord aux sanglantes fureurs de la guerre. Mais les mains qui ont mis fin à la lutte en abattant la puissance du mal, ont travaillé sans relâche à l'édification de la paix, et, dans une atmosphère assainie, purifiée par la violence même de la tempête, nous allons pouvoir enfin reprendre notre marche en avant pour la lumière et la liberté.

Debout donc ! Saluons l'aurore nouvelle. Courage, confiance, mettons-nous à l'œuvre sans plus tarder. Nous n'avons accompli que la première partie de notre tâche. Nos chers invisibles qui, enflammant nos soldats d'héroïsme les rendirent victorieux, sont restés près de nous. Dans l'œuvre de régénération et de paix, leur aide, qui ne nous fera pas défaut, ne nous sera pas d'un moins grand secours. Selon la belle parole prononcée par M. Deschanel à la Chambre, la France, par la voix des vivants et par la voix des morts, nous commande maintenant de travailler au relèvement qui doit nous donner une humanité meilleure. Et c'est à nous, spirites, qu'échoit, cette fois, l'honneur d'être en tête du mouvement. C'est à nous que s'adresse plus particulièrement le monde invisible ; c'est nous qui recevons ses communications, c'est nous qui entendons ses voix. C'est donc nous qui devons répandre la bonne parole. Nous recevrons, des prétendus morts, toute l'assistance qu'ils peuvent nous donner. Leurs manifestations se multiplient, tandis que du côté des vivants, un homme, guidé par la plus pure, la plus haute philantropie, est venu à nous, mettant au service de notre cause des moyens d'action proportionnés à l'effort à accomplir. Grâce à lui, *l'Institut métapsychique international* a pu être fondé, et l'*Union spirite française* fonctionne à la Villa Montmorency. D'autres nous apportent l'appui de leur haute autorité morale et scientifique. De grands penseurs, des hommes illustres dans les sciences, les arts, la littérature, ne

craignent pas de s'intéresser ouvertement à nos travaux. On peut être assuré que rien ne sera négligé de ce qui peut jeter plus de lumière sur notre doctrine pour la faire accepter par tous.

Le mouvement général que nous avons déjà signalé en faveur du spiritisme s'élargit de tous côtés. Les conférences de sir Arthur Conan Doyle, en Angleterre, ont eu un retentissement qui a mis tout le pays en émoi. Tout le monde parle de la *Nouvelle Révélation*, tout le monde veut la connaître.

Dernièrement, le grand écrivain anglais a pu prendre de son fils mort, mais qu'il sentait vivant près de lui, une photographie que nous avons sous les yeux. Comme la plupart des apparitions, celle-ci n'a pas, sur la photographie, la netteté de lignes d'une personne ordinaire; elle est comme légèrement estompée. Mais l'expression de la physionomie est très vivante et la ressemblance rend facile l'identification de l'entité.

Sir Arthur Conan Doyle déclare que la plaque qui a été utilisée pour le cliché a été achetée par lui, qu'il ne l'a pas perdue de vue, que c'est lui-même qui l'a développée et fixée, enfin qu'elle n'a pas été touchée par d'autres mains que les siennes.

A la suite de ces événements, l'émotion a gagné rapidement toute l'Angleterre. Un irrésistible besoin de savoir s'est répandu dans toutes les classes de la société. Voici comment, d'après le *Dailly Mail* du 17 novembre, s'exprime, à cette occasion, l'évêque anglican monseigneur Velldon, dans un sermon prononcé à la cathédrale de Durham :

« Parmi les conséquences de la guerre, celle qui est peut-être la plus remarquable de toutes, a été le désir de tant d'âmes pieuses de communiquer avec les morts.

C'est un instinct humain si naturel et si puissant qu'il est presque irrésistible en ce temps de douleur universelle. Y a-t-il une possibilité de rapports entre les vivants et les morts ? Nous savons que les morts sont encore vivants. Nous savons qu'ils sont entrés dans une vie meilleure et plus large, mais peuvent-ils nous dire quelque chose de cette vie ? même assez pour nous assurer, par une communication personnelle, qu'ils sont vivants ?

C'est le silence qui est si terrible, ce long, ce persistant et inexorable silence !

Y a-t-il une voix, une parole qu'il est possible d'entendre dans ce silence ? »

Et, discutant la question, — ajoute le *Dailly Mail* — si le spiritisme est réel ou faux, l'évêque Welldon fait remarquer que l'église doit être prête à accepter de nouvelles vérités et ne doit pas dire — ce qui serait aussi

irréligieux qu'anti-scientifique — que cela est impossible et incroyable.

Il se peut que la volonté de Dieu soit de révéler de nouvelles leçons par le moyen du spiritisme, et s'il en est ainsi, l'Eglise ne doit pas résister, mais, au contraire, accueillir avec bonheur ces leçons.

Le spiritisme par lui-même n'est pas plus anti-religieux qu'anti-chrétien. Si la vie après la mort n'est qu'un rêve, alors la religion n'est qu'une folie ; mais si l'esprit de l'homme survit à l'expérience qu'on appelle la mort, s'il ne périt pas mais entre dans une nouvelle vie, alors il est donc au moins possible, que l'esprit peut, en certaines circonstances se manifester aux yeux humains, et qu'il peut communiquer par un moyen ou par un autre, avec les esprits vivant sur terre.

« La grande chose maintenant, a dit l'évêque en terminant, est que les phénomènes spirites doivent être scrupuleusement examinés par des hommes de science, que leur discipline dans la méthode de la science exacte rend, et eux seulement, des juges compétents de l'évidence des découvertes nouvelles. Et si même des découvertes sont démonstrativement prouvées, elles ne feront qu'une légère addition à la somme des divines vérités révélées par Jésus-Christ ».

Eh bien, les spirites, qui n'ont rien à redouter de la science et qui savent bien qu'un contrôle sérieux ne peut que donner plus de force aux vérités qu'ils s'efforcent de répandre, ne demandent pas mieux qu'il soit donné satisfaction aux justes exigences de Monseigneur Velldon. Ils appellent la lumière de tous leurs vœux, et la récente création de l'*Institut métapsychique international* vient combler les désirs de tous. De nombreuses adhésions attestent chaque jour la confiance qu'inspire le docteur Gustave Geley, chargé de la direction des études, et, d'ailleurs, le contrôle d'hommes éminents tels que le professeur Charles Richet, le docteur Santoliquido, de Rome, le docteur Calmette, Camille Flammarion, le comte de Gramont, etc., rassurerait certainement des gens moins bien disposés que l'évêque de Durham.

En France même, la grande Presse commence à s'occuper aussi du mouvement spirite. *La Revue mondiale*, le *Journal*, le *Gaulois*, le *Matin*, l'*Information*, ont déjà publié des articles très remarqués sur l'*Institut métapsychique international* ou les manifestations de l'au-delà. Par la seule force de l'idée qui s'impose, tous les autres journaux vont être bientôt obligés de suivre. Le temps n'est plus où l'on pouvait affecter la plus complète indifférence devant une aussi grave question. Il va falloir parler pour ou contre, et nous sommes bien persuadé que les plus embarrassés, aujourd'hui, ne seront pas ceux qu'on tournait en ridicule autrefois.

Oui, avec la nouvelle année, c'est une ère nouvelle qui commence. *Au gui, l'an neuf !* Joyeusement, marchons, tous d'un même élan à la conquête de l'avenir par la meilleure organisation d'un monde nouveau. Ce sera, cette fois, la victoire définitive.

A l'œuvre donc ! La tâche est grande et belle ; si elle présente quelques difficultés, c'est une raison de plus pour que nous ne la différions pas. A l'œuvre tous pour la régénération mondiale ! Sachons créer le bien pour remplacer le mal que nous avons détruit. Ecartons les théories funestes du nihilisme ; ne perdons pas de vue notre destinée lumineuse : Il faut autre chose que des rêves chimériques ou de criminels attentats et des torrents de sang, pour réparer les désastres et amener parmi les hommes le règne de la fraternité.

KERMARIO.

Les Déçus (1)

Nous avons longuement insisté sur des phénomènes supranormaux qu'il semble, pour le moins, très malaisé d'expliquer sans l'intervention de personnalités du monde invisible. Ils nous fournissent la démonstration de la survivance, résultat d'une portée immense qui provoquerait l'enthousiasme universel si, de nos jours comme dans tous les temps, les idées nouvelles, même les plus bienfaisantes, n'ameutaient pas les vieux préjugés. Quel motif de se déclarer satisfait ! Mais l'homme n'est-il pas insatiable ? On voit des gens qui, dans une prospérité inespérée, au lieu de bénir le sort, songent surtout à certaines imperfections de leur condition, incapables d'apprécier leur chance.

Il est juste, néanmoins, de convenir que, parmi les communications, beaucoup sont de nature à nous décevoir. Trop souvent les esprits — si esprits il y a — nous disent des banalités qu'un individu vulgaire exprimerait à peine ; ils ne répondent pas aux questions les plus élémentaires sur des sujets parfaitement connus d'eux et qui nous donneraient la preuve irrécusable de leur identité ; ils s'abaissent, parfois, à des propos inconvenants dont on s'étonne qu'ils nous viennent de l'au-delà ; ils commettent des erreurs grossières, bien pis, ils nous mentent. Passe encore qu'ils se trompent ; mais nous tromper délibérément ! C'en est assez pour jeter du froid dans les âmes les mieux disposées.

Vous êtes peut-être un désenchanté après avoir eu votre période de ferveur. Vous perdez de vue les communications pleinement satis-

(1) Voir les numéros de mai, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1918, janvier, février, mars, mai, juillet, septembre, octobre, décembre 1919.

faisantes pour insister, avec dépit, sur celles qui ne répondent pas à vos désirs. Cependant, n'y en eût-il qu'une seule propre à prouver la réalité de l'au-delà, elle devrait vous suffire à cause de sa portée universelle, quoique vous n'eussiez pas des raisons personnelles d'en être ému. Et puis, sous l'influence de votre première éducation, ne vous faites-vous pas de la vie future une notion fausse qui trouble votre jugement, en vous empêchant de goûter le charme d'une vérité ? Vous ne réfléchissez pas assez non plus que cette science, étant à ses débuts, ne saurait calmer l'impatience de curieux trop exigeants. C'est un monde nouveau dans lequel des hommes de génie feront certainement, plus tard, de magnifiques découvertes, s'il est permis d'en juger par les résultats déjà acquis et par ceux dont on a le pressentiment. Au temps de Galvani, nul, parmi les plus avisés, ne se doutait du parti que les savants tireraient de l'électricité ; il en sera de même du spiritisme combattu, parce qu'il s'écarte de la tradition, et néanmoins digne de sympathie, parce qu'il fortifie le spiritualisme en le rénovant.

Les disparus, nous montre-t-il dès maintenant, ne sont pas, aussitôt après la désincarnation, absolument différents de ce qu'ils étaient. Ils continuent de vivre avec leurs défauts et leur qualités, conservant leur libre arbitre et leur responsabilité, nullement immobilisés pour l'éternité dans un état de misère ou de bonheur, par conséquent, destinés à évoluer. Il y a parmi eux des inégalités d'intelligence, de caractère et d'aptitudes qui se manifestent dans leurs messages, indépendamment des obstacles provenant des instruments dont ils se servent, les médiums. Ne soyez donc pas étonné si vous obtenez des résultats inégaux, quelquefois remarquables, souvent décevants. Partez-vous de l'idée erronée qu'ils disposent de connaissances et de pouvoirs illimités, vous allez au devant de surprises pénibles et vous ne devrez vous en prendre qu'à vous-même. Nous voici en séance : la table frappe des coups, le médium écrit ou parle automatiquement. Vous avez l'impression, par la façon aisée dont les phénomènes se produisent, que les conditions sont bonnes ; mais la personnalité invisible, à quelle catégorie appartient-elle ? Vous avez peut-être affaire à un esprit pervers qui, pour vous mystifier, prend un nom d'emprunt. C'est assurément très choquant, car vous vous faisiez une toute autre opinion des habitants de l'au-delà. Imiterez-vous les expérimentateurs irrités qui gourmandent leurs mystérieux interlocuteurs, comme s'ils pouvaient, par l'expression de leur mécontentement, changer la nature des phénomènes ? Dans l'ignorance où nous sommes des lois qui président à leur production, il est sage de les accepter placidement quels qu'ils soient, en se consolant des mauvais par la considération des bons.

Mais, direz-vous, le mensonge m'est odieux et je ne saurais m'y résigner. Votre indignation prouve la délicatesse de vos sentiments ; il n'est pas impossible que votre déconvenue soit bien méritée. Ne vous permettriez-vous pas des questions déplacées, des demandes saugrenues ? N'auriez-vous pas le tort de vous adresser aux Esprits comme on a recours aux diseurs de bonne aventure ? Il serait facile de dresser une longue liste d'insanités dont on ne sait s'il faut en rire ou en pleurer. Celui-ci voudrait bien être informé de l'issue d'un procès où il est engagé ; celui-là, contrarié de voir son fils empêtré dans une liaison dangereuse, implore la faveur d'en connaître le dénouement ; un autre désire, et c'est assez naturel, gagner le gros lot, grâce à une opportune intervention des Invisibles ; un autre, moins ambitieux, se contenterait d'être averti des sujets qu'il aura à traiter dans un prochain examen ; on m'a même parlé d'un solliciteur qui — pardonnez-moi ce détail grotesque — ayant un porc malade, priait un médium de demander par la table s'il pouvait compter sur la guérison. La chose, il est juste d'en convenir, en valait la peine, vu le prix actuel de ces animaux. La sottise humaine atteint parfois des limites que le moraliste le plus désabusé hésite à imaginer. Dans la pensée de ces nigauds, les Esprits doivent tenir bureau de consultation. En quoi ces spirites se distinguent-ils du bigot prosterné devant l'image de son saint préféré pour en obtenir des grâces de ce genre ? Je sais une femme dont le fils a été tué à la guerre. Quand il fut mobilisé, elle disait, sur un ton très rassuré, à une personne : « Je ne suis pas inquiète, parce que je sais la bonne manière de prier ». Lorsqu'une vérité entre dans l'âme d'un superstitieux, attendez-vous à ce qu'elle y subisse les déformations les plus bizarres. Saint Antoine de Padoue, sainte Germaine de Pibrac, et vous principalement, Sainte Vierge, épouse et mère de Dieu, de quelles requêtes n'êtes-vous pas assaillis, à toute heure du jour et de la nuit ! Comme notre pauvre espèce vous paraîtrait importune si, dans votre bonté inépuisable, vous ne la trouviez pas surtout digne de pitié !

Il serait étrange que ces quémandeurs ne fussent pas déçus. Vous n'avez pas moralement le droit de poser de semblables questions et, si vous obtenez des réponses mensongères, il vous arrive la même duperie qu'à un simple interrogeant le devin. Il serait parfois avantageux de connaître l'avenir, soit pour se prémunir contre des dangers, soit pour être débarrassé de craintes, soit pour jouir à l'avance d'un succès. La vie deviendrait ainsi plus facile dans la redoutable compétition des individus acharnés à la poursuite de leur intérêt. Vous estimez que cet avantage devrait revenir à votre mérite ; le prochain, qui souffrira peut-être de votre réussite, fait le même raisonnement pour son propre

compte et il faut nécessairement que l'un ou l'autre soit lésé. Pourquoi serait-ce lui et non pas vous ? Il se pourrait néanmoins que la chance vous servît, sans qu'il en résultât le moindre inconvénient pour personne : le privilège que vous sollicitez, pourquoi d'autres ne l'obtiendraient-ils pas dans des circonstances semblables ou différentes ? De la sorte nous vivrions dans un monde très fortuné où il suffirait de recourir à ses conseillers de l'au-delà pour éviter une multitude d'ennuis. Magnifique aubaine sans contredit ! Vous ne voudriez pas moins qu'une radicale transformation des conditions de l'existence ; mais, comme on ne supprimerait pas, quoi qu'il advînt, les intempéries, les disettes, les maladies, les deuils et les jaloux, il vous resterait quand même mille motifs de vous lamenter. Garanti contre certaines souffrances, vous en sentiriez vivement d'autres, semblables à ces pauvres qui, devenus millionnaires, maudissent encore le sort, parce qu'il leur reste quelque chose à désirer. Les déceptions provoquées par les communications contre lesquelles s'insurge votre susceptibilité prennent rang dans l'interminable liste des désagréments qui posent avec acuité l'insoluble problème du mal. Mieux inspiré, vous utiliseriez vos douleurs en les faisant servir à votre perfectionnement par une sage résignation : la révolte, au contraire, enlaidit votre âme. C'est ce dont, peut-être, vous avez un médiocre souci, ne cherchant guère dans le spiritisme que la satisfaction de votre égoïsme. En quoi cette tendance à faire de votre petite personne le centre de l'univers vous rend-elle intéressant ?

Comme vous inspireriez davantage la sympathie, si vous aviez le bon esprit de reconnaître votre chance ? Que penseriez-vous d'un homme qui, ayant eu des succès inespérés sans être doué d'un mérite extraordinaire, serait toujours d'humeur chagrine ? Quel mauvais caractère ! diriez-vous. Il est riche, il se porte bien, il vit aux côtés de gens pauvres ou malades, dont la vue devrait l'incliner à faire un retour sur lui-même, et il n'est pas content ! Qu'il est à plaindre ! Vous réserveriez, j'imagine, votre compassion pour les déshérités d'alentour. Or, si vous croyez sérieusement à la réalité des communications entre les morts et les vivants, vous possédez, au point de vue spirituel, un trésor incomparable. Songez à ce milliardaire sans espérance, en réalité un indigent, qui voit venir la mort avec effroi. Il a beau en éloigner la pensée, il lui passe, par moments, dans tout le corps des frissons. Cet argent, il ne l'emportera pas dans sa tombe. Il le laissera, sans doute, à ses enfants et c'est un sujet de contentement qui ne suffit pas à lui faire oublier sa grande misère. Vous devez au spiritisme la ferme assurance que vous continuerez de vivre après la désincarnation et que vos disparus seront sur le seuil du monde invisible pour vous y recevoir. Si les réponses des Esprits ne

vous satisfont pas toujours, le résultat déjà obtenu est assez important pour que vous bénissiez le destin de vous en avoir gratifié. Ingrat, vous mériteriez de le perdre : ce serait un moyen d'en apprécier la valeur.

Au demeurant, ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt de votre âme, que les choses soient comme elles sont ? Une continuelle assistance des Esprits vous applanirait les chemins de la vie ; dans ce cas , vous ressembleriez à un enfant qui, dispensé de la lutte par des parents trop attentifs à lui en épargner les difficultés, deviendrait un homme nul, sans énergie, distancé par des concurrents plus intelligemment éduqués. La grande affaire est, non d'atteindre d'emblée le bonheur, mais de le conquérir en accomplissant son devoir, dût-on prendre beaucoup de peine. Puisque la vie de l'au-delà est le prolongement, avec un organisme subtil, de celle d'ici-bas, nous ne serons pas promus, tout d'un coup, à la perfection ; nous aurons encore à réagir contre de mauvais penchants pour progresser. Si, dès maintenant, vous cherchez à vous affranchir le plus possible de la domination de la chair, vous aurez sur les sensuels cette supériorité d'être mieux préparé pour une évolution nouvelle et vous récolterez les fruits de votre travail. Ne vous plaignez donc pas des obstacles semés sur votre route, puisqu'ils sont les moyens de votre ascension vers des sommets d'où l'on découvre des horizons de plus en plus grandioses.

Pourquoi sommes-nous assujettis à ce labeur ? Pourquoi l'homme ne se développe-t-il pas sans fatigue comme une plante sur un terrain bien approprié ? Pourquoi ? Parce que nous avons le privilège sublime et douloureux, d'occuper sur l'échelle des êtres un degré supérieur. Songez aux vertus qui disparaîtraient de notre monde, si la poursuite du bien par un travail pénible et courageusement accepté en était bannie ; nous arriverions en tête du règne animal, les plus intelligents, mais non marqués du sceau sacré de la moralité grâce auquel nous formons sur la terre une classe à part.

Alfred Bénezech.

(*A suivre.*)

Le Spiritisme orthodoxe

Il ne faut pas nous dissimuler que, pour beaucoup de personnes sincères, l'orthodoxie Romaine représente encore la seule voie lumineuse, et que la crainte de s'engager dans un sentier ténébreux entre pour beaucoup dans l'aversion qui les tient éloignées du Spiritisme.

Mais il n'y a rien, dans les faits, que ne puisse approuver l'orthodoxie ;

et le Spiritisme moderne, dans ses manifestations et dans ses croyances, nous rapproche beaucoup plus des origines du Christianisme que les dogmes ténébreux, aujourd'hui imposés et que Jésus-Christ n'a jamais enseignés.

L'Eglise nous ordonne de croire, sur Dieu et ses prétendues révélations, des choses qu'il est bien impossible de connaître, ni de comprendre et qu'il était bien inutile de préciser. Laissons donc aux théologiens la responsabilité d'une casuistique qui les a si souvent conduits dans une voie fausse, et limitons nos recherches, à l'étude des manifestations inférieures susceptibles d'éclaircir le mystère de la vie et de la destinée.

Pour cela, nous avons deux ressources. — De même qu'un aveugle peut connaître le monde physique en interrogeant ceux qui jouissent d'une bonne vue, de même nous pouvons connaître quelque chose du monde invisible en interrogeant ceux qui possèdent le don de voyance.

Cette voyance, ou seconde vue, est si fréquente, dans la Bible et dans la vie des saints, qu'il serait bien difficile à un théologien de la condamner en principe. Le second moyen d'enquête sur le monde invisible est d'obtenir, dans la mesure du possible, le témoignage de ceux qui l'habitent. Ces deux méthodes nous conduisent à la connaissance de la survivance de l'âme et tout le Spiritisme est là. Les catholiques ne se font pas scrupule d'invoquer les saints et de leur demander des manifestations ; je voudrais bien qu'on nous dise en quoi ces manifestations pourraient différer du phénomène spirite.

On invoque les saints et on les évoque quand on va s'agenouiller sur leur tombe ; c'est même une condition imposée par la Curie romaine, dans les procès de canonisation, de ne pas rendre le décret de sanctification avant que quelque manifestation miraculeuse ne soit opérée par l'intercession de celui qu'il s'agit de canoniser.

Les spirites ne s'agenouillent pas devant les esprits, mais ils les prient de leur prêter une collaboration utile, et il n'y a, là, rien d'illicite, puisque l'Eglise autorise la prière et que, si elle désigne, par la canonisation, ceux dont la sainteté lui paraît de bon aloi, elle n'a nullement la prétention d'exclure du paradis tous ceux qu'elle ne canonise pas. On peut donc demander, à toute personne décédée, les faveurs qu'il est permis de demander aux saints. L'Eglise redouterait-elle que les esprits nous répondent sans la permission de Dieu ? — Cette crainte serait bien naïve. — Non..., l'Eglise redoute que sa conception de Dieu et de l'Univers soit pas toujours respectée par les communications des esprits désincarnés.

Nous pouvons répondre que ces communications ne sont pas des dogmes et que nous devons passer au crible, aussi bien celles que nous rece-

vons, que celles que la tradition attribue aux saints. La responsabilité de personne n'y est engagée, et les tromperies des esprits mauvais sont beaucoup moins funestes que les erreurs des casuistes dogmatiques qui, eux, compromettent l'autorité de l'Eglise.

L'Eglise a pris sur elle une responsabilité terriblement dangereuse; aux uns, elle oppose son *veto*; à d'autres, elle accorde l'*imprimatur*; ainsi, elle engage à fond son autorité, car si peu qu'elle se trompe, elle ruine son crédit.

Jamais un spirite intelligent n'entreprendrait la simple publication d'un message qui commencerait comme celui de la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Dis au fils aîné de mon Sacré-Cœur..... etc. » Cependant ce message est officiellement approuvé, et exploité, par les états-majors de l'armée cléricale ; ce qui prouve que les approbations de l'Eglise font beaucoup plus de mal que sa censure ne fait de bien.

Les spirites ne garantissent pas l'origine élevée de leurs messages, et, même, ils acceptent les manifestations les plus vulgaires, si elles apportent quelque preuve d'identité et opposent un démenti aux moqueries des incrédules. Ce qu'ils admettent, comme doctrine, résulte de nombreuses communications concordantes, mais chacun est libre d'en prendre et d'en laisser.

Ainsi ce sont les messagers eux-mêmes qui affirment être des personnages qui ont vécu de notre vie. Généralement, ils affirment que la mort n'a pas créé, en eux, de changement immédiat. Ils sont restés ce qu'ils sont au moment de la mort, de mentalités très différentes. Il leur est difficile de reprendre contact avec des organes étrangers et, dans cet état, leur mémoire terrestre subit d'étranges altérations, se confondant même, quelquefois, avec les pensées du médium. Le temps les éloigne de nous, mais ils semblent revenir plus facilement à l'heure où la mort rapproche les êtres. Les indifférents et les sceptiques gênent leur manifestations, cependant, lorsque les sceptiques sont des savants qualifiés et de bonne foi, les esprits paraissent répondre à leurs efforts.

Les esprits nous disent qu'ils ne se dégagent que lentement de leurs liens terrestres, les idées survivent et même la pensée dont on est imbu au moment de la mort semble exercer une suggestion assez durable ; l'esprit ne s'élève que peu à peu et s'adapte à un nouveau mode d'existence. Mais le vrai progrès ne se fait que sur la terre, au moyen d'incarnations répétées.

Nous admettons la doctrine des vies successives parce qu'elle est raisonnable, et parce que nous n'en connaissons pas d'autres qui donnent la clef des souffrances et de l'inégalité de nos conditions.

Pour se réincarner, l'esprit, toujours à l'état fluidique, subit une trans-

formation ; il passe par une période d'oubli, il n'est plus rien qu'une forme vivante, il est la force qui va créer, inconsciemment, le travail qui s'opère au cours de la gestation. Il ne reprend conscience de son idividualité qu'en reprenant possession des organes, il entre, peu à peu, dans le corps de l'enfant, et ce n'est que vers l'âge de sept ans que l'incarnation est complète.

Les affinités contractées au cours de vies antérieures, les aspirations bonnes et mauvaises constituent des liens qui nous mettent à l'état de rapport avec la hiérarchie des esprits, bons et mauvais. Ainsi, nous créons nous-mêmes, l'ambiance dans laquelle nous sommes appelés à vivre et, là, est la sanction la plus terrible qui puisse atteindre le coupable au sortir de la présente incarnation.

La doctrine que nous font entrevoir les esprits supérieurs est simple, tolérante et large ; elle est de tous points conforme à celle du Christ et, comme elle, consolante. Elle n'admet pas qu'une faute soit irréparable et inexpiable, elle repousse cet enfer éternel qui ferait de Dieu un perpétuel bourreau.

Il n'y a rien, là, qui puisse inquiéter la religion, puisqu'il n'y a rien de dogmatique ; mais, par sa vraisemblance et sa logique, elle nous attire irrésistiblement et nous sommes prêts à discuter avec celui qui nous proposerait une solution meilleure du grand problème qui, depuis des siècles, préoccupe l'humanité.

La seule chose, peut-être, qui pourrait effaroucher une conscience cléricale, ce serait notre conception nouvelle sur l'enfer; mais, que voulez-vous, l'ancienne n'est plus bonne ; personne, aujourd'hui, n'ose plus soutenir cette conception du moyen-âge, et les personnes les plus dévotes affectent, à son endroit, un certain scepticisme. Le grand diable d'enfer était si ridicule que sa figure n'existe plus que dans la légende ; l'enfer spirite, plus réel et plus conforme aux lois connues du magnétisme est bien autrement redoutable.

Dieu ne nous punit pas, nous nous punissons nous-mêmes, en raison des directions que nous avons choisies. Voyez-vous, déjà le tourment de l'égoïste, n'ayant jamais eu d'affection que pour lui-même, et subissant le supplice du vide, du silence, de la solitude, car rien ne le relie, télépathiquement parlant, aux autres créatures. Il sent de la vie autour de lui, il voudrait se faire voir, mais il est, pour les autres, comme s'il n'existait pas. Quant au criminel, il est un objet d'horreur pour tout ce qui l'entoure, pour les autres et pour lui-même ; il porte en lui l'image de son crime, et le poids de toutes les haines que les malédictions des veuves et des mères ont créées autour de lui et qui survivent dans l'ambiance. Tel serait le mécanisme d'une loi de justice immanente, où Dieu

n'intervient pas comme bourreau, mais qui est tout à fait rationnelle et compréhensible.

Telles sont les idées générales auxquelles se rallient la plupart des spirites, elles sont indépendantes de toute religion cultuelle, elles n'en contredisent aucune et, que l'on soit catholique, boudhiste ou protestant, il est bien permis de s'y rallier.

L. CHEVREUIL.

Intéressante Séance de Médiumnité

Nous sommes heureux de pouvoir publier ci-après le procès-verbal d'une séance donnée le 21 novembre dernier, à Paris, par un remarquable médium, Madame Stella, en présence de l'un de nos amis distingué, psychiste, et de quelques autres personnes dont la compétence et la haute valeur morale, autant que toutes les précautions prises, donnent à leur témoignage une autorité hors de toute contestation.

Cette séance, qui a un caractère strictement privé, eut lieu chez M. G., entre amis.

Nous transcrivons donc textuellement :

« Etaient présents : trois messieurs, trois dames.

La salle resta constamment éclairée par cinq lampes électriques de 16 bougies chacune, voilées de papier rouge. On voyait très bien.

Les assistants et le médium, assis autour d'un guéridon, font la chaîne. Le médium tombe en trance spontanément, au bout de quelques minutes. Il incarne « son guide » :

Ce dernier prononce seulement quelques paroles, pour annoncer qu'il cède la place « à l'esprit de M. P.. » vice-président, décédé, de la société d'études psychiques de G....

Immédiatement aprés, le médium incarne M. P... L'expression des mots est lente, difficile d'abord ; puis elle se précise peu à peu. L'esprit réclame à M. M... son mouchoir absolument propre. Le médium explore alors les poches de M. M... Il finit par trouver un mouchoir, comme il était demandé, dans une poche de la pelisse de M. M... Il le froisse en boule dans ses mains ; puis il l'enveloppe successivement de trois autres mouchoirs et place le paquet de mouchoirs sous les mains réunies des assistants ; ses propres mains étant au-dessus de toutes les autres.

La trance augmente ; le médium gémit. Tout à coup, sa main droite

se détache des autres mains et trace des signes dans l'air, au-dessus du paquet de mouchoirs. L'index tendu fait le geste d'écrire. La scène dure assez longtemps, environ 10 minutes. Puis le médium demande que l'on fixe le paquet de mouchoirs avec une épingle de sûreté et que le paquet soit mis en sûreté dans la poche intérieure du paletot de M. M... Ce qui est fait.

Alors commence la deuxième phase.

L'esprit demande qu'on allume les lampes ordinaires, qu'on déshabille entièrement le médium et qu'on le revête d'un maillot.

Les dames présentes procèdent au déshabillage et mettent le médium entièrement nu. Elles explorent aussi sa chevelure. Faute de maillot, elles remettent au médium sa robe, après que tous les assistants ont exploré minutieusement tous les coins et recoins et retourné les manches.

Ainsi préparé, le médium entre dans le cabinet noir et s'assied sur le fauteuil d'osier. (Inutile de dire que le cabinet noir, formé d'une cage mobile recouverte de toile noire clouée, a été visité avec soin. Du reste, le médium ne s'en était pas approché jusqu'à ce moment).

Les rideaux sont fermés, et, sur la demande de l'esprit, fixés avec deux épingles. Les pieds du médium, nus, sortent par le bas des rideaux et seront toujours visibles.

L'assistance, en demi-cercle devant les rideaux, chantonne et le médium gémit fortement. Les plaintes se prolongent près d'une demi-heure.

A la fin, elle déclare que c'est fini. On ouvre les rideaux et l'on voit, dans ses mains crispées et contracturées, un bouquet de 4 roses dont trois intactes et une perdant ses pétales que l'on trouve sur le sol. Elle présente le bouquet aux assistants qui prennent tour à tour les roses. La contracture des mains est telle que les tiges se brisent dans cette opération.

On procède alors, sur les indications de l'esprit, au déploiement des mouchoirs. Sur le dernier des mouchoirs, celui qui occupait le centre du du paquet, on voit, admirablement écrite, une lettre privée adressée à M. M... par M. P... L'écriture et la signature sont, d'une manière frappante celles de M. P... de son vivant ».

Mystification à propos de mes Prévisions sur la durée de la guerre. Comment elle fut découverte.

(*Suite*)

Ce qui me reste à dire est très pénible et ne sera compris, je le crains, que des rares personnes qui ont une longue pratique du monde invisible. Après avoir ri, ceux qui en ignorent les premiers principes m'accuseront sans doute maintenant de piétiner un cadavre. Dieu m'est témoin que rien n'est plus éloigné de ma pensée et de mes goûts : j'ai horreur de tout ce qui sent de près ou de loin la récrimination. Mais ce qui est arrivé peut servir à l'instruction de mes frères en croyance et c'est pour eux surtout que je dois entrer dans les détails. J'ajoute que les témoins dont je pourrais citer les noms occupent une situation qui les met au-dessus de tout soupçon de fraude ou de naïveté.

La paroisse où j'habite avait eu le malheur d'avoir à sa tête pendant une vingtaine d'années, un curé amplement doté des sept péchés capitaux et de quelques autres encore. Je ne l'avais point fréquenté pendant sa vie à cause de son immoralité notoire, et l'avais rudement repoussé après sa mort quand il essayait de se présenter. Le sachant incorrigible et capable de tout je ne voulais avoir aucun rapport avec lui. Il parvint à se glisser parmi nous sous un nom d'emprunt. Et ce n'était pas seulement près de nous qu'il prenait cette liberté. L'auteur du récit anticipé de la guerre actuelle publié dans la "*Vie nouvelle*" fut un jour mystifiée de la même façon.

Chez elle, il affirmait que pour Noël il y aurait si peu d'Allemands en France qu'ils ne vaudraient pas la peine d'être comptés ; ici, qu'ils seraient anéantis. Des deux côtés même époque, mêmes résultats. C'était donc un parti pris de compromettre ce qu'il y avait de sérieux dans ces communications et de tout ruiner d'un seul coup : la *Communion des saints* et les messages spirites les mieux caractérisés. Nous devenions aux yeux du public des hallucinés.

Une parente que nous avions perdue jeune contribua aussi, bien involontairement sans doute, mais très réellement, à endormir nos soupçons, car elle tenait à peu près le même langage.

A la fin, j'eus une explication très nette avec elle, en dehors de son mari, et elle avoua qu'en nous parlant comme elle l'avait fait, elle avait tout simplement obéi aux ordres de son ancien curé.

Je demandai des explications : elle n'avait pu faire autrement, car elle lui avait promis obéissance quand il était son directeur, et elle était encore liée par cette promesse sacrée. A d'autres questions que je lui adressai, elle garda le silence et nous sentions combien elle devait souffrir, car c'est à peine si nous pouvions distinguer la typtologie. Cette entrevue m'a beaucoup attristé, bien que je lui prodigasse les encouragements et les consolations, Dieu veuille écarter de nos frères et de nos sœurs qui s'occupent de ces études un spectacle si lamentable. Elle était victime de la parole donnée au confessionnal.

Je ne pouvais pourtant pas en rester là de mon enquête; je pris le parti de m'adresser directement encore à Jeanne d'Arc, qui m'avait, à diverses reprises, donné plus d'un témoignage d'intérêt. On peut en voir deux cas matériels dans la *Revue Spirite* du mois de juillet 1914.

Elle ne vint pas à mon appel et j'en fus assez mortifié ; mais elle se présenta le 5 février, au moment où je ne pensais pas à elle.

Elle commença par me dire que la violence de mon caractère nuisait beaucoup à mes recherches, et que je serais exposé aux mêmes dangers, tant que je ne serais point parvenu à me dominer. J'écartais par mes propos inconsidérés les esprits qui me portaient intérêt. Ils ne demandaient aucun hommage de ma part, mais simplement que je les traitasse en homme bien élevé, comme j'avais l'habitude de me comporter dans le monde.

Après ces avis auxquels je n'avais rien à répondre, elle ajouta : Toutefois, n'allez pas tomber dans le découragement et verser dans un excès contraire. Vous avez tort de vouloir renoncer sur la fin de votre existence et après avoir tant souffert, à tout rapport avec l'Invisible.

Vous avez été mystifié, vous avez été en butte à la raillerie, chose toujours pénible à l'amour-propre, mais vous avez aujourd'hui l'avantage d'être mieux instruit des lois qui gouvernent le monde invisible. Il ne suffit pas d'être affranchi du corps terrestre pour tout connaître, c'est pour cela que je ne vous ai jamais fixé d'époque, sauf au moment où la guerre allait éclater, car il n'y avait plus pour nous de doute possible ; nous connaissions ce qui avait été décidé du côté de l'ennemi. N'ajoutez donc jamais foi, à moins d'un ordre spécial, à ce qui pourra vous être fixé à longue échéance, parce qu'il faut que la liberté humaine demeure entière, sinon il n'y aurait plus pour le crime de responsabilité.

Quant à la jeune dame défunte, je ne l'ai chargée d'aucun message pour vous, et puisque le mal est fait, notre divin Maître m'autorise à vous dire ceci :

Il s'établit entre le confesseur et l'âme pénitente un lien que la mort ne suffit pas toujours à rompre. Souvent, après le décès de l'un et de l'autre,

l'âme continue, par habitude, et surtout par les liens contractés, à obéir aveuglément à son directeur, et c'est ce qui s'est produit dans le cas présent. Aussi votre parente n'a pas cru mal faire en vous répétant ce que son curé lui commandait de dire. »

« Si l'on connaissait ce qu'est la confession, on ne s'y soumettrait pas avec cette insouciance qui caractérise la fausse dévotion. Le curé d'Ars a fait par elle un bien immense, et la foule des mercenaires qui s'érigent en directeurs des consciences a fait de tout temps et fait encore un mal plus grand. Vous l'apprécierez mieux quand vous serez avec nous.

« Prenez en sérieuse considération les avis que je vous donne et faites-les connaître à ceux qui pourront les comprendre ». Elle ajouta encore quelques conseils pour me guider dans cette voie obscure (ils seraient sans intérêt pour le lecteur); et elle me quitta.

Ces instructions furent données par écriture médianimique avec une telle rapidité que j'eus quelque peine à m'y reconnaître quand je voulus les recopier.

En relevant la tête, je vis près de moi, à un mètre et demi de distance, une belle étoile bleue tirant sur le violet. Elle resta longtemps immobile, je pus la considérer avec attention, puis elle disparut tout d'un coup.

Le lendemain, le doute qui m'est habituel me reprit et je me demandai si je n'avais pas été victime d'une hallucination intellectuelle et visuelle. Cette idée me poursuivit sans relâche. Je résolus d'en avoir le cœur net. Comme contre-épreuve, nous nous mîmes à la table avec un autre médium qui ne savait pas un mot de ce qui s'était produit la veille, et tout fut confirmé de point en point.

Si nous avons été si grossièrement trompés, en dépit des précautions prises, il ne faut pas que cette leçon soit perdue.

Les principales conclusions qui s'en dégagent sont :

1° Que les défunts, fussent-ils d'un ordre très élevé, ont une connaissance limitée, en dehors de leur champ d'action.

2° Que la preuve d'identité est très difficile à obtenir quand on n'est pas médium voyant, et que, dans ce cas même, il faut se tenir sur ses gardes.

3° Qu'un prêtre effronté ayant passé toute sa vie dans le sacrilège est capable de tout.

4° Enfin que la confession crée des liens si puissants qu'ils peuvent persister même longtemps après le décès. Là est un danger insoupçonné jusqu'à présent.

Abbé J.-A. PETIT. *Fin* 1916.

Debout les Morts!

Que fut ce cri de l'âme
D'un héros exalté,
Dont l'écho nous enflamme
Partout répercuté ?

Ce cri du fond de l'être
Qui fait vibrer les cœurs,
Cet appel à paraître
Aux morts, debout, vengeurs ?

Sublime cri d'alarme
Montant jusques aux cieux,
Cri d'une foi qui s'arme
Pour le choc furieux.

Par quelle angoisse sainte,
Cet appel fut jeté
Sans nulle ombre de crainte
Qu'il ne fut écouté ?

Debout les morts étranges
Qui n'êtes point perdus,
De vos fières phalanges
Nos cris sont entendus !

Debout, foules vaillantes
De nos sacrifiés,
Cohortes triomphantes,
Guerriers sanctifiés !

Debout, divine Egide,
Fils de la France, tous !
Contre l'assaut perfide
Marchez donc avec nous.

Et tous comme une trombe
Atteignons le Germain,
Et qu'à jamais il tombe,
Maudit du genre humain.

Tel fut le cri de l'âme
Du héros exalté
Dont l'écho nous enflamme
Partout répercuté.

Et, nous faut-il le dire ?
Il ne fut pas perdu,
Ce cri d'un saint délire
Par Eux tous entendus.

Artisans de victoire,
Vous les vaillants, les forts,
Qui vivez dans la gloire
O morts, ô nos chers morts !

Soyez debout encore,
Nous aidant désormais
Pour que vienne l'aurore
Si douce de la paix.

H. MÉROU
Thonon, fin novembre 1919.

Première Conférence de l'UNION SPIRITE FRANÇAISE

Le Spiritisme en l'An 1919

Le dimanche 23 novembre la grande salle des Agriculteurs était remplie par une foule élégante qui avait répondu à l'appel de l'*Union.* La séance est ouverte à 2 heures 1/2. Au bureau se trouvent : M. Delanne, Président de l'Union Spirite Française, M. Chevreuil, Vice-Président de la Société d'Etude des Phénomènes Psychiques, M. Jean Meyer, Fondateur de l'Union, M. Eugène Philippe, Vice-Président de la S. F. E. P. P., M. le Commandant Darget et M. Perussel.

En ouvrant la séance, M. Delanne demande la permission de dire quelques mots au sujet de deux événements qui se sont produits au cours de cette année et sont d'une importance capitale pour le développement du Spiritisme dans notre pays. Il s'agit de la création de l'Institut Métapsychique International et de celle de l'Union Spirite Française.

L'Institut Métapsychique poursuivra, sous la savante direction du Docteur Geley, les recherches scientifiques relatives à tous les phénomènes d'ordre psychique qui se produiront soit en France, soit à l'étranger, car là, seront centralisées les découvertes résultant des études faites dans toutes les parties du monde.

L'autorité des savants qui forment le Comité tel que : Messieurs Charles Richet, Flammarion, de Gramont, Docteur Santoliquido, Professeur Teissier, Docteur Calmette, Jules Roche etc... sont la meilleure garantie des résultats que nous pouvons attendre de cettte fondation pour nous fournir les preuves scientifiques des vérités que nous proclamons.

L'Institut a été reconnu d'utilité publique par décret du 23 avril 1919.

L'Union Spirite Française, tout en ne négligeant pas les recherches expérimentales, a principalement pour objet la diffusion de la doctrine spirite fondée par Allan Kardec, au moyen de conférences faites dans toutes les parties de la France et de favoriser la formation de groupes partout où il n'en existe pas encore. Elle a réuni déjà en un faisceau compact les diverses sociétés existantes, celles de Nancy, de Lyon, de Nice, de Marseille, de Béziers, de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux etc.. sans compter les adhésions individuelles qui lui arrivent en nombre considérable. L'avenir s'ouvre brillant devant ces deux créations.

M. Delanne cède la parole à M. Gaillard qui rappelle d'abord l'opposition que rencontrèrent, jusqu'à ces derniers temps, les vérités nouvelles. Mais il constate bientôt qu'un nombre déjà considérable de savants, autrefois réfractaires, se sont, après de longues études, décidés à nous apporter leur adhésion. Et la terrible crise qui a bouleversé l'Europe entière, a provoqué le formidable réveil du spiritisme auquel nous assistons aujourd'hui.

Qui donc maintenant nous donnera la certitude ?

L'orateur répond :

« C'est la science, car, seule, elle nous a libéré de tous les préjugés et nous a fait connaître, avec exactitude, les lois de la nature. Mais il faut qu'elle soit affranchie de ses idées préconçues et qu'elle étudie l'âme objectivement par la méthode positive, c'est-à-dire au moyen de l'observation et de l'expérience. Alors la certitude de l'existence de l'âme sortira des domaines philosophiques ou religieux pour entrer dans celui de la Science. Les savants d'avant-garde qui ont exploré ce nouveau domaine sont arrivés à constater que l'âme n'est pas une entité métaphysique, qu'elle possède, au contraire, une existence réelle grâce à ce corps éthéré auquel les spirites ont donné le nom de périsprit. Cette

enveloppe fluidique existe pendant la vie et accompagne l'âme dans l'au-de là en lui conservant son individualité. Nous possédons les démonstrations nombreuses de l'existence de ce périsprit dans les phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité découverts par M. de Rochas. S'unissant aux cas de télépathie de dédoublement ils en démontrent l'existence incontestable. D'ailleurs, la photographie, les moulages, sont des témoignages persistants qui, subsistent après la disparition du fantôme, nous convainquent que les spectateurs n'ont pas été les jouets d'hallucinations particulières ou collectives.

Ces êtres qui reprennent une vie momentanée sont bien ceux qui ont vécu sur la terre et dont le corps matériel a disparu. Katie King, étudiée par William Crookes, affirmait avoir été Annie Morgan dont la dernière incarnation avait eu lieu sous Charles II. On sait avec quel soin l'illustre savant anglais s'est mis à l'abri de toutes les causes d'erreur ou de supercherie. C'est pourquoi il n'a pas craint d'écrire : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ». Parole grave dans la bouche de celui qui fut un des plus illustres représentants de la science anglaise. Parfois les apparitions donnent des preuves absolues de leur continuité intellectuelle avant et après la mort, comme ce fut le cas d'Estelle Livermore qui, de sa main fantômale, écrivit des messages en langue française, inconnue du médium, et dont l'écriture est identique à celle de Madame Livermore vivante.

En Italie, Eusapia Paladino au Circolo Minrva de Gênes, servit d'intermédiaire aux manifestations de la fille de l'astronome Porro, au fils du grand journaliste italien Vassolo, au père du docteur Vizzani Scozzi et à la mère du célèbre criminaliste Lombroso. Il faut lire la relation détaillée de ces séances pour apprécier la valeur de ces témoignages de premier ordre et la certitude qu'ils ont imposée aux spectateurs.

L'orateur nous montre les résultats produits par l'ensemble de ses recherches sur les intellectuels de tous les pays. Il rappelle que M. Vassalo n'hésita pas à faire une conférence au cercle de la presse romaine, sous la présidence de M. Luzatti, ancien ministre; le discours présidentiel de M. Bergson, à la S. P. R. de Londres, reconnaissant formellement l'existence de la télépathie et la communication du Docteur Geley sur les expériences d'Eva C... dans l'amphithéâtre du professeur d'Arsonval au Collège de France.

L'éloquent conférencier termine en citant des passages des livres les plus typiques de Maeterlink, Docteur Geley, Lodge, Léon Denis et Conan Doyle.

Dans une chaude péroraison, M. Gaillard montre les progrès accomplis depuis les premières manifestations d'Hydesville, en 1847,

jusqu'au magnifique développement que cette jeune science a pris dans ces dernières années, et il termine en assurant que c'est la rénovation morale sociale et religieuse de l'Humanité qui en sera l'ultime couronnement.

A diverses reprises, cette belle conférence fut saluée d'applaudissements unanimes bien justifiés.

En quelques mots, M. Delanne remerciant l'orateur, a rappelé que la science officielle semblait aussi maintenant venir à nous, puisque le beau livre de M. L. Chevreuil : *On ne meurt pas*, vient d'obtenir le prix Fanny Emden, décerné par l'Académie des Sciences.

En somme, belle et bonne journée qui inaugure heureusement la série des conférences ds l'UNION SPIRITE FRANÇAISE.

Correspondance Posthume d'Allan Kardec

M. SAMSON, officier de marine, à Allan KARDEC.

Ile d'Oléron, 4 mars 1869.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous expédier un mandat pour mon abonnement à la « Revue spirite ».

Permettez-moi, Monsieur, de saisir cette occasion pour vous offrir mes sentiments de bien vive sympathie.

J'ai voyagé à travers le sable brûlant du désert, c'est assez vous dire si j'ai souffert de la soif; eh bien ! je n'ai jamais éprouvé de sensation aussi douce en me désaltérant à une fontaine ombragée, que j'en éprouvais à la lecture de l'introduction de votre « Livre des Esprits », car mon âme aussi avait soif, et, moins heureuse que mon corps, elle n'avait pas jusque-là rencontré de fontaine.

Quelques lignes ont suffi pour me faire entrevoir toute la profondeur et l'immensité de la doctrine ; j'étais convaincu.

Depuis un an, je suis spirite avec connaissance de cause, mais je l'étais depuis longtemps sans m'en douter. Que de gens le sont ainsi. Ceux qui ne veulent pas en convenir, sont surtout les savants et les ignorants ; avec du bon sens et de la bonne foi il est bien peu de récalcitrants.

Aux savants et aux ignorants, j'ajouterai, cependant, une troisième catégorie, celle-là est intraitable, c'est celle des intéressés.

Quand je suis arrivé dans l'Ile d'Oléron, il y a deux ans, le spiritisme

était pour tous un sujet de raillerie et les pauvres spirites n'étaient vraiment pas choyés.

C'est que, pour la plupart, ces braves gens, ne connaissant pas un mot de la doctrine, ne s'attachaient qu'à obtenir des manifestations plus ou moins grossières; de là le ridicule qui confondait spirites et spiritisme.

Mais, depuis que l'on a vu des hommes sérieux s'en occuper, et surtout des militaires, qui ne sont pas généralement réputés d'une crédulité trop facile; depuis que ces militaires n'ont pas craint d'avouer au grand jour leurs croyances, les sentiments de la population ont manifestement changé. On ne rit plus du spiritisme, on cherche à s'en rendre compte, car, dit-on, s'il n'y avait pas là-dessous quelque chose de vrai, ces hommes ne s'en occuperaient pas et ne professeraient pas cette doctrine. Et en cela les braves gens ont raison.

Depuis un an, j'ai lu à peu près tous les principaux ouvrages traitant de spiritisme et ceux traitant de philosophie se rattachant à la doctrine. Je viens de lire tout dernièrement les révélations obtenues par M. Roze, médium, ayant pour objet l'astronomie et les sciences. Une communication ayant pour titre : De la fin de l'esprit, ne m'a pas semblé assez claire. Il est dit dans cette communication que l'Esprit, une fois arrivé au plus haut degré de perfection se subdiviserait à l'infini pour recommencer une nouvelle pérégrination. Je comprends jusqu'à un certain point le dévouement de la part de l'Esprit, mais je ne puis admettre que Dieu ait besoin de ce dévouement. Je vous serais bien obligé, Monsieur, si vous vouliez m'éclairer à ce sujet.

Veuillez agréer, Monsieur, mes respectueuses civilités.

Samson
Officier de marine.

Réponse d'Allan Kardec, par l'intermédiaire d'un secrétaire.

Monsieur

Monsieur Allan Kardec a pris connaissance avec intérêt des détails que vous lui donnez sur la situation actuelle du spiritisme dans l'Ile d'Oléron ; il est heureux de constater que là, comme partout ailleurs, la doctrine entre dans une phase féconde pour la propagation et est accueillie et étudiée par tous les esprits sérieux, et il se félicite de vous compter parmi les membres dévoués et actifs de notre cause, qui ne craignent point de proclamer hautement leur conviction et de payer de leur personne pour la faire apprécier et accepter dans leur centre d'action. Dans la province et surtout dans les petits centres, les éléments spirites ne manquent pas, mais ce qui fait défaut souvent

c'est l'esprit d'organisation et de méthode, ce sont les hommes de tête et d'énergie qui savent tout mettre en mouvement et stimuler les faibles et les tièdes.

Monsieur Allan Kardec est heureux de trouver en vous un de ces hommes et ne doute pas que vous ne vous appliquiez de toutes vos forces à la vulgarisation, la saine appréciation et l'application de nos principes dans votre localité. Il vous engage vivement à persévérer dans cette voie où vous rencontrerez, sans doute, quelques obstacles, où vous aurez quelques déceptions à supporter ; mais en agissant ainsi vous aurez bien mérité du spiritisme et la grandeur du but et le spectacle des heureux que vous aurez faits seront bien de nature à vous faire oublier les difficultés et les vicissitudes de la route.

Vous trouverez dans les ouvrages de M. Allan Kardec sur les occupations des Esprits supérieurs, et leur rôle dans la création, des instructions qui auront le double avantage de satisfaire votre raison et de laisser en dehors de toute atteinte la bonté infinie et l'éternelle justice du Créateur.

Quant à l'ouvrage de M. Roze et aux théories qu'il renferme, elles sont tout à fait en dehors de l'enseignement général des Esprits, et ne sont plus acceptées par aucun spirite sérieux, Les descriptions qui vous sont faites des différents mondes sont purement hypothétiques et ne peuvent être soumises à aucun contrôle sérieux. Ce sont les opinions d'un Esprit, opinions aussi discutables que celles de tout être pensant et dont le plus grand nombre sont illogiques et ne peuvent supporter un examen un peu attentif. Les signatures dont sont revêtues ces communications sont évidemment apocryphes.

Monsieur Allan Kardec vous prie d'agréer l'assurance de sa considération distinguée.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

VILLA MONTMORENCY

28, Avenue des Sycomores PARIS (XVIe)

Compte rendu de la séance du Comité, 1er *Décembre* 1919.

Présents : MM. Delanne président, Meyer et Chevreuil, vice-présidents, L. Maillard secrétaires-général, Mme C. Borderieux secrétaire-adjoint, MM. Barreau trésorier, Béziat, Gervois, Mélusson, d'Osty.

Représentés : Mme Ducel, MM. Docteur Bécour, Pasteur Bénézech, Bouvier, Dangé, Thomas.

Excusés : MM. Malosse, Sausse, Thureau.

Absents : MM. Benhamou, Docteur Breton, docteur Dupouy, Rossignon, Rousseau.

La séance est ouverte à 3 heures sous la présidence de M. Delanne.

Lecture est donnée par le secrétaire-général du procès-verbal de la précédente séance.

Ce procès-verbal est adopté à l'unanimité. M. Delanne prend la parole. Il constate le progrès indéniable des idées spirites et exprime sa confiance, à ce point de vue, dans l'œuvre de l'UNION. Un des meilleurs moyens de propagande est la conférence. Déjà un vif succès a été obtenu par M. Gaillard le dimanche précédent; mais pour que le conférencier de l'UNION puisse se rendre en province, il est absolument nécessaire :

1° que les sociétés s'entendent à ce sujet avec l'UNION ;

2° qu'elles s'occupent de trouver les locaux ;

3° qu'elles organisent une publicité préalable et participent, dans une certaine mesure, aux frais nécessités par le voyage et le séjour du conférencier dans leur ville.

Il est absolument indispensable également de répandre des tracts et des brochures.

M. Meyer a obtenu de M. Leymarie, éditeur des œuvres d'Allan Kardec, l'autorisation de faire une édition spéciale pour l'UNION de 10.000 exemplaires de la brochure du Maître :« Le spiritisme à sa plus simple expression. »

M. Meyer se charge des frais de cette édition et fait don des 10.000 exemplaires à l'UNION qui les cédera, au prix de 15 centimes l'un, aux sociétés, aux groupes adhérents et en distribuera à ses membres dans un but de propagande.

Lecture est ensuite donnée des lettres d'excuses et des observations que nos correspondants de province ont adressées à l'UNION au sujet des conférences.

M. Barreau lit ensuite le rapport financier ci-dessous :

« Nous avons le plaisir de vous annoncer que, malgré les temps peu favorables que nous venons de traverser et les difficultés inhérentes à toute nouvelle création, la situation financière de l'UNION est satisfaisante.

Les recettes, depuis le mois d'avril au 30 novembre, s'élèvent à 6.887 francs.

Cette somme comprend exclusivement les cotisations de membres

adhérents dont quelques-unes assez importantes. Nous les remercions tous du fond du cœur.

D'un autre côté, les dépenses atteignent le chiffre de 2.986 fr. 25. Elles se répartissent comme suit :

Frais de Bureau . . . . Francs 1.722,80

Cette dépense importante est motivée par la commande de

7.000 Statuts,
4.000 Têtes de lettres,
4.000 Enveloppes,
2.000 Reçus carnets à souches,
1.500 Cartes de membres,
5.000 Bulletins d'adhésion.

Correspondance	121.30
Conférences	311.60
Appointements du secrétaire-adjoint	600. »
Divers	230.50

Il reste donc en caisse à ce jour. Francs 3.900.75

M. Meyer a pris à sa charge une dépense importante (2.000 francs environ) occasionnée par l'achat du charbon nécessaire pour le chauffage.

Il a bien voulu se charger aussi des appointements de M. Gaillard, notre conférencier. L'Union n'aura donc à envisager que ses frais de déplacements, lesquels, nous l'espérons, seront réduits au minimum par le concours des sociétés et groupements qui demanderont notre conférencier.

Nous avons le ferme espoir que tous les spirites, unis dans un même sentiment de solidarité, voudront contribuer, chacun selon ses moyens, à la prospérité de l'Union et faciliter ainsi la tâche très lourde que son Comité a assumé. »

M. Delanne met en discussion les questions figurant à l'ordre du jour et il donne la parole à M. Mélusson qui explique l'organisation existante à Lyon.

Une discussion à laquelle prennent part MM. Béziat, Delanne, Jean Meyer, Maillard, s'engage sur les meilleurs moyens à employer pour la propagande.

M. Melusson attache une grande importance à signaler les fraudes et à en causer longuement ; il a cru remarquer que cet élément existe dans la plupart des expériences ; si on n'est pas trompé par les médiums, on l'est souvent par les esprits. Si on ne prend pas les précautions nécessaires, on risque de s'exposer à de fâcheuses objections. Il est donc très utile de mettre le public en garde contre les causes d'erreur.

M. Gervois observe que l'opposition de parti-pris est beaucoup moins fréquente que jadis.

M. Delanne est d'avis que le spiritisme doit rester une science et non pas dégénérer en doctrine religieuse. La liberté de discussion est absolument indispensable et doit rester intangible.

M. d'Osty entretient le Comité de la situation à Orléans.

M. Delanne met ensuite aux voix la proposition d'autoriser le dépôt de fonds au Comptoir d'Escompte. Cette autorisation est votée à l'unanimité.

La discussion reprend au sujet des meilleurs moyens de propagande.

M. Delanne attire l'attention sur les difficultés d'ordre financier auxquelles se heurtent les publications spirites.

M. Meyer fait observer que la grande presse commence à s'occuper des questions psychiques. D'ailleurs, l'UNION est défendue par deux revues : celle de M. Delanne et la *Revue Spirite.*

M. Béziat demande s'il ne serait pas possible de distribuer des tracts et des revues spirites pour tâcher d'obtenir des abonnements.

M. Meyer serait disposé à entrer dans cette voie.

M. d'Osty voudrait voir mettre des brochures et des tracts à la disposition des groupes de chaque région pour en faire une distribution éclairée.

M. Meyer lui répond que c'est la préoccupation du bureau et préconise la création de bibliothèques, spirites.

M. Chevreuil propose qu'à l'issue de chaque conférence on demande des noms et adresses d'auditeurs désireux de recevoir des brochures et deux exemplaires gratuits des revues.

M. Béziat voudrait voir dresser une liste de conférenciers; l'UNION SPIRITE pourrait, dit-il, interroger à ce sujet les divers groupes pour lui désigner les personnes capables de parler en public.

M. Meyer fait observer que l'UNION SPIRITE ne peut patronner que des conférenciers dont elle aura pu apprécier le mérite; c'est aux groupements à choisir eux-mêmes ceux qui leur conviendront le mieux en dehors des conférenciers attitrés de l'UNION.

La discussion sur l'ordre du jour est déclarée close.

La prochaine réunion du Comité est fixée à fin février.

La séance est levée.

Le Secrétaire Général — *Le Président*

L. MAILLARD — G. DELANNE

Chronique Étrangère

Le 30 juin 1919 est mort, en Angleterre, un savant distingué : Lord Rayleigh, Président de la Société des Recherches psychiques. *Light* (nº 2009) rappelle quelques traits de son caractère. Lord Rayleigh attachait une grande importance au contrôle rigoureux des phénomènes et lui-même a décrit plusieurs fois des manifestations spirites intéressantes survenues dans des conditions rendant inadmisible toute intervention volontaire du médium. Son opinion, au sujet de la télépathie, peut être notée : c'est que les phénomènes de cet ordre, après la mort, sont relativement très faciles à concevoir dès qu'on admet leur possibilité de vivant à vivant ; puisque, dans le second cas, les sens sont laissés hors d'usage, pourquoi seraient-ils, nécessaires dans le premier ?

On sait qu'une autre personnalité, bien connue de tous ceux qu'intéressent les études spirites, a quitté ce monde au début de juillet dernier. Sur « le merveilleux médium » que fut Madame d'Espérance, un article de *Light* du 26 juillet 1919 donne de nombreux détails. La circonstance la plus remarquable peut-être, c'est qu'après un enfance entourée d'« ombres », si bien formées qu'elle les prenait pour des visiteurs de la maison paternelle, la jeune fille ignorait tout des matérialisations et ne savait pas même ce qu'était le spiritisme. Plus tard seulement, après son mariage, elle comprit la réalité de ces ombres amies et en éprouva une grande joie. Il est sans doute inutile de rappeler les expériences auxquelles elle dut ensuite la notoriété, les apparitions de la jeune « Yolande » et les autres phénomènes rares qu'elle révélait en se livrant elle-même le plus souvent (circonstance également remarquable) en dehors du cabinet et en pleine lumière.

Devant l'évidence de tels faits, qui se multiplient de plus en plus et qui, dès maintenant, ont acquis toute la rigueur d'observations scientifiques, le nombre des croyants en la « Nouvelle révélation » grandit tous les jours. Mais aussi les contradictions se font plus vives. On ne peut pas, toutefois, se servir absolument de ce terme pour désigner l'attitude prise par l'évêque de Londres et *Light*, qui a consacré naturellement, depuis août 1919, plusieurs articles au discours d'Hyde Park, fait observer avec raison que l'intérêt en est surtout, pour ainsi dire, positif. L'évêque, dans ses paroles à la mémoire des héros tombés dans la grande guerre, n'a nullement contesté la possibilité ni même la réalité de leurs communications avec des parents ou amis restés dans ce monde, admettant « qu'il n'y a pas de sommeil dans la tombe » et que des relations avec les morts peuvent s'être effectivement produites.

Mais il a blâmé le désir de « connaître l'inconnaissable ». Il y a, dans cette réserve, une contradiction surprenante de la part d'un homme à l'esprit aussi logique. En fait, ce premier dignitaire de l'Eglise s'est singulièrement rapproché de Sir Oliver Lodge et de Sir A. Conan Doyle.

Il est, intéressant de revenir, à ce propos, sur une aventure bien ancienne arrivée à l'évêque Wilberforce et qu'il n'hésita pas à faire connaître. Se trouvant chez Lord ...., il descendit, une nuit, dans la bibliothèque et, là, vit un homme âgé qu'il prit pour le chapelain ou le secrétaire ; de même la nuit suivante. Ayant appris que la bibliothèque passait pour être hantée par un vieux prêtre, il retourna dans la même salle, revit le vieillard et l'interrogea : c'était un prêtre, en effet, qui avait reçu la confession d'un des ancêtres du Lord actuel et l'avait écrite sur un papier qu'il avait caché dans un livre et que sa propre mort, survenue à l'improviste, l'avait empêché de détruire. Il ne pouvait, dès lors, trouver le repos que ce papier ne fût soustrait à toute indiscrétion. L'évêque, s'étant nommé, prit le livre que le prêtre lui désigna, trouva le papier et le brûla. Le fantôme disparut et ne revint plus. (*Light* du 18 octobre 1919).

Le fait d'un esprit lié à la terre par suite de circonstances spéciales où, généralement, il entre de sa part quelque action fantôme n'est pas rare. Un exemple curieux en est encore fourni par *The Progressive Thinker* de Chicago.

Le 20 mai 1919, à Milwankee, E. A. Marth vint avertir la police que, sur les indications d'un esprit et par l'intermédiaire de sa femme (qui jouit de facultés médiumniques), il avait découvert, dans le sous-sol de sa maison, les restes d'une femme assassinée. Depuis son arrivée récente dans cette maison, Madame Marth subissait chaque nuit les atteintes de mains invisibles ; ayant interrogé l'esprit, celui-ci déclara qu'il était un ancien médecin de la ville (le nom a été révélé à la police) et qu'il avait pratiqué sur une jeune femme une opération illicite, dont elle était morte ; qu'il avait alors découpé le cadavre et enfoui les morceaux dans le sous-sol, à une place qu'il indiqua. En effet, on trouva sous terre, à cette place, une caisse tombant de vétusté et renfermant, avec de la chaux, des fragments d'os et d'autres débris organiques décomposés.

Parmi les autres « actualités », on peut citer une production de « diamant spirite », d'autant plus intéressante que les intelligences guides du phénomène avaient été Sir William Crookes et M. Faraday. Le fait s'est produit dans la maison d'un homme du monde bien connu, qui a lui-même servi de médium dans la circonstance ; il décrit en détail, dans *Light*, (n° 2013), comment des phénomènes divers ont été constatés

chez lui depuis plusieurs mois et comment, par ces moyens, des communications nombreuses ont été reçues. En se conformant aux instructions qu'elles contenaient, un échantillon de substance matérialisée fut obtenu le 6 juin 1919 et, à partir du 8 juillet, une série d'expériences furent effectuées, cette fois sous la direction nettement affirmée de Sir William et de Faraday. On se servit d'un mortier en acier au nickel chromé, avec des bouteilles de Leyde reliées à une grande machine électrique. Divers fragments de substance cristalline plus ou mois mêlée à du *lantium* furent ainsi produits, un surtout (dans la 4e expérience, après 8 fortes décharges) qui mesure environ, 175 " ×.15 " ×.125 " (un pouce = 0 m. 025). Ce dernier fragment coupe le verre et présente tous les caractères du diamant. Il fut radiographié en même temps qu'une broche de diamants montée sur platine ; la radiographie ne fit apparaître aucune trace des diamants *ni du platine*, mais bien les mots : « A Spirit Diamond » et la signature.

A noter encore, d'après *O Messagerio* d'août 1919, le cas réellement *curieux* (c'est le titre de l'article) d'une jeune fille de Pelotas, dans le R. Grande do Sul. Eloa Diaz est âgée de 14 ans et voit à travers les corps opaques. Divers médecins ont utilisé cette faculté, au même titre et avec des résultats beaucoup plus précis que s'ils s'étaient servis des rayons X, la jeune fille voit même nettement et décrit l'intérieur de maisons éloignées. C'est donc un cas de « seconde vue », cas assez rare en ce monde, mais courant dans les mondes moins matériels où l'esprit se dégage plus aisément et peut, dès lors, dépasser les corps opaques à nos sens grossiers. Un autre phénomène remarquable chez Eloa, c'est que, sous l'influence sans doute de connaissances acquises au cours d'incarnations antérieures, à mesure que son esprit passe ainsi par delà les objets, elle fait preuve d'une science surprenante et hors de proportion avec son âge dans toutes les choses de la médecine.

Dans un ordre d'idées différent, *Light* (N° 2015) rapporte un cas remarquablement net de photographie spirite. Une dame, sur les indications d'une amie, se rend, sans être attendue, chez M. Hope, de Crewe ; celui-ci ne la connaît absolument pas. L'autre dame (qui ne supposait pas, d'ailleurs, que son amie viendrait) arrive munie d'une boîte intacte de plaques ordinaires. Les opérations se déroulent avec la plus grande correction : personne, sauf la dame inconnue du photographe, ne touche aux plaques jusqu'après leur développement. Alors, à côté de son image, celle-ci reconnaît les traits parfaitement ressemblants de son fils, tué en France en 1916.

Il faut toujours revenir à la grande guerre. Dans son Nc d'août, *Pearsons Magazine* en a publié plusieurs épisodes, un entre autres rap

porté par le capitaine Neurome et attesté par de nombreux sous-officiers et soldats : une vive attaque allemande se déclenche ; avant que les masses ennemies soient arrivées aux réseaux de fils de fer, on voit une figure spectrale surgir d'un trou d'obus ou de terre, en tenue d'officier d'avant la guerre. Cette sorte de fantôme se porte d'une extrémité à l'autre des lignes, sans paraître se soucier des feux de barrage, s'approche des tranchées britanniques comme pour les inspecter (à ce moment, les hommes croient reconnaître Lord Kitchener ou Lord Roberts), puis se retourne vers les Allemands qui reculent alors en désordre.

Non seulement les faits isolés d'ordre spirite ont été fréquents au cours de la guerre, mais le grand essor actuel du spiritisme est sorti d'elle. C'est ce que proclamait Sir A. Conan Doyle dans la belle conclusion de son discours à la grande réunion du 27 avril 1919, à Londres, en l'honneur des héros tombés sur les champs de bataille : « La plus grande chose qui naîtra de la guerre, la plus grande chose qui naîtra de leur mort n'est pas d'ordre politique, mais religieux. Par leur mort, ils nous ont donné un élan irrésistible ». De fait, la réunion elle-même fut une preuve de l'ampleur prise en Angleterre par le mouvement. Sous les auspices de *The Spiritualists' National Union*, une imposante assemblée de près de 7.000 personnes se tint à Albert Hall. Le supplément spécial de *Light* (N° 1999) donne le compte-rendu détaillé de la séance. Les fidèles n'avaient pas été arrêtés par une tourmente de neige d'une violence exceptionnelle et, même, ils avaient accueilli de bon cœur les « insignes blancs » qui venaient ainsi s'ajouter à ceux dont le port avait été recommandé par le Comité. De nombreuses personnalités marquantes du monde spirite avaient pris place sur l'estrade ; et dans la salle, ainsi que l'a noté *Evening Standard* du lendemain (car la grande presse, du *Times* au *Star* en passant par le *Morning Post*, a libéralement ouvert ses colonnes à des comptes-rendus de la réunion), toutes les classes de la Société étaient représentées : hommes d'affaires, ouvriers, officiers, soldats, — les « petites gens » étant en majorité. Il est certain qu'une telle manifestation, où s'affirme le nombre et la cohésion des adeptes, consacre le progrès énorme accompli par le spiritisme en peu de mois. Plusieurs orateurs, naturellement, ont pris la parole. Après une invocation de M. E. Keeling, en expression de gratitude pour la consolation et la confiance nouvelles mises au cœur de l'homme et en adresse aux « morts qui triomphèrent de la mort », le Président, M. E. Oaten, exposa brièvement l'objet de la réunion : apporter un tribut de reconnaissance et de respect à ceux qui ont fait, au cours de ces dernières années, ce que le monde appelle « le sacrifice de soi-même » ; et proclamer, devant l'univers, que la continuité de la vie est une vérité

non seulement admise par la foi, mais contrôlée par l'expérience. Le Docteur E. T. Powell insista sur la même idée : que la meilleure manière d'adresser un hommage aux disparus, c'est d'avoir une entière confiance en leur survie. « C'est pour affirmer notre certitude que la mort n'existe pas que nous sommes réunis ici cette nuit ; non pour l'expression d'une sorte de vague espérance, mais pour l'attestation solennelle d'un fait scientifiquement démontré ». Puis Sir A. Conan Doyle, avec son entraînante éloquence, parla des morts et des devoirs des vivants. On a, dit-il, émis des doutes sur la convenance de mêler les morts à nos discussions parfois injurieuses, du moins de la part de nos adversaires. Qu'importe aux amis disparus ? Eux-mêmes nous ordonnent de faire abstraction de nos sentiments intimes et de ne nous laisser détourner par rien de notre œuvre. Mais, ajoute Sir Arthur, nous sommes heureusement, aujourd'hui, au-dessus des controverses ; nous sommes unis dans la même foi et dans le même amour pour les héros que nous célébrons. Pour les célébrer, il faut être joyeux de leur passage dans une existence meilleure et se laisser guider par eux vers le triomphe de la bonne cause. — Enfin M. R. H. Yates et M. P. R. Street firent entendre d'autres paroles aussi réconfortantes.

L'attention, souvent la ferveur passionnée, de l'auditoire ont montré combien ces paroles étaient comprises ou mieux « ressenties » et combien la lumière qui se dégage de plus en plus des conceptions obscures de l'humanité pénètre facilement dans les âmes avides. Des personnes douées de facultés supra-normales, assistant à la réunion, disent avoir vu réellement dans la salle les héros vers qui les pensées de tous étaient dirigées. En fait, leur présence a paru certaine et lorsque, à la demande du Président, chacun se recueillit une minute, en union intime avec ceux qu'il était venu honorer, il fut manifeste, selon l'expression de Sir Arthur, qu'« ils ont le pouvoir de venir et que les seules forces capables de les appeler sont notre amour, notre respect et notre admiration ».

Pierre MEYRANNES.

AVIS

Monsieur (longue expérience, riche documentation) ayant perdu tout contact avec l'Invisible par suite de la mort de sa femme, haut médium, désire entrer en relations avec groupe parisien à tendances mystiques. Ecrire à G. D., bureau du Journal.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

63e ANNÉE FÉVRIER 1920





LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Germes d'avenir

Il ne manque au spiritisme, pour conquérir les âmes, que d'être mieux connu. Vous rencontrez, çà et là, des malheureux qui, naguère, avant d'être secoués par l'épreuve, se complaisaient dans l'incrédulité, et qui maintenant, leurs yeux étant dessillés, adhèrent avec joie à une conception plus rassurante de la destinée. Est-il un phénomène plus intéressant que ce revirement d'une âme? On se croyait fixé pour toujours dans la négation de l'au-delà ; on se moquait même des spirites considérés comme de pauvres illuminés, et il a suffi d'un grand ébranlement pour lézarder l'épaisse muraille du préjugé et vous permettre de voir à travers la fissure un monde nouveau. C'est une véritable révélation. On n'a plus qu'un désir, celui d'assister à des séances de médiumnité, de lire des ouvrages sur la question passionnante,

d'avancer dans cette région mystérieuse où nous savons désormais que les disparus continuent de vivre, et, s'il nous reste un fond de tristesse, nous ne sommes pas du moins désespérés.

Les adeptes fervents de l'Église vous diront, avec une sorte de dédain, que l'enseignement du catéchisme leur suffit. On n'en doute pas, puisque vous l'affirmez, et il y aurait de l'inconvenance à essayer de troubler une foi qui vous procure la sécurité. Mais pensons à la multitude croissante des gens de bonne volonté qui, nourris de votre dogme, ne sont pas satisfaits. Ils vous inspirent de la pitié et, certes, ils sont à plaindre, comme tous les désenchantés. Cependant, s'ils parvenaient à se reposer dans une doctrine différente, vous devriez, au lieu de les accabler de votre commisération, avoir la curiosité de vous enquérir de leurs motifs, ne serait-ce que pour leur rendre, en bon chrétien, la justice à laquelle ils ont droit. La tentative, il faut en convenir, ne serait pas sans danger ; vous risqueriez de perdre votre assurance, à moins que vous ne fussiez garanti par la certitude de votre infaillibilité. Dans ce cas, un spirite convaincu vous plaindra à son tour, en faisant des vœux pour que, moins intransigeant, vous daigniez un jour prendre la résolution de vous informer. En attendant, il est persuadé que sa croyance, basée sur des faits, dispose dès maintenant de l'avenir.

Comment en douterait-il? Ces phénomènes supranormaux, désormais constatés par tant de savants, peuvent-ils se multiplier sans que la mentalité de la prochaine génération soit révolutionnée? Il en est d'eux comme de la science de la vapeur et de l'électricité, dont les premiers inventeurs furent voués au ridicule, parce que personne n'avait le moindre soupçon des avantages qu'on en retirerait. Dans le domaine du psychisme, l'âme des novateurs s'ouvre aux plus belles espérances. Une science qui fait briller aux yeux des infortunés la perspective de la survie, exercera une puissante influence sur les esprits, quand elle aura fini par secouer le joug de la routine. Elle a, pour devenir populaire, tout en intéressant les intellectuels épris de vérité, l'attrait du merveilleux si cher à l'imagination, aujourd'hui comme dans tous les temps. Ce monde invisible, d'où il nous arrive des échos très affaiblis, a quelque chose de fascinant, et, plus le mystère est troublant, plus on éprouve le besoin de le sonder. L'élan est donné ; quoi qu'on fasse, on n'arrêtera pas l'humanité dans une voie menant à une région magnifiquement fertile en surprises.

C'est un grand avantage pour le spiritisme, à notre époque de libre discussion, de s'abriter derrière l'autorité du savant. Celui-ci, on peut le dire sans se rendre coupable d'impiété, tend à supplanter le prêtre dans la confiance, non seulement des personnes cultivées, mais d'une

foule d'ignorants que le prestige des Églises officielles n'éblouit plus, quoiqu'ils ne songent pas à en sortir. Jadis, quand le dogme n'était pas discuté, si ce n'est en cachette, par crainte de graves inconvénients, le curé parlait comme un oracle, portant à son front l'auréole du surnaturel. De nos jours, dans les villes et même à la campagne, ce personnage est amoindri ; on l'accuse de professer des doctrines qui ne cadrent pas avec les principes de la civilisation moderne, en sorte que, tout en représentant la cause infiniment respectable du spiritualisme, il paraît la défendre par des arguments démodés. Parmi ses adeptes, beaucoup ne tiennent à lui que par un fil ténu, parlant et votant contre certaines de ses idées, comme s'ils appartenaient au camp des libres-penseurs, tant l'homme est pétri de contradictions. Des personnes, que les affirmations du catéchisme laissent indifférentes, sont impressionnées par le témoignage des savants. Dites-leur que des esprits éminents, chimistes, physiciens, astronomes, mathématiciens ou philosophes, affirment, après les avoir soigneusement contrôlés, l'authenticité des phénomènes psychiques, et que bon nombre d'entre eux ont fini par se rallier à l'explication spirite, vous ne les gagnerez peut-être pas aisément à votre opinion, mais vous aurez des chances de les amener à suspendre leur jugement, à moins qu'ils ne soient esclaves d'un parti-pris. Le spiritisme trouve ainsi, dans son caractère scientifique et positif, une force d'expansion qui est la promesse d'un bel avenir.

Le supranormal qui lui sert de fondement ne doit pas être confondu avec le miracle des Églises. Celui-ci, selon les croyants, a sa cause dans une intervention spéciale de la Providence, tandis que celui-là émane de lois naturelles, dont on constate les effets sans les avoir encore approfondies ; mais ces lois pouvant être considérées comme l'œuvre de la Providence, le supranormal mène à elle aussi directement que le miracle. Il a même, si l'on y réfléchit, cette supériorité de n'être pas confiné dans un parti religieux ; on le retrouve partout et toujours, comme la vapeur et l'électricité. Il n'est pas l'apanage d'un peuple privilégié, comme le surnaturel dont on se targue dans certains milieux. Prenez un musulman, un bouddhiste ou un chrétien réputé très orthodoxe. Cet homme a la prétention d'appartenir à une secte que Dieu honore tout particulièrement de ses faveurs. Il puise sa foi dans l'enseignement d'un prophète qui reçut directement du ciel ses inspirations. Pénétré de ces idées, il ne voit dans le monde qu'une religion digne d'être professée, la sienne, parce qu'elle est seule parfaite, tandis que toutes les autres, infectées d'erreurs, mènent à la perdition. Il considère donc comme un devoir, non seulement de propager sa croyance par l'activité missionnaire, ce qui est très légitime, mais de l'imposer par la contrainte,

quand il en a les moyens, ce qui est immoral. S'il a l'âme naturellement bonne, il emploie autant que possible le procédé de la persuasion ; s'il a l'humeur altière, il s'autorise de ses accointances avec le siège de l'infaillibilité pour lâcher la bride à ses instincts de domination ; quoi qu'il en soit, il a de la peine à pratiquer la véritable fraternité, celle qui, ennemie du fanatisme, repose essentiellement sur le respect de la personne humaine, sans être troublée par des préjugés de chapelle. Le spirite n'a qu'à se laisser aller sur la pente de ses principes pour être large d'esprit, à moins qu'il n'en soit empêché par un naturel inférieur. Les phénomènes supranormaux qui ont suscité sa croyance au monde invisible se produisant dans tous les lieux de la terre, il n'est pas enclin à dresser des barrières et à parquer les hommes dans un dogme étroit et dur. Vous n'adhérez pas pour le moment à ses idées : cela vous regarde et on n'a pas plus le droit de vous en vouloir qu'on n'a celui de vous reprocher, si vous êtes pauvre, d'habiter une masure. Mais vous avez, comme le premier venu, le moyen de vous enrichir, puisque vous pouvez puiser au fonds commun de l'humanité, directement ou par des intermédiaires. Le jour où vous aurez la révélation de ce trésor, votre âme sera transformée en ce sens que vous sympathiserez sans effort avec des gens appartenant à des Églises différentes de la vôtre. Peu vous importera qu'ils soient catholiques, protestants, israélites, musulmans ; vous vous sentirez uni à eux par le lien d'une même croyance, ce qui, bien entendu, ne vous empêchera pas de professer votre culte et d'avoir en religion ou en philosophie des idées personnelles. S'il en résulte pour vous l'ennui de déplaire à votre directeur de conscience, vous aurez du moins la satisfaction d'appartenir à un parti devant lequel s'ouvrent de magnifiques perspectives, malgré l'humilité des débuts. Le spiritisme représente la coalition des consciences éprises de liberté contre les cultes exclusifs se prévalant d'un privilège miraculeusement octroyé par la divinité. Il croit à l'humanité de la religion ; cela mène à la religion de l'humanité.

Voilà une raison d'envisager avec confiance son avenir. Il en est une autre non moins rassurante : quelle que soit sa hardiesse, il ne rompt pas complètement avec la tradition, puisqu'il conserve ce qu'elle a de meilleur. On lui prête souvent l'intention de fonder une religion absolument nouvelle. Si les spirites cherchaient, en se groupant, à constituer des sociétés coopératives pour l'édification, il n'y aurait pas lieu de s'en scandaliser, puisqu'ils useraient d'un droit qu'on ne saurait sans injustice leur contester. Bien des gens, sous l'influence du papisme, ont l'esprit tellement possédé par le rêve de l'unité que la multiplicité des Églises les choque. Ils en prennent leur parti, non sans éprouver de la répu-

gnance à entretenir des relations avec des dissidents, considérés comme des égarés. Un membre de leur famille sortant du giron de l'Église, serait formellement exclu de leur intimité. Aux États-Unis d'Amérique, on voit naître des sectes qui vivent les unes à côté des autres, dans une concurrence loyale. On trouve cela naturel. Chacun se rallie au culte qui lui convient et la différence des points de vue n'engendre pas des discordes dans la maison. On dirait des individus s'en allant où il leur plaît, faire la cueillette de fruits spirituels, sans s'offenser que leur voisin accorde la préférence, pour la nourriture de son âme, à une préparation qui n'est pas de leur goût ; mais tous ont puisé à la source commune de la nature. Comme il suffirait souvent d'un peu de bonne volonté pour découvrir chez l'hérétique honni une parenté qui nous le rendrait sympathique ! Ce spirite que vous traitez avec mépris, êtes-vous bien sûr de le connaître? Quel est en somme son tort? Il croit à la possibilité de communication entre les morts et les vivants : qu'y a-t-il à cela de si condamnable? Vous devriez souhaiter qu'il ait raison, puisque la doctrine si capitale de l'immortalité serait démontrée expérimentalement et cette preuve s'ajouterait à d'autres pour les fortifier. Ah ! sans doute, vous seriez amené à modifier quelques-unes de vos idées, par exemple, celles que vous professez sur le ciel, l'enfer et le purgatoire. Le grand malheur, en vérité ! Vous ne croirez plus à des peines éternelles : est-il plus immoral de croire à un au-delà où le pécheur, accompagné de ses œuvres, conserve, en se repentant, la faculté de réparer ses fautes, et le pouvoir d'améliorer sa condition? Offense-t-on la majesté de l'Éternel parce qu'on lui attribue la clémence d'un père, au lieu de l'implacabilité d'un bourreau? Vous rompez avec la stricte orthodoxie, mais pour vous rallier à la conscience qui réclame une juste proportion entre le crime et le châtiment. Le spiritisme, par cette conception rationnelle de la vie future, s'accorde avec l'esprit moderne, tout en conservant l'essence de la tradition, ce qui lui est une double garantie d'avenir. Assurément la vérité d'une doctrine ne se prouve ni par son antiquité ni par le nombre de ses adhérents, puisqu'on voit des erreurs chères à la multitude se perpétuer à travers les siècles ; cependant, lorsqu'une idée résiste à l'épreuve du temps, il est permis de supposer qu'elle puise en partie sa vitalité dans les profondeurs indestructibles de la nature humaine. Vous connaissez certainement des libres-penseurs matérialistes et athées — il y en a d'un spiritualisme et même d'une piété incontestables — qui, par réaction contre l'enseignement suranné des Églises autoritaires, en sont arrivés à se représenter dans l'avenir une société où les hommes, bornant exclusivement leur ambition à posséder les biens de la terre, n'éprouveront plus, sauf de rares exceptions, le besoin de croire au

monde invisible. C'est la plus dangereuse des illusions, parce qu'elle mène en politique à des résolutions néfastes. En faisant table rase, on provoque, après une vogue passagère, l'insurrection de nobles instincts qu'il serait sage de perfectionner, au lieu de chercher à les détruire, et qui se vengent inévitablement d'avoir été méconnus. Le spiritisme fonde sur eux sa puissance ; il les exprime sous une forme rajeunie ; il n'a donc pas à redouter qu'ils se retournent contre lui.

La foi, quand elle est vive, devient toujours agissante. Elle crée entre ses adeptes des liens de parenté spirituelle, parfois plus solides que ceux du sang. Assez souvent des frères sont séparés par des idées aussi radicalement que par des intérêts, tandis que des personnes d'origines différentes, entretiennent des relations intimes, parce que de communes aspirations les unissent dans la poursuite d'un même but. Indépendamment du plaisir qu'on éprouve à causer de sujets intéressants, avec des gens qui vous sont sympathiques, on y gagne de fortifier sa croyance, en l'exprimant, surtout si on parvient à la faire partager. Ce n'est pas qu'une opinion devienne plus vraie, quand le nombre de ses partisans augmente ; mais on a d'autant plus d'ardeur à la répandre qu'on est davantage encouragé par le succès.

La propagande nécessite une organisation, une sorte de Société coopérative, dont on est membre en adhérant à la déclaration de principes qui en précise le but et aux statuts qui en règlent le fonctionnement, deux conditions contre lesquelles on n'aurait le droit de protester que si on était contraint d'entrer sans avoir la liberté de sortir. Les groupements naissent de l'initiative de meneurs, les uns plus aptes à remuer des idées, les autres plus habiles à s'occuper de détails d'organisation, tous également indispensables. La masse suit l'impulsion ; mais les promoteurs, pour l'attirer et surtout pour la retenir, doivent répondre à ses besoins, car, dans le cas contraire, le vide se ferait inévitablement autour d'eux.

On n'assure pas la marche d'une institution sans recueillir, au moyen de cotisations régulières ou de dons extraordinaires, les fonds nécessaires à son développement. Le spiritisme est obligé, pour entretenir le zèle de ses adhérents et pour étendre ses conquêtes, de se faire connaître par des conférences, des journaux, des brochures, des livres où les faits et la doctrine sont exposés. Il n'est pas moins utile, si on vise à l'édification, de mêler aux discours des prières et des chants. Les fêtes commémoratives jouent aussi un rôle important dans la vie des communautés. En évoquant, à des dates consacrées, le souvenir d'événements ou de personnages considérables, elles forment des assemblées où palpite une âme collective, par laquelle chaque individu alimente sa ferveur. Parmi

les moyens d'influence, il ne faut pas négliger l'un des plus efficaces, les œuvres de solidarité, qui sont une démonstration de vitalité. Or, si la foi donne naissance à une organisation, l'argent en est le soutien, puisqu'on ne peut pas sans lui assurer l'existence des institutions qui en sont l'honneur et la force. Un parti dont les adeptes ne savent pas s'imposer, dans la mesure de leurs ressources, des sacrifices pour la diffusion de leurs principes, est voué à l'insignifiance par la stérilité.

On peut, dès maintenant, prédire au spiritisme un grand avenir. Il se produira dans une partie de l'humanité une évolution semblable à celle que certains néophytes ont constatée dans leur propre expérience. Que de gens ont adhéré au spiritisme après avoir commencé par en rire ! Ils auraient cru déchoir en daignant seulement le prendre au sérieux, si invincibles dans leur opposition qu'ils n'avaient aucun désir de s'instruire. Le parti-pris de l'ignorance, joint au fanatisme de l'incrédulité, engendre une force de résistance dont les effets peuvent durer longtemps ; mais les faits finissent toujours par s'imposer. Voyez ce qui est arrivé pour le christianisme. Un demi-siècle après la mort de Jésus, l'Église se bornait à quelques petits groupes de fidèles obscurs. Les personnages de marque s'en tenaient éloignés avec dédain, sans même le détester, car c'eût été lui accorder trop d'importance. Néanmoins, dans ces communautés infimes, fermentait une ambition conquérante. On y était persuadé que la foi naissante s'étendrait dans le monde entier : cette certitude est exprimée, en maints passages des Évangiles, écrits à cette époque d'humble préparation. Les spirites ne sont pas moins assurés du triomphe de leur cause, parce qu'elle se fonde sur des lois naturelles.

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Un peu de Philosophie

La perfection, dit-on, n'est pas de ce monde.

Nous ne le savons que trop, hélas ! Cette vérité est d'une telle évidence que personne n'oserait certainement la contester.

Non, la perfection n'est pas de ce monde. Et il est même si difficile de l'y acclimater, que le seul être qui la réalisa, il y a près de deux mille ans, fut, à peine connu, impitoyablement pourchassé et finalement mis à mort.

Depuis, il n'en a pas reparu d'autre.

Avant comme après, il est vrai, des tentatives furent faites. De grands

esprits vinrent prêcher l'amour du prochain, la paix et la fraternité. Celui-ci parlait de liberté et voulait soustraire le peuple à l'action d'un abrutissant despotisme. Celui-là apportait une science nouvelle ou cherchait à hâter, dans la voie du progrès, la marche désespérément lente de notre pauvre humanité. Mais aucun n'approchait de la perfection du simple charpentier de Nazareth, aucun n'avait la sainteté de Jésus. Et pourtant, comme lui, tous furent méconnus, calomniés, persécutés, ou payèrent de leur vie leur généreux et sublime dévouement.

Non, vraiment, la perfection n'est pas de ce monde. Il semble bien, même, que, pendant trop longtemps, on n'ait pas eu recours à d'autre argument, pour le démontrer, que la suppression de ceux qui, bien que d'assez loin encore, tentaient seulement de s'en rapprocher.

Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi? non certes. Si la perfection doit encore, pendant une période plus ou moins longue, rester généralement exclue de notre planète, du moins, nous avons la certitude que la série des persécutions qu'elle détermina est close définitivement.

Lorsque notre Maître vénéré, Allan Kardec, qui restera, devant les générations futures, comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, vit, en 1861, les autorités religieuses de la catholique Espagne condamner aux flammes du bûcher toute son œuvre admirable, ce n'était heureusement plus que le bourreau... des livres (!) qui exécutait la sentence du tribunal de l'Inquisition.

Mais cette perfection, que de temps il nous faudra pour l'atteindre, que de peines, et que d'épreuves à surmonter avant de la réaliser, même réduite aux proportions que lui donne le faible entendement des humains !

Nous, spirites, nous connaissons plus particulièrement la cause de notre infériorité et les moyens qui sont à notre disposition pour en sortir, progressivement, dans un temps plus ou moins éloigné. Mais nous n'en sommes pas tous au même degré de l'échelle, et ce n'est pas toujours sans une certaine pointe de jalousie que les retardataires regardent, au-dessus d'eux, ceux qui les ont devancés, oubliant trop facilement qu'avec un effort de plus ils auraient pu se trouver en même temps au même niveau.

Et, encore, n'en est-il pas un parmi nous, qui, tout en admettant hautement que la perfection n'est pas de ce monde, se dit tout bas que cette incontestable vérité ne peut s'appliquer qu'au voisin qui pense autrement que lui?

Ce sont là des faiblesses qui ne favorisent pas l'ascension de ceux qui ne parviennent pas à s'en débarrasser promptement.

Le spirite est un homme comme les autres et il arrive assez souvent

qu'il n'est pas meilleur. Allan Kardec ne se faisait aucune illusion à ce sujet, puisque, dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, il déclare à son correspondant que les spirites ne sont pas des anges.

Et cela est, en somme, la meilleure excuse de la faiblesse humaine, car l'homme qui veut faire l'ange fait la bête, selon ce qu'a dit un grand penseur bien longtemps avant que fut écrit le *Livre des Esprits*.

Que le spirite dont la responsabilité est plus grande parce que le problème de la destinée est résolu pour lui et qu'il a, par conséquent, en raison même de l'avantage que cela lui donne, le devoir d'aider ses frères moins avancés que lui, que le spirite donc fasse l'effort qui doit le mettre sur la bonne voie : Il n'atteindra, certes, pas tout de suite la perfection « qui n'est pas de ce monde », mais, avec de la persévérance, il obtiendra d'appréciables résultats.

Nous repoussons énergiquement le *déterminisme* qui ferait de l'homme une sorte d'automate auquel il serait souverainement injuste d'infliger une torture morale pour des fautes dont il n'aurait pas la responsabilité, ou qui nous mettrait en présence d'un être inconscient ne pouvant s'élever par ses propres moyens ni, par conséquent, recevoir la récompense du bien qu'il n'aurait pas fait. Et ce qui prouve, précisément, que, avec le libre arbitre, nous avons tous la possibilité d'agir par le fait de notre volonté propre, c'est le remords qui nous tourmente lorsque nous avons fait quelque chose de mal, ou la joie que nous éprouvons quand nous sommes parvenus à faire quelque chose de bien. Il ne peut exister, en faveur de notre responsabilité par le libre arbitre, de preuve plus complète ni plus irrésistible que celle-là.

Il est une sorte de *déterminisme* contre lequel nous devons plus particulièrement mettre en garde les néophytes du spiritisme, trop crédules ou encore inexpérimentés. C'est celui qui les pousse, à toute heure de la journée, à consulter les *esprits* sur ce qu'ils doivent faire, et qui n'hésitent pas à conformer leur conduite aux indications qu'ils en reçoivent, quelque suspectes qu'elles soient. L'homme qui abdique à ce point sa personnalité n'est plus qu'un jouet entre les mains des plaisantins de l'invisible : On le voit, toujours irrésolu, changer constamment d'avis et les plus fâcheuses conséquences peuvent en résulter pour lui. Allan Kardec a signalé ce danger avec insistance, et il est certain que le *déterminisme* que répudie notre doctrine n'est pas plus désastreux que celui-là. L'homme qui annihile ainsi sa volonté pour obéir à celle d'un invisible, fût-il réellement le personnage célèbre dont il a le plus souvent pris faussement le nom, ne peut prétendre au bénéfice d'une bonne action qu'un autre aurait faite pour lui.

Il faut une volonté pour diriger nos efforts, et si cette volonté n'est

pas la nôtre, il ne peut en résulter aucun avantage pour nous. Notre avancement serait donc ainsi rendu absolument impossible.

Il y a malheureusement trop de déplorables raisons pour que la perfection, qui n'est pas de ce monde, ne puisse le devenir du jour au lendemain. De là à conclure à la chute possible de l'âme dans l'animalité, il y a un abîme que nous ne franchirions pas, quand bien même il serait moins profond. L'évolution de l'esprit qui ne travaille pas à son avancement est forcément retardée, mais toutes les connaissances acquises restent ; en aucun cas l'âme ne peut rétrograder. Parfois, il est vrai, et l'on ne peut que trop s'en rendre compte, avant la désincarnation, dès cette existence terrestre même, la méchanceté, la bassesse des sentiments, mettent une âme humaine en état d'infériorité vis-à-vis de certains animaux qui sont capables d'affection et de reconnaissance. Mais cela ne peut que montrer une fois de plus la nécessité de l'évolution sous notre responsabilité pleine et entière, et du perfectionnement moral, but suprême de la vie, dans notre marche plus ou moins rapide sur la voie de l'éternel progrès.

Travaillons donc sans cesse, afin que, si ce n'est en ce monde, nous parvenions le plus tôt possible, dans un monde meilleur, à nous rapprocher de cette perfection encore toute relative, que nous avons pour but de réaliser.

KERMARIO.

Pour la Liberté morale

Un peuple sans morale et sans idéal n'a plus aucune raison de vivre ; pas plus qu'une religion qui pactise avec le mensonge des hommes politiques, ou qui ne répudie pas les mesures de violence. Tout enseignement laïque ou religieux doit être moral ; il nous est impossible de nous soustraire à cette idée que nos actions sont bonnes ou mauvaises, et ceux qui professent que rien n'est bien, rien n'est mal, sont des agents de corruption, peut-être inconscients, mais à coup sûr nuisibles, et subissant les suggestions des forces mauvaises.

Il y a une vérité morale, une liberté morale, c'est comme un pôle mystérieux vers lequel nous sommes aimantés et la vie individuelle, comme la vie des peuples, tourne autour de cet idéal comme la terre tourne autour de son axe.

Mais si ce pôle inconnu nous attire, son influence ne nous détermine pas nécessairement, nous restons les maîtres de notre direction morale et,

lorsque la tentation se présente, nous sommes parfaitement capables d'inventer des sophismes et de faire un mauvais usage de notre raison pour justifier ce que nous sentons être le mal.

C'est ce qu'avait fait la philosophie allemande, parfaitement consciente de son crime ; car, pour provoquer cette déviation de la boussole, elle a travaillé pendant quarante ans à détruire la notion naturelle du bien et du mal et à la remplacer par une formule nouvelle : — *La force justifie tout. Le mal n'est mal que si on ne réussit pas à imposer sa réalisation.*

Si un peuple pouvait s'adapter à de pareils principes, l'insuccès de la guerre allemande l'obligerait à l'aveu de la mauvaise direction acceptée par lui. Mais l'Allemagne n'avoue pas, parce que la boussole est toujours là et qu'elle sent bien, contrairement au principe enseigné, que le succès de la France et des alliés n'est pas une preuve de sa culpabilité à elle. Elle ne trouverait cette preuve que dans un repli de sa conscience et comme sa conscience a été empoisonnée par quarante ans de suggestion, elle se soustrait aux obligations de la morale universelle, en invoquant toujours des lois d'exception et son intérêt particulier.

En France, nous n'avons pas constaté un pareil effort de la raison, pour vivre dans le sophisme particulariste, qui fait taire le scrupule; mais nous constatons, cependant, une absence de moralité qui n'est pas moins effrayante. Chez nous, les enfants n'ont pas été élevés dans la systématisation du mal, mais ils n'ont pas été élevés dans la suggestion du bien.

La morale sommeille parce qu'il n'y a plus aucune direction morale. L'autorité laïque est neutre, c'est-à-dire qu'elle n'offre aucune résistance aux progrès du mal ; l'autorité religieuse a perdu le sens du bien, en supprimant la conscience individuelle, qu'elle a remplacé par une vertu de convention ; de sorte qu'il n'y a plus de responsabilité personnelle, la conscience catholique est à l'abri de tout, du moment qu'elle professe une sorte d'idolâtrie béate envers l'autorité, dont la tyrannie s'est singulièrement accrue depuis quelques années.

La morale n'appartient ni à une politique, ni à une religion, elle est l'inspiration de l'Invisible, elle est la loi à laquelle pas un *iota* ne sera changé. Pour entendre sa voix, il faut la chercher en soi-même, il faut s'élever par l'effort, par le travail et par l'appel aux puissances célestes.

L'erreur du matérialiste, comme celle de l'enseignement clérical, aura été d'avoir fait la vie trop courte. L'une et l'autre ont faussé la morale. La révélation spirite est venue nous tirer de l'erreur ; la vie est longue, l'évolution est lente, le mystère s'éclaircit, mais le spiritisme ne préserve pas de l'erreur celui qui vit de la vie passive. Celui qui subit une direc-

tion étrangère renonce à tous les devoirs de conscience ; mais l'évolution exige l'effort, et il n'y a aucun mérite à croire ce qu'on ne comprend pas. On comprend parfaitement l'utilité de la discipline, on peut renoncer à sa liberté sur le plan matériel, mais la passivité dans l'ordre moral présente les plus grands dangers, dont le principal est d'obéir aux suggestions mauvaises qui accompagnent souvent ceux qui sont engagés dans une politique quelconque.

La soumission aveugle conduit les personnes naïves à s'enrôler dans l'armée du mal, le spiritisme n'est pas exempt de ce danger, car certains médiums, sous l'influence de leur éducation première, professent cette soumission aveugle à l'égard de l'invisible, et ils croiraient manquer, envers je ne sais quelle puissance de l'au-delà, s'ils doutaient de l'excellence de leurs communications. Ce genre de foi conduit toujours à la mystification, nous en connaissons beaucoup d'exemples.

Que les mystiques, qui se croient en relation immédiate avec la divinité, s'annihilent et obéissent servilement, cela est tout différent. Mais nous, spirites, qui savons que les désincarnés conservent leur mentalité acquise et qu'il y a plus de mal que de bien dans la partie de l'au-delà qui nous est accessible, nous devons tout recevoir avec défiance.

Les enseignements de l'au-delà ne sont pas des dogmes, le but de nos études n'est pas de demander à l'au-delà, la solution d'énigmes qu'il ne possède pas mieux que nous, mais seulement, d'acquérir, concernant la survie, une connaissance d'après laquelle nos efforts tendront vers une direction meilleure.

Si l'affirmation : *Rien n'est bien, rien n'est mal* a pu se faire jour sur la terre, la même théorie peut avoir des adeptes dans l'au-delà, et même des prosélytes hypocrites tendant toujours à des fins criminelles.

Une négation du libre arbitre, appuyée sur une communication spirite, aurait la même valeur qu'une négation du mouvement de la terre appuyée sur un texte de Josué. L'esprit dogmatique est le même dans tous les camps, inaccessible au raisonnement.

La négation du libre arbitre, c'est la négation de tout devoir ; on voit combien cette thèse est séduisante pour la faiblesse humaine, qui trouve, dans cette immoralité, la justification de la lâcheté, du laissez-vivre, du j'm'en fichisme et, même, des crimes les plus abominables.

On entend, par « Libre Arbitre », la faculté que possède notre volonté de prendre une détermination, ou même la simple possibilité où elle se trouve de faire un effort, pour résister à quoi que ce soit, cet effort dût-il rester stérile.

On entend par « Déterminisme », cette nécessité d'obéir aux contingences qui, elles-mêmes, ont été déterminées par des causes antécé-

dentes. C'est une conception matérialiste qui ne fait aucune distinction, entre la passivité du monde physique et l'activité du monde spirituel, étant donné un état de choses, l'acte qui s'en suit en résulte nécessairement, sans que l'effort ou la volonté puisse y apporter aucune modification.

C'est la négation même de l'effort. Or, l'effort, nous le voyons, ou plutôt nous le sentons en nous, quand nous le faisons sur nous-mêmes. Il existe, mais de même que l'œil ne se voit pas lui-même, il est assez difficile de faire voir l'effort à celui qui ne veut pas le voir en lui.

— Comment se peut-il que deux pierres, placées dans les mêmes conditions, produiront des effets semblables: tandis que deux êtres vivants se comporteront de manière différente, le déterministe n'en a cure ; il a compris cette nécessité pour le monde physique et il généralise avec une parfaite inconscience. Il croit qu'il n'y a en nous aucune possibilité d'action, d'effort ou de volonté et que, de deux prisonniers de guerre, dont l'un trahit les secrets de la défense, tandis que l'autre se laisse fusiller plutôt que de parler, celui-ci ne fait pas plus d'effort que celui-là.

Cet exemple me paraît bien propre à faire comprendre ce que c'est qu'une force morale. C'est cette chose que nous sentons en nous-mêmes, qui nous permet de maîtriser nos nerfs, et de nous sacrifier à un mystérieux idéal.

Jeanne d'Arc est un bel exemple du libre arbitre ; même en supposant qu'elle ait reçu les secours de l'invisible, il serait absurde de soutenir qu'elle n'a pas lutté. Jusqu'au moment de son supplice, sa volonté pouvait faiblir ; et, si ses voix ont soutenu sa force, elle a fait usage de cette force qui était en elle.

La négation absolue, qui va jusqu'à nier la possibilité de réagir contre le mal, ferait des facultés de l'âme quelque chose d'identique aux propriétés de la matière. Cette doctrine contient en germes toutes les causes de corruption. Elle est immorale, elle est dangereuse et elle est impie.

Ceux qui ont cette conviction essaient de nous l'imposer de force, on se demande dans quel but. Cela n'a rien à voir avec le spiritisme, qui répudie ces principes, car sa doctrine, d'accord avec les enseignements donnés par les hautes entités de l'au-delà, proclamera toujours que le culte du Libre Arbitre et de la conscience doit être notre seule religion.

L. CHEVREUIL.

La Reposante Hôtellerie

BALLADE

Après ma longue randonnée,
Tu surgis à mon horizon,
Étape tant incriminée
Où la Mort, qui tient la maison,
Nous accueille en toute saison.
Douce, même à qui t'injurie,
A notre âme lasse ou meurtrie
Tu promets gîte et guérison,
O reposante hôtellerie !

A l'angle de ta cheminée,
Vivante nous retrouverons
Toute une heureuse maisonnée
De chers défunts que nous pleurons.
Ma blonde rose de Sarons,
Tu seras là, toi, tant chérie !
Et, l'âme toute refleurie,
Ensemble nous exalterons
La reposante hôtellerie.

Soir de tombe ! Heure fortunée !
Viens, ma fidèle, et repassons
Tous nos labeurs de la journée
Pour en retirer les leçons.
Quels grains ont produit nos moissons?
Froment d'amour?... nielle d'envie?...
— Le vannage de notre vie,
A ton foyer nous le faisons,
O reposante hôtellerie !

La bataille humaine, acharnée,
Rompit nos corps, blanchit nos fronts ;
Mais des coups de la destinée
En dormant nous nous remettrons.
Puis, lors du réveil, nous aurons,
Par quelque divine féerie,
Un corps neuf, une âme aguerrie,
Biens sans prix que nous te devrons,
O reposante hôtellerie !

Debout ! La nuit est terminée ;
Les coqs sonnent de leurs clairons.
Savant, rejoins ton athénée ;
Lutteurs, bouclez vos ceinturons.
Tout le jour, obscurs tâcherons
De l'universelle harmonie,
Travaillons à l'Œuvre infinie !
Et, le soir, nous regagnerons
La reposante hôtellerie.

ENVOI

O Mort ! reine des grands frissons,
Tu n'as rien qui flatte ou sourie,
Mais si ta porte est défleurie,
Le seuil franchi nous bénissons
Ta reposante hôtellerie.

S. HENRIQUET.

La Douceur

La douceur est la vertu qui dénote un esprit évolué. Elle est la preuve du triomphe sur la matière, de la maîtrise de soi ; elle a pour corollaire l'indulgence envers autrui et le parfait discernement du bien et du mal, car elle est la négation même de tout désir égoïste et de tout attachement aux choses purement matérielles.

La douceur est la plus belle parure d'une âme ; elle se manifeste en toutes circonstances, dans les plus simples comme dans les plus complexes ; elle est le complément forcé de l'amour et de la sagesse.

Heureux ceux qui possèdent la douceur. Le devoir leur est simple et ils l'accomplissent toujours joyeusement. Ils font le bien pour l'amour du bien et non dans l'espoir d'en être payés et récompensés. Ils travaillent pour l'amour du travail et non pour obtenir un résultat rapide qui satisfasse leur orgueil. Ils se donnent au service du monde, parce qu'ils aiment leurs semblables d'un amour très pur, libéré de toute envie.

Les esprits remplis de douceur n'ont jamais le désir de briller ou de paraître. Ils n'ont qu'un souci, celui d'être aimables et utiles à tous. Ils sont tolérants et reconnaissent aux autres la liberté de parole et d'action.

Au milieu des pires catastrophes, ils conservent une pure sérénité. Ils relèvent, par leur calme, les courages défaillants. Doucement, placidement, ils incitent à la vertu. Ils rayonnent vraiment partout où ils passent. Ils désarment les méchants, ils triomphent des plus grandes difficultés, ils laissent derrière eux comme un large sillon de calme et d'espérance.

Les âmes douces possèdent aussi la réflexion. Le découragement n'a jamais prise sur elles. Ceux qui sont doux écoutent parler. Ils pratiquent la vertu du silence. Ils ne sont ni bruyants, ni querelleurs. Ils s'efforcent d'être, au contraire, des conciliateurs en toutes choses. Ils ne font pas étalage de leur science, parce qu'ils n'ont point d'orgueil et le calme de leur vie, la pureté de leurs intentions, la sagesse de leurs conseils désintéressés, les font s'imposer même aux turbulents.

La douceur n'implique point la faiblesse. Avec une autorité, parfois majestueuse, elle sait montrer la justice et confondre les violents. Elle est une des fleurs les plus belles du jardin céleste, elle est la vertu qui attire les autres vertus.

Sans la douceur, pas d'avancement vers le bien, sans la douceur pas d'évolution vers le beau, vers la Vérité.

Avec elle, la patience inlassable brille de tout son éclat, le temps rongeur ne l'entame jamais, il semble, au contraire, la consolider, l'agrandir.

Sans elle, tout est agité, tumultueux, la vie devient un enfer et les hommes lassés, vaincus, sombrent dans toutes les passions et la mortelle désespérance.

Pour remplir notre mission, il faut s'efforcer d'être doux. Il faut apprendre à dompter ses nerfs, éviter les paroles blessantes, les propos désobligeants ; il faut surtout, quels que soient notre rang, notre intelligence et notre fortune, pratiquer la charité la plus absolue et la tolérance parfaite,

Soyons doux si nous voulons vraiment devenir meilleurs ; soyons doux si nous voulons progresser plus vite ; soyons doux si nous voulons nous rapprocher de Dieu.

Et lorsque, au soir de notre vie terrestre, nous pourrons, dans le calme de notre conscience, peser les résultats acquis par nos efforts persévérants, notre âme, en partie dégagée des liens matériels, sera prête à s'envoler vers les régions éthérées où elle pourra bénéficier largement du travail accompli.

La douceur est en nous, mais il faut la chercher au fond de notre âme. Compagne aimable de la sagesse, par elle et grâce à elle, toutes les joies pures, toutes les félicités grandissantes nous arriveront en foule ; et comprenant mieux alors la divine harmonie, nous poursuivrons plus forts, plus joyeux, notre route éternelle, en avançant d'un pas ferme vers la perfection.

Paul BODIER.

Quelques faits

Nous venons de recevoir de M. le Dr Carrington, l'écrivain américain, un ouvrage sur les phénomènes psychiques pendant la guerre.

Après avoir étudié la psychologie du soldat, M. Carrington rend compte de l'activité psychique des nations belligérantes. Puis il met sous les yeux du lecteur un certain nombre de faits intéressants. Ils ne sont pas tous inédits. Plusieurs d'entre eux méritent d'être retenus : ils sont curieux en eux-mêmes et attestés par de nombreux témoins. Nous en donnons quelques-uns ci-après.

M. Carrington reproduit sur les sourciers, que la science officielle discute encore, un article que M. Ralph Shirley a publié dans l'*Occult Review* du mois d'août 1916. M. Shirley dit en substance :

Pendant l'expédition des Dardanelles, à Suvla-Bay, les troupes échappèrent à une situation critique, grâce au sapeur Kelly, de la 3e Brigade de Cavalerie (Contingent australien). Les Turcs savaient que la pénurie d'eau rendait la place intenable, et, en effet, malgré les efforts des autorités militaires, les difficultés de l'approvisionnement augmentaient de jour en jour. L'eau était apportée de Malte, dans de grandes barques-réservoirs. Elles abordaient à des ports improvisés où était installé un service de pompes. Le ravitaillement était donc des plus compliqués ; la chaleur était intense et le moindre accroc pouvait arrêter le service.

L'État-major, extrêmement inquiet, demanda au sapeur Kelly d'essayer l'exercice de ses facultés. Dès le lendemain matin, le sapeur commença ses recherches. Il localisa de l'eau à une centaine de yards du quartier général. Les ingénieurs percèrent immédiatement un puits artésien qui fournit 2.000 gallons d'eau pure par heure. Deux autres puits furent percés dans le voisinage du premier. Le soir même, à six heures, chaque soldat avait sa ration d'eau. En une semaine, le sapeur localisa 32 puits sur lesquels on éleva des pompes. L'eau était suffisante pour les besoins de 100.000 hommes, et de milliers de mulets, et il faut remarquer qu'un mulet boit vingt fois plus d'eau qu'un homme.

Kelly se servait d'un morceau de cuivre qu'il tenait entre les mains et au moyen duquel il indiquait non seulement la profondeur à laquelle se trouvait l'eau, mais aussi son origine (eau de source, de rivière, de nappe, etc., etc.).

Les ingénieurs avaient creusé à une cinquantaine de yards du quartier général, beaucoup plus profondément que la nappe indiquée par le sourcier. Toutes leurs tentatives étaient restées sans succès.



Le fait suivant est très remarquable comme exemple de télépathie collective. Il est puisé dans l'ouvrage de Mrs Stuart : « *Dreams and Visions of the War* ». Malheureusement, l'auteur ne cite pas les noms de ses témoins. Il se demande comment un sceptique prouvera à tout un régiment qu'il n'a pas vu réellement son colonel, le jour où il est mort à plusieurs centaines de lieues de distance.

Le colonel X commandait un des plus célèbres régiments d'Angleterre. Il était l'idole de ses hommes, auxquels il se dévouait corps et âme.

Pendant un an, il partagea leurs dangers dans les Flandres, jusqu'au jour où, blessé par une grenade, il perdit son bras droit. On lui mit un bras articulé, après plusieurs mois de traitement. Il fit alors l'impossible pour retourner à son régiment, mais le Ministère de la Guerre s'y opposa et l'envoya commander un bataillon en garnison à Lemnos.

Son cœur resta avec son ancien régiment. Quand ses hommes apprirent son départ, ils demeurèrent persuadés qu'il réussirait à revenir près d'eux. Malheureusement, dès son arrivée à Lemnos, le colonel fut atteint de dysenterie. Embarqué sur un navire-hôpital, il descendit à un port, un jeudi. A midi, il prenait le train, dans lequel il succombait une heure après.

A l'heure même de sa mort, une compagnie de son Régiment le vit dans sa tranchée des Flandres. Le sergent-major, se tournant vers l'officier qui commandait la compagnie, lui dit : « Voilà le colonel qui vient ; je ne le savais pas de retour. »

L'officier regarda dans la direction indiquée. En effet, le colonel était là, avec son képi un peu de travers, comme il le portait d'habitude, et ses jumelles qui pendaient à son cou et que tous les hommes du régiment connaissaient bien. L'officier s'élança vers le colonel. Sa canne tomba à terre et il se baissa pour la ramasser. Quand il releva la tête, le colonel était parti. L'officier s'engagea vivement dans une tranchée de communication pour arriver au quartier de la compagnie. Les officiers avaient vu aussi le colonel : « Nous l'avons vu pendant toute une minute, dirent-ils, puis il a disparu. Nous n'y comprenons rien. Il était aux Dardanelles. Tous les hommes l'ont vu, et il avait ses deux bras. »

Ce n'est que la semaine suivante que le régiment apprit sa mort. Parmi les centaines d'hommes qui l'ont vu, pas un seul ne savait que le colonel avait quitté son poste dans la Méditerranée.

*
* *

Nous avons raconté, dans notre *Revue de la Presse Etrangère*, comment deux branches d'une même famille, séparées depuis plusieurs générations, et qui ignoraient chacune ce que l'autre était devenue, s'étaient retrouvées grâce au message qu'un membre de l'une d'elles, officier tué pendant la guerre, avait fait parvenir à ses parents, par l'entremise du comte Hamon, qui appartenait à l'autre branche de la famille.

Nous avions signalé le fait brièvement, voulant surtout signaler le moyen employé par l'Esprit pour amener la réunion des deux parties depuis si longtemps séparées. Aujourd'hui, nous donnons ci-après le compte rendu que nous devons à M. John Lewis, qui l'a publié dans

son journal l'*International Psychic Gazette*, de Londres. M. John Lewis dit :

« Le comte Hamon nous a remis le procès-verbal d'une séance tenue « par l'intermédiaire du médium Mme Suzanne Harris. Le médium « prêtait ses facultés sans aucun intérêt personnel, et uniquement par « dévouement à l'étude des sciences psychiques. Nous connaissons les « assistants et nous avons vu les lettres dont parle le comte Hamon. »

Procès-verbal du comte Hamon.

Le lundi, 14 mai 1917, j'assistais à une séance privée, dont le médium était Mme Suzanne Harris. Miss Scatcherd, Mrs Dixson-Hartland et le docteur Hector Munro se trouvaient parmi plusieurs autres assistants, dont je ne suis pas autorisé à publier les noms.

Des preuves convaincantes d'identité furent fournies par la voix directe. Puis un communicateur prononça distinctement ces mots : « Je voudrais envoyer un message à mon père. »

Nous demandâmes : « Qui êtes-vous? »

Il répondit : « Je suis un officier. J'ai été tué récemment sur le front des Flandres, mon nom est..... »

Le nom ne fut pas donné clairement ; après quelques vains efforts pour le percevoir, nous avons conseillé au communicateur de laisser le nom, pour le moment, et de nous dicter le message en question.

En s'exprimant lentement au début, l'entité nous dit : « Mon père habite près de Dublin. Vous le trouverez au Club bien connu dans cette ville. »

Un assistant demanda : « De quel club voulez-vous parler? »

L'esprit répondit : « Du club de Kildare-Street. Vous le connaissez bien et vous connaissez aussi mon père. »

Comme personne n'avait perçu distinctement le nom du père, le même assistant dit : « Je connais très bien le club de Kildare-Street, mais je ne crois pas connaître votre père ; donnez-nous le message. »

L'esprit continua : « Mon père est malheureux ; il se tourmente sans cesse à mon sujet : il ne se résigne pas. Je voudrais que quelqu'un lui dise que je suis venu ici, ce soir, pour lui donner une preuve de mon existence, pour lui dire de ne pas se tourmenter pour moi, parce que je suis très bien et très heureux. » Il répéta encore : « Je désire qu'il sache que je vais bien. Il ne doit pas se tourmenter ; il ne doit pas se rendre malheureux. »

Après une légère pause, le communicateur dit : « Mon père va aussi

trouver des médiums à Dublin, et j'essaye d'entrer en rapport avec lui par leur intermédiaire ; mais je désire lui envoyer ce message comme une preuve d'identité. »

Nous priâmes encore l'entité de nous donner son nom. Le nom de baptême fut prononcé très distinctement. Quand au nom de famille, nous n'avons pas réussi à le comprendre, malgré nos tentatives réitérées ; nous avons fini par y renoncer, après avoir promis au communicateur de faire tout ce qui serait en notre pouvoir pour transmettre son message.

Le lendemain matin, j'envoyai une lettre au Club de Kildare-Street, en mettant sur l'adresse un nom qui semblait se rapprocher de celui que nous avions cru percevoir. Une semaine après, cette lettre me fut retournée par la poste, avec la suscription : « Inconnu ».

J'étais préoccupé : je ne savais que faire. J'eus enfin l'idée d'écrire au secrétaire du Club pour lui dire que je désirais retrouver un monsieur, qui était membre du Club, et dont le fils avait été tué récemment dans les Flandres. J'avais un message à lui communiquer de la part de son fils.

C'est ici que l'histoire devient étrange.

Je reçus, quelques jours après, une lettre d'un monsieur me disant que le secrétaire du Club lui avait remis ma lettre, et ajoutant : « J'ai reçu « une communication de mon fils, récemment tué dans les Flandres. « Il me dit qu'il m'a envoyé un message par un médium de Londres ; « qu'il a éprouvé de la difficulté à donner mon nom et mon adresse ; « mais qu'il désirait me fournir une preuve d'identité. »

Le père continuait ainsi : « J'espère que vous me ferez parvenir son « message, si vous comprenez à quoi il fait allusion. »

Dans un autre paragraphe, il écrivait : « Je vois que vous vous « appelez Hamon. Je descends d'une famille huguenote, dans laquelle il « y a eu deux fois des mariages avec la famille Hamon, également huguenote. Ils s'appelaient aussi Robillard, comtes de Champagne. Ce détail « vous intéressera peut-être. »

Le fait se résume ainsi : Un monsieur qui n'était pas encore entré en rapports avec moi, reçoit, par un médium de Dublin, une communication de son fils qui est dans le monde des esprits, communication qui lui rend compte de ce qui s'est passé à notre séance de Londres. Il me devance et m'envoie le message que j'étais chargé de lui faire parvenir.

Il est curieux que ce soit moi qui ai été choisi pour exaucer la requête du fils et transmettre le message au père. J'ai fait ainsi la connaissance d'une branche de ma famille dont j'ignorais l'existence en Irlande.

*
* *

Sir Oliver Lodge a envoyé le récit du fait suivant à Mrs. Salter, qui le reproduit dans le numéro d'avril 1917, du *Journal de la Société pour les Recherches Psychiques.*

Le fait est raconté par le colonel M. lui-même.

Le 23 décembre 1916.

Le 5 octobre 1916, je soupais chez le colonel C., à sa résidence de Tufnell-Park, M. Z., le médium qui avait été prié de nous donner une séance privée, était de la partie. Il se trouvait placé à ma gauche. Il me dit, pendant le repas : « Un jeune homme, qui paraît âgé de vingt-cinq ans, vient d'apparaître. Il est debout derrière votre chaise. Il me semble que c'est votre fils. »

Le médium me décrivit son costume, mais sa description est inexacte, dans les détails, ce qui s'explique facilement. Mon fils faisait partie du Régiment des Highlanders Argyll et Sutherland. Il a été tué près d'Ypres, le 8 novembre 1914.

M. Z. reprit : « Je suis sûr qu'il est là pour vous. Il veut vous donner « une preuve d'identité. Il vous montre sur la jambe gauche une large « cicatrice de trois ou quatre *inches* de longueur. Elle ressemble à une « cicatrice de foot-ball. »

Je dis que j'avais vu souvent mon fils nager, etc., mais que je n'avais pas connaissance de cette cicatrice.

M. Z. persista : « Je suis sûr que c'est pour vous. Faites une enquête « et vous verrez que votre fils avait cette cicatrice. Il sourit et me la « montre encore. »

Deux ou trois jours après, je rencontre sur l'escalier de ma maison une vieille bonne, qui avait été la *nurse* de mon fils, il y a de longues années. Je lui demandai si elle se rappelait cette cicatrice.

Elle répondit : « Oui. — Durant l'hiver de 1910-1911, pendant qu'il « était à Sandhurst, il vint un soir en auto, à Londres, pour le congé « hebdomadaire. Les routes étaient couvertes de neige. L'auto dérapa. « L'enfant fut blessé à la jambe. La plaie avait cinq ou six *inches* de « longueur. Il me réveilla en rentrant et je lui fis un pansement antisep-« tique. Il saignait abondamment. »

Je n'avais jamais vu la blessure et je n'avais pas connaissance de la cicatrice dont j'ai nié l'existence à M. Z. C'est lui qui avait raison et moi qui avait tort.

Il ne peut pas être question de lecture de pensée dans cette circons-

tance. La cicatrice de mon fils n'était pas dans ma pensée. En fait, ma pensée était toute différente.

Signé : C. M., Lieutenant-Colonel.

Suivent des lettres d'attestation :

Lettre du Colonel C. ;

Lettre d'une personne qui assistait au dîner ;

Lettre de la nurse, qui certifie que c'était la *jambe gauche*.

Le colonel C., le père du jeune homme, affirme que jusqu'à ce jour, il n'avait jamais rencontré le médium, et qu'aucun de ceux qui se trouvaient au dîner ne connaissait son fils, même de vue.

Charles VERFEUIL.

Chronique Étrangère

La fin de 1919 ne semble pas avoir été marquée par des circonstances nouvelles particulièrement remarquables, au point de vue spirite, et les publications reçues par la *Revue* sont surtout occupées d'études philosophiques ou religieuses, basées sur les faits acquis dans ce domaine. Non pas, certes, que ces faits aient été absents ou même rares, au cours de cette période, dans le monde entier, ni que l'activité des prosélytes zélés et généreux de la Vérité démontrée se soit ralentie. Au contraire : les faits abondent ; leur connaissance se répand. Mais nous ne considérons plus aujourd'hui comme exceptionnels les phénomènes qui paraissaient autrefois à peine croyables et, les tenant pour définitivement établis, nous abordons hardiment leur interprétation. Ainsi que le fait ressortir un premier article de Th. FLAMMER, dans *The Progressive Thinker* (Chicago, 22 nov. 1919), le spiritisme est la force la plus puissante, capable de soutenir l'humanité parmi les modifications profondes des temps nouveaux ; c'est peut-être la seule qui puisse contrebalancer le pouvoir exclusif et trop souvent immoral de l'« Argent ».

L'Angleterre est toujours, actuellement, le foyer où brûle et rayonne la nouvelle foi. Non seulement il s'y trouve, comme dans tous les pays, une foule sans cesse grossie d'adeptes qui viennent puiser dans les doctrines du spiritisme une force et un espoir supérieurs à leur condition terrestre ; mais ces doctrines dépassent le cercle même des amis pour pénétrer chez les indifférents, exciter l'intérêt général, occuper la Presse,

soulever les polémiques. Un prix de 200 l. st. vient d'être institué par *The Daily Express* pour un film reproduisant des phénomènes spirites. Parmi tous les « scenarios » envoyés, 16 ont mérité d'être retenus, tels que « Puissances Invisibles », « Derrière le Voile », etc., dus, pour la plupart, à des auteurs connus. — Un grand nombre d'hommes distingués et impartiaux, tout en reconnaissant ignorer les faits métapsychiques, ne les rejettent plus *à priori*. Tout récemment, à Londres, le juge R.-V. Bankes, devant qui comparaissait une clairvoyante accusée de « voler l'argent du public », a refusé de la poursuivre, attendu qu'elle même et plusieurs témoins attestaient sa bonne foi et que « la possibilité des relations avec l'au-delà est garantie par un grand nombre de savants illustres ».

Par contre, au Congrès de Leicester d'octobre 1919, plusieurs évêques et autres membres du clergé se sont élevés contre la « doctrine de la vie future », qui renouvellerait la « nécromancie » et comporterait des « recherches interdites ». Sir George Kekewich remarque, non sans humour, dans *Light* du 6 novembre, qu'Horace, voilà tantôt 2.000 ans, conseillait déjà

Tu ne quœsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconœ.....

Mais ce n'est pas un argument. A Leicester même, devant plus de 3.000 personnes, dans un meeting, tenu huit jours à peine après le Congrès, Sir Arthur Conan-Doyle a fait une réponse claire et convaincante, dont le *Times* a reproduit plusieurs passages. L'essentiel, en somme, c'est que les faits du spiritisme s'imposent et qu'on peut désormais en critiquer l'étude, mais non les contester. A la requête de l'évêque Wildon, Sir Arthur Conan Doyle doit, d'ailleurs, faire une conférence devant une grande assemblée du clergé, à Durham, en mars prochain.

On sait que l'éminent écrivain vient de publier *The Vital Message*, œuvre remarquable et dont un chapitre, en particulier, soulève l'intérêt et la discussion dans le monde savant : c'est celui dans lequel Sir Arthur en partant des expériences du Dr G. Geley, de Paris, sur la « substance psychique », explique les matérialisations, les photographies spirites et la clairvoyance.

Les revues médicales, bien entendu, s'occupent aussi de la question à l'ordre du jour. *The Medical Press*, du 3 septembre, se demande si les savants qui étudient les phénomènes spirites ne sont pas d'avance convaincus et ne voient pas ce qu'ils veulent croire. Non, réplique dans le numéro suivant Sir Oliver Lodge ; « au contraire, je n'ai jamais eu le désir de croire à tout prix et j'ai cru seulement après un contrôle sévère des faits observés. Je suis sûr qu'il en fut de même pour Crookes ».

Du moins, l'article du médecin anglais est courtois. Mais que dire de l'aimable Dr Henneberg, dans *Berliner Klinische Wochenschrift* (1919, n° 17), qui déclare sans ambages que le fait de s'adonner pratiquement au spiritisme est un signe de folie? « Cela commence — dit-il — par la danse des tables et finit par l'asile d'aliénés. Ce n'est, d'ailleurs, pas étonnant, puisque pour être spirite, il faut évidemment être prédisposé à l'aliénation mentale. » Voilà une « évidence » qui aurait besoin d'être démontrée. Il est remarquable que ceux-là même qui reprochent aux spirites de croire sans preuves, se permettent, pour leur compte, des affirmations qui ne reposent sur rien. Ou bien les médecins seraient-ils jaloux des « empiétements » des médiums sur leur domaine et des guérisons, fréquentes et bien contrôlées cette fois, que les Esprits opèrent chez des sujets jugés désespérés par la science humaine? Un assez grand nombre de cas de ce genre se sont produits encore, par exemple, au Brésil ces derniers mois ; tel celui rapporté par *O Clarim* (Mattâo, 18 oct. 1919) : Une jeune femme, venue de Rio-de-Janeiro à Cachambu, pour prendre les eaux, et qui est prise d'un mal étrange, terrible, qui déconcerte les médecins, jusqu'à ce qu'un médium (en présence, d'ailleurs, du premier docteur de la ville), lui rende la santé en faisant cesser la « possession ». Une autre fois, à S. Paulo, au cours d'une séance (chez le Chef de la police), on signale à l'Esprit qui se manifeste, une personne qui souffre dans une maison éloignée ; l'Esprit promet d'intervenir et, de fait, une amélioration est observée le lendemain chez le malade. Dans une autre séance, un peu plus tard, les assistants sont avertis que l'état du sujet va s'aggraver d'abord, puis se remettre définitivement ; et c'est ce qui arrive. *L'Aurora* (Rio-de-Janeiro, 1er nov. 1919), raconte aussi comment un Esprit disant s'appeler Geospeque, originaire de Russie, guérit une personne amenée dans une salle voisine et qui souffrait, depuis 6 ans, d'une maladie d'estomac incoercible. De telles circonstances ne sont pas nouvelles. On se souvient qu'à Paris, une dame atteinte de manie délirante et que beaucoup de médecins concluaient à interner dans une maison de santé, fut guérie par le Dr Em. Magnin, au moyen d'un médium, en qui passèrent les symptômes constatés chez la malade et dont lui-même fut délivré à son réveil.

Un des phénomènes sur lesquels l'attention semble actuellement se porter de préférence, c'est la photographie spirite. On peut, en passant, signaler l'heureuse initiative prise, en Écosse, par lord et lady Glenconner, qui ont convoqué le cercle de Crewe dans leur « glen » du Peebleshire, pour faire connaître à tous les employés de leur *estate* (au moins 300 personnes), les doctrines et les faits du spiritisme. *Light*, du 25 octobre, rapporte que des séances très réussies ont été données,

à cette occasion, par M. HOPE, afin de vulgariser les phénomènes de photographie spirite. En effet, aujourd'hui le spiritisme ne devrait plus rester l'apanage de quelques-uns, mais pénétrer tout le peuple. *The Progressive Thinker*, du 22 novembre, signale aussi l'heureuse et considérable influence qu'une telle doctrine pourrait avoir sur les classes moins favorisées de la population, en répondant à leurs aspirations les plus nobles. « La vie de l'homme ne consiste pas dans l'abondance des choses qu'il possède », a résolu la Conférence internationale du Travail et de la Religion.

E. SPENCER, dans *Light*, du 18 et 25 oct. 1919, rapporte une série d'expériences remarquables de photographie spirite, dans lesquelles tantôt des images ont été surajoutées au portrait obtenu, tantôt les personnes ou les objets devant l'appareil n'ont pas été pris, tandis qu'à leur place apparaissaient des messages ou d'autres formes. Ces expériences ont été faites, au cours de toute l'année dernière, par l'auteur lui-même, dans sa propre maison, avec la seule assistance de son fils. Dans un cas, deux papiers sensibles furent exposés successivement à l'éclair électrique ; sur l'un et l'autre apparut exactement le même message, mais sur le second « en miroir », de sorte que, manifestement, le « quelque chose » supportant l'écriture et interposé avait été renversé dans l'intervalle. Ce « quelque chose » a une structure particulière et des traces en ont parfois apparu sur le bord des plaques ou des papiers, semblant (au microscope) composées de filaments et de spores. Dans la dernière expérience, toujours d'après des instructions reçues par écriture automatique, l'auteur a obtenu la projection d'une lettre d'un grand oncle (mort en 1876), de caractère tout à fait personnel et qu'aucun autre ne pouvait avoir écrite.

Un autre genre d'expériences très en faveur est celui des pavillons acoustiques. C'est ainsi qu'une *trumpet seance* vraiment importante, à Bristol, est décrite par *Light*, d'après *Evening Times* du 14 octobre. L'assistance comprenait plusieurs notables de la ville, d'ailleurs sceptiques pour la plupart, dont un clergyman. Des voix diverses furent entendues. L'une était celle du grand'père d'une dame présente, qui conversa pendant quelque temps avec son parent sur des sujets tout personnels ; puis la même dame reconnut la voix d'une sœur morte très jeune et l'on perçut le bruit des baisers qu'elle-même affirmait recevoir de l'enfant. Des hymnes furent chantées et d'« autres » voix se mêlèrent à celles des assistants. Ensuite, le clergyman étonné et profondément ému, s'entendit appeler par son fils, jeune officier mort pendant la guerre, qui causa longuement avec lui, dit qu'il était souvent à ses côtés à l'église, parla de sa mère et, enfin, remercia la personne qui, en

invitant son père à la séance, leur avait permis de se sentir l'un près de l'autre. D'autres personnes de l'assistance retrouvèrent encore, de même, des parents ou des amis avec lesquels elles purent échanger des souvenirs parfois très intimes, mais toujours avec la plus grande délicatesse de la part des interlocuteurs invisibles.

En Islande également le procédé des pavillons est courant. Dans ce pays, il semble que les idées spirites aient fait tout à coup des progrès considérables. C'est ce qui résulte d'une série d'articles publiés dans *Light* des 25 octobre, 1er et 8 novembre 1919, par le Prof. HARALDUR NIELSSON, de l'Université de Rijkjavik. Des faits intéressants ne furent guère observés que du jour où un jeune paysan, du nom d'INDRIDE INDRIASON, se révéla comme un médium extraordinaire. Dès le début, il présenta des phénomènes intenses de lévitation : sa tête était pressée contre le plafond ; le canapé sur lequel il était couché fut transporté plusieurs fois autour de la salle. Souvent, des langues de feu multicolores apparurent en des points très différents, au nombre de plus de 60, et (comme dans le second chapitre des Actes des Apôtres), le phénomène fut précédé d'un souffle puissant dont la maison fut traversée. Plusieurs fois, une partie du corps du médium fut dématérialisée, d'une manière rappelant les circonstances célèbres d'Helsingfors avec Mme D'ESPÉRANCE. Le bras disparaissait et il était impossible de le retrouver, même en rallumant et en approchant les lampes : le médium, privé de son membre était visible en pleine lumière, au milieu des assistants très impressionnés, qui signèrent tous le procès-verbal d'une de ces séances. Une demi-heure après, le bras reparaissait mais nu, les vêtements ayant été brusquement relevés.

Un soir, le médium fut réellement transporté à travers la muraille dans une salle voisine (cette salle étant fermée à clef, comme celle des séances).

Pendant 5 ans, ce jeune homme — qui est mort malheureusement en 1912 — donna des séances à la « Société psychique expérimentale » qui se fonda rapidement à Rijkjavik. Il produisit des matérialisations fréquentes ; un Danois appelé JENSEN se révéla plusieurs fois tout entier, avec autant de netteté que s'il eût été un corps solide, tenant le médium sur ses genoux ou se dressant derrière sa chaise. Des magistrats de la ville, l'évêque et le consul d'Angleterre furent invités à l'une de ces séances qui fut tenue, sur leur demande, dans la maison même de l'évêque. Celui-ci, devant l'évidence des faits, devint et est resté l'un des plus fervents adeptes du spiritisme.

Toutes les expériences décrites par l'auteur ont, du reste — et il est à peine besoin de le dire, — été faites sous les garanties les plus efficaces.

Aussi l'opposition assez vive qu'elles avaient soulevée au début s'est-elle rapidement adoucie ; aujourd'hui, les journaux les plus lus en Islande sont ceux qui ouvrent leurs colonnes aux questions du métapsychisme.

Sans être aussi largement doué sans doute que le médium de Rijkjavik, celui dont parle *Reformador* (Rio-de-Janeiro, 16 octobre) n'est pas sans mérites. Il s'agit d'un « modeste domestique » de Porta, lequel écrit des poèmes dans des langues qu'il ignore. Récemment, il traça des signes, inconnus de tout son entourage et qui purent être déchiffrés seulement par le savant paléographe GORRESIO : c'était une prière par laquelle un ancien chef sauvage implorait la divinité pour sa tribu. Le savant s'est converti au spiritisme et, dans une séance ultérieure, a pu lui-même converser avec le chef dont il avait traduit le message.

Un autre médium remarquable, EVAN POWELL, dans deux séances à Merthyr (pays de Galles), a produit la matérialisation complète de la femme et du fils de son hôte. (*Light*, 27 sept. 1919.)

Quant aux communications reçues de personnes chères ou illustres, elles sont dans le monde entier si nombreuses qu'il serait impossible de les relater en détail. On peut, entre autres, citer le message que vient d'envoyer à une amie la célèbre poétesse américaine ELLA WHEELER WILCOX, morte en octobre 1919 (*The Progr. Thinker*, 1er déc. 1919). Celle-ci avait elle-même, d'après l'étude publiée dans *The Occult Review* de septembre, attendu longtemps et, à force de persévérance et de foi, obtenu des communications de son mari. — *Light*, du 13 décembre 1919, analyse un rapport de Sir WILLIAM BARRETT, à la Société de Recherches psychiques d'Angleterre, traitant d'une communication reçue de Sir WILLIAM CROOKES par une dame, au sujet de recherches sur les diamants. Un mot (*Klipdam*) revenant sans cesse dans cette communication a paru longtemps indéchiffrable et n'a été compris que par la fille de CROOKES lui-même, en retrouvant des photographies, faites par son père dans les mines de Kimberley : le même mot était inscrit sur plusieurs.

Le comte MIJATOVITCH raconte (dans *Light* du 6 décembre) qu'en janvier 1919, après la mort de sa femme, il distribua comme souvenir à quelques-unes des amies de celle-ci, à Londres, des robes de cour lui ayant appartenu. Or, peu de temps après, il reçut une lettre du clergyman d'un village de Bosnie, à peut-être 3.000 milles de l'Angleterre, l'informant que dans une séance ayant eu lieu dans sa maison avec, pour médium, un paysan des environs, les assistants avaient été fort surpris d'être priés par l'Esprit de la comtesse d'écrire à son mari qu'elle était très fâchée qu'il disposât ainsi de ses effets. Il est inutile d'ajouter

que ni le prêtre, ni le médium, ni personne en Bosnie ne pouvait être le moins du monde au courant des circonstances dont il s'agissait.

Il est curieux de constater que, parfois, les Esprits s'amusent (c'est peut-être le mot le plus approprié) à des choses terrestres assez futiles : par exemple, à réparer des montres, si l'on en croit la dame dont parle *Light* du 13 septembre. Cette jeune femme possédait deux de ces utiles instruments ; l'une cessa de marcher et personne ne put l'arranger, l'autre, ancienne et grossière, se détraqua bientôt aussi définitivement. Mais leur propriétaire, ayant entendu raconter que le fils d'une amie, mort depuis 20 ans, avait un jour réparé une pendule, eut l'idée de dire, à celui-ci, pendant une *trumpet séance* à Londres : « Billy, vous devriez bien aussi racommoder ma montre ! » De fait, la première montre et même la seconde se remirent à marcher, sans qu'on y eût touché ; elles ont parfaitement fonctionné depuis.

D'après *The Progressive Thinker* du 22 novembre, un constable de Wellsville, Dr Ellsworth, eut à s'occuper d'une affaire de pension touchée par un faussaire, dans des conditions telles qu'on pouvait soupçonner le neveu de la victime ; mais celui-ci niait énergiquement et rien ne prouvait sa culpabilité. Quelque temps après, se trouvant à Lily Dale, qui est un centre d'investigation spirite, le Dr Ellsworth prit part, en curieux d'ailleurs, à une séance et demanda, par manière de plaisanterie, des conseils sur l'affaire qui l'embarrassait (et qui n'était connue que de lui seul dans l'assistance). Sans hésiter, le médium répondit : « Le chèque a été signé par A. E. ou E. A. Morrison » (le neveu ou sa femme). Ce qui fut ultérieurement vérifié par l'aveu du coupable.

Plus sérieuse est l'aide apportée à Sir Ernest Shackleton, d'après le *Daily Mail*, pendant la célèbre expédition polaire où, dit-il, « il semblait que nous fussions quatre, et non pas trois. Cette impression était parfois si nette que je me retournais instinctivement, croyant voir à mes côtés quelque fantôme. Pourtant je ne vis ni n'entendis jamais personne... Une fois, marchant à l'aveugle dans le brouillard et la nuit, mon pied fut retenu d'une manière inexplicable, car aucun obstacle n'était en cause. Nous fîmes halte et, quelque temps après, le brouillard s'étant un peu dissipé, nous reconnûmes aux rayons de la lune que nous nous trouvions juste au bord d'une crevasse énorme, capable d'engloutir une division. »

Mais le commerce avec l'au-delà n'a pas toujours des résultats aussi favorables. Ph. Redmond, dans *The Occult Review* de décembre 1919, rapporte une série d'« histoires de revenants » récentes, dont il garantit l'exactitude et qui, — dans le temps où il se plaisait à imaginer d'étranges affaires criminelles, — auraient certainement inspiré Sir Arthur Conan

Doyle. Mais Sherlock Holmes lui-même n'eût pas sans doute déchiffré l'énigme de ces deux femmes (une veuve et sa nièce) habitant une ferme pans l'Est de l'Irlande, et qu'on accusait vaguement tout bas de « sorcellerie » : une nuit, le garçon de ferme couchant dans la maison entend un bruit terrible du côté de la chambre de ses patronnes ; il y court, trouve la porte fermée et entend une voix qui, de l'intérieur, lui commande de retourner se coucher et de ne pas se mêler des affaires d'autrui. Un peu plus tard, le même bruit recommence, puis tout se tait. Le lendemain, on brise la porte, on trouve l'une des femmes couchée auprès, l'autre à demi hors du lit, — toutes deux mortes, sans blessures, sans aucune trace ni sur elles ni dans la chambre, dont toutes les issues étaient solidement fermées en dedans. Le mystère est encore inexpliqué. Sans doute on lui découvrira des causes très naturelles ; mais on peut aussi supposer des circonstances analogues à celles, moins graves et heureusement beaucoup plus communes, qui donnent seulement une grande frayeur aux occupants des « maisons hantées ». C'est le cas d'une dame qui, ayant accepté de garder une de ces maisons (aussi en Irlande), fut chaque nuit réveillée par le fracas d'un objet lourd traîné dans l'escalier. Plus tard, elle apprit que la maison avait appartenu jadis à une vieille dame, avare et traitant assez mal ses nombreux serviteurs ; ceux-ci l'avaient, une nuit, saisie et traînée par les pieds le long de l'escalier, la tête frappant les marches. On le voit, les « vivants » sont plus méchants que les « morts ».

Pour terminer, et bien qu'il ne s'agisse pas strictement d'un fait de spiritisme — au moins en apparence — notons un renseignement fourni par *Pearson's Magazine* (août 1919 ; rapporté dans *Light* du 13 septembre), au sujet de notre Carpentier national. Il paraît que celui-ci (dont, par parenthèse, on connaît les relations amicales avec le grand mystique Maeterlinck) devrait ses succès autant à sa force intelligente qu'à une sorte de médiumnité. Dès le début de son entraînement, en vue d'une lutte déterminée, son « manager » Descamps l'influence et lui dit environ ceci : « Georges, mon ami, tu n'as plus en toi que l'esprit du combat ; tout le reste, soucis, trouble, appréhension, etc., je le prends et le garde. » De ce jour, Carpentier n'est plus Carpentier, sauf pour la force et l'adresse. De ce jour aussi, son futur adversaire lui apparaît et se tient devant lui dans tous ses exercices. Évidemment, ajoute le journal anglais, notre champion va rencontrer en Carpentier un homme qui combat avec plus que ses poings. La victoire foudroyante du champion français sur un boxeur tel que Beckett a prouvé, en effet, que Carpentier a « quelque chose » de plus.

Pierre Meyrannes.

Bibliographie

La vie militaire de Jeanne d'Arc

C'est à un militaire, le lieutenant-colonel Collet, que nous devons ce beau livre. Et c'est une œuvre bien complète que, grâce à lui, nous avons enfin sous les yeux. Sa science des choses de la guerre lui a permis d'étudier, d'un point de vue jusqu'ici trop négligé, la vie de la vierge lorraine. Il a suivi la jeune héroïne pas à pas dans sa campagne de libération, visité tous les champs de bataille, consulté tous les anciens documents. C'est ainsi qu'il a « suppléé à bien des lacunes ou à des erreurs évidentes, dans les textes, comme on retrouve le sens exact d'une phrase dont certains mots auraient été perdus ou altérés ».

Tenant compte de considérations auxquelles la plupart des historiens n'ont pu s'arrêter faute de compétence spéciale, il a pu apprécier sûrement toutes les opérations de guerre, et nous montrer les prodiges dignes de grands capitaines, accomplis par une ignorante jeune fille de dix-huit ans.

« Jeanne d'Arc — dit-il — a été un véritable entraîneur et conducteur d'hommes, capitaine habile et expérimenté, soldat intrépide et vaillant, connaissant à fond la technique et la pratique de son difficile métier. Il n'est pas possible d'en douter, en présence de faits aussi concluants que la délivrance d'Orléans et la foudroyante campagne de la Loire, où le génie guerrier de la Pucelle mit en œuvre un art militaire perfectionné, ce qui fait dire par le général russe Dragomirow : « Voilà qui n'eût point déparé la gloire de Napoléon lui-même et voilà ce que Jeanne d'Arc savait faire quand on ne l'entravait pas ! »

Mais M. le lieutenant-colonel Collet, qui est passé dans l'au-delà avant d'avoir vu paraître le beau livre qui lui avait coûté tant de travail et de patientes recherches, M. le lieutenant-colonel Collet n'était pas seulement un écrivain militaire distingué, un historien savant et consciencieux ; c'était aussi un spirite éclairé qui fut Président de la Société d'Études Psychiques de Nancy. Et il n'hésite pas à attribuer tout le génie dont fit preuve Jeanne à sa puissante *médiumnité*. « Nous croyons — déclare-t-il — à l'existence des *esprits*, survivant à la mort physique, et à la parfaite réalité de nos communications avec eux, par l'intermédiaire d'un *médium*. Or, Jeanne d'Arc fut-elle réellement en communication avec ces *esprits*? Nous n'en doutons pas, puisqu'elle l'a formelle-

ment affirmé jusque sur le bûcher, et que la science psychologique et psychique actuelle ne peut pas démontrer qu'elle se soit trompée.

Nous pensons — dit-il encore — que les connaissances qui ne s'acquièrent ordinairement que par une longue et intelligente pratique de la guerre, étaient, le plus souvent, suggérées à la Pucelle sous forme d'instructions, d'avertissements, de conseils ou d'ordres donnés par ses *voix* au moment opportun et toujours justifiés par les événements. Cela est si vrai que Jeanne, tout en ayant les mêmes qualités d'intelligence, de bon sens, de décision et de bravoure, n'a jamais réussi, en agissant de son propre chef ou à l'instigation des seigneurs et capitaines, comme à l'attaque de Paris, au siège de La Charité et à la sortie de Compiègne, où, selon ses propres déclarations, elle n'avait eu ni conseil ni commandement de ses *voix*. Les inspirations de la Pucelle s'accordaient rarement avec les avis de ses compagnons d'armes, parce qu'elles lui venaient d'une source plus sûre, *d'agents* mieux renseignés, plus expérimentés et, sans doute, bien placés pour prévoir l'avenir dans une certaine mesure ; mais ces précieux agents, dont le rôle était si bien marqué, si évident, appartenaient aussi à notre humanité, et leur pouvoir n'était pas sans limites : c'étaient des *esprits* vivant parmi les mortels, dans l'invisible au-delà dont l'existence est prouvée, et s'intéressant encore avec passion aux affaires publiques et privées de la vie terrestre, qu'ils avaient quittée depuis plus ou moins longtemps. Jeanne d'Arc était le *médium* accompli, dont ils se servaient pour intervenir, moralement et physiquement dans la guerre dont dépendait le salut de la France. »

Le livre du lieutenant-colonel Collet, écrit dans un style d'une remarquable clarté, donne, avec de précieux commentaires, les détails les plus intéressants sur la méthode de guerre suivie par Jeanne ; il en montre la supériorité sur les procédés employés jusque-là par les meilleurs capitaines de son temps, et explique la rapidité des succès qu'elle a déterminés. Au triple point de vue littéraire, militaire et philosophique, c'est donc une œuvre de grande valeur, saine et forte, que tout le monde devrait posséder. Pour en faciliter la propagation, la veuve du colonel a fixé le prix de vente au-dessous du prix de revient, et c'est ainsi que ce beau volume in-8° de 405 pages, avec quatre plans, est vendu 6 francs, à l'imprimerie Nancéienne, à Nancy et chez P. Leymarie, libraire, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

LAUSER.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.



MARS 1920



FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ — POINT DE SALUT

RÉALITÉS

Il est bien certain que tous ceux qui viennent au Spiritisme, sont poussés par le désir bien compréhensible de communiquer avec les êtres chers qui sont passés dans l'Au-delà. La religion catholique, en leur montrant pour la vie éternelle, des solutions que la raison ne leur permettait pas d'accepter, les poussait dans l'indifférence ou la négation de tout. C'était, pour les uns, les flammes de l'enfer, pour d'autres, une immobilité béate dans un paradis sans utilité où les âmes du Purgatoire sont admises, en récompense d'un effort de perfectionnement qu'elle n'ont jamais accompli.

Le catholicisme n'a jamais consenti à suivre, même de très loin, l'esprit humain dans son ascension vers la lumière ; il a préféré rester paralysé dans ses dogmes et s'étioler dans l'obscurité.

Quelle belle occasion il avait pourtant de rompre avec tout son passé de mercantilisme et d'intolérance, et de revenir à la simple et pure doctrine du Christ ! Il n'a pas voulu venir à nous avec ses fidèles, ses fidèles viennent à nous sans lui.

La libre Amérique a mieux compris quelle nouvelle force apporte le spiritisme avec sa preuve de la survivance de l'âme et ses révélations montrant comme but à l'être humain, par son évolution incessante, l'universelle fraternité.

Les protestants d'Angleterre n'hésitent plus. Leurs pasteurs, leurs évêques, suivent le mouvement suscité par les savants qui, par la plume et par la parole, ont fait et font tous les jours encore connaître partout les vérités que de longues et consciencieuses recherches leur ont permis de mettre au jour. De chaleureuses adhésions partent du haut des meilleures chaires, et les cathédrales s'emplissent de foules avides de connaître la nouvelle révélation. On admet que le spiritisme est le complément logique du christianisme, et que l'Eglise doit accueillir avec bonheur les leçons que Dieu lui permet de nous apporter. La seule réserve faite par l'évêque Welldon, est que les phénomènes spirites doivent être scrupuleusement examinés par des hommes de science « que leur discipline dans la méthode de la science exacte, rend, et eux seulement, des juges compétents de l'évidence des découvertes nouvelles ».

Cette réserve est d'un sage, et elle est renouvelée en ces termes par un autre membre du clergé, protestant anglais, le révérend Walter Wynn, qui est un spirite profondément convaincu : « Toutes les recherches ne devraient être entreprises que par des personnes d'un esprit équilibré, dépourvues de tendances mystiques et de tempérament nerveux et excitable... J'affirme qu'il sera de la plus haute importance pour le monde entier que la « Société des Recherches Psychiques » continue son œuvre. M. Gladstone était également de cet avis. « La science cesse d'être scientifique aussitôt qu'elle laisse de côté les faits. »

Nous n'avons rien à redouter de la science. Avec Allan Kardec et tous les grands apôtres du spiritisme, nous consentons à marcher avec elle, puisqu'elle se décide aujourd'hui à étudier les faits que nous lui soumettons. Nous sommes sûrs que l'épreuve nous sera favorable et que l'autorité qui s'attache aux décisions d'ordre purement scientifique nous aidera puissamment à faire tomber les résistances que nous pourrions encore rencontrer.

Du seul point de vue de l'intérêt de notre cause, nous avouons ne point parvenir à comprendre l'opposition plus ou moins dissimulée que nous font, en France, quelques spirites, sur une aussi lumineuse question. On se montre assez malencontreusement inquiet, nous semble-t-il, au sujet

de certaines éventualités qui pourraient se produire, touchant les médiums avec lesquels les savants auraient fait leurs expériences. Les mêmes inconvénients peuvent se présenter avec les médiums qui exercent dans les groupes et, toutes choses égales quant aux déceptions possibles, ceux dont la médiumnité aura été reconnue par une réunion de savants, présenteront toujours, incontestablement, plus de garantie que les autres.

Quel mal peut-on y voir alors? Allan Kardec n'a-t-il pas déclaré que tout médium qui refuserait de laisser contrôler sa médiumnité serait ainsi jugé par lui-même?

De tout cela, d'ailleurs, il ne résulte nullement que les médiums ne doivent pas exercer leur médiumnité dans les groupes, ou même isolément, sous la direction d'un évocateur. Ce n'est pas seulement dans les laboratoires de la science que les médiumnités se révèlent, et personne n'a encore songé à exiger d'un médium un brevet délivré par un aéropage de savants.

Il arrive assez fréquemment que des manifestations se produisent spontanément, en dehors de toutes recherches, et nous pouvons même dire que c'est ainsi que se font connaître, habituellement, les grandes médiumnités. Le pasteur anglais Walter Wynn, qui a pu, comme sir Oliver Lodge, communiquer avec son fils tué en France pendant la guerre, vient de faire paraître à ce sujet, sous le titre *Rupert vit*, un très intéressant volume dont la publication en français est annoncée comme prochaine. Voici dans quels termes il raconte comment sa médiumnité fut découverte ; le pasteur est chez un médium qu'il est venu consulter au sujet de son fils :

« Miss Mc Creadie passa dans l'état de sommeil. Pendant une bonne demi-heure, j'assistai à des mouvements physiques étranges, mais pas un mot intelligible ne fut prononcé. Tout à coup, la dame sortit de cet état et me dit :

Mon contrôle me fait savoir que vous me privez de mes facultés. Toutes les fois que vous venez, c'est la même chose. En vérité, vous êtes vous-même un médium merveilleux, non développé, et vous ne le savez pas. J'ai beaucoup de regrets.

— Moi aussi. Peut-on communiquer d'une autre façon?

— Oui, répondit-elle, il y a la méthode de l'A. B. C. avec une table. Peut-être arriveriez-vous vous même, par ce moyen-là. Moi, je crois qu'actuellement vous avez cette médiumnité. Essayez.

— Comment? demandai-je.

— Asseyez-vous à une table chez vous, et vous verrez.

— Est-ce que je ne pourrais pas essayer ici, chez vous?

— Si vous le voulez, certainement ; mais probablement il faudra beaucoup de temps avant que vous obteniez quelque chose.

— Est-ce que je comprends bien? Les esprits ici présents feront-ils changer de place une table par le pouvoir psychique de mon corps?

— Oui, certainement. Oh ! Attendez un instant. On me dit que votre fils est auprès de nous. Je ne le vois pas, mais je le sens. Avez-vous un fils dans l'au-delà?

Je ne fis aucune réponse.

— On me dit que oui.

— Puis-je prendre cette table-ci? demandai-je.

— Oui, la table qu'il vous plaira, n'importe laquelle.

Je pris une petite table de salon, l'approchai de ma chaise et plaçai mes deux mains dessus. Dix minutes s'écoulèrent, rien ! Alors, j'entendis des bruits mystérieux, des craquements..... Tout-à-coup la table se mit à se promener ici et là dans le salon comme si elle était un être humain intelligent. Je la regardais : au-dessous, tout autour, au-dessus ; y avait-il un mécanisme? Non. Un truc? non.

— Demandez à votre fils de frapper trois coups avec la table, si vraiment il se trouve auprès de nous, me dit miss Mc Creadie.

Ce que je fis. La table se pencha rapidement trois fois et donna trois coups très nets.

— Demandez-lui d'épeler son nom en donnant trois coups à chaque lettre de son nom, dit miss Mc Creadie.

— Comment avez-vous su que j'avais un fils? demandai-je.

— Je ne le sais pas. Je ne connais pas son nom, ni le vôtre. Je vous répète simplement ce que mes amis, esprits, me disent actuellement.

Alors je demandai :

— Mon fils, si tu es là, épelle-moi ton nom, veux-tu?

La table répondit par trois grands coups.

Je commençai à répéter à haute voix l'alphabet : A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. (trois coups).

— La première lettre, c'est R., dit Miss Mc Creadie.

Je continuai l'expérience, et pour ne pas trop allonger le récit, je dois dire que la table épela, sans faute, le nom entier : RUPERT WYNN.

— Mais, mon fils, tu avais un deuxième prénom. Peux-tu me le donner?

Trois coups?

— C'est?

Je recommençai de répéter l'alphabet, et les lettres indiquées furent : CLIFFRD.

L'O manquait. J'avais sauté exprès cette lettre pour voir ce qui arri-

verait. Pas de coups. Le nom de mon fils, c'est : CLIFFORD-RUPERT WYNN.

Encore une fois, je sentis clairement que mon fils se trouvait tout près de moi. Je lui posai donc des questions, les plus délicates et les plus intimes, sur des affaires concernant notre famille, Chesham et mon église. La table répondit à chaque question aussi intelligemment qu'une personne aurait pu le faire. Je dis la vérité comme devant mon Dieu. Je ne mens pas.

— Bien, dit Miss Mc Creadie, vous venez de poser un tas de questions dont je ne comprends pas le premier mot. Peut-être pensez-vous que c'est moi qui fais tout cela? Je vous assure que non. Les esprits ont utilisé mes forces psychiques probablement, mais vous aussi, vous possédez ce pouvoir. Avez-vous obtenu un nom que vous connaissez? Rupert Wynn est-il votre fils?

— Oui, c'est mon fils. Il est mort en France le 16 février dernier.

— Extraordinaire ! Combien est merveilleux l'univers ! dit Miss Mc Creadie. Donc, rentrez chez vous et travaillez avec une petite table pour que votre fils puisse s'entretenir avec vous. Il n'y a pas beaucoup de gens qui possèdent suffisamment cette médiumnité. Vous l'avez, utilisez-la. »

On le voit, c'est parfois de la manière la plus inattendue que l'on découvre les facultés médiamniques. L'une des plus communes est certainement la typtologie. Il est bien rare que sur trois personnes qui se mettent à la table, il ne s'en trouve pas une qui, après quelques essais, n'obtienne quelques mouvements. Il est alors facile de savoir laquelle des trois possède la médiumnité, en plaçant les mains sur la table séparément, à tour de rôle. Il peut même arriver qu'il y ait plusieurs médiums doués à des degrés différents. La médiumnité reconnue, on peut expérimenter seul, lorsqu'il est impossible de grouper plusieurs personne en parfaite communion d'idées.

Nous avons vu obtenir de très jolis résultats au moyen d'une planchette de forme triangulaire (triangle isocèle), fabriquée avec du bois léger et très mince. La surface en était suffisante pour qu'on puisse y poser la main sans en dépasser les bords. A chacun des deux angles inférieurs, à la base du triangle, avait été percé un trou dans lequel avait été fixée une cheville de deux ou trois centimètres de longueur. Ces petites chevilles peuvent être simplement collées. A l'angle du sommet, un crayon de même dimension, la pointe en bas, remplaçait la troisième petite cheville. La planchette avait ainsi, — avec des pieds relativement courts par exemple, — l'apparence d'une table minuscule qui se mettant en mouvement sous l'influence de la main que le médium tenait dessus,

donnait, par le crayon, d'intéressantes communications. Au bout de quelques semaines, la planchette se soulevait de manière à ce que le sommet du triangle, restant seul en contact avec le papier, le crayon put écrire plus facilement. Cette manœuvre intelligente et spontanée, en outre de l'intérêt qu'elle présentait par elle-même, avait pour conséquence de rendre impossible tout soupçon de fraude, puisque le mouvement de la planchette était dirigé *contre* la pression qu'aurait pu exercer la main. D'ailleurs, peu de temps après, l'Esprit déclarait que tout appareil était devenu inutile, et qu'il suffisait désormais que le médium tienne le crayon lui-même, ce qui fut fait avec le plus grand succès.

Toutefois, il est bon de commencer par une étude sérieuse des œuvres d'Allan Kardec et de Léon Denis.

La lecture du *Livre des Esprits* et du *Livre des Médiums* est absolument indispensable avant d'aborder le côté expérimental.

Nous avons voulu donner ces quelques indications sommaires pour les nouveaux adeptes du spiritisme, très nombreux en ce moment et qui, ainsi que nous le disions en commençant cet article, ont hâte de se mettre en communication avec les êtres chers qui les ont précédés dans l'Au-delà. Mais nous leur recommandons surtout d'éviter les professionnels de la médiumnité, ou ceux qui sont toujours prêts à donner, à jet continu, des messages, quels que soient l'heure et le moment. Qu'ils sachent bien, aussi, que l'on doit s'abstenir complètement de consulter les Esprits sur des questions d'intérêt matériel et exclusivement personnel, ou de les interroger sur les sujets les plus futiles Les Esprits ne sont pas des devins et Conan Doyle, dans sa *Nouvelle Révélation*, cite cette réponse d'un Esprit à un évocateur qui donnait à son interrogation la forme d'un amusement : *Nous sommes ici pour instruire et élever les âmes, non pour deviner des énigmes*. Qu'on n'oublie pas non plus que le milieu le plus favorable pour évoquer les chers invisibles est celui dans lequel ils ont vécu, la maison familiale, où ils viennent encore habituellement prendre place parmi les vivants, et où ils n'attendent qu'une occasion favorable pour se manifester. Que de fois leurs appels, soit par des coups frappés, soit autrement, sont passés inaperçus parce qu'on en ignorait l'origine et la signification ! Mais le temps est proche où tout le monde connaîtra notre consolante doctrine, et où morts et vivants, unis dans une action commune, travailleront d'un même élan au relèvement de l'humanité.

KERMARIO.

Exemple d'Identité paraissant sûr

On sait combien il est difficile d'obtenir des preuves d'identité d'Esprits communiquants dans les expériences médiumniques. L'histoire que voici est si caractéristique que nous devons la prendre en considération toute spéciale. Je viens de la remarquer dans une étude judicieuse de M. Bozzano, publiée dans l'excellente revue romaine *Luce-e-Ombra*. du mois de décembre dernier.

Le Dr Vincent Gubernari, habitant la jolie colline d'Arcetri, voisine de Florence (que tous les admirateurs de Galilée connaissent), était resté orphelin dès ses première années et avait été élevé avec tendresse par sa tante, devenue une seconde mère.

Matérialiste convaincu, et surtout d'une incrédulité complète en fait de spiritisme, il fut néanmoins frappé de voir plusieurs de ses amis fort instruits prendre certaines expériences au sérieux, et soucieux de voir de ses propres yeux ce qui en était, il manifesta le désir de tenter une séance dans sa propre maison.

Favorisé de la fortune, il avait épousé la Signora Isabella Sergardi, d'une famille patricienne de Sienne, qui lui avait apporté une belle dot. Les deux époux étaient convenus entre eux de se faire donation réciproque de leurs biens et la signora Isabella avait déjà fait son testament dans ce sens, pensant que son mari avait agi de même.

On se proposa donc de tenir quelques séances. A la seconde, le 29 octobre 1874, à peine le groupe avait-il porté les mains sur la table que celle-ci se montra fortement agitée. Le docteur demanda le nom de l'agitateur.

« Tua zia Rosa », fut la réponse.

« Ta tante Rosa ».

Assez surpris, le docteur réplique : Eh bien, si tu es vraiment ma bonne Rosa, aide-moi dans l'exercice de ma profession et fais-moi gagner de l'argent.

— Ce n'est pas pour cela que je suis venue C'est pour te conseiller de changer de vie et de penser à ta femme.

— A ma femme? J'y ai déjà pensé, répond intrépidement le docteur ; et c'est si vrai que tous les deux nous avons fait nos testaments réciproques.

— Mensonge, riposte l'Esprit en agitant violemment la table ! Elle t'a tout laissé ; mais toi, rien.

A ce moment, Mme Gubernari, présente à la séance, prend part au

dialogue, et déclare que l'esprit se trompe, et que son mari peut prouver la vérité en montrant son testament aux amis présents.

A cette intervention de sa femme, le Dr Gubernari se sent compromis, riposte qu'il a sa conscience, mais qu'il ne fera voir le testament à personne.

Alors l'Esprit, agitant la table avec une violence plus forte encore, ajoute :

— Tu es un imposteur, je te le répète, change ton testament et change aussi ta vie !

Tu n'as pas de temps à perdre, car dans peu de jours tu seras dans le monde des esprits.

Cette révélation fut comme un coup de foudre sur la tête du docteur. Il en fut atterré et s'écria avec rage :

— Mourir avant ma femme ! C'est impossible. Je suis plus jeune qu'elle. Au diable cette table.

La séance s'arrêta là.

Le lendemain, un sien ami, le colonel Maurizio, le voyant fort agité, lui parla des mystifications spirites fréquentes et lui proposa de faire une contre-épreuve dans une autre séance chez la comtesse Passerini. Le docteur parut se calmer et attendit avec impatience le résultat de la nouvelle expérience.

« Il n'y eut aucune mystification », affirma l'Esprit dans cette nouvelle séance et ce que l'on a dit est la pure vérité.

— Donc, demanda le Pr Capelli, le Dr Gubernari doit bientôt mourir?

— Sans aucun doute, et avant la fin de l'année.

Pour ne pas augmenter le trouble du docteur, on lui affirma qu'il y avait encore là une mystification, et qu'il aurait tort de s'en inquiéter. Cette communication calma son tourment à tel point qu'il ne put comprendre l'angoisse que lui avait causé la prédiction de sa mort prochaine.

Toutefois, dans la nuit du 12 novembre, il fut pris d'une fièvre violente. Les médecins diagnostiquèrent un malaise peu grave. Cependant, le malade souffrait horriblement.

Ses amis se rendirent chez la comtesse Passerini, pour une nouvelle consultation.

Un Esprit se manifesta et répondit aux questions posées :

— Je n'entends rien à la médecine, mais pour vous être agréable, je puis aller chercher un esprit qui l'a exercée pendant sa vie terrestre. Attendez un moment.

Silence. Après quelques minutes, la table s'agite de nouveau :

— J'ai trouvé le médecin ; il est ici ; interrogez-le.

— De quelle maladie souffre Gubernari?

— D'un mal mortel. Il m'est pénible de lui déclarer qu'il sera bientôt des nôtres.

— Est-il atteint seulement physiquement, ou aussi moralement?

— L'un et l'autre.

— Pouvez-vous nous dire qui vous êtes?

— Un médecin dont le nom ne vous est pas inconnu : le Dr Panattori, je suis pressé. Bonne nuit (1).

Quelques jours après, les confrères consultés, diagnostiquèrent une cystite, et Gubernari succomba le 30 décembre 1874.

Ce sceptique de naguère, à son lit de mort, annonça qu'il voyait auprès de lui le Dr Panattori, qui ne l'abandonnait pas un instant, et aussi sa mère et sa tante Rosa, essayant de le consoler et l'encourageant à ne pas regretter la vie terrestre. Et il ajouta : « Ce que je dis est la pure vérité, je sens que je suis à toute extrémité, et dans cet état, on ne ment pas. »

Cet exemple m'a paru fort intéressant à faire connaître. Toutes les méthodes scientifiques explicatives imaginées ne suffisent pas pour en rendre compte : Transmission de pensées d'un doute de Mme Gubernari, conscience du docteur, télépathie, etc. Pour la première hypothèse, sa femme s'est montrée comme n'ayant aucun doute de la sincérité du docteur. Pour le second, celui-ci n'avait assurément aucun remords et fut on ne peut plus stupéfait de l'interpellation de sa tante. Lucidité du médium lisant dans sa pensée? mais il me semble que tout cela a été absolument imprévu Et qui connaissait cette tante Rosa morte depuis longtemps? La télépathie paraît également hors de cause.

L'hypothèse spirite doit être examinée comme toutes les autres, et n'est pas moins « scientifique ». Lorsque Newton a découvert les lois de la gravitation universelle, il a résumé sa pensée dans ces mots : « Tout se passe comme si les astres s'attiraient entre eux, en raison directe des masses, et inverse du carré des distances. » Disons avec la même simplicité ici : « Tout se passe comme si dans l'histoire que nous venons de raconter, la tante du docteur était réellement venue lui adresser des reproches mérités, et lui annoncer sa mort. » Et cette explication est la plus recevable de toutes, avouons-le sans aucun parti pris, en disant encore avec Newton : « Hypothèses non fingo ! Je ne fais pas d'hypothèses, je constate ! »

Camille FLAMMARION.

(1) Le docteur Panattorri était, de son vivant, médecin à Florence.

L'INJUSTICE DES PARTIS

Etes-vous de ceux à qui les nouveautés inspirent de l'antipathie ? On peut appartenir à l'espèce des misonéistes et cependant ne pas manquer d'intelligence, puisqu'on rencontre dans les cinq classes de l'Institut des retardataires qui, devenus célèbres en une spécialité, après avoir été combattus à cause de leur originalité, se montrent à leur tour sévères pour les novateurs : ils ont fait leur siège, il leur répugne d'en changer. Depuis un demi-siècle, nous avons vu éclore une multitude d'inventions merveilleuses ; il semble qu'elles devraient nous disposer favorablement pour d'autres progrès, et, en effet, notre faculté d'étonnement finit par s'émousser et on se demande jusqu'où l'on ira dans la voie des découvertes. Mais comme, dans les diverses sphères de la science, quand il ne s'agit pas simplement de théories, on se trouve devant des résultats pratiques, il est impossible de refuser son assentiment ; les faits étant là, renouvelables quelquefois à volonté, certifiés par les hommes les plus compétents, force nous est de subir la pression de l'opinion, alors que nous sommes incapables de les voir de nos propres yeux.

Les phénomènes sur lesquels repose le spiritisme, quoiqu'ils soient admis par des savants de premier ordre, rencontrent une résistance passionnée. Par eux nous pénétrons dans le monde invisible et nous sommes mis en rapport avec des personnalités mystérieuses qui nous fournissent des renseignements sur l'au-delà. Etant d'une manière continue sous l'empire de réalités accessibles à nos sens, nous concevons très difficilement qu'il puisse en exister d'autres dont nous aurions l'impression, si nous étions constitués différemment. Nous tombons alors dans le travers de croire que le domaine du possible s'arrête aux limites assignées par nos facultés actuelles. Il y a pourtant dans l'univers et dans les profondeurs de notre être des forces d'où surgissent des effets surprenants. Lorsque des hommes de génie, saisis par une intuition sublime, nous révèlent l'une de ces forces de la nature, leur voix se perd dans la clameur des misonéistes, forts du sens commun en attendant la revanche du bon sens.

Celui-ci commence à se prononcer, timidement il est vrai, en faveur du spiritisme qui est déjà répandu dans le monde entier. Pourquoi s'étonner des injustices dont on le poursuit? Les partis ne sont-ils pas, ne seront-ils pas toujours injustes les uns à l'égard des autres ?

Allez dans un milieu de cléricaux : voyez comment on y juge les libres

penseurs, un tas de gens qui ne croient à rien, de moralité suspecte, éloignés des sacrements, par conséquent, dignes d'exécration. Cher Monsieur, vous exagérez beaucoup. Un libre penseur n'est pas nécessairement un impie ; il n'admet pas votre manière de concevoir la religion, voilà tout ce que vous pouvez arguer contre lui. Oh, qu'il y ait des libres penseurs infiniment peu recommandables, il serait maladroit de le contester. N'y a-t-il pas des dévots dont le voisinage vous paraît compromettant ? Comme vous êtes un parfait honnête homme, vous les abandonnez volontiers, quoiqu'ils votent avec vous. Mais, si vous n'êtes pas aveuglé par le parti pris, vous distinguerez dans le camp de la libre pensée des hommes animés de sentiments profondément religieux et dignes de votre estime. Ils rejettent votre credo, c'est entendu ; ils retiennent la croyance en Dieu, à l'au-delà, au devoir, à la suprématie du Christ. Vous avez le droit de considérer cela comme un résidu insuffisant ; ils ont celui de s'en déclarer satisfaits, et, si vous les accusez du crime de rébellion contre l'infaillibilité du pape, ils vous répondent par la réfutation de votre doctrine. Vous ne pouvez les contraindre, ils ne songent pas à vous convertir par force, tout est donc pour le mieux. Il convient d'ajouter que, parmi ces libres penseurs maudits, se trouvent aussi des athées. Contre eux, sans aspirer le moins du monde à les persécuter, on fait cause commune avec vous ; on reconnaît qu'il y a dans votre dogme, quoiqu'il soit défectueux, un fonds de vérité qui le rend supérieur au matérialisme. On vous prie néanmoins d'observer que ces incrédules sont quelquefois des hommes probes avec qui vous pourriez sans crainte traiter des affaires, tandis qu'il serait prudent de se précautionner contre des gens d'Eglise dont le spiritualisme trébuche lamentablement, dès que leur intérêt est en jeu. Ayons donc la sagesse de ne pas nous placer trop exclusivement au point de vue de notre secte pour apprécier les opinions et la conduite de nos adversaires.

Cette sagesse tant recommandée par les moralistes, beaucoup de libres penseurs la pratiquent assez peu. Avec quel entrain ne daubent-ils pas les cléricaux, en obscurantistes, ces hypocrites, ces fanatiques, ces revenants du moyen-âge dont le meilleur ne vaut rien! Eh, de grâce, calmez-vous ! On vous approuve de pester contre certains d'entre eux qu'il serait malaisé de défendre, nous le répétons afin qu'on ne se méprenne pas sur nos sentiments de libéral ami de la religion ; mais soyons justes, parmi ces réprouvés, il n'y a pas que des mauvaises gens. Nous avons constamment l'occasion d'en rencontrer qui, tout en professant des doctrines selon vous inacceptables, sont des hommes de haute valeur, instruits et, ce qui vaut mieux, honnêtes. Ils vont sans doute régulièrement aux offices : où est le mal, s'ils ne vous contraignent pas à

les y suivre ? Les approuveriez-vous davantage d'aller au café concert ? La musique sacrée, accompagnée de sermons et de prières, leur fait du bien ; affaire de goût et peut-être serait-il facile de démontrer que ce goût-là est d'un genre plus relevé. Ah ! certes, ils ne sont pas sans défauts : seriez-vous parfait vous-même ? Ils s'attardent dans des croyances absurdes ; ils ont tort, pas autant néanmoins que s'ils couraient les aventures dans un nihilisme effréné. D'ailleurs, beaucoup, quoique pratiquants, ont une réelle indépendance d'esprit. Ils prennent dans la doctrine enseignée par le prêtre ce qu'ils peuvent s'assimiler ; ils en usent librement avec le reste, sans être des tartufes. Ainsi va notre monde ; la vie y serait intolérable, si les hommes poussaient toujours à l'extrême la logique.

Les cléricaux et les libres penseurs, excités les uns contre les autres, s'entendent à merveille, certains du moins, pour railler le spiritisme, et il faut leur rendre cette justice qu'ils s'en donnent à cœur joie, bien que leurs plaisanteries commencent à être un peu démodées. Ce n'est plus le temps où l'on s'accordait à ne voir dans les spirites que de pauvres illuminés, adonnés à des pratiques puériles, en particulier celle des tables tournantes. En a-t-on ri de ces guéridons qui parlent au moyen de coups frappés ! Parmi les gens d'Eglise, ceux qui admettent l'authenticité des phénomènes les attribuent au diable. Cependant on en cite que ces questions intéressent et qui se livreraient volontiers à des expériences, s'ils n'étaient retenus par la crainte de leurs supérieurs. Ceux d'entre les libres penseurs qui ne croient ni à Dieu ni au diable et qui resteront réfractaires continueront de crier à la fraude ou, s'il leur est impossible de nier la réalité des faits, ils s'obstineront à en chercher la cause dans le subconscient, dussent-ils recourir aux hypothèses les plus fantastiques. Cependant le nombre augmente des savants qui, après avoir longtemps élu domicile dans le subconscient, finissent par en sortir, ne le trouvant plus habitable.

Est-ce à dire que les préventions contre le spiritisme soient sans aucun fondement ? S'il était permis d'en juger uniquement par la mentalité de la majorité peut-être de ses adeptes, on aurait le droit de ne le prendre guère au sérieux. Vous protestez contre ceux qui abusent du subconscient ; vous pourriez, avec autant de raison railler ceux, qui paraissent n'en pas soupçonner l'existence. Allez dans des groupes composés de gens naïfs à l'excès : les moindres indices, un craquement de meuble, quelques coups frappés de la table, un gribouillage né automatiquement sous le crayon d'un médium, des riens deviennent dans une imagination enthousiaste des provenances de l'au-delà. Ici trônent des espèces de pythonisses entourées de prestige, parce que leur médium-

nité s'est quelquefois signalée par des phénomènes supranormaux. Elles parlent avec une solennité d'oracle, même lorsqu'il ne s'échappe de leur bouche inspirée que des banalités écœurantes, de vagues moralités dont l'insignifiance se présente sous les noms de défunts illustres. On les voit exorciser des possédés avec des gestes amples et lents pour chasser les fluides des mauvais Esprits, en secouant leurs doigts. Quand elles sont en trance, des malheureux attendent de l'Invisible logé dans leur corps des renseignements sur toutes sortes de sujets les intéressant personnellement. Il existe entre les médiums des rivalités envenimées par le souci de la clientèle. Chacun aurait une tendance à prôner ses Esprits familiers et à se croire honoré de faveurs exceptionnelles.

C'est fâcheux : pourquoi s'en étonner ? Ce qu'il y aurait de plus surprenant , ce serait que l'homme n'apportât pas dans ce domaine comme dans tous les autres la misère de son âme. Il faudrait alors crier au surnaturel. Voyez ce que devient le christianisme chez certaines personnes, tout ce qui y entre de superstition, d'abêtissement, d'égoïsme. Vous semble-t-il bien supérieur au spirite grotesque le bigot brûlant des cierges devant la statuette de son saint préféré pour retrouver un objet perdu, obtenir la guérison d'un malade ou l'humiliation d'un concurrent? Les diverses localités qui se disputent la faveur des apparitions de la Vierge et les prêtres qui les exploitent ne prêtent-ils pas à la critique? Que penser de ce mystique se croyant en relation constante avec les anges ou de ce visionnaire hanté par la crainte d'un enfer où l'on est éternellement sous la domination des démons ? Et le purgatoire dont les portes s'ouvrent, grâce à des messes bien payées ? Et ces milliers d'exaltés accourus à Lourdes, la foire des miracles? Le sublime enseignement du Christ n'est pas responsable de petitesses dont les libres penseurs se gaussent, quelquefois avec esprit, trop souvent avec l'intention de dénigrer la religion. Mais vous, libre penseur mis en veine de plaisanterie par les excentricités de la dévotion, jetez donc un regard sur certains de vos compagnons de chapelle, car ils appartiennent à une secte où le blasphème remplace les oraisons. Vous inspire-t-il de l'admiration ce pauvre diable qui mange tous les jours du curé et s'estime très fort en politique, parce qu'il récite textuellement son journal par lequel il jure comme un ultramontain par le Saint-Père ? Vous prenez en déplaisance les cagots : que dites-vous des énergumènes qui s'en vont en pélerinage à des congrès où l'on braille plus qu'on argumente ? Dans ce milieu à haute température, que de cervelles surchauffées où bouillonnent les utopies les plus étranges et les passions les plus délétères avec une forte dose d'infaillibilisme ! Un auteur gai

y trouverait amplement de quoi exercer sa verve comique, à moins que le spectacle de la sottise tournée en tragédie ne l'inclinât à des réflexions mélancoliques. Mais la libre pensée noble ne doit pas être rendue solidaire de l'obscurantisme athée.

Quelle déplorable manie de juger un parti ou une opinion uniquement par les ridicules ou les méfaits de représentants indignes et désavoués ! La justice vous fait une obligation d'envisager une idée chez ceux qui l'ont le mieux comprise et pratiquée. Désirez-vous prendre à l'égard du spiritisme l'attitude d'un critique impartial, entrez en commerce avec des Spirites sérieux, éclairés, rassis et vous ne tarderez pas à vous apercevoir que ces novateurs, loin de séjourner dans les nuages, se sont fixés sur le terrain solide de l'expérimentation précise et du raisonnement rigoureux. Ils ne sont certes pas plus infaillibles que les cléricaux et les libres penseurs ; mais ils peuvent soutenir avec eux la discussion, sans ressembler à un divagueur aux abois. Quelques-uns vont de pair avec les grands maîtres de la littérature, de la science et de la philosophie. Des sommets où ils brillent comme des phares, descendez dans la foule anonyme des humbles ; là vous rencontrez des braves gens qui accueillent avec déférence leur enseignement, pas plus abêtis, on vous l'assure, que les lecteurs de la *Croix* ou de l'*Humanité*. Cette doctrine positive de l'au-delà plaît à leur âme avide de consolation et de justice, et, s'ils sont incapables d'en démontrer magistralement la vérité, ils en ont reçu une impression égale en valeur à celle des fidèles obscurs dans des partis contraires.

Craignez, ô misonéiste, de ressembler à un aveugle qui n'aurait aucun désir de voir. Vous êtes un homme de poids, prudemment confiné dans les limites du sens commun, attentif à ne pas vous compromettre, ce dont on ne saurait vous faire un crime, car de toutes les passions, celle du martyre est sans contredit la moins répandue. Continuez de marcher tranquillement dans les sentiers battus, puisque telle est votre vocation. Vous devriez cependant vous montrer plus indulgent pour le spiritisme que vous connaissez en réalité bien peu. Quels ouvrages capitaux en cette matière avez-vous lus? A quelles expériences savamment conduites avez-vous assisté ? Ayant à peine avancé de quelques pas dans cette immense région mystérieuse, pourquoi vous prononcez-vous avec la décision d'un voyageur qui l'aurait explorée ? Invoquerez-vous pour excuse l'autorité de membres de l'Académie des Sciences ne voulant pas entendre parler de ces inepties que d'autres membres non moins célèbres prennent au sérieux après une étude approfondie? Ignorez-vous qu'on peut être un haut personnage, à la poitrine toutes constellée de décorations, et raisonner néanmoins comme un charbonnier sur cer-

tains sujets ? Mon Dieu, quelle maladie que le misonéisme ! Elle attaque parfois des cerveaux pourtant bien constitués. Les Spirites n'en sont pas à l'abri ; il leur arrive, quoique traqués pour des opinions jugées hasardeuses, de porter à leur tour des jugements téméraires. Aussi agiront-ils sagement en accueillant avec charité les critiques, trop heureux d'avoir sur leurs détracteurs la supériorité de posséder une vérité bienfaisante, en voie de prospérité et désormais sûre du triomphe.

(A suivre) Alfred BÉNEZECH.

Les Invisibles avant et pendant la guerre

Les lignes qui suivent sont tirées de l'ouvrage du Dr Edm. Dupouy, dont nous avons publié quelques extraits. Elles en forment la conclusion :

. . . .

Il y a de longues années déjà que Victor Hugo exprimait comme un principe certain « qu'il n'y a pas d'absents, qu'il n'y a que des Invisibles ». Les événements qui survinrent au cours de la guerre en ont fourni la démonstration la plus évidente, non seulement aux initiés de l'ésotérisme philosophique, mais encore à beaucoup de gens de l'armée ou du gouvernement qui, antérieurement, ignoraient cette doctrine ou se refusaient à étudier les phénomènes par lesquels elle se manifeste à nos sens.

Les relations entre ces Invisibles et le monde visible étaient assurées par des communications, soit par écriture directe, soit par écriture automatique, soit par des intuitions données à des individus isolés ou à des groupes divers, toutes annonçant fatalement la Grande Guerre, puis ses terribles détails, et finalement sa terminaison par la victoire de la France et de ses alliés.

Pendant toute sa durée, nombreux furent les acteurs de la sanglante tragédie qui perçurent la réalité de l'au-delà. Les faits de prémonition, de télépathie, de psychisme se multipliaient journellement. *Les Annales des sciences psychiques* ont publié récemment le compte rendu de l'enquête de M. le professeur Richet (de l'Institut), sur les pressentiments et les phénomènes psychiques chez les combattants. Beaucoup d'entre eux purent annoncer le moment exact de leur mort à de nombreux témoins. Le Dr R. Allendy, A.-Major au 155e régiment d'infanterie, a pu faire de nombreuses constatations semblables. Et d'autres encore...

Ce qui ressort de ces faits, c'est l'immense progrès des enseignements

spiritualistes, dans toutes les classes sociales, dans les rangs anglais comme dans les rangs français.

La surhumaine coopération des Invisibles fut reconnue par les plus hauts représentants du Gouvernement, des lettres et de l'armée.

Amis invisibles,

En quittant la terre pour les célestes séjours, vous veniez de tomber au champ d'honneur, pour la défense du sol sacré, vous aviez combattu pour la Patrie en danger, vous aviez écrit de votre sang la page la plus sublime des annales humaines.

Honneur à vous !

Dans l'immortalité où vous êtes entrés, vous avez voulu encore contribuer avec vos camarades à assurer la victoire, en les animant de votre ardeur, en descendant vers eux des sphères lumineuses dans la ténébreuse atmosphère terrestre.

Honneur à vous !

Par votre collaboration spiritualiste avec nous, vous avez fait plus encore ; vous avez initié des milliers d'esprits à la véritable doctrine psychique. Ce sera votre plus haut titre de gloire, car vous aurez contribué puissamment à vaincre l'ignorance matérialiste des uns et l'indifférence des autres. Vous aurez ainsi fait progresser l'esprit humain dans son évolution vers la lumière.

Honneur à vous !

Amis, acceptez aujourd'hui les palmes de nos souvenirs reconnaissants, et les miens particulièrement, pour les communications presque journalières que je recevais de vous, pendant les graves péripéties de la guerre, m'affirmant la victoire et confirmant mes convictions optimistes, aux jours les plus angoissants, quand les cloches allemandes annonçaient les succès éphémères de nos ennemis.

Toujours, dans mon âme, vous occuperez une place d'honneur.

D[r] Edm. DUPOUY.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

*La deuxième conférence, donnée sous les auspices de l'*Union Spirite Française, *a eu lieu le dimanche* 25 *janvier* 1920, *dans la grande salle des Agriculteurs,* 8, *rue d'Athènes. Deux conférenciers s'y sont fait entendre avec le plus grand succès devant une assistance nombreuse : Mme*

E. de Beauvais et M. le Pasteur Wietrich. Beaucoup de gens n'avaient pu pénétrer dans la salle et d'autres avaient dû y rester debout. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire in-extenso ces deux belles conférences. Voici donc celle de M. le Pasteur Wietrich. Dans notre prochain numéro nous publierons celle de Mme de Beauvais, dont on admirera aussi la beauté dans la forme comme dans le fond.

Les Grandes Révélations de la Psychologie Contemporaine

Quand l'aéronaute est surpris par la tempête et qu'il se sent emporté dans les grands remous du vent, il n'a qu'une ressource, c'est de jeter du lest et de gagner des régions plus calmes et plus sereines.

Nous sommes, nous aussi, dans la tourmente ; hier encore nous étions courbés sous la rafale et aujourd'hui n'est guère moins triste qu'hier.....

Je vous invite donc à vous débarrasser du lest trop lourd de vos préoccupations, de vos soucis, de vos douleurs et de vos deuils, pour monter très haut, dans une atmosphère plus pure, là où brille le grand soleil de l'idéalisme et de la foi.

La guerre a posé et de façon suraiguë, de graves problèmes.

Une fois de plus, la tragédie du mal s'est déroulée devant nous et, [redacted] avec une telle violence, que non seulement nous avons été frappés en plein cœur, mais que nous en avons reçu un choc au cerveau. Bien des croyances ont chancelé et bien des âmes ont perdu leur équilibre intérieur. Un autre problème non moins douloureux se pose à nous, celui de la survivance. Nous avons vu tomber au fond des tranchées, dans les vastes plaines ou à l'orée des grands bois, des fils, des époux, des pères, des fiancés et des amis très chers. Que sont-ils devenus ? Ont-ils péri tout entier, ou bien le meilleur d'eux-mêmes, leur amour, leur esprit de sacrifice, leur héroïsme subsiste-t-il encore comme la fange lumineuse et indissoluble de leur vie ?

De plus, nous savons bien que les êtres chers qui nous restent périront à leur tour et cette pensée nous désole, car elle est crucifiante pour notre sensibilité, elle suffit pour empoisonner nos joies ; de sorte que nous savons que la fatalité nous attend à la croisée des chemins et qu'un jour où l'autre nous serons la proie palpitante de la douleur.

Enfin, s'il y a une chose évidente, c'est qu'à l'heure actuelle, le monde

n'est pas heureux, malgré la joie bruyante et trop souvent déplacée, ses rires ressemblent à des sanglots et son masque de bonheur n'est qu'un affreux rictus.

Pourquoi cette tristesse qui menace de devenir de l'accablement? Sans doute il est encore tout courbaturé après l'horrible tragédie, mais il y a pire encore et, du moins chez les sages, il y a une immense déception, car on s'attendait, après l'ondée de sang, à une société meilleure, régénérée par l'épreuve, revivifiée par le divin magnétisme du sacrifice..... Et maintenant nous sommes devant nos espoirs déçus et nos rêves brisés, et il nous semble entendre les éclats de rire des mauvais génies qui, si souvent, ont présidé aux destinées de l'humanité, dont les voix railleuses nous disent : « Allons, pauvres hallucinés, cessez de caresser des chimères et de croire au réveil et au progrès de l'humanité, avec elle il n'y a rien à faire, elle est trop obstinée dans ses erreurs et dans son égoïsme, pour consentir à sortir de ses ornières. »

D'autres voix, il est vrai, se font entendre, la voix formidable des prophètes et des apôtres, la voix persuasive des penseurs et des sages, la voix douloureuse des martyrs, qui tous crient en une admirable symphonie : « Croyez et espérez quand même, ne doutez pas que le dernier mot ne doive appartenir à l'esprit, mais cherchez votre refuge en vous-même, dans le bois sacré de votre conscience, cherchez aussi un droit d'asile dans le monde invisible. »

Voilà ce que disent les voix d'en-haut, et loin de les contredire, la psychologie contemporaine nous apporte la même révélation.



Mais voici cependant une voix discordante, propice et caverneuse et qui semble monter des entrailles de la terre. Elle en monte, en effet, car c'est celle du Matérialisme qui, lui aussi, prétend avoir sa psychologie ferme et positive et basée sur l'expérience.

Non, dit-il, il n'y a pas de refuge véritable contre la douleur et la mort, vos oasis de l'espérance ne sont que des effets de mirage, la vie intérieure n'est qu'une illusion, la conscience un « épiphénomène », le vice et la vertu des produits de la nature comme le sucre et le vitriol. C'est le cerveau qui secrète la pensée comme le foie la bile, et, par conséquent, l'âme n'a pas plus de consistance que l'humble gouttelette de rosée éclose dans le silence et le mystère de la nuit et qui reflète, elle aussi, l'azur du ciel, des décors somptuaires, et le grand soleil qui bientôt la fera mourir.....

Devant une pareille argumentation, nous poussons un cri de détresse

qui est en même temps une protestation : cette doctrine, disons-nous, est désolante, c'est la ruine de notre foi, la faillite de nos espérances, la banqueroute de nos amours; de plus, elle est ruineuse pour la vraie moralité. Qu'importe, répond le Matérialisme, si elle est vraie : il faut savoir regarder la vérité bien en face, avec un œil stoïque et une âme impersonnelle et avoir le courage, si elle le réclame, de sacrifier sur l'autel du Néant, car après tout, cette immolation de nos rêves et de nos espoirs n'est pas sans grandeur.

Eh bien, non, nous ne sacrifierons pas sur l'autel du Néant, car ce sacrifice ressemblerait à celui que les prêtres de Carthage exigeaient des mères, quand ils leur commandaient d'offrir en holocauste leurs petits enfants au dieu Moloch, car ce que le Matérialisme réclame, c'est l'immolation du meilleur de nous-mêmes. Ce sacrifice est donc contre nature, contre la morale, et de plus, il n'a même pas pour lui la vérité spéculative.

Il est contre nature, car l'espérance fait partie de la vie, au moins au même titre que les éléments matériels qu'étudie la science positive et que le Matérialisme considère comme les seules réalités dignes d'intérêt. Et puis, comment fonder une morale sur le déterminisme qui est la loi d'airain du Positivisme?

Si la liberté est illusoire, si toutes nos actions ne sont que des déclics, si nous n'obéissons qu'à des suggestions semblables à celles de l'hypnose, alors nous nous mouvons tous en des cercles fatidiques, comme ceux que certains fakirs tracent autour des spectateurs et au sein desquels on devient l'esclave de la volonté du magicien. Dans ce système on ne peut parler de volonté, la somme de liberté est égale à zéro, il n'y a donc pas place pour des expérimentateurs privilégiés qui auraient la puissance d'exercer leur libre arbitre aux dépens des autres et de leur imposer leur décision; il n'y a que des sujets passifs, que des automates, que des endormis par le tic-tac monotone et régulier des événements et des choses et qui s'hypnotisent les uns les autres. *L'ensemble* de ce que nous appelons à tort les volontés libres n'est pas autre chose qu'une chaîne sans fin, qui fait marcher à la façon d'une courroie de transmission tous les mécanismes humains, de sorte que les individus et les sociétés se trouvent pris dans l'effroyable engrenage des causes et des effets.

C'est à cette conclusion désolante et ruineuse pour la moralité que l'on aboutit, si l'on fait du déterminisme une loi d'airain.

Mais il y a une accusation plus grave encore, qui s'attaque au cœur même du système et qui, à elle seule, suffirait à le ruiner. L'erreur cardinale du Matérialisme, c'est une erreur d'optique mentale qui lui fait

émettre la prétention d'étudier l'univers sans le concours de l'homme ; il croit qu'il peut directement s'installer au cœur de la réalité pour en palper la substance et l'étudier dans sa vérité objective, alors que c'est au travers de nous-mêmes, par l'intermédiaire de nos sens et à l'aide de nos facultés, que nous pouvons connaître l'univers. Le roi Midas ne pouvait rien toucher sans le transformer en or, le Matérialisme, ô ironie, ne peut toucher à la matière sans y mêler l'esprit !

Enfin, il ne nous dit pas non plus par quelle métamorphose, à l'aide de quelle baguette magique, par quel étrange sortilège les éléments étendus et pondérables peuvent se changer en sensations, en pensées et en sentiments, comment des édifices moléculaires peuvent-ils devenir par exemple la sensation une et indécomposable du parfum d'une rose, d'une douleur résultant d'une brûlure ou de celle, toute morale, de la perte d'un ami. Nous vivons au sein d'une grande aurore boréale, d'où vient-elle? Notre monde intérieur ressemble au bouquet d'un merveilleux feu d'artifice, où est l'artificier?

Ces objections sont toujours demeurées sans réponse, aussi, aujourd'hui, le Matérialisme se présente à nous avec une physionomie moins rébarbative, il a de plus belles manières, il a même changé de nom, il s'appelle Positivisme ou Agnosticisme, ses négations sont moins massives et ses formules plus élégantes.

Il ne nie plus l'existence de l'âme, mais il l'associe au corps, dans un hymen si étroit que l'union en devient substantielle et indissoluble, au point que la destruction du corps doit amener l'évanouissement de l'âme, absolument comme s'évanouissaient les nymphes et les dryades de la Grèce antique, quand mouraient les chênes et les cyprès sacrés qui leur servaient d'asile.

Et cette psychologie positiviste apporte des preuves, celles des localisations cérébrales, des phénomènes d'aphasie produits par des traumatismes cérébraux. Si donc une altération légère de la substance cérébrale suffit à déraciner la vie psychique, que peut-il rester de cette vie quand le cerveau tout entier est détruit. Il n'y a plus d'âme dans un crâne vide.

Puisque le Positivisme invoque l'expérience, il faut lui répondre par l'expérience. Jusque dans ces dernières années, l'argument avait paru sans réplique, mais les découvertes physiologiques relatives au fonctionnement cérébral, faites déjà au cours de la guerre des Balkans et surtout pendant la dernière guerre, ont démontré que les traumatismes cérébraux les plus graves, ceux qui affectent les parties plus intimement liées au fonctionnement des facultés, n'étaient pas des causes nécessaires d'amoindrissement physique.

Mais le fait le plus intéressant est celui présenté par le Dr Robinson, à l'Académie des Sciences :

« Il s'agit en la circonstance, d'un homme de 62 ans, hémophile, qui fut un jour blessé à l'occiput, par un porte-embrasse de rideaux, lequel était fort aigu. Blessure profonde, sans doute, mais qui ne donna guère lieu, en dehors de la douleur bien naturelle, qu'à un saignement très modéré. Puis, on ne parla plus de rien, tout cet incident était passé à l'état de souvenir. Il y resta pendant un mois. Au bout de ce temps, il y eut des phénomènes anormaux. Tout d'abord la vue se troubla, mais après tout notre homme avait 62 ans, il en fallait tenir compte. En même temps, la mémoire et l'intelligence apparurent en décroissance ; sénilité un peu précoce évidemment, mais sénilité disait-on. On était d'autant plus fondé à tenir un pareil raisonnement qu'en dehors de ces affaiblissements, tout chez ce sujet, était normal. Il ne souffrait de rien et paraissait, au contraire, particulièrement heureux et content. Cette jovialité, cependant, affectait une intensité un peu regrettable, en ce qui regardait les bonnes mœurs, et il poussait la gaillardise un peu loin. On voit que dans tout cela, il ne pouvait guère y avoir place pour une suspicion d'affection cérébrale grave. Qui aurait pu penser que ce sexagénaire égrillard était tout simplement en train de devenir anencéphale? On ne s'en aperçut que, pièces en mains, après son trépas, qui survint un an après l'accident primitif. A ce moment, il eut une crise d'épilepsie jacksonienne, la seule que le malade ait jamais présentée et dans un sourire de béatitude, il rendit l'âme. On fit l'autopsie et, le crâne ouvert, on trouva un encéphale aux veines dilatées, qui tendait à s'échapper de sa prison, laquelle lui semblait trop exiguë. Dans cette masse, aux allures un peu étranges, on donna un léger coup de pointe et il s'en échappa un jet de pus fétide. Abcès du cerveau, cela était déjà un peu étrange, étant donné le peu de symptômes observés. C'était un abcès, en effet, mais de quelles dimensions ! Il avait tout détruit, tout dévoré ; plus de lobes frontaux, plus de lobes pariétaux, ni de temporaux, ni d'occipitaux. Pour la plus grande part, ils s'étaient mortifiés, réduits en putulage, incapables de fonctionner. En tout et pour tout, il restait une mince écorce de substance cérébrale, capable au plus d'en imposer à un examen superficiel.

Ainsi, voilà un homme dont une bonne partie des fameux centres localisés était liquéfiée, réduite en bouillie purulente, un homme auquel il ne restait qu'une coque d'encéphale et qui vivait, marchait, parlait, entendait, digérait, respirait, que sais-je encore ! Que devient, je vous le demande, dans tout cela, la fameuse doctrine des localisations? »

Ce que deviennent tous les dogmes : ils s'en vont dans la vaste nécropole des hypothèses défuntes.

Tout n'est pas cependant à rejeter dans cette psychologie positive, le parallélisme qu'elle établit entre l'âme et le corps contient sa part de vérité.

Voyons quelle interprétation en donne la psychologie contemporaine avec son penseur le plus original et le plus puissant, H. Bergson.

Depuis 40 ans nous assistons à l'épanouissement d'une philosophie nouvelle que l'on peut appeler la philosophie de la liberté, dont Bergson est un des maîtres.

Quelle attitude a pris le grand psychologue vis-à-vis de la théorie des localisations cérébrales?

Il l'accepte sous bénéfice d'inventaire. Il constate qu'il y a, en effet, des relations entre le bon fonctionnement de l'esprit et l'intégrité du cerveau. Mais il n'en conclut pas que l'âme soit sous la dépendance absolue du corps.

Pour Bergson, le cerveau n'est pas un appareil photographique braqué sur l'univers et destiné à prendre des clichés ; ce n'est pas une éponge sanguinolente toute imbibée de sensations d'images et de pensées, conceptions vraiment grossières et enfantines ; le cerveau est un appareil téléphonique destiné à nous mettre en communication avec le monde extérieur. Avec ses nerfs centripètes et centrifuges, le système nerveux a pout but de recevoir des excitations, de les transformer en mouvements, en démarches automatiques ou volontaires.

Il n'est donc pas étonnant que si, par suite d'un traumatisme quelconque, un des fils conducteurs est brisé, la communication est interrompue. Mais ce n'est pas l'activité psychique elle-même qui est compromise, c'est simplement le mécanisme dont elle se sert et qu'elle a monté de toutes pièces.

Et l'expérience prouve que lorsque cette activité se trouve devant un cerveau altéré et rendu partiellement impuissant, l'esprit peut, soit à l'aide de nouvelles habitudes, par une rééducation appropriée, monter de nouveaux mécanismes et combler la lacune. Et cela est la preuve manifeste de l'indépendance et de la primauté de l'esprit.

Le système nerveux n'est donc pas autre chose qu'un intrument de très haute précision, qu'une sorte de gabarit parfait, à l'aide duquel nous avons la mesure exacte de *notre* univers.

Je dis de notre univers, car à chaque cerveau particulier, correspond une vision spéciale de la réalité. Et voilà pourquoi nous pouvons affirmer que l'univers du mollusque et des invertébrés inférieurs n'est pas comparable au nôtre et que le nôtre n'a rien à voir avec celui d'êtres qui seraient mieux organisés que nous. Ce mécanisme cérébral simple appareil au service de l'esprit, est donc débordé, d'un côté par l'univers, de l'autre par l'esprit lui-même. Esprit, mémoire, véritable conscience, sont pour Bergson des termes synonymes. Nous pouvons donc dire que notre mémoire est une faculté spirituelle qui déborde le cerveau, comme l'Océan Pacifique, les petits hublots à travers lesquels le contemplent les passagers enfermés dans les cabines. Le rôle du cerveau est de nous faire prendre sur la réalité mouvante de l'univers, des instantanés qui, sans la mémoire, demeureraient chacun isolé dans son être solitaire, sans communication avec ceux qui le précèdent ou le suivent. C'est la mémoire qui tisse la trame mystérieuse qui les relie.

C'est la mémoire qui crée la symphonie des sensations et des pensées,

c'est elle qui donne à la mosaïque de ces états psychiques, sa magnifique vue d'ensemble.

La mémoire vraie est donc *l'étoffe* même de notre *personnalité*, la *substance* idéale de ce que nous appelons l'esprit ; c'est elle qui donne à notre vie psychologique sa réalité, son ampleur, sa perspective et qui nous ouvre des horizons à perte de vue, dans la direction du passé.

Et cette doctrine cadre merveilleusement avec la théorie de la subconscience, véritable oubliette, du fond de laquelle sort la multitude anonyme de nos pensées, de nos sentiments et de nos passions, théorie mise en valeur par Myers et le Dr Geley.

Ainsi on peut dire que la mémoire profonde est comparable à ces vieux palimpsestes, dont les anciens caractères semblent détruits, mais qui peuvent revivre sous l'action chimique.

Nous pouvons dire également qu'ici-bas nous écrivons notre histoire à l'encre sympathique invisible et mystérieuse, à laquelle la mort redonnera toute sa luminosité. Il faut rentrer dans la nuit du tombeau, pour que notre âme, comme certaines images phosphorescentes, redevienne lumineuse.

Déjà dans le somnambulisme et la médiumnité, nous voyons nos personnalités se dilater et devenir plus enveloppantes, nous plongeons davantage dans notre passé et ainsi nos horizons s'élargissent.

Ce sont probablement les premiers souffles de la mort qui passent déjà sur nos fronts et les illuminent d'éclairs fulgurants.

Mais ce coup d'œil sur le passé, malgré sa pénétration, ne nous suffit pas. Sans doute cette vision rétrospective fait renaître des émotions fortes. Elle fait passer sur nos fronts les brises parfumées de nos souvenirs de jeunesse, mais aussi le vent violent de nos passions, la bise âpre de nos douleurs. Nous sentons en nous les passions dévorantes des grands fauves, les ardeurs des faunes et des sirènes. Nous sommes pénétrés par les effluves de l'animalité, nous glissons tout le long du plan biologique, et cette vision, quoique grandiose, nous épouvante.

Mais nous avons besoin, de visions prophétiques, et nous préférons nous pencher sur l'avenir plutôt que de circuler dans les allées silencieuses du passé. Si nous sommes de noble race spirituelle, nous aspirons à devenir des surhommes.

Or, la psychologie moderne nous autorise à regarder vers cet avenir, à tirer sur la chaîne qui est rivée sur un passé fabuleux.

L'ancienne philosophie enseignait que l'univers était un système clos, auquel rien ne pouvait être ou ajouté ou retranché, et l'âme un sanctuaire fermé par des portes de bronze. Et cela parce qu'elle regardait le monde et l'âme à travers les prismes décomposants du temps et de l'espace.

Elle ne se rendait pas compte que ces deux catégories de l'esprit n'étaient que des habitudes paresseuses qu'il avait prises et qui le rendaient impotent, parce qu'il n'avait pas encore pris conscience de sa virtuosité et de sa puissance créatrice. Kant n'avait pas réussi à briser ces deux prismes déformateurs. Bergson lui a rendu son glorieux privilège et il a démontré que puisque ce sont nos corps qui conditionnent notre connaissance, plus nos corps seront perfectionnés et spirituels, sous l'influence de l'esprit, plus notre connaissance sera vaste, plus nos personnalités riches et développées. Alors les perspectives qui s'ouvrent devant nous sont incommensurables, nous sommes des champs magnétiques d'activité spirituelle, dont les ondulations vont se perdre dans l'infini. Nous pouvons nous lancer et courir à perdre haleine vers des destinées toujours plus hautes ; nous devenons des créateurs dans le sens le plus vrai et le plus rigoureux, du mot.

Et la science, en nous inclinant à croire que c'est la force qui groupe la matière, la psychologie en nous disant que c'est l'activité psychique qui monte les mécanismes des corps, porte un défi au Matérialisme qui ne nous a jamais montré la matière en train de produire les phosphorescences de l'esprit.....

Que signifient en effet les phénomènes de suggestion, sinon le triomphe de la volonté et la primauté de l'esprit sur un organisme devenu passif, justement parce qu'il est momentanément abandonné par la force vive de l'activité spirituelle.....

Faire triompher l'esprit, voilà donc quelle doit être notre ambition. Le chemin parcouru par la vie est déjà énorme, l'homme est son dernier enfantement..... Mais la grande richesse de l'homme ne réside pas seulement dans son corps, mais surtout dans son âme, dans la possibilité pour lui de devenir immortel.

Mais il y a aussi des conséquences morales et religieuses qui découlent de cette psychologie nouvelle.

C'est d'abord la découverte de l'homme véritable, c'est-à-dire de l'humanité dans l'homme. Puisque notre esprit déborde notre corps, au delà de nos personnalités terrestres, qui ne font que dessiner les contours de notre organisme, il doit y en avoir une autre plus vaste et plus enveloppante et nous sommes autorisés à croire que par derrière notre moi superficiel et particulier, il y a un moi sous-jacent et identique chez tous les hommes. S'il en est ainsi nous devons nous reconnaître en tous et la sympathie que nous avons pour nos frères n'est que le mirage de notre propre personnalité dans le vaste miroir de l'humanité. Et c'est là et là seulement dans cette confrontation de l'individu avec l'humanité, dans la reconnaissance de cet air de famille que l'on trouvera le principe même

de l'altruisme : « Aime le prochain comme toi-même », dit Jésus. « Aime le prochain, car c'est toi-même », avait déjà dit le Bouddha ; paroles profondes et révélatrices de la véritable nature de l'homme, dont le rayonnement spirituel illumine l'humanité toute entière.

Mais il y a quelque chose de plus impressionnant encore que cette rencontre de l'homme avec l'humanité, c'est la rencontre de l'homme avec Dieu.....

Or, cette rencontre est possible.....

De même que les âmes ne sont pas séparées par des cloisons étanches, qu'elles ne forment pas des systèmes clos et comme des îlots solitaires, mais qu'elles se rejoignent et se compénètrent comme le prouvent clairement les phénomènes de télépathie, de même elles sont en relations avec une âme universelle, avec une conscience cosmique. Ce que chaque pierre colorée est à la mosaïque, chaque âme l'est à Dieu qui, suivant le mot de Pascal, est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Dieu c'est l'auréole de l'esprit et de l'amour, c'est le meilleur et le plus pur de la vie, d'une vie qui n'a jamais cessé d'être et qui ne cessera jamais. On peut parler du passage de l'esprit à travers la matière et du passage de Dieu à travers les âmes.

Entre Lui et elle il n'y a pas non plus de cloison étanche, mais un simple diaphragme qui s'ouvre sans cesse sous la double poussée de la volonté de l'homme et de la grâce divine. Nous télépathisons avec Lui, nous sommes, suivant l'expression du Christ, en communion avec Lui.

Le Dieu de la psychologie ressemble à celui du Vieil Évangile, il est Esprit, il est Amour. Au delà de l'Univers, au delà de toutes les âmes, il y a Dieu. Je puis donc me placer sur les confins extrêmes de la vie et là pousser un cri plaintif, comme celui des oiseaux de haute mer qui, égarés sur le continent, semblent regretter le vaste océan.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas là du Panthéïsme, et cette union mystique avec la divinité n'équivaut-elle pas à la perte de notre personnalité? Non, et c'est bien à une conclusion contraire qu'aboutit la psychologie contemporaine.

Il n'y a pas une doctrine plus immorale et plus désolante que celle du Panthéïsme.

Dans cette doctrine, l'univers n'est qu'un hochet entre les mains de la Divinité, la création est son passe-temps, les cycles dont elle s'enveloppe, ressemblent à une danse de bayadère. Les créatures sont pour elle de simples feux follets, pauvres éphémères qu'elle éteint, en les aspirant de son souffle, après les avoir mis au jour. Et puis y a-t-il une théorie plus désolante ! Avec elle on tombe dans les gouffres de l'esprit qui ne sont ni moins profonds ni moins dévorants que ceux de la matière.

L'erreur du Panthéisme résulte d'une illusion spatiale. Dieu y est considéré comme un Absolu immobile, comme un réservoir infini d'où tout s'échappe et où tout revient. La liberté alors ne peut être qu'illusoire, nous ne sommes que des pantins mus par une volonté intelligente. Or, Dieu n'est pas cela, en réalité, Il vient toujours et Il vient par l'appel incessant des plus hautes manifestations de la vie, c'est la synthèse de toutes les activités psychiques, c'est la gerbe des amours sublimes et des plus hautes pensées, c'est l'adorable symphonie des âmes. Mais de même que dans une symphonie musicale, chaque note est nécessaire et que la symphonie s'évanouirait si chaque note s'éteignait, de même Dieu ne peut subsister que si tous les centres de vie supérieure dont Il est l'ineffable lumière subsistent individuellement. La réponse magistrale au Panthéisme se trouvera dans « les données immédiates de la conscience » de Bergson, où se trouve résolu le problème de l'accord entre l'unité et la multiplicité.

Enfin la psychologie moderne nous apporte encore une autre révélation, celle d'une justice inéluctable et incoercible.

Nous avons tous profondément enraciné le sentiment de la justice, mais nous devons reconnaître qu'ici-bas, la justice est illusoire, qu'elle est souvent méconnue et bafouée, elle n'existe guère que dans les romans à l'usage des enfants, où l'on voit toujours la vertu récompensée et le vice puni. De plus, la justice humaine ne s'attache qu'au dehors et l'honnête homme devant la Société, peut être un bandit devant sa conscience. Or, la véritable justice doit être immanente, inexorable, mathématique. Et c'est cette dernière que met en évidence la psychologie contemporaine.

En nous révélant que les corps ne sont que les produits de l'activité physique, elle nous enseigne que nous avons le corps que nous méritons puisqu'il répond d'une façon adéquate à notre coefficient spirituel.

La justice, nous pouvons dire qu'elle coule dans nos veines, qu'elle circule le long de nos nerfs et de nos muscles, et notre organisme charnel est la tunique de Nessus qui nous colle à l'âme. Et c'est là la grande vérité, qui se dissimule derrière la croyance à la réincarnation.

Ce n'est pas tout encore, cette justice, elle doit s'exercer dans l'au-delà et elle s'y exerce en effet. Puisque la mémoire déborde le cerveau, nous emportons avec nous de l'autre côté du voile nos désirs, nos sentiments, nos passions, l'âme se trouve mise à nu et à vif, condamnée à dévorer sa propre substance, n'ayant plus le corps pour le satisfaire, sans point d'appui puisque l'armature de l'organisme est brisé. Nous pouvons déjà avoir un avant-goût de ce supplice de Tantale. Que ce soit par exemple : ces personnalités secondes dont parle la psychologie morbide,

sinon des formes parasitaires installées au dedans de nous, des fantômes et des revenants, véritables chancres psychiques qui dévorent le cerveau. C'est parce que nous n'avons pas su nous débarrasser de nos erreurs et de nos préjugés, de nos hantises et de nos phobies, que nous sommes rejoints jusque dans un âge avancé par nos imaginations désordonnées, par nos convoitises charnelles. N'est-ce pas le cas affligeant de ces malheureux vieillards, dont le corps exténué demande grâce et refuse son concours, mais dont les instincts lubriques sont plus vivaces que jamais? Hélas ! c'est sur l'âme elle-même que sont déposés les honteux stigmates et elle les emportera comme des tares indélébiles et aussi comme des instruments de torture.

Que dire de la lutte des âmes entre elles dans cet au-delà où le corps, comme un écran séparateur, ne les préservera plus contre des rencontres inévitables. Que dire de ces enlacements spirituels, de ces étreintes psychologiques, de ces conflits tragiques qui mettront directement les âmes aux prises les unes avec les autres? Ceux qui sur la terre auront semé la haine seront à leur tour pénétrés par la haine, elle coulera dans tout leur être intime comme un plomb fondu, alors que ceux qui auront pratiqué la grande incantation de l'amour seront imprégnés de sa douce et divine chaleur.

Telles sont quelques-unes des grands révélations que nous apporte la psychologie contemporaine et elles sont bien dignes de fixer notre attention.....

En finissant, nous pouvons nous demander quelle a été la part du spiritisme dans ces nouvelles conquêtes de l'esprit. Elle a été assez grande pour que j'éprouve le besoin de lui rendre hommage.

Sans doute les penseurs laissés à leur seul génie auraient fait, dans le domaine de la psychologie, de magnifiques découvertes, mais ils ont toutefois été stimulés par les phénomènes spirites; beaucoup même ont été secoués de leur torpeur et obligés d'abandonner leur attitude dédaigneuse. Quand je pense à la lutte disproportionnée engagée par le spiritisme contre la science officielle, c'est l'image de la lutte du petit David contre le géant Goliath qui s'évoque dans mon esprit. Il n'avait pour toute arme que la fronde de sa foi, et les pierres dont il devait frapper le Titan au front, il les ramassa dans le torrent de la douleur, là où coulent les larmes et le sang de la pauvre humanité. Et c'est ce qui fût sa force, car il luttait pour l'espérance contre le sombre désespoir, contre les mauvais génies de l'abîme qui voudraient y ensevelir nos plus chères amours.

Le spiritisme est allé plus loin encore, il s'est efforcé de faire poser devant nous les objets même de notre amour, ces disparus dont nous

voudrions, dans les émois de notre sensibilité, sentir encore battre le cœur derrière le voile mystérieux que la mort a tiré entre eux et nous.

Aussi dans ces spirites qui ont mené avec sincérité et intelligence le bon et rude combat en faveur de notre survivance personnelle, je n'hésite pas à saluer les défenseurs de l'esprit et les champions de la vie contre le mal.

Comme je vous l'avais dit, nous sommes montés très haut, sur les cimes immaculées et altières de la pensée spéculative. Avant d'en descendre, je voudrais que nous en emportions quelque chose de durable.

Et d'abord un esprit de tolérance. Ceux qui se rencontrent sur les sommets des Alpes viennent de tous les coins de l'univers et appartiennent à toutes les nations, mais ce n'est pas cela qui les intéresse, car, là-haut, ils sympathisent et communient dans un même culte de la beauté. Ceux qui sont parvenus sur les sommets du spiritualisme devraient, eux aussi, sympathiser, dans un même enthousiasme pour la vérité, ne plus s'enfermer dans leurs petites chapelles bien closes, où l'atmosphère doit finir par devenir irrespirable.

Comme il serait préférable de les voir se tendre une main d'association et travailler tous ensemble à la même œuvre rédemptrice, au même rachat de l'individu et de l'humanité.

Ce qu'il faut emporter encore, c'est un esprit de force et de confiance. En rentrant chez vous, vous allez, peut-être, retrouver assises à votre foyer, les trois lugubres messagères d'un Destin cruel, la douleur, la maladie, la mort. Jusqu'ici, vous les avez considérées, sans doute, comme des déesses maudites ou des Erynnies vengeresses. Vous verrez désormais en elles des fées bienveillantes qui ont pour mission de vous aider à gravir les pentes abruptes du renoncement et du sacrifice qui mènent à la perfection.

Enfin, nous devons être possédés par un esprit de zèle et d'apostolat. Le monde d'aujourd'hui est infiniment triste, en sortant, vous allez rentrer dans ce vaste Paris plein d'égoïsme et de luxure, nous l'entendons bruire et dans un instant il va nous reprendre dans ses perfides remous. Qui sauvera le monde? Ce ne sera ni les politiciens, ni les diplomates, ni les dilettantes de la pensée, ceux qui jonglent avec les idées sur les tréteaux de la science ou de la philosophie. Ceux qui feront avancer dans notre monde le règne de la vérité et de la justice, ce sont les penseurs anxieux au regard prophétique et qui savent mêler le rêve à l'action. Ce sont les héros de la conscience et les titans du devoir et du sacrifice. Il faut donc nous jeter dans la mêlée pour travailler en pleine pâte humaine. Soyons donc les messagers de notre foi, les hérauts de notre espérance et surtout les apôtres de notre amour.

Nous lisons dans la Bible, au livre d'Ézéchiel, qu'un jour le prophète vit devant lui une plaine immense couverte d'ossements arides. Et dans son songe il entendit une voix qui lui disait : « Crois-tu que ces os desséchés peuvent revivre? » Oui, répondit-il, je crois que le souffle de l'Éternel peut faire ce miracle. Et le grand souffle de Dieu fit frissonner le champ de la mort, les ossements eurent des tressaillements, ils se rapprochèrent les uns des autres, ils se revêtirent de chair, de nerfs et de muscles, ils redevinrent des organismes vivants, que la vie faisait de nouveau palpiter.

Des millions d'hommes sont tombés, la terre est devenue un immense sarcophage et déjà bien des squelettes commencent à blanchir ! Et puis ne sommes-nous pas ici-bas chez les morts? Ils sont infiniment plus nombreux que les vivants, depuis ceux qui sont tombés aux temps préhistoriques jusqu'à ceux que nous avons conduits au cimetière. Et il me semble entendre la grande voix mystérieuse de la Vie disant : « Crois-tu que je puisse triompher de toutes ces morts? « Oui, je crois que la vie aura le dernier mot, qu'elle peut réchauffer la mort dans son sein et la ranimer ; je crois à ses incessantes métamorphoses, à sa grandiose perspective ; je crois que dès ici-bas, sur notre sinistre planète, ce n'est pas la haine, mais l'amour qui triomphera et que le dernier mot appartiendra à l'Esprit.

Edm. WIETRICH.

Chronique Étrangère

Dans toutes les revues spiritualistes du monde, un fait, incontestable et éclatant, est souligné avec une allégresse qui s'étend, se généralise de mois en mois. Partout on se réjouit en voyant se gonfler et déferler sur un plus grand nombre d'âmes la vague qui porte en elle la « Vérité de l'Esprit » Partout, elle progresse sur les sables arides du matérialisme ; partout la lumière d'Au-delà dont elle est irisée frappe de nouveaux regards et décide de nouvelles convictions Il se confirme, par une multitude de témoignages, que le profond sillon ouvert par la guerre dans la conscience humaine, a reçu de la main des morts une admirable semence de vie et que, sur la terre entière, ce blé spirituel s'assemble maintenant en puissantes et innombrables gerbes C'est au point que certains s'alarment presque de cette magnifique moisson : « La guerre a donné une incomparable impulsion aux recherches psychiques, mais

il ne faudrait pas que ce mouvement prît la forme de la crédulité facile, par une acceptation trop prompte de conclusions que l'expérience ne justifie pas » (1).

« Nous allons vers un temps où l'humanité vivra dans deux mondes à la fois » (2). — « Je propose une décoration spéciale pour ceux qui ne croient pas encore, suggère un spiritualiste : (3) une médaille d'Osmium, le métal le plus lourd, et portant l'image d'une autruche ». — On rappelle les deux vers célèbres de Shelley

The world's great Age begins anew,
The golden years return.

On constate que, conformément à une prophétie tirée de la Bible, il y a cinquante ans « 1919 est une année cruxiale, dans l'Ordre nouveau » (4) — « Un intérêt croissant pour les faits du spiritualisme apparaît dans la presse, redit la revue *Light* le 24 janvier » (5) — *The Globe*, le 14 janvier, se réjouit d'observer que, par milliers, des gens qui, avant la guerre, pratiquaient le spiritualisme comme un culte où il fallait tout accepter les yeux fermés, donnent aujourd'hui à leur croyance un caractère infiniment plus sérieux, en étudiant avec une méthode critique et en faisant appel au contrôle de l'expérience. — Sir Arthur Conan Doyle, après sa longue suite de conférences dans le Royaume-Uni, et la publication de *New Revelation*, s'apprête à controverser, le 11 mars, au Queen's Hall, Londres, une thèse antispiritualiste, dont le porte-parole est le rationaliste Joseph Mc Cabe.

Les revues spiritualistes italiennes enregistrent le même élan, dans la Péninsule. Celles du Portugal vibrent sur le même ton, mais les accents les plus hauts, les plus pleins de joie propagandiste nous viennent d'Amérique. « Cette guerre aura été la torche qui a allumé sur la terre le désir de la Connaissance. Beaucoup de journaux ont ouvert des rubriques concernant les phénomènes psychiques » (6). Il faudrait emprunter à toutes les pages de *The Progressive Thinker*, de Chicago, depuis quelques mois surtout, pour mettre en valeur cet épanouissement de l'Idée dans la République étoilée. Ainsi en va-t-il pour les organes brésiliens où l'on marque, de fascicule en fascicule, les progrès accomplis, les scepticismes repentants, les convictions proclamées, les victoires

(1) *The Occult Review*. Londres Janvier 1920.
(2) Elsa Barker. *Last Letters from the Living Dead Man* : troisième volume de communications, par l'Esprit X.
(3) *Light*, 20 décembre 1919.
(4) *Light* 3 janvier. S. de Brath. « Il en sera de même, est-il dit pour 1923 et 1934 ».
(5) Il s'agit de la presse britannique où l'on a renoncé au procédé facile, trop fréquent par ailleurs, de tourner, *d'abord*, en ridicule des faits inexpliqués, *et puis*, de les déclarer faux parce que la Science officielle n'en déchiffre pas le mystère.
(6) *Spiritualist News* New-York, 11 janvier 1920.

acquises. Le *Reformador*, de Rio de Janeiro ajoute à la liste de ses centres actifs, dans les états de Rio, de Minas, de Sao Paulo, de Parana (1), de S. Catharina, de Rio Grande-do Sul (2), de Matto Grosso, de Maranhão, de Espirito Santo, de Bahia, de Para, de Ceara, de Rio Grande do Norte, de Pernambuco, d'Amazonas (3), de Parahyba do Norte, de Piauhy. Le 1er décembre, cette revue signale pourtant une grave lacune : on ne fait, au Brésil, que peu d'efforts pour permettre à la jeunesse d'approcher la grande vérité ! On voudrait voir la morale spiritualiste descendre sur des fronts adolescents. C'est un problème très considérable que l'on expose là, et nos amis du *Reformador* ne sont pas seuls à s'en soucier. Pour ne citer qu'un cas, consultons, en novembre 1919, le numéro de la revue *Psiquis*, organe officiel, à la Havane, de la Société spirite de Cuba (4). « Nous avons réalisé une partie de notre idéal, y est-il dit. Déjà commence à pousser le grain de progrès que nous avons semé. Il donnera bientôt des fleurs et des fruits. Notre institution, la *Morale universelle*,

(1) En Parana, milite la revue mensuelle « consacrée à l'étude de l'âme humaine au double point de vue de la Science et de la Morale » : *Revista de Espiritualismo*. En son numéro II de novembre 1919, on peut lire, sous la signature de Flavio Luz, un article sur « Nos désincarnés » qui s'achève par cette invocation : « Oh ! bien heureux Kardec ! Oh ! bienheureux esprits du bien et du progrès ! Vous qui avez la mission d'aider à l'évolution de l'humanité vers ses conquêtes intellectuelles et morales, redoublez d'efforts pour contribuer à la rédemption des hommes ! ». Dans le même numéro, un caractéristique relevé de quelques articles relatifs au Spiritualisme, articles parus dans la grande presse brésilienne. Entre autres : Le monde des Esprits (*O Jornal*) ; Apparitions et communications (*Gazeta de Noticias*) ; Nouvelles conceptions sur la mort (*A Platéa*); Mort ou vie? (*A Tribuna*, de Santos) ; Nos morts vivent ! (*O Estado*) ; Spiritisme et Christianisme. (*O Alpha*, de Rio Claro) ; Une croyance en l'immortalité (*O Democrata*, de Jaboticabal); Une nouvelle révélation (*O Popular*, de Araraquara) ; L'évocation des morts (*A Cidade*, de Mattão) ; Le mystère de la mort (*O Commercio, de* Ibitinga) ; Ce qu'est la mort. (*A Voz do Povo*, de Espirito Santo do Pinhal); Apparence et réalité (*O Exemplo*, de Porto Alegre).

(2) En Rio Grande do Sul paraît l'organe des Sociétés Spirites *Diaz da Cruz* et *Allan Kardec* ; *Eternidade* (Porto Alegre). Accompagnant d'excellentes études de doctrine, et un article sur Jean Huss, on trouve, au numéro d'octobre, le détail de nombreuses expériences de matérialisation, faites à Belem (Etat de Para), ainsi qu'une importante revue de la presse mondiale ; Deux cas de matérialisation (*O Clarim* d'après *Banner of Light*); Songe et apparition (*Daily News*)..... *Ecos do Alem*, *Redencion*, *Luz et Caridade*, *Illustraçaô Serrana*. On annonce, en outre, la naissance de deux nouveaux organes spiritualistes : *Jornal Espirista* Porto Alegre : directeur Vital Lanza), et *A Luz*, 169, rua Barao, à Macelo, état de Alagôas.

(3) En Amazanas est publié depuis un an *O Mensageiro*, organe de la fédération spirite amazonaise. On trouvera plus loin, dans le texte, quelques considérations impartiales, touchant les critiques actuellement opposées au Spiritualisme par les Eglises. *O Mensageiro* en son numéro de novembre 1919, enregistre qu'à Rio de Janeiro, le clergé commence une forte campagne pour faire obstacle au développement de ces « croyances dangereuses ».

(4) Dans le même numéro, Lucia de Calderon écrit : « Nous respectons toutes les religions, Chacune contribue à la réalisation des mêmes fins. Unissons-nous sur un terrain neutre, acceptable pour tous, dans ce sentiment de fraternité universelle que proclament toutes les croyances ». — Des détails sont fournis sur le Congrès national spiritualiste cubain, qui doit avoir lieu cette année (1920) et qui réunira les délégués d'au moins 70 groupes.

D'entre les autres revues cubaines que nous avons sous les yeux, mentionnons aujourd'hui la *Revista teosofica* (15 décembre), et *Misericordia y luz* (novembre). Au sommaire de la première, nous retrouvons la traduction de la conférence prononcée par M. Chevrier, le 6 avril 1919, à la Société théosophique de Paris, et une étude sur les Lémures primitives. La seconde de ces revues attire l'attention sur un noble cas qu'il faut faire connaître. C'est celui de l'ouvrier Armando Diaz Gutierrez, décédé le 10 novembre 1918. Conscient de rendre service à ses semblables, il avait fondé un centre qu'il appela *Foi en la vérité*. Tout le temps qu'il ne consacrait pas à son travail, il le donnait à cette œuvre, où il répandait la doctrine du spiritisme. Gutierrez était médium.

fonctionne. De jeunes enfants y reçoivent des enseignements moraux. Nous accueillerons aussi les adultes..... Le 1er décembre, notre collège a été inauguré. Un maître de haute compétence le dirige. Il a commencé son œuvre, plein d'enthousiasme. Il partage notre idéal spirite. Aux petits qui sont confiés à sa garde, il ouvrira un horizon limpide, où ils pourront plus tard guider leurs pas sur le chemin du bien et de la vertu » (1).

Quoiqu'il en soit pour la jeunesse brésilienne, le mouvement spiritualiste, dans la grande République Sud-Américaine, ne fut jamais plus intense en dépit de regrettables oppositions confessionnelles qui prennent souvent, là-bas, un caractère assez aigu. Le moment semble venu d'établir, dans le pays, une plus complète et plus homogène agrégation de tous les milieux spiritualistes et c'est le vœu que formule, fort à propos, M. Souza Moraes.

En Argentine, l'ardeur n'est pas moindre. Nous en rencontrons de multiples preuves dans *Constancia*, de Buenos-Aires, revue hebdomadaire de spiritualisme, psychologie et sociologie. En plusieurs numéros, depuis novembre dernier, y est reproduite une conférence de M. Cosme Marino sur « l'aspect de notre civilisation actuelle ». Il ne saurait être question d'analyser ici cette œuvre. Qu'on sache seulement qu'elle fut applaudie par un très nombreux public, parfaitement accessible aux vérités abstraites que, dans notre domaine d'idées, exprimait l'orateur.



La littérature spiritualiste multiplie ses productions. Parmi les livres les plus commentés, figure l'ouvrage de M. le Dr Gustave Geley « De l'Inconscient au Conscient », « détruisant complètement, dit le *Light* du 10 janvier, (en se réjouissant de la prochaine publication d'une traduction anglaise), la théorie de psychologie matérialiste qui considère la pensée comme une sécrétion du cerveau, et les facultés *supernormales* comme un état pathologique » En applaudissant à la fondation de l'Institut métapsychique international, *Luce et Ombra* analyse *De l'Inconscient au Conscient* dans ses numéros de juillet-août, septembre-octobre. A. Brujers conclut son étude en ces termes : « Una delle pui serie e pregevoli opere publicate in questi ultimi tempi » Signalons encore le commentaire de *Constancia* (23 novembre). M. CASSIOPÉE.

(1) De même dans le *Light* du 17 janvier 1920 est-il dit, à propos d'une initiative prise par Miss Anna L. Gillespie, à la récente American Convention of Spiritualists, de Pitsburg, où la reconnaissance, sans réserve, du *Spiritualist Lyceum* fut demandée : « Vous bénissez et interrogez les petits enfants lorsqu'ils sont morts, mais vous ne faites rien pour eux pendant qu'ils sont ici. Vous pouvez parler de vos pouvoirs, et vous faire tous spiritualistes, mais vous vous assemblez pour une cause perdue si vos enfants ne sont pas spiritualistes. Pour moi, l'œuvre que peut réaliser le *Spiritualist Lyceum* constitue une base essentielle de notre doctrine ».

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

63e ANNÉE AVRIL 1920



La Souffrance

L'homme qui, arrivé au point culminant de la vie, avant de s'engager sur l'autre versant, plus court et plus rapide, jette un regard sur le passé, y trouve presque toujours l'explication de tout ce qui lui avait paru incompréhensible au moment où les événements s'accomplissaient. Il voit se dérouler, s'enchaîner toutes les phases de son existence ; il peut se rendre compte qu'il eût fallu, bien souvent, peu de chose, pour pousser dans une autre direction toute une vie que rien ne peut plus changer, et qu'il n'a pas toujours dépendu de lui d'éviter l'écueil sur lequel finalement, après bien des péripéties, vient quelquefois sombrer tout son bonheur terrestre.

Il distingue aussi clairement les erreurs, les fautes qu'il a pu commettre, et les conséquences qui devaient forcément en résulter. Son destin, ici-bas, lui apparaît définitivement fixé et, si notre belle philo-

sophie ne lui est pas inconnue, il sait pourquoi il a été frappé, pourquoi il souffre encore peut-être, et il supporte courageusement l'épreuve, quelque dure qu'elle soit. Il se rend compte du but qui lui avait été assigné et respire un moment, après les efforts qu'il a faits pour l'atteindre, s'il ne s'en est pas laissé détourner par les pierres et les ronces du chemin.

Nous ne sommes pas venus en ce monde par un simple fait du hasard, pour y vivre une vie quelconque, dépourvue de toute initiative, comme celle des végétaux. Soit que, désincarnés, nous ayons demandé à subir les épreuves dont cette existence devait être accompagnée, soit qu'elles nous aient été imposées par le Grand Etre, suprême directeur de nos destinées, en vue de quelque mission ou pour servir à notre avancement personnel, dès que nous avons franchi la première étape, nous devons en parcourir toutes les autres, et nous voyons que, malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles qui peuvent, à certains moments, nous faire dévier de notre route, nous sommes toujours ramenés, par l'enchaînement des circonstances, qu'elles soient créées par la joie ou par la douleur, sur le chemin qui nous a été tracé. Nous pouvons constater que tout concourt à la réalisation des événements qui sont inscrits au livre de notre destinée, et que rien ne peut nous détourner du but vers lequel nous devons marcher. Dans les passages les plus difficiles, nous sommes parfois soutenus, guidés, par de chers invisibles qui veillent sur nous de toute la force de leur affection. C'est une vérité évidente, surtout pour ceux qui ont à remplir une tâche bien déterminée.

Mais ceci reste complètement en dehors de toute conception, nous vouant d'avance, irrévocablement, aux coups de la fatalité. Toute liberté nous est laissée, nous agissons à notre gré, et, soit en bien, soit en mal, nous sommes toujours pour quelque chose dans tout ce qui nous arrive. Ce qu'il y a de fatal dans notre destinée ne se dévoile à nos yeux que lorsque toute notre action est épuisée, et que nous nous trouvons en présence d'un résultat définitivement acquis.

Et c'est précisément en cela que se révèle la profonde sagesse qui a voulu que nous ignorions, dans cette existence, le passé de nos vies antérieures, comme les joies infinies ou les épreuves cruelles que peut nous réserver l'avenir. Grâce à cette ignorance même, nous conservons notre libre arbitre. Notre volonté, en toute indépendance, peut agir dans le sens qui lui paraît le meilleur. Nous luttons, désespérément quelquefois, parce que nous ignorons tout de ce qui *doit être*. Mais ces efforts qui pourraient paraître perdus si l'on ne considérait que le but à atteindre, et dont rien ne peut nous détourner, sont bien loin de rester stériles et ils servent toujours à notre avancement.

Ainsi se trouve écarté tout ce qu'une fatalité connue pourrait avoir de dangereux pour notre évolution spirituelle, en nous montrant d'avance l'inutilité de toute action.

Nous ne devons pas rester inactifs, l'inaction étant contraire à la réalisation de tout progrès. Seules, l'éternelle lutte contre le mal, et la souffrance, peuvent affiner notre âme, l'élever, et nous amener jusqu'au sacrifice de nous-mêmes, au besoin, pour réaliser la tâche que nous avons à accomplir.

La souffrance surtout, au point de vue de notre avancement, est essentiellement salutaire. Elle nous oblige à réfléchir et nous pousse à la méditation, dans laquelle nous puisons la force nécessaire pour résister aux épreuves, souvent bien cruelles, que nous avons à traverser. L'homme qui ne connaît que les plaisirs d'une existence facile, n'a pas le temps d'écouter la voix de sa conscience si rien ne vient le soustraire un moment à sa vie de dissipation. Il ne réalisera donc aucun progrès moral, ignorera le repentir régénérateur s'il avait à expier quelque faute, et terminera une vie complètement inutile dans le matérialisme et la sensualité. C'est du temps perdu, une existence à recommencer ici-même, sans compter les tourments de l'esprit, tenaillé par le sentiment de son indignité ou par le remords, après sa désincarnation.

D'une manière générale, donc, l'homme ignore tout de son passé — dans ses existences précédentes — comme de son avenir. Et il est bon qu'il en soit ainsi pour qu'il puisse, en toute indépendance, travailler à son avancement. C'est seulement lorsqu'il retourne à la vie spirituelle, qui est la vie intégrale dans l'Éternité, que toutes ses incarnations lui apparaissent depuis les temps les plus reculés.

Il en est pourtant, parmi les humains, qui ont connu — ou qui connaissent — les détails de leurs existences successives, des plus rapprochées surtout, et qui, des leçons qu'ils en ont reçues, ont pu tirer des conclusions pour ce que leur réserve l'avenir. Ces privilégiés sont rares ; la faveur dont ils sont l'objet est presque redoutable, car elle leur impose de dures obligations. Mais ce sont des sages. Ceux-là ont pour mission d'éclairer les foules ; ils s'efforceront de répandre un peu de lumière, et feront peut-être avancer d'un pas notre pauvre humanité ; ils souffriront pour elle, mais l'amour de la vérité et de la justice les guide, et la souffrance ne les effraie pas.

La connaissance de l'avenir, outre qu'elle arrêterait notre action en rendant inutiles toute initiative et tout effort physique ou moral, ne peut être désirable pour tous. Certains d'entre nous ont pu en faire la navrante expérience : Un jour, un être cher se trouve atteint dans sa

santé. Le mal est bientôt connu ; c'est un de ceux qui ne pardonnent pas. Le malade pourtant, pendant des mois, parfois pendant des années, peut conserver l'espoir d'une guérison qui n'est pas possible. Nous nous efforçons d'entretenir ses illusions. Notre affection grandit à mesure que l'échéance fatale approche. Nous cherchons désespérément à graver dans notre mémoire un geste, un mot, un regard !... Que ne ferions-nous pas pour retenir tout entier l'être aimé qui s'en va ! La pensée que nos vœux les plus ardents comme les soins les plus dévoués sont complètement inutiles nous exaspère ; nous voudrions crier notre douleur, et nous devons endurer silencieusement les plus atroces tortures morales ; il faut que nous cachions nos angoisses et que nous montrions toujours le même visage souriant !...

Voilà ce que peut faire de nous un coin soulevé du voile qui recouvre l'avenir.

Tout le monde, malheureusement, n'est pas encore spirite, et même celui qui l'est ne peut envisager, sans une douleur profonde, une séparation qui s'accomplit dans d'aussi poignantes conditions. D'ailleurs, certaines révélations ne seraient-elles pas plus cruelles que la mort même?

Non, nous ne serions vraiment pas dans les conditions voulues pour avoir dès maintenant la connaissance de ce que l'avenir nous réserve, même si, pour conserver l'exercice de notre libre arbitre, nous ne devions pas l'ignorer. Et nous avons bien assez d'autres occasions de souffrir !

La souffrance ! Quel que soit le chemin que nous suivons, nous sommes toujours sûrs de la rencontrer. Elle vient à son heure et, fatalement, elle nous atteint ! Il faut donc qu'elle ait son utilité. Elle est, peut-être, le critérium le plus sûr de la nature des esprits : sous son aiguillon, le mauvais, d'abord, s'aigrit, se révolte, et souvent, devient plus mauvais encore ; le bon, au contraire, supporte courageusement l'épreuve, se résigne et marche vers la sainteté.

« Plus un homme est parfait, plus il sent le bien, plus aussi la douleur » a dit Le Dante.

Dans tous les cas, la souffrance a des fins qui sont toujours les mêmes : Le perfectionnement de l'Etre, dans un temps qui varie suivant la nature bonne ou mauvaise de chacun.

Nous voyons parfois les plus méritants, que tout semblait devoir mettre hors d'atteinte, accablés sous des coups qui restent inexpliqués. Ils n'expient pas toujours le coupable passé d'une existence antérieure ; leurs épreuves peuvent n'avoir pour but que leur avancement. Ils souffrent parce qu'il faut souffrir pour connaître la vie et en tirer tous les enseignements qu'elle contient. Et comme, bien souvent, dans leur

entourage, aucun élément pervers ne se trouverait pour provoquer d'injustifiables tourments, des êtres bons, qui ne sont, en ce cas, que les instruments du destin, deviennent, contre leur volonté, les agents inconscients d'une force mauvaise de l'action de laquelle ils souffrent également.

Celui qui mourrait sans avoir souffert n'aurait pas vécu.

Souffrir, c'est vivre !

Il en est aussi qui, dans cette existence même, paient ce qu'ils y ont fait de mal.

La souffrance est donc indispensable, et, soit ici, soit dans l'Au-delà, nous ne pouvons pas l'éviter. Tout indique que les privilégiés sont ceux qui, dans cette vie, épuisent la plus grande somme de souffrances terrestres, car ils acquièrent ainsi la paix dans l'éternité.

C'est sur la terre que Jésus a souffert. Et sa mort a prouvé la nécessité de la souffrance, puisque, malgré son cri de détresse à Gethsémané, son martyre ne lui a pas été épargné.

KERMARIO.

La plus grandiose des Sciences

Des savants prétendent que le psychisme est la plus grandiose des sciences. On est généralement porté, quand on s'adonne avec passion à une spécialité, à lui attribuer une importance extrême. Il vous serait malaisé de démontrer à certains collectionneurs de médailles, de timbres, d'affiches ou de vieilles serrures qu'on peut, avec moins de frais, employer son temps plus utilement. Cette manie vous fait sans doute sourire ; vous auriez tort néanmoins de lui refuser votre indulgence, car elle est très innocente, surtout comparée avec celle des politiciens de cabaret ou de salon qui, sur la foi de leur journal, assemblent dans leur cerveau les opinions les plus bizarres. Les spirites sont accusés, eux aussi, d'avoir leur manie. On ne leur ménage certes pas les quolibets et, — qui sait? — lorsque l'occasion se présente, vous vous donnez le plaisir, avec un léger haussement d'épaules accompagné d'un fin sourire, de tomber sur ces naïfs. Permettez qu'on vous prenne directement à partie. Vous êtes assez charitable pour consentir à sacrifier quelques instants, sinon dans le but de vous éclairer, puisque vous avez des lumières suffisantes, du moins dans celui de vous informer s'il n'y a pas en faveur d'un accusé des circonstances atténuantes.

En quoi consiste la tâche du savant? D'abord à constater des faits et, quand il s'est convaincu de leur réalité, à chercher la loi qui les régit. Parmi ces faits, les uns sont susceptibles d'être reproduits à volonté, parce que l'on connaît les conditions qu'il faut réunir pour les faire naître: ils relèvent des sciences d'expérimentation. D'autres, dont on ignore la constitution intime, ne peuvent être étudiés que lorsqu'ils s'offrent à nous : ils relèvent des sciences d'observation. Les phénomènes psychiques appartiennent à cette seconde catégorie, intermittents, dus souvent à l'intervention inconsciente d'individus particulièrement doués, les médiums. «Comment les expliquez-vous? » demandait-on à un célèbre physiologiste. « Je n'explique pas, répondit-il ; j'enregistre. »

Certains de ces phénomènes, physiques ou intellectuels, se présentent avec tous les caractères distinctifs de la personnalité. Ne sont-ils que le produit du subconscient du médium ou procèdent-ils d'individualités distinctes, mais invisibles, qui se servent du médium pour communiquer avec nous? Les savants sont partagés entre ces deux hypothèses. On a pourtant l'impression que l'hypothèse spirite gagne du terrain, parce qu'elle répond le mieux aux exigences du bon sens. C'est ainsi que des hommes de grande valeur, après avoir longtemps hésité, se sont enfin décidés pour elle, ne pouvant recourir à la mémoire latente, à la transmission de pensée ou à la télépathie. Il leur a fallu, de guerre lasse, convenir que les résultats obtenus dépassent de beaucoup les capacités du subconscient auquel on assigne un rôle singulièrement démesuré. Il suffit quelquefois, après une résistance obstinée, d'une légère secousse pour imprimer à nos idées une direction différente. D'un point de vue opposé, les choses nous apparaissent sous un aspect nouveau et ce qui nous avait semblé absolument invraisemblable devient tout à fait naturel. Qui n'a éprouvé des impressions de ce genre?

Songez maintenant à l'éblouissement d'une âme envahie par la révélation d'une région inconnue où se meuvent des personnalités que la mort a transformées, mais non anéanties. Pendant que vous êtes là méditatif, il y a, dans l'espace limité par les murs de votre appartement, des êtres invisibles qui, non pourvus d'un cerveau semblable au vôtre, ont néanmoins une vie intellectuelle, sont les témoins de vos actes et se portent à des distances inouïes avec la rapidité de la pensée, sans être arrêtés par aucune barrière. La matière n'est pas pour eux ce qu'elle est pour nous ; ils la pénètrent comme les rayons du soleil passent à travers le verre. Aussi ont-ils de l'univers une opinion complètement différente de celle qu'ils eurent avant de se désincarner, incapables de nous en donner, dans leurs communications, la moindre idée, parce que nous n'aurions pas, pour les comprendre, les facultés nécessaires.

La mort, en déchirant le voile de chair, vous introduira dans leur compagnie. Vous serez alors comme un aveugle à qui on a fait l'opération de la cataracte et qui aurait la surprise de se trouver au milieu de parents et d'amis qu'il croyait définitivement perdus. C'est tout un avenir qui s'ouvre, plein de mystère, infini, passionnant, une féerie dont on soupçonne l'existence dans une ombre encore épaisse où la science nouvelle jette de faibles clartés. N'est-ce pas grandiose et que sont, comparées avec celle-là, les découvertes accumulées depuis des milliers d'années, par les autres sciences?

Direz-vous que le psychisme présente ce caractère de n'être pas d'une utilité pratique, immédiate, universelle, comme par exemple la physique et la chimie, ce qui le mettrait dans un état de réelle infériorité?

Appartiendriez-vous à l'espèce, aujourd'hui si nombreuse, des matérialistes complets qui unissent la pratique à la théorie? On ne vous fait pas l'injure de le supposer. Vous avez peut-être une conception matérialiste du monde et de la destinée ; mais, par une inconséquence heureusement fréquente, vous avez les sentiments et la dignité de vie d'un spiritualiste convaincu. En revanche, que de prôneurs du spiritualisme se conduisent comme les pires matérialistes! Prenons le jouisseur vulgaire, le mercanti âpre, le politicien sans scrupules, le dévot doucereux et dur. La grande préoccupation de ces hommes est de se caser dans ce monde le plus confortablement possible. Leur idéal, c'est de gagner de l'argent pour se procurer des plaisirs, d'avoir le luxe de la table, du vêtement, de l'habitation, d'aller en automobile, de faire des séjours prolongés dans les villes d'eaux, ou, s'ils sont de condition très humble, ils envient les gens d'en haut, rêvent d'une révolution qui les mette à un niveau plus élevé, et, en attendant, profitent de l'augmentation des salaires, non pour réaliser des économies en vue des jours mauvais, mais pour imiter les riches dans la course à la jouissance.

Naturellement ces hommes apprécient surtout les sciences qui servent à rendre ainsi la vie plus agréable, la physique et la chimie, dont les inventions contribuent au développement de l'industrie et du commerce, en répandant leurs bienfaits, inégalement distribués, il est vrai, dans les demeures des pauvres comme dans celles des millionnaires. Il est très avantageux, dans des cas pressants, de prendre le train express ou d'avoir par téléphone des nouvelles d'un parent dont la santé vous inquiète. La vapeur, l'électricité, voilà des forces de la nature qu'il est éminemment important d'utiliser! Aussi les savants qui ont découvert les moyens de s'en servir occupent-ils la première place dans la considération des matérialistes ayant des goûts intellectuels. Quant aux matérialistes très peu enthousiastes des choses de l'esprit, leur admiration va

surtout aux avisés qui exploitent les inventions pour en tirer des bénéfices. A notre époque de débordante démocratie où il semble que les qualités morales devraient avoir la primauté, quand on dit d'un homme distingué : « Il est pauvre comme un rat ! » cette expression populaire est la formule d'une commisération légèrement méprisante. On n'a rien à attendre de lui, tandis que l'homme opulent, même lorsqu'on le sait dur à la détente, vous laisse toujours l'espoir d'un profit. La morale de l'intérêt en action !

Ces hommes, emmurés dans le monde visible, ne cherchez pas à les convaincre de la grandeur d'une science qui nous transporte dans l'Au-delà. Dès les premiers mots, vous vous trouveriez devant une porte solidement verrouillée, et, soit qu'on gardât un silence réfrigérant, soit qu'on vous répondît d'une manière évasive, vous auriez l'impression de vous être mis dans une situation un peu ridicule. Vous n'auriez des chances d'aboutir qu'en vous adressant à des esprits ouverts, capables de comprendre que la conception matérialiste de la nature et de la vie n'est pas un dogme sacré et qu'on peut être à la fois spiritualiste et éclairé.

Je suppose, pour rester dans la vraisemblance, que vous êtes de ceux qui consentent à discuter. Vous ne professez aucun dédain pour les biens de la terre ; vous y aspirez par des moyens honnêtes, ce dont aucun homme sensé ne vous fera un reproche. Vous jouissez d'un grand confort dans une magnifique demeure où sont réunis tous les raffinements de la civilisation. On vous envie et il est possible que vous ne soyez pas un homme heureux. Les nécessiteux du voisinage se figurent que vous nagez dans la joie comme dans l'abondance, étant persuadés qu'il suffit d'être riche pour n'avoir plus rien à désirer. Cependant, habitué au superflu, vous ne sentez guère l'avantage de le posséder ; votre pensée se porte vers des biens qui vous manquent. Vous avez un cœur sensible, une conscience délicate, une intelligence appliquée à la recherche de la vérité, et, quoique doué d'une santé excellente, vous ne trouvez pas dans votre prospérité un parfait contentement. La mort vous a ravi des êtres chers ; le spectacle de l'injustice vous navre ; le problème du mal vous secoue rudement. Quel fond de mélancolie dans l'âme de ce capitaliste! Tel chemineau qui lui demande l'aumône a l'air plus dégagé de soucis.

Des circonstances favorables vous permettent d'assister à des séances de médiumnité. Vous prenez goût à la science nouvelle et la perspective de l'Au-delà s'ouvre devant votre imagination jusque-là brusquement arrêtée par le mur de l'inconnu. Une lumière accompagnée d'apaisement se fait dans votre destinée, parce que vous avez désormais le pressen-

timent d'un avenir où vous retrouverez les disparus, où les iniquités d'ici-bas seront réparées, où le mystère de la douleur s'éclaircira. Ce résultat n'est-il pas aussi positif que ceux dont nous sommes redevables à la physique et à la chimie? Vous savez, par expérience, combien les souffrances morales sont parfois dévorantes et si le spiritisme contribue, sinon à les supprimer, du moins à les atténuer, la science sur laquelle il repose ne mérite-elle pas d'être placée à un rang très élevé?

Cet avantage, parce qu'il n'est pas palpable et qu'on ne peut se le procurer à volonté, manque du caractère d'universalité qui, dans d'autres domaines, impose à tous, indistinctement, la croyance. Cependant, le nombre des gens susceptibles de s'intéresser au psychisme est beaucoup plus considérable qu'on ne pense, et, d'ailleurs, grâce à l'autorité des savants et à la collaboration de la presse, un courant d'opinion se dessinera bientôt, entraînant une multitude d'adhérents, incapables d'expérimenter, mais suffisamment renseignés par les ouvrages de vulgarisation. Il y a des réfractaires, on vous le concède, que les arguments les plus décisifs ne pourront jamais ébranler. L'association des idées suscite en moi le souvenir lointain d'un matérialiste forcené qui, pour manifester son acharnement contre tous les cultes, déclarait bien haut et à tout propos qu'il serait enterré civilement. Il avait consigné sa volonté dans un testament que ses héritiers ont prudemment respecté, parce qu'il contenait une clause redoutable. Je l'ai entendu dire, un jour, rouge de colère, ce qui lui arrivait constamment : « Si je croyais que je dusse changer d'opinion, je préférerais me suicider ! » Un moyen de le mettre en fureur était de lui parler des prêtres. La moindre allusion à Dieu et à la vie future le faisait sortir des gonds : il bouillait, il éclatait, il pestait. Impossible de découvrir dans cette âme le moindre vestige de spiritualisme, quoiqu'il ne fût pas, rendons-lui cette justice, un malhonnête homme en affaires. Il était, jusqu'au fanatisme, un dévot de l'impiété. Vous eussiez cherché vainement à le convaincre de la vérité du spiritisme, car il ne vous eût pas laissé parler. Parmi les libres penseurs de votre entourage, beaucoup, la plupart peut-être, ne sont pas irritables à ce point. La flamme de l'adoration et de l'espérance ne brille plus ; il reste pourtant sous la cendre une étincelle, avec laquelle on pourrait, en soufflant, rallumer un feu. Nous connaissons des personnes qui, froidement, se jugeaient éloignées pour toujours de la croyance à l'Au-delà. Éprouvées par un grand deuil, elles ont lu des livres spirites, assisté à des expériences, et il s'est produit en elles un revirement complet. Ne leur insinuez pas que le psychisme est une science d'importance minime ; elles vous répondraient qu'elles en ont retiré un bien immense.

Vous n'avez pas le droit de douter de leur sincérité et vous auriez presque le devoir de souhaiter qu'elles aient raison, car leur croyance répond si bien aux justes réclamations du cœur et de la conscience ! « Les Églises n'ont-elles pas inventé assez de dogmes, sans qu'il soit nécessaire d'en imaginer un nouveau », m'objectait un parent de M. Homais, très ennemi de l'intolérance, ce dont on ne saurait le féliciter assez. Mais, cher Monsieur, certaines idées naissent d'elles-mêmes, comme le germe sort de la graine fécondée par la terre. Le Spiritisme est un produit de la nature étudié par les savants dans l'intérêt de tous. Les phénomènes sur lesquels ils édifient une doctrine ne sont pas de leur invention ; il faut compter avec eux. Ceux qui y croient n'appartiennent pas nécessairement à l'espèce des inquisiteurs et on signale des incrédules qui en feraient aisément partie, s'ils avaient les moyens d'imposer leur volonté. Le spiritisme s'est-il jamais, dans un but de domination, attribué une origine surnaturelle, comme on le fait pour les dogmes prétendus révélés ? S'il existe des spirites autoritaires par tempérament, il est lui-même libéral par principe, puisqu'il n'est que l'interprétation rationnelle et toujours discutable de certains faits. On commettrait donc une erreur de jugement en l'assimilant à l'infaillibilisme.

On ne peut s'empêcher, quand on a longtemps expérimenté en cette matière et abouti à des résultats convaincants, d'éprouver de la tristesse en pensant aux résistances aveugles et passionnées que rencontre la vérité. Voilà une science grandiose qui enrichit l'âme d'un trésor de consolations et encourage à la pratique de la vertu et que les ignorants bafouent comme si elle avait un caractère pernicieux. Quelle misère ! Pauvre humanité !

(A suivre). Alfred Bénezech.

Métapsychisme

DES FAITS

Les théories matérialistes ne sont pas du tout démontrées. Elles ne sont pas assises sur une base aussi solide qu'on se l'imagine ; elles ont des lacunes ; elles laissent à côté d'elles des quantités de choses inexpliquées ; elles sont loin d'être comparables, comme elles le prétendent, à des théorèmes géométriques, à des certitudes mathématiques.

Les matérialistes, les positivistes, les athées, les négateurs de l'esprit dans la nature, sont dans l'erreur la plus complète en pensant, en ensei-

gnant, qu'il n'y a pas autre chose dans l'univers que la matière et ses propriétés, et que tous les faits de l'humanité s'expliquent dans cette théorie, à la fois savante et vulgaire. C'est là une hypothèse inexacte.

Il y a autre chose que la matière, autre chose même que les facultés cérébrales, classiquement admises. Il y a l'inconnu, domaine inexploré, infiniment plus vaste que le connu.

Que penser, par exemple, de l'observation suivante, que j'ai reçue de la bouche de la personne même à laquelle l'événement est arrivé ?

Une dame habitant Paris (Mme Maréchal), s'éveille, une certaine nuit, le jeudi 26 mars 1914, sous l'impression d'un terrible cauchemar. Une sorte de spectre, vague, sans forme, était là, près de son lit, lui serrant le bras, et lui ordonnant de choisir entre deux menaces atroces : « Il faut, lui faisait-il entendre, que de ton mari ou de ta fille, l'un des deux meure. Choisis ! »

Choisir? se dit-elle, entre mon mari et ma fille ; c'est impossible. — Ni l'un, ni l'autre, répond-elle, toute tremblante.

— Il faut que tu choisisses, réplique l'apparition. L'un des deux doit mourir. Décide ! Lequel doit être sacrifié?

En proie aux plus douloureuses angoisses, la patiente se débat longuement, sans pouvoir se décider. Folle de douleur, elle ne consent pas à répondre. Quelle souffrance indicible étreignait son âme, on le devine. Son mari était là, en parfaite santé, âgé de quarante-six ans, couché à côté d'elle. Sa fille, qui est venue avec elle me raconter cette singulière hallucination, était, au moment où j'ai reçu cette relation, une belle fille de dix-sept ans. On conçoit l'état d'agitation de Mme Maréchal. Elle éprouvait pour les deux une affection égale. Enfin, vaincue par une volonté, plus forte que la sienne, insistant pour recevoir une réponse, elle finit par se dire en elle-même que l'amour maternel doit tout dominer et qu'elle sacrifierait son époux plutôt que son enfant.

Cinq jours après, M. Maréchal, auquel elle avait pris soin de ne pas raconter ce cauchemar — et qui n'avait jamais été malade de sa vie — se sentait fatigué, en rentrant de son bureau (câbles sous-marins) et se mettait au lit. Le médecin appelé le mercredi, ne découvrit le symptôme d'aucune maladie, et diagnostiqua une grippe légère. Le jeudi, l'état s'aggrava. Le samedi, le condamné était mort. « Arrêt du cœur », déclara le médecin. Aucun indice de maladie de cœur n'avait jamais été remarqué.

J'ai interrogé séparément et ensemble, comme confrontation sur cette étrange histoire, Mme Maréchal et sa fille, et, pour moi, son authenticité ne fait aucun doute.

Nous pouvons ajouter ce rêve prémonitoire aux 76 songes publiés dans *L'Inconnu*. Mais quelle forme sinistre ! Et comment l'expliquer?

Le plus simple parait être de supposer que M. Maréchal devait mourir à cette date, sans se douter lui-même de son état de santé. Quand nous mourons, ce n'est, dans certaines circonstances, que la fin d'une évolution maladive dont nous ne nous rendons pas compte. On croit être bien portant ; un mal inconnu nous affaiblit graduellement. Le subconscient de l'épouse, très sensitive, peut avoir perçu inconsciemment cet état de santé et la fin fatale..... Notre personnalité psychique est douée de facultés encore peu analysées.

C'est une hypothèse explicative. Mais ce n'est qu'une hypothèse. Si nous l'acceptions, il faudrait, pour la compléter, deviner comment cette intuition a pris la forme d'une apparition annonciatrice. Autre hypothèse !

Le monde invisible au milieu duquel nous vivons, ne renferme-t-il pas des êtres aussi invisibles que les forces qui gouvernent la nature, telles que l'attraction, l'électricité, le magnétisme solaire et planétaire, etc., etc.), êtres, esprits, pensées, qui pourraient posséder une conscience rudimentaire, ainsi que la faculté de voir ce qui se passe dans un organisme vivant, et de se manifester? C'est là une hypothèse hardie, mais elle nous aiderait à comprendre l'observation qui vient d'être rapportée, ainsi que bien d'autres inexpliquées. Un être invisible, devenu visible, aurait, pour ainsi dire, imposé à Mme Maréchal le jeu de la carte forcée. Nous avons tous vu des prestidigitateurs nous présentant une poignée de cartes en nous invitant à en choisir une « librement ». Or, nous choisissons toujours la carte qu'il veut (exception faite des substitutions). L'Esprit que nous imaginons aurait su, vu, que le condamné devait mourir à bref délai et aurait conduit l'épouse à le désigner elle-même.

Tout en imaginant cette hypothèse, j'avoue qu'elle me paraît peu vraisemblable ; mais on ne peut la déclarer inacceptable. Elle rappelle, sous un aspect différent, l'ange gardien que la religion chrétienne enseigne comme étant le compagnon invisible de chacun des fidèles. Qu'elle soit applicable ou non, le fait à expliquer est là, devant nous, inattaquable.

Ne pouvons-nous admettre aussi, par une série assez riche d'observations concordantes, que l'atmosphère, ou pour mieux dire l'éther, contient un élément psychique non encore découvert? La composition chimique de l'air en oxygène et azote n'a été trouvée qu'au XVIIIe siècle. On croyait connaître entièrement cette composition, lorsqu'il y a une vingtaine d'années, on a découvert des éléments subtils ignorés, le néon, le krypton, l'argon, le xenon. Il peut en exister d'autres, plus ténus encore et d'essence supérieure. A chaque seconde, une âme humaine abandonne un corps. S'anéantit-elle? Rien ne le prouve. Le nombre en est de 86.000 à 100.000 par jour, plus ou moins, 1 million en

10 jours, 10 millions en 100 jours, 36 millions par an. Penser avec Victor Hugo, que « tout est plein d'âmes » n'est peut-être pas une fiction poétique. Or cet élément psychique ne pourrait-il être en jeu dans l'explication des phénomènes à analyser?

On voit combien le problème que nous étudions ici est complexe.

Une histoire qui n'est pas sans rapport avec celle de Mme Maréchal, a été relatée dans le *Ainslee's Magazine* de mars 1892, par le Dr Minot Savage :

« Dans un faubourg de New-York, habitait un jeune homme qui venait de terminer ses études à l'étranger, à l'Université d'Heidelberg. Son tempérament n'était rien moins qu'imaginatif. Grand et robuste, il avait la réputation d'être un athlète. Ses études favorites étaient les mathématiques, les sciences physiques, l'électricité. Il revenait d'Europe et, autant qu'on put le savoir, sa santé était excellente. Il était alors avec sa mère, à la maison de campagne que celle-ci possédait dans ce pays. Il avait l'habitude d'aller tous les jours, après dîner, sur la place, faire les cent pas, en fumant sa pipe. Un soir, il rentra tranquillement, et, sans rien dire à personne, alla se coucher. Le lendemain matin, il vînt dans la chambre de sa mère avant que celle-ci fût levée, et glissa la main sur sa figure dans le but de l'éveiller doucement ; puis il lui dit :

—Mère, j'ai quelque chose de très triste à vous apprendre. Il faut vous armer de courage afin d'être forte et supporter la nouvelle.

La mère fut naturellement toute stupéfaite et lui demanda ce qu'il voulait dire.

— Mère, je sais ce que je dis ; je vais mourir bientôt.

Troublée et atterée, comme on peut le penser, elle lui demande de s'expliquer.

— Hier soir, répond-il, me promenant sur la place, un Esprit m'est apparu et s'est mis à marcher à côté de moi. J'en ai reçu l'avertissement : je dois mourir.

Vivement impressionnée, la mère fit mander un médecin et lui raconta l'affaire. Celui-ci, après avoir examiné attentivement le jeune homme, ne trouva rien d'anormal dans son état et assura que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, une pure hallucination, qu'il n'y fallait plus penser et que, dans quelques jours, la mère et le fils riraient de leurs alarmes imaginaires.

Le lendemain matin, le jeune homme était moins bien que de coutume et le docteur fut appelé une seconde fois : de nouveau il se moqua de leurs craintes.

Le troisième jour, l'état du malade avait empiré, le docteur dut reve-

nir, et alors il fut obligé de constater un cas d'appendicite. Le jeune homme fut opéré et mourut deux jours après. Entre la vision et la mort cinq jours seulement s'étaient écoulés ».

Devant ces récits, on a l'habitude de les éliminer, assez légèrement, par le mot, hallucination, et l'on s'imagine résoudre le problème en le supprimant. Ce n'est pas sérieux. Nier ces faits, personne n'en a le droit. Ne voir partout que des illusions, c'est simplement insensé, c'est nier le soleil à midi. L'être humain est encore pour nous un mystère inexploré, la science des écoles a fait fausse route jusqu'ici, et celui qui cherche la vérité doit désormais être convaincu qu'il existe des facultés de l'âme inconnues, les plus importantes, à découvrir, à déterminer et à expliquer.

Je signale ces deux faits si remarquables comme preuves de l'existence de l'âme humaine, douée de facultés supranormales, et également comme preuves de l'existence d'un monde invisible enveloppant le monde visible. Quelle que soit l'interprétation qu'on leur donne, ces deux faits, ainsi qu'un grand nombre d'autres analogues prouveront que la pensée n'est pas une secrétion du cerveau. Il est impossible d'attribuer ces manifestations à des combinaisons chimiques cérébrales, à des produits de l'association de molécules d'azote, de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, etc., etc. Le monde psychique s'affirme à nous par des observations aussi certaines, aussi incontestables que toutes les observations scientifiques expérimentales, et son étude doit entrer désormais dans le domaine de la science positive.

Camille Flammarion.

Deuxième Conférence de l'UNION SPIRITE FRANÇAISE

---

*Nous reproduisons ci-après la plus grande partie de la belle conférence faite à Paris par Mme Elise de Beauvais, le 25 janvier dernier, dans la grande salle des Agriculteurs, sous les auspices de l'*Union Spirite Française.

Nous aurions voulu faire passer, sous les yeux de nos lecteurs, la totalité de ces pages, toutes également belles ; mais le manque de place ne nous l'a pas permis et nous avons dû, à notre très grand regret, en supprimer un certain nombre. Malgré cela, nos lecteurs pourront trouver, dans ces importants fragments, la justification des applaudissements chaleureux et unanimes qui, à plusieurs reprises, ont marqué le succès de Mme de Beauvais.

La Pensée

Lorsque, en contemplation devant un ciel d'été, nous songeons, emportés par un charme indicible, notre âme, en ces moments, perdue dans la pénombre, prend corps avec le rêve et tout, dans la nature, palpite, tremble, parle. Le bruissement des feuilles qui s'agitent légères, semble un chuchotement ; l'écoulement des eaux nous paraît un murmure, le cri de quelque oiseau une plainte profonde.

Dans la contemplation, notre âme se dilate, vibrant en elle-même, vibrant vers l'Infini. L'ombre nous apparaît un gouffre dans la nuit, un arbre desséché, un spectre aux bras levés ; la route, qui blanchit une traînée blafarde, pareille au marbre blanc d'un lugubre tombeau. La terre, comparée au céleste horizon, a l'air d'être béante, noire ; comme un frisson plein d'émoi douloureux passe dans sa vision. Notre âme, pour la voir, semble se replier, faire route en arrière, et nos yeux, attirés par l'étrange lumière qui scintille là-haut, laissent pour un instant l'image de la terre pour rêver aux étoiles et s'en aller vers elle, monter calme et sereine vers l'océan de feu.

De même, dans la vie, si tout se borne, hélas ! aux limites terrestres, si l'œil ne voit jamais un horizon d'azur, si l'aube qui se lève ou le soleil couchant nous laissent sans émoi, si la vague qui bat le rocher avec rage n'éveille pas en nous le moindre sentiment, si tout dans la nature nous laisse indifférents, si nous restons froids devant toute beauté, je vous dirai : « Pleurons, nous ne comprenons pas. »

Et si nous contemplons les beautés de la Terre, si nous nous arrêtons à l'onde, aux sites agrestes formant une dentelle, au loin, dans l'horizon, si les bois nous attirent et que notre âme admire sans s'élever plus haut et unir dans l'extase et la nature et Dieu, je vous dirai : « Pleurons, nous ne comprenons pas. Admirateurs de l'œuvre, nous ignorons le Maître ; absorbés dans le charme, nous oublions l'auteur ».



Emporté dans la rafale de la vie, le Mortel, s'il n'a pas en son âme un espoir, si ses aspirations ne vont pas au-delà de la tombe, s'en va désabusé ; pour lui, c'est la nuit sans étoiles, c'est un jardin sans fleurs.

Vous me direz peut-être : « C'est évident, c'est beau de croire ; mais quand on ne peut pas ressentir d'une façon très nette qu'une âme vibre en nous, que ses élans, ses envolées vers l'Infini, on ne les connaît pas, on ne peut accepter dès lors que ce qui est raisonnable. Le mystère est

un mythe ; il est fou d'y songer. Je répondrai : « Vous vous croyez très forts et mieux équilibrés que le pauvre penseur qui poursuit sa chimère. Où la raison finit commence le mystère ; mais souvent le mystère a fait place au Génie ». De ces deux hypothèses, laquelle faut-il accepter?

Savons-nous tout d'abord où la raison débute et où elle finit? Fruit de la réflexion, elle est plus individuelle que générale et, par ce fait, il reste à savoir si la raison des uns est plus sensée que la raison des autres. Pour ceux qui croient, il est raisonnable de croire ; pour vous, c'est insensé. La raison n'est qu'un prisme dans lequel notre pensée se perd, qui change à chaque instant de tons et de couleurs selon l'endroit où l'œil se pose. La raison d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier et celle de demain sera tout autre chose.

Il est raisonnable pourtant, sans parti-pris d'aucun côté, d'envisager de nouvelles hypothèses, de sonder l'inconnu, d'outrepasser les bornes du réel pour se perdre dans le mystère. Qu'importent les instants perdus en rêverie, qu'importent les songes éthérés si l'idée surgit de ces rêves, si l'idée prend corps dans l'éther ! Chaque poète est un rêveur, chaque savant est un chercheur. L'un ne s'attarde qu'au décor, qu'à l'idéal, qu'à l'esthétique ; l'autre, crispé sur l'inconnu, attardé sur l'indéchiffrable, veut résoudre et puis mettre à jour un secret, une découverte. Pourquoi vouloir laisser, à l'un, ses envolées vers l'Infini et vouloir interdire, à l'autre, ses recherches dans l'Au-delà? L'âme peut exhaler sa plainte, se complaire en des mélopées ; mais percer dans le noir du vide, il est malséant d'y songer. Et cependant d'aucuns l'ont fait.

. . . .

Des preuves nombreuses et soigneusement établies attestent la réalité des fantômes. Aksakof, Crookes, Volpi, Ockorovickz, W. Stead ont obtenu maintes photographies d'apparitions et de matérialisations. Sir Russel Wallace, notamment, en a obtenu une de l'Esprit de sa mère, décédée depuis longtemps, photographie reproduisant une déviation de la lèvre et qui constituait, par là même, la preuve la plus évidente de son identité.

Hallucinations ! dira-t-on ! Mais photographie-t-on des hallucinations? Fraudes, supercheries ! s'écriera-t-on. Mais faut-il admettre que tant de savants, esprits aussi ouverts que positifs, expérimentateurs aussi méfiants que méthodiques, aient tous été trompés? Ce serait, je crois, prétentieux de notre part de nier d'une façon formelle la certitude des expériences qu'ils ont faites. Les phénomènes psychiques qu'ils ont rigoureusement contrôlés peuvent éveiller en nous de la surprise, de l'étonnement ; mais, de grâce, point de sourire !

Mettons que nous ne voulions pas accepter ce que nous n'avons pas

contrôlé. J'admets qu'il est souvent imprudent de se laisser aller à une trop grande crédulité ; mais nous ne pouvons pas cependant être critiques de faits que nous ne connaissons pas. Il n'est pas raisonnable de juger sans connaissance de cause, de donner une appréciation sur la surface d'une chose que nous traitons d'inadmissible avant de l'avoir approfondie. Serions-nous aussi iniques que les tribunaux d'antan qui forcèrent Galilée à se rétracter, qui n'écoutèrent pas Colomb, et qui traitèrent de fou ou d'hérétique tout être génial ou mystique? Est-ce de l'atavisme chez nous que de vouloir toujours nous refuser à accepter des lois nouvelles?

A l'heure où tant de deuils désolent nos foyers, sachez que des paroles impies brisent souvent des cœurs ; sachez que nier l'existence de l'âme est le plus grand outrage jeté à la douleur.

Ce qui met une ombre sur les expériences psychiques, c'est l'instabilité de ces phénomènes, la difficulté de les reproduire à volonté. Et cependant, en y réfléchissant, nous sommes obligés de convenir que tout ce qui est fluidique ne peut être expliqué, qu'il est des faits que nous sommes obligés d'accepter malgré leur invraisemblance. La foudre, par exemple, produira des phénomènes d'une bizarrerie étrange ; nous pouvons les constater ; quant à les approfondir, notre intelligence s'y refuse.

Tout ce qui est psychique échappe à la mathématique. L'abstrait viole toutes les lois qui s'appliquent à la matière. Un fluide ne peut se soumettre à des lois concrètes, à moins qu'il ne soit capté. On ne peut donc soumettre l'âme à des principes immuables, pas plus qu'on ne peut décomposer ses rayons ni constater les degrés du cycle dans lequel elle évolue.

Ainsi, sitôt que l'abstrait nous aborde, nous perdons complètement la notion du temps. Dans une émotion violente, les minutes prennent des proportions d'heures ; dans de grandes joies, l'instant nous paraît fugitif. Un travail matériel nous donne la conscience de la durée ; un travail intellectuel nous l'enlèvera. Donc, l'abstrait, par sa puissance, supprime toute méthode et toute proportion.

Pour le penseur, l'heure s'envole, le temps fuit. Phalène lumineuse, sa pensée se perd dans l'Infini. L'heure n'est donc pour lui qu'un glas ; c'est la brusque réalité qui vient l'arracher à son rêve.

Il y a, par conséquent, autour de nous un domaine où notre pensée ne s'est pas encore égarée, un domaine fait de surprise et d'invraisemblance. Incapables de pouvoir l'expliquer, nous le nions, ce qui nous évite toute hypothèse, mais nous barre peut-être le chemin d'un monde merveilleux. Voilà pourquoi les hommes les plus célèbres se sont laissés entraîner dans ces études ; leur intelligence, de haute envergure, a su

comprendre que, derrière le mystère, derrière l'énigme, se cachait un problème angoissant.

Audacieux, ils ont voulu franchir l'impénétrable...

. . . .

Il nous est facile de constater que la pensée est due à des vibrations fluidiques et qu'elle possède, par instants, une force attractive très grande ; certaines personnes détiennent ce pouvoir à un très haut degré ; la force de leur pensée est telle qu'elle devient collective. Jetée à la masse, elle forme chaîne par son courant et entraîne dans son sillon des milliers d'adeptes.

Les apôtres jadis nous en donnèrent une preuve frappante ; leur pensée vibrante, lumineuse, sous le reflet de la foi, devint une force occulte devant laquelle s'inclinèrent des âmes assoiffées d'idéal. L'abstrait, alors, dominait les forces matérielles, enlevait à l'homme l'horreur du supplice ; le frisson de la chair s'arrêtait sous l'exaltation de l'âme. Les Chrétiens, jetés dans l'arène, nous donnèrent une preuve palpable de cette influence magnétique qu'ils subissaient sous l'arrêt de la pensée. Anesthésiés par une puissance suggestive, ils allaient, faisant l'abnégation consciente de leur vie, la sacrifiant à l'extase de leur idée.

Ames vibrantes d'amour, immolées par la haine, Chrétiens que l'idée animait d'une force surnaturelle, impassibles dans la souffrance, proie que les fauves déchiraient, lambeaux humains illuminant d'une flamme sinistre le jardin de César, lueurs tragiques qui semblaient se mourir à l'aurore naissante, ce n'est point vous qui agonisiez dans l'horreur du supplice ; c'est Rome la païenne qui se mourait dans un dernier spasme de rage, dans un râle de cruauté.

. . . .

L'effet magnétique de la pensée est une puissance trop palpable pour qu'on puisse la renier.

Force mystérieuse, elle prend, par instants, des proportions géantes, ce n'est plus un homme qui vibre sous son effluve, c'est une foule. Mauvaise, elle fait accomplir des monstruosités, crée le crime, les révolutions sanguinaires, les attentats odieux. Idéale, elle pousse la masse vers le sublime ; c'est un souffle d'enthousiasme qui passe, qui frémit, qui monte et qui éclate ; ce n'est plus le frisson d'une âme qui s'exalte, mais c'est le délire d'une multitude poussée par la même impulsion, où l'âme se dévoile dans toute sa pureté, dans toute sa splendeur.

L'idée généreuse, magnifique dans son désintéressement, devient plus grandiose et se révèle avec plus de magnificence encore, lorsqu'elle éveille parmi les hommes assemblés le sentiment du patriotisme. La pensée perd alors sa force abstraite, pour devenir une unité vivante :

la patrie n'est plus un idéal, mais devient une réalité. Il suffit, en 1792, que l'Assemblée législative proclamât la Patrie en danger, pour que la foule vibrât sous la même impulsion, animée par la même idée. Cette foule monta formidable, admirable, un même souffle sembla l'unir et, dans un chant extraordinaire, l'âme de la France palpita, éclata dans un cri superbe : « Aux armes ! » *La Marseillaise* s'éleva splendide, écrasante de force et enflammée d'ardeur, entraînant, dans une course fabuleuse de gloire et de triomphe, toute une armée de héros en guenilles.

Heures de gloire, nées d'une force mystérieuse, vous avez eu des lendemains ! De nos jours, à l'instant où le bruit du canon résonnait comme un glas, où l'obus meurtrier laissait derrière lui cette traînée sanglante, faisait un trou béant dans un chef-d'œuvre d'art, réduisait en éclats une pauvre masure, l'idée comme autrefois, s'est réveillée splendide, ardente de courage, faite de dévouement, poussant au sacrifice. Une nouvelle France s'est levée ; une âme fière et calme formait une barrière, n'ayant qu'une pensée : « On ne passera pas, on vaincra ! » Et l'idée héroïque a vaincu cette fois l'insolence et le crime.

A ces moments tragiques succéderont, je pense, des heures de repos, heures silencieuses, heures de souvenance, où notre âme ennoblie s'éveillera très fière, pareille, en son calme, à ces statues de marbre qui offrent des lauriers aux tombes des vainqueurs. Après l'orgie de sang, l'atrocité du crime, il faut un idéal pour panser la souffrance, charme puissant par qui l'âme s'exalte, recherchant la beauté pour oublier l'horreur, transport vers l'infini qui nous conduit jusqu'au sublime, splendeur qui nous fascine, voilant toute douleur d'un rayon lumineux.

Cet idéal, nous le retrouverons, plus vibrant par son inspiration d'origine divine, dans la pensée recherchant les perspectives de l'immortalité de l'âme. Avec elle, nous nous réveillerons sous l'action mystérieuse d'une force magnétique, nous entraînant vers l'Infini ; avec elle, nous laisserons l'ombre du néant pour nous complaire dans la lueur magique de l'astral.

L'idéal n'a-t-il pas été de tous temps le mirage vers lequel des âmes audacieuses se sont égarées? N'a-t-il pas bien souvent attiré ces âmes exaltées vers les rives inconnues? N'a-t-il pas été subitement grand physicien, changeant le désert immuable par l'enchantement d'un décor, donnant au rêve une forme, produisant enfin l'étincelle qui impressionnera l'œuvre?

Cet idéal, né de la pensée, s'attachant aux révélations d'outre-tombe, est la voix qui, d'en haut, nous dit : « Va, aie des ailes, laisse pour un

instant l'image de la terre, tâche de déchiffrer ce qui est écrit au ciel. Vers la brèche étoilée, dans le noir du néant, derrière ces clartés, derrière ces ténèbres, l'ombre des morts passe et repasse ».

Fait d'amour et de souvenir, cet idéal nous porte à consoler ceux qui souffrent et qui pleurent. Phare dans la tempête, il donne par instants des traînées de lumière qui sauvent du naufrage la frêle embarcation, et la vague en furie peut s'abattre écumante sur le rocher qui porte le phare étincelant ; elle se brisera sans être parvenue à réduire à néant le signal lumineux. Au grondement des eaux soulevées par l'orage, le phare répondra par un trait de lumière, qui montrera l'horreur des ondes déchaînées.

De même, dans la vie, cet idéal ne s'arrêtera point au sarcasme des uns, au parti pris des autres. Au-dessus des pitreries d'un Dickson, de la rumeur houleuse de certains, il planera, impassible, répondant à l'injure par la consolation. Et si d'aucuns s'agitent pour lui nuire, pour l'étouffer dans son élan, plus fort que l'étau qui l'enserre, il brisera les liens. Éthéré, il ne peut plus être enlisé par l'effort ; son domaine est l'espace ; il se joue de la boue que lui jette la terre.

Si quelquefois il s'est glissé, dans l'étude du merveilleux, comme d'ailleurs dans toutes les recherches, des observations erronées ou des sujets d'une moralité douteuse, capables de tricheries, il n'en résulte pas pour cela qu'un détail prenne la proportion d'une généralité et que, par ce simple fait, toutes les recherches doivent être considérées comme nulles ou mal fondées. Ce serait, je crois, faire preuve de lassitude, mettre en marge la persévérance et enfin s'épouvanter devant bien peu de chose. A quoi serait réduite l'envergure de la science, si elle s'effarouchait devant le moindre obstacle? N'est-ce point en renouvelant sans cesse les expériences, en sacrifiant tout à la recherche, que les plus belles découvertes nous ont été données?

Emporté par l'attrait du mystère, attiré vers les sphères inconnues, c'est là, dans ce mirage, que le savant poursuivra à même son rêve.

Profanes sont ceux qui nous disent : « Halte-là ! il y a erreur, il y a un gouffre ! » Erreur, ironie bouffonne ! une erreur qui demande à être contrôlée, qui se soumet à la science. Erreur ! l'appréciation des savants ! Erreur, la possibilité des faits reconnus probants ! Bouffonne ou profane, toute recherche envisageant l'Au-delà ! Les nouvelles perspectives nous sont donc interdites : nous devons rester fidèles aux vieilles traditions. Un voile est jeté sur l'abîme ; les morts sont voués au silence ; à nous de taire nos appels ; murons-nous dans notre douleur sans implorer des disparus un signe, tel est l'arrêt formel que d'aucuns

d'entre nous prononcent. Insensés qui se trouvent très dignes dans une forfaiture, qui se trouvent sublimes dans une lâcheté !

De nos temps, la pensée corrompue menace d'envahir toute une génération. Il est bon d'arrêter ses effets désastreux, en démontrant que les liens puissants qui l'attachent à la matière, que le joug humiliant qui l'étreint est parfois bien plus tyrannique que la pensée purement idéale.

Plongé dans une atmosphère de rêve, le penseur reste maître de ses actes ; il n'est, en somme, l'esclave que de son idée. L'homme matérialiste est esclave de ses actions, louvoyant constamment vers des servages plus ou moins vils, pour arriver au but désiré. La pensée se trouve donc amoindrie, rabaissée, étouffée dans ses envolées, si elle nuit au résultat demandé. Les élans vers l'infini sont arrêtés, c'est un recul, un repliement sur elle-même qui lui est commandé.

Le matérialisme a supprimé à l'homme l'idée d'un Au-delà ; alors il n'a su envisager que le vide et, pris de vertige, il est retombé sur la terre. Devant cet abaissement moral, la philosophie spirite crie : Gare ! cette pensée asservie qui est le plus souvent mercantile et qui s'échange ou se vend au poids de l'or, elle la veut libre. Élément divin de l'homme, c'est vers l'astral qu'elle doit s'envoler. Cette philosophie qui nous entraîne vers l'étude de l'invisible, qui nous donne un espoir au-delà de la tombe, qui élève l'âme par ses aspirations, se base sur une loi de vies successives, s'édifiant par là même sur une théorie faite de justice et de moralité. Avec elle, nous n'envisagerons plus nos actes comme seuls responsables de notre destinée, ils peuvent y remédier, mais la changer toujours, cela est impossible. Ce serait d'ailleurs insensé de le croire, ce serait jeter un anathème à la souffrance, mépriser ceux qui pleurent, taxer d'incapacité leur morne désespoir. La mort n'est-elle point fatale? La fortune ne favorise-t-elle pas souvent des ignorants? Pourquoi l'imprévu malgré tous les raisonnements, la surprise malgré toutes les hypothèses, l'arrêt dans le chemin tracé d'avance ; envisagé sous toutes ses faces l'arrêt fatal qui vient réduire à néant toutes les combinaisons possibles?

Une force indéniable, et avec laquelle chaque mortel est obligé de soutenir une lutte continuelle, semble s'opposer à la réalisation de nos désirs. S'il y a lutte, c'est qu'il y a obstacle et d'où vient cet obstacle, si ce n'est de la fatalité?

La fatalité, envisagée au point de vue catholique, doit être considérée comme une épreuve sans motif; au point de vue spirite, c'est une expiation. Nous devons donc nous y soumettre et par là même laisser toute initiative et rester neutre devant tout événement? Non, nous avons

le droit de réagir. L'effort pour la combattre étant une lutte, la lutte équivalant à une souffrance, nous supportons l'épreuve aussi bien en la bravant qu'en nous y soumettant. Si nous croyons aux vies successives, la fatalité, c'est la dette ; l'effort, c'est le paiement.

. . . .

Si l'homme allait véritablement au gré de ses caprices et de sa volonté, forçant les circonstances et produisant, par là même, des résultats désirés, l'homme d'action sortirait toujours vainqueur de la lutte. Or, combien d'exemples nous sont donnés du contraire! Fouillons dans la vie des grands hommes et nous verrons quelle route douloureuse certains d'entre eux ont été obligés de poursuivre : Galilée, Colomb, Le Dante, le Tasse, Papin, de Girard, Bourseul, Michaux, Thimonier, Sauvage, Goubet, et combien d'autres ! Triste odyssée que celle de ces génies qui tombent au champ de gloire, malgré l'effort et le talent.

Nous, générations nouvelles, nous qui bénéficions de leurs travaux immortels, oserions-nous les blâmer en les accusant d'avoir manqué de volonté? Oserions-nous dire qu'ils sont restés inertes devant les événements, qu'ils n'ont pas su dompter en maîtres et qu'ils ont subi en esclaves? Arrière ! ne jetons pas au vent des paroles profanes, sachons comprendre la douleur. Si la postérité veut enfin rendre justice, après leur mort, à ces hommes de grand génie, à ces regrets voilés de gloire n'ajoutons pas la calomnie.

Tandis qu'en admettant que nous ayons une expiation à subir, expiation que notre âme, dans un élan d'amour vers Dieu, a demandé pour effacer les traces passées, nous nous inclinerons devant toute douleur sans maudire cette fatalité qui, âpre, farouche, vient nous harceler pendant la durée de la vie ; nous comprendrons que c'est vers un but que nous marchons, que notre existence n'est pas hasardeuse, mais commandée ; nous concevrons alors la lourdeur de la tâche qui nous incombe, d'une part, la faute à effacer, de l'autre, la responsabilité de notre existence actuelle.

Faite à cette idée, notre pensée s'élèvera vers l'infini. L'au-delà ne lui apparaîtra plus impénétrable, fait du Néant avec la profondeur du gouffre et la confusion du chaos. Plus légère, elle ressentira une force attractive vers l'astral dont elle essaiera de déchiffrer l'énigme.

Nous pousser vers la science, nous consoler, travailler à notre évolution, tel est le but de la philosophie spirite. Aux murmures orageux qui grondent après elle, je dirai simplement : « Reculons en arrière, au siècle où nos aïeules racontaient des légendes, le soir, au coin du feu, vers l'an 1425, et dirigeons nos pas vers l'exquise vallée où la Meuse murmure. Là, parmi les halliers, les arbres enchevêtrés, cheminons lentement.

Près du hêtre des Dames, un émoi nous étreint, pieux saisissement où s'exhale notre âme. C'est là, sous cet ombrage, que Jeanne d'Arc venait ; c'est là, dans ce silence, que seule l'onde rompait, qu'elle entendit ses voix, qu'elle vit dans l'extase ses saintes lui apparaître, visions de l'Au-delà toutes nimbées d'astral, éclipsant le soleil, miroitantes dans l'ombre de mille coloris.

Et Jeanne, en ces moments, oubliait de la Terre la noire profondeur pour s'envoler vers Dieu.

O vous qui souriez des faits des invisibles, vous qui jetez un blâme à ceux qui s'orientent dans l'angoissant mystère du troublant Au-delà ; n'est-ce pas un blasphème que vous jetez à Jeanne, dont l'âme merveilleuse a su, dans un élan, avoisiner le ciel?

Cette pensée occulte, Jeanne a su l'immortaliser. L'ombre des temps a pu jeter un voile sur jadis, sur hier ; mais les visions de Jeanne surgissent du passé et, tout comme autrefois, la sainte s'est levée devant l'envahisseur. Nos armées ont vibré sous l'impulsion mystique, et face à l'oppresseur, Jeanne s'est réveillée, et son nom répété tout bas a, sur la Marne, arrêté l'ennemi et préparé ainsi la victoire finale.

O pensée lumineuse, pensée douce et mystique, pensée de l'Au-delà, tu viens dans le danger, tu viens dans la douleur effleurer de ton aile l'abîme de la Terre; pareille à la colombe de l'arche de Noé, tu viens dans la tourmente jeter au désespoir ton rameau d'olivier.

E. DE BEAUVAIS.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

Le Bureau du Comité de l'*Union Spirite Française* vient d'envoyer la circulaire suivante à ses adhérents :

N'ayant rien d'urgent ni d'important à soumettre à la délibération du Comité, et vu les difficultés de voyage, les membres de votre bureau ont jugé bon de retarder sa réunion jusqu'au mois de novembre prochain. Une convocation sera adressée en temps utile à tous les membres.

Nous sommes heureux de vous dire que les adhésions continuent à nous arriver nombreuses ; elles sont pour nous un puissant encouragement à persévérer dans notre tâche à grouper tous les spirites sincères dans un sentiment d'union, de solidarité et de fraternité. Nous étendrons notre action à tout ce qui peut augmenter notre force ; nous ne serons forts que si nous savons être unis. Nous vous mettons en garde contre ceux qui pourraient chercher à nous diviser.

Nous vous adressons, en même temps, sous pli séparé, deux exemplaires de la brochure d'Allan Kardec « Le Spiritisme à sa plus simple expression », dont, ainsi que nous vous l'avons déjà annoncé, l'*Union Spirite* a fait éditer 10.000 exemplaires. Nous tenons cette brochure de propagande à la disposition des sociétés, groupements et membres adhérents, moyennant le prix de 0,15 cts (frais d'envoi en plus). Ces brochures peuvent être vendues 0,25 cts. En nous aidant tous à les répandre, vous nous aiderez à faire de nouveaux adeptes à notre doctrine, et des membres adhérents à notre Union.

Grâce à un accord de M. Meyer avec les messageries Hachette, cette brochure se trouvera aussi à l'avenir dans toutes les bibliothèques des gares.

Nous serions reconnaissants à nos adhérents, à nos frères, de veiller à ce que ces brochures soient exposées en bonne place dans les bibliothèques et vendues au prix fixé de 0,25 cts.

Il importe aussi que vous nous signaliez tous les faits nouveaux, phénomènes ou communications ayant un caractère d'intérêt général, et que vous fassiez tous vos efforts pour étendre l'action spirite dans votre rayon respectif. Chacun, vous aurez à cœur de nous adresser de nouveaux membres. Vous pouvez, de votre côté, compter sur notre appui.

Nous vous prions de croire à nos sentiments fraternels et dévoués.

Le Président,
G. Delanne.

Chronique Étrangère

De plus en plus, c'est à juste raison que la grande presse, en Angleterre et dans les deux Amériques, constate le « déferlement » des idées spiritualistes dans le monde. On en vérifie l'élargissement, de mois en mois, par l'incessante création de nouveaux groupes spirites, et par l'attention qu'attachent aux faits du spiritisme, aux expériences et aux phénomènes, d'innombrables organes à grand tirage qui, il y a quelques années encore, faisaient, systématiquement, le plus complet silence sur la question, lorsqu'ils ne la tournaient pas en ridicule.

La presse française, bientôt, restera, seule, sur la réserve. Il est permis de constater son attitude indifférente et de s'en affliger. Un jour viendra, qui n'est peut-être pas très éloigné, où elle se départira de son mutisme obstiné. C'est qu'alors elle aura reconnu qu'il est des courants trop

irrésistibles pour qu'on leur résiste indéfiniment. Ce jour-là, nous nous réjouirons de voir les grands journaux de notre pays suivre l'exemple des presses britannique et américaine. Pour le prestige moral de la France, de cette terre élue où la plupart des grandes idées sont nées avant de rayonner dans le monde, pour la patrie d'Allan Kardec, il eut été fort beau que notre presse ne se laissât point devancer par les presses étrangères. Mais il est toujours temps de comprendre et d'agir. On nous assure qu'un important journal parisien se propose d'ouvrir, à bref délai, une chronique « Spiritualisme et Spiritisme ». Nous sommes, pour le présent, tenus de ne pas désigner encore ce journal, mais s'il réalisait son projet, nous pouvons lui garantir, par avance, que des milliers et des milliers de Français lui en seraient reconnaissants.

Ce n'est point dire qu'à l'étranger le progrès de nos idées ne va pas sans contradictions. Il serait superflu, en cette chronique qui n'est point un *article*, de faire le tableau des points de vue opposés, et même des polémiques qui, sur le sujet du Spiritisme, agitent en ce moment les clergés anglais et américains et aussi beaucoup de partisans ou d'opposants laïcs. En résumé, on observe que, dans les Églises, bon nombre de prélats considèrent nos doctrines et nos preuves comme une vérité de laquelle ne doit pas s'offenser la foi du fidèle. De très nombreuses approbations ecclésiastiques sont venues au vicaire Vale Oven, dont les écrits spirites, — dictés par l'Esprit de sa mère défunte, — sont hebdomadairement publiés par le *Weekly Dispatch*. On trouvera, plus loin, quelques renseignements sur cette admirable série de communications qu'il serait désireux de voir traduire en français, dans leur ensemble qui composerait un très important ouvrage, à tous points de vue. Partout, en Angleterre, on lit et commente ces pages de « Derrière le voile ». Elles contribueront puissamment à rallier des adeptes à nos croyances.

De même, les conférences-tournées de Conan Doyle, l'auteur de la *Nouvelle Révélation*, répandent-elles, jusque dans les villages, la bonne parole. A Londres même, le 11 mars, l'orateur soutenait une controverse en présence de milliers d'auditeurs. Le contradicteur, M. Mc Cabe, qui niait tout du spiritisme, jusqu'aux expériences les plus certaines, les plus indéniables, a péniblement soutenu le combat. Et pouvait-il en être autrement? M. Conan Doyle l'a invité à venir constater, de ses propres yeux, des phénomènes. C'était la meilleure réponse, tant il est vrai que les manifestations des Esprits deviennent de plus en plus nombreuses et probantes.

Des faits? Si l'on voulait, mensuellement, les relater tous, il y faudrait un fascicule de cette revue. Hâtons-nous d'en signaler quelques-uns qui ont un caractère particulièrement démonstratif : il nous suffit

d'ouvrir, au hasard, les revues qui nous parviennent de tous les centres spirites du monde entier.

Le *Correio de Maceio* (Brésil), nous dit la *Revista de Estudios Psiquicos* (Valparaiso, Chili), signale le fait suivant : Un marin anglais, James Pawdell, pendant que son navire faisait escale à Recife (Pernambuco), rencontre en cette ville une jeune fille dont il s'éprend. Il renonce à se rembarquer, reste à terre et se marie. Après quelques années, il a le malheur de perdre sa femme, qui lui laisse un enfant de trois ans. La mignonne présence du pauvre petit ne suffit pas à consoler la douleur du veuf. Son caractère se modifie profondément. Il boit. Il s'énivre. Autrefois ouvrier sérieux, il n'est bientôt plus qu'un habitué de la taverne *Lunch Room*. Un soir, dans ce cabaret maudit, il demande une bouteille de whisky, la boit presque d'un trait et la bouteille encore à la main, tombe si fâcheusement, qu'il se blesse et perd beaucoup de sang. Conduit à l'hôpital, il reste trois jours dans un état de profonde léthargie : les médecins, enfin, certifient sa mort. On l'enterre.

Le soir des obsèques, les habitués du *Lunch Room*, tout à coup étonnés par un vibrant bruit de chaises, se retournent, et dans un coin sombre, épouvantés, *voient* James Pawdell, assis, songeur, le coude sur une table. L'un d'eux, plus brave, marche vers l'apparition, mais Pawdell se lève, passe la porte, sort dans la cour obscure et disparaît. Le bruit de cette affaire se répand en ville, au point que la police de Recife en vient à douter que l'ancien marin soit mort : on pense que peut-être un autre malade, décédé à l'hôpital a été enterré à sa place.

L'exhumation est ordonnée. Et l'on constate avec horreur que le couvercle du cercueil a été « éclaté » par la pression des genoux, que les yeux du présumé mort expriment l'atroce angoisse d'un suprême combat, que les ongles des doigts crispés sont incrustés dans les paumes. Pawdell a été enterré vivant. Il était revenu le faire savoir à ses compagnons de beuverie.

Un cas *d'avertissement* est publié par la même revue chilienne. Laissons parler le correspondant : « J'étais allé à Cincinnati, pour acheter diverses machines utiles sur ma plantation. Au retour, je m'arrêtai quelque peu à Quiwille, où je pris passage sur le vapeur *Cartel*. Je devais le quitter à Vieksburgo, non loin du lieu de ma résidence. A peine étais-je à bord, qu'en pleine conscience, tout-à-coup, je m'entendis murmurer à l'oreille : « Avant la fin du voyage, la chaudière fera explosion ; il y aura naufrage ». L'avertissement m'était donné impérieusement. J'en ressentis une forte impression. Or, il se trouvait que ma cabine était près des machines. Je pris la résolution d'aller parler au capitaine pour lui demander de changer de cabine. Intrigué par mon insistance, il m'en

demanda la raison. Je n'osai lui confesser la véritable cause de ma résolution. A la fin, pourtant il se laissa convaincre par mes motifs tout spécieux et m'attribua une autre cabine. Sur le même bateau embarquait mon ami, le sénateur Gibson, de la Louisiane. Je lui dis pourquoi j'avais agi ainsi et l'engageai à m'imiter. Il crut que je n'avais plus un sou de bon sens. De fait, rien ne pouvait donner crédit à l'avis anonyme et mystérieux. Croyant difficilement aux Esprits, je n'obéissais, en cette circonstance, que contraint et forcé par une volonté supérieure à la mienne. Le jour s'écoula sans incident. La nuit vint, placide et sereine. A deux heures du matin, — nous étions à peu de distance de Memfis, — voilà une explosion formidable. Une partie du plafond de la cabine tombe sur moi. Je suis enveloppé dans un nuage de fumée. Je m'échappe comme je puis, m'oriente, arrive près d'une chaloupe que l'on allait mettre à la mer, à tribord. Quelque temps après, nous étions sur le rivage. Le navire avait pris feu. En retournant chercher quelques rescapés, j'eus le bonheur de sauver le sénateur Gibson. Trente personnes furent ainsi recueillies, sur 180 passagers. La machine avait effectivement sauté. La protection qui m'avait conservé la vie m'a donné la conviction, que je n'avais pas, de l'intervention des êtres de l'autre monde dans la vie des humains ».

Los Principios, organe de l'« Union pour la Vérité », à Buenos-Aires, parle, sans malheureusement fournir de détails, en son numéro de janvier (1), de ce remarquable médium, Juan G. Santander, qui, dans la République de l'Équateur, surprend les savants les plus sceptiques, par le caractère stupéfiant des phénomènes qu'il produit. Santander est un parfait illettré. Pourtant il écrit les pages les plus brillamment littéraires, les plus exactement scientifiques.

Misericordia y Luz, de la Havane, publie deux belles photographies de matérialisations, un homme et une femme : ces reproductions sont accompagnées d'un judicieux commentaire de M. F. Armentaros Estrada.

Reformador raconte ce fait curieux survenu à Rio-de-Janeiro : un soir, plusieurs familles s'étaient réunies pour écouter la musique militaire sur une place de la ville. Une toute jeune fille, soudain, disparaît. On se met en quête pour la retrouver, mais sans succès. La mère, affolée, s'en va de rue en rue, demandant son enfant à tous les échos. Vains efforts ! Et voilà que dans une avenue, elle est interpellée par un jeune homme qui s'afflige de la voir si désolée. Instruit du fait, il semble frappé d'une idée et invite la malheureuse à l'accompagner dans une maison où il se rend précisément. Là, sont réunies diverses personnes, pour une

(1) A la même date, *Los Principios* publie un portrait de M. Léon Denis « apôtre de la cause spirite » et un portrait d'Allan Kardec « le célèbre explorateur de l'Inconnu ».

séance de spiritisme. Il y a un médium. Incrédule, la maman éplorée l'interroge, lui remet entre les mains un objet ayant appartenu à l'enfant. Et le médium de déclarer bientôt que la fillette a été volée par une mulâtresse et qu'il voit l'une et l'autre. Il désigne la rue, le numéro de la maison. On s'y porte en hâte. Le médium avait dit vrai. Et la maman retrouva la petite disparue !

A la «Better Way Spiritualist Society», nous fait connaître *The Progressive Thinker*, un médium se met à parler et l'un des auditeurs apprend que l'esprit d'un de ses amis, décédé depuis trois années, est présent. L'esprit dicte au médium la dernière conversation qu'il eût, de son vivant, avec le témoin stupéfait du prodige. Le médium énumère questions et réponses en changeant de voix, selon le partenaire. « Il m'avait promis, avant de mourir, fait savoir l'auditeur, qu'il se manifesterait de telle façon qu'il n'y eut point de doute possible. La conversation reproduite l'a été fidèlement et, autant dire, mot pour mot ».

A Topeka (Kansas), vivait jusqu'il y a peu de semaines encore, un certain David Williams, médium qui, dès 1912, annonça la grande guerre, « où toute l'Europe serait engagée, et où les États-Unis prendraient part ». Le journal ci-dessus désigné lui attribue quelques autres prophéties à long terme, non moins authentiquement réalisées. (Notons à ce propos que la même feuille américaine (31 janvier) publie diverses prophéties pour 1920. La visionnaire Mary C. Vlasek aperçoit, entre autres faits, qu'avant la fin de l'année, le Japon tirera l'épée contre l'un des peuples avec qui il combattit l'Allemagne. (?)

Le capitaine A. Pearse, dans une petite agglomération du nord de l'Australie, parmi des mineurs, fait connaissance d'une famille composée de la mère, du père et d'un garçonnet de six ans. Il se prend d'affection pour l'enfant. La mère meurt tandis que le père est absent, au travail sur un « claim » éloigné. Teddy, un jour d'orage, est en promenade. Des torrents de pluie s'abattent sur le pays ; la foudre tombe en plusieurs places. Où est le boy? On part à sa recherche. Il reste introuvable. On craint qu'il ne se soit noyé dans quelque trou. Deux semaines s'écoulent, lorsqu'un matin, Pearse *entend* une voix, celle de Teddy qui, à la question : « Où êtes-vous? » répond : « Dans l'arbre, dans le grand arbre. » Un arbre se dressait sur la plaine. Il avait été frappé par la foudre, et à demi troué par le haut. Dans le vide ainsi creusé, on trouva le corps du petit, à demi rongé par les bêtes. L'enfant s'était abrité là. « Je l'enterrai près de sa mère, relate le capitaine, et, la nuit suivante, elle et lui vinrent à moi. Et j'entendis à nouveau la voix de Teddy qui disait : « Maintenant, nous sommes encore ensemble ». (*Light*, 14 février.)

Et, du *Light* du 21 février : « Un télégramme de Milan fait savoir

que l'esprit de la mère du poète d'Annunzio a été évoqué, en une séance à Trieste. Elle pria que l'on avertit son fils de quelque grave danger qui le menaçait, et le lendemain, elle revint se plaindre que l'avertissement n'ait pas été donné. Lorsqu'on lui demanda de prouver son identité, elle dessina, par le moyen du médium dessinateur, un petit crucifix et une cloche. D'Annunzio, informé de ces faits, reconnut, en le croquis, deux objets qui figuraient autrefois dans la chambre de sa mère. Il a exprimé sa gratitude à ceux qui l'avaient instruit de cette communication ».

A Falkirk, un médium de Glasgow, Mme Johnston, se tourne vers l'une des personnes présentes et lui dit : « Vous vous occupez de livres? » — « Non », est-il répondu. — « Pardon, je dis que vous vous occupez de livres. Vous avez compté des colonnes de chiffres, dans un livre, la semaine dernière ». — « C'est vrai ». — « Vous vous êtes trompé dans telle page. Vous avez fait une erreur ». — « C'est impossible ». — « C'est pourtant certain ». Le lendemain, à son extrême surprise, l'infaillible comptable trouva une faute d'addition, à la page désignée. *(Light, 28 février.)*

The International Psychic Gazette (février 1920), consigne le fait suivant. A Holyoke, Massachussets, Mme Ray Corser Duquenne, médium voyant, aperçoit tout à coup, dans son salon, le 29 décembre 1919, un homme assez grossier d'apparence, se tenant les jambes écartées, les mains dans les poches, et qui donne son nom : « David Falkner ». Il y avait dans la pièce quelques visiteurs. Mme Duquenne demande si l'on ne connait pas un certain Falkner. Il est inconnu de tous. Mais l'apparition insiste, et dans des termes plutôt mal élevés *(ungentlemanly)*. Mme Duquenne lui fait observer son attitude incorrecte et rompt l'entretien. Pourtant, le lendemain, curieuse de tirer l'incident au clair, elle écrit à tout hasard à un ami qui demeure à New-York : « N'avez-vous jamais connu un nommé David Falkner? » Sans fournir d'autres explications. La réponse ne tarde pas et elle est ainsi conçue : « David Falkner? Un de mes anciens employés. Actuellement il doit être dans les Death-Watch Guards. Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis septembre 1918 ».

Le Jornal da Tarde publie un récit que reproduisent tour à tour la *Folha do Norte*, *Verdade* (Brésil), puis *Ecos do Além* (Portugal). De remarquables séances y sont relatées, où interviennent des apports de fleurs, échangées entre assistants par les soins des esprits. Des anneaux sont transportés d'une main à l'autre, et entre personnes différentes. L'esprit prend soin de remettre à l'épouse l'alliance du mari, et réciproquement. Détail plaisant, on invite l'esprit à faire tomber le pince-nez

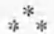
d'un assistant. Et la table aussitôt d'épeler : « Il ne faut pas toucher au pince-nez de la police. » La personne désignée appartient, en effet, à la police municipale et l'esprit considère sans doute que les gardiens de la sûreté publique n'auront jamais assez d'yeux.

Dans le livre récemment paru, *A Subaltern in Spirit Land*, ouvrage dont l'*Occult Review* de février publie un compte-rendu, on trouve, dicté par un soldat mort au champ d'honneur, le récit de la bataille où il périt : la vie et le tumulte des tranchées sont décrits sous de vives couleurs. Puis, c'est la mort du conteur, sa profonde surprise dans une soudaine obscurité, sa conviction qu'il est toujours vivant, son désir de... fumer. Enfin, il aperçoit un Allemand. Il le tuera donc. Mais l'autre est mort, comme il l'est lui-même. Les deux hommes peuvent impunément s'étreindre à la gorge : le temps est passé où ils pouvaient encore se faire du mal.

Dans la *Weekly Dispatch*, le vicaire Vale Oven consigne une très longue communication du même genre, et il fait observer que si l'on connaissait la forme du langage adopté par les Esprits des soldats morts au feu, et encore tout pénétrés d'argot militaire, on ne serait pas toujours très... édifié.

Le même vicaire Vale Oven (d'Oxford, Lancashire) ou plutôt l'esprit de sa mère, décrit, avec d'abondants détails, ce qui est appelé, dans la communication « la colonie scientifique des âmes ». Les Esprits de haute culture s'assemblent en une sphère où, dans un décor que l'on peut malaisément imaginer, semé d'architectures magnifiques, temples, pavillons, etc. —; ils étudient progressivement les lois de l'Harmonie universelle. L'esprit qui dicte ces révélations au vicaire d'Oxford, prévient souvent que ses paroles sont et doivent être obscures pour nos entendements limités. Il s'efforce de nous faire connaître ce que nous sommes fort mal préparés à comprendre. Ce n'est qu'en termes très approximatifs qu'il parle des véritables *laboratoires* pourvus de ce qu'il est bien obligé de qualifier d'*instruments*, car il n'a pas d'autres expressions pour nous donner une idée, même vague, de la vérité. De même fait-il savoir qu'il assiste à de constants changements de colorations dans l'« atmosphère » où il réside, ces phénomènes étant le résultat d'états psychiques collectifs, et répondant à telle ou telle intention ou circonstance qui groupe les Esprits au travail. Il y a là une investigation périlleuse pour nos intelligences limitées, dans un domaine où les Esprits eux-mêmes, malgré leur clairvoyance, se heurtent à des mystères inexpliqués, sur lesquels, parfois, ils ne peuvent risquer que des inductions. Les communications Oven sont vraisemblablement celles qui sont allées le plus loin dans l'inconnu : il n'est rien d'étonnant que souvent elles nous laissent perplexes par leur prodigieux caractère d'inédit. Un chapitre

bien émouvant est celui où est décrite l'arrivée de certaines âmes « lourdes et inquiètes » dans l'Au-delà. Elles n'osent suivre leur chemin. Il faut que des Esprits charitables viennent les guider. Elles atteignent à un point où des « Esprits veilleurs » les signalent de loin, en dirigeant vers elles des rayons que nous dirions, ici-bas, *lumineux*, mais qui sont plutôt des irradiations psychiques, destinées à fortifier, à soutenir l'âme égarée, et à l'aider à atteindre son but. C'est là un véritable *pont de lumière, pont de force*, pour franchir le suprême abîme qui sépare l'âme voyageuse du terme qui lui est assigné. Nous reparlerons de cette saisissante suite de communications.



Concluons par divers renseignements intéressant le monde spiritualiste.

The Occult Review (mars 1920) applaudit à la création de l'Institut métapsychique de Paris, sous la direction de M. le Dr Gustave Geley.

Une Société spirite israélite a été constituée à Londres sous le nom de *The National Jewish Spiritualist's Society* : Pioneer Rooms, 25, Prince street, E. 1.

On signale, à Londres, un nouveau médium, Mrs Mary Inkpen, originaire du Dorsetshire et qui développa ses facultés médiumniques, très rapidement, après qu'elle lui eurent été révélées par le médium Mrs Roseblade, et le Dr Bulter, en un voyage qu'elle fit à Vancouver.

Très bel article, dans la *Psychic Gazette* de janvier, sur Sir William F. Barrett « le père des recherches psychiques ».

Constancia, le 4 janvier, exprime le vœu d'une meilleure coordination de travaux entre toutes les sociétés spirites argentines : « Je crois interpréter l'aspiration des spirites de ce pays, en manifestant le désir de voir se réunir une assemblée — ce qui n'est pas dire un congrès — où pourraient être établies de plus intimes relations, pour favoriser la propagande de la doctrine et son orientation, entre nos diverses sociétés ».

Revista de Espiritualismo constate qu'actuellement existent dans le monde, plus de 6.000 sociétés spirites.

La *Revista de Estudios Psiquicos* (février 1920) publie une traduction de l'article de *La Revue Spirite* : « Conan Doyle et le mouvement spirite en Angleterre » (juin 1919).

Un riche Californien, M. José Wilson Smith, vient d'affecter une somme considérable à une grande édition des principales œuvres spirites.

La *Luz del Provenir* de Ciudad Estrada Cabrera (Guatemala) transmet aux pouvoirs publics une requête de Spiritualistes, tendant à l'éta-

blissement de cours généraux sur le spiritualisme, dans toutes les écoles de la nation.

En Espagne, *El Diario de Pontevedra* suit avec un intérêt constant le développement du mouvement spiritualiste.

On annonce, en Angleterre, la création du nouveau College of Psychic Science. Les « agnostiques », les sceptiques et les croyants y seront également accueillis. Les travaux commenceront au cours de cet été *(Light*, 7 février.)

Un «aimable» compliment au spiritisme : « C'est une véritable orgie de superstition ». *(Sunday Pictorial.)*

L'illustre savant Edison, au cours d'une conversation avec Sir Oliver Lodge, lui a dit qu'en principe, il n'était pas absolument hostile au spiritisme, mais qu'il préférait, au médium, « qui peut influencer les résultats par sa propre personnalité », l'emploi d'une *machine*, parfaitement impersonnelle : « la machine à faire parler les esprits ». Sir Oliver Lodge a répondu : « Eh bien, cette machine, trouvez-là. Nous l'expérimenterons de bon gré ».

Aux États-Unis, *The National Spiritualit's Association* a publié cette déclaration de principes : « Nous croyons à l'Infinie Intelligence. — Nous affirmons que les communications avec les prétendus morts sont un fait positif, prouvé par les phénomènes du spiritualisme. — Nous certifions la responsabilité morale de l'Individu et disons qu'il fait son bonheur ou son malheur, selon qu'il obéit aux lois psychiques de la nature. — Nous déclarons que la Porte du Salut n'est *jamais fermée*, pour aucune âme humaine, sur cette terre ou après ».

M. CASSIOPÉE.

CONFÉRENCE

Sous les auspices de l'Union spirite Française, une conférence a eu lieu à la *Salle des Agriculteurs*, 8, rue d'Athènes, le dimanche 18 avril à 14 h. 30.

Première partie : — M. Gabriel Delanne : Le Spiritisme et la Science.

Deuxième partie : — Mlle Adeline Dudlay, de la Comédie Française : *Communication de faits spirites obtenus par elle-même.*

CORRESPONDANCE

A notre abonnée de Bretagne : Nous ne pouvons vous donner dans la *Revue* les conseils que vous nous demandez par votre lettre du 11 mars. Notre Directeur, M. Jean Meyer, est tout à votre disposition pour vous fournir tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin, si vous voulez bien lui faire parvenir confidentiellement votre adresse, Villa Montmorency, Paris, 16e.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

63e ANNÉE MAI 1920



Anniversaire

L'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec a été célébré le dimanche 28 mars, devant le dolmen de la grande nécropole parisienne.

Cette pieuse cérémonie prend tous les ans plus d'importance, et l'on peut prévoir qu'elle se renouvellera ainsi régulièrement, à travers les siècles, avec un nombre toujours plus grand de manifestants. Car le Maître a révélé aux hommes le secret de leur destinée, et cette révélation, en assurant le triomphe de notre doctrine, lui vaudra la reconnaissance des peuples, sur cette Terre comme dans l'éternité.

A la Gloire du Maître

De l'abîme des temps surgit une lumière :
C'est l'esprit que répand la Gaule libre et fière.
Bien des siècles passés ont fui dans le lointain
Et le pays poursuit son lumineux destin.
Perçant l'obscurité qui nous séparait d'elle,
La lueur vient se joindre à l'aurore nouvelle
Pour guider les progrès de notre humanité
Dans les sentiers bénis de l'immortalité.
Mais quelle vision ! Dans la clarté splendide,
Un homme est apparu : C'est un Sage, un Druide.
Il se montre entouré d'un merveilleux décor,
Avec sa robe blanche et sa faucille d'or,
Cueillant le gui sacré qui croît sur les grands chênes...
Il connaît les vertus qui triomphent des haines,
C'est le Maître inspiré, le grand éducateur,
Communiquant à tous l'espoir consolateur
Qu'apporte à nos aïeux sa sublime doctrine ;
C'est le prêtre suivant la volonté divine,
En ces temps éloignés préparant le chemin
Où doit, vivant ou mort, progresser l'être humain...
Et sa religion est comme la nature
Où son âme a grandi contemplative et pure :
Grandiose, infinie !... Et nulle inique loi,
Ne restreint la pensée ou n'impose la foi.
L'homme n'a point construit ses temples magnifiques,
Ni prodigué l'argent et l'or sur ses portiques...
Seuls, les arbres géants et le feuillage épais,
Font, de l'immense nef un asile de paix
Où le jour entre à peine, où règne le silence...
L'Etre suprême est là dans toute sa puissance,
On se sent près de lui mystérieusement,
Tout, en ce lieu sacré, porte au recueillement...
Sous les dômes ombreux des chênes séculaires,
Le Maître vient dicter ses préceptes austères,
Et tout autour de lui ses disciples groupés,
Par son verbe prenant émus, enveloppés,
Religieusement écoutent sa morale...

Maintenant c'est le soir. Sur la terre ancestrale,
Les menhirs alignés, debout, silencieux,
Se dressent, solennels, semblant montrer les cieux
Où brillent mille feux qui scintillent sans cesse...
Le Maître a des trésors de profonde sagesse
Par les ans, lentement, dans son âme enfouis
Et qu'il va dévoiler sous les yeux éblouis
De disciples zélés qui, désireux d'apprendre,
Le suivent en tous lieux avides de l'entendre.
Tous savent qu'ils iront, un jour, revivre ailleurs,
Qu'ils se retrouveront en des mondes meilleurs,
Que ces mondes, ce sont les brillantes planètes
Qui, peuplant l'infini, gravitent sur leurs têtes...
Par le Maître célèbre ils sont initiés,
Sa science en a fait des privilégiés...

Le Maitre ! Quel élan vient, du fond de son âme,
Porter, dans son regard, la pure et vive flamme !
Quel mélange inconnu de force et de douceur
Fait ainsi resplendir son beau front de penseur !

Dans les siècles lointains brille encore la lumière
Qui nous guida jadis et nous est familière;
C'est l'esprit de la Gaule, il parvient jusqu'à nous
Et ravive en nos cœurs des souvenirs bien doux.

Soudain, quel ouragan s'abat sur la patrie !
Un ennemi cruel l'envahit en furie,
Et malgré les efforts de ses nobles enfants,
La Gaule, à la merci des bourreaux triomphants,
Voit son sol profané, ses libertés perdues,
Les Druides traqués, des femmes éperdues
Évitant, par la mort, d'épouvantables droits...
Le Maître disparaît, on n'entend plus sa voix...
Tout est enveloppé d'apparences funèbres,
Un silence angoissant règne dans les ténèbres...

Des siècles sont passés et dans l'obscure nuit,
A de rares moments, brusquement, l'éclair luit,
Montrant, chez les vaillants qu'on a peine à contraindre,
Le réveil d'une foi qui ne veut pas s'éteindre!...

Le moyen-âge vient, c'est le règne du mal,
Et le crime, toujours, tient son sceptre fatal...

D'autres siècles ont fui... La lointaine lumière
Semble, hélas ! se débattre en sa lueur dernière...
Va-t-elle donc s'éteindre au-delà de l'écueil
Qui la cache à nos yeux comme un voile de deuil?

Depuis que s'est produit le désastre effroyable,
Vingt fois cent ans ont fait un passé formidable
Au peuple qui, vaincu, subit l'iniquité ;
Mais tout passe et finit devant l'éternité...
L'horizon s'éclaircit, l'avenir nous appelle,
La nuit a disparu devant l'aube nouvelle,
La lumière expirante, en un puissant réveil,
Resplendit maintenant d'un éclat sans pareil.

Et partout se produit un mouvement étrange ;
On a l'impression que quelque chose change,
On entend vaguement des bruits mystérieux...
Des appels, jusqu'à nous, parviennent en tous lieux ;
On écoute, surpris, le caressant murmure
De voix dont la douceur révèle la nature,
Car ce sont bien des voix qui nous viennent du ciel,
C'est l'Invisible entrant dans le monde réel...
Oui, héros et martyrs de la Gaule meurtrie,
Abandonnant parfois la céleste patrie
Reviennent, entraînés par un cher souvenir,
Préparer avec nous un meilleur avenir.

Et voici qu'en ce temps l'on a vu reparaître
Le Sage d'autrefois, le Druide, le Maître.
Il vient continuer sa sainte mission
Et porter en nos cœurs la consolation,
En expliquant à tous sa sublime doctrine ;
Il nous dit vers quel but notre âme s'achemine ;
Avec sa foi profonde il sert la Vérité ;
D'un mystère il a fait une réalité
En montrant près de nous la fréquente présence
Des morts dont on croyait à l'éternelle absence ;

C'est le Grand Inspiré, c'est l'Initiateur,
Dont le souffle puissant et régénérateur,
Délivrant les humains du mal qui les enserre,
Va répandre partout le bien sur cette terre.

Allan Kardec n'est plus ! Le Maître vénéré
Que la Gaule, jadis, avait tant honoré,
Laissant sous le dolmen sa dépouille mortelle,
Est rentré de nouveau dans la vie éternelle ;
Mais son œuvre nous reste, et notre humanité
Lui devra le bonheur dans la fraternité.

KERMARIO.

Cérémonie au Père Lachaise

Ce fut sous un radieux soleil de printemps que se déroula, cette année, la cérémonie commémorative du retour à l'Au-delà du Grand Initiateur.

Plusieurs centaines de spirites se pressaient autour du dolmen d'Allan Kardec et à cette foule de fidèles, se joignit bientôt un nombre presque égal de profanes, venus dans la nécropole déposer le buis des Rameaux sur la tombe de leurs disparus.

M. Pierre Désirieux, au milieu d'un impressionnant silence, lit, au nom de M. Delanne, président de l'Union Spirite Française, fatigué, le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

« Puisque le culte du souvenir nous rassemble chaque année autour du dolmen de notre vénéré Maître Allan Kardec, il faudrait peut-être après lui avoir offert l'hommage de notre reconnaissante affection, profiter de cette circonstance pour étudier l'état actuel du Spiritisme dans le monde, et plus particulièrement dans notre pays, afin que nous puissions juger des progrès réalisés et des efforts que nous devons accomplir pour donner à l'étude et à la propagande de notre chère doctrine, le plus vigoureux essor. C'est ce que je voudrais faire brièvement ici.

La guerre, qui a désolé l'Europe pendant de longues années, a non seulement tracé de sanglants sillons dans le cœur de toutes les familles françaises, mais elle a produit également une diminution si considérable de ces éléments jeunes et actifs, que nous subissons aujourd'hui le contre-coup de ces terribles événements.

La paix ne nous a pas apporté le calme et la prospérité que nous étions en droit d'espérer ; les difficultés de la vie croissant chaque jour, produisent un profond malaise qui tourmente les esprits, car nous ignorons quand ce terrible état de choses prendra fin. C'est aux heures d'angoisse que nous devons élever nos pensées vers le monde spirituel, afin de lui demander le réconfort moral dont nous avons tous besoin. Nos guides nous avaient prédit que des luttes sanglantes auraient lieu entre les différents peuples et que des conflits sociaux en seraient la conclusion inévitable ; c'est pourquoi ils nous engageaient à répandre autour de nous les enseignements de justice et d'amour du spiritisme, qui seuls, peuvent amener le règne de la fraternité parmi les hommes. Il semble bien que nous soyons à une de ces époques de l'histoire où le sort des peuples se décide. Les luttes sociales ont acquis un caractère d'acuité incontestable. Le conflit des intérêts menace de produire des troubles graves avant qu'un nouvel équilibre se soit établi entre les intérêts opposés. Ce profond désarroi est dû en grande partie à ce que les hommes ignorent quel est leur véritable raison d'être sur la Terre. Le matérialisme a gangrené le plus grand nombre des consciences, de sorte que la masse, se figurant que la mort est l'anéantissement de la personnalité humaine, se rue avec frénésie vers toutes les jouissances matérielles, pour satisfaire son égoïsme.

Il est temps que nous fassions entendre la grande voix de la Vérité, que nous fassions connaître les certitudes que nous possédons et que l'on sache enfin que pour tous, la tombe n'est que la porte ouverte sur une vie nouvelle plus haute et plus sereine pour les justes ; mais aussi plus cruelle et plus impitoyable, pour ceux qui se sont abandonnés sans frein à toutes leurs passions mauvaises.

Ces enseignements ne sont pas de vaines déclamations philosophiques, mais des réalités mille fois démontrées par l'expérimentation spirite. Il est indispensable que personne n'ignore que la vie se continue pour chacun de nous sur la Terre, par des existences successives, où le sort de chaque être sera la résultante inéluctable de ses vies passées. C'est nous qui faisons à chaque instant notre vie future, car tous les actes entraînent mécaniquement des sanctions bonnes ou mauvaises, auxquelles nul ne saurait se soustraire, les conséquences nous suivant comme l'ombre suit les pas du voyageur.

Travailler au bonheur de ses semblables, c'est se préparer pour l'avenir une situation meilleure et empêcher le retour des sanglantes hécatombes auxquelles nous avons assisté.

Si ces hauts enseignements, si ces consolantes vérités pénétraient jusque dans le cœur du peuple, il est certain que les malentendus qui

nous divisent perdraient une grande partie de leur gravité et que, d'un accord unanime, tous les adversaires chercheraient un terrain de conciliation en prenant pour guide la sublime parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ».

Nous sommes encore loin, hélas, d'avoir atteint ce but si désirable ; mais, ce n'est qu'en travaillant avec ardeur et avec une inlassable persévérance que, petit à petit, nous arriverons à faire connaître ces lois de l'esprit sans lesquelles les sociétés ne pourront subsister.

Depuis notre dernière réunion ici, à notre point de vue spécial, deux grands événements se sont produits en France : c'est d'une part, la création de l'*Institut Métapsychique International*, de l'autre, la fondation de l'*Union Spirite Française*.

L'*Institut Métapsychique International* est la première société scientifique ayant pour objet principal la démonstration de la survie.

Reconnue d'utilité publique, le 23 avril 1919, elle possède, grâce à la générosité d'un philanthrope spirite, des moyens d'existence qui assurent la continuité de ses travaux pendant de longues années.

La tâche qu'elle a à remplir est d'une importance capitale pour le Spiritisme. S'il n'est pas douteux que toutes les formes de manifestations des esprits ont été démontrées vraies par les recherches des savants dans le monde entier, il n'en est pas moins certain que nous ignorons encore le déterminisme des phénomènes et que nous ne savons pas pourquoi une expérience réussit, ou pourquoi elle échoue, alors que les circonstances nous paraissent également favorables.

Sans aucun doute, il existe des lois qui règlent nos rapports avec le monde invisible et lorsque nous les connaîtrons, nos relations avec l'au-delà en seront considérablement accrues et facilitées. C'est une œuvre de longue haleine, qui demande le concours de spécialistes dans toutes les branches de la science.

Nous sommes certains que ces concours ne feront pas défaut à l'Institut, puisque, déjà, il compte parmi ses membres des hommes aussi distingués que compétents, tels que M. Charles Richet, Camille Flammarion, M. le comte de Grammont, D[r] Calmette, P[r] Tessier, etc. Sous l'habile direction de M. le D[r] Geley, l'Institut prendra bientôt l'une des premières places parmi les sociétés savantes de notre pays.

D'autre part, l'U. S. F., dont j'indiquais la fondation, l'année précédente, s'est constituée, et déjà nous pouvons annoncer qu'elle compte bien près de 700 adhésions individuelles, sans compter plusieurs centaines de membres qui font partie des sociétés ayant adhéré à notre Union.

Si ces résultats sont appréciables, ils ne sont cependant que le début

de la vaste extension que l'Union doit prendre pour remplir la tâche immense qu'elle a assumée.

La campagne de Conférences a été commencée à Lyon. Elle s'est poursuivie à Paris, avec le concours de spirites éminents : MM. Gaillard, Mme de Beauvais, M. le Pasteur Wiétrich. Elle se continuera dans le courant de cette année. D'autre part, une édition de la brochure d'Allan Kardec, « Le Spiritisme a sa plus simple expression » a été tirée à 10.000 exemplaires et doit être vendue au prix coûtant, dans toute la France. Nous ferons les efforts les plus persévérants pour créer de nouveaux centres de propagande, et pour encourager la formation de bibliothèques, dans lesquelles le public pourra s'instruire de nos doctrines. Nous espérons que chacun voudra nous prêter le concours le plus actif, car la tâche que nous avons entreprise est considérable, nous ne pourrons la mener à bien que si nous avons l'aide active de tous nos frères, qui sentent comme nous la grandeur du but que nous voulons atteindre.

Ce n'est pas seulement en France que le mouvement spiritualiste s'est développé : en Angleterre, il a pris une importance considérable, grâce à la conversion d'un romancier éminent, Sir Conan Doyle, qui consacra ses puissantes facultés de psychologue et d'investigateur à l'étude du phénomène spirite.

Son livre, la *Nouvelle Révélation*, produisit une énorme sensation. Avec l'ardeur des néophytes, il organisa une campagne de conférences pendant plusieurs mois, au cours de laquelle il put exprimer, devant plus de 50.000 personnes, ses nouvelles convictions.

Le clergé, en Angleterre, se montre moins intransigeant que le nôtre, vis-à-vis du spiritualisme moderne.

Différents ouvrages ont paru dans le courant de l'année, particulièrement celui du Pasteur Wynn, dont une traduction française nous sera donnée prochainement; et même du haut de la chaire, un évêque protestant n'a pas craint de dire que si l'âme existe réellement, après la mort, il doit être possible de créer des rapports entre les deux mondes et que c'est à la science de nous dire si cet espoir peut être réalisé.

Il semble donc qu'une puissante vague de spiritualisme soulève nos deux pays, et malgré l'anxiété des heures sombres que nous traversons, nous devons avoir confiance dans les destinées de l'Humanité, car toutes les forces du Monde Invisible qui travaillent en faveur du Progrès, sont avec nous. Nous sommes assurés que le Bien l'emportera sur le Mal ; mais à la condition que chacun de nous comprenne la gravité de l'heure présente et nous apporte le concours le plus effectif, pour propager nos doctrines de solidarité et d'amour.

Et vous, cher Maître, à la tête des Esprits de Lumière, continuez

à nous inspirer, afin que nous restions dignes de poursuivre avec persévérance l'œuvre que vous avez si bien commencée, qui doit donner au monde la forte armature morale dont il a besoin pour s'élever toujours plus haut, vers cet idéal de Justice et de Fraternité sans lequel il n'est pas de bonheur ici-bas ».

C'est aux profanes dont nous parlions plus haut, que M. Pierre Désirieux s'adressa, après avoir montré comment, ayant erré de l'enseignement des religions au Matérialisme, l'homme sérieux, le penseur sincère est amené à nos idées par l'évidence des faits et la clarté de nos enseignements. Quelques-uns des auditeurs de passage réprimèrent le sourire railleur, la blague facile et restèrent pour écouter la parole scandée de l'auteur de : *On ne meurt pas*, M. Chevreuil, exposant la puissance de la doctrine spirite, appuyée sur des expériences incessantes. — Au nom de la Fédération Spirite Lyonnaise, M. Sausse vint saluer en quelques mots le Maître Allan Kardec.

L'hommage de M. Paul Bodier, s'adressa à Celui qui, au siècle des inventions matérielles, vint apporter la révélation de l'Esprit : un chaud appel au prosélytisme fut sa conclusion.

Le distingué trésorier de l'Union Spirite, M. Barrau, fit vibrer les cœurs lorsqu'il présenta la rénovation de l'enseignement du Christ, comme le Socialisme Spirite de l'avenir, socialisme sans haine, tout de fraternité et d'union. Quelques poétiques comparaisons firent retentir les bravos parmi l'assistance.

Optimiste comme on l'est peu souvent, lorsque l'âge vient, mais comme on le devient lorsqu'on applique notre philosophie, M. Auzéau montra, après un parallèle entre le Spiritisme et les Religions, la force de nos croyances comme le seul palliatif contre l'hydre de la guerre.

« Le Spiritisme est l'expression moderne des doctrines secrètes de l'antiquité, affirma M. le Professeur Giraud, il doit se substituer aux anciennes croyances, qu'une prudence naturelle avait rendues occultes autrefois. »

C'est sur la note poétique que se termina cette impressionnante réunion par un sonnet parfait de M. E. Gaudeau.

P. D.

Le jugement de l'Eglise

I. — La condamnation

L'Église condamne les pratiques du Spiritisme. Si vous tenez, en vrai fidèle, à l'approbation de votre directeur de conscience, vous vous abstiendrez scrupuleusement de communiquer avec les morts, à moins que vous ne soyez muni d'une autorisation spéciale.

Cependant, quelle que soit votre soumission, vous avez parfois des velléités d'indépendance. L'Église, dites-vous, cherche à me détourner du spiritisme ; mais son jugement n'est-il pas suspect? Dans la première moitié du XVIIe siècle, le tribunal de l'Inquisition, pour ne citer qu'un exemple, n'a-t-il pas sévi contre Galilée, parce qu'il croyait au mouvement de la Terre autour du Soleil? A cette époque c'était, paraît-il, une exécrable hérésie. Voilà donc une Eglise miraculeusement infaillible qui déclare contraire à la religion une opinion qu'elle adoptera plus tard. Je ne sais rien de plus inquiétant, car, si mon maître spirituel se trompe sur un point, il pourra se tromper sur d'autres et le solide appui qui faisait ma sécurité ne m'inspire plus la même confiance. Sans doute les théologiens ne sont jamais à court de raisons. Avec une habileté digne d'admiration, ils jettent sur vous le filet de leur dialectique : impossible de se dépêtrer. Il vous reste néanmoins l'impression que, si on vous interloque, on ne vous a point tout à fait convaincu. Il faut en général se méfier des avocats trop subtils.

Concédons à l'Eglise qu'il y a dans certaines communications médianimiques des banalités, des inconvenances, des hérésies. A quoi bon nier l'évidence? On risque de compromettre la meilleure des causes en voulant à tout prix dissimuler ses imperfections. L'adversaire très avisé vous les signale obstinément et se donne des airs de vainqueur, aux applaudissements de la galerie amusée de votre embarras.

Malheureusement pour votre directeur de conscience, les connaisseurs discernent chez lui le parti-pris trop apparent de voir le Spiritisme en noir. Les préposés du sanctuaire, si recommandables qu'on les suppose à juste titre, ne sont pas à l'abri des faiblesses humaines. Ils ont des préjugés, des intérêts, des animosités, des habitudes invétérées qui les dominent à leur insu et les inclinent parfois à se prononcer sans modération sur des sujets qu'ils ont abordés avec des passions de polémiste. Dans ces conditions, quelle est la valeur d'un jugement qui était tacitement formulé avant qu'on eût songé à s'enquérir? Ce sont des escri-

meurs adroits, capables de porter des coups dangereux, mais jamais mortels, car la vérité guérit toujours de ses blessures. Il vient même un moment où le parti qui s'est le plus acharné contre elle, oublieux des joutes d'autrefois, se défend d'en avoir été l'adversaire, en se disant indignement calomnié.

Quoi qu'il en soit, l'Église oublie, malgré son infaillibilité, que la science psychique est à ses débuts et qu'il y a de l'injustice ou, tout au moins, de la précipitation à l'apprécier sans aucune indulgence, d'après des tâtonnements inévitables. La Sacrée Congrégation de l'Index, avec son prestige un peu affaibli du reste, ne sait pas plus que le commun des fidèles, à quels résultats elle aboutira, lorsque des penseurs de génie, disposant de milliers de documents venus de tous les pays, seront en état de conclure sur des points encore contestés. Ayez donc la sagesse, jusqu'à plus ample information, de refréner votre antipathie, si vous ne voulez pas vous exposer au soupçon d'être excité contre un concurrent.

Pour être équitables ainsi qu'il convient à des gens sérieux, posons la question sur son véritable terrain. La force psychique existe : voilà un fait qu'on ne saurait désormais nier, sans donner la preuve de son ignorance. Cette force produit des phénomènes supranormaux, dont la liste s'allonge indéfiniment avec l'attestation des savants les plus autorisés. Parmi ces phénomènes, s'il en est qui peuvent s'expliquer par l'action du subconscient, d'autres très nombreux paraissent dus à l'intervention de personnalités du monde invisible, à tel point que des hommes considérables, après beaucoup d'hésitation, ont fini par adopter l'explication spirite. Il en résulte une démonstration expérimentale de l'immortalité de l'âme. Cela constitue dans la vie de l'humanité un événement si important qu'on voit dès maintenant se dessiner un immense courant d'opinion, où sont entraînés des millions d'affligés et de curieux vivement intéressés par le nouveau spiritualisme.

La communication entre les vivants et les morts, ou, pour employer une expression plus exacte, entre les incarnés et les désincarnés, se dresse devant la pensée avec la puissance d'une hypothèse qu'il n'est plus intelligent d'écarter dédaigneusement. Les sentences de l'Église ne prévaudront pas contre elle ; tous les moyens qu'on emploiera pour la dénigrer ne serviront qu'à augmenter son crédit. Le pire des dangers pour elle serait qu'on n'en fît aucune mention. Le Spiritisme pourra même tirer des attaques un autre profit, celui d'utiliser pour son perfectionnement les reproches, car un ennemi, quand il n'est pas trop aveuglé par la haine, discerne merveilleusement vos défauts et vous ne sauriez trouver un meilleur moyen de vous défendre, qu'en lui enlevant les motifs

de vous accuser, ce qui ne vous empêchera pas, à l'occasion, de devenir agressif.

Les détracteurs du Spiritisme insistent complaisamment sur les messages insignifiants ; ils ne parlent pas de ceux qui se recommandent par une grande élévation de pensée. Avez-vous lu les livres de Stainton Moses et de Stead? Où trouver une plus noble conception de la destinée de l'homme? S'ils étaient signés de noms que vous êtes habitué à encenser, vous n'auriez pas de termes assez élogieux pour en célébrer la haute moralité. Mais qu'il est difficile, surtout quand on se croit surnaturellement inspiré par la divinité, de rendre justice aux gens et aux œuvres qui ne sont pas de votre bord ! On craindrait, en étant impartial, de servir l'erreur, et, pour plaire à son parti, on sacrifie volontiers la vérité.

Le prêtre, immobilisé et comme roidi dans son dogme, se place difficilement au vrai point de vue pour juger les Esprits. Ceux-ci, quand ils essaient de communiquer avec nous, n'ont pas les facilités qui donnent ordinairement à vos conversations un tour aisé. Si vous étiez obligé de prononcer un discours en plein air, dans un épais tourbillon de poussière, non seulement les mots s'arrêteraient dans votre gorge, mais les idées ne vous viendraient pas, parce que vous seriez détourné de votre sujet par cet empêchement matériel. Les désincarnés éprouvent une impression analogue lorsque, de leur plan, ils arrivent sur le nôtre, où ils ne disposent pas librement de leurs facultés mal adaptées à ce milieu, étant obligés d'employer un instrument très variable, le médium, quelquefois bon, le plus souvent mauvais, en tous cas rebelle, avec sa constitution physique et intellectuelle, qui oppose une résistance. De là vient que fréquemment on constate, dans les communications médianimiques deux actions simultanées, un reflet de la mentalité du médium avec les signes caractéristiques d'une volonté étrangère. Que de fois nous avons observé ce phénomène! C'est dans des circonstances exceptionnelles que les personnalités psychiques, avec une grande fatigue, réalisent leur dessein. Or il y a parmi elles les mêmes dissemblances que parmi nous. Les messages se ressentent du caractère des communiquants. Les frivoles, les menteurs, les malfaisants y mettent leur perversité, surgissent comme des intrus, s'imposent ou sont évincés. Ces êtres inférieurs n'apparaissent guère que dans des groupes composés d'amateurs se livrant à ces expériences par divertissement. On obtient le genre de spiritisme qu'on mérite. Est-ce un motif de ne pas rechercher la compagnie d'individualités supérieures dont on retirera d'utiles enseignements? Faites-vous la rencontre d'un mal-appris, vous l'éloignez par la roideur de votre attitude, tandis que vous liez volontiers conversation avec un brave homme plein de bon sens, en lui exprimant

le souhait de le revoir bientôt, surtout si, récemment arrivé d'un pays lointain, il a des choses nouvelles à vous raconter. Ceux qui se fondent, pour vous détourner du spiritisme, sur des communications répréhensibles, ressemblent à un pédagogue qui, chargé de l'éducation d'un enfant, lui interdirait toutes les relations de société, sous le prétexte qu'il pourrait en contracter de mauvaises. Donnez-lui de sages instructions et principalement de bons exemples ; armez-le contre les tentations et laissez-lui une certaine liberté, afin qu'il apprenne à devenir un homme. S'il a de fâcheux penchants, les précautions excessives ne serviront qu'à développer une curiosité malsaine, l'hypocrisie et la tendance à passer par dessus les barrières ; s'il est doué de bons instincts, il aura plus de chances, sous sa propre responsabilité, de les faire fructifier au grand air que dans une serre chaude.

Assurément, le prêtre a des raisons de craindre que vous ne lui échappiez, en partie du moins, car il est possible que vous conserviez par respect humain, des habitudes de pratiquant tout en professant des opinions d'hérétique. Il vous dira que les Esprits émettent sur Jésus, les sacrements, le Dieu personnel, l'enfer, des idées réprouvées par l'Église. A ces idées diaboliques, il oppose sur un ton de commandement le dogme révélé, immuable, intangible. Il est dans son rôle ; mais sans offenser l'Etre suprême dont il interprète à sa façon la volonté, vous pouvez lui répondre qu'il ne suffit pas, pour démontrer la fausseté d'une opinion, de prouver qu'elle est contraire à la doctrine de l'Église. Si je crois à l'infaillibilité de l'Église, cette argumentation m'impressionne ; si je n'y crois pas, elle me laisse absolument indifférent. C'est une théorie, respectable puisque des hommes sérieux l'adoptent, très indiscutable néanmoins et abandonnée par une majorité sans cesse croissante de gens honnêtes qui raisonnent solidement. Elle vous semble d'une vérité évidente : il serait malséant de douter de votre sincérité. D'autres, non moins sincères, la jugent sophistique. Vous les considérez comme des égarés dont l'esprit est perverti par une mauvaise éducation ; et vous-même, ne seriez-vous pas, sans vous en douter, la victime d'une discipline intellectuelle qui fausse votre jugement? Jetez l'anathème, puisque vos principes vous y obligent ; nous voulons vous rendre la justice que vous méritez, parce que c'est moral.

(A suivre.)

Alfred Bénezech.

Quelques réflexions philosophiques

I

Désarroi moral

Toute grande guerre a été suivie de transformations sociales plus ou moins importantes, suivant l'extension du conflit. La guerre qui vient de finir échappe d'autant moins à cette loi que, par son énorme développement, elle a atteint réellement l'humanité entière. Profondément ébranlé par une catastrophe sans exemple, l'ordre social doit être révisé. Et, comme il faut entendre par ordre social tout ce qui règle les relations des hommes entr'eux, on voit que c'est l'organisation même des Sociétés qui est, sinon dans son ensemble, au moins dans ses détails, remise en question.

Déjà, dans les journaux et les revues, de nombreux articles ont appelé l'attention sur les travaux d'après-guerre, sur les transformations de l'agriculture et de l'industrie, du commerce et de la marine, de l'instruction et de la morale, de la politique et de tout ce qui s'y rattache, etc..

Ces transformations se préparent peu à peu. Elles sont en germe dans les mesures imposées aux nations alliées pour contenir et vaincre ceux qui ont déchaîné le fléau sur le monde. Puissent-elles se développer, puis arriver à maturité et apporter aux hommes un peu de ce bonheur vrai vers lequel ils aspirent depuis qu'ils sont créés.

Mais pour atteindre ce résultat n'est-il pas permis de penser que, de toutes les transformations envisagées, il en est une qui prime toutes les autres et qui doit les précéder toutes, sous peine de les laisser incomplètes et même inefficaces?

Cette transformation primordiale est celle qui intéresse la loi morale. L'état moral de l'humanité est certainement ce qu'il importe le plus d'améliorer et c'est ce dont, en général, on ne se préoccupe peut-être pas autant qu'il serait nécessaire. Depuis un siècle, d'incessants progrès ont changé la vie matérielle ; une révolution prodigieuse a modifié entièrement les conditions de l'existence. Mais ces progrès, dont nous sommes à juste titre si fiers, qui ont presque supprimé les distances, facilité l'échange des idées, transformé l'agriculture et l'industrie, mis à la portée des petites bourses les objets autrefois réservés aux riches, quels changements ont-ils apportés à la vie morale des individus et à celle des nations?

Sans doute on ne peut nier le beau mouvement d'altruisme (mot barbare adopté pour ne pas dire charité), qui a entraîné l'éclosion d'un grand nombre d'œuvres, provoqué de multiples dispositions légales, toutes ayant pour but de venir en aide à ceux que la vie a maltraités. Bien que ces œuvres et ces lois aient été souvent inspirées par des sentiments égoïstes, tels que le désir de fortifier une position sociale ou une situation électorale, elles n'en constituent pas moins un progrès moral incontestable. — Ainsi s'affirme, même dans l'ordre moral, cette grande loi du progrès qui entraîne les hommes vers un avenir meilleur.

Mais tout en rendant pleine justice au mouvement charitable qui a eu des effets si heureux, on ne peut s'empêcher de constater que le progrès moral, ainsi réalisé, reste très limité et dans un rapport bien faible avec le progrès matériel considérable qui caractérise notre temps.

L'égoïsme continue à régner, faisant toujours passer, même au prix de déplorables compromissions, l'intérêt privé avant celui de la collectivité. L'insouciance, la paresse, condamnent un grand nombre d'hommes à végéter et à envier ce qu'ont acquis les zélés et les travailleurs. Le sentiment du devoir est trop généralement méconnu, au grand détriment de l'individu et de la collectivité. Le besoin de satisfaire les appétits matériels, que, chez beaucoup, aucun frein ne modère, désorganise la famille, restreint la natalité, fait négliger l'éducation des enfants et entraîne l'intempérance, avec les effrayants ravages qu'elle exerce physiquement et moralement. Le respect du prochain et de ses biens reste malheureusement, pour un nombre d'hommes beaucoup trop considérable, dans les étroites limites que la crainte des tribunaux les oblige à ne pas dépasser.

La guerre aura-t-elle mis un peu de lumière sur ce tableau que l'on voudrait moins sombre? Les hommes qui ont, pendant si longtemps, stoïquement supporté toutes les misères, affronté courageusement tous les dangers des tranchées, monté héroïquement à l'assaut de positions redoutables et, enfin, jeté au-delà du Rhin l'ennemi détesté, reviennent-ils dans leurs foyers avec un esprit nouveau et transformeront-ils les mœurs autour d'eux? Sans doute ils ont beaucoup réfléchi et beaucoup appris. Ils ont vu combien est encore loin de nous cette fraternité universelle qui a engendré de si dangereuses utopies. Ils ont compris que toute organisation, militaire ou civile, exige une hiérarchie et qu'à l'autorité légalement constituée chacun doit respect et obéissance. Le sentiment du devoir, le respect d'autrui se seront peut-être mis au cœur de beaucoup d'entr'eux, mais leurs mœurs, dans leur ensemble, ne se seront pas modifiées. L'égoïsme n'a pas disparu et le besoin des jouissances matérielles, longtemps contenu, profitera de la paix pour re-

prendre peut-être un plus large cours. La guerre est une école où l'on apprend l'abnégation, la discipline, l'héroïsme et l'amour de la Patrie. Ce n'est pas une école de moralité. — Ne lui demandons pas ce qu'elle ne saurait donner.

Les mœurs ne vont donc pas se transformer spontanément par le fait de la guerre. On peut toutefois espérer qu'après l'ébranlement si profond qu'elle aura subi, l'humanité sera mieux disposée à accepter l'action des moralistes, qui joindront leurs efforts à ceux des économistes pour améliorer, à tous égards, la vie des nations.

Dans quel sens cette action doit-elle s'exercer pour être vraiment efficace? Comment agir pour que, dans l'ordre moral, l'homme progresse aussi bien que dans l'ordre matériel? A cette question, toujours posée depuis des milliers d'années, ont répondu maints moralistes et fondateurs de religion. Sous leur impulsion, de grands progrès ont été sans aucun doute réalisés. A la brute primitive a succédé peu à peu l'homme actuel, formé, qu'il le veuille ou non, à l'inspiration du grand souffle divin que le Christ a répandu sur le monde, en y introduisant l'éternel principe de la charité. *Hoc est preceptum meum ut diligatis invicem...* Mais combien lent a été le progrès et combien fréquentes les rechutes ! Que de fois on voit reparaître la brute primitive ! Allez en Belgique et dans le Nord de la France, dans les plaines de la Roumanie et sur les montagnes de la Serbie, et vous y verrez ce que sait faire une nation, soi-disant civilisée, dont tous les appétits sensuels ont été déchaînés..... L'homme est singulièrement arriéré. Ses instincts bestiaux le dominent encore et, malgré les illusions d'une civilisation toujours plus brillante, on retrouve vite en lui cette soif des jouissances matérielles, qu'il ne réfrène qu'imparfaitement et qu'il s'efforce à satisfaire au prix de toutes les compromissions.

Est-il donc impossible d'améliorer cette situation et de trouver le frein qui contiendra les manifestations d'un égoïsme contraire à tout progrès moral? Ce frein existe pourtant et les religions avaient su le trouver, en établissant des lois morales, qui, pendant longtemps, ont, dans d'assez larges limites, pu ralentir sinon contenir les impulsions de la bestialité humaine. Mais les religions n'ont plus cette puissance. Battues en brèche, depuis près de deux siècles, par une critique, où quelques vérités servaient à faire accepter beaucoup d'injustices et de mensonges, elles ont perdu une grande partie de leur crédit. Leurs principes sont, même par leurs adhérents les plus fervents, trop souvent méconnus et les sanctions qu'elles avaient établies contre les transgresseurs de leur morale, sont devenues inefficaces. — La grande majorité des hommes n'a pas, à proprement parler, de religion, tout en se pliant

à quelques-unes des pratiques extérieures de celle que chacun d'eux est censé professer. Cette situation peut-elle durer? A pareille question, il ne semble pas, tout bien considéré, que l'on puisse répondre autrement que par la négative.

L'homme, puisqu'il est devenu libre-penseur, ne peut pas ne pas penser quelquefois librement à sa destinée et se demander d'où il vient et où il va. Appliqué à la recherche de ce grand problème, il arrivera sans aucun doute à en trouver un jour la solution et, ce jour-là, il aura institué une religion dont les principes ne seront peut-être pas si éloignés, que certains peuvent le supposer, des principes qui caractérisent les religions actuelles.

Notre époque, au point de vue social et moral, a de nombreux rapports avec celle qui vit à Rome la fin de la République et le commencement de l'Empire. C'est la même désorganisation morale, le même oubli des devoirs, le même abandon des principes religieux, la même impulsion déréglée vers toutes les satisfactions matérielles. Aussi, aujourd'hui comme autrefois, voit-on la société ébranlée sur ses bases, chercher de tous côtés l'appui qu'elle sent instinctivement nécessaire à son équilibre. La société romaine, après de longues et terribles oscillations, trouva cet appui dans le Christianisme. Où la société actuelle le trouvera-t-elle? Sans doute dans un néo-Christianisme, remettant dans leur véritable lumière les principes de l'Évangile, qui restera toujours le Code éternel de la véritable morale. Quand et comment s'opérera cette révolution? Nul ne peut le savoir....., mais en présence des ébranlements prodigieux qui secouent l'humanité, il est permis de croire que « les temps sont proches ».

A défaut de religion, et en attendant qu'un nouvel ordre de choses ait transformé les sociétés, ne peut-on pas recourir à la philosophie et lui demander au moins quelques principes, susceptibles de dissiper le trouble moral dont souffrent les individus et les collectivités?

Au temps de notre jeunesse, quand régnait encore l'éclectisme, les philosophes étaient surtout des moralistes. Toute leur doctrine aboutissait à la notion du bien, innée en chaque homme et gravant en son âme une loi morale, ayant pour sanction le remords.

Par là, elle se rattachait si étroitement aux doctrines religieuses, qu'elle est tombée dans le même discrédit. Parmi les philosophes modernes, quelques-uns ont conservé, en leur donnant un nouveau vernis, les théories métaphysiques d'autrefois, mais le plus grand nombre rompant définitivement avec les idées considérées comme surannées, et se lançant dans la voie dite scientifique, ont posé les bases d'une morale « positive », actuellement impuissante en raison de notre igno-

rance, mais appelée, disent-ils, à un avenir brillant dans quelques siècles.

Certainement, dans deux ou trois cents ans les choses, sur la terre, se seront modifiées et il est probable que, même sans l'aide des savants, la vie morale de cette époque lointaine présentera quelques différences heureuses avec celle de l'époque actuelle. Quoi qu'il en soit, ce qu'il convient de constater, pour le moment, c'est l'impuissance de la philosophie, soit « métaphysique », soit « scientiste » à poser les bases de la vraie morale (1).

En présence de cette impuissance, ceux qui, en dehors de la vie terrestre, ne peuvent rien admettre, et qui ne sauraient supporter d'autre morale qu'une morale « laïque », se sont mis en campagne. Ils ont d'abord trouvé, ou plutôt retrouvé, la morale « de l'intérêt » qui n'est pas autre chose que la négation de la morale et ne pouvait être raisonnablement acceptée. Ils ont ensuite imaginé la morale « évolutionniste », essayant de faire sortir les règles morales de l'étude des conditions dans lesquelles l'état moral des hommes s'est transformé au cours des siècles. Cette tentative devait fournir une documentation fort intéressante, mais de laquelle aucune loi morale ne pouvait logiquement se dégager, car, comme l'a dit M. H. Poincaré, la « science des mœurs n'est pas une « morale : elle n'en sera jamais une ; elle ne peut pas plus remplacer une « morale qu'un traité sur la physiologie de la digestion ne peut remplacer « un bon dîner » (2).

En présence de cette impuissance, les promoteurs du laïcisme se sont tournés vers la morale de la « solidarité ». Ils ont pensé qu'une morale rationnelle pouvait être fondée sur le sentiment, que chaque homme intelligent doit éprouver, des devoirs qu'il a envers la société. Cette conception a fait écrire de nombreuses pages sur les bienfaits de la solidarité. Ces bienfaits ne sauraient être niés, mais comme il est aisé de placer à côté un nombre au moins égal de méfaits, on ne voit pas très bien comment sur un principe d'où découle autant de bien que de mal, peut être fondée une morale véritable : Aussi la morale de la solidarité a-t-elle eu le même sort que la morale de l'évolution, la morale de l'intérêt et toutes les morales qui s'éloignent de la morale évangélique.

(A suivre) Général ABAUT

---

(1) L'éclectisme avait une qualité. Sa doctrine était exposée, par la plume des Royer-Collard et des Cousin, dans une forme impeccable. On retrouvait la belle langue française, claire, musicale, souvent éloquente qu'aimaient nos pères. Les « scientistes » ont adopté un langage spécial, fortement imprégné de germanisme, rempli de mots techniques, au milieu desquels la pensée s'égare souvent et cherche en vain des précisions.

(2) *Dernières pensées*, page 243.

Conférence

donnée à la Salle des Agriculteurs de France sous les auspices de l'UNION SPIRITE FRANÇAISE le dimanche 18 Avril 1920

Après une présentation très spirituelle de M. l'avocat Philippe, M. Gabriel Delanne prend la parole. Ce grand champion du Spiritisme, si dévoué à la cause qu'il a si bien défendue depuis tant d'années, avait déjà conquis les sympathies de l'auditoire, avant d'avoir commencé sa conférence, parce que tous se rendaient compte de l'incomparable énergie qu'il devait fournir pour triompher de ses grandes douleurs physiques. C'est avec joie que j'ai constaté que sa parole était toujours aussi claire et aussi châtiée, ses démonstrations aussi rigoureuses qu'au temps où je l'entendis pour la première fois rue Saint-Jacques dans le vieil hôtel de Marion Delorme.

Une chose, dit-il, est digne de remarque, c'est l'identité des phénomènes psychiques dans tous les pays. Nous sommes donc bien là en présence de lois naturelles, et tous ces cas étranges, naguère encore à l'état sporadique, sont aujourd'hui systématisés et déjà appartiennent à la Science.

La Science a exercé la plus heureuse influence sur la religion elle-même. En modifiant les conceptions cosmologiques elle a bouleversé l'ancienne théologie et métamorphosé les vieilles croyances. Aujourd'hui elle est en train de dissiper une dernière illusion, la plus tenace et la plus douloureuse de toutes : celle de la mort considérée comme la perte immédiate de la personnalité.

Grâce aux patientes investigations de la Société des Recherches psychiques de Londres, fondée en 1882, dans le but d'établir la réalité des phénomènes, nous avons maintenant un faisceau serré de preuves en faveur de la survivance après la mort.

On pourrait classer ces phénomènes en deux grandes divisions : en phénomènes spiritoïdes, ceux qui, en démontrant l'indépendance de l'âme vis-à-vis du corps, postulent, par là même, la possibilité pour elle de résister au choc de la mort, et en phénomènes nettement spirites, ceux qui ne peuvent se produire que par l'intervention des désincarnés eux-mêmes. Dans la première classe, on peut ranger la vision à distance, tel le cas de Swedenborg, assistant de Gottenburg à l'incendie de Stock-

holm ; la prémonition si bien mise en évidence par Ch. Richet, et la télépathie que manifeste avec rigueur l'action à distance d'une âme sur une autre.

Invoquera-t-on pour expliquer ces derniers phénomènes l'intervention purement physique des forces de la télémécanique? Ce ne serait pas là de la science, mais du roman scientifique, car le cerveau est incapable d'une telle dépense d'énergie. Parlera-t-on d'hallucination véridique? C'est vrai pour un certain nombre de cas, mais pas pour tous. M. Delanne cite à ce propos le cas de cette dame de New-York qui, sachant son mari en mer et préoccupée à son sujet, à cause d'une violente tempête, lui apparaît dans sa cabine et est distinctement vue par un ami de son mari, qui félicite ce dernier avec humour, à son réveil, de recevoir ainsi la visite d'une dame. Quand le fantôme est aperçu par plusieurs personnes, à moins de recourir à l'hypothèse gratuite et quelque peu fantaisiste d'une hallucination collective, il faut admettre la réalité du fait. M. Stead cite des cas où il n'y a pas de place pour le doute, où l'apparition n'était pas un mirage de l'imagination, mais une réalité, celui d'une dame dont la présence fut constatée dans un temple, pendant toute la durée d'un culte liturgique, tandis qu'elle était chez elle, en proie à de vives douleurs et mise dans l'impossibilité de sortir. L'hagiographie nous offre de très beaux cas de bilocation, tel celui devenu classique de saint Alphonse de Liguori qui, étant à Arezzo, vint, avec son corps fluidique, assister à Rome le pape Clément XIV sur le point de mourir.

La conclusion logique de ces faits, c'est la réalité du dédoublement constaté chez bon nombre de personnes de leur vivant, et principalement au moment de la mort.

Il se constate aussi après la mort, et, avec cette nouvelle catégorie de phénomènes, nous entrons dans le domaine du Spiritisme. L'existence du corps fluidique n'est plus à démontrer, et sa réalité est le gage précieux de notre survivance. Il y a plus d'un demi-siècle, Allan Kardec, avait parlé d'une façon toute intuitive de ces fluides mystérieux, véritables effigies de l'âme frappées pendant nos vie antérieures. Depuis l'expérience a corroboré l'intuition, et une fois de plus la science a fait la conquête du mystère.

Qui ne voit la portée morale, pour l'individu et la société, d'une pareille croyance ! La fraternité universelle enseignée dans toutes les religions, prêchée par tous les sages, trouve sa confirmation dans une psychologie expérimentale dans les révélations du spiritisme. Nous venons de très loin et de très bas, de l'au-delà de la naissance, de l'au-delà peut-être de mille naissances. Nous sommes tous frères par notre misère native, frères aussi par notre destinée, par les magnifiques perspectives

qui s'ouvrent devant nous. Car nous continuons ici-bas par nos pensées, nos désirs et nos actes, à modeler nos corps futurs, nous sommes les creusets vivants, les laboratoires mystérieux dont sortira le surhomme immortel ; mais nous pouvons être aussi des sarcophages où l'âme est retenue prisonnière et où elle reviendra, si nous avons mal vécu, pour une nouvelle et douloureuse réincarnation. Quelle doctrine plus juste que celle-là, et aussi plus impressionnante ! Et comme c'est un devoir précis pour tous de la propager !

Mlle Adeline Dudlay, cette artiste de race, cette diseuse de la grande école, nous a apporté des communications d'un ordre personnel.

Une chose l'a frappée, au cours de ses recherches spirites, c'est le fait qu'après la mort, il n'y a pas pour les âmes désincarnées d'élévation immédiate. Il semble que les amarres qui les retiennent à la terre ne sont pas complètement rompues et qu'elles sont encore alourdies par les poids morts de l'existence. Aussi, il y a une sélection à faire dans les communications reçues : il y a celles d'en bas et celles d'en haut.

Ce qui l'a encore frappée, c'est la persistance des mêmes appellations, que les esprits lui donnent, chacun conservant sa coutume familière.

Quelques années avant la guerre, Mlle Dudlay reçut, sous forme symbolique, des messages avertisseurs, relatifs à la guerre, dans lesquels il était toujours question de « noir », de « ténèbres ». Pourquoi ces images? Est-ce dans un but pédagogique ou est-ce ainsi, dans une sorte d'atmosphère trouble que les Esprits voient les événements? C'est sans doute que les visions sont plus ou moins confuses, suivant le degré d'élévation des Esprits. Il faut donc tenir compte de cette imperfection dans les pronostics et ne les accueillir qu'avec circonspection et méfiance. Mlle Dudlay reçut aussi un avertissement relatif à l'incendie du Théâtre Français, le 8 mars 1900. Là aussi, dans les communications reçues d'Émile Perrin, et d'une amie défunte, il est question « d'influences noires » d'où elle sortira délivrée. Il s'agissait en l'occurence de l'horrible catastrophe où devait trouver tragiquement la mort la jeune Jeanne Henriot. Celle-ci, deux mois après, se communiqua à son amie, lui demandant pardon de la peine qu'elle lui avait faite et la suppliant de lui venir en aide, car la malheureuse, ignorant tout du mystère de l'au-delà, ne pouvait croire à sa mort et se voyait toujours dans l'affreux couloir où l'asphyxie l'avait saisie. Encore deux mois plus tard, une autre communication annonçait que pour elle la délivrance était commencée.

Mlle Dudlay nous parle encore d'un message relatif à Irène Muse, brûlée vive en 1909, et dans lequel on lui prédisait qu'elle quitterait les siens, qu'elle ne verrait pas la réalisation de ses rêves et serait la victime du feu. On sait qu'elle fût brûlée, victime de la maladresse de son coiffeur.

Ces faits et bien d'autres qu'elle n'a pu citer et qui pourraient enrichir la littérature spirite, sont pour la distinguée conférencière la preuve suffisante de la survivance personnelle, et de la possibilité, combien consolante, de communiquer avec nos chers disparus !

E. Wietrich.

Chronique Étrangère

Les «faits d'expérience» spirites sont signalés en nombre de plus en plus grand par la presse mondiale, et certains sont d'une toute particulière importance. Hâtons-nous, sans préambule, de noter les plus caractéristiques.

Voici comment, dit le *Progressive Thinker* (21 février), le médium Bert Reese réussit à convaincre Édison. Le grand savant doutait des phénomènes de clairvoyance. Reese fut le voir, lui décrivit minutieusement les travaux les plus secrets de son laboratoire et le convertit. Édison écrivit aussitôt un article dans le *New-York Times*, véritable *Credo* d'un convaincu. Le Dr William H. Thomson, auteur de *Cerveau et Personnalité*, tourna l'article en ridicule. Édison, piqué, envoya Reese chez le détracteur. « Revenez demain, fut-il dit au médium. J'aurai préparé de quoi vous confondre ». Et le savant de préparer quelques enveloppes, contenant des textes anglais, français, latins et arabes, et de les cacher dans divers meubles. Le jour suivant, Reese, posté devant chaque meuble *fermé*, dit ce qu'il y a dans les enveloppes, et répond, lui, profane, ignorant le français, le latin et l'arabe, à toutes les questions écrites du professeur Thomson. « Vous êtes une merveille, lui déclare enfin celui-ci, et je crois à la clairvoyance ». Et le lendemain, l'incrédule repentant affirmait publiquement sa certitude, dans le *Sunday Times*.

Le même *Progressive Thinker* (28 février) relate l'entretien du médium Mme L.-M. Ackerman, à la table, avec l'esprit de Théodore Roosevelt qui,au sujet de la Société des Nations,s'exprime ainsi: « Elle est mal construite. Mais c'est ce que le monde peut faire de mieux. Il y faut trouver l'union. Cela ne peut être parfait du premier coup, car ce n'a encore jamais été essayé. Quant à l'Amérique, elle ne saurait se tenir en marge des intérêts mondiaux. Elle a besoin de l'Europe comme l'Europe a besoin d'elle. Le monde a besoin de vérité, d'amour et de paix ».

Le 13 mars, le même journal décrit des expériences télégraphiques. Un appareil Morse, ordinaire, est sur la table. L'esprit d'un télégraphiste

mort vient l'actionner. On voit les clés s'abattre une à une et on en traduit aisément le langage. Le message est relatif aux conditions des esprits dans l'autre monde. Puis, — c'est au moment de la seconde attaque sur Paris, en 1918, — on apprend, d'avance, que les Allemands échoueront et seront bientôt battus, ce qui fut vrai peu de semaines après. Puis, un second appareil Morse est placé sous la table, et entre les deux appareils un dialogue s'engage. Enfin les deux Morse « battent » ensemble sur le rythme de chansons jouées par un phonographe. Pas un instant la chaîne des spectateurs n'a été rompue, et bien entendu, personne n'a touché les appareils.

La revue *Luce e Ombra* (Rome, janvier-février 1920) continue la publication si intéressante des faits d'apparitions de défunts au lit des mourants. Une infirmière d'hôpital voit près d'une femme qui agonise, une figure humaine, de forme nébuleuse, transparente et à travers laquelle elle distingue les dessins d'un paravent. Même cas se produit à West Pittston (témoignage Nerriman), au chevet d'une malade à toute extrémité. Un enfant qui va mourir reconnait, à ses côtés, sa mère défunte (témoignage W. Stainton Moses). — (Ces divers faits, non point absolument actuels, mais assez anciens, sont relatés après avoir été minutieusement contrôlés par des autorités des sciences psychiques).

D'après diverses revues européennes, *Reformador* (Rio-de-Janeiro, 16 février) rappelle le remarquable cas du jeune médium islandais Indridœ Indridason, dont la jeunesse avait été peuplée de visions, et qui, en transe, jouit de la faculté de lévitation, et s'élève dans l'air jusqu'au plafond, rééditant ainsi les fameuses expériences de Home.

The Occult Review (Londres, avril), publie ce récit d'une mère : « Peu avant de mettre mon bébé au monde, j'eus le sentiment qu'une personnalité invisible vivait près de moi. Ce devait être, me semblait-il, une femme plus âgée que moi. Elle m'imposa bientôt, de plus en plus, sa pensée. J'entendais sa voix quand elle faisait des vœux pour ma santé. Elle me dit son nom, sa nationalité, beaucoup de détails la concernant. Elle réclamait mon affection. A la fin, elle put se rendre visible à mes yeux. Deux semaines avant la naissance de l'enfant, elle m'apprit que son intention était de revenir à la vie, chez moi, et je fus fort troublée par cette révélation. La veille de l'événement, je la vis pour la dernière fois. « Soyez brave, me dit-elle, tout ira bien ».

« Ma fille naquit : c'était comme la miniature de mon amie spirituelle. La ressemblance s'accentua d'année en année. Un temps vint où j'eus la chance d'avoir des renseignements sur la précédente vie terrestre de l'esprit qui m'avait ainsi visitée. Ces preuves confirmaient le récit qu'il m'avait fait, avant la naissance de ma fillette. Je gardai tout cela absolu-

ment secret. Un jour, — ma fille avait 15 ans, — il advint que quelqu'un devant elle, prononça le nom que l'esprit m'avait dit être le sien. L'enfant se tourna brusquement vers moi et s'écria : « Maman, m'a-t-on aussi donné ce nom-là? « — « Aucunement », répondis-je. Et la petite d'ajouter, songeuse : « C'est étonnant mais ce nom me rappelle quelque chose ».

Dans la même revue, sont rapportés des rêves prémonitoires et télépatiques. A ne choisir que l'un d'eux, mentionnons le cas de cet enfant de deux ans et demi, qui se redresse soudain dans son lit et dit : « Maman, il y a un vieil homme près du berceau ! Il crie ! » Renseignements pris, on sut que, bien des années auparavant, un vieillard était mort dans cette chambre, geignant et gémissant d'une maladie douloureuse.

Psiquis (La Havane, janvier) publie une étude sur le puissant médium Julio Laroche, né à La Havane le 16 février 1883, de qui l'on assure que les esprits familiers sont Victor Hugo et Fulton *Psiquis* publiera un jour prochain une série d'expériences « à effets physiques » dues à ce médium cubain.

Lumen (Barcelone, février) enregistre une correspondance sur le cas récent de la maison hantée de Lima. Un médecin venait de s'y installer, après que le logis était resté très longtemps sans locataires. Une nuit, la femme du docteur sent qu'on lui touche les pieds. Éveillée, dans la pénombre, elle discerne un homme de stature moyenne, de visage dur, et qui la regarde fixement. Tiré du sommeil par un cri angoissé, le mari bondit, se jette sur le « voleur » qui recule devant une arme brandie, puis qui attaque et renverse son malheureux agresseur, et prend la fuite. Un petit serviteur accourt qui déclare avoir vu l'hôte mystérieux, et le décrit avec exactitude. On explore la maison. Toutes les portes sont bien fermées. Personne n'a pu venir du dehors. Quelques nuits plus tard, même visite, même alerte, bien qu'on eut pris toutes précautions. Une troisième fois, le fantôme revint, apaisé, doux, et faisant vers le médecin et sa femme des gestes convenables à les rassurer. Mais cette triple expérience leur suffisait sans doute, car ils déménagèrent dès le lendemain.

Une bien curieuse expérience est racontée par la revue *Light* du 6 mars. Autour d'un médium d'où se dégageait la substance pour partie constitutive d'une apparition, on trace sur le sol un large cercle avec de la poudre de carmin et lorsque la substance réintègre le corps du médium, on vérifie qu'elle a, en frôlant le plancher, *prélevé* assez de poudre carminée pour colorer les vêtements du sujet à la place même où elle a passé. L'expérience, tentée avec du methylène bleu et avec de la suie, a moins parfaitement réussi.

Dans une séance spirite *(Light*, 13 mars), le comte Mijatovich, ancien ministre serbe près de la Cour de Saint-James, entre en communication

Bibliographie

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Preuves expérimentales de la Survivance. — La doctrine secrète du Christianisme. — Relations des premiers Chrétiens avec les Esprits des Morts. — La Nouvelle Révélation, par Léon Denis.

Un volume de 432 pages nouvelle Édition considérablement augmentée, douzième mille. Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 fr. 50.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle Edition de ce livre, considérablement augmentée, car elle comporte, en plus de la première édition, en tenant compte de la différence des caractères employés, un grand nombre de pages nouvelles. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimentation psychique s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et faits récents. Les notes complémentaires ont été l'objet de remaniements et d'augmentations importantes. Ce livre offre donc au lecteur l'attrait d'une œuvre nouvelle. Rédigé en ce style clair et entraînant qui est familier à l'auteur, il nous tient au courant des importantes questions scientifiques, philosophiques et religieuses qui passionnent notre époque et sollicitent tous les penseurs ; il montre les analogies profondes qui existent entre le spiritisme actuel et les premiers temps du christianisme, la part des phénomènes dans l'avènement de cette doctrine qui a remué le monde. En ce moment où le spiritisme est l'objet des attaques violentes et systématiques du clergé catholique ce livre offre à tous les adeptes de nos croyances des moyens de défense et de controverse.

Dans ce but, un index alphabétique y a été ajouté afin de faciliter les recherches et indiquer tous les sujets se rattachant à ces vastes questions.

Voici en quels termes un grand journal spiritualiste signalait l'apparition de cet ouvrage : « Nous ne saurions donner au lecteur une idée, même affaiblie, de cet ouvrage extraordinaire, de la vigueur et de l'éloquence de ces pages, où l'auteur a su déployer toute la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste. On y trouvera en même temps qu'une méthode d'analyse, sachant utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, un fonds solide de science persuasive, qui donne à tout ce que la doctrine spiritualiste renferme de beau et de consolant, un relief clair et net, qui subjugue et élève l'esprit.

A tous ceux qui aiment le vrai et le beau, cette lecture offrira la plus grande satisfaction esthétique, une sorte de volupté de l'esprit qui se sentira flotter dans l'harmonie, la lumière et la vérité. »

avec l'esprit de la reine Draga, épouse du roi Alexandre, et assassinée avec lui en 1903. La conversation s'engage en serbe et la reine remercie le comte pour le courage qu'il eut à la défendre, devant l'Histoire, en publiant, à son éloge et contre tous ses ennemis, un ouvrage intitulé : *Une tragédie royale*. A la fin de la séance, la reine apporte au diplomate-historien quelques narcisses que, depuis, il conserve, comme un précieux souvenir.

Le *Daily Graphic* enregistre le cas d'une jeune fille, qui sans culture musicale, écrit des pièces pour piano, d'un caractère très original, et que l'on présume dictées par l'esprit de son frère, musicien décédé il y a peu d'années.

Le *Sketch* (10 mars) reproduit diverses peintures exécutées par miss Hargrave Martin, et dans la réalisation desquelles, sa main, par ailleurs fort inexperte en l'art de peindre, est conduite par des esprits.

En décembre dernier, lit-on dans le *Light* du 27 mars, un expérimentateur demande à un ami de choisir un livre dont il lui taira le titre et de le renfermer dans une enveloppe scellée. Puis, il évoque l'esprit de son père, et lui demande à la table, 1° le titre du livre, le nom de l'auteur, et la désignation d'une ligne de texte, à telle page que l'esprit voudra bien choisir. Réponse : « Titre : *Le Surnaturel ;* auteur : L. A. Weatherley. Page 5, ligne 12 : *le meilleur remède contre la superstition est de prévenir sa naissance* ». Tout était exact. La table ajouta : « Vous devez bien vous amuser de voir ce livre. » L'ouvrage de Weatherley tourne en dérision, en effet, la doctrine spiritualiste. L'esprit était très réjoui de constater que, précisément, c'était ce livre de *négation* qui servait à affirmer la survivance des morts. Ajoutons que, sa vie durant, le défunt, pasteur protestant, ne croyait en aucune façon à l'au-delà et méprisait les « tourneurs de tables ».

C'est *Light* qui, dans le même numéro, révèle le « cas de Barking-by-the-Towers ». Peu avant Noël, l'organiste de l'église rassemble divers choristes, et à l'orgue leur fait répéter des hymnes. Bien que les portes aient été soigneusement fermées, une vieille femme, soudain, s'approche de l'harmonium, écoute avec un visible intérêt, refuse, sans mot dire, une chaise qui lui est offerte, puis s'éloigne, dans l'église sombre, vers la sacristie. Comme il n'y a pas d'issue de ce côté, on la suit pour la prévenir, mais elle reste introuvable. Où est-elle passée? Par où est-elle sortie? La seule porte est restée verrouillée à l'intérieur. Mystère. Le soir même, l'organiste raconte ce fait étrange à un nonagénaire, habitant le pays, qui, à la description du visage et du costume archaïque, reconnaît une organiste, qui, quatre-vingts ans auparavant, lui faisait répéter les cantiques à l'église.....

Un fait assez typique s'est produit récemment à Chicago. Il est moins expérimental que sentimental, mais s'il est exact, il prouve un état d'esprit bien curieux. Le chef d'orchestre Campanini étant mort, le Conseil d'Administration de l'Opéra de Chicago a décidé que l'*esprit de Campanini* continuera à présider aux travaux de la maison. Certes, un remplaçant tiendra le bâton, mais le maëstro n'est pas considéré comme étant mort, et, si l'on en croit les journaux américains qui donnent cette nouvelle, on continuera à lire sur les affiches : Cleofonte Campanini, directeur de l'orchestre. Décédé.



Pour terminer, consignons ici quelques informations étrangères.

Le directeur de la Presse médicale anglaise s'affligeait de voir Crookes, Conan Doyle, Lodge, verser dans le spiritisme. *Lumen*, de Barcelone, lui répond : « Le devoir du savant est d'affirmer ce qu'il croit véritable, et non ce qui le paraît à la foule. L'avenir vous démontrera, comme à beaucoup d'autres, qu'avec les meilleures intentions, vous avez entravé la marche de la vérité, en vous appuyant plus sur des conjectures que sur des faits ».

Le 11 mars eut lieu à Londres le débat contradictoire sur le Spiritualisme, entre MM. Conan Doyle et Mc Cabe, ce dernier représentant l'Association de la Presse rationaliste. Mc Cabe a persévéré dans la conviction que le spiritisme n'est que fraude et mensonge. Pour lui, tous les médiums sont des illusionnistes truqueurs. Il a déclaré qu'on ne trouverait pas dix professeurs d'université ralliés à cette « sotte doctrine ». Conan Doyle a répondu par de nombreuses preuves de la vérité spiritualiste, et a produit une liste de 160 autorités scientifiques, parmi lesquelles 40 professeurs, résolument ralliés à la « sotte doctrine ». Parmi ces noms figurent Lodge, Crookes, Barrett (Grande-Bretagne), William James, Denton, Hyslop, Hyde (États-Unis), Richet, Geley, Grimard, Maxwell, Reichel (France), Lombroso, Pictet, Schiaperelli (Italie), Sans Benito (Espagne), Ochorowicz (Pologne). En outre, Conan Doyle a rappelé plusieurs expériences hautement et définitivement probantes : « Je suis sûr, a-t-il dit, que M. Mc Cabe n'aurait pas traité ce sujet aussi à la légère, s'il avait su, comme moi, la consolation qu'il a apporté à des milliers d'êtres humains ». De cette discussion mémorable, où les plus chaleureux applaudissements ont été à M. Conan Doyle, un procès-verbal intégral sera publié.

La revue *Psiquis* (octobre-novembre 1919) publie une étude intéressante sur M. José Jimenez Torres, vice-président de la Société Spirite

de Cuba, suivi d'une traduction d'un article de la *Revue Spirite*, de Paris, relatif à l'Institut des Sciences métapsychiques.

La revue *Alba* (La Havane, décembre 1919), publie la musique et les paroles de l'*Hymne Spirite*, œuvre du musicien Modesto Fraga. L'inspiration en est heureuse et l'harmonie très colorée.

Le journal cubain *El Dia* n'a pas choisi une heure bien favorable pour publier un article intitulé : *La banqueroute du Spiritisme*. Toutes les revues spirites locales lui font observer que c'est bien le contraire qu'il faudrait dire. Par contre, au Brésil, le *Correio da Manhã* ouvre une colonne par semaine aux auteurs spirites désireux de parler de doctrine ou de faits. Quel journal français serait aussi libéral?

Les centres spirites du Guatémala ont demandé qu'un cours de spiritualisme soit institué dans *toutes* les écoles de l'Etat : ils sont en voie d'y réussir.

Constancia, de Buenos-Aires, publie une conférence de M. B. Odell, sur « Le Spiritisme devant les problèmes sociaux ». Il y espère que le spiritualisme « aidera à l'établissement d'un régime de véritable justice ».

D'un discours prononcé à Chicago, le 10 mars, par Mme M.-E. Cadwallader, ardente protagoniste du spiritisme aux États-Unis, détachons cette belle parole : « Le ciel ne serait pas le ciel si l'amour devait finir au tombeau ! »

Un débat sur le spiritualisme a été ouvert au dernier Congrès de l'Église britannique. L'évêque de Saint Paul de Londres a combattu la doctrine et celui de Durham l'a soutenue, en s'élevant contre l'expression de « nécromancie ». « Il est trop tard, a-t-il déclaré, pour considérer le spiritisme comme une fraude. Des hommes de science, Crookes, Lodge, Flammarion, Lombroso, l'ont consacré. Je pense qu'il doit avoir désormais sa voix dans l'Eglise. Déjà beaucoup de juges hésitent, dans nos tribunaux, à condamner tels inculpés de fraude, qui réussissent à prouver leur indiscutable faculté de communiquer avec l'Au-delà ».

M. CASSIOPÉE.

La survivance de l'Ame
Son évolution après la Mort (1)

L'auteur de ce beau livre n'est pas un homme de science, mais un grand artiste, qui a sacrifié plusieurs années de son activité habituelle

(1) En vente à la Librairie Leymarie, 1 volume de 578 p. Prix 14 fr. 40, franco 16 fr.

pour les consacrer à l'étude d'un cas psychique des plus intéressants.

Nulle fantaisie, d'ailleurs, dans ce travail : aucune place faite à l'imagination. Au contraire, une méthode d'observation et d'analyse rigoureuse, une sincérité absolue dont l'évidence frappe avant tout le lecteur. L'artiste se révèle seulement par l'ordonnément du texte, le souci de la présentation, par la clarté du style et la mise en valeur des détails. Ces qualités diverses permettent de lire ce gros livre d'un bout à l'autre, avec aisance, et lui donnent l'attrait et le charme d'un beau roman, sans rien enlever à l'intérêt qui s'attache à une étude méthodique et bien conduite. Les psychistes doivent une grande reconnaissance à M. Cornillier de son effort admirable et qui sera sans aucun doute couronné de succès.

Voici la genèse de ce travail :

M. Cornillier, qui depuis longtemps s'intéressait passionnément à nos études, a eu la chance rare de rencontrer un sujet à la fois remarquablement doué et absolument dévoué. Les expériences, dont le récit constitue tout le volume, ont nécessité 107 séances Ne pouvant présenter *in-extenso* le compte rendu de ces 107 séances, qui aurait fait plusieurs volumes, l'auteur a pris la peine de les résumer, condensant chacune dans ce qu'elle avait d'essentiel Mais ces résumés, et c'est là leur grand mérite, laissent aux séances leur originalité propre, leur caractère particulier, en mentionnant spécialement les incidents imprévus multiples. Ces incidents très frappants, très inattendus, donnent un poids particulier aux assertions du médium et, au récit de M Cornillier, un caractère original et saisissant.

La survivance de l'âme est une étude de médiumnité intellectuelle. Le médium, Reine, soit spontanément, soit, plus souvent, après hypnomagnétisation, semble capable de vision à distance, de vision à travers les corps opaques, de prédictions d'avenir, et enfin de communion mentale avec les Esprits.

Son guide habituel, Vettellini, l'assiste, la dirige. Elle s'entretient avec lui avec une telle aisance que ce personnage mystérieux a, pour le médium comme pour son magnétiseur, une réalité objective indiscutable.

D'autres Esprits, avec l'aide de Vettellini, se manifestent parfois, mais ils ne jouent guère que des rôles épisodiques. En réalité, la *Survivance de l'âme* est avant tout, le résultat d'une collaboration : celle de Vettellini et de M. Cornillier.

Les faits principaux peuvent être divisés en 4 catégories : la 1re comprend : les faits *de visions à distance.*

Le médium a pu décrire fidèlement, avec détails précis et reconnus ensuite exacts, des lieux inconnus d'elle ; envoyée en corps astral auprès

d'amis ou de parents de l'auteur, elle a narré leurs faits et gestes, qu'une enquête consécutive a montré réellement accomplis. L'auteur, qui donne un certain nombre d'exemples remarquables de vision à distance, fait observer justement que, dans la plupart des cas, il ne pouvait s'agir d'une communion mentale entre le médium et lui, car les faits révélés étaient tout à fait contraires à ce qu'il pouvait supposer vrai.

Une 2e catégorie de faits comprend *la vision à travers les corps opaques* et quelques cas de *psychométrie*.

En voici deux exemples frappants :

1° « Je place entre ses mains une boîte bien fermée, enveloppée et attachée, dans laquelle j'avais mis ce matin trois petits objets : 1° un baromètre en cuivre forme montre ; 2° le petit support en bois noir de la boule de cristal ; 3° un lézard en bronze. — Je lui ordonne de voir ce que la boîte contient. Elle l'appuie sur ses genoux, l'entoure de ses mains et reste immobile. Après quelques instants, elle me décrit le baromètre très nettement :

« C'est une grosse montre : il y a un verre, avec des aiguilles, etc ». — Je crie bravo !

« Ensuite elle voit quelque chose... qui est noir. Elle le voit bien, mais elle ne peut comprendre ce que c'est. J'insiste. Elle fait beaucoup d'efforts, mais elle n'arrive pas à nommer l'objet, tout en affirmant qu'elle le voit bien, mais ne comprend pas ce que ça peut être. J'ai alors l'idée de changer l'inclinaison de la boîte (qui est restée immobile entre ses mains) et en la remuant légèrement, je fais prendre aux objets enfermés une position différente. Aussitôt elle reconnaît le support de la boule :

« Ah ça, c'est la chose qui sert à mettre ma boule. Mais je ne pouvais comprendre ce que c'était, parce qu'il y avait quelque chose d'autre collé contre, qui prolongeait la forme, et je croyais que c'était un seul objet ».

« La façon spéciale dont elle a vu, puis mon geste opérant la séparation des objets et déterminant de suite sa reconnaissance du support de la boule, enfin sa dernière réflexion, démontrent bien qu'elle ne lisait pas dans ma pensée, mais voyait en réalité les objets dans la boîte, tels qu'ils étaient placés ».

2° « Sans avertissement, je lui pose sur la main une bague en or que vient de me remettre A... Elle sursaute au contact comme si elle avait reçu une décharge électrique. Elle se redresse toute droite, semblant à la fois effrayée et attirée par l'objet. Elle le palpe, l'examine attentivement (les yeux fermés), puis tout d'un coup parle : « Dites, M. Cornillier, cette bague c'est pas d'ici, ça. Oh ! c'est pas à vous ; et ce n'est pas non plus à la personne qui la garde maintenant. Ça vient d'un pays

chaud, avec un ciel bleu, des villes blanches ; d'un pays où le soleil est intense. C'est une bague qui a reçu bien des influences. La personne qui l'a portée n'est pas morte comme nous. Oh, il y a eu bien des choses, des choses vilaines, tout autour d'elle. Cette bague vient d'un endroit étrange... comme une tombe .. oui, une tombe. Attendez un peu, je vais mieux sentir ».

« Reine se remet dans le fond du fauteuil, appuyant la bague sur son front. Puis elle reprend avec certitude, en affirmant tous ses mots : « Cette bague a été volée. Oh, par un vol ordinaire, non ! Elle a été volée au doigt d'un mort. C'était dans un tombeau, un corps embaumé. On a volé cette bague de la main de celui qui l'avait portée. — Ah, il en veut à ceux qui ont fait cela ! On ne doit jamais faire une chose comme ça. C'était quelqu'un d'important dans son pays. Oh, dans les temps passés... un être barbare. Il a commis bien des vilaines choses ! Maintenant j'en suis tout à fait sûre *Cette bague a été volée au doigt d'un mort embaumé, dans sa tombe, et vendue*. Il ne faut pas la porter surtout. C'est une mauvaise influence. Celui qui la porterait ne pourrait rien réussir. Il y a des gens qui riraient de cela : ça n'empêche pas que ce soit vrai ».

Après la séance, A... me dit que la bague a été prise (achetée) directement par un parent à lui dans un tombeau aztèque, durant une exploration au Mexique ».

Une 3e catégorie de faits, fort intéressante, est faite *d'identifications d'Esprits*. L'auteur, sans se dissimuler combien cette identification est délicate et comporte de causes d'erreurs a pu cependant, dans trois ou quatre cas, présenter des faits extrêmement convaincants.

Une 4e catégorie comprend, *des prédictions d'avenir*. La plus frappante est la prédiction de la guerre, faite en 1913, avec un certain nombre de détails précis et vrais en même temps que tout à fait inattendus. L'auteur a eu soin de montrer les passages de son manuscrit, dès la fin de 1913, à un certain nombre de témoins, qui sont prêts à confirmer la réalité de ces prédictions.

Il y a eu, d'ailleurs, dans d'autres prédictions de Reine, des erreurs que l'auteur signale avec une parfaite loyauté.

Mais la partie la plus importante du livre est faite des enseignements de Vettellini. Ces enseignements portent sur une infinité de questions, d'ordre philosophique, moral, psychologique et même physiologique.

Les conceptions de Vettellini sont avant tout réincarnationnistes, mais elles ont une originalité propre. Il en est même de très inattendues, et — pourquoi ne pas le dire? — de très discutables. Elles ont toutes, du moins, le mérite de faire penser.

Toute analyse des enseignements de Vettellini risquerait d'en donner

une idée fausse, parce que fragmentaire. Il vaut mieux laisser au lecteur tout le soin d'appréciation.

Le livre de M. Cornillier ouvrira la porte à bien des discussions et aussi sans doute à des contradictions.

Il n'a d'ailleurs aucune prétention dogmatique et n'est offert que comme le résultat d'une « enquête » faite de bonne foi dans l'Au-delà. Il montre à quels résultats on peut arriver, dans un domaine aussi complexe que le métapsychisme, même avec des moyens très simples, pourvu que ces moyens soient aidés d'une bonne méthode, de patience, d'esprit de suite et de bon sens.

Pierre QUEYRANNES.

Échos

De tous côtés nous arrivent des nouvelles de la solennité avec laquelle a été fêté l'anniversaire de notre vénéré Maître. Le *Progrès de Lyon* publie le portrait d'Allan Kardec, et rend compte de la cérémonie qui a eu lieu, sous les auspices de la *Fédération Spirite Lyonnaise*, dans la salle Philharmonique, où se pressaient plus de 500 personnes.

On nous annonce la création, à Carcassonne, de la *Société de culture morale et de recherches psychiques*, siège social, 60, rue de la Liberté.

La nouvelle Société, fondée le 14 mars, a déjà groupé un grand nombre d'adhérents. Les personnes éclairées qui sont à la tête de cette Société nous font bien augurer de son avenir. Elle fait appel aux idéalistes de toutes les écoles, mais se place résolument sur le terrain scientifique ; elle est dirigée dans l'esprit même de la Société psychique de Londres, qui compte W. Crookes, W. James et Bergson parmi ses présidents, et dans l'esprit du nouvel Institut Métapsychique International, fondé à Paris, reconnu d'utilité publique, dirigé par le docteur Geley et dont le Comité compte parmi ses membres le professeur Ch. Richet, de l'Institut, C. Flammarion et d'autres savants connus.

La Société Algérienne d'Études psychiques, 6, rue du Caravansérail, à Alger, très éprouvée par la guerre, est complètement reconstituée et

dirigée d'une façon très éclairée par son dévoué président, M. Mende. Elle vient d'adhérer à l'*Union Spirite Française*.

Sous le nom : *Union Spiritualiste Algérienne*, une Société vient d'être fondée à Oran, ayant son siège 5, boulevard du Lycée.

Cette Société est formée par l'Union des Spirites et des Théosophes. D'après ses statuts, son but principal est la vulgarisation du spiritualisme moderne, c'est-à-dire expérimental ; cependant dans l'article IV de ces mêmes statuts, nous lisons : « La Société s'engage à ne faire aucune expérience psychique dans son sein et à ne patronner aucun médium ».

Notre directeur a reçu de La Havane-Cuba, la dépêche suivante : « Congrès spirite inauguré cette nuit, théâtre Payret ; augure succès grandiose, assistance éléments supérieurs représentation pays. Jimenez, président ».

Nous publierons le compte rendu de cet important congrès dès qu'il nous sera parvenu.

Des spirites isolés nous demandent souvent des adresses de Sociétés, groupements ou médiums. Nous serions reconnaissants à nos abonnés, de nous faire connaître l'adresse de ceux qui sont à leur connaissance, afin que nous puissions donner satisfaction à nos frères. Nous les prions aussi de nous tenir au courant de tous les faits nouveaux présentant un intérêt général pour la cause. Notre *Revue* doit devenir un lien fraternel, entre tous les spirites. Nous les prions de nous aider à atteindre ce but.

Le 30 mai, à 14 h. 1/2, sera donné à la grande salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, une nouvelle conférence sous les auspices de l'*Union Spirite Française :*

Sujet : « *La Sympathie* », par M. le pasteur Wiétrich.

PARTIE MUSICALE.

Le piano sera tenu par le *médium* GEORGES AUBERT, qui sait charmer son auditoire par des improvisations d'inspiration des grands maîtres disparus. Nous renvoyons, du reste, nos lecteurs à l'article paru à son sujet dans le journal *La France*, du 31 mars 1920.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET C[ie], 18, RUE CLAUZEL.



A Jeanne d'Arc

Nous tenons à nous associer aux hommages officiels qui ont été rendus ces jours derniers à la grande héroïne.

Jeanne d'Arc n'appartient à aucun parti. Elle incarne le sacrifice pour la grandeur de la patrie, pour la vérité, pour la justice. Aux moments troublés que nous vivons, il est bon d'élever nos pensées vers cette noble figure, vers ce grand médium, vers cette martyre de sa foi.

Puisse sa mémoire devenir le symbole de l'union et de la fraternité des peuples !

J. M.

Le jugement de l'Eglise [1]

II

Morale au rabais et Salut aisé

Chaque Eglise a la prétention de valoir mieux que les autres. Vous auriez de la peine à convaincre un sectateur de Mahomet que Dieu a des attentions toutes particulières pour le catholicisme qui s'arroge une écrasante supériorité, en exaltant ses saints et en rabaissant systématiquement ceux des autres cultes, sans réfléchir que cette tendance au dénigrement constitue une infériorité. Il faut s'efforcer de ne pas l'imiter. Sachons reconnaître ses vertus : si nous n'avons pas d'autres mérites, nous aurons du moins celui de lui rendre justice.

Eh bien, oui, nous admirons les héros de la vie spirituelle dont il se vante, ses religieux de toute catégorie, les uns adonnés à la contemplation, les autres dévoués à des œuvres de philanthropie, ceux-ci nous paraissant plus intéressants que ceux-là. Il est beau de s'imposer des macérations dans un cloître, alors que tant d'épicuriens songent uniquement aux plaisirs des sens ; il est plus méritoire de rester dans le monde pour s'y rendre utile à ses semblables, ce qui n'empêche pas d'élever son âme à Dieu. Quoi qu'il en soit, le trait caractéristique de ces hommes éminemment pieux, c'est l'ambition de s'affranchir le plus possible de l'esclavage de la chair, pour assurer la prépondérance à l'esprit.

Le spiritisme, accusé par les fanatiques de sacristie de professer une morale au rabais, a précisément l'amour de cet idéal, avec plus de bon sens toutefois. Assurément tous les spirites ne le réalisent pas ; la plupart en sont fort éloignés, se contentant de demander aux communications médianimiques, soit du divertissement, soit des preuves de la survie, sans songer à la purification de leur âme. Et les familiers de vos sanctuaires, oseriez-vous soutenir qu'ils ne s'abaissent jamais à des pensées vulgaires? Ne sont-ils pas trop nombreux les dévots légers qui vont aux offices et à confesse, citent volontiers des maximes de l'Evangile et quelquefois ne valent guère mieux au fond que les pires des mécréants? Ceux-ci d'ailleurs ne manquent pas d'en faire malicieusement la remarque, avec le tort de s'en prendre à la religion, comme si elle était responsable des inconséquences de ses partisans. Abstenons-nous des jugements inspirés par le parti-pris ; ce sera une excellente manière de tra-

(1) Voir le numéro de Mai.

vailler à notre salut. Donnez-vous donc la peine d'examiner sans prévention un spirite de bon aloi. Cet homme est profondément pénétré de l'idée qu'en se désincarnant il continuera de vivre, accompagné de ses œuvres, dans un monde où sa condition sera d'autant plus heureuse qu'il aura davantage résisté aux séductions de la matière. Il cherche dès maintenant à réduire le plus possible, dans son âme, la part de la bête. Ce n'est pas qu'il espère se libérer, mais il y tend avec le sentiment de sa faiblesse, et cette humilité marque déjà un progrès dans l'évolution grandiose qui le mènera à la compagnie des Esprits supérieurs, sur les plans les plus élevés de l'Au-delà. Loin de s'isoler pour perdre son temps dans les pratiques des ascètes qui se rendent impropres par un excès d'austérité à des œuvres beaucoup plus utiles, il vit dans la mêlée, persuadé que la charité est la vertu par excellence, surtout quand elle enfante des œuvres de solidarité. La société est un organisme dont les individus doivent se considérer comme des membres intéressés, chacun selon ses aptitudes, à assurer la prospérité. Voilà, semble-t-il, la bonne manière d'honorer la Divinité qui n'a que faire des prières stériles où l'on puise surtout la satisfaction de se croire meilleur. Direz-vous que cette morale n'a rien d'original et qu'on en trouve la substance dans l'enseignement du Christ? Il ne s'agit pas d'être original ; la grande affaire est d'être vrai, et le spiritisme, en apportant quelque chose de nouveau, la démonstration expérimentale de la survie, n'a nullement la prétention de supplanter le christianisme, puisqu'il aspire plutôt à le servir ; on lui ferait injure, si on lui prêtait l'intention de rompre avec la plus respectable des traditions. Qui sait si l'Église, hostile en ce moment, ne s'efforcera pas plus tard de l'utiliser dans l'intérêt de son apologétique de plus en plus impuissante? Ce ne serait pas la première fois qu'elle changerait ses batteries, pour consolider son prestige, sans avouer toutefois ses errements.

La morale du spiritisme, ajoute-t-elle, manque de sanction. On évolue dans votre Au-delà, et il en résulte pour les plus mauvais la perspective de parvenir au salut comme les meilleurs d'entre les hommes. Pourquoi se gêner alors? Procurons-nous les jouissances des sens trop douces pour être négligées. Quand nous ne serons plus dans notre corps, nous agirons autrement ; en attendant, embellissons notre vie des plaisirs variés que le monde nous offre et qui probablement sont légitimes, puisqu'ils répondent si bien à nos goûts. Morale au rabais, salut aisé !

Etes-vous sûr d'interpréter sainement la pensée du spiritisme? Le désir de l'amoindrir ne vous rendrait-il pas injuste à son égard? L'homme qui pratique une morale relâchée retarde son évolution, et le progrès qu'il n'aura pas réalisé sur la Terre, il sera obligé de le conquérir avec

peine dans une nouvelle économie. Ce travail de réparation accompagné de regrets sera son châtiment proportionné aux fautes. Ses manquements au devoir resteront attachés à sa personne, jusqu'à ce qu'il en ait suffisamment expié les effets en s'améliorant. Cette nécessité n'est-elle pas de nature à inspirer des réflexions salutaires?

Cela ne suffit pas, répliquerez-vous. Que vous faut-il donc? La doctrine des peines éternelles seule capable de terrifier le pécheur? L'enfer, tel que vous le concevez, a-t-il une vertu moralisatrice? Le vrai croyant est fortement impressionné par la perspective de tortures épouvantables ; il l'est au point que certains en deviennent fous. Mais sont-ils nombreux aujourd'hui ceux que ce dogme retient sur la pente du péché? La plupart de nos contemporains ne le prennent pas au sérieux à cause de sa monstruosité. Comment ! vous nous présentez Dieu sous les traits d'un père juste et bon, et, naïvement inconséquent, vous lui attribuez des sentiments dont vous seriez indigné qu'on vous supposât capable. Si votre enfant se conduit mal, vous lui montrez un visage sévère, et si, étant majeur, il ne tient pas compte de vos remontrances, vous l'abandonnez à son malheureux sort. Le jour où il vous revient repentant, le repoussez-vous impitoyablement? A moins que vous ne soyez vous-même pervers, vous l'accueillerez sans hésiter, heureux de le confirmer dans ces dispositions par votre bonté. L'inflexibilité vous rendrait odieux et pourrait lui donner l'attrait d'une victime digne de pitié. Votre Dieu, présenté comme un impitoyable justicier, est un tyran avide de vengeance, si outré qu'il révolte la conscience.

Voulez-vous ramener les gens à la religion, commencez par les réconcilier avec le bon sens, ce « maître de la vie humaine », comme dit Bossuet. Si le dogme s'écarte de la droite et saine raison, beaucoup de gens ne rompront pas ouvertement avec une Eglise dans laquelle ils sont retenus par des intérêts ; mais, sans le moindre scrupule, ils penseront à leur guise et les flammes inextinguibles de votre enfer les impressionneront moins qu'un feu follet dans un cimetière. Par une doctrine raisonnable, vous aurez plus de prise sur leur entendement, ce qui vous conduira peut-être à améliorer leur conduite. Le spiritisme puise une partie de sa force dans la modération de ses menaces qui ont plus de chances de ne pas manquer le but en le dépassant. La peine dont il avertit le méchant découle naturellement de ses actes, de sorte que le délinquant devra s'en prendre à soi-même ; mais la porte reste ouverte au repentir et, par lui, à l'amendement, conséquemment au bonheur venant à la suite de l'expiation. Cela n'est-il pas plus rationnel que des tortures indéfiniment subies sans aucun espoir d'amendement?

On dira que Dieu étant infini, l'offense du pécheur est infinie aussi :

donc la peine doit être infinie. Cette logomachie scolastique n'est que du raisonnement dépourvu de raison, pour parler à peu près comme Molière. Que suis-je, pauvre atome, devant l'Eternel? Une créature infime, apparue en un point de l'espace et du temps, secoué par les tempêtes de la destinée, le plus souvent ignorant de mon bien, libre sur la longueur d'une chaîne qui, par les anneaux de la race, du climat, de l'éducation, du milieu, de l'hérédité, me lie à un caractère déterminé, assiégé malgré ma faiblesse par mille tentations, souffrant constamment de mes chutes dont je ne suis souvent averti que par mes meurtrissures, et, pour comble d'infortune, condamné à des misères indépendantes de ma volonté, privations, maladies, intempéries, déboires, toute la gamme de la douleur humaine, depuis les sensations vaguement pénibles jusqu'aux plus intolérables. Il vous faut, pour satisfaire votre âme de théologien orthodoxe, un enfer où le damné brûlera éternellement, pour assouvir la colère du Tout-Puissant. Raisonneur forcené, l'enfer ne commence-t-il pas déjà sur la Terre, même parfois pour ceux dont on envie le bonheur, en se laissant tromper à de belles apparences? S'il doit continuer dans l'Au-delà avec une aggravation qui dépasse l'imagination, le condamné n'inspire-t-il pas plus de sympathie que le juge? M'accusez-vous de blasphémer? Moi, je vous accuse d'outrager la Providence, parce que vous lui prêtez des sentiments abominables.

Le spiritisme, dut-il augmenter une réprobation dont il s'honore d'ailleurs, affirme que la vie d'outre-tombe dépasse en bonheur celle d'ici-bas, sauf exception pour les grands criminels. Qu'y a-t-il donc de si dangereux pour la morale dans la croyance qu'après avoir tant souffert sur la Terre, il ne vous sera pas infligé des tourments sans fin? On éprouvera d'autant plus de difficultés à monter qu'on sera parti de plus bas, c'est logique ; mais que le progrès soit interdit au méchant, rien de plus inique, à moins que le coupable ne s'obstine dans l'endurcissement, et, même dans ce cas, il finira vraisemblablement par se raviser, ce dont vous devriez en bon chrétien vous réjouir. Au moment de la désincarnation, apprenons-nous par des communications, on a un seul soulagement, celui d'être débarrassé des souffrances inhérentes au corps. Indépendamment de la maladie désormais vaincue, on est affranchi des soucis parfois dévorants de la nourriture, du vêtement et de l'habitation. Ce n'est pas que la vie s'écoule dans une paresseuse béatitude. L'une des premières impressions est de se trouver dans un monde tout nouveau, puisque des facultés latentes, naguère opprimées par la chair, se sont magnifiquement épanouies. Nous avons la révélation de splendeurs dont les Esprits ne peuvent, dans leurs messages, nous donner une idée approximative, parce que nous sommes incapables de les comprendre.

Après l'émotion produite par tant de beauté, commence pour nous l'obligation de travailler à notre avancement, car nous avons une multitude de sphères à parcourir. Nous apprenons que, bien au-dessus de nous, vivent des Esprits plus évolués dans la compagnie de qui nous entrerons, quand nous aurons progressé. Pour monter jusqu'à eux, il faut se spiritualiser davantage, remplir des missions, grandir en se donnant, et, par un changement de nature, s'adapter à une promotion. Que d'efforts, mais aussi que d'émerveillements !

« J'estime, dit l'apôtre Paul dans son épître aux Romains, VIII. 18, j'estime que les souffrances d'à présent ne sont rien, en comparaison de la gloire qui doit un jour se révéler pour nous. » Le spiritisme la fait briller, cette gloire, à nos yeux, en modifiant le vieux dogme dont il conserve l'essentiel. Au Dieu implacable de l'orthodoxie, il substitue le Dieu clément de la conscience, et loin d'ébranler la morale, il en fortifie les fondements par une plus saine conception de la justice. Représentez-vous un homme solidement établi dans cette foi : la vision de cet avenir sublime, au lieu d'incliner son âme vers les impuretés de la Terre, ne les lui rendra-t-elle pas, par le contraste, encore plus repoussantes ? Des biens pour lesquels on se passionne en général lui paraîtront singulièrement mesquins, et, s'il n'imite pas les anachorètes qui désertent le monde pour mieux s'occuper du salut de leur âme, c'est afin de composer une vertu plus utile, en acceptant les obligations souvent très dures de la vie de famille et de société. Il ne mérite pas moins votre estime que les saints dont vous êtes justement fier pour votre Eglise.

Alfred BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

II

Nécessité d'une loi morale

Tel est le bilan de notre situation morale. Les religions ont perdu une grande partie de leur crédit. La philosophie est restée dans ses rêveries. Le laïcisme n'a rien trouvé. L'homme n'a décidément plus ce fanal qui autrefois éclairait sa route. Il s'en éloignait bien souvent, mais la lumière n'en brillait pas moins et, dans les heures critiques, donnait un

(1) Voir Mai.

point de ralliement. Aujourd'hui, comme autrefois, il a besoin d'être heureux, mais c'est sur la Terre qu'il cherche le bonheur.

Cette espérance d'une vie meilleure qui donnait aux pauvres, aux infirmes, à tous ceux qui subissent les épreuves de la vie la force de supporter leurs misères, cette espérance, dont le Christianisme avait fait une vertu, a peu à peu disparu. Il en est résulté tous les désordres moraux qui troublent la vie des nations. Les hommes d'une culture intellectuelle inférieure en sont encore à ne concevoir d'autre but que l'amélioration de leur vie matérielle et, comme conséquence, tous leurs efforts sont consacrés à gagner cet or qui permet de satisfaire tous les appétits. L'argent est devenu leur Dieu et pour atteindre ce Dieu, ils méconnaissent trop souvent, sinon les intérêts du prochain, au moins ceux de la collectivité.

Sans doute il n'est point défendu d'apporter à notre vie terrestre tout le confort que nous pouvons légitimement lui donner. Mais, avec ce progrès matériel, doit croître parallèlement le progrès intellectuel et moral. N'oublions pas que « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Or, de quelle nourriture s'alimentent l'intelligence et le cœur de presque tous ces hommes, dont la préoccupation unique est l'augmentation de leur gain? Allez, pour le savoir, parcourir le journal qu'ils lisent régulièrement chaque jour, ou feuilleter le livre, qui, de temps en temps, s'égare entre leurs mains. Dans l'un comme dans l'autre, vous ne trouverez rien qui soit de nature à élever le niveau moral du lecteur. Quant aux hommes d'une culture intellectuelle plus élevée qui, malheureusement en grand nombre, ont abandonné toute croyance religieuse, ils ne peuvent que gémir en présence d'un détraquement moral dont ils sont les premiers artisans. Pour eux, l'homme n'est qu'un malheureux venu sur terre pour souffrir et tomber ensuite dans le néant, et leur doctrine, s'ils voulaient être tout à fait logiques, les conduiraient droit au nihilisme et au suicide.

N'est-il donc pas possible de ralentir, sinon d'arrêter ce courant? Ne peut-on pas tenter de mettre un terme à cette propagande matérialiste qui trouble le monde depuis plus d'un siècle?

Il est sans doute un peu téméraire de venir, une fois encore, et après tant d'autres, faire cet essai, mais lorsqu'il s'agit de restaurer, ou peut-être même de reconstruire, un monument aussi important qu'est la loi morale, n'est il pas du devoir de chacun d'apporter, autant que possible, sa petite pierre ?

La loi morale est destinée à diriger et régler les actes moraux, qui sont parmi les plus complexes que l'on puisse envisager, car ils intéressent ce qu'il y a de plus profond et de plus caché au monde : l'intimité

de la conscience humaine. Ils ont pour objet la distinction du bien et du mal et le choix à faire de l'un ou de l'autre, problème qui s'est dressé devant toutes les générations, comme jadis devant Adam, dans le paradis terrestre, et dont la solution, bonne ou mauvaise, rend l'homme heureux ou malheureux.

Au Capitole de Toulouse, on remarque une grande toile d'Henri Martin, représentant l'homme entre le vice et la vertu et choisissant la vertu qui lui semble plus belle. Ce tableau résume l'opération primordiale de tout acte moral. Cet acte est essentiellement personnel et débute toujours par un débat, plus ou moins rapide, plus ou moins apparent, à la suite duquel un jugement est prononcé par l'intéressé. A ce jugement succède, dans un délai variable, une décision qui entraîne l'homme, comme dans la composition d'Henri Martin, vers le vice ou la vertu.

Tel est le mécanisme, suivant lequel s'exécute tout acte moral : simple en apparence, il devient singulièrement complexe, quand on analyse les conditions dans lesquelles se prononce le jugement séparant le bien du mal. Là s'affirme cette infinie variété des esprits, qui jugent souvent une même situation avec des divergences déconcertantes. Nul n'ignore, en effet, que tel acte, considéré chez certains peuples inférieurs comme louable, est, au contraire, chez les nations plus civilisées, regardé comme nettement immoral. Et sans aller rechercher des cas extrêmes, n'entendons-nous pas chaque jour des appréciations singulièrement variées, formulées au sujet d'une action donnée. Ce qui est bien pour les uns, sera moins bien pour d'autres et, passant par des nuances diverses, arrivera à être mal pour certains. Entre l'homme le plus proche de la brute et celui qui est le moins éloigné de la perfection, il existe un échelonnement continu. En bas, sont ceux dont les facultés encore atrophiées sont peu aptes à discerner le bien du mal ; en haut, se trouvent les esprits élevés, ayant la perception nette du bien et la volonté de le pratiquer. Entre les deux apparaissent toutes les variétés de l'intelligence et de la conscience humaines. Une partie de l'humanité se trouve donc peu apte à discerner nettement le bien du mal. De là, pour ne citer que quelques exemples, ces tribus primitives, où l'homicide et le vol sont en honneur, et ces sociétés dans l'enfance, où l'oppression des foules, par une caste privilégiée, est considérée comme légitime. Quant à l'autre partie, celle qui est plus ou moins capable de distinguer le bien du mal, il n'est pas difficile de constater que, tout en reconnaissant le bien, il lui manque le plus souvent la volonté nécessaire pour le pratiquer.

Video meliora, proboque, deteriora sequor.

Sur notre planète, l'animal prépondérant est encore singulièrement

arriéré. Combien inférieure est la place qu'occupe, dans l'univers infini et dans l'immensité des mondes habités, notre petite Terre, avec son humanité,...., d'autant plus orgueilleuse qu'elle est plus ignorante et plus barbare !

Dans l'humanité, telle que nous la voyons, les uns sont donc peu aptes à comprendre le bien ; les autres, tout en le comprenant, sont peu enclins à le pratiquer, tandis que quelques-uns seulement connaissent le bien et le pratiquent. A l'origine des âges, les hommes se classaient, tous ou presque tous, dans la première de ces catégories. Peu à peu, ils sont montés en grande partie dans la seconde, tandis qu'une infime minorité arrivait à la troisième.

Le mouvement ne s'est pas arrêté. Il se poursuit toujours, tantôt en s'accélérant, tantôt en se ralentissant. C'est la manifestation de cette inéluctable loi du progrès qui agit aussi bien sur la conscience que sur la vie matérielle des hommes. Seulement ces deux formes de progrès sont bien différentes. Améliorer sa vie matérielle est, pour chaque homme, un besoin inné, qu'il cherche à satisfaire de son propre mouvement, dans la mesure de ses talents. Les améliorations ainsi réalisées, quand elles intéressent la collectivité, constituent le progrès matériel. Suivant leur importance, elles le rendent lent ou rapide. Quant à améliorer sa vie morale, c'est-à-dire à réaliser le progrès moral, on vient de voir que l'homme n'y pense pas toujours et que, même quand il y pense, il est souvent fort mal disposé à le faire.

A l'humanité, telle qu'elle nous apparaît, le progrès matériel s'impose, et le progrès moral ne s'impose pas.

Pour que le besoin d'un état moral supérieur se fasse sentir spontanément dans les consciences humaines, il faut qu'elles aient atteint un développement, où, plus exactement, un degré d'avancement que le plus grand nombre d'entr'elles ne possède pas. Abandonnée à sa seule impulsion, la majorité des hommes doit être considérée comme incapable d'améliorer son état moral. C'est cette situation que l'Église catholique, avec sa psychologie si avisée, a parfaitement comprise, quand elle a proclamé que, sans la grâce, l'homme ne pouvait pas être sauvé. Il faut donc, pour que le progrès moral se réalise, une intervention spéciale, que le développement du progrès matériel n'exige pas. Cette intervention se manifeste par l'établissement d'une loi morale.

Aux hommes primitifs plongés dans les ténèbres, peu aptes à distinguer le bien du mal, il est nécessaire d'apporter un peu de lumière et de dire : Ceci est bien, ceci est mal. A tous ceux que des penchants peu contenus entraînent vers le mal, il faut imposer le frein d'une sanction légale. C'est cette loi morale que Moïse donna aux Hébreux, que Cakya-Mouni

apporta dans l'Inde, que Confucius propagea en Extrême-Orient, que le Christ enfin répandit sur le monde, après l'avoir épurée aux rayons d'une lumière divine.

Cette loi morale ne pouvait être que religieuse. Il lui fallait ce caractère pour être acceptée par des hommes uniquement guidés par des instincts grossiers.

Au fond de toute âme, même la plus grossière, se trouve un germe religieux, une aspiration vers l'inconnu, un besoin d'obéir à un Etre supérieur. C'est en s'adressant à ce sentiment, que toutes les lois morales ont pu être acceptées et ont pu répandre, chez les peuples encore barbares, la notion du bien et du mal.

Cette notion, une fois acquise, il fallait éloigner l'homme du mal et le diriger vers le bien ; à cet effet, les lois morales ont, comme toutes les lois, prévu une sanction, dont l'efficacité, surtout sur les sociétés primitives, a été considérable. Ce sont ces lois morales religieuses qui ont arraché l'humanité à la barbarie et jeté les fondements de la civilisation.

C'est encore à la loi morale qu'il faut recourir pour mettre le progrès moral d'accord avec le progrès matériel, pour chasser l'égoïsme, la soif de l'or, le goût immodéré, sinon exclusif, des jouissances matérielles, faire que l'homme remplisse ses devoirs envers lui-même et envers ses semblables.

(A suivre) Général ABAUT

Les Prémonitions

M. le Professeur Charles Richet, membre de l'Institut de France, Président d'honneur de l'Institut Métapsychique International a donné dans les salles de cette nouvelle création, aux membres adhérents et aux nombreux invités, une très intéressante conférence que nous allons nous efforcer de résumer aussi fidèlement que possible.

Il félicite d'abord le Président, le Professeur Santoliquido, de son admirable discours et du magistral exposé de ses expériences personnelles faits devant une pléiade de savants. « Vous nous donnez ainsi un grand exemple de courage, dit-il, car il faut du courage, quand, comme vous, on est arrivé aux plus hautes situations sociales, pour soutenir, même aujourd'hui, les idées de la métapsychique hardie. »

Il adresse ensuite ses remerciements à M. Jean Meyer, dont le nom

restera impérissablement attaché à la fondation de l'Institut, au docteur Geley, directeur, qui par son activité, son zèle, a fait, malgré les temps troublés, de grandes choses. Il rappelle qu'il a demandé que l'Institut soit mis sous le patronage de William Crookes et Frédéric Myers, les vrais fondateurs de la science métapsychique.

Il entre, dès lors, dans son sujet : « Les prémonitions ».

« C'est un phénomène étrange, dit-il des prémonitions, le plus étrange et le plus inexplicable peut-être de toute science ; car, enfin, lorsqu'un phénomène quelconque a eu lieu, il s'est produit dans les choses quelque ébranlement matériel dont la perception est possible, si l'on suppose des sensibilités spéciales pour cette perception. Mais, quand il s'agit de l'avenir, c'est toute autre chose. »

On nous saura gré de glaner dans cette conférence plusieurs exemples de ces prémonitions qu'il ne faut pas confondre avec les prévisions. La prémonition est « l'indication plus ou moins précise d'un fait qui n'a pas eu lieu encore, et que cependant nulle sagacité, nulle perspicacité ne permettait de prévoir. Si l'on dit que le baromètre baisse et qu'on annonce qu'il y aura un orage, ce n'est pas du tout une prémonition, c'est une prévision toute simple, toute naturelle ».

Voici le cas d'un enfant de deux ans et demi qui perd son frère, Rey, âgé de huit mois. Dans son berceau, il dit : « Maman, voilà le petit Rey qui m'appelle. Regarde, il est là ! » La mère cherche à le dissuader : « Mais non, maman, dit-il, n'aie pas peur, il est très gentil avec des anges et il m'appelle ! » Pendant plusieurs jours, l'enfant tournait ses regards vers le ciel : « Voilà le petit Rey qui m'appelle ! » Il tombe malade : « Maman, je vais aller avec le petit Rey ; le voilà qui vient à moi ! » et l'enfant meurt. M. Richet tient ce fait d'un homme qui lui inspire une entière confiance.

Voici un autre cas qui s'est produit à Paris, et où l'hypnotisme intervient. Une dame anglaise avait dans son armoire des bijoux, des diamants, des billets de banque. Elle s'aperçoit, un jour, qu'on lui en a volé une partie. Un de ses amis consulte une somnambule. Celle-ci décrit le vol, porte ses soupçons sur un jeune domestique dont la fidélité ne provoquait pas le moindre doute et dit : « Je n'ose pas affirmer que c'est lui, mais en tous cas, celui qui vous a volé subira, dans deux ans, la peine capitale ». Deux ans après, le fameux Marchandon était accusé d'assassinat et l'instruction prouvait qu'il avait été l'auteur du vol.

Les prémonitions dans les rêves sont fréquentes. Un homme très intelligent et véridique voit en rêve un incendie où figure M. Lépine, préfet de police, ayant à un de ses pieds une bottine et à l'autre une pantoufle. Vingt-quatre heures après, un incendie éclate non loin de chez

lui ; il y va et voit M. Lépine avec une bottine et une pantoufle. Distraction d'un fonctionnaire très pressé.

Les prémonitions se manifestent quelquefois par des voix. Le professeur Hyslop, psychiste renommé, raconte qu'un citoyen américain est poussé, un jour, par une voix lui disant : « Sors de ton lit, on va avoir besoin de toi». Il sort, personne dans le village; seulement, une femme qui court avec les signes d'une grande agitation; tout à coup, on crie ; il se hâte ; cette femme s'est jetée dans un puits, voulant se suicider, et est restée accrochée à une pierre. Il la sauve.

Citons parmi beaucoup d'autres un dernier cas, malgré la longueur de la relation. « Il y a plusieurs années, dit M. Richet,—c'est en novembre 1913, je vois arriver dans mon laboratoire le docteur Tardieu, qui est un excellent médecin, ancien interne des hôpitaux et élève de mon père. Je le connaissais peu et il me dit : « Monsieur Richet, vous qui vous intéressez aux choses métapsychiques, il faut que je vous raconte ce qui s'est passé pour moi.... En 1869, j'avais un excellent ami ; c'était un savant remarquable nommé Sonrel. Un jour nous nous promenions tous deux au Luxembourg, lorsque je vois Sonrel, transporté comme dans une sorte d'extase, qui me dit : « Mais c'est singulier, tu as un uniforme militaire, un képi, tu comptes de l'argent dans un képi, qu'est-ce que cela veut dire? Mais te voilà en chemin de fer ; mais où vas-tu? C'est à Hirson, à Sedan ; mais qu'elle horreur ! C'est effrayant, quel massacre ! Mon pauvre pays ! Mais, moi aussi, je suis en uniforme ; je meurs en trois jours, et tu es là pour protéger mes enfants. Attends ! Quarante ans encore, que de sang versé encore ! Quel massacre ! Mais oui, voilà la France jusqu'au Rhin, Cologne, Coblentz, Aix-la-Chapelle. O France ! la reine de l'univers, tu es la plus grande de toutes les nations et tous les peuples t'admirent ! ».... M. Tardieu, poursuit le conférencier, est venu me trouver et m'a dit : « Comme le moment où la seconde partie de la prédiction est sur le point de se réaliser (c'était en novembre 1913), je suis venu vous le dire. Il importe que cela constitue un document écrit dès maintenant.... » Tout est exact dans la première prémonition : l'argent compté dans un képi, l'arrivée à Hirson et à Sedan, la mort rapide de Sonrel qui a été atteint d'une petite vérole hémorragique, et Tardieu arrivant à son lit de mort : « Enfin, enfin, te voilà, je t'attendais. Je t'ai entendu venir pour veiller sur mes deux enfants ». Sonrel n'était pas marié au moment de la prédiction. Il avait un enfant et un autre devait naître en 1871. Quant à la seconde prémonition, celle qui se rapporte aux événements de 1914, elle parle de flots de sang, la France victorieuse jusqu'au Rhin, admirée par toutes les nations.... »

Ces prémonitions soulèvent de grands problèmes. Laplace, dans son

Essai philosophique sur les probabilités, dit : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger des atomes : rien ne serait incertain, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux ». Par quelle merveille du subconscient, un sujet, dans l'état d'hypnose ou en rêve, aperçoit-il, comme s'ils étaient actuels, des faits qui ne sont pas encore réalisés, voilà un mystère devant lequel on s'arrête avec saisissement ! Pour l'Etre suprême, omniscient, infini, la Vie du Cosmos est un drame dont tous les détails lui sont connus, quoique la plupart d'entre eux soient appelés à se réaliser dans un avenir si lointain qu'il est impossible d'en concevoir le terme. Que devient dans cette conception le temps avec ses moments successifs qui forment la trame de l'histoire? L'Eternité ne serait-elle qu'un présent dans lequel le déroulement des phénomènes nous procurerait l'illusion d'un devenir, alors que l'ensemble serait en quelque sorte immuable? En se posant ces questions, on a le vertige comme sur le bord d'un immense abîme insondable.

L'effroi augmente encore devant un autre problème plus troublant. Si l'avenir est déterminé, à quoi se réduit le libre arbitre? Je ne suis plus responsable de mes actes et, dans mes plus grands égarements, nul n'a le droit de m'accuser. Le phénomène de la prémonition bouleverse de fond en comble la mentalité humaine, du moins à première vue. Il ne faut plus parler du bien et du mal moral, de mérite et de démérite ; on est ce que le destin vous a fait, produisant des vices ou des vertus, aussi fatalement qu'un arbre produit des fruits âpres ou exquis, selon son espèce. Chose étrange, le partisan le plus décidé du fatalisme se conduit constamment comme un ferme croyant au libre arbitre. Il se repent, il blâme, il approuve, il a le sentiment de la responsabilité et il agit en conséquence. Vous avez beau lui démontrer que tous ses actes sont absolument déterminés par des causes inconnues, tout son être proteste contre votre argumentation, car il est dominé par une intuition plus forte que le raisonnement. La vérité ne serait-elle pas dans un juste milieu? Déterminés, nous le sommes de bien des manières, par la race, le climat, l'atavisme, le sexe, l'éducation, le milieu social, politique, ou religieux. Notre esprit est de la sorte rivé à des idées qui deviennent des motifs de nos résolutions ; néanmoins nous avons la conviction, instinctive ou réfléchie, que, sur la longueur de notre chaîne nous pouvons prendre des initiatives dont la responsabilité nous incombe. Il serait injuste et inintelligent de juger indifféremment la conduite de

tous les individus d'après les mêmes règles, sans tenir compte des conditions très diverses de leur développement ; mais chez l'individu réputé le plus dépravé, à moins qu'il ne soit atteint d'aliénation mentale, il y a, au sein du déterminisme, la part de la spontanéité qui échappe à la prévision et le classe dans la catégorie des êtres moraux distincts de la brute, quoiqu'il ait souvent des affinités avec celle-ci. Où commence la responsabilité? Où finit-elle? Nous avons de la nature humaine une connaissance trop superficielle pour le dire très nettement. Aussi devons-nous apporter beaucoup de réserve dans nos jugements, tout en maintenant la rigueur de nos principes.

Un autre problème est celui des personnalités qui agissent dans les prémonitions : « La prémonition, dit M. Richet, est-elle due à notre intelligence seule, ou d'autres intelligences, intelligences non humaines, analogues au démon de Socrate, interviennent-elles pour nous révéler l'avenir? L'hypothèse que d'autres intelligences que l'humaine ou l'animale existent n'est pas absurde, le contraire plutôt serait absurde. » M. Richet, sur la question du démon de Socrate, est en conflit avec Littré approuvant pleinement Lélut qui « n'hésite pas à déclarer que Socrate était affecté de la folie qu'en langage technique on appelle *hallucination*. L'hallucination est une espèce d'illusion par laquelle l'homme prête un corps réel à ses impressions, et voit, entend ou sent des objets qui n'existent que dans son imagination ». (*Médecine et Médecins* par E. Littré. p. 83). Voilà donc trois docteurs de haute renommée dont deux affirment que l'intelligence de Socrate avait souffert une lésion, tandis que l'autre, venu plus tard et mieux informé, la juge saine. Mais M. Richet, aussi opposé au spiritisme que Lélut et Littré l'ont été aux voix de Socrate, ne pourrait-il pas, dans un avenir prochain, paraître excessif? Il a imprimé, en maintes circonstances, que le spiritisme est absurde, parce qu'il ne reste rien de la personnalité, quand le cerveau a cessé d'exister. L'organe de la pensée disparaissant, la fonction disparaît en même temps. Cependant, si des personnalités intelligentes, autres que la personnalité humaine, peuvent se communiquer à nous, sans être pourvues d'un cerveau matériel, quelle absurdité y a-t-il à supposer que les désincarnés, quoique devenus invisibles, et pourvus d'un organisme subtil, conservent la faculté de nous exprimer des pensées, lorsque des conditions favorables se présentent? Toute la question est de savoir s'il y a des phénomènes, inexplicables par le subconscient, qui donnent à leur intervention un caractère de forte probabilité, de sorte que le spiritisme, au lieu d'être absurde, serait l'hypothèse la plus sensée.

Quoi qu'il en soit, M. Richet, en affirmant l'authenticité des phénomènes les plus invraisemblables, a fait preuve d'un courage dont on le

louera dans l'avenir. Il est un de ces savants d'avant-garde qui « dédaignent les faveurs ou les sarcasmes du public et vont droit leur chemin, sans rien rechercher que le vrai. » Il est même l'inventeur du mot *métapsychique* qui a pris rang dans la terminologie courante, en attendant de figurer dans le dictionnaire de l'Académie.

A. B.

La Mort et son mystère [1]

La mort et son mystère ! Cet éternel sujet de méditation, inscrit comme titre sur la couverture du nouveau livre, va se présenter une fois de plus à l'esprit de tous ceux qui pensent, soit qu'ils cherchent encore, soit qu'ils aient déja trouvé, à l'angoissant problème, une solution satisfaisante pour eux. Et tous, tous, voudront connaître une œuvre qui est appelée à vaincre les dernières résistances du doute et à faire pénétrer partout la lumière de la vérité. Les travaux de notre grand Flammarion ne sont pas de ceux dont l'utilité est contestable, ou devant lesquels il est possible de rester indifférent. Il ne nous a pas bercés avec des phrases creuses et ses enseignements ont donné les plus heureux résultats.

Nous en attendons plus encore.

Les religions étant, depuis longtemps, devenues impuissantes à maintenir l'autorité de leurs dogmes et refusant de s'associer à l'actuel mouvement d'émancipation des esprits, l'être humain que sa raison préservait d'une mysticité aveugle, tombait dans une intransigeante incrédulité. Cependant, un mystérieux besoin de connaître sa destinée était resté caché au plus profond de lui-même, et à chaque occasion favorable ne manquait pas de se manifester, lorsque l'horrible guerre allemande, avec ses millions de victimes, est venue provoquer un réveil général de la conscience, qui a rendu ce besoin de connaître plus impérieux que jamais. Mais pour le satisfaire pleinement, il était indispensable de lui offrir autre chose que des dissertations théologiques, ou de belles phrases qui ne prouvent rien ; il fallait faire la preuve par les faits, la science devait remplacer la foi qui n'opère plus.

En une seule existence terrestre, Camille Flammarion aura fait plus, pour la régénération de notre malheureuse humanité, que n'a fait, en dix-huit siècles, la plus puissante organisation religieuse du monde.

(1) Ernest Flammarion, éditeur. En vente à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris (Ve). Un volume in-16, 6 fr. 50, franco 7 fr. 25.

Dès le début de son apostolat, il démontrait scientifiquement dans l'un de ses plus beaux ouvrages, *Dieu dans la nature*, l'existence de l'Etre suprême dont trop de gens s'appliquaient à ne plus parler. *Les derniers jours d'un Philosophe*, *Les Récits de l'Infini*, *Lumen*, *La Pluralité des Mondes habités*, montrant dans quelles conditions se poursuivait la vie éternelle, vinrent, successivement, secouer l'indifférence générale et mettre un grand nombre de nos contemporains sur le chemin du relèvement moral. Avec Allan Kardec, nul, plus que Flammarion, n'a préparé d'adeptes à notre doctrine.

Aujourd'hui, dans *La Mort et son mystère*, notre auteur aimé s'attache uniquement à *prouver* l'existence de l'âme. Nous avons sous les yeux ce beau livre que nous venons de lire et que nous relirons. Depuis de longues années, il était impatiemment attendu par une foule d'amis, de disciples reconnaissants, qui doivent à l'illustre Maître la précieuse quiétude rapportée des hauteurs où il les a conduits.

Mais Camille Flammarion est un homme de science. A notre besoin de savoir, il ne veut offrir que des certitudes. Pendant tout un demi-siècle, il a étudié avec le plus grand soin toutes les facultés de l'âme supranormales, et lorsqu'il vous affirme aujourd'hui que l'existence de cette âme est indépendante de l'organisme matériel, on peut le croire sans aucune hésitation. De nombreuses preuves, du reste, nous en sont données aussitôt. Pressentiments, divinations, prémonitions, sensations en rêves, mystérieux appels, tout est mis sous nos yeux après avoir été, de très près, examiné par lui. Il nous montre la volonté agissant sans la parole, sans aucun signe et à distance ; il nous explique la télépathie, la vue sans les yeux, par l'esprit, en dehors des transmissions télépathiques, la lucidité, le « déjà-vu », la connaissance de l'avenir, le problème du temps et de l'espace. Toutes ses démonstrations sont accompagnées de nombreux exemples ; il s'appuie sur des faits dont l'authenticité a été rigoureusement contrôlée, et la méthode scientifique expérimentale, qu'il a adoptée exclusivement, lui permet enfin d'affirmer, de la façon la plus absolue, que l'âme est une substance existant par elle-même, que c'est elle qui commande à la matière, et que lorsque les médecins, les physiologistes, ne voient dans nos facultés psychiques que des propriétés de la matière cérébrale, ils se trompent grossièrement.

La vue sans les yeux ! Ne voilà-t-il pas un phénomène qui pourrait paraître invraisemblable? La réalité en est cependant prouvée aujourd'hui. Ce ne sont évidemment pas de beaux discours qui auraient pu porter la conviction dans les masses, et la métaphysique n'aurait certainement pas suffi non plus. Mais les faits sont les faits ; quelque surprenants qu'ils soient, quelque inexplicables qu'ils puissent paraître, ils

n'en existent pas moins, et on est bien obligé de les admettre avec toutes leurs conséquences, lorsque la science nous les présente accompagnés d'une logique et irréfutable conclusion.

Et combien intéressant aussi pour le lecteur captivé, combien instructif le beau chapitre qui traite de la connaissance de l'avenir ! Il faut lire attentivement ces belles choses.

Le nouveau livre de notre grand astronome est rempli de faits qui nous apportent la *preuve* réclamée pendant si longtemps par les incrédules. Et c'est ce qui lui donne une valeur incomparable et un intérêt soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous citerons le rêve prémonitoire de mort que voici, doublé d'une apparition. Le récit en a été fait le 8 mars 1913, par Mme Suzanne Bonnefoy, présidente de l'Union des Femmes de France, Croix-Rouge française, à Cherbourg, femme du médecin en chef de l'hôpital maritime :

« Le 18 janvier dernier, vers huit heures du matin, la domestique de M. Féron, avoué, rue Christine, et premier adjoint de la ville de Cherbourg, vint m'annoncer la mort subite de son maître, arrivée dix heures auparavant. L'affection que je portais à M. Féron était plutôt celle d'une sœur que d'une amie. Très émotionnée, je courus offrir mes services à sa femme. Mme Féron, mariée depuis vingt-huit ans à un mari qui l'avait constamment choyée, était consternée, voulait mourir. « Et dire, s'écria-t-elle en me voyant, qu'il répétait constamment depuis un mois qu'il ne verrait pas la fin du mois de janvier ! Dernièrement, il était allé à l'inhumation d'un sien ami et avait eu, la nuit suivante, un rêve assez étrange, dans lequel cet ami lui était apparu et lui avait dit : « Tel jour, vous viendrez me rejoindre. »

Comme Mme Féron me terminait ce récit, coupé par ses sanglots, Mme Leflambe, qui demeure ici, place Napoléon, entra. Mme Féron recommença son récit et ajouta : « Mon mari avait, à la suite de rêves, prédit non seulement la mort de sa mère, mais encore celle de votre mari, madame. Lorsque vous partîtes pour Vichy, en 1911, où M. Leflambe avait exigé que vous alliez pour votre santé, il me dit : « Notre ami, M. Leflambe va à Vichy pour la santé de sa femme, mais il n'en reviendra pas. » M. Leflambe, très bien portant au départ, y fut pris, en effet, d'une congestion pulmonaire mortelle.

En descendant de cette visite, je rencontrai la domestique : « M. Féron, lui dis-je, était encore hier soir à la mairie, très bien portant, et ne croyant pas mourir si vite.

— Oh ! madame, me répondit-elle, « M. Féron nous disait, au contraire, qu'il avait rêvé qu'il ne verrait pas la fin de janvier, et il en paraissait frappé. »

M. Féron se trouva subitement malade, dans la rue, et succomba en une demi-heure, emporté par une embolie du cœur. Très estimé à Cherbourg, il jouissait d'une jolie fortune, d'une très belle santé et tout lui souriait dans la vie.

Hier, 5 mars, je causai de nouveau avec Mme Féron de cette singulière prémonition. Elle me disait que son mari était persuadé d'avoir déjà vécu une autre existence que celle-ci. » Suzanne Bonnefoy,

13, rue de la Polle, à Cherbourg.

Camille Flammarion ajoute :

« Me trouvant à Cherbourg en septembre 1914, M. et Mme Bonnefoy m'ont confirmé ce cas si curieux, et j'en ai eu, de plus, une confirmation indépendante et spontanée par M. Biard, directeur du *Réveil de la Manche*, qui avait été frappé de cette mort subite de l'adjoint au maire de Cherbourg, et qui en connaissait les circonstances.

Ces faits existent. Les nier ne sert à rien. Ils doivent, au contraire, servir à nous instruire. »

ETRE OU N'ETRE PAS? La science, par les principes de la *méthode expérimentale*, répond aujourd'hui à l'angoissante question. L'existence de l'âme humaine, indépendante de l'organisme corporel, est désormais prouvée par les faits qui ont été recueillis par le plus prudent, le plus consciencieux des investigateurs, et inscrits par lui dans *La Mort et son mystère.*

Cette première partie d'une synthèse spiritualiste nouvelle sera bientôt suivie successivement de deux autres : *Autour de la Mort* et *Après la Mort*, qui traiteront, la première des manifestations et apparitions de mourants, la seconde des manifestations et apparitions de morts. Et ainsi se trouvera complétée l'œuvre lumineuse qui doit porter partout la vérité si longtemps attendue, et faire naître enfin, chez les humains, les sentiments de fraternité dont ils ont le plus grand besoin.

LAUSER.

Les expériences du Professeur W. J. Crawford

Sous les auspices de l'Institut Général Psychologique ont eu lieu, les 12 et 18 mai, dans l'amphithéâtre de Médecine du Collège de France, deux très intéressantes conférences, faites par M. Bertrand, membre de la Faculté des Sciences de l'Université du Chili.

Le conférencier a rendu compte des expériences du professeur W.-J. Crawford, de l'Université de Belfast

Ces expériences ont été commencées il y a cinq ans, avec une jeune fille de 17 ans, médium, dont les facultés ont été méthodiquement développées par le professeur.

Les séances ont toujours eu lieu avec les mêmes personnes, parents

et amis de la jeune fille. Le conférencier fait ressortir que le jeune médium et les assistants sont tous d'une moralité et loyauté parfaites, bon croyants pénétrés du sérieux de leur rôle et il déclare que pendant les quatre ans qu'ont duré les séances, régulièrement une fois par semaine, ils n'ont touché aucune rémunération, quoiqu'étant dans des situations modestes.

Les séances commençaient par une prière. On formait ensuite un cercle en se donnant les mains. Après une demi-heure environ, la force psychique ayant atteint son maximum, on mettait les mains à plat sur les jambes, ce qui est la position du repos psychique. On chantait et les phénomènes commençaient.

La pièce où avaient lieu les séances hebdomadaires était éclairée par un bec de gaz muni d'un verre rouge. On a cependant constaté que les phénomènes se produisaient avec plus de force dans la complète obscurité.

Le côté le plus remarquable de ces séances est que les phénomènes se sont toujours produits sur la demande de l'expérimentateur, par une intervention intelligente, non visible, non identifiable, sous une forte lumière rouge, sans contact et sans hypnose d'aucun des assistants. L'énergie intervenant a constamment coopéré à rendre efficace l'utilisation des contacts électriques, pour localiser les points d'appui des forces agissantes, et l'emploi des appareils enregistreurs permettant de mesurer ces forces et leur réaction.

Les expériences de 128 séances du professeur ont porté sur la détermination de la direction des points d'appui et sur les mesures des composantes d'une force dite psychique, agissant sur des objets matériels, sur les effets produits par cette force, agissant avec contact humain, sans transmission d'effort musculaire, sur les effets acoustiques lumineux et électriques, sur les modifications de forme, de substance plastique, sur la conductibilité des différentes matières pour cette force. Elles offrent enfin un aperçu concernant la structure et la pondérabilité des dispositifs normalement invisibles et intangibles « construits » pour l'action de cette force et la répercussion des phénomènes sur les sujets participant aux expériences.

Nous nous proposons de revenir, dans d'autres numéros, plus en détail sur ces si remarquables travaux. Ajoutons seulement que M. Yourievitch, remerciant le conférencier pour son si intéressant et clair exposé démonstratif, a déclaré que les expériences du professeur Crawford viennent, sur la plupart des points, confirmer les résultats des travaux de l'Institut Général Psychologique obtenus dans les séances avec Eusapia Paladino, il y a 10 ans, avec cette différence que dans les expériences faites à

l'Institut, les phénomènes ont été obtenus spontanément et à l'improviste et non sur la demande de l'expérimentateur, ce qui a permis à M. Crawford de contrôler plus aisément les faits et pousser plus loin ses investigations scientifiques.

M. Alexandre Bertrand a été vivement applaudi par la brillante et nombreuse assistance.

RÉMIA.

Conférence du Docteur Geley à Nice

Pendant tout le cours de l'hiver dernier, des conférences très réussies ont été faites à Nice, sous les auspices du cercle « Agni », présidé par le comte Prozor.

Des notabilités du monde scientifique et philosophique ont répondu à l'appel des promoteurs et sont venus, tour à tour, exposer leurs idées devant l'auditoire d'élite qui se pressait pour les entendre.

Les trois dernières conférences de l'année ont été faites par M. Edouard Schuré, sur « l'âme celtique et le génie de la France » ; par M. Henri Lichtenberger, professeur à la Sorbonne, sur les « mystiques allemands » et par le docteur Geley, directeur de l'Institut Métapsychique, sur « le problème du subconscient ».

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs une brève analyse de cette conférence du docteur Geley, dont le succès a été si vif qu'il a dû consentir à en donner une seconde, le lendemain soir, à la mairie de Nice, pour les auditeurs qui n'avaient pu assister à la première.

Conformément au désir que lui en avaient exprimé les promoteurs de ces réunions, le docteur Geley a exposé succinctement l'essence de sa philosophie, et spécialement sa réfutation du matérialisme.

Dans une comparaison saisissante, le docteur Geley rapprocha les deux erreurs formidables, qui, dit-il, ont marqué l'histoire de la pensée humaine : d'une part l'erreur géocentrique de l'univers, et d'autre part l'erreur organo-centrique de l'individu.

Ces deux erreurs sont nées d'une même illusion, celle que donne, à un examen superficiel, l'apparence des choses ; elles ont été entretenues de la même manière par la fidélité aveugle à des enseignements traditionnels, là spiritualistes, ici matérialistes, mais également inconsidérées ou mal compris. Elles se sont enfin heurtées et brisées aux mêmes obstacles : la complication extrême des systèmes de raisonnement qu'elles finissaient par exposer et l'obstacle insurmontable des faits.

Tout d'abord, en effet, l'idée organo-centrique était très simple et d'accord avec toutes les apparences : de même que toute l'activité de l'univers peut paraître orientée autour de la Terre, de même toute l'activité psychologique semble relever de l'organisme.

Tant que ce qu'on a appelé le parallélisme psycho-physiologique parut l'expression même de la vérité, on n'eut pas d'objection radicale à faire à la conception organo-centrique.

Mais la thèse du parallélisme se montra vite notoirement insuffisante. Les psychologues classiques inventèrent alors des explications subtiles et compliquées, de même que les anciens astronomes invoquaient, pour pallier l'insuffisance de l'idée géocentrique, les « épicycles » ou les « excentriques ». Vaines subtilités! L'idée organo-centrique chancelait et bientôt des précurseurs géniaux, tels que Bergson, montraient combien l'activité mentale déborde l'activité cérébrale. Puis vint l'étude si complexe de la psychologie subconsciente. Il fut alors démontré qu'au-dessus du psychisme conscient, existe un psychisme subconscient, infiniment plus vaste, puisqu'en lui sont les capacités innées, les facultés supérieures, et le fonds même de l'individu, les capacités artistiques et créatrices, l'inspiration et le génie.

Or, en ce qui concerne le subconscient, c'est-à-dire la part principale du psychisme individuel, le parallélisme psycho-physiologique ne se retrouve nulle part : ni dans l'innéité des principales facultés, du talent, du génie, ni dans l'hérédité, aussi vaine au point de vue psychologique qu'évidente au point de vue physique, ni dans le développement individuel des centres nerveux, ni dans l'effort volontaire, car le subconscient se manifeste toujours en l'absence de tout travail et pendant le repos cérébral, ni dans les acquisitions sensorielles et le travail réfléchi, dont l'inspiration est complètement indépendante.

Enfin l'étude du supranormal, soit physiologique, soit psychologique, vint porter le coup de grâce à la conception organo-centrique en démontrant l'évidence d'un dynamo-psychisme absolument indépendant de l'organisme et conditionnant ce dernier.

La démonstration de cette vérité, nos lecteurs le savent, est la base même des travaux du docteur Geley. C'est elle qu'il a résumée dans sa conférence.

Il démontra d'abord la faillite de la conception physiologique classique de l'individu ; cette conception n'explique aucun des faits biologiques essentiels ; ni la forme spécifique, ni l'édification de l'organisme, ni son maintien, ni sa centralisation, ni ses réparations ; ni surtout les métamorphoses embryonnaires et l'hystolyse de l'insecte. De plus, elle est en contradiction formelle avec les faits de la physiologie dite supranor-

male. Tous ces faits se dressent contre la conception organo-centrique ; tous proclament, avec évidence, la nécessité d'admettre dans l'être physiologique une dominante, la dominante directrice d'un dynamisme supérieur.

De même l'examen de tous les faits psychologiques, y compris la psychologie subconsciente et la psychologie supranormale, proclament la faillite de la conception du moi synthèse, du fonctionnement des neurones cérébraux. Cette thèse classique n'explique aucun des faits psychologiques, ni la direction centralisatrice du moi, ni la caractéristique psychique de l'individu, ni surtout la cryptopsychie et la cryptomnésie.

Toutes les capacités innées, tout le fonds même du moi, tout le psychisme latent, toutes les facultés supérieures, l'Inspiration, le génie, toute la mémoire subconsciente, si prodigieusement étendue, sont absolument soustraits au parallélisme psycho-physiologique, base unique de la théorie matérialiste. L'évidence est encore plus forte pour la psychologie supranormale. Il est positivement impossible de rattacher au fonctionnement des centres nerveux, de faire tenir dans le champ des facultés sensorielles, les actions mento-mentales, télépathiques ou lucides.

Tout se passe, en réalité, comme si le moi dit conscient était conditionné par le moi dit subconscient, totalement indépendant de l'organisme, plus vaste, plus profond ; moi réel dont le moi conscient n'est que le reflet limité et fragmentaire.

Le docteur Geley montre alors combien l'idée nouvelle est féconde : « Elle fait disparaître, dit-il, toutes les obscurités et complications de la conception de l'individu, de même qu'avec l'erreur géocentrique avaient disparues toutes les obscurités et complications du système du monde ». Ce n'est pas seulement la psycho-physiologie normale et la psycho-physiologie supranormale et subconsciente qui se trouvent éclairées, c'est aussi la psychologie pathologique : depuis les névroses et l'hystérie jusqu'à la folie. Tout s'explique, tout est à sa place, dans un cadre harmonieux et complet. C'est enfin une lumière éclatante qui vient illuminer l'évolutionnisme et transformer la philosophie naturaliste. La conception du dynamo-psychisme essentiel, conditionnant les représentations matérielles ; le passage indéfini de l'inconscient primitif au conscient réalisé donnent à l'évolution son rythme propre et indiquent bien quel est son facteur essentiel et primordial, alors que les facteurs classiques d'adaptation et de sélection n'en sont que les facteurs accessoires.

Dans la dernière partie de sa conférence, le docteur Geley fait ressortir les conséquences philosophiques, morales et sociales de sa philosophie.

Il montre que les espérances grandioses de l'humanité ne doivent plus être basées seulement sur la foi ou l'intuition, mais sur un calcul de rigoureuse probabilité ; que la question de la survivance repose désormais sur la démonstration. Il résume enfin les idées si nobles et si belles qu'il avait développées dans la dernière partie de son livre.

Quand les applaudissements eurent cessé, divers auditeurs prièrent le docteur Geley de leur donner quelques explications accessoires. Une discussion très courtoise s'engagea et se prolongea longuement. Le conférencier répondit à toutes les objections et sa parole si claire et si convaincue acheva de persuader son auditoire.

PIERRE MEYRANNES.

VERS L'UNION

Dans le *Sphinx* (9 mai) son directeur, M. Gastin, fait appel à l'Union de tous les spiritualistes. Nous aussi, nous souhaitons cette union entre tous les spirites et spiritualistes. Pour la réaliser, il faut que chacun soit animé d'un esprit de large tolérance. Nous respectons toutes les opinions, toutes les croyances. Nous suivrons toujours la voie que notre vénéré Maître nous a montrée. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses conseils :

« Caractère essentiellement progressif de la doctrine. De ce qu'elle ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur les lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois, mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer la porte à aucun progrès, sous peine de se suicider : s'assimilant toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

Si donc une secte se forme à ses côtés, fondée ou non sur les principes du spiritisme, il arrivera de deux choses l'une : ou cette secte sera dans la vérité, ou elle n'y sera pas ; si elle n'y est pas, elle tombera d'elle-même sous l'ascendant de la raison et du sens commun, comme déjà tant d'autres sont tombées depuis des siècles ; si ses idées sont justes, ne fût-ce que sur un point, la doctrine qui cherche le bien et le vrai partout où ils se trouvent, se les assimile, de sorte qu'au lieu d'être absorbée, c'est elle qui les absorbe.

Si quelques-uns de ses membres viennent à s'en séparer, c'est qu'ils croient pouvoir faire mieux ; s'ils font réellement mieux, elle les imitera ; s'ils font plus de bien, elle s'efforcera d'en faire autant, et davantage si cela se peut ; s'ils font plus mal, elle les laissera faire, certaine que, tôt ou tard, le bien l'emporte sur le mal, et le vrai sur le faux. Voilà la seule lutte qu'elle engagera.

Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement, par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes.

Le programme de la doctrine ne sera donc invariable que sur les principes passés à l'état de vérités constatées ; pour les autres, elle ne les admettra, comme elle l'a toujours fait, qu'à titre d'hypothèses jusqu'à confirmation. S'il lui est démontré qu'elle est dans l'erreur sur un point, elle se modifiera sur ce point.

La vérité absolue est éternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui, peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité.

L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine, pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes ; il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs.

L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment

avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état d'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents. »

Notre chemin est tracé, nous n'avons rien à ajouter à des indications si claires et si précises.

Jean MEYER.

Chronique Étrangère

L'esprit qui dicte au vicaire G. Vale Oven de si saisissants messages (1), vient de lui fournir des renseignements précis sur les difficultés qu'éprouvent les hôtes de l'Au-delà à transmettre leur *exacte* pensée. Le document nous semble assez important pour mériter d'être traduit :

Pour vous parler, nous disposons de termes et d'expressions que nous ne pouvons utiliser sans outrepasser votre possibilité de comprendre. A les entendre, dans votre perplexité, vous interprétez mal notre pensée. Pour vous instruire, nous venons au nombre de sept, quelquefois plus, quelquefois moins. Nous avons, au préalable, établi ce que nous avions à vous dire, mais sans fixer un vocabulaire rigoureux, parce que, d'abord, il nous faut vérifier l'état d'esprit où vous êtes et les facultés de réceptivité — variables, — dont vous disposez *ce jour-là*. Ceci constaté, nous déléguons vers vous nos émanations. Si nous vous envoyions nos pensées en détail, individuellement, vous les recevriez avec une fâcheuse confusion. En conséquence nous les amalgamons en une sorte de foyer d'où elles vous sont renvoyées : elles vous atteignent, par une projection unie, homogène, et non dans leur variété primitive. Lorsque, malgré ce soin pris par nous, vous hésitez sur le sens d'un mot ou d'une phrase, c'est que nos pensées, synthétisées en une, ne s'expriment pas parfaitement à travers le mot que nous avons choisi ou la forme que nous avons adoptée. Dans ces moments, arrêtez-vous, pour nous laisser nous concerter, remettre notre pensée sous une apparence plus claire. Alors, nous recommençons, notre idée vous devient accessible et vous pouvez continuer. Par suite d'un grand nombre de complications, il nous advient fréquemment, en relisant ce que nous vous avons dicté, de voir que vous n'avez pas relaté notre message avec toute la limpidité requise, et que, pour partie, notre communication ne vous a pas été accessible. Ceci est une conséquence naturelle de l'intervention de ce voile épais qui est tiré entre la sphère où nous parlons et celle où vous vivez. L'« atmosphère » de l'une et de l'autre est d'une nature si différente qu'en passant de l'une à l'autre il se produit toujours une « perte de vitesse » et souvent si brusque, si marquée qu'il en résulte un à-coup, dans le torrent de nos idées, phénomène qui produit, à la frontière

(1) Publiés par la *Weekly Dispatch* depuis février dernier.

des deux régions, un trouble inévitable. C'est comme un fleuve qui s'effondre, par une cataracte, à un niveau inférieur où l'eau bouillonne et écume. Dès que le courant n'est plus aussi troublé, nous essayons de le clarifier, et nos messages deviennent plus intelligibles.

Une autre difficulté est l'absence du terme adéquat. Le cerveau humain est un admirable instrument, mais, de substance matérielle, et lorsque le flot de nos pensées le pénètre, il est gêné par une « densité » qui peut parfois lui opposer un obstacle absolu. La haute intensité, la subtilité de nos vibrations ne peuvent toujours émouvoir à souhait ce cerveau compact et lourd. Et puis, il y a bien des choses, chez nous, pour la désignation desquelles les langages terrestres ne possèdent pas de mots : telles couleurs de notre spectre et que vos yeux ne voient point, le médium ne le décrivant que par à peu près ; les sons tels que vos sens ne sauraient les enregistrer, les forces que vous n'avez aucun moyen de mesurer, et je vous parlerais même de la quatrième dimension si je ne craignais de vous entraîner trop loin. Pour toutes ces raisons et d'autres, quand nous vous visitons et vous entretenons de notre vie, nous sommes continuellement perplexes et en lutte pour trouver le mot qui sera compris et ne pas nous écarter du champ d'intelligence où nous pouvons rester en contact utile.

Plus loin, le vicaire Vale Oven — ou, pour mieux dire, l'esprit qui lui dicte, — met en présence un Esprit guide et un « mort de la veille », qui consacra sa vie à l'étude des sciences positives, et qui ne peut se résoudre à admettre l'existence de l'Au-delà. Le dialogue est, en vérité, fort curieux. Qu'on en juge.

J'avais été envoyé, dit l'Esprit Zabdiel, pour recevoir un homme mort depuis quelques heures et qui avait des idées plutôt sceptiques sur la réalité de son nouvel état. D'abord, il ne me distingua pas clairement, mais je concentrai ma volonté sur lui, et enfin il m'aperçut avec netteté. Alors, je lui parlai : « Vous semblez perdu. Je puis vous venir en aide. Dites-moi d'abord s'il y a longtemps que vous êtes dans nos régions. » — « Je ne saurais vous répondre exactement, soupira-t-il. J'avais commencé un voyage : j'allais en Afrique. Mais le pays où je suis ne paraît pas être celui où je me rendais. » — « Vous êtes fort loin de l'Afrique, en effet. » — « Mais comment s'appelle cette contrée? Quelle tribu l'habite? Je vous vois tous blancs et fort beaux, et je n'ai jamais eu aucune notion sur vous-mêmes, fût-ce dans mes plus savantes lectures. » — « Vous vous trompez, répliquai-je. Éveillez vos souvenirs. Vous nous connaissez bien. Nous sommes ceux que, dans vos livres, on nomme les saints et les anges. Je suis l'un de ceux-là. » — « Mais pourtant..... »

Le nouveau venu n'acheva pas sa pensée. Il ne me croyait pas et craignait de m'offenser par une réplique trop vive car il se voyait dans un pays inconnu, au milieu d'un singulier peuple, et il était seul. Je continuai: « Il vous arrive en ce moment l'événement le plus extraordinaire de votre vie. Dans tous vos voyages, vous n'avez jamais rencontré de barrière plus haute et plus épaisse. Je vais être franc avec vous et vous dire toute la vérité. Vous ne me croirez pas tout d'abord. Mais faites un effort sur vous-même, car si vous doutez, vous n'aurez aucune paix en l'âme, et ne pourrez faire, chez nous, aucun progrès. Il s'agit que vous vous convainquiez des nouvelles conditions où vous êtes, et

cessiez de vous considérer comme un grand savant, comme un scientifique qui croit avoir expliqué toutes choses. Il faut redevenir ignorant comme un enfant à l'école, admettre que vos théories passées n'ont aucun sens, notamment pour tout ce que vous avez imaginé concernant les lendemains de la mort. Je sais que ce sont là, pour vous, de dures paroles, mais il est nécessaire que vous les entendiez. Regardez-moi bien et dites-moi, si vraiment je vous parais honnête et si mon langage n'est pas profondément amical. »

Le malheureux me considéra longuement, d'un air très sérieux, et puis : « Je suis complètement abasourdi par ce que vous me dites. Vous me faites l'effet de céder à ce je ne sais quel fol enthousiasme ; votre visage est franc. Je ne doute pas que vous ne me vouliez du bien. Mais où voulez-vous en venir? » — « A ceci, répliquai-je, vous savez ce qu'est la mort? » — « Je me suis trouvé face à face avec elle, bien des fois. » — « Bien. Et aujourd'hui, pourquoi ne l'a percevez-vous pas? Quelle opinion avez-vous d'une science, — la vôtre — qui parle de la mort sans connaître ses différences avec la vie? » — « Mais, parlez, expliquez-vous, s'impatientait mon interlocuteur. J'attends vos lumières. » — « Les voici donc ! Et d'abord laissez-moi vous assurer que vous êtes maintenant dans l'état que, sur la terre, vous qualifiez *la mort*. »

A ces mots, le savant éclata de rire, et, d'un ton de moquerie : « Oh ! quel plaisantin êtes-vous donc? Et que cherchez-vous à me faire croire là? Si vous me prenez pour un dément, dites-le une bonne fois, et laissez-moi passer mon chemin. Y a-t-il un village, par ici, où je pourrais manger et trouver à me loger jusqu'à demain? » — « Mon ami, vous n'avez pas besoin de manger, fis-je observer, convenez que vous n'avez pas faim. Et à quoi bon reposer un corps qui n'est pas fatigué? »

L'hôte, perplexe, songeait. Il avoua enfin : « C'est ma foi vrai; je n'ai pas faim. C'est étrange! Et cependant ce jour me paraît le plus long de ma vie. Je n'y comprend plus rien. » Il se replongeait dans sa rêverie. J'insistai : « Allons, veuillez reconnaître que vous êtes mort, et que vous voilà chez les Esprits. C'en est fini avec la Terre. Votre vie terrestre, c'est le passé. Vous vivrez ici désormais, et bientôt vous comprendrez mieux. Si vous n'acceptez pas cette vérité initiale, je ne puis vous être d'aucune utilité. Réfléchissez-y. Quand vous le désirerez, je reviendrai vous voir. »

Quelque temps s'écoula. A la fin, j'entendis l'appel du savant, et je vins à lui. Il avait beaucoup médité, se plaignait que la lumière et l'atmosphère où il était ne lui convenaient pas. Je l'accompagnai dans une région qui lui parut plus habitable. Là, il fit un effort violent pour comprendre, et l'évidence le toucha peu à peu. Mais ce fût un rude combat entre son orgueil scientifique et l'obligation où il était d'y renoncer. Conduit progressivement vers une sphère plus élevée, il accepta à la fin ce qui ne pouvait être nié. Alors, il s'approcha de moi. Il ne se défendait plus contre la certitude. Nous échangeâmes un regard fraternel, il s'agenouilla, baissa la tête en signe de contrition. Il cachait son visage dans ses mains. Je le bénis et lui prodiguai les paroles de réconfort.

Il en advient souvent ainsi avec les morts qui nous arrivent de la Terre.

Nos confrères étrangers mentionnent de nombreuses expériences : il faut se résigner à choisir. Le *Jornal Espirita* (Porte-Alegre) cite le cas d'un prêtre à qui un jeune homme vient demander une messe pour son

âme. « Je n'en dis que pour les morts. » — « Mais... je suis mort. » Et le visiteur s'éloigne après avoir remis dix francs. La messe dite, le fantôme — car il s'agissait bien d'un défunt — revient et confesse avoir volé cette somme à son père. Le prêtre, très intrigué, questionne le père dont le « mort » lui a donné l'adresse. Vérification faite, un billet de dix francs manque dans le portefeuille. « Est-ce celui-ci? » demande le religieux. Et il lui est répondu : « Celui-là même ! » Le père avait reconnu le papier-monnaie à ce fait qu'il était déchiré et recollé. — Le même journal parle d'une fillette qui, soudain, entre en trance, prend la voix d'une personne morte il y a quelques mois, et prévient la famille de la défunte d'avoir à rembourser à un tiers une somme de 200 reis. La dette est prouvée : le créancier n'avait pas cru devoir en parler, car il estimait la somme insignifiante. — Ce n'est peut-être pas sans une pointe d'ironie pour les « sénateurs » que la *Revista de Espiritualismo* (Curityba, Brésil), publie la note suivante : « A New-York, un aliéné de 26 ans, dans ses moments de lucidité, écrit en prose avec une remarquable inspiration et discourt d'une façon si magistrale qu'elle évoque et dépasse en beauté, les paroles de nombreux orateurs décédés, jadis notables sénateurs. » — *Psychic Gazette* rend compte de divers cas de communication entre personnes vivantes, par écriture automatique. C'est ainsi qu'un lecteur assure avoir reçu un commentaire de M. Asquith, sur l'accumulation des denrées dans les docks. L'ex-ministre, on le sait, est bien vivant. A ce propos, il est rappelé que dans le premier numéro du *Borderland* (juillet 1893), W. T. Stead signala avoir, lui aussi, communiqué maintes fois avec des êtres vivants », bien que cela puisse paraître incroyable », disait-il.

Miss X... recevait fréquemment des messages de personnes qu'elle connaissait, sans utiliser aucun instrument. Il lui suffisait de poser une question et sa main traçait automatiquement la réponse, souvent d'une très lointaine distance. Moi-même je puis communiquer de la même manière avec beaucoup de mes amis. C'est là *un fait* que je contrôle par une expérience quotidienne. En le mettant en doute, je serais aussi coupable que l'eût été Christophe Colomb s'il avait décidé de retourner en Espagne avant d'atterrir, au moment où il a vu le soleil éclairer les côtes du Nouveau-Monde. Ne retournons pas en Espagne. Croyons aux échanges de messages avec les vivants, comme avec les morts ! »

A Santos (Brésil), deux jeunes époux partent, vers les États du Nord, en voyage de noces. Quelques jours après, la mère de la mariée reçoit une facture de couturière, d'un chiffre très élevé, bien qu'elle ait la conviction que la robe de mariage ait été payée. Le reçu est malheureusement égaré. Mais la nuit suivante, la jeune femme apparaît en songe à sa mère et lui dit où est caché le reçu. La couturière doit renoncer à sa pré-

tention. La semaine suivante, la mère apprend la nouvelle que sa fille est morte, la veille de l'apparition. — *The Progressive Thinker* du 27 mars reproduit un long message dicté de l'Au-delà par John Jacob Astor, le milliardaire qui périt lors de la catastrophe du *Titanic*. « Je regrette, dit-il entre autres déclarations, de n'avoir pas, ma vie durant, attaché plus d'importance aux manifestations de l'Esprit. » Par ailleurs, le *Progressive* (17 avril) publie l'aventure d'un employé de commerce, très positif et nullement lettré, aussi peu poète que possible, et qui un soir, arrivant dans une ville où il n'était jamais venu, au moment d'établir l'ordre de ses courses pour le jour suivant, écrit, malgré lui « Timrod » sur son bloc-notes. Puis, sous le titre : *Ce n'est que temporaire*, il ajoute les vers aux vers, les strophes aux strophes, sans pouvoir retenir sa main, sans connaître ce qu'il trace. Or, le poème est fort beau et, à la fin, il le signe Timrod ! Et le lendemain matin, la première statue qu'il voit sur une place publique, est celle du poète local Timrod, dont il n'a certes, dans sa profonde ignorance, jamais entendu parler !



Le spiritualisme moderne continue à provoquer dans les Églises, et notamment en Grande-Bretagne, des commentaires contradictoires et parfois violents. L'archiprêtre de la cathédrale de Baltimore, le Rév. S. Mc. Comb, déclare nettement : « Pourquoi les Esprits ne pourraient-ils atteindre nos pensées? La mort n'est qu'un incident physique et ne modifie en rien l'esprit lui-même. Rien de nos relations morales et spirituelles ne peut en être altéré. » Le Rév. Myers, de South Moor (Durham), tout en faisant ses réserves sur l'emploi non méthodique du spiritisme, dit l'avoir étudié pendant dix ans et s'être convaincu que c'est là un champ où fleurissent des beautés innombrables : « J'ai eu moi-même des preuves indiscutables de la survivance de l'âme au corps. Et je parle constamment avec un jeune homme qui est tombé à la guerre. »

« Je ne crois plus à l'Eden de l'Ancien Testament, proclame le Rév. Th. Ch. Fry, doyen de Lincoln. Voici le moment où l'Église d'Angleterre n'a plus le droit de professer un dogme que ses paroissiens ne reconnaissent plus, et que les prédicateurs eux-mêmes ne croient plus. Personne ne peut plus accuser d'agnotisme quiconque use du bon sens dans l'interprétation de notre ancienne *mythologie* ». Ces graves paroles furent prononcées au couvent de Canterbury, lors d'une discussion relative au Spiritualisme.

M. Cassiopée.

Échos des Sociétés et Groupes

Société d'Etudes Psychiques de Nancy. — Deux belles conférences faites par M Jules Gaillard, conférencier de l'Union Spirite Française, ont eu lieu les 14 et 15 avril, dans les salles des Agriculteurs et de la Chambre de Commerce, sous la présidence de M. Thomas, qui a prononcé une excellente allocution où il a fait ressortir l'importance de l'Institut Métapsychique International à Paris. Il donne la parole à M. Gaillard. Celui-ci fait allusion à la conférence qu'il fit à Nancy, en 1905, et adresse un souvenir ému au docteur Haas, ancien président de la Société, au colonel Collet et à M. Cordier, morts pendant la guerre. Il rend hommage aux maîtres de l'école de Nancy, pour leurs intéressants travaux sur l'hypnotisme. Le conférencier a pris comme sujet : « Le Spiritisme en 1920 » et « Du Spiritisme à la Métapsychique ». Il démontre par des preuves scientifiques et expérimentales le néant de la conception matérialiste. Il conclut à la nécessité d'une doctrine morale s'appuyant sur la science pour répandre des idées de justice, de solidarité, de fraternité. C'est aux spirites que ce rôle incombe. Le conférencier est vivement félicité.

Dijon. — M. Gaillard a également fait dans cette ville une causerie sur « l'évolution spirite ». Un nombreux auditoire, très intéressé par l'exposé du conférencier, lui a manifesté sa sympathie. Nous espérons que nos amis de Dijon ne tarderont pas à se grouper en société.

Revues et Journaux

La Revue des Sciences Psychiques de Genève (janvier-février) publie le compte rendu de l'assemblée de la Société Psychique de Genève, année 1919. M. Pauchard a prononcé à cette occasion un fort beau discours, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Il insiste sur l'importance de la propagande des idées spiritualistes faisant pénétrer partout le sentiment de la justice, de l'entr'aide mutuelle qui améliorera le sort de l'humanité.

L'Information (21 avril) donne des renseignements sur l'organisation et les travaux de l'Institut Métapsychique International, 89, avenue Niel, à Paris, et cite le livre de M. Cornillier : « La survivance de l'âme ».

Dans *La Revue mondiale* (1er mai), M. Marie-Léopold Laceur parle des prédictions de Richard Wagner sur notre victoire.

Le Voile d'Isis (mai) contient un très bel article de M. Boué de Villiers : « Que devenons-nous après la mort? »

Echos d'Oran (3 mai). L'Union spiritualiste algérienne annonce sa réorganisation. Elle fait ressortir, dans un article bien présenté, la morale qui découle de notre doctrine et cite à l'appui une belle page du livre du docteur Geley, directeur de l'Institut Métapsychique International : « L'Etre Subconscient » (Alcan et Librairie Leymarie).

La Revue Hebdomadaire (15 mai) publie, sous la signature de M. Germain Lefèvre Pontalis : « Le triomphe de Jeanne d'Arc ».

Comédia (17 mai) publie le compte rendu d'une conférence faite au Club du Faubourg, à Paris, par M. Henri Regnault, ardent propagateur de nos idées. Cette conférence a été un véritable succès pour le jeune orateur. L'auteur de l'ouvrage si apprécié : « Le Bonheur existe », fait paraître un nouveau livre : « Seul le Spiritisme peut rénover le monde ». Nous ne doutons pas qu'il sera accueilli avec la même faveur.

Bibliographie

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Preuves expérimentales de la Survivance. — La doctrine secrète du Christianisme. — Relations des premiers Chrétiens avec les Esprits des Morts. — La Nouvelle Révélation, par Léon Denis.

Un volume de 432 pages nouvelle Édition considérablement augmentée (douzième mille). Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 fr. 50.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle Edition de ce livre, considérablement augmentée, car elle comporte, en plus de la première édition, en tenant compte de la différence des caractères employés, un grand nombre de pages nouvelles. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimenta-

tion psychique s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et faits récents. Les notes complémentaires ont été l'objet de remaniements et d'augmentations importantes. Ce livre offre donc au lecteur l'attrait d'une œuvre nouvelle. Rédigé en ce style clair et entraînant qui est familier à l'auteur, il nous tient au courant des importantes questions scientifiques, philosophiques et religieuses qui passionnent notre époque et sollicitent tous les penseurs ; il montre les analogies profondes qui existent entre le spiritisme actuel et les premiers temps du christianisme, la part des phénomènes dans l'avènement de cette doctrine qui a remué le monde. En ce moment où le spiritisme est l'objet des attaques violentes et systématiques du clergé catholique, ce livre offre à tous les adeptes de nos croyances des moyens de défense et de controverse.

Dans ce but, un index alphabétique y a été ajouté afin de faciliter les recherches et indiquer tous les sujets se rattachant à ces vastes questions.

Voici en quels termes un grand journal spiritualiste signalait l'apparition de cet ouvrage : « Nous ne saurions donner au lecteur une idée, même affaiblie, de cet ouvrage extraordinaire, de la vigueur et de l'éloquence de ces pages, où l'auteur a su déployer toute la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste. On y trouvera en même temps qu'une méthode d'analyse, sachant utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, un fonds solide de science persuasive, qui donne à tout ce que la doctrine spiritualiste renferme de beau et de consolant, un relief clair et net, qui subjugue et élève l'esprit.

« Pour tous ceux qui ne font pas de la vie un marché de plaisirs égoïstes, pour ceux qui sont susceptibles d'un idéal élevé, pour ceux qui aspirent à donner, hors de la vie matérielle, un but à leur destinée, pour tous ceux qui sont capables de dévouement à la cause de l'humanité, le livre de Léon Denis sera un évangile d'inspiration et d'encouragement ; il les transportera dans les sphères supérieures où règnent la justice et l'amour pur, dans une éclosion de lumière caressante, et ils ne cesseront pas de bénir la main qui les a conduits dans ce voyage aux régions sublimes de l'infini.

« A tous ceux qui aiment le vrai et le beau, cette lecture offrira la plus grande satisfaction esthétique, une sorte de volupté de l'esprit qui se sentira flotter dans l'harmonie, la lumière et la vérité. »

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.



La méthode expérimentale dans les études psychiques

Les exigences de la méthode expérimentale sont sa force. Plus nous seront sévères dans l'admission et dans l'interprétation des faits, et plus solidement notre démonstration sera établie.

Les facultés supranormales dont nous étudions les manifestations, communications médiumniques, prémonitions, vue de l'avenir, volonté agissant sans la parole et sans aucun signe, télépathie, vue à distance, action de l'esprit en dehors des sens physiques, ne pourraient-elles, à la rigueur, être attribuées à des propriétés inconnues de notre organisme vital? L'homme se connaît-il lui-même entièrement? Son évolution est-elle arrivée à son terme? Ces facultés psychiques supranormales ne pourraient-elles appartenir au cerveau?

Nous devons tout étudier en libre examen, en entière liberté de conscience, sans aucune idée préconçue, sans l'entrave d'aucun système.

Il est utile de répondre à un certain nombre d'objections souvent présentées contre nos affirmations.

D'abord à la première, à celle de la valeur contestable du témoignage humain. Nous avons plus d'une fois signalé la faiblesse scientifique de ces témoignages, et nous savons que nous devons perpétuellement nous en défier. Ils sont incertains, varient avec le temps, et ne s'accordent même pas sur des événements actuels, où il semble que l'unanimité devrait être habituelle. On voit mal. Chacun voit avec ses yeux et *avec son esprit* (même dans les observations astronomiques si précises : c'est ce qu'on appelle l'équation personnelle). Les relations des témoins d'un même fait diffèrent entre elles, et, d'autre part, les souvenirs se modifient facilement, même en admettant une bonne foi parfaite et une sincérité absolue, ce qui n'existe pas toujours. Reconnaissons aussi que dans notre singulière espèce humaine, on rencontre des inconscients et des farceurs, dépourvus de tout scrupule et de tout sentiment d'honneur, ou de simple honnêteté. Nous devons donc nous tenir constamment en une extrême circonspection. Mais de là à tout refuser, à tout nier, il y a un abîme que les sceptiques ne paraissent pas mesurer.

Malgré l'incertitude reconnue des témoignages historiques, il est assez difficile de douter que le roi Henri IV ait été poignardé à Paris, le 14 mai 1610, rue de la Ferronnerie, par un nommé Ravaillac ; que le roi Louis XIV ait révoqué l'édit de Nantes, en appauvrissant la France d'excellents citoyens ; que le corps de Napoléon repose aujourd'hui dans un sarcophage de marbre, sous le dôme des Invalides, et que certaines armées se soient entrechoquées dans nos régions de l'Est, du 3 août 1914 au 11 novembre 1918. Nous pouvons tous convenir, semble-t-il, sans trop nous compromettre, que Louis XVI est mort guillotiné.

Il y a des limites au scepticisme et à l'incrédulité. Les arguties et les sophismes de la dialectique la plus subtile n'empêchent pas les faits d'exister.

D'autre part, on objecte, parfois, que les relations extraordinaires dont nous discutons ici la valeur et la portée soient plutôt signalées par des gens du vulgaire que par des savants accoutumés aux rigueurs de la méthode expérimentale. Qu'y a-t-il de surprenant là? Est-ce que l'immense majorité de l'espèce humaine n'est pas composée de vulgaires ignorants? Peut-on compter un esprit scientifique sur mille? Il y en aurait 38.000 en France. Ils n'y sont pas. Admettrons-nous 3.800, soit un sur 10.000? C'est peut-être trop peu. Ne soyons pas trop sévères ; admettons-en le double, quelque chose comme 8.000. Ce serait un homme

instruit sur 5.000 environ — homme ou femme, cela va sans dire. Eh bien, cette proportion n'est-elle pas sensiblement la même dans l'ensemble des constatations psychiques?

Malheureusement, en général, les personnes appartenant aux classes supérieures de la Société, les savants, les érudits, les penseurs, les écrivains, les magistrats, les prêtres, les médecins, etc., se tiennent dans une réserve discrète, comme s'ils avaient peur de parler. Ils sont moins libres, ont des intérêts à sauvegarder, et se taisent, tandis que les autres parlent. Cette couardise, cette lâcheté, est absolument méprisable. De quoi a-t-on peur? Nier les faits par ignorance, c'est excusable. Mais ne pas oser avouer ce qu'on a vu : quelle misère !

Il y a d'autres criminels que ceux qui sont dans les prisons : ce sont les hommes cultivés qui connaissent des vérités qu'ils n'osent révéler par crainte du ridicule ou par intérêt purement personnel. Au cours de ma carrière, j'ai rencontré plus d'un de ces « hommes de science », fort intelligents, très instruits, qui avaient été témoins ou avaient eu connaissance de faits psychiques irrécusables, qui *savaient* l'existence indéniable de ces phénomènes, et n'osaient rien dire, par un sentiment de mesquinerie impardonnable chez des esprits de réelle valeur, ou chuchotaient très mystérieusement, avec la peur d'être entendus, leurs témoignages qui seraient d'un poids si considérable pour le triomphe de la vérité.

De tels hommes sont indignes du monde savant.

Plusieurs d'entre eux appartiennent à ce qu'on appelle « la haute société » et croiraient se compromettre en paraissant crédules, quoi qu'ils croient, d'autre part, à des dogmes absurdes. Je pourrais écrire ici le nom d'un membre de l'Institut, d'une valeur scientifique réelle, qui pourrait servir de témoin compétent sur les phénomènes métapsychiques étudiés, mais qui ne veut et n'ose rien avouer, parce qu'il est catholique pratiquant, et que son directeur de conscience lui a déclaré que l'on doit laisser à l'autorité de l'Église le domaine de ces questions.

Une partie du clergé est hostile à ce genre d'études et pense que l'Église doit en conserver le monopole. Cette opinion date des temps bibliques. L'évocation des morts était formellement interdite aux Hébreux, et Saül a enfreint ses propres décrets en allant consulter la pythonisse d'Endor et appeler l'ombre du prophète Samuel. Peut-être n'avait-on pas tort de faire cette défense au vulgaire incompétent, qui peut si facilement glisser sur la pente des pires sottises. Mais empêcher, de nos jours, les hommes instruits, pondérés, réfléchis, d'étudier ces problèmes, leur enseigner que Dieu ne leur a pas donné la raison pour

s'en servir, qu'ils doivent humilier cette raison devant les affirmations d'une Révélation divine contestable, prétendre que la question de la nature de l'âme et de sa survivance, qui intéresse si personnellement chacun de nous, est réservée à une caste de casuistes s'adjugeant le droit de juger et de décider entre le vrai et le faux, entre Dieu et le diable, représente véritablement un étrange raisonnement et un anachronisme nous reportant au moyen-âge. Que de crimes l'Inquisition n'a-t-elle pas commis dans ses innombrables procès de sorcellerie ! Il y a là, dans les idées actuelles, dominant encore une certaine classe d'hommes et de femmes, une erreur formidable, extrêmement nuisible à la recherche de la Vérité.

Cette aberration inexcusable rappelle aux astronomes l'interdiction faite, au dix-huitième siècle, par le directeur de l'Observatoire de la marine, Delisle, à son astronome adjoint Messier, de révéler à ses collègues la découverte qu'il venait de faire du retour de la comète de Halley. Ce scandale scientifique est arrivé le 21 janvier 1759. Ce jour-là, le jeune et timide observateur (né en 1730) avait découvert, du haut de la tour actuelle du musée de Cluny, rattaché aux Services du ministère de la Marine, l'astre errant dont le retour était impatiemment attendu par tous les mathématiciens du monde, alors divisés à propos de l'attraction newtonienne, combattant pour et contre la théorie de la gravitation. Clairaut ayant calculé que les perturbations produites par Jupiter devaient retarder de deux ans le retour de la fameuse comète de 1682 annoncé par Halley pour 1757. Sur l'injonction de son maître, Messier garde le silence sur ses observations, mais continue de suivre consciencieusement la marche de la comète dans le ciel, pendant tout le mois de février. Personne n'en sait rien, et toute l'Académie des sciences discute, ainsi que la Société royale de Londres. L'astre errant se rapproche du soleil en mars et disparaît dans ses rayons. Les observations sont donc arrêtées. Cependant, l'astronome français a tracé la route qu'il devra prendre en sortant de ces rayons et se promet de l'y rechercher après cette sortie. Or, il se trouve que la comète a été vue en Allemagne et calculée également. Alors Delisle permet à son élève une confidence accueillie par des murmures. On lui pardonne à peine son silence, en considérant qu'il n'a aucun titre officiel, qu'il appartient à son directeur, qu'il a 29 ans et Delisle 71 (j'ai rapporté cette histoire au *Bulletin de la Société astronomique de France*, de 1917, en exposant la révision que j'ai faite, à mon observatoire de Juvisy, depuis 1883, des 103 nébuleuses et amas d'étoiles découverts par Messier à la tour du musée de Cluny).

Défendre de faire connaître des faits utiles au progrès des connaissances humaines ! N'est-ce pas là un véritable crime?

Il est pourtant incontestable qu'un certain nombre de témoins des phénomènes dont nous nous occupons restent obstinément muets sur leurs expériences personnelles, les uns obéissant à un mot d'ordre, les autres craignant l'ironie des voisins, d'autres s'imaginant que leur dignité serait compromise, beaucoup par simple lâcheté ou par une blâmable indifférence.

* * *

L'objection tirée de l'incertitude des témoignages humains est, me semble-t-il, entièrement éliminée par les raisonnements qui précèdent. Il en est une seconde, non moins importante à élucider pour notre conviction, sur les facultés intrinsèques de l'âme et sur son existence indépendante du corps.

Ces phénomènes, qui semblent si extraordinaires, ne pourraient-ils avoir une cause physique? L'homme s'ignore lui-même ; il n'a pas jaugé le réservoir d'énergies, de forces inconnues qu'il possède en son être. La biologie s'arrête à la surface, aux manifestations apparentes, et les physiologistes avouent qu'ils ignorent certains mécanismes de notre machine humaine, notamment en ce qui concerne le fonctionnement des centres nerveux.

Dans la Chimie de l'Univers, on tend de plus en plus vers l'unité de matière.... Est-il absurde de rechercher le principe même de notre vie pensante, quelque nom qu'on lui donne : âme, moteur énergétique, fluide électrique?

Lorsque nous récapitulons devant nos yeux les découvertes dues au génie de l'homme, l'invention du télescope, du microscope, des appareils mus par la vapeur, des applications de l'électricité, de la photographie terrestre et céleste, de l'analyse spectrale, de la navigation aérienne, du télégraphe électrique, du téléphone, du phonographe, du cinématographe, de la télégraphie sans fil, nous ne pouvons pas ne pas admirer la puissance de l'esprit humain. Il est difficile à un penseur de voir passer un train emportant des milliers de voyageurs, des millions de kilogrammes de marchandises, ou d'assister au départ d'un transatlantique, ces palais flottants, sans être frappé de la force prodigieuse de la vapeur, inconnue avant Papin et Fulton. Lorsque nous causons par le téléphone entre Paris et Rome, il nous est impossible de ne pas admirer que la voix est transportée non avec la lenteur du son, mais avec la vitesse de l'électricité, par une double transformation d'ondes qui n'ont aucun rapport entre elles. Et la téléphonie sans fil, plus fantastique encore, qui projette dans l'espace des paroles silencieuses, insoupçonnées, qui nous frôlent à notre insu et vont se reconstituer en voix

claire, en sons nettement articulés, pour l'auditeur qui les perçoit à l'appareil récepteur radiotéléphonique ! Les mots prononcés au poste émetteur s'envolent à travers l'espace, avec la vitesse de l'éclair, sous forme d'ondes : voix muettes, non perceptibles dans leur voyage aérien, et que n'importe qui peut néanmoins entendre s'il possède l'instrument auditif approprié. Si notre oreille était douée des propriétés de l'appareil récepteur d'un petit radio-téléphonique, nous percevrions ces « voix de l'espace », qui vont se faire entendre à des centaines de kilomètres. Si notre œil était construit comme la plaque photographique, nous verrions des radiations auxquelles notre nerf optique reste insensible. Le monde serait pour nous tout autre qu'il est.

Si nous étions tous doués des facultés supranormales particulièrement développées chez certains êtres, les forces inconnues dont nous nous occupons ici, sembleraient toutes naturelles et nous aurions une autre compréhension de la nature et de la vie.

Lors donc que nous constatons tous ces progrès de la science, nous ne pouvons nous empêcher de les voir se continuer dans l'avenir. Si, par exemple, il est prouvé qu'un mourant aux États-Unis ou en Chine révèle sa mort à un ami habitant la France ou l'Angleterre, et qu'un mort vient nous apprendre dans quelles conditions il est passé de vie à trépas, nous ne pouvons nous empêcher de songer à l'évolution graduelle des connaissances humaines et nous demander jusqu'où s'étendront, dans l'avenir, les conquêtes mentales de l'habitant de la Terre.

L'homme est-il aussi puissant que la nature? Serait-il même plus puissant?

Oui et non.

L'homme a créé des choses que la nature n'avait pas inventées.

Par exemple la roue.

Sans cette invention d'une rondelle tournant autour d'un axe, la locomotion par les chevaux ou par la vapeur n'existerait pas.

Or, remarque curieuse, la nature n'a produit aucun animal se mouvant par ce procédé. Toujours des membres articulés, des jambes, des nageoires, des ailes.

Dans l'invention d'une roue, l'homme a surpassé la nature.

Cette invention est aussi vieille que l'humanité. Mais qu'aurait-on fait sans elle?

Quel chemin parcouru, depuis cette invention simplice jusqu'à la navigation aérienne !

Jusqu'où l'homme ira-t-il dans son progrès?

N'a-t-on pas réussi, non seulement à parler à distance, mais encore à écrire, à dessiner, à envoyer un portrait?

Lorsque je publiai mon ouvrage *La Fin du Monde* (1893), quelques critiques ignorants de nos études ont qualifié de purement imaginaires les figures des pages 273, 307 et 367, qui montrent, la première, un habitant de Paris voyant, de son lit, une bayadère dansant à Ceylan, en un cinéma improvisé ; la seconde, une apparition due à la transmission des ondes éthérées ; la troisième, Omégar arrivant aux pieds d'Éva, qui l'avait appelé à travers l'immensité de l'Océan. Ce progrès a été réalisé graduellement, comme ont été réalisés les aéronefs de la première page. Tout arrive.

On peut donc soutenir que les faits transcendants qui sont l'objet de nos études, peuvent être dus, en partie, à la puissance productrice des facultés humaines. Mais on n'est pas autorisé par là à conclure que ces facultés soient des propriétés du cerveau matériel. Elles témoignent de la valeur personnelle de l'âme.

Examinons de près l'objection de facultés transcendantes pouvant être attribuées au cerveau lui-même, être considérées comme cérébrales et non pas d'essence spirituelle. Analysons, disséquons un des exemples, que j'ai publiés dans *La Mort et son mystère*, soit, au hasard, celui de la page 335.

Le 27 juin 1894, vers 9 heures du matin, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon, travaillant dans sa chambre, en compagnie d'un camarade d'études, le Dr Varay, pour le premier examen de doctorat, et très absorbé par son travail, en est distrait impérieusement par une phrase intérieure obsédante, lui répétant ces mots : « M. Casimir Périer est élu Président de la République par 451 voix. »

L'étudiant écrit cette phrase sur un papier, qu'il tend à son compagnon, en se plaignant de l'obsession. Varay lit, hausse les épaules, et sur l'insistance de son ami croyant à une prémonition réelle, le prie, assez durement, de le laisser travailler en paix.

Après déjeûner, les deux camarades rencontrent deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin en Haute-Savoie, et M. Deborne, actuellement pharmacien à Thonon, et les trois compagnons rient quelque peu d'une pareille prophétie, les candidats officiels à la présidence de la République étant MM. Brisson et Dupuy.

L'élection se faisait, ce jour-là, à Versailles, à 2 heures.

Or, tandis que les étudiants lyonnais se rafraîchissaient à la terrasse d'un café, les camelots passent et crient :

« M. Casimir-Périer est élu Président de la République par 451 voix. »

Les sceptiques les plus endurcis seraient mal venus à contester ce fait de prémonition précise, cinq heures avant l'événement, attendu qu'il a été confirmé par la triple attestation des trois témoins.

Ne voir là qu'une coïncidence fortuite est inadmissible.

Je n'insiste pas. Nous avons des centaines de cas analogues.

La question qui se pose ici est de savoir si ce fait prouve l'existence dans l'homme — ou à côté — d'un élément psychique différent de l'organisme physique, ou s'il serait possible d'attribuer cette divination de l'avenir au cerveau, à des facultés cérébrales inconnues.

Cette question ne se résout-elle pas par elle-même?

Attribuer à un groupement de molécules matérielles, à une action chimique, mécanique, d'un fourmillement d'atomes quelconques, la faculté de voir ce qui n'existe pas encore, ce qui arrivera dans plusieurs heures, plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années, *est une pure hypothèse, et ne s'appuie sur aucune base scientifique.* De plus, c'est une hypothèse absurde en elle-même. A force de vouloir faire de la science pratique, on tombe dans l'idiotie, on cesse de raisonner logiquement.

La méthode scientifique la plus sévère établit avec certitude que les faits métapsychiques ne peuvent plus être niés, doivent désormais être inscrits dans le cadre agrandi de la science positive, transformée, ne peuvent être attribués à des fonctions cérébrales et prouvent l'existence de l'âme comme entité indépendante de l'organisme corporel.

Nous analyserons un jour, avec la même méthode, la question des êtres invisibles, des Esprits.

Camille FLAMMARION.

Après la Canonisation

Le progrès, quelquefois, se fait bien lentement. C'est que le flambeau qui doit éclairer sa marche subit trop souvent les atteintes des amis de l'obscurité ; mais la vérité finit toujours par l'emporter dans sa lutte contre les ténèbres. L'histoire de l'humanité en contient de nombreux exemples et, de temps à autre, nous en voyons quelque nouvelle preuve éclater lumineusement sous nos yeux. Il a fallu cinq cents ans à l'Église pour achever la révision d'un procès qui restera comme l'une des plus monstrueuses iniquités qui aient été commises ; et l'on conçoit bien l'embarras dans lequel se trouvait le chef suprême de la catholicité, chaque fois que la question était portée devant lui. La victime n'était qu'une humble fille des champs, certes ; mais, grande entre les plus grandes, par son héroïsme et la pureté de sa vie, elle fut cependant

condamnée par des prêtres, des évêques, parce qu'elle avait écouté *les Voix* qui lui commandaient de délivrer son pays.

Oui, Jeanne avait écouté *ses Voix*, et, pour ses féroces accusateurs, c'était là son plus grand crime ! L'évêque de Lisieux déclara que les révélations qu'elle avait reçues ne pouvaient avoir qu'une origine diabolique, et celui de Coutances la jugea également livrée au démon.

On est vraiment stupéfait de voir tant de théologiens, tant de docteurs, combattre la croyance aux révélations, à l'intervention des êtres surnaturels, mais *bons*, alors que leur foi au démon restait entière !

On sait comment fut conduit le procès de la malheureuse jeune fille et quel en fut le résultat. Nous ne pouvons aujourd'hui, comme nous le voudrions, mettre en lumière des faits que trop d'ennemis de la vérité ont intérêt à laisser dans l'ombre ; mais un savant, M. Jules Quicherat, a publié, sous les auspices de la *Société de l'Histoire de France*, cinq volumes (1) renfermant tout ce que les chroniqueurs du temps de Jeanne d'Arc ont écrit sur elle, ainsi que la minute authentique de son procès, contenant son interrogatoire et ses réponses. On peut trouver là, appuyé sur des témoignages irrécusables, le récit du long martyre que notre héroïne dut subir.

Des prêtres avaient condamné Jésus parce qu'il s'était dit *fils de Dieu*. Jeanne, ayant été appelée « fille de Dieu » par ses voix, fut, comme Jésus, condamnée à mort par les prêtres ; mais combien plus cruelles et plus longues furent les souffrances qu'elle eut à endurer !

Excommuniée, rejetée par l'Église comme un membre infecté d'hérésie, dont la « pourriture » pourrait gagner le corps mystique de Notre-Sauveur, déclarée *sorcière, dissolue, invocatrice de diables, idolâtre, schismatique* et *relapse*, l'innocente vierge de Domrémy fut brûlée vive, le 31 mai 1431, sur la place du Marché, à Rouen.

Cinq cents ans après, l'Église, en grande pompe, en fait une sainte par la canonisation. Nous voulons croire que cette réparation tardive a été inspirée par le seul amour de la justice et de la vérité : Il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Mais, tout de même, le bon peuple de France n'avait pas attendu si longtemps, pour honorer la mémoire de l'héroïne, qui est la plus pure gloire de notre pays et l'honneur de l'humanité !

Maintenant, quelle conclusion pouvons-nous tirer, nous spirites, du revirement complet qui vient de se produire au sein de l'Église, sur

(1) *Procès de Jeanne d'Arc*, par Jules Quicherat (Paris, Jules Renouard, 6, rue de Tournon, 1861).

la façon d'envisager la question des *voix* et des *apparitions*, qui firent condamner Jeanne au bûcher? S'il est une médiumnité solidement établie, absolument incontestable, c'est bien celle de la sublime jeune fille qui, déjà entourée de flammes, quelques minutes avant de mourir, proclamait encore la réalité des manifestations dont l'Église vient de s'occuper.

Alors, pouvons-nous espérer que, grâce au nouveau jugement qui vient d'être rendu et qui déclare *sainte* celle qui fut condamnée comme *sorcière* et *invocateresse* de démons, les prêtres d'aujourd'hui, ouvrant enfin les yeux, cesseront d'accuser nos médiums d'entretenir des relations avec le diable, et consentiront à chercher, comme nous, à s'instruire avec eux?

S'il en était ainsi — ce dont nous ne sommes pas encore bien sûrs — la canonisation n'aurait pas été sans utilité.

KERMARIO.

Le jugement de l'Eglise

III

Providence glacée

Glacée ! Ce qualificatif appliqué à la Providence des spirites, je le trouve dans un livre où l'idée nouvelle ne jouit pas de la moindre considération. L'auteur, un ecclésiastique, a le ton d'un procureur assez habile qui, du commencement à la fin de son réquisitoire, avec une modération calculée, accumule sur la tête du prévenu le plus possible de charges, dans l'espoir d'obtenir une condamnation. Assurément les amis fervents de l'Église se délectent à cette lecture ; les critiques avisés se méfient, parce qu'ils n'y trouvent pas la haute impartialité d'un penseur, planant au-dessus des partis. S'il faut croire notre polémiste, Dieu, d'après le Spiritisme, serait l'esclave des lois de la nature. Inutile de lui adresser des prières, puisqu'il n'y répondra jamais par des miracles. On n'est pas plus insensible : Providence glacée.

Que faut-il entendre par le miracle? Je prends la définition de Littré dans son Dictionnaire : « Un acte contraire aux lois ordinaires de la nature et produit par une puissance surnaturelle ». Elle s'adapte assez aux phénomènes invoqués par le spiritisme dont le célèbre écrivain avait d'ailleurs une connaissance assez superficielle. De son temps, le

psychisme ne s'imposait pas encore à l'attention des savants, du moins avec autant d'autorité : les choses ont bien changé depuis.

Raisonnons, pour plus de clarté, sur un cas particulier, le message de l'Esprit Piguet, auquel nous avons consacré un chapitre. Cherchez dans la vie des Saints, tant préconisés par l'Église, vous n'y trouverez rien de plus étonnant. Voilà une personnalité du monde invisible qui écrit sur un mouchoir, dans les conditions que nous avons indiquées, une lettre dont le graphisme, notamment celui de la signature, est une des plus fortes preuves d'identité. Sommes-nous dans le surnaturel?

Cette personnalité possède certainement des connaissances et des pouvoirs qui dépassent notre entendement. Elle n'a pas agi contrairement aux lois de la nature ; elle s'est servie de lois que nous ignorons. Ce qui nous paraît supranormal est pour elle normal. Nous sommes à son égard ce que serait un sauvage du centre de l'Afrique, si on le mettait subitement en rapport avec un savant manœuvrant un phonographe. Le pauvre noir n'en reviendrait pas, à moins qu'il ne fût trop abêti pour être capable d'admirer, ce qui est le fait d'un grand nombre de blancs que les phénomènes les plus stupéfiants n'étonnent guère, parce qu'ils se jugent trop intelligents pour les prendre au sérieux. L'Esprit qui communique avec nous use de son libre arbitre, comme nous faisons quand, nous livrant à des expériences de physique ou de chimie, nous produisons des résultats que le cours ordinaire des choses n'eût pas amenés. Il est de la sorte, mais pas autrement, au-dessus de la nature.

Le spiritisme, loin d'exclure la croyance aux miracles, ainsi compris, repose au contraire sur elle : comment serait-il logiquement interdit au spirite d'attribuer à l'Esprit Suprême un genre de puissance constaté chez les Esprits? Ce qui le caractérise essentiellement, c'est d'admettre qu'on puisse communiquer avec les désincarnés ; il n'est pas rivé à un système de philosophie, et si les messages médianimiques ont parfois une teinte de panthéisme, rien ne l'oblige à donner son assentiment. Les Esprits ne sont pas en métaphysique, beaucoup plus avancés que nous, ceux du moins avec qui il nous est possible d'entretenir des rapports, car, dans les profondeurs insondables de l'espace, il existe des Esprits considérablement plus évolués et mieux renseignés sans doute sur les questions de l'origine et de la fin de l'univers, mais trop éthérés pour se mêler à notre matière. Accusez, si vous en éprouvez le besoin, certains spirites d'être panthéistes ; ils ne s'en offenseront peut-être pas. Gardez-vous d'englober le spiritisme dans cette accusation, car il a des partisans qui, sans aucune inconséquence, la repoussent à bon droit.

Ils croient comme vous, théologien honoré du *Nihil obstar* et de

l'*Imprimatur* (ce qui, entre parenthèses, ne saurait être une garantie d'infaillibilité) à l'existence d'un Dieu infini. Puisqu'il occupe tout l'espace, il se trouve en vous, en moi, chez le voisin, partout. Serait-il donc le grand Pan? Que deviennent alors les individus avec la conscience, le libre arbitre, l'idée de justice qui les pose les uns en face des autres, bien distincts, obligés de se respecter réciproquement, si réels que la mort, au lieu de les anéantir, les transforme pour une vie plus intense? Le panthéisme se réduit au déterminisme universel, dans l'unité de substance, tandis que, par le spiritisme, nous nous établissons dans la doctrine du moi libre, responsable, permanent, engagé sur la voie d'un destin dont il est en partie l'artisan. Comment résoudre ce problème d'un moi fini qui ne se confond pas avec un Dieu infini? Plus j'y réfléchis, la tête appuyée sur une main, la plume dans l'autre, moins je me sens capable de répandre un peu de lumière dans cette obscurité. Nous avons beau, honoré Monsieur, pour dissimuler notre impuissance, nous réfugier dans le vocabulaire de la métaphysique, avec de grands airs : le mystère nous y suit et nous rapetisse. Devant ces questions, nous ne sommes tous, bergers ou brebis, que des pygmées ; ne jouons pas au géant. La Nature nous a condamnés aux antinomies. Que de mystères aussi dans votre catéchisme, à commencer par celui de la Trinité, rendu encore plus impénétrable par vos explications ! Pour ma part, en un sujet où les penseurs les plus puissants n'ont émis que des hypothèses sans doute respectables, mais toujours discutées, je n'ai pas la prétention de produire l'évidence contraignante, en prononçant le mot décisif ; je me contente de parier, à l'exemple de Pascal, pour la doctrine qui me semble la mieux justifiée, et, si vous me plaignez de n'être qu'un individualiste, je vous reproche de n'être qu'un croyant par procuration, sur le témoignage d'une Église dont l'autorité ne résiste pas à la discussion.

Nous croyons, vous et moi, au Dieu infini et néanmoins personnel, par conséquent à la possibilité de son intervention, telle que Renan la définit, pour la combattre, dans ses *Etudes d'histoire religieuse*, 7e édition, page 138 : « ... Le miracle, un acte particulier de la Divinité, venant s'insérer dans la série des événements du monde physique et psychologique et dérangeant le cours des faits en vue d'un gouvernement spécial de l'humanité ». Cela vous paraît-il assez précis? Nous sommes, l'un et l'autre, vous adversaire, moi partisan du spiritisme, placés en ce moment sur un même terrain, celui de la croyance au miracle.

Permettez-moi de vous poser une question : vous arrive-t-il fréquemment de constater l'apparition de miracles occasionnés par vos prières? Loin de moi la prétention, veuillez ne pas l'oublier, de répondre

pour vous. Bien des choses sont possibles que l'on déclare irréalisables et je m'adresse peut-être à un privilégié honoré par la Providence de faveurs refusées à tant de solliciteurs. On vous mettra donc à part dans la catégorie des élus. J'ai pourtant le droit d'exercer ma critique, à mes risques et périls, dût-on me prendre pour un impie, ce contre quoi je proteste en toute sincérité. Eh bien, sérieusement, j'observe que, dans la multitude des prières qui montent vers le trône de l'Éternel, soit directement, soit par l'intermédiaire des saints, la plupart restent sans exaucement. A quoi cela tient-il? Serait-ce qu'on ne prie pas comme il faut ou qu'on demande des biens immérités? Je connais cependant des gens d'une moralité médiocre, pratiquant l'oraison avec ardeur, qui se flattent d'avoir obtenu, par les procédés d'une superstition puérile, ce qu'ils désiraient. Je me demande s'ils ne prennent pas une simple coïncidence pour un exaucement. Il faudrait, pour avoir le droit de crier au miracle, posséder une connaissance approfondie des conditions dans lesquelles l'événement s'est produit. Nul ne peut certifier que la faveur proclamée n'est pas venue à la suite d'une préparation latente, qui a déterminé le dénouement au moment de la prière. Alors on ne songe plus aux prières inexaucées, pour n'insister que sur celle-là.

Il est si facile d'interpréter les faits selon ses convenances ! J'assistai, un jour, en wagon de troisième classe, pendant la guerre, à une conversation entre un jeune prêtre et un fonctionnaire en retraite, celui-ci paraissant aussi bon catholique que celui-là. L'un et l'autre, avec une conviction résolument exprimée à haute voix, pour l'édification de la galerie, soutenaient que la première bataille de la Marne avait été gagnée par le général Joffre, grâce à un miracle. On ne disait pas clairement si l'intervention était venue de la Sainte Vierge ; j'ai néanmoins l'impression que c'était l'opinion du prêtre et le vieux monsieur, plein de déférence, n'aurait osé contredire. Quoique j'eusse échangé quelques mots de courtoisie avec ces deux stratégistes de sacristie, je ne jugeai pas opportun d'exprimer mon sentiment, non par peur d'entamer une discussion, mais parce que j'aurais passé pour un profanateur. A quoi bon, quand on n'y est pas obligé par un devoir, scandaliser de braves exaltés que votre contradiction enfoncera davantage dans leur préjugé ? Je préférai les prendre pour sujet d'observation, sans qu'ils s'en doutassent, et, comme ils ne manquaient pas de tempérament, la matière eût été assez riche pour un moraliste capable d'approfondir. A ne voir que la surface, je me disais : « Voilà certainement des cléricaux ayant une tendance à tout faire tourner au profit de leur parti ! Quel avantage pour la cause de l'Église, si on démontrait que l'honneur de la

victoire lui revient, par l'intercession des hautes personnalités du ciel, dont elle est la mandataire miraculeusement attitrée ! Je me garderai de soutenir que les saints du calendrier sont impuissants à exercer une influence sur les destinées de notre monde, puisque, selon le spiritisme, les Esprits sont mêlés à notre vie. Cependant je ne voudrais pas me prononcer trop péremptoirement dans la crainte d'émettre un jugement mal motivé sur un sujet ténébreux. J'incline à supposer que, sans le génie de ses chefs, la valeur de ses soldats, certaines fautes de l'ennemi et d'autres circonstances qu'il n'appartient pas à mon incompétence de démêler, la France, presque seule alors, aurait été dans une situation désespérée ». Je faisais à part moi ce raisonnement, un peu amusé par la naïveté de ces dévots du Sacré Cœur qui, flairant un mécréant, puisque je ne faisais pas chorus avec eux, se procuraient, pour me mater, la satisfaction d'un crescendo.

Mais, répliquerez-vous, la position que vous prendriez à l'égard de la Divinité, si vous rejetiez la possibilité du miracle, ne serait-elle pas la même? Providence glacée !

Vous croyez au Dieu personnel, j'y crois aussi ; seulement je me mets en garde contre un anthropomorphisme trop primitif. Dieu est infini et je suis fini ; Dieu est tout-puissant et je suis une créature infime ; Dieu sait tout et je ne sais le fond de rien ; Dieu pénètre dans l'avenir et je ne vois guère dans l'éternité que le moment présent ; Dieu agit donc par d'autres procédés que l'homme. Sa volonté, il ne m'appartient pas de la sonder : Seriez-vous mieux renseigné et, par quelle merveilleuse dispensation, auriez-vous sur la nature entière, son œuvre, des clartés refusées au reste des mortels? Que faire alors? Se résigner à ignorer bien des choses, se soumettre avec confiance, s'estimer heureux de ce que, par les miracles de la médiumnité, de petites ouvertures sont pratiquées sur le monde invisible. En attendant la magnifique révélation qui suit la mort du corps, je médite ces paroles du Psalmiste : « Les cieux racontent la gloire de Dieu et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains ». L'Univers m'apparaît, dans sa majestueuse ordonnance, comme un organisme portant la marque de l'Esprit suprême, qui en a conçu le plan, qui est dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, auxquels il donne, en les pensant, une réalité. L'ensemble des êtres constitue un phénomène qui est perçu par quelqu'un, sans quoi il ne serait pas. Cet Esprit, présent partout, anime tout. « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être... et nous sommes aussi de sa race ». Cette déclaration vous choque-t-elle par son aspect panthéiste, veuillez vous en prendre à l'un des plus fermes adorateurs du Dieu personnel dont vous ne récuserez pas l'autorité, à l'apôtre Paul, dans

son discours prononcé devant l'Aréopage d'Athènes, Actes des apôtres, XVII, 28.

Le mystique, profondément imbu de la conviction qu'il est en Dieu et que Dieu est en lui, n'a-t-il pas atteint les sommets de la piété autant que s'il se croyait l'objet de grâces particulières, puisque tout procède pour lui d'une grâce universelle? Chez les grands saints, cette conviction devient l'extase, le ravissement, la joie de l'absorption en Dieu. Ames d'élite que les souillures de notre monde affectent douloureusement! Un spirite peut, sans être infidèle à ses principes, adopter cette notion du Dieu vivant, professée par l'Église qui l'encadre dans sa dogmatique. Il y ajoute la croyance aux communications avec les Invisibles, ceux-ci lui donnant des preuves de la survivance par de vrais miracles. N'a-t-il pas, sur ce point, une forte ressemblance avec le catholique qui, médium sans le savoir, reçoit une assistance des saints? Singulière destinée des idées! Le merveilleux, banni de la religion par le rationalisme au nom de la science, y revient sous les auspices du rationalisme avec la garantie de la science.

L'Église, jalouse de son prestige, ne saurait s'accommoder de cette évolution. Avec son habileté bien connue, elle se ralliera au spiritisme, mais pour le diriger. Il y aura alors les médiums autorisés, officiels, par qui nous parviendront les messages divins, tandis que les autres, les profanes, seront les instruments du diable déguisé en ange de lumière. Toujours la même tactique: «Ce qui vient de nous est excellent, ce qui vient du camp opposé est suspect, prenez ma marque.» Mais l'argument du diable, déjà trop exploité par les prêtres, s'usera comme tant de raisonnements qui furent jadis irrésistibles, parce qu'ils s'adaptaient à la mentalité régnante, et qui maintenant gisent mortellement blessés sur le champ de bataille des idées, et le spiritisme vainqueur poursuivra sa carrière, constamment jeune, parce que la vérité ne vieillit pas.

(A suivre). Alfred BÉNEZECH.

Une Voix d'Outre-tombe

Des quatre que nous étions ce soir-là, combien sont encore de ce monde? La vie nous a séparés. La guerre est venue. Deux fois j'ai eu des nouvelles des trois autres, dont un est mort à Sedul-Bahr, en entraînant sa compagnie de Sénégalais à l'assaut des positions turques. Si

ces lignes tombent sous les yeux de l'un de mes deux autres amis, ce souvenir éveillera certainement en son âme une émotion profonde, car il est des choses qui ne s'oublient jamais, et l'appel que nous reçûmes ce jour-là en est une...

Pour moi, l'émotion ressentie fut le point de départ d'une évolution morale bienfaisante, qui m'a apporté avec la foi, le calme et la sérénité.

C'était en 1904, à Toulon au moment des examens oraux d'admission à l'École militaire d'Infanterie. Rentrés des colonies comme admissibles après les épreuves écrites, nous fûmes dirigés sur la caserne du 4e d'Infanterie de marine, au Mourillon.

A cette époque, les candidats étaient nombreux et nous nous trouvâmes 96 sous-officiers admissibles, qu'il fallut loger en chambrées. C'était un avant-goût de la vie de l'École. J'avoue qu'il me fût pénible de n'avoir plus ma chambre où j'aimais à m'isoler, pour travailler, lire ou rêver, aux heures où les devoirs militaires ne me retenaient pas au contact de la troupe et des camarades. Beaucoup, presque tous, étaient comme moi. Le colonel était très bon; tout s'arrangea. Les capitaines adjudants-majors furent sans doute priés de se boucher les oreilles, et les adjudants de semaine, invités à ne rien voir, car quelques jours après notre arrivée, les huit-dixièmes d'entre nous avaient leur chambre en ville et ne paraissaient au quartier qu'aux heures de cours, d'exercices ou d'examens.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes, trois de Madagascar et un de l'Afrique occidentale, voisins de palier, dans une maison meublée de la rue de la République. Le soir, nous nous réunissions tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour travailler ou causer un peu en prenant du thé.

Dans la même maison que nous, d'autres sous-officiers dans notre cas, avaient eux aussi loué des chambres : et nous fûmes amenés un beau soir à suivre chez lui un camarade qui nous avait offert une séance de table tournante. La soirée fut gaie et nous reçûmes une multitude de révélations sur le contenu de nos porte-monnaies, le nombre de nos boutons de culotte et les numéros des boîtiers de nos montres ; renseignements précieux qui servirent à l'un de nous, lequel, ayant égaré son chronomètre, le retrouva je ne me souviens plus bien comment, grâce aux chiffres gravés dans l'or du boîtier.

Il va sans dire que les jours qui suivirent cette soirée récréative, nous fûmes amenés, mes trois amis et moi, à causer longuement du problème des communications avec l'Au-delà. Les plus passionnantes controverses furent engagées avec chaleur. Pour beaucoup, l'affection sincère qui

nous réunissait venait de ce que nous avions eu tous les quatre la même formation intellectuelle. Nous avions fait nos études classiques complètes dans des collèges tenus par des professeurs religieux, Jésuites ou Maristes. Nous avions eu les mêmes enthousiasmes juvéniles, les mêmes ardeurs mystiques, la même soif de Vérité et aussi, hélas ! les mêmes écueils s'étaient présentés sur notre route. En vain nos maîtres avaient tenté de nous retenir, de détourner nos esprits des mystères angoissants que nous voulions percer. Toutes les manœuvres pour nous ramener en eaux calmes, ils les tentèrent, mais devant notre intransigeance de jeunes chercheurs, ils durent prononcer un jour le terrible « Halte-là ! Tu ne sauras rien de plus ; la Raison humaine doit s'incliner devant les dogmes, sans discussion possible ; crois ou passe ! ! ».

Et nous étions passés tous les quatre, sous les sombres voûtes de l'angoisse, du doute. Peu à peu, tout ce qui nous avait semblé simple s'était compliqué ; les preuves que nous cherchions partout s'émiettaient une à une. La Foi vacilla en nos âmes, et peu à peu s'éteignit, faisant place à un vrai désespoir. Le Doute, épreuve terrible pour de jeunes cerveaux, encore tout pétris d'enthousiasmes, d'illusions, les plus belles espérances, les plus nobles rêves, l'idéal enfin se heurtant au monstrueux : *Memento quia pulvis es*. Poussière ! et rien autre chose ! Alors, à quoi bon l'effort, à quoi bon le sacrifice, à quoi bon la vertu, si tout finit à la tombe?

Devant ce néant, la raison atterrée hésite entre les deux modes de vie : Jouir brutalement, sans scrupules, vivre à sa façon, suivant la morale abominable des Nietsche, des Kant et autres philosophes allemands ; ou prendre le parti des naïfs et rester droit, bon, honnête et juste, pour la satisfaction de ce Moi qui n'est qu'un mythe ; ou encore, et c'est à quoi se résolvent les plus nombreux, ceux qui ne croient plus, mêler ces deux modes, selon les principes d'un opportunisme intelligent.

Puisque venus sur la planète, sans avoir demandé à la connaître, par le fait de circonstances indépendantes de tout ce qui aurait pu être notre volonté, nous y devons vivre un certain temps et retourner au néant, du moins que ce passage soit allégé de tout scrupule embarrassant, de toute contrainte morale ; vivons pour vivre et pour jouir.

Mais au tréfond de nos âmes, un vieux sentiment dont nous ne sommes pas maîtres, s'élève contre ce cynisme, et fait que les plus terribles raisonneurs ne sont pas tous de vrais cyniques. Nous l'avions expérimenté tous les quatre et vivions en honnêtes gens que des périls et des peines de même nature ont rapprochés et fait se comprendre.

Notre amitié était solide parce que basée sur la tolérance, le respect des idées et des volontés de chacun, et sur l'indulgence aux fautes, —

quelles qu'elles soient,— auxquelles notre faiblesse humaine est exposée. Nos discussions, quelque âpres qu'elles fussent parfois, ne dégénéraient jamais en querelles. Rien ne nous avait jamais nettement divisés.

Pourtant, chaque soir, revenait dans nos conversations la question de savoir si dans ce que nous avions vu, constaté, expérimenté, il y avait quelque chose de supra-normal, la manifestation d'une entité intelligente, en dehors de ce que nous sommes convenus d'appeler l'âme de chacun des assistants. La réunion de fluides émanant de l'organisme de plusieurs humains, peut-elle produire une autre âme intelligente, ayant accès au plus secret de notre conscience, lisant des chiffres dans nos poches, comptant des pièces de monnaies dans nos bourses, dont nous ignorions le contenu. Ou bien, tout cela est-il tour de force merveilleux, d'un habile prestidigitateur, ou d'un puissant opérateur qui peut priver toute une assemblée de raisonnement, de mémoire, de sensations, prendre sur chaque assistant tout ce qu'il veut savoir, et, réveillant son monde, rendant le contrôle de soi à chacun, nous émerveiller du produit de son cambriolage de nos poches et de notre pensée?

Ou alors, y a-t-il vraiment manifestation d'une âme désincarnée, et dès lors, la vie reprendrait-elle un but, un idéal, un moteur??

Pensées capitales qui échauffaient nos esprits et nous entraînaient à des hauteurs d'où nous sentions venir le vertige, et presque la nausée!

Comment savoir?

Et voici de quoi nous convînmes. Puisque tous les quatre avions un aussi ardent désir de savoir, puisque aucun de nous ne pouvait avancer une explication ramenant toute la question sous un pur objectif raisonnable, acceptable à nos esprits, pourquoi ne pas demander à cette chose inconnue la réponse à la question qui nous brûlait les lèvres. « Qui es-tu? d'où viens-tu? »

Pas d'amour-propre! nous nous connaissions tous les quatre depuis longtemps déjà, nous pouvions bien nous faire crédit de notre parole d'honneur solennellement donnée en toute sincérité de cœur. Et c'est ce que nous fîmes.

Un soir, à vingt et une heures, nous nous réunîmes dans ma chambre, autour d'un guéridon à trois pieds. Nous avions placé ce guéridon bien au milieu de la chambre, avec seulement nos quatre chaises autour, éloignant tous les autres meubles. Place nette, tout fut vérifié, pas de truc, pas de ficelle. Sur la cheminée deux lampes allumées donnaient toute la lumière désirable. Du coke, brûlant dans la grille, répandait une chaleur normale.

Nous nous donnâmes parole de ne rien faire pour ou contre ce qui se

produirait, et nous nous assîmes, les mains posées sur la table, à plat, formant de nos doigts une chaîne continue.

Dix minutes passèrent sans rien amener. Nous étions sérieux, un peu angoissés peut-être, moi du moins, mais pas le moins du monde nerveux. En moi je priais tout bas : « Si vraiment il y a quelque chose au-delà de la vie terrestre, que nous vienne une lueur de ce foyer inconnu ».

Soudain, dans la table, dans le bois de la table, semblait-il, un coup sec fut frappé. Nous nous regardâmes. Ce craquement me parut si caractéristique, si spécial, que l'idée qu'il pouvait avoir été produit par l'un de mes trois amis ne me vint pas et que je sentis un frisson me parcourir des pieds à la tête.

Bientôt un autre coup sec fut frappé, et la table se soulevant sur deux de ses pieds, frappa trois coups, très nets. J'avais eu l'impression très intime que les craquements ne pouvaient avoir été provoqués, mais le mouvement de la table pour frapper d'un de ses pieds pouvait l'être, et sans doute tous nous eûmes la même pensée : Peut-être sans le vouloir, l'un ou l'autre, appuyant trop fort, entraînait vers lui la table.

Nous nous fîmes part loyalement de nos pensées et convenant de suivre l'alphabet, par nombre de coups désignant les lettres, avec, en outre, un coup pour non, deux pour oui. Nous reprîmes nos places.

La table ne fut pas longue à s'agiter. Je l'interrogeai :

— Cette table est-elle animée?

— Oui. — (Deux coups.)

— Puis-je savoir qui l'anime?...

— Esprit.

— Esprit? esprit de qui, de l'un de nous?

— Non.

— As-tu un nom?

— Oui, Baudelaire.

Les coups avaient été frappés nettement, les lettres désignées sans erreur. L'un d'entre nous, même non surveillé par les trois autres, n'aurait pas pu faire frapper la table avec pareille netteté. Nous nous regardâmes angoissés, sans oser nous rien dire. La table répondit à quelques questions sur l'existence de l'âme après la mort, sur la réalité de certains grands faits religieux ou moraux, nous donna très exactement notre défaut dominant et nous conseilla :

— Lisez les *Fleurs du Mal*.

Les coups étaient toujours frappés nettement. Nous prenions l'habitude de ce mode de conversation long et difficile. Parfois devinant un mot avant qu'il ne fut achevé, nous le prononcions et la table frappait plus nettement les deux coups du oui. Il nous arriva de nous tromper

de mot et des coups précipités et saccadés, semblèrent marquer l'impatience de l'Esprit qui nous parlait ; quelque chose comme non non ! non non ! non non !

Après un silence, la table d'elle-même dit :

— Jacquot doute !

— Eh ! oui, je doute, s'écria Jacquot, en se levant ; et vous, ne doutez-vous pas?

Personne ne répondit et la table frappa :

— Kammara !

Nous n'étions plus que trois à avoir les mains sur la table ; Jacquot était allé s'accouder à la cheminée.

Ces sept lettres ne disaient rien à aucun de nous trois. Je fis recommencer et dis à Jacquot : Prends un crayon et note ; cela devient compliqué.

Et la table redit : KAMMARA !

Mais alors se produisit quelque chose qui nous glaça d'épouvante et nous fit nous lever brusquement, en abandonnant le guéridon.

A peine la table avait-elle frappé la dernière lettre du mot, que Jacquot, qui l'avait écrit, s'avança vers elle, et, pâle comme je ne l'avais jamais vu, la voix rauque, lui tout à l'heure narquois, presque gouailleur, il dit :

— Mon lieutenant, lorsque vous m'avez donné l'ordre de rester, connaissiez-vous le danger?

— Oui !

— Mais alors, pourquoi avez-vous commandé Ravan? C'était à mon tour de marcher.

— Parce que j'avais de l'affection pour toi.

Nous regardions cette scène, nous les trois de Madagascar, sans y rien comprendre. Nous sentions seulement qu'il se passait sous nos yeux quelque chose d'effroyable.

Notre sceptique camarade de tout à l'heure debout, devant ce guéridon, lui parlait respectueusement, comme il aurait parlé à une personne véritable, et la table, que nous avions quittée brusquement, se mouvait seule, frappant les coups des réponses, qui se formaient lettre par lettre dans notre esprit.

C'était terrible !

Le dialogue continua et nous apprîmes ainsi qu'il s'agissait du lieutenant Maucorgé, qui commandait le poste de Kammara, en Afrique occidentale, où il avait comme sous-officiers français Ravan et Jacquot, notre ami.

Ayant de l'affection pour lui, sachant qu'une reconnaissance qu'il

devait faire était dangereuse, le lieutenant avait désigné le sergent Ravan pour l'accompagner, laissant au poste le sergent Jacquot.

Il partit et ne revint pas. La reconnaissance fut massacrée tout entière ; on ne retrouva point les corps des deux blancs.

Devant nous, le lieutenant fit à son ancien compagnon le récit de l'embuscade où il fut blessé et Ravan avec lui. Tous deux furent rôtis et mangés par leurs agresseurs anthropophages ; les tirailleurs furent massacrés, et personne ne sut jamais comment le choses s'étaient passées. Les chefs indigènes coupables ne purent être trouvés, et l'oubli se fit sur ce sombre drame de la brousse africaine.

Le lieutenant donna à notre camarade les noms des chefs, traîtres et rebelles ; il indiqua où l'on pourrait retrouver son revolver, celui de Ravan et son chronomètre.

Nous vécûmes, ce soir de février 1904, des heures que nous n'oublierons jamais. — Son récit fait, l'entité s'en alla, après avoir dit qu'elle n'avait besoin de rien. Baudelaire revint dire qu'il affectionnait Jacquot, qu'il viendrait toujours à son appel, et que nous aussi, nous avions un esprit familier et protecteur.

Puis nous nous séparâmes.

Les examens eurent lieu. Trois de nous quatre entrèrent à Saint-Maixent cette année-là. Moi, le quatrième, je partis en Indo-Chine, où j'ai fait ma carrière dans la Garde Indigène.

Quelques années plus tard, à Saïgon, je vis un de mes trois amis et nous conversâmes du passé. J'appris que sur les indications données par le lieutenant Jacquot au ministère de la Guerre, on avait retrouvé les armes, le chronomètre du lieutenant Maucorgé, et les armes du sergent Ravan, entre les mains des chefs noirs qui avaient préparé et exécuté le guet-apens où périt une partie de la garnison de Kammara.

Je n'ai jamais revu Jacquot, mais le message de son ancien chef, qui l'affectionnait et a voulu l'arracher au doute, lui a très certainement rendu la foi en l'immortalité de l'âme, et, comme à moi, le courage de vivre, en faisant un peu de bien, pour attendre l'heure bénie où nous aussi franchirons le seuil de cette vie nouvelle, qui sera ce que nous saurons nous la faire. Il y a, dans cette manifestation spontanée de l'âme du lieutenant Maucorgé, un bel exemple de communication, avec preuve bien convaincante d'identité.

C'est à ce titre que je donne ce récit que je certifie véritable, en tant que me le permet ma mémoire ; et je vous assure que la scène est encore bien présente à mon esprit. Lorsque j'en évoque le souvenir, j'éprouve encore un peu de l'émotion intense qu'elle nous valut à tous les quatre qui en fûmes les témoins.

P. de la Fontaine.

Conférence M. E. Wiétrich

La sympathie

L'Union Spirite Française a donné, le dimanche 30 mai, sa quatrième conférence à la grande Salle des Agriculteurs de France, sous la présidence de M. Gabriel Delanne. Après quelques mots élogieux adressés au conférencier, il cède la parole à M. E. Wiétrich, qui développe, avec son talent habituel, son sujet : « La Sympathie ».

Il se demande si l'heure est bien propice pour parler de sympathie. Il voit encore l'humanité toute frémissante du sang répandu ; la lutte des classes se fait sentir plus intense, le monde a de la peine à reprendre son équilibre. Il cite quelques phrases de la brochure d'Allan Kardec, « Le Spiritisme à sa plus simple expression », édité par l'*Union*. Aux spirites, il a le devoir de parler de la sympathie. Le spiritisme est la seule doctrine pouvant réaliser la fraternité universelle. Il explique les sympathies ou antipathies par les vies successives. Notre vie profonde découle des sources de l'Au-delà; c'est là que se sont élaborées nos destinées présentes, c'est de là que nous sommes partis pour revenir dans les sentiers de l'existence terrestre, avec la résolution de suivre les aspirations de notre cœur vers des destinées plus hautes, plus généreuses.

La sympathie ne doit pas seulement se borner à notre famille, à nos amis, elle doit s'étendre de proche en proche, à tous nos frères en humanité ; pour être vraie, elle doit participer aux sentiments d'autrui, à ses joies, à ses tristesses ; elle doit être une véritable communion d'âmes, une union intime de l'esprit et du cœur, dans la douleur et dans la joie. Ceux que nous appelons les morts, ne continuent-ils pas, eux aussi, de sympathiser avec nous ? Nos chers invisibles ne nous font-ils pas connaître qu'ils sont souvent près de nous, qu'ils sont les témoins de nos espérances, de nos douleurs, de nos larmes ? C'est vers l'infini que nous devons tourner nos regards.

Quel moyen le Spiritisme doit-il employer pour accomplir sa glorieuse mission? Il doit recourir à la puissance de l'idée et à celle de l'amour, ces deux forces impondérables, auxquelles rien ne peut résister.

Quelle sera la sanction pour ceux qui auront pratiqué ainsi la divine sympathie? Ce sera une vision pénétrante, chez les hommes ; ils verront l'humanité, ils seront également en harmonie, dès ici-bas, avec tous les centres spirituels de l'Au-delà et ainsi, par cette communion intime et mystérieuse, ils prendront dès maintenant conscience de leur propre

immortalité. Leur récompense sera celle de Prométhée enchaîné sur le Caucase, le foie dévoré par un vautour, celle de Socrate buvant la cigüe, celle du Christ expirant sur le calvaire, dans un transport de détresse et d'amour, celle de tous les penseurs, de tous les sages, de tous les prophètes, de tous les apôtres. Ils connaîtront toutes les humiliations, toutes les réprobations de la part des hommes, tandis qu'au dedans d'eux-mêmes, ils sentiront les déchirements du doute, le poids du découragement, les angoisses de l'épouvante, mais le dernier mot appartiendra à la vérité et à la justice et, pour avoir consenti à mourir, ils vivront pour l'immortalité.

Comme toujours, le conférencier a impressionné vivement son nombreux auditoire, par sa parole vibrante et persuasive ; il a été très applaudi et félicité.

Une intéressante partie musicale a clôturé cette réunion. *Le Médium musicien Aubert* a tenu, au piano, pendant près d'une heure, un millier de personnes sous le charme de ses improvisations inspirées par de grands maîtres invisibles. Suivant des indications typologiques, données après chaque morceau, tour à tour Mendelssohn, Chopin, Bach, Liszt, Mozart, Godard se sont fait entendre ; des amateurs de musique compétents nous ont affirmé avoir, presque toujours, reconnu les inspirateurs du médium musicien automate. M. Aubert a été vivement applaudi.

Si nous sommes bien renseignés, l'*Union Spirite Française* se propose de donner, à la rentrée des vacances, — commencement novembre, — une conférence dans la grande salle du Trocadéro, avec audition musicale de ce remarquable médium.

RÉMIO.

Conférences en Algérie

Un important mouvement spiritualiste se dessine dans notre grande Colonie. Le conférencier de l'Union Spirite Française, M. Jules Gaillard, a été appelé par les Sociétés d'*Alger*, d'*Oran*, de *Sidi-Bel-Abbès*, *Tlemcen* et *Mostaganem*. Il a pris comme sujets de ses conférences : Le Spiritisme en l'an 1920 ; du Spiritisme à la métapsychie et l'Évolution spirite.

M. Gaillard a développé et exposé les diverses questions, avec un réel talent d'orateur ; il a obtenu partout un très vif succès.

A Alger, la première conférence a été présidée par le comte de Polignac, membre de l'Institut Métapsychique. Il a ouvert la séance en prononçant l'allocution suivante :

« La Société Spirite d'Alger, comme tant d'autres gronpements poursuivant des œuvres de paix, a dû ralentir ses efforts pendant la guerre ; plusieurs de ses Membres ont disparu.

« La guerre a pourtant offert à beaucoup d'êtres l'occasion d'observer des phénomènes spirites et je ne veux citer, parmi les plus illustres, que « Conan Doyle », dont un récent livre, *La Nouvelle Révélation*, est la confession d'une foi nouvelle reçue après la mort de son fils, tué à l'ennemi.

« Jamais le nombre des adhérents aux doctrines spirites n'a été aussi grand en France, en Angleterre, en Amérique.

« C'est pour développer devant vous la signification d'un ensemble de phénomènes trop souvent mal interprétés ou déformés, que le distingué Président de la Société Spirite d'Alger, M. Mende, a pensé recourir à l'un des propagateurs les plus ardents de cette science.

« M. GAILLARD, envoyé sous les auspices de l'*Union Spirite Française*, a été successivement avocat à la Cour d'appel de Paris, député du Vaucluse à 33 ans, conseiller de Préfecture ; il se présente à vous comme un homme dont l'habitude de l'action et les observations recueillies au cours d'une existence dans des milieux différents, confèrent à sa parole l'autorité d'une intelligence qui ne s'est pas contentée de travailler dans les livres.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. GAILLARD tient sa conviction pour le spiritisme. Dès 1880, frappé par une étude de DELANNE sur le darwinisme, il se met à chercher. Il est témoin de plusieurs manifestations frappantes. Il fréquente à Paris, un des médiums anglais les plus connus, nommé SLED et il n'est interrompu dans ses travaux que par l'obligation de se consacrer aux devoirs parlementaires ou administratifs.

« C'est M. MEYER, le généreux Mécène à qui l'on doit la création de l'*Institut Métapsychique de Paris*, dont j'ai l'honneur d'être membre, qui le rappelle pour lui confier le soin de faire connaître, en France, l'état du spiritisme à notre époque : et tour à tour Paris, Lyon, Dijon, Nancy applaudissent M. GAILLARD, qui sait intéresser l'élite intellectuelle de ces grandes villes.

« Avant de prétendre surprendre les voix de l'Au-delà, sachons écouter celles qui nous enseignent le respect de la méthode expérimentale, sans laquelle tout résultat demeure incomplet.

« C'est pour multiplier les observations, établir des hypothèses, faciliter des expérimentations, que l'*Institut Métapsychique International* vient d'être confié à la direction du Dr GELEY, savant intègre, à qui nous devons l'étude d'importants et puissants phénomènes de matérialisa-

tions, ainsi que la publication d'un des meilleurs ouvrages de philosophie spirite « de l'Inconscient au Conscient ».

« Par l'éducation méthodique et l'entretien des sujets médiumniques et grâce à des appareils perfectionnés, le laboratoire de l'Institut peut étudier et contrôler les phénomènes les plus divers comme les plus complexes, avec la garantie de retenir ceux-là seuls qui ne laissent aucune place au doute.

« Avant de donner la parole à M. GAILLARD, je suis certain d'être votre interprète à tous en le remerciant d'avoir tenté la traversée dans un moment où tout aboutit à décourager les plus intrépides. M. GAILLARD débarqué avant-hier, a bien voulu oublier ses fatigues, pour venir nous parler et prodiguer les encouragements nécessaires à ceux dont l'esprit s'inquiète d'un idéal consolateur et fécond, dans une période où l'humanité semble en avoir perdu le goût ».

L'affluence a été très grande. La salle ne contenant qu'un millier de personnes, beaucoup n'ont pu assister à cette belle réunion. La Société d'Alger a dû se procurer des locaux plus spacieux pour les deux autres conférences.

Oran. — La jeune Société l'Union Spiritualiste Algérienne a été amplement récompensée de son dévouement et des sacrifices qu'elle a fait pour la cause du progrès moral. Un public nombreux et sympathique a répondu à l'appel des spiritualistes et théosophes, fraternellement réunis. Plus de mille personnes se sont pressées dans la salle où ont eu lieu trois conférences successives.

Sidi-Bel-Abbès. — « Le Progrès de Sidi-Bel-Abbès », après avoir fait allusion au succès obtenu par M. Gaillard, à Alger et Oran, relaté par ses confrères « Les Nouvelles d'Alger », « L'Écho d'Oran » « Le Soir », « L'Afrique du Nord » et « Le Petit Oranais », écrit : « Nous sommes heureux d'applaudir aussi au succès énorme remporté par le délégué de l'Union Spirite Française auprès du public d'élite Bellabésien dans ses conférences des mercredi 2, dimanche 6 et lundi 7 courant. Il est difficile, en effet, devant une question aussi troublante, de rester indifférents, quand les savants les plus notoires affirment les manifestations de l'âme contrôlées par eux, parfois avec des moyens automatiques et mécaniques. »

A l'heure où nous traçons ces lignes, M. Gaillard continue sa tournée par Tlemcen. Nous ne doutons pas qu'il reçoive le même accueil chaleureux.

Nous sommes heureux de constater, dans notre grande Algérie, cet important mouvement idéaliste, à la recherche de la vérité par la foi raisonnée de la science.

Nous remercions vivement les personnes, si dévouées, se trouvant à la tête des diverses Sociétés et Groupements qui ont rendu la tâche du conférencier facile. Nous félicitons aussi la Presse Algérienne d'avoir ouvert largement ses colonnes aux publications et comptes rendus des conférences. Nous désirons que la Presse de la Métropole suive cet exemple au lieu de s'exercer, comme elle le fait trop souvent, à jeter le ridicule sur les faits psychiques les mieux démontrés. Notre grande Presse s'éviterait ainsi de montrer son ignorance dans un domaine, il est vrai, encore trop peu exploré. Qu'elle consente à chercher avec nous sincèrement la vérité : nous ne demandons pas autre chose. Nous nous déclarerions pleinement satisfaits si nos confrères français voulaient bien accorder à nos idées le même crédit que la presse Anglaise et Américaine..... Espérons !

J. M.

Revues et Journaux

Le Soir, grand journal quotidien d'Oran, constate, sous la signature de M. Ch. Maper, le progrès chaque jour croissant du spiritisme. On peut lui appliquer, écrit-il, ces paroles de M. Jaurès : « Tôt ou tard, du fond de l'abîme, la vérité monte, meurtrie, gémissante, mais victorieuse enfin et implacable. »

La Revue du Clergé français (15 mai) s'exprime en termes bienveillants sur le remarquable ouvrage du docteur Geley « De l'Inconscient au Conscient ». Elle laisse à ses lecteurs le soin de peser les titres scientifiques et les mérites intrinsèques de la palingénésie développée par le savant auteur, et de dire s'il n'existe point une autre philosophie qui, animée d'un égal souci de sauvegarder l'individualité, fournit à l'esprit de l'homme des lumières moins fumeuses... !

Dans un article intitulé : « Conan Doyle et le Spiritisme », *Le Progrès Médical* (du 12 juin) dit : « Après une période de discrédit assez marqué, le Spiritisme retrouve un regain de faveur. Est-ce, suivant l'expression de Jules Sageret (1), le vent de la mort qui, soufflant en tempête pendant plus de quatre ans, a épaulé la Vague mystique qui déferle avec une force nouvelle? Ou bien la science de l'esprit est-elle, comme le croit Bergson (2) sur le point de « donner des résultats qui dépasseront

(1) La Vague Mystique. Flammarion, 1920.
(2) L'Energie spirituelle. Alcan, 1919.

toutes nos espérances ? » L'avenir le dira. En tout cas, on ne pourra point reprocher aux médecins de s'être désintéressés de l'étude des sciences psychiques. J.-J. Rousseau prétendait que, tout au contraire des théologiens, ils n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer et font de leur intelligence la mesure du possible. Rien n'est moins vrai en ce qui concerne le spiritisme.

Bon nombre de médecins et non des moindres, ont étudié et admis la possibilité des phénomènes spirites. Et voici que Conan Doyle, qui exerça la médecine avant d'être un romancier de talent, revient sur cette question et nous explique comment, après une période d'incrédulité absolue, il est arrivé à admettre l'existence de ce qu'il va jusqu'à considérer, comme une nouvelle révélation (1). »

L'auteur de l'article, bien documenté, conclut : « Si l'on veut s'aventurer dans le domaine à peine exploré des réalités psychologiques, travailler, comme dit Bergson, dans le sous-sol de l'esprit, il faut le faire avec des méthodes spécialement appropriées, avancer avec une hardiesse prudente et surtout se garder des enthousiasmes irréfléchis. »

M. G.

Chronique Étrangère

Le Congrès spirite national de Cuba a été, au cours de ces derniers mois, à l'étranger, le plus important événement concernant le progrès et la diffusion de nos doctrines. Les rapports des commissions, les textes des conférences, que nous avons sous les yeux, nous prouvent que les congressistes, réunis par milliers, ont posé les bases d'une action homogène, dont le bon exemple et les heureux effets se feront sentir, non seulement chez nos amis cubains, mais encore dans les pays sud-américains, où se préparent déjà d'autres Congrès, en attendant le grand Congrès qui, avant peu d'années, réunira vraisemblablement les délégués de tous les États des deux Amériques.

L'un des buts poursuivis par le Congrès cubain a été « de rompre avec les mysticismes et les fanatismes, d'en finir avec les ignares du spiritisme, avec ceux qui l'exploitent en y introduisant la fraude, de grouper les esprits sérieux et conscients, dans un esprit de contrôle sicentifique, avec un constant sentiment de responsabilité morale, pour propager la philosophie Kardecienne, en porter la connaissance et la pratique

(1) A. CONAN DOYLE, *La nouvelle Révélation*, P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

jusqu'aux chefs de gouvernements et la répandre parmi les peuples, pour l'équilibre et la paix de l'humanité. Point de sectarisme, mais un fervent combat pour la Vérité, dans ce monde moderne qui, cahoté de fausses doctrines en véhémentes passions, a un si grand besoin d'ordre et de lumière. Travailler méthodiquement, sans relâche, pour le triomphe de cette Vérité, qui rassemble tous les jours de nouveaux adeptes, qui s'exprime, enfin, par la voie de la Presse (1) et qui, après avoir subi les assauts des ironistes, des ignorants, des matérialistes aveugles et des détracteurs les plus grossiers, est au moment de s'imposer au monde ».

Au nom des lecteurs de cette *Revue*, nous avions adressé aux congressistes d'au-delà les mers, un salut fraternel. M. José Jiménez, président du Congrès, dans son discours d'inauguration, a commenté notre message, et, citant les plus illustres militants du spiritualisme contemporain, a constaté, aux applaudissements de son auditoire, que nos doctrines établissaient, dans toutes les patries, un lien familial entre tous ceux qui les pratiquent.

Une assemblée d'un ordre tout différent réunira sous peu un bon nombre de hautes personnalités ecclésiastiques, représentant les Églises anglaises. Parmi les délibérations prévues, l'une a trait aux « Rapports du Christianisme et du Spiritisme. » Le débat ne manquera pas d'intérêt, si l'on se souvient des divergences d'opinions surgies à cet égard parmi les « bergers des âmes », outre-Manche. Pour ne citer que quelques faits tout récents, disons que l'évêque de Lincoln vient de déclarer : « Le Spiritisme n'est ni folie ni supercherie. Certains phénomènes doivent être étudiés, bien que dans une mesure toute relative, car il ne faut pas chercher à ouvrir les portes fermées par Dieu ». L'évêque de Hereford estime que le spiritisme est moralement et mentalement débilitant ; l'évêque de Norwich s'en tient à la loi du Christ et répudie tout contact avec l'Au-delà. Celui de Truro croit que « l'autre monde doit être voilé à nos yeux ». Celui de Lichfield admet assez volontiers, mais sous bien des réserves, la possibilité de dialoguer avec les défunts. Le Rév. J.-P. Wiles, reprenant l'expression d'un autre évêque anglais, affirme que « le spiritisme est l'allié et non l'ennemi du christianisme ». Ainsi, comme on le voit, les prélats anglais sont loin d'être d'accord : ce qui, pour le présent, vaut d'être constaté, c'est que beaucoup ne sont plus adversaires de nos croyances. Les preuves expérimentales, il est vrai, abondent de plus en plus, comme si les Esprits multipliaient leurs démonstrations,

(1) Il s'agit de la presse cubaine qui, en la circonstance, fut admirable, ouvrit largement ses colonnes aux doctrines spiritualistes. La *Noche*, le *Heraldo de Cuba*, le *Diario Cubano*, El *Truinfo*, la *Nacion*, la *Campana*, El *Imparcial*, d'autres journaux encore commentèrent les travaux du Congrès, à pleines pages : typique exemple de bonne foi professionnelle et qui pourrait être utilement médité, en d'autres pays de la vieille Europe.

dans le but de convaincre plus vite les « cientifiques » et les religieux troublés autrefois antagonistes irréconciliables et appelés, peut-être, à signer, bientôt la paix, en reconnaissant que Religion et Science sont des termes synonymes. Tous tendent à se mettre d'accord sur cette curieuse déclaration que nous trouvons dans le *Liverpool Echo :* « Électricité et télégraphie sans fil existaient au temps d'Adam et Eve. Mais on ne les a su découvrir que depuis peu d'années. Les Pharaons auraient pu construire des aéroplanes, mais ils ne savaient pas. David eut pu tuer Goliath avec une carabine à six coups, mais cela n'était pas encore inventé. De même nos morts nous ont toujours parlé, mais il y a seulement un peu plus d'un demi-siècle que nous avons cessé d'être sourds ». Maintenant, nous entendons et nous voyons. Les savants étudient, et les prêtres ne considèrent plus tous comme satanique, le cas de cette jeune Eloà Dias, qui, à Pelotas (Brésil), voit à travers les corps opaques, désigne ainsi aux médecins le siège des maladies, et bien que sans aucune instruction, discute avec eux, lorsqu'elle est en transe, sur les plus arides problèmes médicaux. Ces faits sont relatés par notre confrère *Expositor*, de Recife.

Le *Light* (22 mai) parle de l'expérience de Miss Harper, qui, le 15 avril, reçut de l'Au-delà un message de M. W.-T. Stead. L'Esprit du célèbre défunt fut invité, par Miss Harper, à se communiquer à d'autres personnes, en Angleterre, et peu de jours après, Mrs Richards écrivait à son amie Harper, pour lui annoncer que Mr Stead s'était communiqué et priait de le faire savoir.

Parmi quelques récentes expériences par le moyen du cristal, retenons celle-ci, réalisée au British College of Psychic Science. Un médium voyant décrivit un visage d'homme encore jeune, type de studieux aux yeux intelligents. Par un message écrit, cet Esprit se fit connaître comme le guide d'une personne présente, à qui il indiqua aussitôt un remède fort ancien pour la guérir d'une indisposition. Après enquête, il fut reconnu que l'Esprit était celui d'un chirurgien naval, mort quatre-vingts ans plus tôt et en relation avec la famille de l'intéressé. Le texte du message était émaillé d'expressions aujourd'hui désuètes, et tout à fait caractéristiques de la façon de parler, aux premiers temps de la période Victorienne, en Angleterre.

A l'occasion de la mort de la princesse Piombino, décédée à Rome, à 84 ans, le *Star* rappelle l'aventure posthume de la mère de la défunte, qui fut Lady Gwendoline Talbot et qui épousa, en 1835, le prince Marc Antoine Borghèse. La princesse mourut après cinq ans de mariage, en soignant les cholériques. Son mari voulut que fut ensevelie avec elle une magnifique bague-saphir, à l'Église Sainte-Marie-Majeure de Rome.

Quelques jours après les funérailles, on arrêtait dans les rues de Rome une mendiante qui portait la bague à son doigt. Elle dit qu'elle priait à l'église, lorsque la princesse morte lui apparut et lui remit le bijou. Vérification faite, on vit que la tombe n'avait pas été profanée. Le cercueil plombé fut ouvert. Le saphir n'y était plus. Le prince Borghèse obtint que l'accusation de vol fut écartée, et il assura le bien-être de la pauvresse jusqu'à la fin de ses jours.

The Progressive Thinker (Chicago) cite le cas curieux d'une communication par le moyen du oui-ja où avaient posé les mains deux jeunes enfants *qui ne savaient pas encore écrire.* Ce soir-là, leur père avait essayé, en vain, d'obtenir une communication écrite. Les bambins se firent un jeu de tenter l'épreuve. Presque aussitôt, le crayon dessina, fort bien, un navire sur une mer agitée. Puis le nom « Emmanuel » fut tracé. Or Emmanuel était le nom du grand-père des enfants, qui était mort avant leur naissance et qui avait été, pendant 21 ans, officier de marine.

Lord Molesworth a perdu son fils à la guerre. Il ne croit pas au spiritisme. Un jour, il se promène dans son jardin, avec sa femme et une force irrésistible le contraint à dire : « Rentrons, notre fils est là et veut nous parler ». Les époux posent les mains sur une table qui s'agite violemment et bientôt, épèle un message « en des termes si personnels, si particuliers, déclare Lord Molesworth, que toute télépathie ou autre influence doivent être absolument mises hors de cause ». Depuis ce jour, les parents consolés s'entretiennent avec leur cher défunt (1).

Camarades d'université, Lord Brougham et G....., conviennent, un soir, que celui qui mourra le premier apparaîtra à l'autre pour lui prouver la survie. G..., peu après, part pour les Indes. Lord Brougham reste longtemps sans nouvelles. Et voici que, certain matin, étant dans son bain, il tourne la tête vers la chaise où il déposa ses vêtements. Il y voit G... assis et le regardant. Très ému, il sort du bain et s'évanouit. Et il apprend, quelques semaines plus tard, que son ami est mort, aux Indes, le jour où il lui apparut, dans sa salle de bain (2).

Constancia (25 avril, Buenos-Aires), signale une nouvelle maison hantée, au Pérou. C'est le deuxième cas, à Lima, depuis peu de mois. Cette habitation, jadis non occupée, venait d'être transformée en caserne de pompiers. On ne tarda pas à y entendre des murmures nocturnes et des voix, si bien que, promptement, les pompiers refusèrent d'y séjourner davantage. Un civil, qui n'avait pas peur, se proposa et fut agréé, pour garder la pompe. Mais, la quatrième nuit, des mains invisibles l'arrachèrent de son lit, alors que des lueurs brillaient et s'éteignaient dans

(1) *The Progressive Thinker*, 24 avril 1920.

(2) *The London Magazine* (mars 1920), rappelé par *The Progressive Thinker* (avril 20).

tous les coins de l'appartement. La femme du gardien, folle de peur, n'eut pas de peine à décider son mari à fuir cet impossible logis. La police, piquée au jeu, voulut découvrir les mystificateurs. Une nuit de pleine lune, un inspecteur et quelques agents, armés de bâtons, se ruent dans la maison. Mais la main insaisissable déboutonne violemment la tunique du chef et décoiffe tous les hommes. L'expédition en reste là. Depuis, la maison n'a plus de locataires.

Tout en réservant notre opinion, faute de précisions, mentionnons encore l'« opération spirite » dont parle la revue *Iris de Paz* (Porto-Rico). Le médium Petra Munez souffre d'une forte angine accompagnée de fièvre, et, soudain, après cinq jours de maladie, entre dans un état hypnotique. Un esprit parle par sa voix : c'est celui d'un docteur Garcia, mort à Sao-Joao, et dont l'identité fut prouvée par la suite. Garcia déclara qu'il vient d'opérer Nunez et que l'opération a réussi. Le patient se réveille, rejette quelques crachats sanglants. Le soir, l'inflammation de la gorge a disparu et le médium peut s'alimenter normalement.

O Clarim (27 mars) parle d'une apparition de défunt au lit d'un mourant : « La terre s'éloigne, dit le moribond, le ciel s'ouvre devant moi, je touche ses frontières. Ne me rappelez pas. Tout est beau ici. Si la mort est cela, oh ! qu'elle est douce !..... Voici, près de moi mes deux enfants qui sont morts. Ils viennent me chercher. Pour voyager, ce sera une bonne compagnie ».

Quelques cas de rêves et de prémonitions, dans *The Occult Review* (juin 1920). Une dame transforme la décoration de son salon, et, avant que personne n'ait pu voir le nouvel arrangement, elle reçoit une lettre d'une amie lointaine qui en fait une description complète, après un rêve. — Une autre personne, plusieurs semaines avant le naufrage du *Leinster*, en rêve tous les détails, qu'elle prend soin de consigner par écrit et d'envoyer, de Londres en Irlande, à une amie. — Une jeune fille, en songe, assiste à l'agonie de son frère, et, plus tard, en décrivant la chambre mortuaire avec exactitude, répète mot pour mot les dernières paroles du mourant à ceux qui l'assistèrent.

Un phénomène assez frappant est publié par la même *Occult Review*. Un soldat anglais, tué en 1914, raconte son passage de la vie à la mort. Il ne se croit pas décédé (1) et il engage la conversation avec un camarade qui se trouve dans le même état que lui. Or, un moment vient où le camarade n'est plus à ses côtés. Que s'est-il produit? Le partenaire n'était pas mort, mais simplement évanoui. Il a repris connaissance. Et voilà le fait étonnant : pendant l'évanouissement, *son esprit a pu*

(1) C'est un fait bien connu et mis en lumière, au cours de la Grande Guerre, par les messages de nombreux soldats tombés au champ d'honneur.

dialoguer avec celui du mort couché à côté de lui. Revenu à lui, ce vivant aura peut-être eu le souvenir d'un rêve où il parla de la bataille avec son compagnon tué. Mais ce qui ne fait pas de doute, c'est que le mort a nettement établi, par son message, cette conversation de deux esprits *dont l'un n'était que momentanément libéré de la matière.*

M. CASSIOPÉE.

Bibliographie

RUPERT VIT ! par Walter WYNN, traduit de l'anglais par Carita Borderieux et Sarah Edwards, 1 volume in-16, Paul Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. Prix : 5 fr., franco 5 fr. 75.

Vous plairait-il de lire un livre de modeste format, bien traduit de l'anglais, rempli de faits inédits, très réconfortant puisqu'il nous prouve expérimentalement la réalité de l'Au-delà, accessible à ceux que les discussions techniques n'intéressent guère, et néanmoins digne d'arrêter l'attention des savants, prenez celui-là. On le savoure aisément en deux heures et il laisse l'impression d'un tonique exquis. L'auteur, M. Wynn, pasteur baptiste, a l'esprit ouvert. « La vérité, nous dit-il, et les faits sont de plus d'importance que les croyances et les dogmes des Églises ». Cette déclaration, venant d'un orthodoxe de la plus belle eau, étonnera peut-être. Une autre, qui termine l'ouvrage, ne surprendra pas moins. « Autrefois, je croyais à la survivance par acte de foi ; aujourd'hui j'y crois parce que je *sais* (c'est lui qui souligne) qu'elle est vraie ». Impossible d'émettre sur le spiritisme une opinion plus favorable. On jugera, par la table des matières, de l'importance de cet ouvrage : Sceptique, mais étonné. — Nouvelles recherches. — Suite des séances chez M. Vango et chez Miss Mc Creadie. — Les recherches deviennent de plus en plus intéressantes. — Incontestable évidence. — Aussi clair que sur une photographie. — Preuve absolue de la survivance. — Mr Stead était-il là ? — Nouvelles révélations intimes. — Chez un médium privé. — Étonné ! — La dame au « Strand ». — Une révélation stupéfiante. — J'entends une voix. — Résultats et Conclusions.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS — IMP DUBREUIL. FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.



Les Sceptiques

Une méthode scientifique sévère est indispensable pour établir les études psychiques sur une base positive et les faire entrer dans le cadre de la science moderne, constamment agrandi par les découvertes nouvelles qui, depuis un quart de siècle, ont transformé le monde. Mais lorsque les faits, depuis si longtemps discutés — et même niés — sont démontrés, on ne s'explique pas la persistance du scepticisme qui continue à refuser de les reconnaître.

Un scepticisme systématique obstiné est-il raisonnable?

Croire à tout est une erreur. Ne croire à rien en est une autre. Nous ne devons rien admettre sans preuves, mais nous devons reconnaître ce qui est prouvé.

Avouons, néanmoins, qu'il y a des tempéraments à ce point rebelles

aux études spéciales qui nous occupent ici, que, malgré toutes les preuves imaginables, ils ne croiront jamais à rien.

Nous rencontrons, assez souvent, autour de nous, des hommes incapables d'être convaincus, malgré les constatations les plus évidentes, hommes excellents, d'ailleurs, à d'autres points de vue, instruits, agréables, philanthropes, mais dont les yeux de l'esprit sont construits de telle sorte qu'ils ne voient pas droit devant eux. (Les chasseurs assurent qu'il en est de même des lièvres). Leurs yeux ont un prisme devant la rétine, au lieu du cristallin normal, et ce prisme dévie les rayons de quelques degrés, avec des réfractions différentes selon les types. Ce n'est pas de leur faute. Non seulement ils *ne veulent pas* reconnaître le soleil au méridien, mais ils *ne peuvent pas*. Divers modes d'éducation s'y sont opposés, les uns par une crédulité aveugle pour certains enseignements non démontrés du tout, qui les satisfont ; les autres par une incrédulité non moins aveugle. Carl du Prel raconte quelque part (1) qu'un prédicateur de Vienne a prononcé du haut d'une chaire ces étonnantes paroles : « Je ne croirai à une suggestion hypnotique que lorsque je l'aurai vue, et je ne la verrai jamais, parce que j'ai pour principe de ne jamais assister à ce genre d'expériences. »

Quelle logique ! Quel magnifique raisonnement !

Les yeux ne servent de rien à un cerveau aveugle, dit un proverbe arabe.

Les dénégateurs impénitents, ceux qui rient de tout, ne se doutent pas du plaisir que nous donnent leurs dissertations. On y rencontre des humoristes distingués et de fins causeurs, dont les syllogismes ressemblent à des ballons d'enfants, qu'un coup d'épingle suffit à dégonfler.

Avoir trop d'esprit est quelquefois nuisible à la simple compréhension des choses telles qu'elles sont. Oh ! assurément, ce reproche n'est pas d'une extrême fréquence dans notre espèce humaine terrestre ; mais il est applicable de temps à autre à de célèbres spécimens de cette humanité. Tous ceux qui ont lu Voltaire ont été quelque peu choqués de ses idées saugrenues sur les fossiles, de son poème irrévérencieux de la Pucelle d'Orléans et de ses plaisanteries de mauvais goût sur les sujets les plus graves. Trop d'esprit, vraiment ! Le mieux est l'ennemi du bien. Un télescope serait un mauvais instrument devant l'œil pour écrire une lettre. Un microscope serait également mal à sa place pour juger d'un paysage. Le proverbe bien connu : « *Quelqu'un a plus d'esprit que Voltaire : c'est tout le monde* », n'a pas tort. Le simple bon sens n'est pas toujours à dédaigner.

(1) La Magie, science naturelle, 2e partie, p. 327.

Est-ce que l'illustre savant HENRI POINCARÉ, dans sa quintessence de raisonnement métaphysique, n'a pas, un certain jour, laissé entendre qu'il doutait du mouvement de la Terre? On se souvient de cette sorte de scandale scientifique et littéraire.

Les écrivains réactionnaires s'empressèrent d'argumenter. Édouard Drumont, en tête, écrivait dans *La Libre Parole* du 9 janvier 1904 :

« Il n'est pas démontré du tout que la Terre tourne, comme le prétendait Galilée, et qu'elle ne soit pas le centre du système planétaire. M. H. Poincaré qui est, à l'heure actuelle, le premier des géomètres physiciens français, n' nullement un ton affirmatif et dit : « On soutient que la Terre tourne, et je n « vois pas d'inconvénient pour ma part. C'est une hypothèse agréable et com« mode, pour expliquer la formation et l'évolution des mondes, qui ne peut « être ni confirmée ni infirmée par aucune preuve tangible. L'espace absolu, « c'est-à-dire le repère auquel il faudrait rapporter la Terre pour savoir si, « réellement, elle tourne, n'a aucune existence objective. Dès lors, cette affir« mation : « La Terre tourne » n'a aucun sens, puisque aucune expérience « ne permet de la vérifier. Ces deux propositions : « La Terre tourne » et « il « est commode de supposer que la Terre tourne » ont un seul et même sens ; « il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre ».

Un grand nombre de journaux ont enfourché le Pégase pris au lacet par M. Drumont : *L'Eclair*, la *Liberté*, etc., de Paris, et une quantité de journaux de province, sans compter les *Croix* de tous les diocèses... ! On lit dans la *Croix du Nord* du 22 février : « Ceux qui affirment que la Terre tourne N'EN SAVENT RIEN. Ils disent que la Terre tourne PARCE QU'ILS PENSENT QUE CELA EMBÊTE PROFONDÉMENT LES CATHOLIQUES ».

Une pareille levée de boucliers a été un phénomène assez curieux dans la quatrième année de notre vingtième siècle !

J'ai souvent décrit, dans mes ouvrages, les 14 mouvements de la Terre, et ce n'est pas ici le lieu de les exposer. Cependant, les ignorants répliquent : Il n'y en a pas quatorze, il n'y en a pas du tout, ni rotation diurne, ni révolution annuelle autour du Soleil, ni précession des équinoxes... rien.

Pourtant, tout le monde peut se convaincre, par exemple, du premier de ces mouvements, de la rotation diurne à laquelle nous devons la succession du jour et de la nuit, par un raisonnement tellement simple qu'il en est enfantin.

Nul ne peut contester que nous voyions tous les jours le Soleil, la Lune, les planètes, les étoiles, se lever à l'Orient, monter dans le ciel, arriver à un point culminant, descendre, se coucher à l'Occident, et reparaître le lendemain, à l'horizon oriental, après être passés au-dessous de la Terre.

Il n'y a que deux hypothèses à faire pour expliquer cette observation

universelle et perpétuelle : ou bien c'est le ciel qui tourne de l'Est à l'Ouest, ou bien c'est notre globe qui tourne sur lui-même en sens contraire.

Dans le premier cas, il faut supposer les corps célestes animés de vitesses proportionnelles à leurs distances.

Le Soleil, par exemple, est éloigné de nous à 23.000 fois le demi-diamètre de la Terre ; il devrait donc parcourir en vingt-quatre heures une circonférence 23.000 fois plus grande que celle de l'équateur terrestre, ce qui conduit à une vitesse de 10.695 kilomètres par seconde.

Jupiter est environ cinq fois plus loin, sa vitesse devrait être de 53.000 kilomètres par seconde.

Neptune, trente fois plus éloigné, devrait parcourir 320.000 kilomètres par seconde.

L'étoile la plus proche, Alpha du Centaure, située à une distance 275.000 fois supérieure à celle du Soleil, devrait courir, voler, dans l'espace, avec une vitesse de 2 milliards 941 trillions de kilomètres par seconde.

Toutes les étoiles sont incomparablement plus éloignées encore... jusqu'à l'infini. Et cette rotation fantastique devrait s'accomplir autour d'un point minuscule !

Poser ainsi le problème, c'est le résoudre. A moins de nier les mesures astronomiques et les opérations géométriques les plus concordantes, le mouvement de rotation diurne de la Terre est une CERTITUDE.

Supposer que les astres tournent autour de notre globe, c'est supposer, comme l'écrivait un auteur humoristique, que pour rôtir un faisan on aurait fait tourner autour de lui la cheminée, la cuisine, la maison et tout le pays.

Malgré cette certitude, nous voyons des écrivains continuer à rester sceptiques.

A ce point que le successeur de Poincaré à l'Académie française en 1917, M. CAPUS, a prononcé les paroles suivantes dans son discours de réception :

« Voilà, a-t-il dit, que quatre siècles après Copernic, un maître du savoir remarque qu'il n'existe nulle part dans l'espace un poste de l'intérieur duquel on puisse observer si réellement la Terre tourne, et que, par conséquent, cette affirmation : « La Terre tourne », n'a aucun sens, puisqu'aucune expérience ne permettra jamais de la vérifier. Mais la découverte de Copernic peut se résumer en ces mots : il est plus commode de supposer que la Terre tourne, parce qu'on exprime ainsi les lois de l'Astronomie, dans un langage plus simple ».

Et plus loin :

« Longtemps le Soleil nous a laissés croire que c'est lui qui montait à l'horizon, puis il nous a suggéré que c'était peut-être la Terre qui se tournait mollement

vers lui, mais dans l'une et l'autre hypothèse, il ne nous a mesuré ni la lumière ni la chaleur. Acceptons donc, comme la condition même de notre destinée, la vérité approximative et l'à peu près de l'observation ».

Ce langage, proclamé sous la coupole de l'Institut, a lieu de nous étonner, et aurait troublé plus d'un esprit si on l'avait pris au sérieux.

Cette rotation de la Terre est archi-démontrée ; la nier serait nier toute l'Astronomie et toute la mathématique céleste.

De même que la Terre tourne, nous voyons les autres planètes tourner : Mars en 24 h. 37 m. ; Jupiter en 9 h. 50 m. ; Saturne en 10 h. 14 m. Un observateur placé sur la Lune verrait notre globe accomplir sa rotation diurne, etc., etc..

Poincaré n'avait énoncé, à ce propos, qu'une dissertation métaphysique sur « la relativité des mouvements » ; il a fort regretté personnellement les commentaires dont une partie de la presse a assaisonné sa dissertation plutôt amusante.

Je me suis efforcé de détruire cette légende, et l'illustre savant m'y avait invité par la lettre suivante, publiée au *Bulletin de la Société Astronomique de France*, en mai 1904. Voici cette lettre :

« Mon cher Collègue,

« Je commence à être un peu agacé de tout le bruit qu'une partie de la presse fait autour de quelques phrases tirées d'un de mes ouvrages et des opinions ridicules qu'elle me prête.

« Les articles auxquels ces phrases sont empruntées ont paru dans une *Revue de Métaphysique* ; j'y parlais un langage qui était bien compris des lecteurs habituels de cette *Revue*.

« La plus souvent citée a été écrite au cours d'une polémique avec M. Le Roy, dont le principal incident a été une discussion à la Société philosophique de France. M. Le Roy avait dit : « Le fait scientifique est *créé* par le savant. » Et on lui avait demandé : Précisez, qu'entendez-vous par un fait? — Un fait, avait-il répondu, c'est, par exemple, la rotation de la Terre. Et c'est alors qu'était venue la réplique : — Non, un fait, par définition, c'est ce qui peut être constaté par une expérience directe, c'est le résultat *brut* de cette expérience. A ce compte, la rotation de la Terre n'est pas un fait.

« En disant : « Ces deux phrases, la Terre tourne, et il est commode de supposer que la Terre tourne, n'ont qu'un seul et même sens », je parlais le langage de la métaphysique moderne. Dans le même langage, on dit couramment : « Les deux phrases, le monde extérieur existe et il est commode de supposer que le monde extérieur existe, n'ont qu'un seul et même sens ».

« La rotation de la Terre est donc certaine, précisément dans la même mesure que l'existence des objets extérieurs.

« Je pense qu'il y a là de quoi rassurer ceux qui auraient pu être effrayés par un langage inaccoutumé. Quant aux conséquences qu'on a voulu en tirer, il est inutile de montrer combien elles sont absurdes. Ce que j'ai dit ne saurait justifier les persécutions exercées contre Galilée, d'abord parce qu'on ne doit

jamais persécuter, même l'erreur, ensuite, parce que même au point de vue métaphysique, il n'est pas *faux* que la Terre tourne, de sorte que Galilée n'a pu commettre d'erreur.

« Cela ne voudrait pas dire non plus qu'on pourrait enseigner impunément que la Terre ne tourne pas, quand cela ne serait que parce que la croyance à cette rotation est un instrument aussi indispensable à celui qui veut penser savamment, que l'est le chemin de fer, par exemple, à celui qui veut voyager vite.

« Quant aux preuves de cette rotation, elles sont trop connues pour que j'insiste. Si la Terre ne tournait pas sur elle-même, il faudrait admettre que les étoiles décrivent en 24 heures une circonférence immense que la lumière mettrait des siècles à parcourir.

« Maintenant, ceux qui regardent la métaphysique comme démodée depuis Auguste Comte, me diront qu'il ne peut pas y avoir de métaphysique moderne. Mais la négation de toute métaphysique, c'est encore une métaphysique, et c'est précisément là ce que j'appelle la métaphysique moderne.

« Pardon de ce bavardage, et tout à vous ».

POINCARÉ.

J'avoue toutefois que cette lettre ne m'avait pas absolument satisfait. Le scepticisme du philosophe y persiste, et c'est une contradiction avec la certitude que nous devons avoir des démonstrations de l'Astronomie moderne. Poincaré pensait que nous ne sommes sûrs de rien, même pas de l'existence de la Terre, du Soleil, et du monde extérieur à notre pensée, qui, seule, existerait. J'ai eu souvent avec lui de longues discussions sur ce point. Et c'est ce qui me faisait dire plus haut que l'on peut préférer le simple bon sens aux quintessences de l'esprit.



Reconnaître simplement la réalité de ce que l'expérience démontre, c'est tout ce que nous demandons. Se servir tranquillement de sa raison, N'être dupe de rien, d'aucune illusion ni d'aucun sophisme. Voir le soleil à midi. Tout étudier sincèrement, franchement, carrément, consciencieusement.

Après tout, pourquoi nous préoccuper des indifférents, des négateurs, des incrédules? Le désir de convaincre. L'apostolat de la vérité. Le bonheur d'être utile, de faire le bien, de consoler ceux qui souffrent, de répandre autour de soi les rayons de l'espérance. Mais ceux qui sont satisfaits, soit par leur certitude du tranquille néant après la mort, soit par leur croyance en des dogmes qui suffisent à leur mentalité, n'ont aucun besoin de chercher plus loin. Toute conviction sincère est respectable. La liberté de conscience avant tout, que cette conscience soit celle d'un chrétien, d'un juif, d'un musulman, d'un boudhiste, d'un théosophe, d'un athée, peu importe. Chacun pour soi. Mais comme la

conduite de la vie est tout autre si l'on admet ou si l'on n'admet pas la survivance et la responsabilité de nos actes dans une justice immanente, celui qui sait que l'âme existe et qu'elle survit au corps considère comme un devoir d'être utile à ses frères.

Il est juste, toutefois, de remarquer que, dans la discussion analytique des phénomènes psychiques, l'incrédulité trouve parfois certains points d'appui, plus ou moins solides.

L'admission de ces faits extraordinaires ne va pas en effet sans soulever des difficultés et des objections de divers genres, pour lesquelles le geste de l'autruche n'est pas suffisant.

Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la vue par l'esprit, à distance, dans un appartement fermé, sous une enveloppe close, et même dans l'avenir, ces facultés nous incitent à nous demander comment les êtres qui en sont doués ne sont pas les maîtres du monde. Ne peuvent-ils jouer sur toutes les valeurs financières, connaître les secrets d'État qui courent d'un bout du monde à l'autre, scellés dans les valises diplomatiques? Ne peuvent-ils, sans éclaireurs ni avions, percevoir les mouvements de troupes dans une guerre et déterminer d'avance les batailles de la Marne? Découvrir les abris camouflés de l'artillerie, les sous-marins destructeurs, et même empêcher les guerres en dévoilant les plans concertés par les potentats? Ne peuvent-ils nous dire où nous pouvons trouver, dans les entrailles du sol, le charbon, les minerais, le pétrole qui nous manquent? Voilà ce que m'écrivait récemment un de mes lecteurs, en ajoutant : « J'ai le grand bonheur d'être foncièrement spiritualiste et de penser exactement comme vous, mais j'estime avec vous aussi, que nous ne devons reculer devant aucun problème et que rien n'est plus intéressant au monde que la recherche de la vérité ».

La réponse à ces objections si logiques est que les facultés dont nous parlons ne s'exercent pas normalement, à notre volonté, mais en des conditions spéciales indéterminées, et la plupart du temps *spontanément*. Ce sont des sortes d'inspirations, de situations hypnotiques. On peut les comparer aux créations musicales. Beethoven aurait-il pu écrire sur commande l'une quelconque de ses admirables symphonies? Il en est de même des poètes. Voyez-vous un général ordonnant à Beethoven de rêver sa sonate du *Clair de Lune*, ou au Dante sa Vision du *Paradis?* Ce sont là des jets d'imagination, des créations de l'esprit. On a quelquefois commandé des poèmes pour des cérémonies officielles, on a obtenu des résultats analogues au poème de Rostand sur la réception de l'impératrice de Russie au palais de Compiègne, où le tapis sur lequel elle marche s'écrie tout-à-coup :

Oh ! oh : c'est une impératrice !

Tout incontestable qu'il est, le phénomène de la vue sans les yeux et de la connaissance de l'avenir est un phénomène supranormal, qui n'est pas à nos ordres. C'est l'inconscient qui agit. Nous ne connaissons pas les lois de cette action. Les magnétiseurs ont souvent obtenu des vues à distance remarquablement précises, par leurs somnambules ; mais il ne faut pas toujours s'y fier. Il s'y mêle parfois l'influence d'esprits extérieurs, comme dans les manifestations spirites. J'ai sous les yeux, en ce moment, une centaine de cas de ce genre, assez inextricables. Le plus curieux, peut-être, est celui qui a été rapporté par Maxwell, de cette statuette déplacée par un esprit qui dirigea pendant plusieurs mois les actions de l'observateur stupéfait et confiant, et finit par le ruiner au moment de la guerre de 1870, dont il n'avait pas prévu les conséquences à la Bourse, quoique jusque-là toutes ses indications et prédictions eussent été d'une parfaite exactitude.

En résumé, on doit apporter dans les études métapsychiques les mêmes règles rationnelles que dans toutes les branches de la science, et le bon sens normal doit éliminer désormais le scepticisme qui s'est si longtemps opposé à l'admission des faits les mieux établis.

Si j'ai un peu insisté sur l'argument relatif au mouvement de la Terre, à propos d'une indécision inacceptable, c'est que la connaissance de la position de notre planète dans l'Univers constitue la base même de toute la science — et qu'il importait de juger les inconvénients graves, au point de vue philosophique, des doutes non motivés, funestes à a recherche de la Vérité.

Camille FLAMMARION.

Le jugement de l'Eglise

IV

C'est le Diable

Etre en contact avec le diable, quand on fait du spiritisme, cela donne des frissons ! Songez donc aux inconvénients qui peuvent résulter de la fréquentation d'un personnage si compromettant : on s'expose à perdre sa réputation en même temps que sa vertu. Avant de vous engager dans cette voie pleine de périls, réfléchissez, puisqu'il y va de vos intérêts les plus précieux.

Mais l'existence du diable est-elle bien démontrée? S'il n'était qu'un produit de l'imagination, il y aurait profit à se débarrasser d'un cauche-

mar vraiment superflu, alors qu'on a déjà tant de motifs de gémir. Ce qui saute aux yeux, c'est que le diable, jadis presque omnipotent, n'inspire plus guère la terreur qu'aux petits enfants à qui on en parle pour les faire tenir tranquilles. Quelle déchéance ! On ne vit jamais tyran détrôné descendre si bas dans l'opinion de ses sujets.

Il conserve néanmoins, çà et là, des partisans et l'Eglise, détentrice des clefs de l'enfer et du ciel, ne saurait se passer de son appui. De l'esprit, il en a à foison. Impossible d'imaginer plus de finesse dans la malice. Il la pousse, pour attirer les pauvres humains dans ses pièges, jusqu'à se déguiser, disent les théologiens toujours graves, en ange de lumière, ce qui est le comble de l'art, car, étant très laid, assure-t-on, il doit éprouver une grande difficulté ! Il donne au vice les aspects les plus séduisants ; il vous présente le poison tout parfumé dans des coupes de forme exquise et c'est principalement dans le spiritisme qu'il vous l'offre avec grâce en ce moment. Méfiez-vous de ses insinuations ; on ne connait pas de logicien plus insidieux. Pendant que vous êtes alléché par l'appât de communications avec les disparus, il ricane dans l'ombre, réjoui de votre damnation. Nous reste-t-il, devant cet avenir lamentable, quelques motifs de nous rassurer?

L'Église condamne le spiritisme, parce qu'il prend trop de libertés avec le dogme. Suivez bien son raisonnement : le diable est l'incarnation de l'erreur, or le spiritisme est erroné, donc c'est le diable qui se sert de lui pour vous induire en erreur. N'est-ce pas d'une logique triomphante et ne faut-il pas avoir la tête de travers pour contester la rigueur d'un pareil syllogisme? Le malheur est qu'il pèche par la base. L'Église prétend que le spiritisme se trompe grossièrement. La chose est possible; mais si l'Église se trompait? Elle se dit infaillible : l'est-elle réellement ? Il faudrait prouver cette infaillibilité, car elle n'éclate pas à tous les yeux comme la lumière du soleil. Elle éclate si peu que vous ne pouvez faire un pas dans la rue sans rencontrer des gens honnêtes, éclairés, judicieux et sincères qui, le plus tranquillement du monde, la nient, ayant de la peine à concevoir qu'on y croie. L'Église a la ressource de les accuser de cécité ou de perversité ; cet argument est sans portée, parce que, de sa propre autorité, elle s'institue juge de ses contradicteurs qui ont également le droit de la juger, ce dont ils s'acquittent d'ailleurs avec entrain. Son opinion figure parmi d'autres, si discutée que, dans les pays où la majorité lui semble acquise, son prestige diminue de plus en plus ; celui du diable n'est guère plus amoindri. On cite même des docteurs en théologie qui, après l'avoir défendue, en sont venus à la combattre, aussi résolus dans la négation qu'ils le furent dans l'affirmation, de sorte que des arguments jadis irrésistibles leur paraissent désor-

mais très faibles. Singulière infaillibilité, soumise à toutes les fluctuations de la pensée, réduite à s'imposer par la force, quand elle ne compte plus sur la persuasion.

L'Église, malgré la fragilité de ses fondements, jouit d'un prestige qu'elle doit à son antiquité, à son organisation, à la pompe de son culte, à ses œuvres de bienfaisance et de propagande, à la hauteur de son verbe, mérites ou prétentions qui ne lui sont pas particuliers, puisqu'on les retrouve dans des religions rivales. Vous êtes né dans ce milieu qui impressionne votre imagination et votre cœur sous l'inspiration de directeurs habiles ; il n'est pas étonnant que vous acceptiez une tutelle qui vous procure le repos. D'autres ne sont pas impressionnés de la même manière quoiqu'ils aient reçu la même éducation et qu'on ne puisse légitimement suspecter leur caractère. Vous êtes, votre contradicteur et vous, également irréductibles, pour le moment du moins, car vous n'êtes pas sûrs que l'expérience ne vous amènera jamais à modifier vos opinions.

L'Église, quoique infaillible, n'a-t-elle pas souvent varié? Elle a brûlé Jeanne d'Arc condamnée comme sorcière, hérétique et relapse par des prêtres savants en droit canon ; maintenant elle la met au rang des saints. Que répondre à ceux qui, retournant contre vous l'argument employé contre le spiritisme, vous diront : « Le diable est un maître d'erreur, or vous avez commis une erreur, donc le diable dans ce cas vous a inspiré »? Il s'est même rencontré des adversaires outrés qui, injustes pour l'Église comme elle l'est pour les hérétiques, soutiennent que son enseignement pris en bloc émane du diable. La vérité est que, dans l'Église comme dans toutes les institutions humaines, le bien et le mal se mêlent et que nul n'a le droit de se prévaloir d'une perfection où il est toujours facile de découvrir des lacunes. Aimez-vous passionnément une personne, on vous froisserait en la critiquant ; en venez-vous à la détester ou, pis que cela, à n'avoir pour elle que de l'indifférence, ses bonnes qualités se transforment en défauts. Que nos jugements sont fragiles ! L'impartialité consiste à se retenir sur la pente de l'exagération. Mais le moyen d'être équitable, quand on se croit infaillible !

Consentez, pendant quelques instants, à vous persuader que vous ne l'êtes pas et veuillez apprécier le spiritisme sans aucun esprit de parti, comme on juge un ouvrier d'après son œuvre; vous vous apercevrez que ce damné, en dépit de ses défauts, mérite quelque considération.

Il est le promoteur dans le monde entier d'un mouvement spirituel dont l'avenir s'annonce plein de promesses. Le diable gratifierait l'humanité de phénomènes physiques et intellectuels qui, ne pouvant pas s'expliquer sans l'intervention de personnalités invisibles, nous four-

nissent une preuve positive de la réalité de l'Au-delà et sont une source de consolation et de bonnes résolutions.

Allez dans un groupe de spirites, vous y trouverez assurément toutes sortes de gens, des frivoles en quête d'un divertissement, de doctes curieux, attentifs à constater des faits surprenants, des gobeurs pour qui les moindres manifestations sont des messages de désincarnés, et puis des âmes navrées, des mères et des épouses en deuil venues là comme dans un temple. Un catholique prévenu découvrira des motifs d'exercer sa verve railleuse. Dans vos lieux de culte n'y a-t-il rien qui prête à la médisance, les dames qui y vont surtout pour montrer leur toilette, les formalistes qui combinent à merveille les pratiques de la dévotion avec les licences de la mondanité, des dilettanti attirés par un prédicateur disert comme ils le sont au théâtre par un ténor renommé, tandis qu'une faible minorité de croyants pieux y cherche surtout l'édification. Ne soyons pas trop sévère pour le prochain, puisque nous avons tant besoin qu'on soit facile pour nous. Ces esprits qui, selon vous, sont le diable acharné à notre perte, demandent souvent que la séance commence par la prière et par un chant d'hymnes, afin que la bonne harmonie du groupe les mette en de meilleures conditions de réussite. Qu'y a-t-il là de satanique?

Une personne très bien intentionnée disait à un spirite : « Ne craignez-vous pas de perdre la foi? » Perdre la foi ! lui fut-il répondu ; c'est grâce au spiritisme que je l'ai retrouvée. En effet, on voit des gens que le spectacle de la douleur et de l'injustice avait détournés de Dieu et qui ont été ramenés à lui par la démonstration expérimentale de la réalité d'un Au-delà où les disparus nous attendent, où la misère de l'homme s'atténue dans le progrès. Cette perspective les rend meilleurs et plus soumis aux duretés du destin. Le merveilleux du spiritisme leur a même servi à mieux comprendre celui de l'Évangile, non qu'ils soient disposés à tout accepter sans réserve, parce que, selon l'habitude, les créations de la légende se sont ajoutées spontanément aux données de l'histoire ; mais, après avoir été gagnés par l'incrédulité du siècle hostile au miracle, ils font désormais la part de celui-ci envisagé d'un point de vue différent. Le diable déchirant le voile du monde invisible pour nous réconforter moralement, quelle nouveauté !

Vous demanderez ce que deviennent en ces conjonctures les dogmes divins, ceux par exemple de la Trinité et des peines éternelles qui remplissent les cathédrales de leur imposante et redoutable majesté ! La voilà, direz-vous, l'œuvre du diable avec son Christ réduit et son enfer éteint ! Si vous croyez décidément à l'infaillibilité de l'Église, renoncez au spiritisme, de même que vous répudiez le protestantisme ou l'école

laïque. Cela vous regarde et on aurait mauvaise grâce à poursuivre la discussion avec un adversaire persuadé que vous blasphémez. A votre aise donc : mais, j'y reviens, comment serais-je ébranlé par votre argumentation, puisque votre infaillibilité n'est à mes yeux qu'un fantôme dans la nuit qui s'évanouit à l'aurore. D'ailleurs je n'ai, pour m'enlever toute crainte de damnation, qu'à analyser mon âme pendant que je raisonne contre vous. Je le puis sans manquer aux convenances, car, en parlant d'un cas personnel, je m'élève à des considérations générales.

Suivant votre thèse, c'est le diable lui-même qui, en ce moment, dirige ma plume. Si j'étais persuadé qu'il existe et que je suis, moi infime, l'un de ses secrétaires, je ne manquerais pas, je vous le jure, d'user de mon libre arbitre pour me soustraire à cette fonction. Or, je vous le déclare franchement, je n'ai pas la moindre impression d'être sous une influence diabolique. Si je me trompe, c'est absolument sans m'en douter, désireux de servir les intérêts d'une cause qui m'est chère, dût-il en résulter pour moi des inconvénients, en particulier celui d'attirer sur ma tête les foudres de l'excommunication. Je suis si ingénument convaincu que je serais heureux, pardonnez-moi cette audace, de vous attirer à mon idée, non certes pour obtenir une satisfaction d'amour-propre, mais pour gagner un prosélyte très précieux. Je ne vois pas comment, avec ces dispositions excellentes, je serais un suppôt du diable qui n'en a que d'exécrables. Ce n'est pas que je sois exempt de défauts ; je m'en reconnais beaucoup et de graves. C'est le cas de tous les hommes, le vôtre, celui de vos intimes dans la chapelle que vous fréquentez, celui de votre directeur de conscience, celui des prélats les plus encensés. Cependant, en ce qui concerne le spiritisme, il m'est impossible de confesser un péché que je ne vois pas. Le diable s'est-il déguisé en ange de lumière pour m'abuser? Qu'il est maladroit ! Il veut me perdre et il se conduit de manière à me faire absoudre ; il me pousse à commettre un péché avec des sentiments si respectables qu'il ne saurait venir à l'esprit de personne de me le reprocher. Il dispute au bon Dieu une âme en lui inspirant des sentiments que le bon Dieu approuve. Pour m'attirer plus sûrement dans l'enfer, il le nie. Direz-vous que c'est de l'habileté? On vous répondra que le Père céleste sera par justice d'autant plus indulgent pour le pécheur qu'il aura erré de bonne foi, trompé par un fourbe contre lequel il était impuissant à se défendre : dans le cas contraire, il deviendrait, pour nuire à ses enfants, le complice de Satan. Plus je réfléchis, plus je m'affermis dans mon opinion, décidé, quoi qu'il advienne, à persévérer dans une science dont la bienfaisante destinée se dessine chaque jour davantage. Nous sommes en présence de forces naturelles, sur le seuil d'un monde mystérieux auquel les anathèmes de l'Eglise donneront

encore plus d'attrait. A moins qu'il ne soit impie de rechercher la vérité, il n'y a pas plus d'immoralité à entrer dans ce nouveau domaine que dans ceux de l'astronomie, de la physique ou de la chimie pour lesquels au début l'Église ne s'est pas montrée favorable. Veuillot, l'un de ses plus virulents défenseurs, ne s'est-il pas écrié, à propos des chemins de fer : « Voilà Satan qui passe ! » ce qui n'empêche guère les cardinaux de prendre le train express pour se rendre au conclave. Qui sait même, tant l'histoire est fertile en surprises, s'ils ne se serviront pas, dans un avenir peu lointain du spiritisme, pour aller plus vite à la doctrine de la vie future !

Quelle que soit la détermination de ces Eminences, je n'hésite pas à conclure, que, si le spiritisme procède du diable, celui-ci ne mérite plus sa détestable réputation, puisqu'il se conduit à la façon d'un converti. Il est désormais un bon diable et nous devons bénir le ciel d'un événement que nos arrière-neveux célèbreront comme le plus important qui ait jamais dérouté les augures.

ALFRED BÉNEZECH.

(A suivre)

Quelques réflexions philosophiques (1)

III

Base de la loi morale

Qu'une loi morale soit nécessaire, bien rares sont ceux qui le contestent. C'est quand il s'agit de la définir que l'accord cesse d'exister. Sur cette question, comme sur toutes celles qui sont du ressort de la philosophie, deux écoles se dressent en face l'une de l'autre : celle des spiritualistes et celle des matérialistes. Les premiers défendent la morale religieuse, les seconds s'efforcent de faire prévaloir la morale « scientiste » auprès des gens cultivés et la morale simplement « laïque » auprès du grand nombre. On sait quel accueil elles reçoivent. La morale religieuse est délaissée par la foule des indifférents et des incrédules ; la morale scientiste se perd dans des conceptions qui n'ont rien de commun avec la pratique, et la morale purement laïque est manifestement frappée d'impuissance.

Dans ces conditions, que faut-il faire? Où trouvera-t-on cette lumière dont les consciences ont besoin pour s'éclairer, au milieu des obstacles

(1) Voir Mai et Juin.

constamment dressés devant elles? Comment sortir d'un dilemme aussi déconcertant? Si l'on cherche à remettre en honneur la loi religieuse, on ne rencontre qu'un faible écho ; si l'on s'adresse à la loi laïque, on n'obtient que des résultats insignifiants.

Cette impuissance des lois morales religieuse et laïque place l'humanité dans une des situations les plus graves qu'elle ait connues au cours de son histoire. N'est-elle pas l'instigatrice de la plupart des crises sociales et politiques, qui ne cessent pas, depuis plus d'un siècle, de troubler la vie des nations, et n'est-on pas en droit de lui imputer, en grande partie, le déchaînement du fléau qui vient d'ensanglanter le monde?

La nécessité de rétablir une loi morale, universellement acceptée, n'en est donc que plus impérieuse.

Les lois spiritualistes et matérialistes, pour des motifs d'ailleurs radicalement opposés, se montrant également impuissantes, on est d'abord conduit à se demander s'il ne serait pas possible de trouver un terrain de conciliation entre les deux doctrines, et d'instituer une sorte de loi morale éclectique, qu'accepteraient les deux écoles en présence. A cette question, il est malheureusement impossible de répondre autrement que par la négative. Les deux doctrines sont inconciliables. Les lois morales qu'elles professent ont cependant de nombreux points de contact. Presque toutes leurs prescriptions sont identiques et cependant un abîme les sépare. L'une se présente comme émanant d'une autorité supérieure aux hommes et entraînant, pour ceux qui la transgressent, des sanctions, dont les effets se feront sentir dans une vie future. L'autre ne fait appel à aucune autorité, invoque seulement le bien de l'humanité, et ne comporte aucune sanction particulière. On ne saurait penser à mettre d'accord des lois reposant sur des principes si complètement opposés.

Serait-il alors possible de faire appel à des principes nouveaux et d'instituer une loi morale, qui ne serait ni spiritualiste ni matérialiste? Le problème, ainsi posé, ne comporte évidemment qu'une solution négative. Il faut se prononcer entre le spiritualisme et le matérialisme et choisir l'un ou l'autre. Ce choix une fois fait, il faudrait essayer d'adapter la loi morale qui en résultera aux circonstances actuelles, de telle sorte qu'elle puisse être acceptée sans trop de difficultés.

Le caractère très net de toute loi morale matérialiste est de ne comporter aucune sanction. Mais, dans ces conditions, toute loi, et la loi morale comme les autres, ne risque-t-elle pas d'être inefficace? On ne saurait en douter et ils n'en doutaient probablement pas ceux qui ont tenté de mettre en honneur les lois morales laïques, mais, aveuglés par

leur passion antireligieuse, ils voulaient à tout prix se débarrasser des « anciennes superstitions », auxquelles l'antique morale donnait un dernier asile.

Ils ont donc essayé de construire une morale purement humaine et terrestre. Une semblable morale, nous venons de le voir, est dépourvue de sanction, mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'il est impossible de lui en donner une. La loi morale, en effet, ne s'adresse qu'à la conscience, c'est-à-dire à ce qu'il y a dans l'homme de plus profond et de plus intime. Elle a pour mission d'éclairer cette conscience, de lui indiquer ce qui est bien et ce qui est mal. Puis l'homme prend sa décision en toute liberté. Si cette décision entraîne une transgression des lois régissant la société, celle-ci intervient avec des sanctions et des tribunaux chargés de les appliquer. Mais dans le cas contraire, qui est d'ailleurs le cas général, quand la décision prise n'apporte, en apparence du moins, aucune perturbation dans l'ordre social et ne fait que confirmer dans ses défauts ou ses vices intimes l'homme qui l'a prise, de quel tribunal terrestre voulez-vous que relève cet homme? Allez-vous instituer une magistrature chargée de juger les paresseux, les envieux, les avares, les gourmands? Tous ces défauts ou ces vices ne relèvent pas des tribunaux humains.

On peut objecter, il est vrai, qu'il existe cependant, comme l'enseignait l'ancienne philosophie, dans chaque conscience, une sorte de tribunal à la barre duquel ils sont appelés. Tout homme, en effet, qui connaît la loi morale et qui la viole, se rend compte de sa faute et se reconnaît coupable, mais, s'il est abandonné à lui-même, il ne tarde pas à s'absoudre et à retomber dans la même faute dès que l'occasion se présente.

La seule conscience est dans l'impossibilité de donner une sanction utile à la loi morale.

Les prévisions, que l'on pouvait établir sur l'impuissance d'une loi morale dépourvue de sanction, ont été pleinement confirmées par l'expérience.

Il est inutile de rappeler une fois de plus tous les désordres qui affligent l'humanité, depuis qu'à l'ancienne morale délaissée on s'efforce de substituer une morale purement laïque. Mais ce que l'on peut ajouter, c'est qu'il serait aisé de montrer qu'un peuple manifeste d'autant plus d'énergie et de puissance vitale qu'il s'est moins éloigné des véritables principes de la morale évangélique. De ce qui précède, tout juge impartial ne pourra que conclure au rejet de la morale matérialiste. Cette morale est la *maison bâtie sur le sable* dont parle l'Évangile: un peu de pluie et de vent suffisent pour l'abattre.

C'est donc vers la morale spiritualiste qu'on est logiquement conduit.

Elle seule correspond à une loi efficace, reposant sur une base solide, qu'il a fallu saper pendant plusieurs siècles, non pour la détruire, mais pour en éloigner ceux qui se laissent impressionner trop facilement par l'agitation et le bruit. Les preuves qu'elle a données de sa puissance sont nombreuses. C'est elle qui a tiré de la barbarie toutes les nations dites civilisées, et qui, aujourd'hui encore, remplit avec succès la même mission auprès des peuplades sauvages, éparses dans diverses régions de notre planète. C'est elle qui réconforte de nombreux esprits, frappés de l'impuissance des doctrines matérialistes, et qui sert de refuge à tous ceux qui, dégoûtés des vices et des désordres dont ils sont témoins, cherchent des principes inébranlables, sur lesquels puissent se régler leur conduite. Et cependant, les foules s'éloignent d'elle..... Quelle est la raison de cet abandon? Pourquoi l'instinct du peuple ne le ramène-t-il pas vers ces doctrines qui seules peuvent donner la santé à son âme?

Répondre à cette question n'est pas trop difficile, mais fort délicat, car les causes profondes du discrédit dans lequel sont tombées les doctrines spiritualistes se trouveront, au moins en partie, dans l'interprétation que leur ont donné ceux qui avaient pour mission de les soutenir et de les propager.

Les doctrines spiritualistes reposent sur des faits de l'ordre que l'on a appelé surnaturel. Mais la science, vulgarisée par la brochure, par le journal, par l'école, et habilement exploitée par les esprits antireligieux, ayant peu à peu détruit la croyance au surnaturel, a en même temps ruiné la doctrine spiritualiste. Il en est résulté que le matérialisme, autrefois professé et accepté dans un cercle très restreint, a fini par se répandre à travers le monde. C'est donc la science qui a provoqué l'abandon du spiritualisme..... Ne le lui reprochons pourtant pas plus qu'il ne convient. Ce n'est pas elle qui est coupable. La véritable science reste, quoi que l'on puisse dire, une des grandes lumières qui éclairent le monde. Si, consciemment ou inconsciemment, ses décisions sont mal interprétées, on ne saurait lui en faire un grief.

Les coupables, dans le cas qui nous occupe, sont surtout ceux qui n'ont pas sû rompre, en temps utile, les liens rattachant le spiritualisme au surnaturel.

Les sociétés primitives ne pouvaient s'élever jusqu'à la conception d'une vie supérieure à la vie terrestre qu'en passant par le surnaturel. L'homme ignorant, embourbé dans la matière, entouré de forces inconnues, voyait partout des puissances mystérieuses, appelées à intervenir dans les divers actes de la vie. En le menaçant du courroux de ces puissances, on essayait de combattre ses mauvais instincts. En s'adressant à son imagination, bien plus développée que sa raison, on lui faisait

entrevoir, après sa mort, un avenir de bonheur ou de malheur, récompense ou punition de sa vie terrestre. C'est ainsi que se sont établies les religions. Elles ont, non seulement utilisé, mais développé ce besoin du merveilleux qui caractérise les peuples encore dans l'enfance. Tout fait ne rentrant pas dans l'ordre habituel des événements, tout acte inexplicable dans l'état présent des connaissances, était signalé et accepté comme une manifestation d'une Puissance supérieure aux lois de la Nature qu'elle modifiait à son gré, directement ou par délégation, afin de répondre aux sollicitations et aux prières des humains. Les dérogations aux lois de la nature, c'est-à-dire le surnaturel, servaient ainsi de base aux religions et c'est par elles que leurs adeptes s'élevaient jusqu'au spiritualisme, c'est-à-dire à la croyance à une vie future.

Cependant, peu à peu, l'homme augmentait le maigre bagage de ses connaissances. Il analysait, classait et coordonnait les phénomènes physiques et constatait qu'il n'était pas nécessaire de recourir au merveilleux pour les expliquer. Ce fut une première brèche ouverte dans l'édifice des antiques croyances. L'esprit critique se développant ensuite progressivement et se débarrassant, en même temps, des liens religieux qui l'avait pendant longtemps retenu, passa au crible de son libre examen tous les faits réputés d'ordre surnaturel, servant de base aux doctrines spiritualistes. Des tentatives plus ou moins heureuses furent faites pour les rattacher à des phénomènes scientifiquement classés et lorsque, malgré tous les efforts, on n'aboutissait pas, ce qui était le cas le plus général, on s'efforçait de faire rentrer le fait examiné dans la catégorie des légendes.

N'a-t-on pas vu ainsi, pour expliquer les voix de Jeanne d'Arc, attribuer à cette héroïne, si saine de corps et d'esprit, des maladies qu'elle n'a jamais eues? Ne relègue-t-on pas parmi les fables les récits des Évangiles? Ne traite-t-on pas de controuvés tout fait qualifié miraculeux, malgré toutes les preuves qui confirment son authenticité? Et quand on veut bien ne pas les nier, comme cela a lieu pour certains phénomènes spirites, à quelles subtilités étranges fait-on appel pour leur donner une explication soi-disant scientifique?

Tel est le travail auquel s'est livré la libre critique, afin de ruiner le surnaturel et d'ébranler, en même temps, les doctrines spiritualistes.

On sait qu'elle a malheureusement trop bien réussi. Ses conceptions, non seulement flattaient les instincts mauvais sommeillant en tout homme, mais avaient en outre des apparences de raison, capables de séduire bien des esprits.

On ne saurait nier, en effet, qu'en combattant le surnaturel au nom de la science, les libres penseurs se maintenaient dans une rigoureuse

logique. Surnaturel, pour eux, comme pour leurs contradicteurs, étant le qualificatif de tous les faits réputés contraires aux lois de la Nature, ils avaient le droit de rechercher le sens de cette définition. Or, il n'est pas douteux, malgré les prétentions de certains savants, que nous ignorons presque toutes les lois de la Nature. Comment, dans ces conditions, est-il possible d'affirmer qu'un fait s'est produit contrairement à ces lois? On ne saurait parler de dérogation à des lois qu'on ignore.

Le mot surnaturel, expression d'une idée naïve des temps primitifs, apparaît donc, à la lumière d'une critique un peu serrée, comme dépourvu de sens. Ce qui en résulte, c'est qu'il n'est pas permis d'appeler surnaturel un fait quelqu'extraordinaire qu'il soit (1). Mais les logiciens peu scrupuleux, équivoquant sur le mot surnaturel, qui est à la fois substantif et adjectif, en ont conclu que le surnaturel, d'une façon générale, n'ayant scientifiquement aucun sens, ne méritait aucun examen. Ce n'est donc plus seulement la qualité d'être surnaturel, dont l'attribution à un fait anormal soulève une juste critique, c'est aussi le fait lui-même dont l'existence est mise en question et qui se trouve, *à priori*, rélégué dans le domaine des fables.

On voit sans peine tout le parti qui a pu être tiré d'un pareil raisonnement, pour discréditer ce qui se rapporte à la révélation et aux miracles, qui servent de base aux religions et d'appuis aux doctrines spiritualistes. D'autant plus que les défenseurs de ces doctrines, au lieu de détruire l'équivoque si bien utilisée par leurs adversaires, n'ont jamais cessé, par suite d'un singulier entêtement, de défendre le surnaturel, en le considérant expressément comme une dérogation aux lois de la nature. Il leur était pourtant facile de remettre la discussion sur son véritable terrain, en acceptant comme justifiée l'interprétation donnée au mot surnaturel, pris comme qualificatif, et en se confinant exclusivement dans le domaine des faits. « Nous vous accordons, pouvaient-ils dire, que nous n'avons pas le droit d'appeler surnaturels les faits extraordinaires qui servent à appuyer nos doctrines. Mais ces faits n'en existent pas moins. Nous les avons considérés jusqu'à présent comme contraires aux lois naturelles. C'est peut-être une erreur. Il est fort possible qu'ils aient eu lieu conformément à des lois que nous ignorons. Toute la question se réduit donc à savoir si les faits dont il s'agit ont eu ou n'ont pas eu lieu ».

Un pareil langage était celui de la raison. Il dissipait toute équivoque et ne permettait plus à la discussion de s'égarer dans un labyrinthe

(1) Si la T. S. F. avait fonctionné il y a 300 ans, on l'aurait qualifiée de surnaturelle.

inextricable. Les défenseurs du spiritualisme n'ont pas cru devoir le tenir. Ils ont craint, sans doute, d'amoindrir la puissance divine et d'enlever leur auréole aux thaumaturges. Ils n'ont pas voulu renoncer à l'antique conception du Dieu de la Bible, roi des rois, usant de sa toute-puissance comme un potentat de la terre, faisant et défaisant des lois, et les violant au besoin. Ils n'ont pas vu que ce roi, le peuple, qui ne veut plus de rois, le rejetterait comme les autres.

Le vrai Dieu, celui de l'Évangile, celui que nos faibles lumières nous permettent d'entrevoir, apparaît, revêtu d'une autre majesté et d'une autre grandeur. C'est l'Etre, incompréhensible à nos pauvres esprits, qui règle la marche des innombrables soleils avec leurs cortèges de planètes, à travers l'espace infini, qui distribue la vie dans l'immense univers et qui, plein de miséricorde pour toutes ses créatures, les attire lentement jusqu'à lui. Pas n'est besoin, pour rehausser le prestige de cette incommensurable grandeur, de recourir au surnaturel. L'œuvre de Dieu est et sera longtemps pour nous un profond mystère. Il faut la vie éternelle pour arriver à la connaître. C'est à peine si nous en apercevons quelques parcelles infimes et, dans notre orgueil, nous avons l'absurde prétention de la classer dans le cadre de nos idées étroites. Nous constatons quelques faits qui nous paraissent extraordinaires et anormaux. Immédiatement nous crions au prodige, au miracle, au surnatuel, comme ne manque pas de le faire un sauvage de l'Afrique, quand il constate certains effets de l'électricité.

Une semblable attitude ne saurait actuellement être conservée : Elle est condamnée, non seulement par la raison, mais encore par les mauvais résultats qu'elle a donnés. Les faits existent tellement nombreux et, pour la plupart, confirmés par des témoignages tellement authentiques, que des aveugles, ou des gens de mauvaise foi, peuvent seuls nier leur existence. Quelle hypothèse (puisque toutes nos connaissances aboutissent en définitive à des hypothèses) permet de les rattacher les uns aux autres et de donner sur leur origine une explication acceptable? Il n'en existe pas d'autre que l'hypothèse d'une vie supra-terrestre, que l'on est est ainsi conduit à admettre avec un degré de certitude au moins égal à celui qu'offrent les hypothèses d'ordre scientifique. C'est ainsi qu'abandonnant le merveilleux et le surnaturel, vestiges d'un autre âge, il est possible d'arriver rationnellement jusqu'à la doctrine spiritualiste.

Tel est d'une part le sourd travail qui a oblitéré, dans l'esprit des foules, la croyance à une vie supra-terrestre et, d'autre part, le sens de l'effort à accomplir pour la faire revivre. Il ne faut plus s'adresser à l'imagination mais à l'intelligence. Le merveilleux et le surnaturel ont

fait leur temps. Les hommes ont progressé et veulent, non plus des affirmations, mais des explications. Pour leur faire admettre définitivement l'existence d'une vie supra-terrestre, il est indispensable de leur donner de bonnes et solides raisons. On vient de voir qu'il est possible d'en trouver et d'établir, par conséquent, la loi morale sur la seule base qui lui convienne.

Cette loi ne peut s'appuyer que sur le spiritualisme, c'est-à-dire sur une vie supra-terrestre.

On ne saurait donc douter de l'existence de cette vie puisque, sans elle, aucune loi morale efficace ne saurait être instituée.

Etablir cette conviction dans l'esprit de tous les hommes devrait être le principal souci de ceux que préoccupe l'avenir des nations. Le jour où cette vie supra-terrestre, qui n'a été pendant longtemps qu'un article de foi pour les uns, une croyance plus ou moins vague et même une sorte de mythe pour les autres, sera devenue, pour tous, une vérité d'ordre scientifique, on pourra affirmer qu'une grande transformation a été accomplie.

(A suivre.) Général ABAUT.

La Psychologie dite supra-normale

Le *Journal de Genève* (1er juillet 1920) publie dans sa Chronique scientifique l'intéressant article suivant :

Alors qu'une fraction importante de l'humanité s'efforce de nous ramener aux conditions matérielles et morales au milieu desquelles évoluaient nos primitifs ancêtres, une phalange de savants et de penseurs, avides d'élargir le cadre de nos connaissances et nonobstant le cliquetis des armes ou l'âpre lutte des mercantis de tous ordres à la chasse du veau d'or, poursuivent, dans le silence du cabinet et du laboratoire, leurs laborieuses recherches.

Par leurs observations rigoureuses, par leurs conceptions hardies, parfois géniales, ils nous apportent ainsi, au travers de sombres perspectives, des échappées lumineuses ; véritable réconfort spirituel pour tout homme dont la vie ne saurait se cantonner dans les limites étroites du petit train-train journalier. Par une curieuse coïncidence, cette époque, si troublée au point de vue social, nous apparaît, dès maintenant, comme devoir être particulièrement féconde en acquisitions nouvelles dans le domaine scientifique. Certaines disciplines, telles l'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie, la chirurgie, ont fait, en quelques

années, des pas de géant. Un souffle puissant a balayé des dogmes plusieurs fois séculaires, jetant parfois le désarroi dans le camp de ceux qui se refusent encore à reconnaître que nos connaissances scientifiques ne seront jamais que des *valeurs approchées* en harmonie avec notre propre évolution spirituelle. Il n'y a rien là du reste qui doive nous surprendre si l'on songe que l'histoire entière du progrès des sciences nous révèle le scepticisme intransigeant avec lequel furent accueillies les principales découvertes.

Des chroniques régulières tiennent les lecteurs du *Journal de Genève* au courant de l'évolution des sciences ; qu'il me soit permis de leur signaler ici les résultats remarquables obtenus ces dernières années dans le domaine de la physiologie supranormale.

On sait avec quel sceptiscime furent également admis, dans le monde scientifique, les phénomènes dits de *matérialisation ;* plutôt que d'en admettre la réalité, on préféra accuser d'une naïveté grotesque des savants tels que Crookes, Zœllner, Gibier, Richet, de Rochas, Delanne... que leurs autres travaux auraient dû mettre cependant à l'abri d'une pareille injure. Mais, comme on l'a dit, les faits sont chose opiniâtre et ce ne serait pas faire preuve de sagesse que de refuser d'examiner certains phénomènes, parce que nous croyons être sûrs de leur impossibilité. Le temps n'est donc plus éloigné où la science officielle se trouvera dans l'obligation d'enregistrer l'authenticité de certains phénomènes, bien qu'ils paraissent en contradiction avec des dogmes scientifiques préalablement établis : tels notamment les matérialisations, qui, plus sûrement et plus complètement que tous les autres phénomènes, bouleversent de façon radicale les fondements de la physiologie classique.

C'est à l'initiative de Mme J.-A. Bisson et du Dr baron de Schrenk-Notzing que nous devons les expériences tentées et réalisées, depuis 1900, à Paris, Munich et Biarritz, et dont les remarquables résultats ont été consignés en partie dans deux ouvrages récents (1). M. le Dr Gustave Geley, directeur de l'Institut international métapsychique, en fait état dans un volume qui vient de paraître et qui est, sans nul doute, appelé à faire grand bruit dans le monde scientifique (2). Mme Bisson a joint, aux comptes rendus détaillés des séances, la série la plus complète de photographies qui ait été jusqu'ici soumise à l'examen du public. Les dispositions spéciales prises pour l'obtention des photographies, les

(1) *Bisson*, Juliette-Alex. — Les Phénomènes dits de matérialisation, avec une préface du Dr Maxwell. Paris, Alcan, 1914, et de *Schrenck-Notzing*. Matérialisations-phénomènes.

(2) *Geley*, Gustave, Dr. — De l'Inconscient au conscient. Paris, Alcan, 1920. Cf. aussi dans le *Bulletin de l'Institut psychologique*. Janv.-Juin 1918, la conférence faite par le Dr G. Geley au Collège de France : La physiologie dite supranormale.

conditions rigoureuses de contrôle auxquelles voulut bien se soumettre le médium, le nombre et la valeur des témoignages émanant de personnalités hautement estimées dans le monde scientifique, ne peuvent laisser subsister le moindre doute sur la réalité des phénomènes.

Le processus de la matérialisation avec le médium de Mme Bisson peut se résumer comme suit : du corps du médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polymorphe, que le Dr Geley compare à la substance unique produite par histolyse dans la chrysalide close de l'insecte et destinée à matérialiser les organes et parties diverses de la forme adulte. Cette substance se constitue en représentations diverses : entités ou organes plus ou moins complexes. Il s'agit non pas de fantômes, dans le sens propre du mot, mais d'êtres ayant momentanément toutes les particularités vitales d'êtres vivants, respirant, causant, évoluant... Je ne puis insister, dans ce bref compte rendu, sur le processus de cette *génération spontanée*, décrite tout au long dans les ouvrages cités auxquels je renvoie le lecteur.

Sans doute d'aucuns auront-ils quelque répugnance à admettre la réalité de manifestations, à première vue, invraisemblables.

A ceux-là, je leur rappellerai que lorsque le fondateur de la préhistoire, le grand Boucher de Perthes, eut recueilli, dans les alluvions de la Somme, les premières haches de pierre — qu'il n'hésita point à attribuer à la main de l'homme antédiluvien — il eut toutes les peines du monde à décider quelques naturalistes sans préjugés à venir examiner les couches anciennes desquelles avaient été extraits ces objets. « Au seul mot de hache et de diluvium, dit-il, je les voyais sourire ; les hommes pratiques dédaignèrent de voir. Disons-le, ils avaient peur ; ils craignaient de se rendre complices d'une hérésie... Quand, se réalisant, cette théorie devint un fait que chacun pouvait vérifier, on n'y voulut plus croire et l'on m'opposa un obstacle plus grand que l'objection, que la critique, que la satire, que la persécution même : le dédain. On ne discuta plus le fait, on ne prit même plus la peine de le nier ; on l'oublia ». Et pourtant qui oserait maintenant s'étonner en contemplant dans les vitrines de nos musées les splendides outillages de pierre recueillis par les émules et les successeurs de Boucher de Perthes !

Ne nous trouvons-nous pas aujourd'hui, vis-à-vis de certains phénomènes psychiques, dans la position de M. Boucher de Perthes? Par un sentiment de crainte, de peur de l'inconnu, on hésite encore à reconnaître la réalité des phénomènes qui, selon toute vraisemblance, seront admis par tous dans quelques décades : au nombre de ceux-ci figureront, sans nul doute, les phénomènes de matérialisation.

Raoul MONTANDON.

Chronique Étrangère

L'activité du monde spirite à l'étranger se fait de plus en plus intense. La crise du papier — elle ne sévit pas qu'en France ! — cause la mort ou la suspension de revues (1), mais d'autres naissent qui les remplacent (2), et qui sont les tribunes de centres nouveaux. On annonce l'organisation d'un congrès spirite portugais. Une Mission spirite, fondée en 1911, vient de prendre un très grand développement au Danemark. Son organe officiel a pour titre *Budbringeren.* On signale la naissance de divers groupes en Allemagne. Ces signes de temps, et de nombreux autres, soulignent la marche irrésistible des idées et démontrent, que par des chemins divers, les spirites du monde entier tendent de plus en plus vers le but qu'ils se proposent en commun : le triomphe sur le matérialisme (3). Au moment où paraîtront ces lignes, s'achèvera en Angleterre une importante conférence ecclésiastique sur le *Spiritisme.* Le révérend Ch. L. Tweedale, spirite convaincu, a écrit à l'archevêque de Canterbury pour que ce débat ait toute l'ampleur qu'il mérite et que les doctrines spirites y soient soutenues sans ambiguïté, par des orateurs d'église, ayant toute compétence en la matière. L'auteur des fameux messages, *Derrière le voile,* publiés par la « Weeckly Dispatch », le révérend Vale Oven, a donné à Londres deux conférences devant des milliers de personnes, et son succès a été prodigieux. « Pourquoi ne pas regarder les faits en face? » déclare courageusement un autre religieux anglais qui conclut à la nécessité d'étudier les révélations et phénomènes de l'Au-delà (4). Malgré les obstructions qui lui ont été faites, Sir Oliver Lodge, l'auteur du fameux livre *Raymond,* est rentré en Angleterre, après avoir parlé devant plusieurs centaines de mille d'Américains, en quatre mois de conférences. Un mouvement s'affirme très caractéristique, et pro-spirite, dans les milieux ecclésiastiques en Ecosse (5). Qu'importe, en présence de ces résultats dont on pourrait dresser une liste cent fois plus longue, que le père

(1) En Espagne : les revues *Lumen, Luz y Union, El buen Sentido, la voz de la Verdad Nueva Era.*

(2) *O propheta,* à Rio grande do Norte, *Spiritistiska Revue* à Ostrava (Tchéco-Slovaquie) *Morgendaemringen* à Skien (Norvège), la *Revista psichica* de *Valparaiso.*

(3) Cette *unité d'action* à travers la *diversité des doctrines* a été un jour exprimée, en une forte parole par le professeur J. H. Hyslop qui vient de mourir : « *Spirits, like living pesple, may contradict each other, but the contradiction is not evidence against their existence :* Les Spirites, en tant que personnes vivantes, peuvent se contredire, mais cette contradiction n'est pas une preuve contre leur existence ».

4) *Why not Face the Facts?* par le rev. G. Maurice Elliott.

(5) *Light* n° du 5 juin 1920, (page 181, 2e colonne).

Bernard Vaughan s'écrie : « J'aimerais mieux être en prison pour le reste de mes jours que d'encourager le Spiritisme, insidieuse cocaïne satanique » (! !). Les presses d'Angleterre et des deux Amériques se font de plus en plus accessibles aux questions spirites (1) et s'il n'en va pas . . . tout à fait de même en France, plus d'un signe permet de présager que la « prudence » de nos grands organes d'informations ne sera pas éternelle.

Quoi que nous apporte l'avenir à cet égard, nous sommes avertis, depuis le 27 mai dernier, de ce que pourrait être, d'ici quelques années, le destin du monde où nous vivons. C'est à cette date, en effet, que fut faite à Chicago, une communication de l'Astral dont nous allons donner le texte résumé, et qui est due à l'esprit inspirateur du médium Mrs T. Longley. Un très nombreux auditoire de personnalités spirites assista à cette séance qui restera mémorable, et qu'avaient organisée les directeurs du journal américain : *The Progressive Thinker.*

« L'année que nous traversons (1920) est une année de confusion. Elle reste encore, psychiquement, sous l'influence des événements qui ont perturbé l'Europe et le monde. Mais nous allons vers une période de reconstruction : l'état chaotique sera bientôt passé. L' « ajustement » entre les États-Unis et les nations étrangères sera réalisé dans deux ans environ. Dans trois ans, nous serons entrés dans la véritable période reconstructive, et l'on bâtira sur de nouveaux plans, avec l'aide de forces idéales qui se développeront entre les individus, pour le bien général. A aucun titre, la torche des anarchistes n'a de chance de remplir une fonction régulatrice. On verra se produire une sorte d'équilibre entre le travail et le capital. Dans le domaine de la Science, on sera surpris, — non pas nous, spirites, mais les autres hommes ! — par des révélations et surtout par la découverte plus large des relations existant entre le plan physique et le plan spirituel. Avant peu, ces vérités seront dégagées, par des scientifiques de claire mentalité, et par l'Expérience : on verra alors que le monde de l'esprit peut être ouvert à une intime inspection faite par les vivants. Nous pensons qu'un appareil assez puissant va être ingénieusement conçu et créé, grâce auquel les êtres « de ce côté de la vie » pourront concevoir avec évidence les êtres « de l'autre côté de la vie ». Chacun verra qu'il n'y a pas de différence, et qu'il y a des êtres humains dans l'Au-delà, où ils accomplissent leur devoir d'humanité. Non, ceux-là ne sont pas extra-humains ! Le professeur Crookes est... parti, mais il continue ses expériences et ses découvertes. C'est lui qui atteste, par ma voix, la possibilité de l'appareil

(1) Parmi d'autres témoignages, citons le journal *O Diario da Tarde* (Brésil) qui publie maintenant avec régularité une chronique spirite.

dont je parle, appareil qui vous donnera, sur l'autre monde, des vues sans erreurs. C'est là un des proches événements que nous apercevons. Et dans peu d'années, dix ou vingt ans, et en tous cas, avant que la moitié du siècle ne soit accomplie, il y aura de telles lumières que l'humanité sera saisie d'admiration en les voyant briller. Il y a peu de temps, — souvenez-vous ! — les savants ont interrogé le ciel, et déclaré que certains signaux ne pouvaient être compris par aucune de leurs méthodes ou lois. Ils ont conclu en niant que Mars essayât de se faire connaître au peuple de notre terre. Selon notre ferme pensée, vagues de lumière ou signaux, ont été formés par des amis des royaumes spirituels : le moment est peu éloigné où l'on vérifiera l'exacte nature de ces forces venues de l'autre côté de notre vie. — J'ajoute, que dans le domaine de l'électricité, il faut s'attendre avant dix ans, à des développements énormes. Pour ne prendre qu'un exemple, l'avion sera transformé de telle manière qu'il exigera beaucoup moins de puissance produite par la machine ». (1).

On le voit, l'Esprit de Chicago est confiant en nos heureux lendemains. Mais d'autres esprits sont loin d'être aussi rassurants, et, à dire de bien informés (?) présagent pour l'humanité des temps peu agréables. Nous nous garderons bien de voir en ces prévisions des certitudes trop positives et nous croyons raisonnable de constater, tout strictement, qu'elles circulent dans divers milieux. Pour nous, les anticipations sur l'avenir sont de ce genre de phénomènes devant lesquels on ne saurait trop rester circonspect, bien que de nombreux exemples, dans le passé, aient prouvé que les Esprits,en ce domaine, savent donner de fort exacts avertissements. Nous connaissons un auteur qui, prévenu de diverses catastrophes futures, hésite à livrer ces révélations au public, animé qu'il est du double et respectable sentiment de ne point semer le pessimisme en une époque où l'on a tant besoin de confiance et de ne point fournir des arguments d'ironie aux ennemis du Spiritisme qui nous accusent, bien à tort, d'accepter, sans critique, des faits incontrôlés. Cette réserve d'ordre à la fois moral et scientifique est louable et on nous approuvera de l'observer.

Il n'en va pas de même pour les « divinations » postérieurement authentiquées par les événements. C'est ainsi que, dans son numéro du 19 juin, le *Light* mentionne un assez curieux cas de prévision, faite par

(1) Il est intéressant de rapprocher cette révélation faite par un Esprit, de la prévision formulée en ce qui concerne l'avion futur, par M. Pascal Forthuny, dans son livre *Icare, l'as de cœur*, publié en 1919. L'auteur « reconstitue » un dialogue entre Hercule et Dedale, père d'Icare, alors que le premier des aviateurs, est réduit en cendres sur le bûcher. La thèse de la dématérialisation progressive de l'avion corrobore, dans la bouche d'Heraclès, les indications fournies en mai dernier, à Chicago, par l'Esprit dont Mrs Longley exprimait la pensée. (*Icare, l'as de cœur* par Pascal Forthuny, chez Albin Michel, éditeur, 22, rue Huyghens, Paris).

quelqu'un de ces oracles de rues, gipsy marchande de rubans qui, à Londres, saisit la main d'une cliente de passage et lui dit : « Vous avez du chagrin? Soyez heureuse. Celui que vous pleurez est heureux, mais n'épousez pas l'homme qui vous aime. Vous seriez bientôt veuve. » La dame en effet pleurait son mari. Demandée en mariage, elle refuse la nouvelle union. Bien lui en prit : le prétendant mourait peu de temps après.

Le 29 mai, la même revue notait le cas de Mr E. Ce Mr E., en 1858, étudiait la chirurgie. Or, en juin, il eut un rêve où la date du 9 juin 1864 lui fut répétée avec insistance. Il pensa que quelque événement grave l'attendait à cette date, et pour témoigner, plus tard, de l'exactitude de son rêve, grava jour, mois et année, sous le manteau d'une cheminée, en présence de son maître qui le raillait. Puis, il oublia. En juin 1863, Mr E. se marie. Année de parfait bonheur. Le 28 mai 1864, il est père d'une fille à qui semblent promis de longs jours. Le 9 juin, l'enfant a une crise épileptiforme et meurt. Par plusieurs amis, chez le chirurgien, Mr E. a fait constater, sous le manteau de la cheminée, la date fatale.

Les *Psychische Studien* (numéro d'avril) (1) nous parlent des « fantômes de l'avenir », en rappelant la vision de Charles XI, roi de Suède, mort en 1697, et qui, quelques années auparavant, dans la salle du trône de son palais, eut le spectacle fantomal d'une scène où fut jugé et exécuté un seigneur. Un prince enfant assistait à l'exécution, accompagné d'un personnage portant le manteau des régents du royaume : « Or, en 1792, Gustave III, périt de la main d'un Seigneur qui tira sur lui dans un bal masqué, et Gustave IV, *mineur*, lui succéda. Le duc Karl de Sœdermannland fut chargé de la régence. Le régicide fut décapité sous son gouvernement ».

Mais abordons les faits actuels. *O Clarim*, de Mattao, (Brésil) enregistre un phénomène qui fit sensation dans la région de Recife. Le sieur Cavalcanti, chauffeur de train entre cette ville et Parahyba, certaine nuit, dort à Cabadello et rêve qu'on le supplie d'aller déterrer de l'or enfoui, en un lieu dit, à quelque distance de la ville. Il passe outre, mais revenu à Cabadello la semaine suivante, a le même rêve au cours duquel l'esprit lui apprend qu il s'adresse à lui parce qu'ils furent amis dans une autre existence, il y a encore peu d'années (Cavalcanti a à peine trente ans). Le chauffeur, intrigué, persuade quelques camarades ironistes : on part jusque Ilha do Bispo, on fouille à la place désignée très minutieusement par le défunt, et l'on trouve un récipient contenant quinze kilos d'or en barre, avec de la monnaie d'or pour une valeur de 30 contos de reis ».

(1) Cité par notre confrère belge *Le Sincériste*.

Passons aux Indes, où, autour d'un mort, un autre phénomène non moins remarquable se manifeste. *The Hindu* et le *Allahabad Pioneer* certifient le fait, qui eut la ville de Burdwan pour théâtre. Lala Kundan Lal Kapur, meurt à 6 heures du soir le 11 avril 1920. Comme il appartient à la secte des Surjabingshi Khatrya, on attend, pour brûler le corps, le lever du soleil, le surlendemain. Le neveu du défunt, Lala Ananda Lal' Handay, le jour venu, photographie le cadavre. Quelques jours plus tard, il tire une épreuve et y voit, avec netteté, assis près du mort, cinq personnes, figures de l'Au-delà, parmi lesquelles il reconnaît la première femme et un fils de Lala Kundan, tous deux décédés depuis plusieurs années.

A la Havane (Cuba), une fillette de trois ans tombe dans une sorte de transe et fait comprendre aux parents chez qui elle vit temporairement qu'à l'autre extrémité de la ville, sa mère vient d'être tuée par son père. L'enquête de police, immédiatement, prouve l'exactitude de la vision (d'après *O Expositor*, Bogota de Colombie et *Eternidade*, Porto Alegre, Brésil).

A Campos (Brésil), M. Pedro Muniz de Albuquerque, demeurant en cette ville, rua Sete de Setembro, nº 209, traversait une rue, dans la la nuit du 10 août 1919, lorsqu'il fut renversé sur le sol, violemment, sans qu'il y eut personne à ses côtés. Blessé, il resta, malgré les soins les plus attentifs, dans l'impossibilité de se servir, désormais, du bras gauche. Le 22 avril 1920, il va se décider à une intervention chirurgicale, lorsque, pendant son sommeil, une voix inconnue lui dit : « Lève-toi et de ton bras infirme, fais tous les mouvements que tu voudras ». Il est guéri (d'après *Reformador*, Rio de Janeiro, Brésil).

Phénomène de même ordre, relaté par *Siglo Espirita* (Mexico) et *Jornal Espirita* (Porte Alegre). Rua da Immigração, nº 11, faubourg de Nonoalco, Mexico, Mme Isabel Espinosa de los Monteros de Garcia souffre de douleurs abdominales. Bientôt, le mal s'aggrave et les médecins désespèrent de sauver la malade. Affaiblissement progressif, crises réitérées, hémorrhagies : la mort semble proche. Le 15 janvier 1920, le corps présente un aspect cadavérique. Le 22, dans l'état de sommeil, Isabel parle : on croit qu'elle délire ; le 26, elle annonce, en termes clairs, qu'elle va être opérée. Sa voix se modifie, se fait grave et doctorale. La malade parle au nom des trois docteurs *décédés* : Raphaël Lavista, Rangel, José Maria Rojas. Bref « l'opération spirite » a lieu. La malade remercie les chirurgiens comme s'ils étaient présents. Le lendemain, on constate une grande amélioration : peu de jours après, elle peut quitter son lit, en parfaite santé.

Le *Light*, du 5 juin, enregistre une curieuse manifestation d'esprit, par

le moyen d'un « bruit professionnel » qui pouvait aider à le reconnaître. Au cours d'une séance, l'auditoire groupé autour de la table entend distinctement le ronflement d'un moteur d'aéroplane, tandis que le nom « Arthur » est épelé. Or, l'un des témoins avait évoqué son frère Arthur, aviateur tué en plein vol, quelques mois plus tôt.

La mort récente du docteur James H. Hyslop, secrétaire et fondateur de l'Américan Society for Psychical Research, (le décès s'est produit le 18 juin, à Upper Montclair, New-Jersey), permet de rappeler que le docteur Hyslop avait convenu ce qui suit avec quelques-uns de ses collègues : sous pli scellé et déposé en place sûre, une phrase avait été écrite, inconnue de chacun. L'un des membres du groupe, après son passage dans l'Au-delà, viendra-t-il révéler aux survivants la phrase mystérieuse. *That is the question.* Les amis de Hyslop attendent le moment d'ouvrir l'enveloppe (1). Quoiqu'il advienne, le défunt semble avoir manifesté sa présence d'une façon autrement éclatante, si l'on en croit une dépêche de l'Agence Fournier, datée du 25 juin et émanant de Londres. Le même jour, le correspondant du *Daily Express* avait, de New-York, télégraphié à son journal : « Le docteur A. D. Watson, professeur canadien, prétend (?) avoir obtenu, par l'intermédiaire de son médium Louis Benjamin, une communication de feu J. H. Hyslop ». Le savant aurait été amené par l'esprit du poète anglais Coleridge et annoncé en ces termes : « Il y a ici un homme éminent, désincarné depuis quelques jours seulement. C'est le docteur James Herwey Hyslop : il désire adresser à ses amis un message qu'il les prie de publier ». Et Hyslop de déclarer : « Je me sens agissant comme une entité, une personne, une individualité enfin ayant retenu suffisamment de forces physiques pour vous dire qu'il est certain, que la survivance est un fait et que la continuité de l'existence est réelle ». Il ajouta qu'il terminerait avec l'aide d'un médium, divers ouvrages laissés inachevés et dit encore « Myers, Hodgson, d'autres, m'ont souhaité la bienvenue. Sir William Crookes a réussi dans le laboratoire astral à établir les principes précis d'une invention mécanique, et il veut en transmettre les détails à un inventeur dans le monde physique. Ainsi, au moyen d'instruments mécaniques, des ondes, provenant d'âmes désincarnées, dans le sens physique du mot, vous parviendront-elles pour le bien de l'humanité » (2). Cette communication, considérable si elle est réelle, est de trop récente date pour que nous puissions l'affirmer comme vérifiée. Il est curieux

(1) Plusieurs membres du groupe sont morts depuis le jour où, il y a douze ans, l'enveloppe fut cachetée, et, jusqu'à ce jour aucun n'en a fait connaître le contenu.

(2) Il y a quelques mois, — coïncidence singulière — Edison avait exprimé le vœu que fut prochainement inventée une *machine* permettant la communication mécanique entre les vivants et les morts.

de constater que l'une des dernières recherches poursuivies par Hyslop portait sur cette proposition : « Les esprits désincarnés depuis longtemps ne communiquent ils pas mieux que les esprits récemment libérés de leur enveloppe physique ? » (1). Si le docteur A. D. Watson a dit vrai, la communication de Hyslop désincarné est une belle réponse aux travaux de Hyslop sur cette terre.

M. CASSIOPÉE.

Revues et Journaux

*** Mme Marie Star rapporte dans le supplément littéraire du *Gaulois* (numéro du 17 juillet dernier) le récit que lui fit l'impératrice Eugénie de son pélerinage au Zoulouland, pour retrouver le lieu où son fils était tombé.

« L'évocation de ce douloureux voyage en Afrique, dit l'impératrice, me rappelle un épisode saisissant de mon pieux pélerinage : Nous avancions à petites journées dans un pays sauvage et dénudé, dans des routes impraticables et souvent marécageuses. J'avais prié sir Evelyn Wood de me prévenir la veille du jour où j'atteindrais le but sacré. Nous couchions sous la tente. Une nuit, vers cinq heures du matin, je me réveillai en sursaut ; ne pouvant retrouver le sommeil et comme mue par une force surhumaine, je m'habillai sans bruit et parvins à sortir inaperçue de notre petit campement encore plongé dans le silence. J'errai ainsi à l'aventure, ne sachant pas où j'allais, une volonté surnaturelle semblait me conduire et diriger mes pas. En me remémorant aujourd'hui ce que je fis à cette minute, je me demande comment seule, et sans guide, j'ai pu marcher sans trébucher dans des routes ravinées, dans lesquelles je m'enfonçais jusqu'à la cheville. Mais rien n'arrêtait mes passagères défaillances. J'arrivai, après plusieurs heures de marche, à une sorte de carrefour où plusieurs sentiers s'entrecroisaient ; là, je m'arrêtai indécise. Dans quelle direction allais-je diriger mes pas?... Le spectacle autour de moi était désolé; seuls quelques roseaux s'élevaient dans un coin. La fatigue m'accabla soudain et dans cette demi-inconscience où j'étais plongée et d'où mon âme s'extériorisait, *je sentis tout à coup une bouffée d'odeur envahir mes narines, un parfum de verveine qui était le parfum préféré de mon pauvre enfant. Je crus alors entendre*

(1) Ce sujet méritait en effet d'être étudié avec méthode et l'on peut espérer que, dans ce sens, les enquêtes de Hyslop et de son médium, Mrs Chenoveth, seront poursuivies.

une voix, la voix bien-aimée, qui murmura à mon oreille : « Ma mère, c'est ici ». Je compris et m'agenouillai.

« Lorsque je revins au camp, je trouvai le général Wood très inquiet de ma disparition. Il avait envoyé des émissaires de tous côtés pour me rechercher. Je me gardai bien de lui dire mes impressions. Le soir, pendant le dîner, sir Evelyn me dit : « Madame, nous atteindrons demain le but du voyage ». — « Alors, m'écriai-je vivement, au grand étonnement de mon interlocuteur, c'est moi qui, demain, guiderai l'expédition, si vous le permettez ».

« Le lendemain, en effet, je dirigeai mes pas vers l'endroit où j'avais été la veille et, arrivée au carrefour où j'avais eu cette manifestation sublime, je dis au général : « *C'est ici, n'est-ce pas?* » *Il fit de la tête un signe affirmatif* ».

*** Le *Sphinx* continue la publication des réponses reçues par son collaborateur M. R. A. Fleury, aux deux questions posées :

1° La science a-t-elle actuellement le droit de dire : « Il n'y a pas, il ne peut y avoir de survie individuelle consciente. Je ne vois rien, il n'y a rien »?

2° Les sciences psychiques, au contraire, ne permettent-elles pas de croire que le moi humain porte en lui des chances de survivre et de savoir?

Nous citons la réponse de notre grand astronome et éminent savant :

Mon cher Collègue,

Il serait extrêmement long d'exposer ici les arguments sur lesquels reposent les deux réponses que vous me faites l'honneur de me demander, attendu qu'ils occupent plusieurs centaines de pages de mes ouvrages, notamment d'*Uranie*, de *L'Inconnu*, des *Forces naturelles inconnues*, de *Lumen*, de *Dieu dans la Nature*. Je me bornerai à donner les deux réponses catégoriques que voici :

A la première question : *Non*.

A la seconde question : *Oui*.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

Camille FLAMMARION.

Échos de l'étranger

*** Nous avons le plaisir d'annoncer la création de l'*Union Belge du Spiritualisme Moderne*. Elle est composée de toutes les fédérations, sociétés et groupes spirites et spiritualistes anciens et nouveaux, provinciales et locales et aussi de membres isolés. Le Comité est constitué comme suit : Président, M. Houart ; Vice-Président, M. de Konninck ; Trésorier, M. Fritz ; Secrétaire général, M. J. Dardenne. La *Vie d'Outre-Tombe* est l'organe attitré de l'Union, tout en restant la propriété de M. Quinet.

L'Union Belge affirme les principes suivants : « L'existence d'un principe supérieur idéal du vrai, du beau et du juste que nous nommons Dieu. L'existence et la survivance de l'âme humaine. La possibilité de rapports entre les incarnés et les désincarnés. L'évolution progressive de l'individu et de l'humanité, par les vies successives. Tolérance et libre examen. » L'Union a pour but la diffusion du spiritualisme moderne au moyen de conférences, livres, brochures, tracts, etc., et de rapports fraternels entre tous ses membres, en vue de leur évolution morale.

Nous félicitons vivement nos frères de la Belgique d'avoir réalisé après la victoire par les armes, grâce à l'Union des Alliés, cette Union non moins nécessaire pour la Victoire morale et le progrès de l'humanité.

*** Bon nombre de revues spirites à l'étranger applaudissent à la constitution de l'Union Spirite française. Pour ces fraternels encouragements, nous adressons à tous nos confrères notre remerciement le plus cordial.

*** A Buenos-Aires, le célèbre théologien Elias Segismundo vient de renoncer à la vie ecclésiastique, en publiant un acte de foi spirite où il est dit notamment : « Convaincu de l'erreur où j'ai perdu mes meilleures années, dans la pratique d'un ministère que ma conscience aujourd'hui répudie, je me retire définitivement du sacerdoce. Je crois à l'existence de Dieu, l'Évangile du Christ est un monument admirable, mais la théologie contient une doctrine entièrement opposée, mais la morale ecclésiastique a l'hypocrisie pour base et la liturgie est une comédie infâme. »

Bibliographie

Dr Eugène OSTY, *Le sens de la vie humaine*, 1 vol. de 271 pages. Prix : 5 francs ; franco 5 fr. 85.

Ce petit volume, plein d'idées profondes, nous présente un tableau de la marche de l'humanité à travers les âges, de sa vie mentale dans le passé, de son évolution psychique dans l'avenir et des horizons psychologiques nouveaux. C'est dans cette dernière partie que s'accuse surtout l'originalité de l'auteur. Il constate que des facultés jusqu'ici rudimentaires, tendent à se développer, et, pour le démontrer, il insiste sur la *lucidité* dont il a fait une étude spéciale, en s'excusant de ne pas aller plus loin dans le domaine du supranormal. La plupart des lecteurs regretteront qu'il ait été arrêté par la crainte d'être trop long, car il aurait ouvert devant leur pensée des perspectives plus grandioses. Nous apprenons avec beaucoup d'intérêt que certains individus sont capables de « traduire » — c'est le terme employé — une personne en touchant un objet qui lui a appartenu, comme si nous laissions partout quelque chose de nous-mêmes. Ce n'est là qu'un petit coin de l'immense région où s'aventurent actuellement de nombreux savants. Nous sommes au début d'un mouvement intellectuel qui, bien dirigé, mènera à de magnifiques surprises. Qu'est-ce, par exemple, que le psychologie d'un Jouffroy, comparée avec celle d'un Myers? Ce qu'est la géographie des Romains de l'antiquité, rapprochée de celle qu'on enseigne dans nos grandes Écoles. On a découvert, dans l'âme, des pouvoirs, vaguement soupçonnés jadis, mémoire latente, prémonition, télépathie, seconde vue, et les phénomènes si stupéfiants de la médiumnité. Nous voilà donc sur la voie d'une nouvelle évolution de l'humanité. Le docteur Osty est un de ceux qui, avec beaucoup de prudence et de ménagements, travaillent à ce progrès. Par sa manière un peu timide, il prépare peut-être le terrain pour des novateurs plus audacieux.

B.

En vente à la Librairie Leymarie, 42, Rue Saint-Jacques, Paris.

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

63e ANNÉE SEPTEMBRE 1920



Le Psychisme dans l'Histoire

Histoire d'un revenant au temps de Louis XIV

Les académies de province ne sont pas toujours à dédaigner. Au mois de juillet dernier, j'ouvre le *Bulletin de la Société des Lettres et Sciences de Saint-Dizier* et je lis qu'à l'une des séances précédentes le secrétaire, M. O. Jacob, a signalé une communication ayant pour titre : « Les aventures posthumes d'André Bugnot, mort en 1683, histoire de revenant relatée à l'époque, en trois procès-verbaux dressés en bonne et due forme. »

Toujours soucieux de documents authentiques, et frappé par l'énoncé de ces trois procès-verbaux, j'écrivis à l'érudit secrétaire qui, immédiatement, eut la gracieuseté de m'envoyer cette pièce rare et précieuse.

L'histoire d'André Bugnot et des aventures qui suivirent sa mort a été écrite par son frère Étienne Bugnot, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, en 1665 (brochure éditée à Orléans, chez François Boyer, au cloistre Sainte-Croix, conservée dans la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

Grâce à l'obligeance de M. Jacob, je puis reproduire, ici, en substance, cet ouvrage, avec les documents authentiques qui remettront au point ce que la légende avait déformé. « En pareille matière, m'écrit-il, notre rôle est de raconter et non d'apprécier, chacun restant libre de discuter la valeur des témoignages dont nous certifions l'authenticité. Seule la division nous est personnelle ; elle comprend trois articles : 1° André Bugnot pendant sa vie ; 2° André Bugnot après sa mort ; 3° Procès-verbaux. »

Les citations que l'on va lire sont textuelles.

I. — ANDRÉ BUGNOT PENDANT SA VIE.

Ascendants. — André Bugnot naquit à Saint-Dizier, le 5 mars 1627. Parmi ses ancêtres citons : Melchisédec Bugnot, secrétaire d'État et chancelier de Charles le Hardi, dernier duc de Bourgogne ; — Nicolas Bugnot, gouverneur du château de Joinville et des bois d'Éclaron, pour le roi de Sicile et duc de Lorraine ; — Grand Jean Bugnot, gouverneur pour le roi, d'Arsilly, en Bourgogne, où il est inhumé ; — Jean Bugnot, prévost de la principauté de Joinville ; — Hugues Bugnot, secrétaire du duc d'Aumate. Il eut 4 fils : Jérôme, Claude, César et Charles. — Charles épousa, à 26 ans, damoiselle Élisabeth Quenet, âgée seulement de 15 ans. — André fut le 7e enfant qui naquit de ce mariage.

Jeunesse. — Dès l'âge de 5 ans, il apprit à lire à l'abbaye de Saint-Dizier, où il avait une tante.

A 9 ans, il fut confié aux jésuites de Châlons. A 13 ans, il entrait en rhétorique.

André Bugnot semblait destiné à la vie religieuse. Pour répondre à ses désirs, on lui avait déjà retenu une place cher les Bernardins de Trois-Fontaines ; mais ayant perdu son père dans les premières années de ses études, il fut dirigé vers la carrière des armes. Il fut envoyé à Haguenau, en Alsace, pour apprendre l'allemand, avec son frère cadet Louis Bugnot. De Haguenau, il passa à Strasbourg et, à 14 ans, il se fit enrôler dans l'armée.

Carrière militaire. — Il se rendit donc à Saverne où était en garnison le régiment d'Azonville. Il y resta deux ans, puis fut transféré à Mayence,

sous les ordres du vicomte de Corval qui en était le gouverneur. André avait alors 16 ans Bientôt il fut nommé enseigne dans une compagnie de dragons, puis lieutenant en 1647 et gouverneur du château d'Offen à 25 ans.

Il était admiré de tous pour son courage et sa bonté même envers les prisonniers. Il était très religieux. M. de Corval l'avait en si grande estime qu'il lui confia l'instruction et l'éducation militaire de son neveu le sieur de Mazincourt. Sa carrière fut des plus brillantes, notamment comme colonel dans les armées du roi. En 1662, il revint en Champagne prendre un peu de repos.

Mort. — Le dimanche, 6 mai 1663, André Bugnot étant à Cousances, avait passé la journée avec ses amis, dans une honnête gaieté. Comme il prenait congé d'eux, étant à cheval, l'animal se dressa plusieurs fois et retomba sur lui contre un escalier de pierre. On le releva évanoui. Étant revenu à lui un quart d'heure après, il fut transporté chez son frère, à Narcy, où il avait pris domicile.

Les médecins jugeant son état désespéré, son frère lui proposa de recevoir les Sacrements, ce qu'il accepta avec empressement et dans le plus grand calme. Puis il fit son testament par lequel il faisait quelques legs pieux à la paroisse où il avait été baptisé, à celle où il mourait et à quelques domestiques, établissant son frère Étienne exécuteur de ses dernières volontés. Après quoi il dit adieu à tous ceux qui l'entouraient, avec une force et une tranquillité d'âme qui tiraient les larmes des yeux des religieux eux-mêmes qui l'assistaient.

Le mercredi, quatrième jour de sa blessure, se sentant faiblir, il fit appeler un Père Capucin, pour l'aider à bien finir. Il mourut, en effet, le 10 mai, vers minuit, dans les sentiments les plus édifiants. Le lendemain, son corps fut transporté à Saint-Dizier et enterré au cimetière de Notre-Dame, devant la chapelle de Saint-Nicolas, dans la sépulture de sa famille.

Il avait donc vécu 36 ans.

J'ai reproduit ces notes, en les abrégeant, afin de nous rendre compte de la situation officielle de l'homme dont nous allons parler.

II. — André Bugnot après sa mort.

Le 13 mai, jour de la Pentecôte, le troisième après la mort d'André Bugnot, une vieille servante de la maison (Jeanne Treuvret) coupait de l'herbe dans le jardin, quand elle entendit une voix qui lui disait : « Jeanne, tu te damnes ! » La servante, croyant que quelqu'un du

village lui parlait, répondit : « Pourquoi? » Et la même voix reprit : « Il est plus de jours que de semaines. » La servante dit : « Nous avons une bête malade. » Et la même voix répliqua : « Tu mens, il n'y en a point... Qu'on exécute mon testament ! » Ce qu'entendant la servante, elle regarda autour d'elle et ne voyant personne, elle prit la fuite, épouvantée. En fuyant, elle entendit encore ces paroles : « Ramasse et n'y retourne plus. » Mais elle ne regarda plus derrière elle, et alla raconter ce qu'elle venait d'entendre.

Le lundi 14 mai, M. et Mme Grafigny faisaient visite à Mme Bugnot. Pendant que celle-ci leur racontait la mort de son beau-frère, ils entendirent 10 ou 12 coups violents au-dessus de leurs têtes ; ce qui leur causa une vive frayeur, surtout après s'être rendu compte que ce bruit n'était causé par aucun être vivant, ni par la servante qui était dehors et avait entendu le premier coup.

Le mercredi 16, entre 11 heures et minuit, Mme Bugnot, couchée avec une fille de 30 ans, entendit une voix plaintive, semblable à celle d'une personne que la fièvre ferait trembler. On vint frapper aux fenêtres, ce qui mit la frayeur dans la maison. Aussitôt Mme Bugnot fit prévenir son mari, qui était encore à Saint-Dizier pour assister aux services du défunt.

Le vendredi 18, Étienne Bugnot était en compagnie du chirurgien qui avait pansé son frère, vers 5 heures du soir, quand une voix tonnante et bruyante se fit entendre, voix inarticulée, semblable au grondement du tonnerre ou au mugissement d'un taureau et paraissant venir d'une hauteur de 50 pas au-dessus de la maison.

Étienne Bugnot résolut de faire un pélerinage à Notre-Dame-de-Liesse, pour être délivré de ces bruits. Mais auparavant, il voulut en découvrir la cause. Il fit coucher plusieurs domestiques dans sa chambre. Vers le milieu de la nuit, les bruits recommencèrent. L'esprit vint jusqu'à cinq ou six fois frapper aux fenêtres, pendant trois quarts d'heure.

Le dimanche 20, il se fit entendre le matin, à midi et le soir ; tantôt dans une étable, tantôt dans la grange, en un mot dans toute la maison. Il fut entendu par tous les voisins, comme en fait foi le procès-verbal signé par plus de 25 témoins.

Étienne Bugnot pria donc les R. P. Capucins de Saint-Dizier d'informer Monseigneur l'évêque de Châlons d'un fait si extraordinaire, afin d'employer les moyens dont l'Église dispose en pareils cas.

Monseigneur l'évêque ordonna que 4 Capucins du couvent de Saint-Dizier iraient à Narcy, dans la maison du sieur Bugnot, pour découvrir la vérité de ces bruits et en feraient dresser procès-verbal par le juge

du lieu, signé et attesté de témoins, pour lui être soumis, afin d'ordonner ensuite ce qu'il jugerait opportun.

Les religieux, retenus par leur ministère, ne purent venir de suite.

Le lundi 21 et le lendemain, mêmes bruits de jour ainsi que dans la nuit du mercredi au jeudi (à l'heure de sa mort).

Le dernier jour de mai, Mme Elisabeth de Pérignon, épouse du sieur de Saint-Vincent, seigneur de la Tour, étant venue faire visite à Mme Bugnot, entendit, comme les autres, vers 4 heures du soir, un grand bruit et une voix formidable dans la chambre où elle était et dans le jardin. La frayeur qu'elle en éprouva l'obligea à rompre ses entretiens et à retourner promptement dans sa maison.

Plusieurs fois des meubles furent transportés sans que personne les eût déplacés et les domestiques entendirent une voix plaintive qui les appelait.

Le 5 juin, Étienne Bugnot, parti pour son pélerinage depuis le 25 mai, repassa par Saint-Dizier et revint accompagné de quatre religieux. L'un d'eux était le P. Nicolas de Morancourt, grand prédicateur de Chaumont et confesseur du défunt, qu'il avait assisté à ses derniers moments.

Le même jour arriva Mlle Madeleine Bugnot, sœur du défunt. Quand elle entendit ces bruits étranges, malgré son courage, elle fut si effrayée qu'elle abrégea son séjour dans cette maison.

Le lendemain, ils recommencèrent pendant que les religieux célébraient la messe. On vint les en prévenir et, dès qu'ils furent sortis de l'église, ils entendirent un grand bruit dans la maison.

Le soir étant venu, ces bons religieux voulurent passer la nuit dans la chambre du sieur Bugnot, pour mieux observer ce qui se passerait. La nuit, à son heure ordinaire, l'esprit commença à tonner en frappant aux fenêtres. A ces bruits, les religieux sortirent de leur chambre et entrèrent dans la cour où l'on entendait le bruit ; aussitôt le bruit cessa.

Le lendemain, en plein jour, il recommença. Alors les religieux conseillèrent aux époux Bugnot de se mettre en grâce avec Dieu, par la réception des sacrements et de prier, afin de connaître si cet esprit était bon ou mauvais, et, s'il était bon, quels étaient ses désirs.

Ils bénirent ensuite tous les endroits de la maison le samedi 7 juin, comme le leur avait recommandé Monseigneur l'évêque de Châlons.

La nuit suivante, quand l'esprit revint, tous se mirent en prières avec les religieux pendant tout le temps que dura le bruit, c'est-à-dire près d'une demi-heure. Quand ils sortirent, l'esprit sembla se retirer. Ce bruit était si fort que les habitants de plus de six maisons au-dessous et au-dessus en étaient épouvantés et le jour et la nuit. Les coups frappés

sur les fenêtres étaient si violents que le plomb même des vitres était « tout buriné et égratigné ».

Le mercredi 19 juin, les religieux firent dresser un procès-verbal qu'ils firent signer par 25 témoins, et regagnèrent leur couvent, très contristés de n'avoir pu apporter remède aux vexations et importunités de cet esprit. Après leur départ, il revint, sans manquer, ses jours et ses nuits ordinaires. Aussi beaucoup de personnes venaient pour être témoins de ces bruits et s'en retournaient fort effrayés.

Le sieur Bugnot était sur le point de quitter son habitation, quand Monseigneur de Châlons ordonna aux R. R. P. P. Capucins de Saint-Dizier de faire une neuvaine en la maison du sieur Bugnot, érigeant un autel dans la chambre du défunt et en y faisant célébrer la messe chaque jour de la semaine.

Aussitôt que cet ordre fut reçu, les religieux envoyèrent quatre des leurs, autres que les premiers. La neuvaine commença le 26 juin.

Le mercredi 27, nouvelle apparition de l'esprit, qui effraya beaucoup les religieux. Ceux-ci ne pouvant rester plus longtemps hors de leur couvent, laissèrent au curé de la paroisse le soin d'exécuter les prescriptions de l'évêque de Châlons.

La nuit du samedi suivant, 30 juin, le bruit accoutumé se fit entendre, accompagné de grands coups aux fenêtres, et quand il cessa, l'esprit commença à produire une voix comme celle d'une personne qui se plaint, qui parle avec langueur, puis plus vigoureusement et distinctement, près d'une demi-heure. Les personnes présentes étaient Mme Bugnot, belle-sœur du défunt, sa fille et tous les domestiques.

La peur les avait tous tellement saisis qu'ils ne purent entendre que ces mots : « Ma sœur ! Ma sœur ! » Quand M. Bugnot rentra, on lui raconta ce qui s'était passé ; il ne savait que penser.

Le jeudi 5 juillet, il fit rester dans sa chambre tout son personnel. Pendant la nuit, l'esprit vint avec la voix bruyante et les frappements ordinaires. Aussitôt Étienne Bugnot fait lever ses domestiques et allumer les cierges. Chacun étant en prière, l'esprit redouble ses coups. Alors, cédant à la colère, Étienne Bugnot va droit à la fenêtre et commence à menacer cet esprit avec injure, l'appelant diable, lutin, magicien et le traitant avec toutes les inventions qu'une colère enflammée peut inventer, jusqu'à lui dire qu'il déchargerait sur lui une arme à feu, s'il ne cessait de l'importuner. Pendant ces emportements, l'esprit qui était comme bondissant dans la cour, revint une seconde fois pour frapper à la fenêtre. Étienne Bugnot se présenta derechef, menaçant du poing, puis se remit à genoux pour prier.

Alors il entendit très distinctement à une autre fenêtre du même côté

cette voix plaintive qui avait été entendue le samedi précédent. Après quatre ou cinq plaintes elle commença à dire par trois fois, d'un air languissant : « Hé ! mon Dieu ! » Alors s'approchant de la fenêtre auprès de laquelle on avait dressé l'autel, le sieur Bugnot dit : « Puisque je vous entends réclamer le saint nom de Dieu, je me persuade que vous êtes un bon esprit, et dans la confiance que je mets en Dieu, et par les mérites de la Sainte Messe qui a été célébrée aujourd'hui sur cet autel, je vous prie de vouloir nous faire entendre ce que vous désirez. » Incontinent cette même voix prononça par trois fois : « Hé ! mon frère ! » Il dit ensuite plusieurs autres choses que le sieur Bugnot ne put bien entendre, n'étant pas bien à lui, sinon celles-ci : « *Qu'on exécute mon testament*, et je serai bienheureux ! »

Étienne Bugnot s'entendant appeler par son frère et recevant le reproche de n'avoir pas encore exécuté son testament, et cela en présence de cinq domestiques qui étaient à genoux devant l'autel, demanda à cet esprit s'il voulait écrire ses volontés. Il ne reçut pas de réponse. Et continuant de lui parler, il dit qu'il croyait parler à son frère et à un bon esprit, comme Mme Bugnot. Et cette voix dit : « Hé ! ma sœur ! Qu'on exécute mon testament et je serai bienheureux ! » Il dit encore beaucoup d'autres choses touchant ses parents, mais on ne put saisir, tant à cause de la crainte qui avait saisi tous les assistants, qu'à cause du tremblement de la voix qui semblait sortir d'un vaisseau.

S'étant un peu rassuré, Étienne Bugnot dit : « Mon frère, dans la confiance que j'ai en Dieu et dans la croyance que vous êtes l'âme de feu mon frère André Bugnot, décédé depuis deux mois, je vous promets et vous proteste aussi véritablement que la Sainte Messe s'est dite aujourd'hui sur cet autel, que demain, aussitôt que la messe aura été célébrée au même lieu, je m'en irai à Saint-Dizier et prendrai votre testament en mains pour le faire exécuter, et je vous donne ma parole que je ne cesserai point que je n'aie exécuté toutes vos volontés, à la réserve néanmoins de ce que vous avez donné à ma sœur et à moi, puisque cela donne jalousie à quelques héritiers, vous assurant pourtant que, nous en départant volontairement, nous ne laissons l'un et l'autre de vous en être obligés, et avant qu'il soit 24 heures, l'affaire sera exécutée, ainsi que je vous le promets. »

Pendant tout le temps que le sieur Bugnot parlait, cet esprit se taisait et semblait écouter. Quand il eut fini de parler, l'esprit commença à proférer d'un air plus net et plus clair que tout ce qu'il avait dit : « Adieu, mon frère ! Adieu, mon frère ! Adieu, mon frère ! » Et sans faire aucun bruit, il se retira.

Ce colloque avait duré au moins un quart d'heure. Quand il fut

terminé, tous tombèrent à genoux pour remercier Dieu. Les deux autres messes de la neuvaine se célébrèrent les deux jours suivants ; mais dès le lendemain, selon sa promesse, Étienne Bugnot monta à cheval et prit en mains le testament pour le faire exécuter, selon la formule prescrite.

Depuis ce temps, on n'entendit plus aucun bruit, ni jour, ni nuit (1).

III. — Témoignages.

Trois procès-verbaux relatant les faits que nous avons reproduits furent dressés en bonne et due forme :

Le premier, par le R. P. Nicolas de Morancourt, pour être envoyé à Monseigneur l'évêque de Châlons, signé par 25 témoins.

Le second par Claude Brancourt, maire de Narcy, mentionnant 14 dépositions.

Le troisième, du 4 février 1664, par Claude Brancourt, signé par dix témoins, dont le lieutenant en la justice de Narcy.

Un dernier témoignage est celui du R. P. Nicolas de Morancourt, écrivant au frère d'André Bugnot, bénédictin à l'abbaye royale de Saint-Denis. Après avoir raconté en détail ce que nous savons, il conclut :

« Vous pouvez faire un fonds assuré que je vous dis des choses que j'ai entendues et dont je suis si fort persuadé que toute la terre ne m'en ôterait pas les impressions. Je suis autant et plus incrédule qu'un autre en ces matières-là ; mais après la discussion que j'en ai faite avec toutes les circonspections possibles, il serait malaisé de me convaincre d'erreur et d'imagination. »

Telle est cette curieuse histoire. Elle est authentique en elle-même, quoique les termes de la narration n'aient pas été fixés par un appareil enregistreur. Un autre témoin aurait pu la raconter autrement. Mais le fond ne paraît pas discutable, et c'est ce qui nous importe. Tout cela n'a pas été inventé. Notre devoir est de nous instruire par la libre comparaison de tous les faits. La discussion et l'interprétation sont désormais obligatoires pour tout esprit indépendant.

Ces bruits, ces coups frappés, ces mouvements de meubles, sont absolument ceux des observations spirites modernes, avec les différences, dues aux idées de l'époque. Les faits que nous étudions aujourd'hui auraient pu l'être depuis longtemps si on ne les avait pas dédaignés, niés ou travestis.

Camille Flammarion.

(1) Extrait de l'*Histoire de Narcy*, par MM. Dumay et Cheminon.

Coup d'œil sur les temps présents

Août 1920

Aux heures troublées où nous sommes, après une guerre terrible qui a fauché des millions d'existences, alors que, de nouveau, bien des œuvres matérielles se trouvent menacées, que des situations qui paraissaient solidement assises sentent le sol vaciller sous leurs bases, la pensée anxieuse se tourne vers l'Au-delà. On demande au spiritisme les consolations, les certitudes, la force morale que les religions ne peuvent plus donner.

En principe, le spiritisme n'est pas contraire aux religions, car il leur offre des preuves de la survivance et de la manifestation des âmes des morts, la preuve de la sanction des actes et de l'existence d'une loi de justice, d'une intelligence ordonnatrice dans l'univers. Par là, il pourrait les compléter, les féconder, les rendre plus vivantes.

Mais, ces preuves, les religions se sont refusées jusqu'ici à les utiliser. Elles s'en tiennent à une conception de la vie et de la destinée, à des explications sur la vie future qui ne répondent plus aux besoins de notre temps, aux aspirations du siècle, aux exigences de la loi du progrès.

Déjà l'analyse critique des philosophes du XVIIIe siècle, puis celle de Kant et de son école, plus serrée, plus rigoureuse, enfin les découvertes de l'astronomie avaient porté aux dogmes un coup mortel; dès lors les étroites conceptions du passé sur l'univers et sur la vie se sont évanouies.

Désormais, tout homme instruit de la science des mondes, lorsqu'il élève ses regards et ses pensées vers le ciel étoilé, se sent relié à la vie universelle. De même que la petite planète qu'il habite est solidaire de tous les astres qui roulent dans l'étendue, il se sent solidaire de toutes les âmes qui peuplent l'immensité, uni à elles par des destinées communes, soumis à des forces et à des lois qui entraînent toute la vie cosmique vers des états supérieurs dans une ascension éternelle. Pour lui, l'existence prend alors son sens réel et profond, l'idée de Dieu grandit, la loi suprême apparaît et la confiance renaît dans l'esprit devant les vastes perspectives qui s'ouvrent à sa vue, car il comprend que son existence est sans limites, comme l'espace, et que son avenir n'a pas de fin.

En même temps que les dogmes, on a vu s'écrouler le principe d'autorité sur lequel reposait toute la société ancienne, pour faire place au régime du libre examen et de la libre discussion. Si la séparation de l'Église et de l'État a pu se produire sans déchirement, sans révolte dans

notre pays, c'est qu'elle était déjà préparée par le lent travail de la pensée dans les cerveaux et les consciences.

Depuis ce jour, les ruines se sont accumulées dans toute l'Europe, ruines matérielles et ruines morales. Des empires se sont effondrés, des convulsions ont secoué le vieux monde et, des profondes couches sociales, se sont levées des masses privées d'idéal, d'espérance et de foi, ignorantes du but de la vie et qui ont fait de la conquête des biens matériels l'unique objet de leur existence et de tous leurs efforts.

Des nuées de barbares marchent à l'assaut de la civilisation et, par moments, il semble que l'humanité va rouler vers un abîme de maux.

Mais, d'autre part, on voit surgir toute une élite de chercheurs et de penseurs auxquels vient se joindre une jeunesse avide de connaître et d'agir. Tandis qu'ailleurs on ne songe qu'à détruire, elle est animée de la ferme volonté de construire, de créer et, pour cela, en quête des éléments qui lui serviront à édifier un monde nouveau. Sur ce point les témoignages abondent. Voici par exemple ce que nous dit un écrivain distingué dans un récent article du *Matin* :

« Je crois loyalement qu'en *la jeunesse actuelle* fermente une force véritable, consciente, résolue. Si les occasions de se manifester lui manquent, je suis tranquille, elle les créera.

« Elle a soif d'action, non d'action tumultueuse et révolutionnaire, mais d'action méthodique et ordonnatrice. Son dédain de la politique est une garantie de sa sincérité. Elle mettra fin au dix-huitième siècle qui dure encore. Nier toujours, détruire sans cesse lui apparaissent un jeu dangereux où s'épuiserait vite le meilleur de son cœur, de son intelligence et de sa bravoure. Elle estime que la science a acquis suffisamment de certitudes et amassé devant elle assez de matériaux pour qu'on puisse enfin édifier.

« C'est *construire* qui est désormais son idéal. »

De son côté, Romain Rolland s'exprime ainsi : « La jeunesse sent s'agiter en elle des forces inconnues. Une floraison intérieure, longtemps comprimée, éclate comme un printemps soudain. Sa pensée flotte encore sur le lac, elle ne sait encore se fixer. »

Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, car on les retrouve un peu partout, dans la presse, dans la littérature et même au théâtre.

La jeunesse, nous dit-on, veut construire. Elle veut édifier la cité future faite de travail et de solidarité. Et, pour cela, elle compte s'appuyer sur le peuple, non pour l'asservir, mais pour l'éclairer et l'améliorer afin de réaliser avec lui une œuvre commune de labeur, de paix et de justice sociale. Pour cela, la chose la plus nécessaire est un enseignement philo-

sophique et moral à la portée des plus humbles, enseignement qui élève les âmes et leur montre la voie d'ascension et de progrès.

Des doctrines sont donc nécessaires, qui ne découlent plus d'abstractions métaphysiques ou d'autres spéculations de la pensée, mais qui reposent sur des faits, sur des preuves expérimentales et soient toujours vérifiables.

Or, tout cela, le spiritisme peut l'offrir à cette jeunesse qui rêve de fonder un ordre nouveau, car lui seul peut rattacher l'homme, du milieu transitoire et passager où s'écoule sa vie présente, à l'ordre universel et infini. Le spiritisme seul peut donner les preuves scientifiques, la démonstration expérimentale de l'immortalité, avec une connaissance plus précise des conditions de la survivance et des lois qui régissent l'immense évolution des âmes à travers les temps, à travers les mondes.

Je sais d'avance qu'on se récriera et qu'on m'opposera mille objections. Des gens mal renseignés me diront, par exemple, que le spiritisme n'a rien fait encore pour le bien de l'humanité. Mieux placé qu'eux pour juger des résultats obtenus, par suite des témoignages que je recueille chaque jour et des lettres que je reçois, je peux répondre que, non seulement au point de vue scientifique le rôle du spiritisme a déjà été grand, mais qu au point de vue moral il n'est pas moins considérable et que ses résultats sont tels qu'il n'est plus possible d'en mesurer l'étendue.

En effet, pourrait-on calculer le nombre des pauvres âmes déçues par les théories du matérialisme ou les enseignements des Églises, ballotées à tous les vents du doute, secouées par les orages de l'adversité à qui le spiritisme est venu apporter la foi solide en l'avenir, le sentiment d'une justice distributive et surtout la force morale nécessaire pour poursuivre la lutte âpre de la vie? Combien de malheureux, de désesperés ont été arrêtés sur la pente du suicide ; combien d'esprits désemparés, révoltés contre la loi divine ont été apaisés, réconfortés, ramenés par lui à la compréhension et à l'accomplissement du devoir?

Parlerai-je de tous ceux qui ont connu les déchirements de la séparation des êtres aimés et qui ont trouvé, dans le commerce avec les disparus, un adoucissement à leurs maux, un baume pour leurs blessures?

Or, ces services rendus à la science, ces consolations, ces secours nombreux et puissants que le spiritisme apporte à l'humanité sont appelés à se multiplier, à se répandre de plus en plus, à mesure que les progrès de notre croyance vont s'accentuer dans le monde. Après l'écroulement des dogmes et des théories matérialistes, le spiritisme devient la suprême réserve de l'avenir. Il se penche sur toute la misère humaine, sur la pauvre humanité douloureuse, non pas pour la bercer par cette vieille chanson dnot parlait naguère un virtuose du socialisme, mais

pour lui insuffler une foi, une vie nouvelle afin de lui faire comprendre le pourquoi de ses maux et faire luire à ses yeux l'aube des jours meilleurs, la perspective d'une grande destinée qu'il faut conquérir par nos mérites et nos travaux

LÉON DENIS.

(*A suivre.*)

Le jugement de l'Eglise

V

Les fraudes

Quoique profane, vous pensez sans doute avec saint Paul que la charité est la première des vertus, supérieure même à la foi, car le mérite d'être orthodoxe se réduit à bien peu de chose, si on n'a pas le cœur bon. Aussi est-on, en général, plus indulgent pour les hommes capables de se dévouer, y eût-il de graves lacunes dans leur credo et leur conduite, tandis qu'on se montre sévère pour le dévot très correct au point de vue des mœurs, mais égoïste, avare, dur, intraitable dès qu'il s'agit de ses intérêts. Les gens d'Église n'oseraient pas vous contredire en principe ; ils font des réserves dans la pratique.

Très persuadés qu ils possèdent la vérité absolue, ils ont une tendance à traiter avec rigueur l'hérétique, à ne voir que les mauvais côtés de son caractère et de sa pensée. Il n'y a pas, par exemple, de calomnies qu'on n'invente dans les milieux ecclésiastiques pour dénigrer les Réformateurs, notamment Luther et Calvin, accusés des vices les plus honteux et des erreurs les plus haïssables. On ne voudrait pas se donner la peine d'aller aux renseignements ailleurs que chez le père Loriquet, de peur d'être obligé de changer d'avis. On accepte de confiance une tradition qui entretient le feu réputé sacré du fanatisme, et, parce qu'on est méchant avec onction, on se croit un excellent disciple du Christ. Faites un mélange de quatre cinquièmes de vinaigre avec un cinquième de sirop de sucre, vous aurez l'âme de ces doucereux.

Si vous saviez ce qu'ils pensent des spirites ! Il faut vous y résigner : vous n'êtes à leurs yeux qu'un suppôt du diable ou une dupe, puisque les phénomènes invoqués pour démontrer la realité de l'Au-delà ne sont le plus souvent que des produits de la fraude. Comme ils vous prennent en pitié, ayant au fond de leur âme béate, le regret qu'on ne brûle plus

en grande pompe les sorciers. Mon Dieu, quel zèle ardent et quelle récompense dans les cieux pour ces fidèles !

Laissons-les se confire en une si légitime espérance, mais raisonnons froidement. Un médium n'est pas nécessairement un saint : il peut même n'être pas un simple honnête homme. La nature l'a doué de facultés supranormales, comme elle a pourvu un ténor d'une belle voix, qualités qui souvent s'allient avec une petite moralité. Il est fort possible qu'il cherche à vous tromper : est-ce une raison de supposer qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on raconte du spiritisme? Voyez à quelles conséquences on aboutit avec cette façon outrée d'argumenter, quand on s'en sert contre l'Église. Tous les prêtres ne sont pas entrés dans le ministère évangélique avec une vocation d'apôtre. On en connaît qui sont de rusés compères, des épicuriens gras et reluisants, plus empressés à cultiver la clientèle riche qu'à visiter les pauvres, se tenant bien à table et distribuant des sacrements comme un négociant vend des épices, sans plus de mysticisme. Ces parasites du sanctuaire ne sont-ils pas de véritables fraudeurs, puisque le paroissien, séduit par le prestige de la fonction, n'obtient d'eux qu'un simulacre de sincérité? C'est pourtant, vous n'en doutez pas, l'infime minorité. La plupart, sans être des prophètes, sont des braves gens, sérieux, serviables, dans une bonne moyenne de vertu et de dignité, justement considérés malgré les irrévérences de l'esprit gaulois qui n'a pas de prise sur leur réputation. Dans une classe supérieure, figure une élite d'intellectuels à l'âme pure qui sont l'honneur du sacerdoce, si respectables qu'il faudrait être aveuglé par l'esprit de parti pour ne pas les respecter. Vous rencontrez cependant des libres-penseurs acharnés qui méprisent également tous les représentants du culte. Cet homme porte une robe : cela suffit pour qu'ils foncent sur lui avec impétuosité. Quelle est la valeur d'un jugement où il entre si peu de pondération? Messieurs les gens d'Église ne sont-ils pas sujets aux mêmes accès contre le spiritisme? Ils s'autorisent des fraudes de quelques-uns pour jeter le discrédit sur tous. Cela n'est ni équitable ni sensé. Vous trouverez difficilement un homme de raison saine et indépendante, soutenant que des phénomènes attestés dans le monde entier, à notre époque et dans tous les temps, sont sans exception des fruits de l'imposture. Que des individus pervers s'appliquent à les simuler, rien de plus naturel, puisque nous vivons dans un monde où le bien ne saurait se présenter sans que le mal vienne aussitôt à sa suite, avec l'espoir d'un profit. Si le spiritisme n'avait pas donné lieu à des contrefaçons, cette infraction à ce qui paraît être une loi de la nature humaine, serait tellement extraordinaire que, dans le domaine du supranormal, aucun fait ne devrait plus nous surprendre. Il y a donc inévi-

tablement de la fraude, ici, comme partout, comme dans l'Église elle-même, mais il existe des moyens de se garantir.

Avez-vous jamais assisté à des expériences d'occultisme? Dans les milieux dénués d'esprit scientifique où on n'est attiré que par le désir de communiquer avec des morts très regrettés, on a presque toujours une tendance à considérer comme des manifestations d'Esprits des phénomènes aisément explicables par le subconscient ; on y adhère à l'explication spirite, avec trop de précipitation. Il est néanmoins facile aux plus naïfs de s'assurer, dans une série de séances, si le médium n'est qu'un mystificateur ou s'il mérite sa confiance. Mais le progrès d'une idée s'accélère par les constatations des savants plus que par les attestations du vulgaire suspect de crédulité, aujourd'hui comme jadis, malgré la diffusion d'une instruction très superficielle. Or vous n'ignorez pas que les savants adonnés à ces études y apportent les précautions les plus minutieuses. Ce sont des expérimentateurs calmes et froids, des chercheurs de vérité, qui ne font pas du sentiment. Leur unique ambition est d'arracher à la nature quelques-uns de ses secrets, d'abord en enregistrant des faits, ensuite, si la chose est possible, en découvrant les lois qui les régissent. Ils n'acquièrent du crédit qu'à cette condition. Le plus sérieux ennui qui pût leur arriver serait qu'on les soupçonnât de n'être pas des investigateurs prudents, patients, désintéressés. Leur notoriété acquise avec peine est un trésor trop précieux pour qu'ils n'en prennent par le soin le plus jaloux. Si vous les voyiez à l'œuvre dans le domaine du psychisme, vous seriez étonné de leur méfiance, même avec des médiums dont ils ont eu souvent l'occasion d'éprouver la probité, et ils ne s'aventurent à publier le résultat de leurs travaux que lorsqu'ils ont acquis la certitude de la réussite. On peut soutenir sans paradoxe que leur récit est d'autant plus digne de créance qu'il est plus incroyable. Je ne dis pas qu'on doit s'incliner sans examen devant leur témoignage ; je prétends que les assertions d'un Crookes, d'un Myers, d'un de Rochas, pour ne citer que des morts illustres, méritent le respect, parce que des hommes de cette valeur ne se prononcent pas à la légère. Ils sont les premiers — on en a des preuves — quand un médium est surpris en fraude, à le sacrifier sans pitié, dans l'intérêt de la science compromise par ces tromperies. En pareil cas, il est habile, autant qu'honnête, de démasquer l'imposteur, quoiqu'on soit presque humilié d'avoir été l'objet d'une tentative de mystification que des malveillants s'empresseront d'utiliser pour vous tourner en ridicule.

Ces railleurs ne sont-ils pas eux-mêmes des dupes? On est souvent trompé par soi-même, en se croyant très avisé, parce qu'on devient incapable de reconnaître son erreur, quand on est trop entiché de son

mérite. Vous partez en guerre contre les spirites, que vous accusez d'être des exaltés, serait-on tenté de leur dire : et vous, qu'êtes-vous? Ces pauvres inoffensifs usent du droit légitime de professer une idée qu'ils jugent bonne ; il est étrange que vous vous passionniez contre eux, comme s'ils vous empêchaient de penser à votre guise. Vous ne réfléchissez pas que votre attitude prête elle-même à la raillerie. Elle signifie qu'à la place de ces savants, au lieu de tomber naïvement dans le piège, vous l'eussiez évité, grâce à la perspicacité dont la nature, plus généreuse pour vous que pour eux, vous a doté. On n'est pas plus modeste. Elle signifie en outre que vous avez exploré dans toute sa largeur et dans toute sa profondeur le champ du possible. Quel génie ! Vous connaissez si parfaitement le fond des choses que vous pouvez dire avec décision : « Cela seul est vrai qui entre dans le cercle de ma propre expérience ; les spirites affirment l'authenticité de phénomènes bizarres ; je ne les ai jamais vus ; donc ils sont faux. » Parce que vous raisonnez de la sorte, en conformité avec le sens commun, sinon avec le bon sens, beaucoup de gens, pour le moment du moins, vous considèrent comme un esprit très sensé, ce qui prouve simplement qu'ils sont de votre avis, avec une excellente opinion de leur jugement. Voilà certes une mentalité qui, pour être commune, n'en est pas moins singulière. Ajoutons, pour vous dédommager, qu'on la trouve chez des gens très distingués que le spiritisme horripile, sans qu'ils se soient donné la peine de l'étudier, ce dont ils se vantent presque.

Mais, objectera-t-on, pourquoi ces phénomènes se produisent-ils dans l'obscurité? C'est louche. Les gens qui n'ont rien à se reprocher agissent à découvert. Cela dépend du but que l'on poursuit. Pour la peinture, il vous faut le grand jour ; pour la photographie, il vous faut le cabinet noir. Parmi les phénomènes les plus importants de l'occultisme, certains se produisent dans une lumière éclatante, d'autres dans une lumière atténuée, d'autres dans une absence complète de lumière. A quoi cela tient-il? Demandez-le à la nature. Ces variations vous choquent-elles, inutile de vous en prendre aux spirites qui n'en peuvent mais. Cependant, puisque des faits de premier ordre arrivent en plein midi sous le regard de contrôleurs très méfiants, il serait illogique de conclure que, dans le noir, tout est fraude. Dans ce cas, on n'a qu'à redoubler de précautions et les savants imaginent des moyens ingénieux de mettre les médiums dans l'impossibilité de se livrer à des supercheries, d'où la preuve surgit aussi certaine, quoique différente.

L'argument de la fraude n'a pas plus de valeur que celui du diable ; il continuera d'être présenté avec fierté par des ignorants nullement désireux de s'instruire. Cette méconnaissance de la vérité vous dépite ;

vous auriez tort d'y être absolument indifférent ; mais, puisque vous avez obéi à votre conscience en luttant vainement contre l'erreur, il vous reste une satisfaction, c'est d'avoir pitié des aveugles. Vous pouvez même sourire un peu de leur dédain, sans trop songer à votre supériorité, car vous avez aussi vos faiblesses. Pauvre espèce humaine ! On ne sait, malgré sa méchanceté, s'il faut plus la mépriser que la plaindre, à cause des mille maux qui résultent de ses errements. Quel dommage que l'Église, si respectable à tant d'égards, se mette en travers de tous les progrès !

ALFRED BÉNEZECH.

(A suivre.)

Le problème de Myers

Né en 1843 et élevé dans la Religion anglicane, Myers fut au début, comme toutes les âmes ardentes, animé par un esprit sectaire. Mais il était de trop noble race spirituelle, d'un trop haut lignage intellectuel pour ne pas faire craquer tous les cadres d'une orthodoxie étroite et étouffante par son conservatisme social et religieux. La crise vint, en effet, à son heure et Myers se trouva, dès le début de son adolescence au milieu des décombres de sa foi. Mais sur ces ruines désolées, quelques petites fleurs d'espérance poussaient encore, et ce fut le professeur Sidgwick qui les lui indiqua et l'aida à les cueillir. « Dans une promenade sous le ciel étoilé, que je n oublierai jamais, écrivait-il, je lui demandai, presque en tremblant, s'il pensait qu'après la faillite de la Tradition, de l'Intuition et de la Métaphysique à résoudre l'énigme de l'univers, il y avait encore une chance pour que l'étude de certains phénomènes observables et actuels — revenants, esprits, n'importe quoi — pût nous fournir quelque connaissance valable relativement au monde invisible. « Sidgwick me parut avoir déjà songé à cette possibilité, et avec une assurance exempte pourtant de tout emballement, il m'indiqua quelques dernières raisons d'espérer. De ce soir-là, date ma résolution de me livrer à cette recherche ».

Cette crise intérieure fait songer à celle de Pascal et ce dialogue nocturne au soliloque désespéré de Jouffroy dans sa petite chambre de l'École Normale. D'une autre époque que celle de Pascal, il ne se contente pas d'écouter les voix intérieures de l'esprit, il s'adonne à la recherche expérimentale, et, plus heureux que Jouffroy, il ne sombre pas dans une

noire mélancolie. Le but qu'il poursuivra désormais et jusqu'à la fin de sa vie, ce sera d'établir, à l'aide de la science et non plus avec la seule dialectique et par des déductions métaphysiques : 1° l'existence de l'âme ; 2° sa survivance, car ce sont là les prémisses de toute religion, les colonnes d'Hercule de la croyance.

Ce but est à la fois moral et religieux : moral d'abord, car quel changement dans l'individu et la société le jour où de pareilles vérités seraient démontrées avec évidence ; il était, aussi, religieux, car dans l'esprit mystique de Myers, il y avait encore la préoccupation de sauver du naufrage certaines vérités traditionnelles, combattues par la critique et l'exégèse, par exemple la résurrection du Christ.

La méthode à laquelle il veut recourir, c'est donc la méthode scientifique. Renan n'avait-il pas écrit, en 1848, dans « L'avenir de la Science » que cette fée merveilleuse apporterait la solution de tous les grands problèmes. Affirmation un peu présomptueuse, sans doute, et que la science elle-même devait plus tard corriger, mais qui contient cependant une âme de vérité, si par science on entend, non pas une baguette magique, semblable à celle des sourciers et qui découvre tous les secrets de la vie, mais une discipline excellente, une rigueur de la raison, en un mot une attitude ferme de l'esprit, seule capable de le diriger dans les méandres de l'univers, et aussi à travers le mystère de l'homme. C'est bien ainsi, je pense, que l'entendait Myers, quoiqu'il eût, au dire même de ses admirateurs, trop négligé les révélations du sens intime, qui sont, elles aussi, une forme de l'empirisme, au premier degré même, puisque nous sommes le creuset vivant où s'élabore toute connaissance.

Orienté jusqu'alors vers les arts et les lettres, Myers n'hésite pas à bifurquer brusquement : il abandonne les sentiers fleuris de la littérature pour l'étude austère de la biologie et de la physiologie. Ce fin lettré, sur l'avenir duquel ses amis avaient fondé tant d'espoir, s'éloigne de ses dieux favoris ; il s'enferme dans les laboratoires, et, au dire des spécialistes, devient lui-même, au bout de quelques années, un savant authentique. Le voilà donc arrivé pour la conquête qu'il a entreprise, car il a poussé ses investigations très loin, jusque dans ces recoins obscurs où bien peu aiment à s'aventurer, jusqu'à l'examen de ces sciences « paléotiques » comme il les appelle, et qui, pour lui, sont plus vastes, plus enveloppantes, plus révélatrices que les autres en ce qui concerne le mystère de l'âme et l'énigme du monde. Aussi, sans nul souci de l'approbation ou de la désapprobation de la science officielle, il fouille les arcanes de l'humanité, il s'intéresse à l'animisme et au fétichisme, il interroge les sorciers et les sybilles, il étudie la mantique de l'antiquité, la sorcellerie du Moyen-Age, tous les phénomènes de psychologie morbide, le somnam-

bulisme et la catalepsie, le médiumnisme sous toutes ses formes ; il aime à errer dans cette zone frontière où l'on sent passer sur son front les souffles du large, les effluves de l'Invisible. Travail, qui n'est certes pas sans péril, qui n'est à recommander qu'aux tempéraments solides, aux raisons rassises, car il ressemble à une excursion dans les catacombes où risquent de s'égarer tous ceux qui ne tiennent pas fortement en mains le fil d'Ariane. Dans ces cryptes de l'humanité, où la lumière d'en haut ne filtre que par des soupiraux, l'asphyxie est à craindre. Aussi, pour Myers les déboires du début furent grands. Les chercheurs de vérité sont comparables aux chercheurs d'or de l'Alaska; ils doivent remuer beaucoup de matière lourde et grossière pour trouver quelques pépites d'or. Il en fit la dure expérience ; mais il fut encouragé et aidé par Sidgwick, et il arriva, enfin, après un intense labeur, à une solution apaisante pour son esprit.

Que fut donc le résultat auquel il parvint? D'abord à cette conclusion magistrale : c'est que le mystère est en nous plus que dans la nature, c'est que notre personnalité véritable fait craquer toutes les cloisons étanches dans lesquelles l'avait enfermée l'ancienne psychologie ; il la compare avec le spectre solaire dont une partie des radiations infra-rouges et ultra-violettes nous échappe. Cette personnalité supérieure, il l'appelle « Subliminale » et elle se présente à nous sous un double aspect; il y a celle d'en bas et celle d'en haut, une qui regarde dans le passé et dans le présent et l'autre qui est penchée sur l'avenir.

Dans les couches inférieures de notre personnalité, il y a les instincts animaux, les reflexes automatiques, toutes les tares et tous les honteux stigmates de la vie animale. Cette vie, quand elle remonte à la surface, nous apporte ses révélations fantastiques comme celles que faisaient naître les émanations délétères qui montaient du gouffre sur lequel respirait la Pythie. Ce subliminal a aussi ses arcanes par où passent des bouffées délirantes. Quant au subliminal supérieur, c'est de lui que proviennent les plus hautes manifestations : le génie, la sainteté, le miracle et la prophétie. Quand la brise passe sur des champs de fleurs, ses effluves sont embaumés, de même, quand nous arrivent les grandes révélations, elles sont toutes parfumées des souffles de l'esprit.

L'existence de ces deux personnalités avait déjà été constatée, non pas d'une façon scientifique, mais philosophique et morale, par les poètes et les orateurs religieux. Il y a même plus de deux personnalités, car elles sont reliées par une sorte d'échelle graduée qui nous fait passer de l'une à l'autre sans transition brusque et par une sorte de plan incliné. Il n'y a pas entre elles de mur de séparation, mais un simple diaphragme mobile qui permet le va-et-vient entre l'une et l'autre. De là des désinté-

grations psychologiques, des régressions, toute une gamme de misères psychiques, des phobies, des crises d'hystérie, qui nous navrent chez ceux qui en sont affectés et qui se produisent quand le subliminal inférieur s'efforce de forcer les portes du subliminal supérieur. Quand c'est le contraire qui se produit, ce sont des troubles d'un autre genre : ce sont les écluses de l'invisible qui s'ouvrent, on est aveuglé par la lumière, terrassé par l'esprit.

Il y aurait donc en nous un moi transcendental qui submerge notre infime personnalité terrestre, celle qui ne dessine, pour ainsi dire, que les contours de notre corps. Il y a donc tout à parier que cette personnalité du second degré, qui n'est pour ainsi dire qu'un gabarit à l'aide duquel nous prenons la mesure de l'univers, ne puisse tenir sous sa tutelle tout notre être véritable, et alors la survivance devient très probable. Mais Myers veut de cette survivance une preuve positive, et il la trouve dans la télépathie.

De même qu'il y a un double subliminal, il y a deux sortes de télépathie, celle avec les vivants et celle avec les morts.

Nous trouvons d'abord une forme larvaire de la télépathie dans le phénomène si étrange de la sympathie. Platon disait déjà que c'est la densité des corps qui sépare les âmes, ici l'intuition géniale est confirmée par l'expérience. La télépathie, telle que l'a étudiée Myers est la preuve que les âmes sont indépendantes du corps et peuvent se rejoindre. Elles ne sont pas des îlots solitaires, une trame invisible les réunit ; cette réunion à l'état normal est très difficile : elles ont besoin du mécanisme du système nerveux; le corps avec son machinisme est comparable aux lourds appareils dont avait besoin la télégraphie aérienne pour transmettre le message. Dans la télépathie, l'âme fait fi du corps, du temps et de l'espace, et la rapidité avec laquelle elle procède, les obstacles qu'elle franchit font qu'il ne faut voir que des métaphores dans les comparaisons que l'on établit entre ses procédés mystérieux et le mouvement des ondes Hertziennes ou des rayons X.

Mais c'est surtout la télépathie avec les morts qui est impressionnante, car elle est la preuve décisive de la réalité de l'Au-delà. Myers pour se convaincre, a étudié, avec une attention scrupuleuse autant que désintéressée, l'écriture automatique et les phénomènes d'incarnation. Là, il était sur un terrain brûlant, véritable maquis pour les sciences psychiques où fourmillent les erreurs, les supercheries, les ignorances, les fraudes conscientes ou inconscientes. Comment savoir où finit la subconscience et où commence l'Au-delà? Il faut, pour se retrouver, un sens critique exercé, un œil de lynx, un esprit de discernement qui ne firent pas défaut à Myers qui sut tirer une ligne de démarcation non fic-

tive entre le monde invisible et le domaine psychologique. Comme secrétaire de la Société des Sciences psychiques de Londres, il était aux premières loges pour avoir des documents rares et des renseignements précieux. Il écrivit le résultat de ses expériences dans plusieurs revues célèbres, mais la synthèse de ses travaux et de ses découvertes se trouve dans son grand ouvrage sur « La personnalité humaine ». Nommé président de la Société dont il avait été le secrétaire, cet honneur, réservé alors aux savants de haute marque, fut pour lui de courte durée : il mourut peu de temps après, en janvier 1901.

S'il fallait apprécier la doctrine de Myers, on pourrait dire sans témérité que c'est une découverte géniale, comparable à celles de Newton ou de Darwin, mais avec des conséquences morales et religieuses plus importantes, de sorte que l'on peut dire que son double but a été atteint.

Elle nous enseigne, cette doctrine, qu'il faut éviter les pièges du subliminal inférieur, les automatismes psychologiques, les routines de l'esprit, les perversions du cœur, car tout cela formerait, au dedans de nous comme une mare stagnante, comme une cloaque malsain capable d'empoisonner notre âme tout entière, et nous en subirions, même au delà du tombeau, les funestes conséquences. Si jusqu'ici la croyance nous avait conduits à un point critique où nous étions mis en demeure de nous décider, comme devant un terrible pile ou face, sur le problème de la survivance, le spiritisme scientifique de Myers force notre décision, il nous pousse dans le vide, dans l'abîme de l'Au-delà, non pas pour nous y perdre, mais au contraire pour nous y retrouver, avec nos vices ou nos vertus, nos misères ou nos grandeurs.

Les anciens sages, avant de mourir, prononçaient des paroles solennelles, les « novissima verba », que leurs disciples enfermaient dans l'écrin de leur cœur.

Avant de mourir, Myers laissa échapper cette phrase dans laquelle passait son âme tout entière : « Je compte les heures avant mes vacances. »

Puisse notre vie être si laborieuse, si altruiste et si pure que la mort soit également pour nous l'entrée en vacances !

Edm. Wiétrich.

Nécrologie

Le Spiritisme vient de perdre un de ses fervents et éclairés adeptes. Le Docteur Edmond Dupouy, notre estimé collaborateur, est mort à Saint-Cloud, le 3 août 1920, à l'âge de 82 ans. Il est né à Colmar (Alsace) le 15 octobre 1838. Ses études se sont poursuivies comme interne à la Maison Nationale de Charenton, sous la direction du Docteur Calmeil. En 1869, il s'établit médecin à Paris. Nous le trouvons, pendant la guerre de 1870 au siège de Paris, comme médecin-major de 1re classe de réserve ; et lorsque, en 1914, les Allemands ont de nouveau envahi la Patrie, il a, malgré son grand âge, tenu à se dévouer pour les malades et les blessés, en acceptant le poste de médecin-chef de l'Hôpital civil et militaire de Saint-Cloud, qu'il a dirigé avec sa grande expérience et compétence jusqu'à la fin des hostilités. Pendant 27 ans, le docteur Dupouy a été le directeur du journal *Le Moniteur de l'Hygiène Publique.*

Il est auteur de plusieurs ouvrages et articles scientifiques, parmi lesquels nous citons seulement : La Folie et les névroses diathésiques (mémoire de concours, prix Esquirol, 1865) ; Les attaques épileptiformes de la paralysie générale (mémoire de concours, prix Aubanel, 1868) ; Médecine et mœurs de la Rome antique d'après les poètes latins (1886). La prostitution dans l'antiquité (Etude d'hygiène sociale 1887). Le moyen-âge médical (1888).

Depuis longtemps déjà les questions psychiques et philosophiques attiraient l'attention de cette nature d'élite. Il s'est mis à les étudier et à les approfondir avec ardeur et méthode, guidé par un sens pratique, une intuition claire et nette.

En 1898 il fait éditer son premier ouvrage : Les sciences occultes et la Physiologie psychique expérimentale. En 1907, il publie la Psychologie morbide, et pendant la guerre, en 1917, il fait paraître son troisième ouvrage spirite : L'Au-delà de la vie d'après la psychologie philosophique et expérimentale.

Le docteur Dupouy est un de ces médecins qui n'a pas dissimulé ses pensées, ses convictions par crainte du ridicule où par intérêt purement personnel; ces dernières années ont été, en grande partie, consacrées aux études psychiques.

Les lignes qui suivent sont extraites de notes que notre regretté collaborateur nous a remises quelques mois avant sa mort :

. . . .

Il y a de longues années déjà que Victor Hugo exprimait, comme un principe certain, « qu'il n'y a pas d'absents, qu'il n'y a que des Invisibles ». Les événements qui survinrent au cours de la guerre en ont fourni la démonstration la plus évidente, non seulement aux initiés de l'ésotérisme philosophique, mais encore à beaucoup de gens de l'armée ou du Gouvernement qui, antérieurement, ignoraient cette doctrine ou se refusaient à étudier les phénomènes par lesquels elle se manifeste à nos sens.

Les relations entre ces Invisibles et le monde visible étaient assurées par des communications, soit par écriture directe, soit par écriture automatique, soit par des intuitions données à des individus isolés où à des groupes divers, toutes annonçant fatalement la grande guerre, puis ses terribles détails, et finalement sa terminaison par la victoire de la France et de ses Alliés.

Pendant toute sa durée, nombreux furent les acteurs de la sanglante tragédie qui perçurent la réalité de l'Au-delà. Les faits de prémonition, de télépathie, de psychisme se multipliaient journellement.

Ce qui ressort de ces faits, c'est l'immense progrès des enseignements spiritualistes, dans toutes les classes sociales, dans les rangs anglais comme dans les rangs français.

La surhumaine coopération des Invisibles fut reconnue par les plus hauts représentants du Gouvernement, des lettres et de l'armée.

***

Maintenant notre cher disparu est allé rejoindre les amis auxquels il a adressé ce suprême hommage :

Amis invisibles,

En quittant la Terre pour les célestes séjours, vous venez de tomber au champ d'honneur, pour la défense du sol sacré ; vous avez combattu pour la Patrie en danger, « vous avez écrit de votre sang la page la plus sublime des annales humaines ».

Honneur à vous !

Dans l'immortalité où vous êtes entrés, vous avez voulu encore contribuer avec vos camarades à assurer la victoire, en les animant de votre ardeur, en descendant vers eux des sphères lumineuses dans la ténébreuse atmosphère terrestre.

Honneur à vous !

Par votre collaboration spiritualiste avec nous, vous avez fait plus encore ; vous avez initié des milliers d'esprits à la véritable doctrine psychique. Ce sera votre plus haut titre de gloire, car vous aurez contri-

bué puissamment à vaincre l'ignorance matérialiste des uns et l'indifférence des autres. Vous aurez ainsi fait progresser l'esprit humain dans son évolution vers la lumière.

Honneur à vous !

Amis, acceptez aujourd'hui les palmes de nos souvenirs reconnaissants, et les miens particulièrement, pour les communications presque journalières que je recevais de vous, pendant les graves péripéties de la guerre, m'affirmant la victoire et confirmant mes convictions optimistes, aux jours les plus angoissants, quand les cloches allemandes annonçaient les succès éphémères de nos ennemis.

Toujours, dans mon âme, vous occuperez une place d'honneur.

Dr Edm. DUPOUY.

En résumé, le docteur Dupouy était un homme de progrès, travailleur infatigable et partisan de toutes les idées grandes, généreuses et propres à faire avancer l'humanité. Nous lui adressons notre souvenir reconnaissant.

Chronique Étrangère

Le rayonnement intensif du spiritisme dans le monde suscite les passions critiques de ses ennemis et il faut reconnaître que si la littérature pro-spirite se multiplie de pays en pays, la controverse s'évertue avec le même zèle à infirmer nos doctrines et à détruire nos preuves. Cette ardeur dans les deux camps est, en somme, le mieux que nous puissions désirer. On discute, donc il y a un *fait de discussion*, car on ne pourrait échanger longtemps des arguments sur le néant. Déjà, attaquer le spiritisme, même en le niant, c'est reconnaître son existence et il faudra bien qu'un jour nos antagonistes, éclairés par leurs polémiques mêmes, en viennent à convenir qu'en voulant nous écraser, ils se sont conduits par la main jusqu'à la connaissance de la vérité. C'est la grâce prochaine que nous souhaitons à ces furieux qui, sincères ou intéressés, nous pourfendent. D'autres, moins véhéments et uniquement désireux de comprendre, nous préviennent, sur un ton amicalement critique, que nous confondons sans doute l'action des Esprits des désincarnés et celle de notre propre subconscient. Leur thèse se résume en ces quelques mots : « Vous êtes victimes d'un mirage qui vient du fond de vous-même. Vous êtes de bonne foi, mais, croyez-nous, ce mirage seul, agit

et il n'y a pas, dans vos communications, d'interventions de morts. » Fort opportunément, *The Progressive Thinker* du 10 juillet réfute cette assertion un peu trop simpliste, en déclarant : « Nous connaissons bien peu de ce prétendu subconscient, de cette mémoire seconde par laquelle vous tentez d'expliquer tous les faits du spiritisme. » Et le journal de Chicago s'étonne que, pour discuter, on donne la priorité aux raisons qui s'appuient sur ce subconscient ténébreux et autant dire inconnu, tout au détriment des autres raisons qui utilisent, pour se justifier, les réalités expérimentales, *tant de fois contrôlées*, que nous apporte le spiritisme. Nous disposons aujourd'hui de beaucoup plus de preuves du spiritisme que nous n'en possédons du subconscient et M. Bergson lui-même est sans doute très étonné de voir des disciples si osés, affirmer avec tant d'autorité le rôle de ce subconscient qu'il n'approche personnellement qu'avec la circonspection d'un penseur hautement consciencieux et soucieux de ne « fixer ses vérités » que sur la ferme base de la certitude.

Quoi qu'il en soit, cette discussion raisonnable et pondérée que font les partisans du subconscient aux croyants du spiritisme, prouve bien que les temps ne sont plus où l'on se bornait à railler, sans vouloir en rien prendre au sérieux, la doctrine de la survivance de l'âme et de ses communications possibles avec le monde des hôtes terrestres. Faisant écho à toute la presse spirite, un grand nombre d'organes profanes, dans le monde entier, signalent avec sympathie et commentent, en en espérant de grands résultats pour notre cause, la création de l'Institut métapsychique de Paris. De même est-il fait, partout, une place très importante à des événements comme la publication de *La Mort et son mystère* de Camille Flammarion, le triomphal voyage de propagande fait aux États-Unis par Sir Oliver Lodge, la controverse Conan Doyle-Mac Cabe, à Londres (1), le récent congrès de Cuba (2), la conférence capitale qui, en Angleterre, vient de réunir les plus hautes personnalités ecclésiastiques, pour un débat où le spiritisme tenait une place importante. On trouvera, dans notre prochain numéro, des détails sur ce concile des Églises en Grande-Bretagne et nous nous bornerons ici à utiliser les premiers renseignements qui nous en sont parvenus. La Conférence de Lambeth (3), réunissait 252 évêques, représentant

(1) Le 29 juillet, Conan Doyle présidait, à Londres, un dîner où un grand nombre de ses admirateurs le fêtaient avant son départ pour l'Australie. Au dessert, il dit : « Je prie tous ceux qui peuvent affirmer ici avoir été en contact avec leurs morts de bien vouloir se lever. » Et tout le monde se leva.

(2) Notre confrère *Psiquis*, organe officiel de la Société spirite de Cuba, a l'excellente idée de publier les conférences qui ont été données au Congrès. Dans son numéro d'avril-mai, on trouvera notamment la remarquable étude de M. E. R. Peres, *Sur les ressemblances psychiques avec les ascendants.*

(3) Conférence of Bishops of the Anglican Communion.

diverses confessions, y compris l'Église grecque, 52 délégués de l'Épiscopat américain, de nombreux prélats venus des Dominions, réunis sous la présidence de l'archevêque de Canterbury. L'objet que se proposaient les membres de cette assemblée, était « l'élargissement des limites de la tolérance religieuse, entre les croyances dissemblables par leurs rites et pareilles du fait de leur rattachement à la vérité du Christ ».

On y voulut faire appel à la sagesse de « tous les hommes de bonne volonté » et non point seulement à ceux « qui sont confinés dans la discipline d'une Église ». On y envisagea l'union de tous les bons vouloirs, pour ramener la paix dans le monde des âmes. En cette convocation universelle, on n'oubliait pas de faire place aux adeptes du spiritisme. Le point délicat était de savoir comment on pourrait les recevoir. Il fallait d'abord établir s'ils n'étaient pas simplement des damnés. Dans le manifeste de 161 pages qui vient d'être publié à la suite de la Conférence (1), après une lettre encyclique signée de tous les évêques, figurent les « résolutions » adoptées par l'Assemblée : elles sont au nombre de quatre-vingts. Les sujets suivants y sont, parmi d'autres, considérés : Relations internationales, Mariage, Problèmes relatifs aux missionnaires, *Spiritualisme*, *Christian Science* et *Théosophie*. Le *Times* du 14 août croit savoir que les évêques de Lambeth ont ainsi décidé sur ces trois derniers points : « Le Spiritualisme et toute tentative pour établir des communications avec les morts par le moyen des médiums, la Christian Science et la Théosophie sont de graves erreurs, mais il y faut reconnaître pourtant les signes d'une heureuse réaction contre le Matérialiste. » Quand nous aurons sous les yeux le texte du manifeste, nous serons mieux armés pour pénétrer la pensée exacte des membres de la Conférence.

Quelles que soient les conclusions prises à Lambeth palace, il est heureux de voir un collège de prélats ne plus repousser sans discussion l'hypothèse de l'« existence de la Vie des Morts » telle que nous la concevons. Parmi les évêques présents, certains sont spirites et ne s'en cachent pas. Ce que furent, *dans le détail*, les débats sur le spiritisme, on ne le saura sans doute jamais ; pourtant on peut supposer qu'il n'y intervint rien de cette aigreur dont sont animées parfois les Églises dans leurs anathèmes. C'est ce déplorable état d'esprit que signale avec tristesse la revue danoise *Morgendæmringen* et dont s'affligent de leur côté, des organes spirites sud-américains, qui, tels *Constancia* (Buenos-Aires) et *O Clarim* (Brésil), ont à souffrir de vexations réitérées. Aux États-Unis, en bien des régions, l'opposition n'est pas moins vive. Dans

(1) La conférence eut lieu à Lambeth, du 5 juillet au 7 août 1920. Le manifeste a été publié, au prix de 2 shellings, par les soins de la *Society for promoting Christian Knowledge*

le Royaume-Uni, l'apparition du premier volume des fameuses communications faites au vicaire Vale Oven — *The Lowlands of Heaven* — a suscité dans les milieux ecclésiastiques une mauvaise humeur plus qu'évidente. A dire vrai, la contre-partie s'est fait entendre plusieurs fois et, parmi les approbations venues de l'Église à ce prêtre qui osait dire sa foi en le spiritisme, il convient de signaler celle que lui décerna le Révérend Charles L. Tweadale, vicaire de Weston : « Quelle fatuité de dire qu'aucune manifestation de l'Esprit n'est opportune dans le temps moderne ! Les visions, voix, messages de l'Au-delà, l'action des Guides ont-ellesdû nécessairement prendre fin lorsque le Christ termina sa carrière terrestre? Si l'Église en a eu besoin à son début, elle en a encore besoin aujourd'hui. L'attitude qu'elle prend à l'égard des phénomènes spirites, si semblables à ceux dont parle la *Bible*, est une des plus extraordinaires anomalies qui soient. Au lieu de s'en servir contre le matérialisme, elle emploie, pour essayer d'en démontrer le caractère diabolique, les opinions des matérialistes les plus notoires et des modernes Saducéens ! »

C'est l'heure où des Spirites américains proposent à tous les Spirites de la Terre, quelles que puissent être les nuances qui les différencient, de s'accorder, en un beau geste d'union fraternelle, pour choisir un dimanche qui serait « le dimanche du mouvement spirite mondial ». Ce jour-là, tous ceux qui croient à la vie des Morts, par des cérémonies, par des assemblées, dans toutes les villes du monde, marqueraient l'unité de leurs croyances. Qu'adviendra-t-il de ce projet? L'avenir le sait. Notre devoir était de le faire connaître : il n'est pas sans beauté.

Nombre de revues étrangères nous apportent les derniers échos des fêtes mondiales récemment célébrées à la mémoire d'Allan Kardec. Parmi une multitude de discours, il convient de signaler celui que prononça, le 31 mars, à Mexico, l'infatigable champion du Spiritisme, Rufino Juanco : « Allan Kardec ! Il monta le calvaire des moqueries. De même, tel Moïse avec les tables de la loi, il fut sur le Tabor avec ses sept livres aujourd'hui traduits dans toutes les langues. Là, il est resté et restera celui dont le nom mérite de figurer dans le calendrier des bienfaiteurs de l'humanité » (1).

La chronique des phénomènes reste, de mois en mois, très riche, et, à ne considérer que ceux qui semblent les moins contestables, on ferait déjà une glane importante. Force nous est bien de ne choisir que quelques épis dans cette moisson. Le 14 mars 1920, Mme Lane, médium dans

(1) Le numéro de juillet de l'*Occult Rewew* a consacré une très belle étude sur la vie et la doctrine d'Allan Kardec, en y joignant diverses communications reçues sur la Réincarnation par un certain nombre de spirites français.

une petite ville de l'État de New-York, est priée de bien vouloir se transporter, à la requête d'une famille éplorée, dans l'agglomération de Lily Dale, où s'est noyé un jeune homme, J. Wright, dont le corps entraîné sous la glace de la rivière, n'a pu être retrouvé. En transe, conduite par son guide spirituel, Mme Lane suit la berge sur une longue distance et finit par désigner le point où l'on retrouvera le cadavre. Dès les premières recherches, l'infortuné J. Wright est découvert, à cet endroit même.

A Sartéano, près de Sienne, un groupe de 34 musiciens a pour habitude de se réunir dans un certain immeuble où ont lieu leurs répétitions. Leur chef d'orchestre devant voyager, ils remettent le bâton à un musicien nommé Vicenzo Sassoroli, arrivé depuis peu dans leur ville. Celui-ci, à peine est-il entré dans le local où travaillent les artistes qui l'ont appelé à la mission de les diriger, déclare que la maison n'est pas solide et qu'il y a danger à y séjourner.

On rit. On ne le croit pas. Il précise le jour et l'heure où la maison s'écroulera. Au jour dit, il supplie ses compagnons, déjà rassemblés pour étudier, de descendre en hâte dans la rue. Ses instances sont enfin si vives que l'on obéit. Et peu de minutes après, la maison n'est plus qu'un monceau de décombres. (Relaté par la *Revista psiquica*, de Valparaiso, nº de juin et reproduit ici sous toutes réserves).

Le *Reformador* (Rio-de-Janeiro, 16 juin) parle d'un mariage empêché par un esprit. M. F. se présente devant le prêtre avec sa fiancée. Celle-ci répond « oui » lorsqu'il lui est demandé si elle consent à prendre M. F. pour époux. A la même question, celui auquel elle va être uni, pâlit et balbutie : « Je ne puis... », et montre les signes du plus grand effroi. Il explique plus tard qu'à ce moment, il a vu entre sa fiancée et lui, l'esprit de sa première femme décédée, en robe nuptiale, et qu'il en a reçu l'avertissement de ne pas consommer un second mariage. — La même revue, même numéro, enregistre un cas de photographie de l'Au-delà : M. Euripides Prado, de Belem, obtient, dans une séance rigoureusement contrôlée, l'image très nette de son père, mort depuis plusieurs années. — Du même organe (nº du 1er juin), détachons les faits suivants. A Lavras (Brésil), la femme du professeur Olavo Salles voit, une nuit, lui apparaître un nommé Alfredo, dentiste, qui peu de jours auparavant, avait quitté la ville pour un court voyage à Ceara. Il était alors en parfaite santé. Le lendemain de l'apparition, on apprit à Lavras la nouvelle de sa mort soudaine. A Nepomuceno, la fille du président du Conseil municipal écrit, un matin, poussée par une force irrésistible : « Allez à la maison de (un tel), cherchez dans une caisse un costume neuf, reportez-le à B., marchand qui me l'a vendu et que je n'ai pas

payé. » Vérification faite, on trouve le costume. Le marchand, questionné, reconnaît n'avoir pas été payé, mais avoir pardonné son... oubli au mort qui vient d'être pris d'un scrupule tardif.

Le *Light* (24 juillet) donne le récit fait par un pasteur qui, en 1916, était attaché à la division britannique envoyée au secours du général Townsend, à Kut. Une nuit, on part en silence pour surprendre les Turcs à l'aube et, tout de suite, le pasteur a l'impression que ses camarades morts marchent au milieu des vivants. Le lendemain, il est blessé et à l'hôpital de l'arrière, près de lui, un soldat également blessé lui dit soudain : « Je suis étonné. Quand le jour s'est levé, j'ai vu dans le rang, à côté de moi, le capitaine X... Je lui ai demandé ce qu'il faisait là, puisqu'il avait été enterré l'avant-veille ; mais il a souri, ne m'a rien répondu et m'a seulement montré son arme. » En fin 1918, le pasteur rentré en Angleterre doit, certain dimanche, lire, dans le temple, les noms de tous les enfants du village qui sont tombés à la guerre. Parmi ces morts figure son fils qui fut aviateur sur le front français. Il redoute cette lecture où il va prononcer un nom bien-aimé ; sa voix faiblit, mais au moment de citer son cher défunt, il sent se poser une main ferme sur son épaule et il entend une voix lui dire à l'oreille : « Père, du courage ! » Alors il complète sa lecture avec calme, commence et achève un éloquent sermon, et dans une telle forme que l'on dit parmi les fidèles : « Comment notre vicaire a-t-il pu ainsi se commander à lui-même ? » Deux jours après, une vieille femme vient raconter à l'épouse du pasteur : « Je sais pourquoi il était si brave. Pendant qu'il disait les noms, j'ai vu, dans la tribune, à côté de lui, son fils qui lui parlait tout bas. »

Sir A. Conan Doyle, dans une récente assemblée de spirites, à Brighton, relate le fait qu'un jour, chantant des hymnes avec sa femme et deux de ses amis, dans la chambre de ses enfants, ils entendirent tous, très nettement une cinquième voix qui se joignait au chant : « Une voix belle, claire et dominant les autres. Il y avait là, dit-il, un cas non douteux d'intervention spirituelle. »

Du *Light* (10 juillet) un long et fort curieux récit, où l'on voit l'Esprit d'un religieux mort à Hankey (Le Cap), le 27 août 1851 et revenant en septembre-octobre 1919, pour supplier les membres actuels de sa congrégation de réparer une injustice dont il s'était, à l'époque, rendu coupable. En ce temps lointain, le gouvernement attribuait aux indigènes des territoires à cultiver, en propriété personnelle, et en récompense des services rendus. La congrégation prenait soin des papiers administratifs établis à l'occasion de cette mesure. Le Rév. John Phillips, aujourd'hui, de l'Au-delà, se fait reproche d'avoir égaré des reçus et d'avoir ainsi été cause qu'une famille, dûment propriétaire d'un lot de terrain,

en a été dépossédé pour n'avoir pas pu produire les reçus qui lui constituaient titre. Les personnes qui, en septembre 1919, ont reçu ce message du mort, ont écrit à Londres pour que l'on fasse des recherches dans les anciens registres de l'administration, depuis longtemps reportés en Angleterre, et pour qu'on y retrouve la preuve qu'il y a 68 ans, la famille encore actuellement privée de ses droits était réellement propriétaire du bien foncier qui lui a été enlevé. Il est vraisemblable que d'ici peu, l'âme du Rév. P. Phillips aura retrouvé toute sa sérénité.

Le journal spirite *A Luz* (Lorena. État de S. Paulo, Brésil) détache du livre de Aderson Ferro, *Le doigt de Dieu*, cette page caractéristique : « D. Romualdo Antonio de Seixas, ex-archevêque de Bahia, avait pour coutume de se coucher fort tard, d'étudier et de méditer dans la nuit, d'ajouter à ses connaissances et d'élever son âme par la prière, à l'heure où tant de gens se reposent. Une nuit, après ses oraisons, il allait se retirer dans sa chambre, lorsqu'il vit, sur le seuil de la pièce, l'une de ses sœurs qui vivait à Para. Surpris par cette vision inattendue, il n'ose en croire ses yeux, blémit à la voir si pâle, vêtue de blanc et le considérant en silence. Enfin, il se décide à l'interroger : « Ma sœur, est-ce toi, que me veux-tu donc? » — « Rien, répond l'Esprit. Romualdo, je suis venue seulement te dire adieu. » Le fantôme disparaît, et le jour suivant l'évêque est instruit de la mort de sa sœur ». — Du même organe (15 juin), cet autre récit. Le 13 août 1919, à Riachuelo, en une séance, le médium A. P. est pris de terreur et s'écrie : « Au secours, ouvrez les portes, le navire sombre. Je meurs ! » Il révèle bientôt qu'il parle au nom de l'esprit d'une personne qui périt, le 21 janvier 1906, victime de la catastrophe de l'*Aquidabam*, à Jacuecanga. Le défunt s'appelle Augusta Pereira. Après enquête, on découvre qu'en effet, sur la liste des passagers, figure le nom de A. Pereira ; les livres de la Compagnie maritime à laquelle appartenait l'*Aquidabam* en font indiscutablement foi.

Enfin, dernier fait signalé par les journaux anglais au moment où nous achevons cette chronique. Un extraordinaire Japonais vient d'arriver à Londres. Ce Tameo Kajiyama jouit d'un extraordinaire don de multiplication des facultés mentales. Il pense et fait à la fois un nombre stupéfiant de choses et d'actes. Il répond à des questions dont le harcèlent six interlocuteurs, en même temps, il rédige des commentaires sur les faits du jour, tout en consultant les journaux ; d'une autre main, il résoud des problèmes de mathématique fort compliqués. On sait que feu le Révérend Stainton Moser, fondateur et premier président de la London Spiritualist Alliance,avait la faculté d'écrire deux messages à la fois, tout en tenant conversation avec les personnes présentes. C'était un spirite convaincu. Kajiyama ne croit pas, en ce qui le concerne, à

une assistance surnaturelle. « Depuis bien des années, dit-il, en manière d'explication, j'ai exercé ma volonté, en une discipline sévère, et je suis ainsi arrivé à ce pouvoir de concentrer ma pensée sur dix sujets à la fois. » Il est possible que Kajiyama ait raison de croire qu'il ne doit ses facultés qu'à lui-même, mais il n'est pas absolument démontré que, sans qu'il s'en doute, les Esprits ne soient pour quelque chose dans son cas. »

M. Cassiopée.

Revues et Journaux

La *Revue Mondiale* (15 août), commence la publication d'un nouveau livre d'Arthur Conan Doyle, « Le Message vital ». Nous engageons nos lecteurs à suivre cette intéressante publication, dont nous donnons ci-après la préface :

Dans la *Nouvelle Révélation*, j'ai décrit l'aurore du changement qui s'annonce ; dans le *Message Vital*, le soleil s'est élevé, on se rend compte, plus clairement et plus largement, de ce que pourront être nos nouveaux rapports avec l'Invisible.

Quand je songe à l'avenir de la race humaine, je me souviens d'un jour où, de l'entrée d'une gorge alpine, parmi le morne chaos des rochers et de la neige, je laissai tomber mes yeux sur la plaine de la Lombardie. Étincelante au soleil, elle se déroulait en un splendide panorama de lacs bleus, de collines ondoyantes et vertes, pour aller se fondre dans la brume dorée qui drapait l'horizon lointain. Ainsi, à nos pieds, se trouve une terre promise, en comparaison de laquelle, le jour où nous l'aurons atteinte, la civilisation actuelle nous paraîtra stérile et baroque. Déjà notre avant-garde a traversé le défilé. Rien ne peut maintenant nous empêcher d'atteindre le pays merveilleux qui s'étend si nettement devant les yeux ouverts pour le voir.

Un homme dont les écrits sont faits pour donner du courage, V. C. Desertis, a dit que la Seconde Venue du Messie, qu'on a toujours considérée comme devant suivre Armaggeddon, pourra être réalisée non par une descente du plan spirituel vers nous, mais par la montée de notre plan matériel vers le spirituel et par la fusion des deux phases de l'existence. C'est au moins une hypothèse séduisante. Mais sans en être au point où tomberaient de la sorte toutes les cloisons, nous avons déjà des connaissances approximatives suffisantes pour modifier sûrement et profondément tous nos aperçus sur la science, la religion et la vie.

Quelle forme pourront prendre ces changements et sur quelles preuves ils seront fondés : c'est ce que nous exposons brièvement dans ce volume.

ARTHUR CONAN DOYLE.

La Revue de la Société d'Astronomie de France (juillet) publie une belle allocution de son président, M. Paul Appell et un remarquable discours de Camille Flammarion, prononcés à l'Assemblée générale.

Dans le *Journal du Magnétisme et du Psychisme expérimental*, on lira avec intérêt le résumé de la substantielle conférence donnée par M. Majenski à la Société Magnétique de France, le 24 janvier, sur La Photographie des Effluves humains.

Dans *Psyché* (mai 1920), curieuse étude de M. G. du Valoux, sur le fait de savoir qui est l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le *Petit Philosophe* (juin 1920), publie une saisissante page de Balzac, d'où il appert que l'auteur de *Séraphita* fut un précurseur du spiritisme. On n'en ignorait pas, mais il est bon de rappeler ces choses, parfois pour démontrer aux incrédules que de grandes intelligences n'ont pas dédaigné, à ses origines, la Doctrine qui est la nôtre.

Le *Sphinx* (22 août) publie une belle conférence sur le Socialisme chrétien, faite par M. Gastin, à la Fraternité de l'Étoile, à Nice.

Bibliographie

LÉON DENIS, *Synthèse spiritualiste doctrinale et pratique sous forme de questionnaire*. Paul Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Ce petit livre sera bien accueilli des spirites. C'est la doctrine résumée

avec simplicité, brièveté et clarté dans un exposé lumineux, familier à notre auteur aimé. Il contient en outre une série de prières où évocations et d'allocutions à l'usage des groupes spirites, attendues depuis longtemps. Les adhérents de l'Union spirite peuvent demander ce petit ouvrage au Siège de la Société. Prix : 0 fr. 75, franco 1 fr. 05.

HENRI REGNAULT. *Seul, le Spiritisme peut rénover le monde,* livre de 70 pages. Prix : 1 fr. 75, franco 2 fr. 15.

C'est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître, où l'auteur retrace la vie d'Allan Kardec. Il le suit dès sa jeunesse chez Pestalozzi, nous fait assister à ses travaux, ses études, ses recherches; il nous montre son zèle infatigable, le courage qu'il a déployé pour lutter contre les adversaires que suscitait sa nouvelle doctrine. Henri Regnault insiste avec raison sur le fait que la médiumnité ne doit pas être un gagne-pain. Il termine par des considérations philosophiques, découlant de la belle doctrine spirite qui, universellement diffusée, sera le meilleur rempart contre l'envie, l'égoïsme, la jalousie et la haine et amènera l'humanité, enfin, vers une ère de paix et de fraternité.

Th. DAREL. *A la recherche du Dieu inconnu,* un volume in-16 de 182 pages, en vente à la Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Ce livre, lisons-nous dans une préface signée Frank Grandjean, « est composé de trois parties : Dieu dans l'homme, Dieu dans la nature, Dieu dans l'amour. Si la première partie fait penser plus spécialement à la théorie de Plotin, la deuxième partie est d'inspiration visiblement théosophique, ou, si l'on veut, métapsychique, tandis que la troisième ramène à Platon. Et ainsi, étant parti des hauteurs de la cosmogonie alexandrine, le lecteur, après avoir passé par les mystères de l'occultisme moderne et y avoir bénéficié de la clairvoyance de son guide, arrive à une sorte de banquet platonicien, où l'on parle noblement de l'amour et où il peut se rafraîchir et se restaurer après son vertigineux voyage dans l'azur. »

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL. FRÈREBEAU ET Cie. 18, RUE CLAUZEL.



Les Doubles

Les apparitions et les manifestations qui se produisent, à toutes les distances, au moment de la mort, sont difficiles à expliquer, tout en étant certaines. Nous cherchons toujours, tout naturellement, à comprendre les phénomènes. Il me semble que la constatation de la réalité des doubles de vivants peut nous y aider. Consacrons-leur un article.

Ces dédoublements de l'être humain, les bilocations, ont été l'objet d'observations attentives. Suivant une vieille habitude, on a commencé par les révoquer en doute, on les a niés par raisonnements insuffisants, par parti pris de se refuser à admettre ce que l'on ne comprend pas. Soyons plus indépendants, aimons à nous instruire, ne nions rien d'avance, donnons-nous la peine — ou le plaisir — d'analyser en toute liberté d'esprit.

Les exemples de doubles, de bilocations, d'apparitions, sont si nombreux qu'il est impossible de les réfuter tous et de douter de leur réalité.

Or, en admettre un seul, c'est admettre leur possibilité.

Autrefois, les saints paraissaient en avoir le monopole, tels que saint Charles Borromée, de Milan, avec saint Martin, de Tours ; saint Antoine de Padoue prêchant à Montpellier ; sainte Catherine Ricci, de Prato, s'entretenant avec saint Philippe de Néri, à Rome ; saint Alphonse de Liguori, se transportant de son couvent napolitain jusqu'à Rome (c'est l'exemple le plus historique), etc., etc. Autrefois, on croyait aux miracles et on les recherchait dans la vie des saints. Aujourd'hui, les laïques, comme nous pourrions les appeler, produisent les mêmes phénomènes.

Souvenons-nous du cas si remarquable de Gœthe :

Le poète se promenait, un soir d'été pluvieux, avec son ami K..., revenant avec lui du Belvédère, à Weimar. Tout-à-coup il s'arrête, comme devant une apparition, et cesse de parler. Son ami ne se doutait de rien. Soudainement Gœthe s'écria : « Mon Dieu ! si je n'étais sûr que mon ami Frédéric est en ce moment à Francfort, je jurerais que c'est lui ! » Ensuite il poussa un formidable éclat de rire. — « Mais c'est bien lui... mon ami Frédéric ! Toi ici, à Weimar? Mais au nom de Dieu, mon cher, comme te voilà fait ! habillé de ma robe de chambre... avec mon bonnet de nuit... avec mes pantoufles aux pieds, ici, sur la grande route?... » K... ne voyait absolument rien et s'épouvanta, croyant le poète atteint subitement de folie. Mais Gœthe, préoccupé seulement de sa vision, s'écria en étendant les bras : « Frédéric, où es-tu passé? Grand Dieu !... Mon cher K..., n'avez-vous pas remarqué où a passé la personne que nous venons de rencontrer? » K..., stupéfait, ne répondait rien. Alors, le poète, tournant la tête de tous les côtés, s'écria d'un air rêveur : « Oui, je comprends... C'est une vision... Cependant, quelle peut être la signification de tout cela? Mon ami serait-il mort subitement?... Serait-ce donc son esprit? »

Là-dessus Gœthe rentra chez lui, et trouva Frédéric à la maison... Ses cheveux se dressèrent sur sa tête : « Arrière, fantôme ! » s'écria-t-il en reculant, pâle comme un mort. — Mais mon cher, réplique le visiteur interloqué, est-ce là l'accueil que tu fais à ton plus fidèle ami?... — Ah ! cette fois, s'écria le poète, riant et pleurant tout à la fois, ce n'est pas un esprit, c'est un être en chair et en os. » Et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

Frédéric était arrivé au logis de Gœthe, trempé par la pluie, et s'était revêtu des vêtements secs du poète ; ensuite il s'était endormi

dans un fauteuil et avait rêvé qu'il allait à la rencontre de Gœthe et que celui-ci l'avait interpellé avec ces paroles (les mêmes qu'il avait, en effet, prononcées) : « Toi, ici, à Weimar? Quoi... avec ma robe de chambre... mon bonnet de nuit... et mes pantoufles, sur la grande route? »

Il peut s'agir, ici, d'une transmission d'*images* par ondes psychiques, entre deux cerveaux harmoniquement accordés, l'un remplissant le rôle d'appareil émetteur d'ondes et l'autre de récepteur. La physique moderne nous offre des exemples qui peuvent nous mettre sur la voie de l'explication, dans la photographie à distance et la téléphonie sans fil. Dans ce dernier cas, ce n'est pas la parole qui voyage d'un point à un autre. Elle se transforme en ondes hertziennes pour aller du point de départ au point d'arrivée, où le détecteur de réception la reconstitue pour l'audition.

Le rêve de l'ami a pu se transmettre à Gœthe sous forme d'ondes éthérées, lesquelles, en frappant le cerveau du poète, ont reconstitué l'image réelle (toutes les images se formant, d'ailleurs, dans notre cerveau).

Nous n'avons pas le droit de refuser à l'admirable appareil qu'est notre cerveau, doué de facultés physiques et mécaniques si extraordinaires, les propriétés que nous utilisons dans les appareils scientifiques que nous construisons nous-mêmes.

Sur cette relation de Gœthe et sur les analogues, on croyait, il y a cinquante ans, être quitte de toute explication par un mot, un simple mot, celui-ci : *Hallucination*.

On n'était pas difficile.

On peut remarquer plusieurs autres observations psychiques dans la vie de Gœthe. Ceux qui ont lu ses *Mémoires* ont vu le récit de ses amours avec la charmante fille du pasteur de Sessenheim, près de Strasbourg, idylle assez passionnée, d'ailleurs, et qui laissa dans son cœur un impérissable souvenir.

Quand l'heure des adieux fut arrivée, Gœthe dut rentrer en Allemagne, le cœur plein d'amour pour la petite Française. C'était en 1771. On versa des larmes intarissables ; mais il fallut se séparer.

Écoutons, maintenant, ce que raconte le futur auteur de *Faust :*

« Pendant que je m'éloignais doucement du village, je vis, non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'intelligence, un cavalier qui, sur le même sentier, s'avançait vers Sessenheim ; *ce cavalier, c'était moi-même ;* j'étais vêtu d'un habit gris bordé de galons d'or, comme je n'en avais jamais porté ; je me secouai pour chasser cette hallucination et je ne vis plus rien. Il est singulier *que huit ans plus tard, je*

me retrouvai sur cette même route, rendant une visite à ma Frédérique et *vêtu du même habit* dans lequel je m'étais apparu ; je dois ajouter que ce n'était pas ma volonté, mais *le hasard seul* qui m'avait fait prendre ce costume. Mes lecteurs penseront ce qu'ils voudront de cette bizarre vision ; elle me parut prophétique, et comme j'y trouvai la conviction que je reverrais ma bien-aimée, elle me donna le courage de surmonter la douleur des adieux (1). »

Ces deux exemples tirés de la vie de Gœthe nous indiquent, tout de suite, que la question des doubles est extrêmement complexe, et nous poussent encore un peu plus avant dans le nouveau monde dont l'exploration n'est que commencée. Les explications peuvent-elles en être données? Instruisons-nous d'abord par la comparaison des faits, beaucoup plus nombreux qu'on ne le supposerait. Les théories viendront après.

Les observations de doubles ont été fréquentes dans tous les siècles.

Le philosophe Jérôme Cardan, de Pavie (1501-1576) qui, à partir de sa 55e année, pouvait à volonté entrer en extase, nous décrit comme il suit cette extériorisation psychique :

« Quand j'entre en extase j'ai près du cœur comme le sentiment que l'âme se détache du corps, et cette séparation se produit ensuite par tout le corps, surtout par la tête et le cerveau. Après cela, je n'ai plus notion d'aucune sensation, excepté celle de me sentir hors du corps. » — Durant l'extase il ne sentait plus la goutte dont il souffrait beaucoup à l'état normal, parce que toute sa sensibilité était extériorisée (2).

Alfred de Musset voyait parfois s'asseoir à côté de lui un homme « qui lui ressemblait comme un frère ».

George Sand assure avoir eu plusieurs fois l'hallucination visuelle et auditive de son double.

Guy de Maupassant, au début de la paralysie générale qui devait l'enlever, voyait avec terreur un double de lui-même assis à sa table, et il s'est inspiré de cette hallucination dans *le Horla*.

Les manifestations de doubles coïncident avec divers états psychiques anormaux.

Ces réalités authentiques sont nombreuses, et nos lecteurs en connaissent des exemples célèbres, dont les plus populaires sont l'apparition de l'évêque Alphonse de Liguori, assistant le pape Clément XIV à son lit de mort, en 1774, tandis que son corps était endormi dans son cou-

(1) *Mémoires* de Gœthe, traduction de Mme Carlowitz, tome I, p. 270. — Voir aussi *Conversation de Gœthe avec Eckerman*, p. 405.

(2) CARDAN. *De rerum varietate*, XXXIV.

vent du royaume de Naples ; et celui, plus récent, de la jeune institutrice de pensionnat de Neuwelcke, en Livonie, Mlle Sagée, qui se dédoublait aux yeux stupéfaits de 42 pensionnaires. Ces exemples sont trop connus pour que nous y revenions ici. Instruisons-nous par d'autres, puisés dans mon enquête générale sur les phénomènes psychiques.

La relation que voici est des plus caractéristiques :

« Au mois de novembre 1850, m'écrivait le narrateur, invité au mariage d'une de mes cousines, à Lapalisse (Allier), je m'y étais rendu en compagnie d'un oncle, M. Meulien, de Chalon-sur-Saône.

« Nous étions couchés tous deux dans la même chambre. Le matin du départ de Lapalisse, où nous devions prendre la voiture de bonne heure, me réveillant vers sept heures, je vis mon parent debout, au pied de mon lit, les bras croisés sur son burnous, manteau à la mode de l'époque, et fixant sur moi un regard très triste. Je me dressai sur mon séant et je lui dis tout haut : « Comment? Déjà levé ! Mais nous avons bien le temps ! »

« L'apparition s'évanouit. Je regardai derrière moi. Mon oncle dormait paisiblement dans son lit.

« *Deux heures* plus tard, comme notre voiture roulait sur la route de Donjon, mon compagnon de voyage et une domestique âgée au fond de la voiture, moi sur le siège, je me sentis tirer par la manche et j'entendis la voix altérée de la vieille femme : « Monsieur Jules, votre oncle se trouve mal ! »

« Je me retournai. L'infortuné avait la tête renversée, les yeux blancs, un peu d'écume aux lèvres ; il mourait dans son burnous.

« Il fut ce matin-là ce qu'il avait été la veille. Rien dans sa manière d'être ne faisait soupçonner qu'il m'avait donné le spectacle étrange de se dédoubler, en se montrant à la fois sous deux figures, ici, en costume de voyageur, là, au lit, déshabillé et endormi, vivant et fantôme en même temps.

« J'avais alors vingt-et-un ans ; je jouissais d'un esprit parfaitement sain et équilibré.

« Comme témoignage, je peux citer Mme Alix Burelle, demeurant à Saint-Géraud-le Puy (Allier), ma cousine, au mariage de laquelle l'événement s'est produit, et qui se souvient de mon récit. »

Jules GARNIER,
à Aiguebelle (Drôme).

La manifestation qui vient d'être rapportée est l'une des plus curieuses de ma collection. Il semble que le voyageur, l'oncle, encore endormi, ait rêvé qu'il se préparait lui-même à monter en voiture et ait extério-

risé sa propre image. Le plus remarquable encore est qu'il était sur le point de mourir.

Un double qui rappelle celui de Mlle Sagée a été rapporté par le Dr Georges Wild, enquêteur des plus consciencieux ; il a été publié dans le *Light*, en 1882, p. 26, et reproduit par Aksakof dans *Animisme et spiritisme*, p. 514 :

« J'avais, écrit-il, d'excellents rapports d'amitié avec miss Jackson et sa mère... Le récit qu'elles m'ont fait a été confirmé par l'une des deux servantes qui en ont été témoins. Quant à l'autre, je n'ai pu la retrouver.

« Miss Jackson était très assidue à visiter les pauvres. Or, un jour qu'elle regagnait son domicile, après une journée charitable, elle se sentit fatiguée et mal à l'aise à cause du froid, et éprouva le désir d'aller à son retour se réchauffer auprès du four, dans la cuisine. Au moment précis qui correspondait à celui où cette idée lui passait dans l'esprit, deux servantes qui étaient dans la cuisine virent tourner le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrir et livrer passage à Miss Jackson. Celle-ci s'approcha du feu et se chauffa les mains. L'attention des servantes fut frappée par les gants de chevreau glacé couleur verte qu'elle avait aux mains. Subitement, devant leurs yeux, elle disparut. Stupéfaites, elles montèrent chez sa mère et lui firent part de l'aventure, sans oublier le détail des gants.

« Cette dame en conçut quelque appréhension, mais elle essaya de tranquilliser les servantes, leur disant que sa fille n'avait jamais eu de gants verts, et que, par conséquent, leur vision ne pouvait être qu'une illusion.

« Une demi-heure après, Miss Jackson en personne faisait son entrée ; elle alla droit à la cuisine et se chauffa devant le feu : elle avait aux mains des gants verts, n'en ayant pu trouver des noirs. »

Une enquête extrêmement sévère a contrôlé l'exactitude du fait qui vient d'être rapporté.

Que conclure?

Un double, habillé tel qu'il était au moment de son apparition... avec des gants verts ! Et il en est toujours ainsi : les vêtements font partie du dédoublement !

Imaginer le corps fluidique, le corps astral, le corps spirituel, tous les corps éthérés que l'on imaginera, ne me paraît pas du tout résoudre le problème.

Nier la réalité de ces apparitions est impossible. Il y en a trop.

Certains spirites croient expliquer les apparitions de défunts, avec leurs vêtements, en supposant que les esprits qui se manifestent peuvent aussi bien créer des vêtements qu'un corps matériel apparent, s'ils le désirent

pour mieux établir leur identité. C'est là une hypothèse à discuter, avec un soin extrême. Mais elle n'est pas applicable ici. Cette demoiselle qui avait froid a simplement pensé à aller se chauffer au fourneau de la cuisine, comme elle le faisait sans doute quelquefois dans les mêmes circonstances, et elle se disposait à y aller, elle y était déjà en esprit. Mais comment cette pensée, d'ailleurs banale, a-t-elle frappé la vue des deux servantes, au point de leur montrer les gants qu'elle portait à ce moment-là? Ce n'est pas seulement la pensée qui s'est transportée, c'est une image, une sorte de photographie, un aspect, une figure, et cela en dehors de toute volonté de se montrer aux servantes. Nous connaissons des apparitions expérimentales produites par la volonté : c'est un autre ordre de phénomènes. Ici, il s'agit d'une image en couleur et en relief, transmise télépathiquement.

Nous ne nous l'expliquons pas. Aurait-on expliqué les rayons X, la vue de notre squelette à travers nos vêtements avant cette invention? Et toutes les découvertes scientifiques?... La Science expliquera tout cela un jour.

Dans tous les cas, la constatation de ces Doubles nous prépare à reconnaître la réalité des apparitions de mourants et de morts.

Camille FLAMMARION.

Coup d'œil sur les temps présents

II

Notre époque, qui voit tant de ruines, assiste aussi à la faillite du matérialisme. On constate, non sans épouvante, que les ravages causés par lui dans l'ordre moral et social ne sont pas moindres que ceux dont la récente guerre nous a donné le spectacle dans l'ordre physique.

La science matérialiste a détruit l'idéal esthétique, en consacrant le naturalisme, qui dissèque la vie au lieu de la créer. En morale, elle a préconisé le déterminisme, qui pose en principe l'incapacité de l'effort et le renoncement à l'action. Enfin dans l'ordre social, l'émiettement à l'infini des pouvoirs et des responsabilités, la lutte des intérêts, la concurrence vitale nous ont fait un état de choses qui parfois confine à l'anarchie.

Positivisme et matérialisme, ces deux doctrines jugent tout du point de vue de l'intérêt immédiat, d'où est venu le culte exclusif de la fortune

et du succès, le dédain des mobiles moraux. Le peuple a oublié la simplicité de la vie, le respect des valeurs morales, de tout ce qui représente l'idéal élevé et constitue le but de l'évolution.

Ajoutez l'absence de toute conception nette et précise de la destinée, l'ignorance de l'objectif que l'homme doit poursuivre avant tout en ce monde, l'affaissement des croyances fortes et des sentiments religieux et étonnez-vous du désarroi des esprits au lendemain de la guerre mondiale. La vague du matérialisme jouisseur, en déferlant sur notre pays, avait submergé en partie ce qu'il possédait encore de noble et de grand, pour mettre à la place l'égoïsme, la vénalité, l'âpreté au gain. Mais la secousse terrible est venue réveiller la conscience nationale et le secours des puissances invisibles a arraché la France à l'envahissement qui la menaçait.

Aux âges de crédulité avait succédé l'âge de scepticisme. Les méthodes critiques et positives furent longtemps en honneur dans la science. On a passé toutes les théories, tous les systèmes au crible d'un examen rigoureux, méticuleux. Et qu'en est-il résulté? C'est que nous n'avions plus que la fragmentation infinie, la poussière de toutes choses.

Avec la théorie de l'inconnaissable, on a coupé les ailes à la pensée, on s'est gardé de toute conclusion, de toute affirmation touchant les notions de cause et de finalité et pour tout ce qui a trait au problème de l'être.

L'homme imbu de ces principes passe sa vie à se garer de toute cause d'erreur et même de toute opinion dans la crainte perpétuelle d'être trompé ; il perd de vue les hautes vérités, tout ce qui peut agrandir et féconder les âmes, et passe son existence dans un doute incessant. Cette méthode est funeste, c'est une habitude d'esprit aussi pernicieuse que l'excès de crédulité et la foi la plus aveugle.

Ce mal fut celui des générations que nous avons connues. C'est la cause de la stérilité de tant d'intelligences et de volontés atrophiées. Il n'a d'abord affecté que la classe bourgeoise, puis il s'est répandu dans les classes populaires et toutes les couches de l'ordre social ont été envahies. Nous étions devenus un peuple sans idéal, sans but élevé, un peuple ignorant du sens profond de la vie et de ses lois supérieures.



Après les ruines et les écroulements que le XXe siècle voit se produire, il faut préciser les rénovations qu'il doit préparer et accomplir. C'est toujours dans l'ordre intellectuel que celles-ci commencent. Les idées précèdent les faits, les préparent. C'est la logique des choses, la loi du progrès humain. La pensée s'est amoindrie par l'abus des méthodes

et des procédés d'analyse; par conséquent, ce sont les grandes synthèses, les grandes conceptions d'ensemble qu'il faut préparer.

Déjà un point de vue nouveau se crée sur toutes choses. Les objectifs intellectuels se sont déplacés. Aux méthodes nouvelles, il faut des hommes nouveaux. Pour la science libre de demain, il faut des esprits libres. C'est pourquoi nous nous tournons vers la jeunesse et nous nous adressons à elle de préférence. Les hommes de la génération actuelle, soumis à la discipline de l'Église ou à l'influence du matérialisme, sont mal préparés à cette grande tâche rénovatrice ; les cœurs et les intelligences faussés par des doctrines oppressives, se sont repliés sur eux-mêmes et n'ont eu ni le temps ni l'espace nécessaires pour penser et agir librement. Mais les jeunes hommes de notre temps ne doivent pas se faire illusion ; la tâche qui s'offre à eux est immense. C'est toute une œuvre de reconstruction qui s'impose. Tout l'édifice social et moral doit être repris par la base, reconstitué sur des principes nouveaux, et pour cela il convient d'abord d'en poser les fondations, d'en fixer les lignes harmonieuses.

Et tout d'abord, ainsi que nous l'avons démontré dans un précédent article, une foi est nécessaire, car aucune œuvre sociale ne peut subsister si elle ne s'appuie sur une conviction robuste. La foi est la base indispensable, le roc solide sur lequel doit s'élever tout édifice qui veut défier les siècles.

La foi de l'avenir ne sera plus la croyance aveugle du passé. Elle reposera sur la recherche personnelle, sur l'expérience de l'individu d'où découlera logiquement la liberté de pensée et l'autonomie de la conscience. L'ordre futur, l'ordre social consacrera le respect du moi, le libre développement de la personnalité. Il fera dépendre la croyance non plus de l'asservissement à des dogmes religieux ou à des négations arbitraires, mais de la libre acceptation de principes communs, résultant de la libre recherche individuelle.

Ce serait une erreur grossière de vouloir niveler le milieu social et de courber les âmes sous une règle uniforme. Ce serait aussi une méconnaissance complète de la grande loi qui régit la marche des êtres et des sociétés.

Cette grande loi, le spiritualisme moderne vient la révéler à tous. Au-dessus des théories et des systèmes, plus haut que les croyances et les religions, qui exprimaient des vérités partielles, il nous offre une conception plus large qui les relie toutes à travers les siècles, comme les anneaux d'une chaîne immense. En même temps il ouvre sur l'avenir des perspectives sans bornes et illumine de clartés plus vives la route douloureuse et ascendante de l'humanité.

***

Ainsi que l'a si bien exposé Myers, dans son beau livre : *Human Personality*, il faut avant tout expliquer l'homme à lui même, car en expliquant l'homme on comprend mieux l'Univers et Dieu. C'est ce que disait déjà Pope, le poète anglais, dans son *Essai sur l'homme :* « La première étude de l'homme, c'est l'homme lui-même. »

Sous ce rapport, il faut l'avouer, le XXe siècle est resté dans une ignorance profonde. Nous n'en savons pas plus que des enfants. Le XIXe siècle a consacré d'immenses labeurs à étudier la Nature ; il a étendu prodigieusement le champ de ses observations et de ses expériences ; mais en négligeant volontairement et par système l'étude de l'*Homme intérieur ;* il n'a pas compris qu'il se mettait dans l'ignorance absolue des grandes lois du progrès et des principes de la vérité. C'est pour avoir négligé l'étude de la personnalité humaine que ceux dont la mission est de diriger les peuples se sont mis dans l'impossibilité de les conduire dans une voie sûre et féconde.

Et en effet, comment diriger les hommes, si l'on ignore systématiquement le principe fondamental de la vie et les lois de la destinée ? Sous ce rapport, toute l'éducation humaine est à refaire. L'effort de l'avenir doit porter sur ce point avant toute autre chose.

C'est de cette ignorance volontaire que le matérialisme et le positivisme affectent vis-à-vis de l'homme intérieur, de sa constitution intime et de sa destinée, qu'est sorti le malaise social qui inquiète et menace notre pays.

Le formidable problème du travail, avec ses conséquences multiples, n'a pas d'autre origine que cette erreur capitale. On n'a voulu voir dans l'homme moderne qu'un corps à satisfaire et, partant de là, on ne s'est préoccupé que de ses besoins matériels. La lutte pour la vie est devenue aussi brutale qu'elle était aux temps barbares. La concurrence vitale, voilà le thème du jour, la situation que nous a faite la politique contemporaine.

Or, ce n'est pas avec des systèmes empiriques que l'on guérira ces maux. La cause du mal est intime et profonde, on pourrait presque dire qu'elle est constitutionnelle à l'homme. Ce sont ses erreurs qu'il faut corriger, ses passions qu'il faut guérir. Ce n'est pas sur la masse qu'il faut agir, mais plutôt sur l'individu ; c'est lui qu'il faut éclairer, amender, si l'on veut améliorer la société. L'homme intérieur doit être développé dans chaque personnalité vivante, sans quoi les phrases des tribuns seront aussi stériles que les formules des législateurs.

Mais encore une fois, pour accomplir cette tâche, il faut connaître à

fond les lois supérieures de la nature humaine, le principe de la vie en nous, et la loi d'évolution qui est une loi d'amour et non une loi d'airain comme l'a dit Haeckel, celle qui préside à nos destinées.

L'homme libre sur la terre libre tel sera l'idéal social de l'avenir. Toutes les prétendues réglementations du travail par la collectivité sont des violences imposées à la nature et à l'individu. C'est une forme de la tyrannie. Sans doute les hommes sont égaux, mais ils sont différents. La valeur personnelle résulte uniquement du degré d'évolution intellectuelle, physique et morale. L'homme ne peut réaliser sa destinée que par l'évolution; c'est l'unique moyen de continuer l'Histoire et de perfectionner le milieu social.

Mais, nous venons de le voir, il existe une doctrine à la fois vieille comme le monde et jeune comme l'avenir, parce qu'elle est éternelle étant la vérité, une doctrine qui résume toutes les notions fondamentales de la vie et de la destinée et dont le livre de Myers n'est après tout que le commentaire scientifique : c'est le *spiritisme !*

Le spiritisme se répand de plus en plus dans le monde, il déborde de toutes parts. Quelle est la société savante, la revue hebdomadaire, le journal quotidien qui ne s'occupe de ses phénomènes, de ses manifestations, soit pour les affirmer, soit pour les nier, les critiquer, les travestir ou les combattre?

Le spiritisme, c'est la question de l'heure présente, le problème universel. Il n'est plus possible de rester indifférent en face de lui !...

Et c'est précisément parce que cette invasion spirituelle remplit les deux mondes et préoccupe la pensée humaine, qu'il faut indiquer, à la jeunesse française et à tous les hommes de bonne volonté, les devoirs qui leur incombent vis-à-vis de cette foi nouvelle, de cette science jeune et forte qui donne à tous des preuves irréfutables de la vie après la mort et qui contient en germes toutes les résurrections de l'avenir !...

(A suivre.) Léon DENIS.

Choses vues

I

Quelques poésies de l'Esprit Jean

Il y a des personnes avec qui vous ne voudriez pas engager une conversation sur les phénomènes psychiques, parce que vous les savez indifférentes ou délibérément hostiles. Elles répondraient à vos arguments par un silence qui vous mettrait dans l'embarras, vous prenant

pour un naïf et un halluciné, et, quand vous auriez tourné le dos, elles se moqueraient de vous. C'est une humiliation à laquelle s'exposent toujours ceux qui s'écartent des chemins battus. On aurait tort de ne pas s'en consoler ; il est néanmoins désagréable, même avec la certitude que la vérité triomphera, de la voir bafouée par des aveugles si prévenus qu'ils n'ont aucun désir de la connaître. Nous vivons dans un monde inférieur où il suffit de travailler par des moyens nouveaux au bien de ses semblables pour être relégué au rang des perturbateurs nuisibles. Est-ce un motif de s'incliner respectueusement devant la routine? Vous ne le pensez pas. D'ailleurs on ne brûle plus les sorciers et le spiritisme, s'il excite encore la gaieté des ignorants, commence à être pris assez au sérieux par une foule de gens instruits pour devenir à son tour agressif, ce qui ne saurait être considéré comme l'indice d'un mauvais naturel, car le meilleur moyen de se défendre, c'est quelquefois d'attaquer.

Je vous présente d'abord mon médium, Mme Desrosiers. Ayant entendu parler d'un groupe où on se livrait à des expériences d'écriture automatique, elle sollicita la faveur d'y être admise, avec l'espoir d'obtenir des communications de son mari mort pendant la guerre. Elle essaya à cette occasion d'écrire et, à son grand étonnement, elle eut la révélation de sa médiumnité qui, dans l'espace de quelques mois, prit un développement extraordinaire. Ce furent des manifestations variées, des phénomènes physiques, des phénomènes intellectuels, surtout des poésies. Celles-ci sont d'inégale valeur, les unes médiocres, d'autres d'un tour élégant, nullement dignes de figurer dans une anthologie, curieuses néanmoins, si l'on songe à la manière dont elles se produisent. Mme Desrosiers est sans doute une personne très intelligente, un esprit net, vif, résolu, qu'une forte culture eût certainement rendue capable de se distinguer. Elle a fréquenté jusqu'à l'âge de douze ans l'école primaire de son village ; puis, pour gagner sa vie, elle a exercé un métier. Absorbée par un travail fatigant, elle n'a eu ni le loisir ni le goût de faire de la littérature. L'aptitude à rimer lui est venue subitement, sans la moindre préparation, à son insu. Elle ne sait jamais, avant de les avoir déchiffrés, si les messages produits automatiquement sont en prose ou en vers. Elle écrit avec une rapidité pour ainsi dire folle. La main ne pose pas sur le papier ; elle va, très inclinée à gauche, la paume renversée, traçant sur de grandes pages des lettres énormes, informes, sans aucune rature, déchirant dans sa précipitation le papier, cassant la pointe des crayons qu'il faut remplacer fréquemment, et, pendant l'opération, le médium bien éveillé, absolument inconscient de la pensée exprimée, émet des réflexions sur ce grimoire dans lequel elle craint de ne pouvoir pas se reconnaître. Quand la main

s'arrête, le difficile est de pénétrer dans ce fouillis. Mme Desrosiers, habituée maintenant à cette écriture, la lit lentement et assez sûrement. Elle arrive quelquefois à des mots illisibles ; elle prend un crayon et la force inconnue, quoique toujours fébrile, les trace avec plus de soin, sans quoi il serait impossible de comprendre le sens du texte. Un fait analogue se présente dans les séances de typtologie. Souvent la table frappe les coups avec tant de rapidité que, ne pouvant plus la suivre, on cesse d'épeler. Vous en faites l'observation : alors elle reprend la phrase juste à l'endroit critique ; mais cette fois posément, pour être comprise.

Objectera-t-on que ces poésies, par une merveille du subconscient, émergent de la mémoire latente où elles ont été emmagasinées? Que penser d'acrostiches surgis à l'improviste? Un jour, au moment de quitter le médium, je manifestai le désir d'en obtenir un sur le nom d'un cher défunt, et j'allai dans une maison voisine voir un ami. Lorsque j'en sortis au bout de trente ou quarante minutes, j'avais à peine parcouru deux cents mètres que j'entendis derrière moi des pas précipités ; c'était un jeune garçon qui venait, de la part de Mme Desrosiers, m'annoncer qu'elle avait quelque chose à me remettre, précisement l'acrostiche sollicité. Elle s'était sentie irrésistiblement poussée à prendre le crayon. Dans ce court espace de temps, elle avait écrit seize vers, déchiffré son écriture, fait une copie pour moi, expédié le messager. Je ne prétends pas, loin de là, que c'est un chef-d'œuvre ; la rime s'y trouve pourtant, aisée, harmonieuse, ayant coulé comme une eau emportée à toute vitesse sur une pente. L'action de la mémoire latente ne s'accuse pas davantage dans l'acrostiche qui suit. C'est un jeune homme tué à la guerre qui console sa mère, assidue à ces séances :

Le ciel est gris, la terre est froide
Et mon fluide est un peu léger.
Oh ! le bras du médium est roide,
Nerveux sous mes chocs prolongés.
Pourquoi pleurer, mère chérie,
Regretter mes jeunes printemps?
Auprès de toi, je vis ta vie ;
Dieu l'a permis, je suis content.
Il faut, maman, que tu sois forte ;
Ne pleure plus, ton fils est là,
Et tendre, affectueux t'apporte
Son doux baiser de l'au-delà.

Évidemment nos parnassiens tournent en général avec plus d'art

des vers martelés dont la postérité fera peu de cas : ceux-là sont destinés à semblable mésaventure. Cependant, quand on les a vus naître sous le crayon ailé d'un médium qui pense à autre chose, on ne peut s'empêcher, malgré leur frêle apparence, de les trouver surprenants. L'inspiration a parfois le caractère de la soudaineté ; vous êtes tout à coup saisi par une idée, elle vous entraîne, vous courez au but sans vous arrêter devant aucun obstacle. Ces cas d'aisance extrême sont rares. Vous allez ordinairement à petits pas sur un sentier difficile, hésitant, découragé, attendant que la pensée vienne accompagnée du mot propre, gêné dans la prose, encore plus lorsque vous êtes assujetti aux exigences de la rime, dans des vers dont la première lettre vous est imposée. Notre médium ne connaît pas les tourments d'une composition laborieuse, si ce n'est une fatigue nerveuse avec un froid singulier de la main à la nuque. Il lui suffit d'entrer en séance pour que les vers sortent à son insu, sur des sujets et des rythmes variés. Il s'élève parfois à des considérations qui paraissent au-dessus de sa portée :

Dieu n'est pas seulement un être, une figure
Austère, illuminée par un aura vermeil ;
Ce n'est pas seulement le chef de la Nature,
De la terre, du ciel, du vent et du soleil ;
Et ce n'est pas non plus ce roi au front sévère
Qui vous parle du ciel et vous montre l'enfer ;
Ce n'est pas le Juge implacable, c'est le père
Dont l'amour tout puissant éclaire l'univers ;
C'est le but, c'est le port où l'âme se retire
Après avoir erré, souffert ; c'est le délire
D'aimer et de créer, d'être le fondement
Et le point de départ des êtres, des atomes,
De ces esprits subtils qu'on appelle les hommes ;
C'est le progrès, la vie, l'amour, le mouvement,
L'éternel recommencement.

Si ces vers vous étaient présentés avec la signature de Sully Prudhomme, vous seriez justement étonné de certaines négligences ; ils ont néanmoins de la sève, de l'élévation, un courant qui vous porte. Il ne faudrait ni les surfaire ni les évaluer trop bas. Quoi qu'il en soit, leur provenance reste bien mystérieuse. N'en peut-on pas juger également de ceux-ci?

Ne dites pas la mort, dites le changement.
Lorsque l'esprit s'enfuit, laissant son corps en bière,

Vers les mondes meilleurs il monte doucement,
Heureux et délivré du poids de la matière.
Il va..., un tourbillon le pousse dans l'espace ;
Il contemple ravi un horizon nouveau
Qui devant le regard se dresse et ne s'efface
Que pour recommencer et renaître plus beau.
Il va..., car il a vu loin du bruit des orages
Dieu qui lui souriait à travers les nuages
Et lui tenait les bras et lui montrait le ciel.
Il va..., toujours meilleur, plus pur, plus magnanime,
Et, sa route finie, dans un élan sublime,
Son cœur s'exhale et tombe aux pieds de l'Éternel.

Le médium, en déchiffrant cette pièce, s'arrêta devant le mot « magnanime » qu'il croyait mal lire, le sens lui en étant inconnu. Je signale ce détail, parce qu'il est l'indication chez lui d'un vocabulaire peu étendu.

Voici, avant de terminer, une poésie qui a presque le mérite d'un impromptu. J'avais en visite chez moi, pour quelques heures, deux personnes éprouvées par un deuil récent et plongées dans le désespoir. Je voulus leur procurer la satisfaction d'une séance.

Venez à nous, vous qui souffrez,
Nous calmons toutes les détresses ;
O vous tous qui désespérez,
Venez, nous sommes la Sagesse.

Venez à nous, vous qui pleurez,
Nous sommes les rayons de flamme
Auxquels vous vous réchaufferez.
Nous apportons la paix aux âmes.

Venez à nous, cœurs malheureux
Dont l'existence fut brisée ;
Vos disparus sont tous aux cieux ;
Venez, nous sommes leur pensée.

Venez, ils vous diront par nous
Combien la terre est morne et froide
Et combien le ciel leur fut doux
En quittant la prison si roide.

Venez, ils vous diront aussi
Que, pour avoir la récompense,
Il faut supporter les soucis
Avec une égale patience.

Venez, ils vous diront encor
Que la mort n'est qu'un grand voyage,
Un dur et magnifique essor
Qui de la terre ouvre la cage.

Venez, ils vous diront enfin
Que c'est le grand devoir de vivre ;
Nul ne doit mourir de chagrin
Et refermer trop tôt le livre
Que tient l'implacable destin.

Ces poésies de Mme Desrosiers sont signées *Jean?* avec un point d'interrogation. Ce Jean, que nous verrons à l'œuvre dans une série de phénomènes malaisément explicables par le subconscient, nous quitta un jour très froissé, les exigences de certains membres du groupe lui ayant déplu. Il fut aussitôt remplacé par un autre Esprit, *Justice*, qui nous donna avec ce titre : « Le mot de la fin », ces vers adaptés à ce départ :

Il n'y a point d'effets sans causes,
Point de visites sans adieux.
Parfois sous les paupières closes
Les yeux voient plus loin et bien mieux.

Il n'y a point d'effets sans causes,
Point de calice exempt de fiel ;
Le papillon grisé de roses,
Enivré, regagne le ciel.

Il passe. A peine s'il se pose,
Le temps de dire son amour ;
Puis, telle une impalpable chose,
Il fuit, envolé sans retour.

Le désincarné solitaire,
Qui descend dans les sombres lieux
Porter la vie et la lumière,
Aspire à remonter aux cieux.

A cet Esprit, à ce bon ange
Qu'il faut d'amour et de bonté
Pour venir plonger dans la fange
Où grouille votre humanité.

Aussi, quand sa mission est faite,
Léger comme au sortir d'un bain,
Il relève bien haut sa tête
Vers le grand ciel toujours serein.

Priez ! Le voilà qui s'élève,
Disparaît dans l'immensité...
Mais dans vos yeux flotte le rêve
Et dans vos cœurs l'éternité.

On s'étonne que des habitants de l'Au-delà, quand ils s'avisent de rimer, ne soient pas au moins à la hauteur des maîtres. La mort, on l'oublie trop, ne fait pas immédiatement de nous des êtres très supérieurs. Nous sommes destinés à évoluer ; il y a, parmi les désincarnés, autant de variétés de caractère et d'intelligence qu'ici bas et Jean, notre intarrissable versificateur, a encore bien des progrès à réaliser. Avez-vous néanmoins rencontré beaucoup de bacheliers capables, même en s'appliquant, de l'éclipser?

(A suivre.) Alfred BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

IV

La loi morale et le problème de la destinée humaine

Une loi morale réellement efficace ne peut donc être établie que si elle se base sur l'hypothèse d'une vie supra-terrestre. Confirmer cette hypothèse, la rendre de plus en plus probable, jusqu'au jour où elle deviendra une vérité indiscutable, tel doit être le but des efforts de tous ceux qui s'intéressent au progrès moral de l'humanité.

Il faut enrayer le progrès de ces doctrines qui suppriment l'espérance, seul refuge des malheureux, et ne connaissent pas d'autre bien que le

(1) Voir *Revues* Mai, Juin et Août.

bien matériel. Mais, pour les combattre, ne nous contentons plus des affirmations dogmatiques, des arguments d'ordre sentimental, ou des abstractions qu'une élite seule peut comprendre. Demandons aux philosophes, qui veulent bien combattre ce bon combat, de descendre des hauteurs embrumées où ils siègent beaucoup trop, et de mettre à la portée des masses, par la plume et par la parole, des idées simples et vivifiantes.

Dès que les hommes ont fait acte d'êtres intelligents, le problème de leur destinée a surgi devant eux. Ils se sont efforcés de répondre aux troublantes questions.... d'où venons-nous? qui sommes-nous? où allons-nous? Aujourd'hui encore, comme au cours des siècles écoulés, les mêmes questions se posent, toujours aussi pressantes. Quel que soit le côté vers lequel se tournent nos méditations, qu'il s'agisse d'études morales ou sociales, de recherches physiques ou biologiques, de sciences naturelles, d'astronomie et même de mathématiques, nous nous heurtons toujours, en dernière analyse, au grand problème de la destinée humaine.

Quand les moralistes et les législateurs s'efforcent d'introduire sur terre, les uns un peu plus de vertu, les autres un peu plus de bien-être, n'arrivent-ils pas, dans l'intimité de leur conscience, à redouter la fragilité de leurs œuvres si elles ne reposent que sur des conceptions bornées à l'horizon étroit de la vie terrestre? Quand les physiciens, les chimistes, les biologistes scrutent la matière inerte ou vivante, s'efforçant de découvrir les lois qui la régissent, n'est-ce pas, en fin de compte, avec l'espoir de pénétrer un peu le secret si profond des fins dernières de l'homme. Quand l'astronome s'enfonce, par la pensée, dans la profondeur des cieux et cherche à lever le coin du voile qui nous cache la nature et la formation des mondes, n'est-ce pas pour essayer de déchiffrer l'énigme de l'univers et de comprendre le rôle que peuvent y jouer les faibles habitants de notre petite planète, entraînée par son soleil dans l'espace infini? Quand le mathématicien, par le seul travail de son esprit, en dehors de toute contingence terrestre, augmente encore la puissance de l'analyse, n'est-ce pas pour ouvrir des perspectives nouvelles sur les hautes destinées de l'esprit humain?

Ainsi tous ceux qui cherchent, tous ceux qui avancent plus ou moins péniblement dans les diverses voies ouvertes par la science, viennent se heurter, consciemment ou inconsciemment, au problème de la destinée humaine. Certains feignent de l'ignorer, beaucoup l'écartent comme inopportun, d'autres acceptent *à priori* les solutions apportées par les dogmes religieux, quelques-uns, enfin, s'efforcent de le résoudre, mais ne dirigent généralement pas leurs efforts dans le sens qui conviendrait pour rendre leurs travaux accessibles aux masses. Ce sont pourtant ces

masses qui ont besoin d'être fixées sur leur destinée. Peu importe qu'une élite arrive à acquérir, sur ce grave sujet, des convictions justifiées : Si ces convictions ne pénètrent pas dans les masses, l'état moral de l'humanité restera ce qu'il est et le véritable progrès social ne s'accomplira pas.

Dans quel sens faut-il donc agir pour donner à ce grand problème de la destinée humaine, le seul qui vraiment nous intéresse tous, auquel tous les autres se rattachent, une solution, sinon complète, du moins approchée, susceptible de procurer aux sociétés modernes ce guide qui leur fait malheureusement défaut. Allons-nous, comme le voudraient tous ceux qui regardent plus volontiers vers le passé que vers l'avenir, travailler à restaurer des dogmes religieux qui, après avoir, pendant tant de siècles, soutenu l'humanité, sont tombés auprès des foules dans un discrédit, que l'on peut regretter, mais que l'on ne saurait contester?

L'expérience d'un passé historique déjà long montre que les grands courants entraînant la pensée humaine peuvent être endigués, mais jamais arrêtés. Le rationalisme est un de ces courants. L'affirmation d'une personnalité, même très haute et très sainte, ne suffit pas à convaincre la majorité des hommes. Une vérité n'est acceptée que si elle se présente à la raison, après examen, discussion et démonstration, avec tous les caractères exigés des vérités d'ordre scientifique.

Ce sont ces caractères qu'il faudrait donner aux dogmes religieux pour les restaurer, et peut-être y arriverait-on, au moins pour quelques-uns d'entre-eux, si on voulait les soumettre à une critique vraiment scientifique, exempte des préjugés que l'atavisme, l'éducation et même l'esprit de parti enracinent dans le cœur de l'homme pour troubler son jugement.

Quoi qu'il en soit, c'est par les religions que furent apportées aux peuples primitifs les premières solutions du problème de la destinée humaine. Ces solutions, généralement simplistes, s'adressaient beaucoup plus à l'imagination qu'à l'intelligence et convenaient à des sociétés encore en enfance. Peu à peu, cependant, certains esprits, moins faciles à satisfaire, éprouvèrent le besoin de creuser davantage le problème des origines, de la nature et des fins de l'homme. Ainsi naquit la philosophie dont l'objet fut manifestement, à l'origine, la recherche d'une explication rationnelle des cosmogonies et des théogonies religieuses. Puis, le sens critique se développant, ce ne fut plus seulement pour les expliquer, mais aussi pour les combattre, que les philosophies surgirent à côté des religions.

A l'origine des civilisations, on voit donc apparaître des dogmes plus ou moins révélés, institués par des personnalités se disant envoyées et inspirées par une autorité supra-terrestre. Ces dogmes, enguirlandés

de fables poétiques, mis, au moins dans leurs parties essentielles, à la portée de tous par des représentations matérielles et par des cérémonies s'adaptant aux mœurs de ces époques lointaines, donnèrent aux hommes, pendant une longue durée, sur le mystère de leur destinée, des explications qui correspondaient à leur développement intellectuel.

D'autre part, dans le cercle restreint des esprits plus avancés, la philosophie apparaissait et se développait progressivement. Mais combien elle ignorait et devait ignorer longtemps les véritables méthodes de recherches! On la voit, presque toujours, procédant par intuition, paraissant même parfois s'inspirer d'une sorte de révélation, pour bâtir des systèmes venant, soit confirmer et compléter, soit démolir et remplacer les dogmes religieux. On a admiré, non sans raison, quelques-uns de ces systèmes, qui témoignent d'une étendue et d'une profondeur de vues saisissantes sur l'univers en général et sur l'humanité en particulier, et auxquels il ne serait peut-être pas inutile de faire, encore aujourd'hui, quelques emprunts. Mais cette philosophie, pour défendre ses idées, employait la dialectique de son temps, accumulait les syllogismes, pour faire sortir de prémisses incertaines des conclusions qu'elle présentait comme des vérités indiscutables. Le temps n'était pas encore venu où l'homme, moins présomptueux, reconnaîtrait que tout ce que la seule science peut lui apprendre, sur l'univers et sur lui-même, se borne à quelques hypothèses qu'il s'efforce chaque jour de rendre de plus en plus probables.

Le Christianisme, à ses débuts, n'appela que peu l'attention des philosophes. Il ouvrait cependant aux hommes de nouveaux horizons et leur donnait des espérances infinies. Mais son dogmatisme s'effaçait devant la rénovation morale et sociale qu'il apportait dans une société profondément troublée et corrompue. Effacement d'ailleurs bien momentané.

Dans cet orient des premiers siècles, où, secoués par le souffle des révolutions qui se préparaient, les esprits s'agitaient dans un grand bouillonnement d'idées, la doctrine nouvelle ne pouvait pas conserver longtemps le caractère presque exclusivement mystique de ses débuts. Elle était nécessairement conduite à définir plus explicitement ses dogmes, pour confondre ses contradicteurs, raffermir ses adeptes et apaiser tous ceux que tourmentait le besoin d'obtenir quelques précisions sur le problème de leur destinée. Puis ces dogmes, précisés, expliqués et coordonnés, formèrent cette théologie qui, pendant une longue suite d'années, allait imposer son autorité aux nations civilisées.

A côté de la théologie, dès le Ve siècle, s'était développée la philosophie chrétienne. La première basée sur la révélation, partait de la foi et

cherchait à la justifier; la seconde, s'appuyant sur les seules forces humaines, partait de la raison et s'efforçait de retrouver la foi. La philosophie ainsi comprise n'était donc qu'un complément de la théologie. Elle avait pour principal objet la démonstration, par le seul raisonnement, des vérités que la théologie considérait comme révélées.

Sa méthode ne s'était d'ailleurs pas améliorée. Elle avait conservé, en l'accentuant même, cette dialectique ancienne qui, en dehors de toute observation, voulait faire jaillir la vérité du cerveau humain. Ce fut, dans le cadre de cette philosophie, que, sauf quelques écarts vite réprimés, se maintinrent, jusqu'à l'époque moderne, tous les esprits cultivés.

Pendant ce temps, les foules ignorantes et dociles s'inclinaient très bas devant les vérités théologiques, mises à leur portée par l'enseignement du catéchisme et les instructions du clergé.

Ainsi, durant une très longue période, la pensée humaine resta dans une dépendance étroite des doctrines religieuses. La solution du problème de la destinée humaine donnée par la théologie, c'est-à-dire par la révélation, était acceptée sans discussion et entraînait un état moral et social, sans doute encore assez barbare, mais formant un ensemble bien homogène, dont on ne saurait contester l'harmonie et même la grandeur.

Dans ces sociétés chrétiennes, tous, du plus élevé jusqu'au plus humble, du plus instruit jusqu'au plus ignorant, avaient la foi, c'est-à-dire la croyance à des vérités révélées dans des circonstances dites surnaturelles et promulguées par une autorité unanimement reconnue.

L'autorité et les miracles, telles furent donc les deux appuis sur lesquels, jusqu'à l'époque moderne, reposèrent toutes les croyances. Jugés pendant longtemps inébranlables, ils ne devaient pourtant pas échapper à cette loi qui refuse toute stabilité aux choses terrestres.

Un jour vint, où quelques esprits impatients de tout joug, se révoltèrent contre cette autorité qui, souvent d'une façon maladroite et inopportune, interdisait, même par la force, toute opinion contraire à la sienne. Le mouvement prit l'extension que l'on sait, et la division se mit parmi les chrétiens. L'un des appuis de l'antique croyance était donc ébranlé. Ce fut l'œuvre des siècles suivants de saper le second. On vit alors une certaine philosophie, totalement dépourvue de scrupules, s'émanciper peu à peu de l'influence religieuse et s'efforcer ensuite de jeter le discrédit sur tout ce qui, dans l'ordre appelé surnaturel, servait de fondement à la foi chrétienne. Ce n'était pas une philosophie savante, cherchant à pénétrer les mystères de la nature et à scruter les profondeurs de l'âme, pour en faire ressortir des clartés nouvelles sur les

destinées humaines. C'était une philosophie légère « à l'usage des gens du monde », dissimulant la faiblesse de ses arguments sous une forme littéraire pleine de séductions, maniant l'ironie, même le sarcasme, avec une maîtrise incontestable, ne négligeant rien de ce qui peut frapper des esprits superficiels, et mêlant aux choses sérieuses beaucoup de plaisanteries, parfois même quelques grossièretés. Pour abattre « la superstition », elle ne perdait pas son temps en recherches approfondies sur l'authenticité des faits extraordinaires révélateurs d'un monde supraterrestre, mais, s'appuyant sur un exégèse très fantaisiste, elle se contentait de ridiculiser et de nier les révélations et les traditions religieuses.

Le terrain sur lequel tombait cette ivraie, était particulièrement bien préparé à la recevoir. Une société légère et frivole, recherchant les bons mots et les paradoxes, éprise d'indépendance et de nouveautés, naturellement portée vers le scepticisme et l'irréligion, était toute préparée à accueillir favorablement cette philosophie superficielle, frondeuse et railleuse, dont Voltaire fut le grand-prêtre. La « libre pensée » se répandit ainsi dans les salons de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, pour envahir plus tard la petite bourgeoisie et s'infiltrer ensuite lentement dans les classes ouvrières et paysannes. Cette invasion très progressive est loin d'être encore complète, mais elle suit toujours son cours et, jusqu'à présent, il ne semble pas que les nombreuses tentatives faites pour l'arrêter aient été vraiment efficaces. La libre pensée, il est vrai, ne trouve plus d'appui dans les hautes classes, mais les adeptes ainsi perdus sont largement remplacés par les recrues faites dans les classes inférieures. Elle règne, en définitive, sur la majorité des hommes. Sous son influence, la vie intellectuelle a subi une transformation profonde.

Quand nous sommes enfants, nos esprits ont besoin, pour se développer, d'un guide qui leur montre la route à suivre, les soutienne dans leur marche, leur apprenne à surmonter les obstacles et à vaincre les résistances qui s'opposent à leur progression. Lorsque nous sommes devenus de jeunes hommes, nous nous hâtons de rompre ces lisières, et nous nous empressons d'abandonner nos guides pour marcher désormais à la lueur de nos propres lumières. Nous nous engageons dans des voies nouvelles, que nous reconnaissons, parfois un peu tard, être sans issue, nous rebroussons chemin pour prendre d'autres directions, nous trébuchons souvent, nous tombons quelquefois, jusqu'au jour où, devenus hommes, mûris par toutes ces expériences, nous arrivons enfin à discerner la véritable voie et à la suivre aussi loin que nos forces nous le permettent, sans nous en laisser détourner.

Tel est le développement de l'individu et tel est aussi le développement de la collectivité. Les sociétés passent également par l'enfance, par

l'adolescence et par l'âge mûr. La floraison de la libre pensée est un des produits de la période d'adolescence de l'humanité. Après être resté pendant de longs siècles sous la férule de ses maîtres, l'esprit humain s'est émancipé et cherche sa voie avec ses propres ressources, en faisant des essais plus ou moins heureux, en s'abandonnant même parfois à des désordres, dont le triste état moral des sociétés actuelles a été la conséquence. Mais un jour viendra, peut-être prochain, où l'humanité, arrivant à son âge mûr, s'engagera dans sa voie définitive et se dirigera, d'une marche assurée, vers un but que la connaissance de sa destinée lui aura permis de préciser.

Pour hâter l'arrivée de ce jour, c'est donc la résolution du problème de notre destinée qu'il nous faut trouver.

Celle que nous donnaient les religions n'est plus acceptée. On repousse toute autorité, et, avec la libre pensée, nous ne sommes plus au temps où « le peuple a plus grande foi et dévotion aux saints du ciel, quand il voit les miracles que Dieu accomplit par eux » (1).

(A suivre.) Général ABAUT.

Il y a médium et médium

Je ne voudrais faire à un homme qui lutte habilement pour gagner sa vie nulle peine, même légère ; mais la façon seule dont il comprend sa tapageuse publicité impose le devoir de mettre au moins en garde un public toujours ignorant, non pas tant contre un spectacle sans doute bien présenté que contre une fâcheuse confusion possible, qu'il faut donc se hâter de dissiper.

C'est de Bénevol que je veux parler, à l'occasion de la série de représentations qu'il inaugure aujourd'hui. Cet ancien forain, qui a un bagout, un toupet et un à-propos quasi prodigieux, s'intitule en effet, dans tous les journaux et sur tous les murs: *Medium spirite et maître des forces inconnues*. Or, je connais son travail — j'allais écrire : son numéro — qui appartient à l'école des Robert-Houdin et Dicksonn, d'une part ; Pickmann et Donato, de l'autre. Ai-je besoin de dire que ses mystères, ses trucs et son brio sont aussi étrangers au domaine du spiritisme (dont il bat monnaie), que n'importe quel tour de cartes? Et je le blâme d'autant plus de tromper ainsi le pauvre populo que son programme, présenté sous sa couleur vraie, c'est-à-dire comme celui d'un bon illu-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1917, page 220.

sionniste qu'il est ne perdrait en rien de son attrait pour les amateurs de passe-passe.

On est dès lors tenté de lui appliquer, à plus d'un demi-siècle de distance, ce que Camille Flammarion écrivait, en 1865, sur les fameux frères Davenport :

« *Aux yeux de la curiosité publique, en mettant sur le compte du surnaturel ces faits de physique occulte qui ressemblent passablement à des tours de prestidigitation, ils paraissent joindre la fourberie à l'insolence. Aux yeux du moraliste qui étudie les actes inexpliqués, ils se mettent, en réduisant leur faculté en valeur financière, au niveau des saltimbanques. D'un côté comme de l'autre ils ont tort. Aussi je condamne à la fois et leur grave erreur de paraître au-dessus de forces dont ils ne sont, au contraire, que les instruments, et le parti vénal qu'ils tirent d'une faculté dont ils ne sont pas maîtres et qu'ils n'ont aucun mérite de posséder.* »

Aujourd'hui, le grand savant et philosophe n'écrirait même plus cette phrase, car ayant mieux étudié les phénomènes si troublants du spiritisme, il doit être persuadé qu'en aucun cas les esprits des désincarnés ne consentiraient à se prêter à de semblables exhibitions publiques et payantes, avec réussite garantie à heure fixée à l'avance. On sait, au contraire, qu'il faut pour avoir des manifestations intéressantes — que ne nie d'ailleurs plus aucun homme de bonne foi, après les expériences concluantes des plus illustres savants du monde — qu'il faut, dis-je, un petit groupe de personnes aussi recueillies que possible.

Car le spiritisme apparaît de plus en plus à la fois comme une science expérimentale et comme une religion véritablement universelle, qui embrassera et réconciliera peut-être toutes les autres. Il commence par démontrer, par prouver à nos sens si limités l'immortalité de l'âme et la survivance, base de toute religion, et il a l'immense mérite d'être le seul à pouvoir satisfaire à la parole de l'Écriture : *Fides sit rationabilis ; rationabile sit obséquium* (que le consentement de la foi soit soumis au contrôle de la raison)! Il console ceux qui pleurent un être cher en leur montrant dans la mort éphémère le prélude d'autres vies qu'il dépend de notre perfectionnement de faire de plus en plus belles et de plus en plus heureuses. Il rajeunit et revivifie le christianisme conventionnel (dont Conan Doyle dit qu'il doit évoluer ou disparaître) en abandonnant le dogme suranné de la chute de l'homme et la barbarie d'un châtiment perpétuel.

En résumé, c'est une doctrine éminemment moralisatrice et séduisante, qu'il est dès lors infiniment triste de voir usurper, galvauder et

prostituer au cirque par un bonisseur, dont la seule franchise est de se déguiser lui-même en romanichel, semblant, par là, tout au moins, ne réclamer que le crédit qu'on peut accorder à un bohémien ou à un charlatan.

Georges ANQUETIL.

Nouvelle invention d'Edison

D'après une interview publiée par B. C. Forbes, dans l'*American Magazine*, A. Edison fait savoir qu'il a mis au point un instrument grâce auquel il espère établir des communications avec les morts. Il compte que son appareil, instrument supersensitif très délicat, pourra enregistrer les impulsions des esprits et les transmettre aux vivants. « J'ai travaillé depuis quelque temps, dit-il, à construire un appareil pour voir s'il est possible aux personnalités qui ont quitté cette terre de communiquer avec nous. S'il est terminé, ce n'est pas par des moyens occultes et mystérieux, tels que ceux qui sont employés par les soi-disants médiums, mais par une méthode scientifique.

« Si l'appareil que je suis en train de construire, conclut-il, peut servir de voie à un nouveau savoir, issu de l'inconnu, nous pourrons être amenés à faire un pas important vers la source cachée de toute la connaissance, en nous approchant plus près de l'intelligence qui dirige tout. »

Le célèbre inventeur cache soigneusement les détails techniques de son invention. Il ne dissimule cependant pas qu'il a été mis sur la voie par le développement des communications dans l'espace grâce, à des agents intangibles.

Edison prévoit d'immenses progrès dans le domaine de l'électricité, elle sera employée à des milliers d'usages que nous sommes loin de soupçonner aujourd'hui.

Revues et Journaux

Le Mercure de France (15 août) publie, dans sa Chronique scientifique, une étude du professeur Ziegler : « La mémoire du chien. » Ziegler est un savant réputé, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'Université de Stuttgard, où il se livre à une minutieuse analyse des

faits et gestes des animaux. Voici comment il s'exprime au sujet des manifestations d'Elberfeld et de Mannheim : « Après m'être assuré que les chevaux d'Elberfeld et le chien de Mannheim sont effectivement capables, de par leur propre raison, de lire et de calculer, je considère que c'est mon devoir de savant de soutenir, par la parole et par la plume, le bien fondé de ces nouvelles observations, bien que je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y a à faire reconnaître en science des découvertes qui sont en contradiction avec les opinions admises.

Le Petit Marseillais annonce le passage à Marseille du célèbre romancier Sir Arthur Conan Doyle, bien connu aussi par ses ouvrages sur le spiritisme. Le voyage qu'il effectue en ce moment se rattache précisément à cette question. Accompagné de sa famille, il part pour la Nouvelle-Zélande et l'Australie où il se propose de donner des conférences spirites, notamment à Melbourne et à Sydney.

Psychic-Magazine continue l'intéressante publication des réponses reçues sur son enquête : « Croyez-vous à la survivance de l'âme? » G. Fabius de Champville, dans un bel article, répond affirmativement et conclut : Le spiritisme, conséquence de la survivance scientifique de l'âme, n'est qu'ébauché. C'est un ensemble dont l'analyse est appelée à stupéfier nos descendants et à éclairer l'humanité et la création d'une splendide, réconfortante et généreuse lumière. »

Le numéro de juillet publie l'opinion autorisée de Léon Denis. Il constate que le spiritisme ne combat aucune religion mais les complète, les féconde et les rend plus vivantes en leur fournissant les preuves de la vie future, de la sanction des actes et de l'existence d'un principe de justice dans l'univers. Le spiritisme est bâti sur un roc. Les preuves abondent de plus en plus et le jour s'approche où la science affirmera la survivance et la manifestation des âmes des morts comme une loi de la nature.

Chronique Étrangère

L'abondance des matières nous imposant, ce mois-ci, de réduire quelque peu les proportions de cette chronique, nous n'y ferons figurer qu'un certain nombre de *faits* signalés par nos confrères de l'étranger, à l'exclusion de tout commentaire. Toutefois, nous croyons nécessaire, au premier mot, d'observer que les phénomènes spirites se faisant de plus en plus nombreux dans le monde, il devient plus indispensable que

jamais d'exercer, en ce qui les concerne, le contrôle le plus rigoureux et, pour ce qui a trait à leur publication, de n'en tenir compte, vraiment, que si toutes les garanties d'exactitude et de probité sont réunies. C'est avec un sentiment de regret que, parfois, dans certaines revues de l'étranger, nous voyons affirmer l'authenticité de manifestations qui, par l'importance des résultats qu'elles semblent apporter, mériteraient d'être accréditées par des témoignages indiscutables. Il n'en va pas toujours ainsi et il faut le déplorer. Le tout n'est pas d'accumuler les expériences, pour démontrer à tout prix la vérité du spiritisme. Cette vérité est reconnue, indéniable. L'essentiel est de la confirmer avec la plus grande sévérité scientifique pour faire taire, par la force de l'évidence, ceux qui n'en ont pas encore admis la réalité parmi les hommes. Nous ne nous permettons certes pas d'adresser un reproche aux organes qui publient, peut-être trop à la légère, des résultats de séances propres à faire douter les sceptiques et même les autres. Nous leur donnons simplement le conseil de ne pas oublier que le spiritisme, au point d'avance et de prospérité où il en est, peut et doit remporter ses victoires d'autant qu'il sera inexorable envers lui-même et que son progrès reste inséparable de la scrupuleuse application des contrôles de la science, dans le magnifique et illimité laboratoire de l'Esprit.



Le *Progressive Thinker* (7 août) relate l'épisode suivant, dont le célèbre auteur de *Quo Vadis*, H. Sienkiewicz, fut le héros et qui est emprunté à un recueil de souvenirs de Anton Niedermeier. C'est Sienkiewicz qui parle : « Séjournant à Biarritz, j'y rencontrai une jeune anglaise avec laquelle j'eus de fréquentes conversations sur le spiritisme.

« Après l'un de ces entretiens, un soir, je vais me reposer et je rêve que, devant une haute maison, je vois un corbillard derrière lequel se tient un jeune homme, blond, aux yeux très clair, et portant un habit bleu à boutons de métal. Ce rêve m'obsède plusieurs nuits de suite. J'en suis troublé et énervé. Quelques semaines plus tard, je vais à Paris. Ma jeune amie anglaise est déjà arrivée à l'hôtel où je descends. Le lendemain, comme je vais pour prendre l'ascenseur et descendre au rez-de-chaussée, je vois tout-à-coup devant moi le groom préposé au service du lift : c'est toute l'image du boy qui m'est apparu plusieurs fois en rêve. Pour m'inviter à entrer, il a le même geste que celui qui me priait d'entrer dans le corbillard. Cela suffit à me décider à descendre à pied par l'escalier. Anxieux, je me jette dans la salle de lecture. Et après quelques

minutes, c'est un fracas épouvantable. Je suis si effrayé que je perds connaissance. Quand je reviens à moi, je vois plusieurs corps étendus dans le vestibule. L'ascenseur venait de se briser dans une chute horrible : le corps du groom de l'ascenseur-corbillard était parmi ceux des morts. »

Dans un précédent numéro (24 juillet), le *Progressive Thinker* publie des faits encore mal connus dans le monde et relatifs à des manifestations spirites contemporaines des phénomènes Fox qui inaugurent les expériences du spiritisme moderne. Il faudrait pouvoir dire tout au long l'histoire de ces deux jumeaux, les fils Andrew et Willie Potts, de Harrisburg (Pensylvanie), dont la médiumnité provoquait des phénomènes tels que le rejet de lourdes bûches hors du coffre à bois, le renversement de vases pleins d'eau, la substitution d'un tableau à un autre dans des cadres suspendus au mur, le dessin de portraits en couleur sur des papiers pourtant soigneusement enroulés, le transfert de menus objets d'un point à l'autre de la ville, l'apport de fleurs aux séances. Cette relation à laquelle le recul du temps donne un caractère historique est fort remarquable.

O Jornal relate un fait très apparenté avec des faits analogues plusieurs fois signalés. Dans la même nuit, à six heures moins le quart du matin, un médecin et un pharmacien de Rio-de-Janeiro sont réveillés par des coups violents frappés à leur porte. Ils vont ouvrir et ne trouvent personne. A huit heures, le médecin va chez le pharmacien pour lui raconter l'étrange aventure. « J'en ai autant à votre service », lui répond le pharmacien. Et quelqu'un entre qui leur annonce la mort du violoniste Nivot, leur ami commun. Nivot est mort à six heures moins le quart exactement.

O Clarim (Mattao) extrait, d'un procès-verbal de séance, le fait que l'Esprit, parlant à tous les assistants, s'obstine à ne rien dire à deux d'entre eux. Questionné à ce sujet, il répond qu'il ne peut pas converser avec ces gens, dont l'un maltraite une orpheline qui vit chez lui et dont l'autre a le tort de battre sa femme. Les deux « accusés » pâlissent, mais, pressés de s'expliquer, de se défendre, ils doivent bien reconnaître que l'Esprit a dit la vérité. Et ils promettent de se corriger, à l'avenir.

La femme d'un officier anglais servant aux Indes, revient, avec sa mère et sa petite fille en Angleterre, car le climat colonial lui est mauvais. Elle s'installe dans une pension de famille du pays de Galles où demeure la femme d'un autre officier, également aux Indes. L'infortunée est très malade : c'est un véritable squelette. La petite fille a pitié d'elle, va lui faire la lecture, essaye de la distraire. Il lui faut, un jour, se

séparer d'elle pour aller en pension dans une ville voisine. Quelques semaines plus tard, la malade meurt. Aux vacances, l'enfant revient chez sa mère et, pendant la première nuit, elle voit, près du lit, sa pauvre amie défunte, aussi décharnée que de son vivant, mais, cette fois, *souriant*, ce qui ne lui arrivait jamais. Elle s'éveille, dit son rêve à sa mère qui l'invite à se rendormir. Et à deux reprises, la vision l'obsède encore. Chaque fois, elle en prévient sa mère. Le jour venu, on s'étonne que la bonne grand'maman, à sept heures, ne soit pas encore sortie de sa chambre, bien qu'elle en ait l'habitude ponctuelle. On entre chez elle et on la trouve encore au lit, très troublée : « Je suis vraiment toute bouleversée, dit-elle. Cette nuit, par trois fois, la malheureuse qui demeurait en bas et qui est morte il y a quelques mois, m'est apparue, *toute souriante*, et c'est en vérité une chose extraordinaire ». Il y avait eu absolue concordance entre la vision de l'enfant et celle de la grand-mère. *(Occult Review*, août.)

A Camden (États-Unis), le médium Andy, entrancé par l'esprit d'un nommé Patrick, soudainement disparu du pays depuis quelques années, révèle que ce Patrick, se baignant un soir dans la rivière Susquehana, en un lieu solitaire, s'est noyé et que son corps peut être retrouvé à une place désignée. Vérification faite, sous une épaisse couche de vase, on retrouve en effet le crâne de Patrick et quelques ossements. Il est à noter que le médium Andy ne sait point nager et qu'il n'a pu, par lui-même, aller explorer le fond de la rivière, pour machiner une mystification. *(Progressive Thinker*, 31 juillet).

La revue *Light* (7 août) fournit de curieux renseignements sur la possibilité que l'on a de vérifier l'état de santé d'un individu en observant la couleur de son *aura*. L'auteur estime que le temps est proche où le seul examen de l'*aura* permettra de diagnostiquer l'état de santé morale et physique de tout être. Cette étude, bien conduite, peut aboutir à des résultats aussi fondés que ceux de la phrénologie et de la physiognomonie. Toute altération du corps ou de l'esprit correspond à une altération de l'aura. Il est certain que l'établissement d'un « prisme de diagnostic » n'est pas aisé, mais c'est une science à développer : elle est capable d'avenir. — Dans un ordre d'idées à peu près analogue, *Light* (même numéro) mentionne l'expérience photographique du Dr Titus Bull, ami de feu Hyslop. Dans l'obscurité complète, Bull a appliqué derrière la tête d'un sujet une plaque sensible et a obtenu après deux heures de pose une photographie du cerveau, montrant nettement la cause physiologique d'une maladie hypothétiquement diagnostiquée. Bull explique que ce résultat a pu être obtenu par la « lumière inté-

rieure », dite *aura*. Sur la plaque, autour de la photographie proprement dite, flotte une sorte de brouillard blanchâtre, assimilable à celui dont paraissent souvent composés les visages des fantômes. Point n'est besoin d'expliquer aux lecteurs spirites le rôle que tient cet électroplasme dans la formation des apparitions.

Light (21 août) parle d'une expérience photographique où un esprit employa une ruse singulière pour bien prouver qu'il ne s'agissait pas d'une photographie de la pensée, mais d'une image directement reproduite d'après un modèle de l'Au-delà. Sa petite fille étant morte, un père va chez un médium avec un lot de plaques et espère obtenir l'effigie de la chère disparue. En développant, quelle n'est pas sa surprise de voir, sur la seule plaque impressionnée, le portrait d'un fils qui est mort plusieurs années auparavant. L'esprit de ce défunt qui s'est substitué à la petite fille attendue fait savoir qu'il a pris cette décision pour fournir une preuve évidente que la photographie obtenue n'était pas celle de la pensée du père évoquant sa fillette. Et la petite morte, questionnée à son tour, de dire : « Mon frère a fait cela sans me prévenir. Je me tenais bien sage devant l'appareil, confiante que je serais photographiée. Et c'est Alfred (le frère) qui a pris ma place, bien que vous ne pensiez pas à lui. »

Dans le même numéro, *Light* commente le cas saisissant des fils de Mme Chapman. Cette dame habite l'Australie. Elle a perdu deux fils à la guerre. Elle lit *Raymond* de sir Oliver Lodge et, aussitôt, écrit à l'auteur, à Londres, en lui envoyant de courtes lettres rédigées par ses enfants sur le front. Elle lui dit qu'elle espère qu'avec ces reliques des morts quelque médium pourra les évoquer. Sir Oliver Lodge remet les documents au médium Mme Gillepsie. D'abord, les tentatives sont infructueuses, puis le 15 avril 1918, aidée par une autre médium, appelée Miss Naomi Bacon, Mme Gillepsie reçoit la visite des esprits attendus. Ils donnent leurs noms, des détails sur leur mort, sur leurs occupations pendant la vie. Mme Chapmann, renseignée de ces faits, écrit d'Australie, le 14 juillet 1918, pour remercier et pour dire qu'elle espère qu'on « en saura davantage ». Les détails fournis sont exacts, ajoute-t-elle, sauf quelques légères erreurs. Le 5 novembre 1918, nouvelle séance à Londres. Cette fois, les précisions abondent : sur un anneau d'or appartenant à l'un des fils et gravé de noms qui sont donnés par le médium, sur une avance d'argent faite à l'un des « garçons » par un oncle généreux, sur des livres placés à tel et tel rayon de bibliothèque, là-bas, en Australie, au foyer familial. En mars 1919, Mme Chapman fait savoir que toutes les révélations sont exactes.

Nous terminons cette chronique par le passage suivant, emprunté à un sermon récemment prononcé par le Rév. H. C. Orr, nouvellement nommé vicaire de l'Église de Tous les Saints, à Grimsby : « Mon Dieu, dites à nos chers morts combien nous les aimons et combien ils nous manquent, combien le temps nous semblera long avant de les revoir. *S'il y a des moyens grâce auxquels ils puissent venir à nous, accordez-leur d'être nos gardes et nos guides et tolérez que, par quelque preuve, nous les sentions tout auprès de nous, dans la mesure que le permet votre Loi.* » Il y a évidemment quelque chose de changé dans les paroles que les membres de l'Église adressent aux fidèles.

M. Cassiopée.

Échos des Sociétés

Nous avons le plaisir d'annoncer la constitution de la *Société d'études psychiques, scientifiques et morales de Sidi-Bel-Abbès* (Algérie).

Le bureau a été constitué comme suit : M. Mira, président ; M. Contraire, vice-président : Mlle Praden, vice-présidente, M. Mazoyer, administrateur ; M. Ben-Hamon, secrétaire-trésorier ; M. Lizonnat, secrétaire-adjoint ; M. Schelouch, bibliothécaire.

Une bibliothèque a été créée.

Nous souhaitons une fraternelle et cordiale bienvenue à la nouvelle Société. Dirigée par des personnes d'élite, l'avenir s'ouvre prospère et plein de promesses devant elle.

La Société spirite de Lyon pour l'œuvre de la crèche nous adresse, avec prière de publier, le procès-verbal de son Assemblée générale annuelle :

Le dimanche 20 juin, la Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche, s'est réunie pour célébrer son seizième anniversaire.

Mlle Monin ouvre la séance par un appel à Dieu et à nos Protecteurs ; elle lit une lettre de M. Henri Regnault, s'excusant de ne pouvoir assister à notre réunion, il est de cœur avec nous et envoie un salut fraternel à tous les sociétaires de la Crèche.

Mlle Malosse lit un enseignement de nos Protecteurs où ils nous engagent à porter souvent nos pensées bienfaisantes sur ces chers petits, pour demander à Dieu l'aide et l'assistance qui leur sont nécessaires. Ils nous assurent que nos bonnes pensées seront efficaces, car elles ont

leur répercussion dans l'espace et elles nous apportent des éléments en rapport avec nos appels.

Mlle V. Meiffre, secrétaire, nous donne connaissance du procès-verbal de l'Assemblée générale du 1er juin 1919.

M. Malosse, Trésorier, lit le compte rendu moral et financier. Il remercie ceux qui nous ont aidés dans notre vente de charité du 9 mai, et fait connaître comment l'Œuvre de la Crèche a été fondée et comment elle fonctionne.

M. Achard, nous charma quelques instants, par la lecture d'un sonnet dédié aux enfants de la Crèche, et celle d'un chapitre du livre « Tout est là » de V. Marchal : « S'aimer, c'est se supporter ». Ces quelques pages, d'une si haute portée morale, pénétrèrent tous les cœurs et leur procurèrent une douce émotion.

Mlle Monin prend la parole sous l'inspiration de Mme Stéphen, l'une des fondatrices de la Crèche, qui en termes émus, nous donne des conseils de vraie fraternité. Il faut, nous dit-elle, être aimable envers tous nos frères, et plus encore envers ceux qui nous sont le moins sympathiques, afin de les attirer à nous pour nous faire aimer d'eux. L'amabilité est un aimant qui attire tous les cœurs et prédispose les âmes à l'amour, en les conduisant à la fraternité.

M. Sausse, en quelques paroles, remercie Mlle Monin et Mme C. Allemand du concours dévoué et désintéressé qu'elles apportent à l'Œuvre de la Crèche. Puis Mlle Monin lève la séance en nous donnant rendez-vous à l'année prochaine.

Nous recommandons cette belle œuvre à tous nos frères en croyance. Il est à souhaiter que, dans d'autres grands centres spirites, on suive l'exemple de Lyon.

Institut Métapsychique International. — Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que l'Institut métapsychique international vient d'inaugurer la publication de son important bulletin, contenant : un exposé de ses principales expériences ; un compte rendu du psychisme dans le monde entier et les nouvelles découvertes de la science métapsychique. Ce bulletin, dont le premier numéro porte la date d'octobre 1920, paraîtra tous les deux mois. (Prix : 6 fr. le numéro.) Alcan, éditeur. Les adhérents de l'Institut le recevront gratuitement. (Voir l'annonce dans la *Revue* pour les conditions d'adhésion.)

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS — IMP. DUBREUIL. FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.

63e ANNÉE NOVEMBRE 1920



Les apparitions immatérielles de vivants

Les apparitions de morts constituent l'une des bases essentielles des témoignages de survivance. Leur étude doit être logiquement précédée par celle des doubles de vivants, comme nous l'avons fait dans notre dernier article. Les doubles que nous avons passés en revue étaient inconsciemment et involontairement formés ; mais nous avons laissé entendre que la volonté humaine peut en créer. C'est là un fait important au point de vue de nos connaissances psychiques générales. Nous nous proposons d'examiner aujourd'hui ces apparitions expérimentales produites par la volonté.

Les lecteurs de *La Mort et son Mystère* ont pu remarquer (à la p. 152) l'exemple si curieux de Mme Russell, femme de l'inspecteur de l'Instruction publique à Bombay, désirant apparaître à une de ses sœurs, en Allemagne (elle habitait alors l'Écosse) et lui apparaissant, en effet, à la stupéfaction de celle-ci. Déjà aussi les lecteurs d'*Uranie* ont pu remarquer (p. 219) l'apparition expérimentale volontaire du pasteur Godfrey

à une dame de ses amies. Nous allons avoir sous les yeux d'autres exemples non moins exactement constatés que ceux que nous connaissons déjà.

Parmi les expériences de dédoublement dont j'ai connu personnellement les auteurs, je signalerai celles de Mlle Alma Hœmmerlé, fille de mon amie Mme Agathe Hœmmerlé, la traductrice des ouvrages de Charles du Prel. Elle était alors âgée de dix-huit ans, et c'est elle-même qui a rédigé la relation que voici :

I. — « Ma première expérience a eu lieu à Kherson (Russie méridionale) où mon frère terminait ses études au gymnase. Ses amis de classe fréquentaient notre maison, et comme ma mère s'occupait de questions psychiques qui nous intéressaient tous, nous résolûmes, un soir, de faire une expérience.

» En conséquence, nous fixâmes l'heure à laquelle deux de ces jeunes gens, M. Stankewitch et M. Serboff, tâcheraient d'envoyer le lendemain leur double vers nous : l'un à 11 heures du soir, l'autre à 11 heures et demie. Nous réglâmes nos montres et il fut convenu que M. Stankewitch irait trouver mon frère dans sa chambre à coucher, tandis que M. Serboff se montrerait au salon.

» Le lendemain soir, ma sœur Irma s'assit dans la salle à manger d'où elle pouvait voir la porte ouverte donnant dans le salon. Mon frère, comme il était convenu, resta dans sa chambre et s'étendit sur son lit pour pouvoir mieux concentrer son attention sur le phénomène qu'il attendait. La chambre à coucher était attenante à la salle à manger.

» Après avoir été un moment auprès de ma sœur, j'entrai dans la chambre de mon frère et, m'accoudant sur la rampe au pied de son lit, je lui demandai quelle heure il était. Il tira sa montre et me dit qu'il était juste 11 heures. La lampe de suspension brûlant dans la salle à manger donnait assez de clarté dans la chambre à coucher pour pouvoir distinguer les objets. Au même instant, je sentis quelque chose qui me poussait l'épaule et je vis à côté de moi la forme très distincte de M. Stankewitch ; je pouvais distinguer son uniforme foncé avec les boutons en métal blanc. En même temps mon frère me dit : « Le voilà auprès de toi ». — « L'as-tu vu? », ajouta-t-il presque aussitôt ; car, après la première question l'apparition avait disparu.

» Ma sœur, nous entendant parler, s'approcha de nous en disant qu'elle venait de voir M. Stankewitch entrer par la porte du salon, passer auprès de la table dans la salle à manger et puis disparaître à ses yeux. Elle l'avait vu aussi en uniforme et avait pu distinguer les boutons en métal blanc.

» Immédiatement après, nous entrâmes tous les trois au salon, qui était éclairé par la lampe de la salle à manger, pour attendre l'apparition de M. Serboff. Il ne vint que vers minuit. Cette apparition nous sembla

plus pâle que la précédente et moins distincte. Il entra par l'antichambre au salon où il s'arrêta un moment près de la porte, s'avançant tantôt à droite vers un des corps de bibliothèque, tantôt à gauche vers l'autre ; puis il disparut subitement. Nous gardâmes encore le silence quelque temps, croyant qu'il réapparaîtrait, mais ce fut en vain.

» Mon frère inscrivit alors en détail sur deux feuilles le résultat des expériences, les mit sous enveloppes et les cacheta. Le lendemain, au gymnase, il demanda à ses deux amis s'ils n'avaient pas oublié leur promesse. Ils racontèrent aussitôt, devant leurs camarades, tous les détails qui correspondaient exactement à tout ce que mon frère avait inscrit. Alors il leur remit les enveloppes cachetées qui furent ouvertes et dont le contenu fut lu à haute voix devant toute la classe. En ce qui le concernait, M. Serboff dit qu'au moment d'entrer au salon, il était indécis relativement à l'armoire dont il voulait s'approcher, car il avait eu l'intention d'ouvrir la bibliothèque et d'y prendre un livre ; mais il perdit la force de concentration et revint à lui. Se sentant trop fatigué, il ne put recommencer l'expérience ».

Cette expérience est fort intéressante et l'eut été davantage encore si les observateurs n'avaient pas été avertis de l'essai qui allait être tenté, et avaient été seulement invités à prêter attention aux phénomènes qui pourraient se produire dans la soirée.

La suivante offre précisément ce caractère d'imprévu qui rehausse sa valeur :

II. — « Ma sœur Irma alla passer quelques jours à la campagne, auprès d'une de nos amies, pendant que je restais avec mes parents. C'était la première fois que je me séparais de ma sœur jumelle ; et, comme son absence m'était très pénible, je résolus d'aller voir ce qu'elle faisait.

» Il était 11 heures du soir, et j'étais couchée. Bientôt, je me vis dans la chambre qu'elle partageait avec notre amie, et j'aperçus ma sœur couchée dans son lit, un livre à la main et lisant à la lueur d'une lampe munie d'un abat-jour vert. Elle sentit ma présence, releva les yeux et m'aperçut debout près du poêle. Lorsque je vis qu'elle me regardait, je tâchai de me cacher derrière le poêle, dans la crainte qu'elle ne s'effrayât de l'apparition, n'étant pas sûre qu'elle me reconnaîtrait.

» Le lendemain, je lui écrivis les détails que je viens de relater et je reçus une lettre, datée du même jour, me disant qu'elle m'avait vue la veille, à 11 heures du soir, auprès du poêle.

» Ma sœur et moi nous avons renouvelé plusieurs fois cette expérience ; mais elle ne réussit pas toujours. »

III. — « Un soir, me trouvant dans la famille Spechnieff, où il y a quatre sœurs qui sont mes amies, l'aînée, Anna, dit, d'un air soucieux, que son frère (qui était officier et qui devait partir le lendemain pour

Vladivostok) venait d'être pris subitement d'un fort accès de fièvre. Voyant mes amies si inquiètes, je résolus, en rentrant chez moi, de tâcher de guérir le malade par suggestion mentale.

» Je me vis alors transportée dans la chambre du malade ; je le fixai en employant toute ma volonté, lui suggérant mentalement une guérison complète. Quand, le lendemain, j'allai visiter mes amies pour leur demander des nouvelles de leur frère, Anna me dit qu'il était parti bien portant et qu'il lui avait dit, le matin même, qu'il avait eu pendant la nuit une apparition : il m'avait vue au fond de la chambre ; il avait ressenti par ma présence une influence calmante et au même instant la fièvre l'avait quitté ».

IV. — « Un de mes cousins, qui s'intéressait beaucoup à la psychologie, a fait de nombreuses expériences de dédoublement.

» Nous passions quelques jours à la campagne chez ma tante. Un soir voulant savoir si elle s'apercevait de ma présence, je résolus d'aller la voir sans l'avertir d'avance.

» Nous habitions l'aile droite, au fond de la cour. Sa chambre était située au rez-de-chaussée et je voulais entrer par la fenêtre qui donnait dans la cour. J'essayai d'abord d'ouvrir le volet, ce qui ne me réussit pas ; je résolus alors d'entrer par un simple acte de ma volonté. Le bruit que j'avais fait en essayant d'ouvrir le volet réveilla ma cousine qui sauta du lit pour aller voir ce que cela pouvait être. Elle me vit devant elle et, se doutant de mon intention, se tranquillisa. Le lendemain, elle me fit part de son étonnement d'avoir pu constater que le corps astral avait la faculté de mouvoir les objets ».

Alma Hœmmerlé.

Mon ami de Rochas ayant magnétisé Mlle Hœmmerlé, lors d'un voyage à Paris, supposa que l'expérience pourrait peut-être réussir entre la Suède (où se trouvait alors le sujet) et la France ; mais il ne vit rien au jour et à l'heure convenus.

Les magnétiseurs, le baron Dupotet, entr'autres, signalent toutefois un grand nombre d'expériences de ce genre qui ont réussi.

Le docteur Charpignon cite le fait suivant dans son ouvrage *Physiologie, Médecine et Métaphysique du magnétisme :*

« Une fois, une de nos somnambules (d'Orléans) désira, dans un de ses somnambulismes, aller voir sa sœur qui était à Blois. Elle connaissait la route et la suivit mentalement.

« — Tiens, s'écria-t-elle, où va donc M. Jouanneau?

« — Où êtes-vous donc?

« — Je suis à Meung, vers les Mauves, et je rencontre M. Jouanneau tout endimanché, qui va sans doute dîner à quelque château.

« Puis elle continua son voyage.

« Or la personne qui s'était offerte spontanément à la vue de la som-

nambule était un habitant de Meung, connu de plusieurs personnes présentes, et on lui écrivit immédiatement pour savoir de lui s'il était vraiment en promenade dans l'endroit désigné à l'heure indiquée.

« La réponse confirma minutieusement ce qu'avait dit Mlle Céline.

« Que de réflexions ! que d'études psychologiques dans un fait si fortuitement produit! La vision de cette somnambule n'avait pas *bondi*, comme cela s'observe si souvent, à l'endroit désiré ; elle avait *parcouru toute la distance* d'Orléans à Blois et avait vu, dans ce rapide voyage, ce qui pouvait attirer son attention. »

Pour en revenir aux expériences de Mlles Hœmmerlé, que je connais personnellement, ainsi que leur mère, et dont la sincérité ne peut faire aucun doute, je citerai une lettre déjà ancienne (avril 1899).

« Mes filles, m'écrivait Mme Hœmmerlé, étaient à Odessa chez nos cousins. Un jour, leur cousine leur annonça que le docteur Morville, le médecin et l'ami de mes parents, et leur compatriote (danois) venait de mourir et que l'enterrement aurait lieu le lendemain. Elles n'étaient pas allées le voir depuis leur arrivée, ce qui leur fit de la peine, car elles l'aimaient bien, l'ayant vu si dévoué auprès de leur grand'mère durant sa dernière maladie. Elles regrettaient de ne pouvoir assister à l'enterrement parce qu'elles avaient accepté une invitation pour un grand dîner de fiançailles chez une de leurs amies. La nuit suivante, Alma se réveille et voit devant son lit le docteur Morville en uniforme (il était médecin militaire) tel qu'elle se rappelait l'avoir vu chez sa grand'mère. Il la regardait d'un air doux et aimable, et lui dit en danois : « N'est-ce pas que vous viendrez (demain) à mon enterrement? » Sur quoi elle répondit sans frayeur ni sans éprouver le moindre malaise : « Certainement ». Alors, il lui fit en souriant un signe d'adieu de la main et disparut. Lorsqu'il fut parti, elle voulut s'assurer qu'elle était bien éveillée et regarda la fenêtre, où elle vit, par la fente, le clair de lune percer. Irma s'étant réveillée, lui demanda si elle ne dormait pas, et sur sa réponse négative, lui dit : « Tu sais, je crois que nous devrions quand même aller à l'enterrement du docteur Morville demain, il a été si bon pour grand'maman ». Alma alors lui raconta sa vision. Sa sœur lui déclara qu'elle n'avait rien vu, mais qu'elle avait eu la sensation de sa présence. Elles allèrent, naturellement, à l'enterrement, et en entrant dans la chambre mortuaire Alma vit le défunt habillé exactement de l'uniforme qu'elle lui avait vu en cette apparition, avec la même expression douce et calme sur ses traits. »

On peut, sans doute, toujours penser à des hallucinations possibles. Mais cette hypothèse est des plus improbables ici, étant donné que les deux sœurs jumelles sont connues et appréciées pour leurs facultés sensitives spéciales.

Nous avons parlé, tout à l'heure, des expériences du colonel de Rochas. L'espace nous manque ici pour en exposer même une partie, et je ne puis

que renvoyer le lecteur curieux de les connaître aux ouvrages spéciaux de cet ingénieux expérimentateur et de ses émules (1). Que l'être humain ait un double fluidique qui puisse, en certaines conditions, devenir apparent et tangible, c'est ce dont on ne peut plus douter. En dehors du corps, matériel grossier, l'homme possède un autre corps, invisible, pouvant se détacher du premier, possédant des forces qui lui sont propres, qu'il peut augmenter en empruntant des éléments divers. C'est le double, le *Ka* représenté dans les hypogées d'Egypte, le périsprit, corps spirituel de saint Paul, corps astral des théosophes. Ce double paraît n'être pas nécessairement une image du corps visible : dans les expériences de Crookes, le fantôme Katie King différait sensiblement du médium Florence Cook, par sa taille, par sa chevelure, par les battements de son cœur (2), et dans mes expériences avec Eusapia Paladino, le prétendu John King était un homme, dont j'ai, un jour, distingué la silhouette (3). On parle aussi d'un « corps éthérique » qui ne serait pas le corps astral. Tout cela est à étudier, à discuter, à analyser, par l'observation et par l'expérience.

Les faits sont nombreux et variés. En voici encore quelques-uns.

L'expérience suivante est particulièrement digne d'attention en ce sens qu'elle a été certifiée par plusieurs témoins (4).

Un dimanche soir de novembre 1881, écrit le narrateur, je venais le lire un ouvrage où l'on mettait en évidence la puissance de la volonté. Je pris soudain la ferme résolution de faire tous mes efforts pour apparaître moi-même au second étage d'une maison située 22, Hogarth Road, Kensington. Dans une chambre où couchaient deux personnes de ma connaissance, Mlles Vérity, âgées de vingt-cinq et onze ans. Je demeurais à ce moment 22, Kildare Gardens, à une distance de 50 kilomètres, et je n'avais pas parlé de l'expérience que j'allais tenter à aucune de ces deux personnes, par la simple raison que l'idée ne m'en vint que ce dimanche soir en allant me coucher. Je projetai ma volonté à une heure du matin, très décidé à manifester ma présence.

Le jeudi suivant, j'allai voir ces dames, et au cours de notre conversation (et sans que j'eusse fait aucune allusion à ce que j'avais essayé) l'aînée me raconta que le dimanche précédent, dans la nuit, elle m'avait aperçu debout près de son lit et en avait été très effrayée, que l'apparition s'étant avancée vers elle, elle avait crié et éveillé sa petit sœur qui m'avait vu aussi.

Je lui demandai si elle était bien réveillée à ce moment, elle m'affirma

(1) A. DE ROCHAS : *L'Extériorisation de la Sensibilité*, Paris, 1908 ; H. DURVILLE, *Le Fantôme des vivants*, Paris, 1909 ; GEORGES DE DUBOR, *Les Mystères de l'Hypnose*, Paris, 1920. — Voir aussi G. DELANNE, *Les Apparitions matérialisées des vivants et des morts*, Paris, 1909 ; LEADBEATER, *L'autre côté de la Mort*, Paris, 1910 ; A. PRIMOT, *La Psychologie d'une conversion*, Paris, 1914.
(2) *Les Forces naturelles inconnues*, p. 460.
(3) *Les Forces naturelles inconnues*, p. 101.
(4) *Phlantasms of the Living*, tome I, p. 104. *Hallucinations télépathiques*, p. 38.

très nettement qu'elle l'était. — « A quelle heure, ajoutai-je? — « Vers une heure du matin ».

Sur ma demande, cette demoiselle écrivit son récit de l'événement et signa.

C'était la première fois que j'essayais une expérience de ce genre et son plein et entier succès me frappa beaucoup.

Ce n'est pas seulement ma volonté que j'avais fortement tendue, car j'avais conscience aussi d'une influence mystérieuse qui circulait dans tout mon être et j'avais l'impression d'exercer une force que je n'avais pas encore connue jusque là.

Mlle Vérity a raconté l'événement dans les termes suivants :

« Je vis distinctement M. B ... dans ma chambre vers une heure du matin. J'étais entièrement éveillée et très éveillée ; mes cris réveillèrent ma sœur, qui vit aussi l'apparition. Trois jours après, j'eus l'occasion de raconter à notre ami ce qui m'était arrivé. Je ne me remis qu'au bout de quelque temps de l'émotion que j'en avais éprouvée et j'en garde un souvenir si vif qu'il ne peut s'effacer de ma mémoire ».

L. S. Vérity ».

La jeune sœur écrivit à son tour :

« Je me rappelle de l'événement que raconte ma sœur. Son récit est tout à fait exact. J'ai vu l'apparition qu'elle voyait au même moment et dans les mêmes circonstances. »

« E. E. Vérity ».

Une troisième personne encore, Mlle A. S. Vérity a donné de son côté une confirmation analogue. Ses deux sœurs lui avaient annoncé qu'elles avaient vu leur ami, en tenue de soirée.

Ces quatre témoignages différents ne permettent pas de révoquer en doute cette expérience. Une enquête spéciale de la Société anglaise de recherches psychiques, en a, d'autre part, démontré la parfaite authenticité.

Voici un autre cas du même ordre.

Le baron von Schrenck, de Munich, a signé la déclaration suivante :

Dans l'hiver de 1886-87 (je pense que c'était au mois de février), tandis que je suivais Barenstrasse, un soir, à onze heures et demie, il m'arriva d'essayer d'influencer à distance par la concentration mentale. Comme j'avais eu depuis quelque temps l'honneur d'être présenté à la famille de M. X...., et qu'ainsi j'avais eu l'occasion d'apprendre que sa fille était sensible aux influences psychiques, je résolus d'essayer de l'influencer, d'autant plus que la famille habitait au coin de la Barenstrasse et de la Carlstrasse.

Les fenêtres de la demeure étaient sombres quand je passai, d'où je conclus que ces dames étaient déjà au lit. Je m'arrêtai donc et me mis du côté du mur des maisons opposées et, pendant au moins cinq minutes,

je concentrai fermement mes pensées sur l'ordre suivant : « Mlle X... s'éveillera et pensera à moi ». Ensuite je rentrai chez moi.

Le jour suivant, quand je rencontrai l'amie de Mlle X.... au patinage, j'appris d'elle ce qui était arrivé. Pour moi le succès de cette expérience était une preuve que, dans certaines conditions, une personne peut en influencer une autre à distance.

La personne influencée a écrit de son côté :

« Le baron von Schrenck revenait chez lui une nuit vers 11 heures et demie ; il s'était tenu pendant quelque temps sous la fenêtre de ma chambre à coucher qui donne sur la rue. A cette même heure, j'étais dans ma chambre, reposant les yeux fermés, à moitié endormie. Il me sembla que la partie de la chambre où se trouvait mon lit devenait subitement lumineuse, et j'ouvris les yeux. Alors, au même instant, je vis M. Schrenck. Il passa rapidement, comme un éclair.

« Le jour suivant, je racontai le fait à mon amie, Mlle Prieger ; elle alla patiner le même jour et rencontra le baron sur la glace. Ils avaient à peine causé cinq minutes qu'il lui demanda si je n'avais rien vu la nuit précédente. Mlle Prieger lui répéta ce que je lui avais dit. Sur quoi le baron lui apprit qu'il s'était arrêté sous ma fenêtre essayant fermement de m'imposer sa présence ».

Dans une lettre postérieure, la narratrice ajoute que les jalousies de sa chambre étaient baissées, et qu'elle n'a jamais éprouvé aucune hallucination de quelque genre que ce soit.

M. de Schrenck est trop connu des psychistes pour que nous doutions de lui. Mais que de témoignages divers nous possédons !

Ceux qui viennent de passer sous nos yeux suffisent pour nos lecteurs depuis longtemps initiés à ces études. Nous nous proposons de poursuivre ici ces investigations si importantes en continuant de suivre une méthode rigoureusement scientifique.

CAMILLE FLAMMARION.

Coup d'œil sur les temps présents

III

A toutes les époques de l'histoire du monde, la jeunesse ayant reçu de grands dons a toujours eu l'obligation de remplir de grands devoirs. A l'heure où nous sommes, ses responsabilités augmentent en proportion même de la gravité des circonstances.

Pour relever un édifice qui s'écroule sous le poids des siècles, il faut le reprendre en sous-œuvre, c'est-à-dire par la base. Il en va de même des sociétés quand elles périssent, c'est par la base qu'il faut les ressaisir ;

or, la base vivante de l'humanité, c'est la jeunesse, c'est-à-dire l'humanité future, les hommes de demain.

Mais il y a deux sortes de jeunesse ; il y a une jeunesse frivole, insensée, démente, qui regarde ses dons comme une force inutile qu'il lui est permis de gaspiller de toutes manières et de dépenser le plus vite possible, tel un prodigue qui dépense l'héritage d'un avare. Sa maxime est celle-ci : « Il faut que jeunesse se passe. » Elle se passe, en effet, comme passent les roses, comme passent les flots, comme passent les heures, et il n'en reste rien.

De cette jeunesse-là nous nous désintéressons, car ce n'est pas elle qui travaillera aux grands relèvements du pays et de l'humanité.

Mais il y a une autre jeunesse, celle dont la maxime est précisément le contraire de l'autre, car ces jeunes hommes-là conservent, jusque bien avant dans l'âge mûr et même dans la vieillesse, la poésie et la fraîcheur d'âme de leurs premiers matins. Ce sont eux qui sauveront l'avenir, ayant gardé les grands enthousiasmes, le feu sacré, l'ardeur de la pensée, la religion fière et radieuse de l'idéal ; ils sont faits pour les grandes amours et préparés aux nobles et glorieux sacrifices. Quant aux autres, on a beau multiplier les appels généreux et dire avec le poète :

« Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien ! »

Ils vous répondent par un sourire de scepticisme et d'ironie. Mais aux premiers vous pouvez demander de s'enrôler sous les drapeaux sublimes qui vont tout droit à la bataille ; ils vous répondront : « Nous voici ! »

La jeunesse est bien belle, mais celle-ci a de la grandeur, soit une beauté de plus !

Précisons le rôle qu'elle aura à remplir et les conditions dans lesquelles elle devra commencer son noble labeur.

La jeunesse d'élite à laquelle je m'adresse est digne de porter un nom qu'elle saura glorifier et immortaliser un jour : ce nom, c'est celui de *jeunesse idéaliste !*

La jeunesse moderne n'a pas été jusqu'ici libre de son choix dans le sens intellectuel.

Élevée à deux noviciats également respectables sans doute, mais insuffisants dans leurs résultats : l'Université et l'Église, la jeunesse contemporaine porte l'empreinte presque indélébile de ces deux modes d'éducation. C'est là, surtout en ce qui concerne l'Église, une forme de compression qui arrête l'essor des intelligences et entrave le libre épanouissement du génie dans son originalité native.

L'Université et l'Église ont produit d'éminents professionnels, des esprits cultivés selon une certaine méthode et en vue d'un but officiel à atteindre, mais rarement des hommes de caractère libre, sachant donner un sens réel aux choses, en un mot, des créateurs. Car tel est

le vrai but de la vie, le grand idéal intellectuel de l'homme : créer ! Tout homme qui prend conscience de son humanité libre et pure et qui, en même temps s'inspire, de principes élevés, crée son idéal intellectuel et moral et recouvre son sens divin.

J'estime que la jeunesse d'élite, qui est appelée à relever l'avenir, ne pourra réaliser les grandes œuvres nécessaires au salut de l'humanité future que dans la proportion où elle sera affranchie des vieux préjugés dogmatiques, des routines séculaires, et pratiquera le désintéressement absolu de ses actes dans la libre et forte expansion de sa personnalité.

Cette jeunesse laborieuse, sous une direction sage et éclairée, réalisera de grandes choses et atteindra le but suprême de la vie : elle créera un monde nouveau. Telle est la première condition des grandes conquêtes de l'avenir : la liberté de l'intelligence dans la recherche du vrai, la liberté de la conscience dans la pratique du bien.

C'est toute une humanité à refaire, c'est la plus profonde, la plus vaste de toutes les réformes à entreprendre. Elle s'accomplira, parce qu'elle s'impose et que l'insuffisance des méthodes d'éducation moderne se révèle au milieu du désarroi moral dont nous sommes les témoins attristés.



L'Université de France, par ses traditions glorieuses, s'est toujours montrée plus ouverte que l'Église aux souffles du progrès. Aujourd'hui, une grande tâche lui incombe, celle de rénover son enseignement, et, en le rendant franchement spiritualiste, de l'adapter aux besoins de notre temps, à l'évolution de l'esprit humain.

Dans ce but, elle devra modifier ses programmes et s'inspirer d'un idéal plus élevé.

Il faut bien reconnaître cependant que l'influence du matérialisme et du positivisme est encore prépondérante dans son sein, et bien des chaires sont occupées par leurs partisans. Mais voici que des signes précurseurs d'un mouvement d'opinion contraire apparaissent. Des voix autorisées se sont fait entendre au Collège de France en faveur de la science psychique. En présence des témoignages et des preuves qui affluent de tous les points du monde au sujet de la survivance, la neutralité n'est plus possible, et l'Université a le devoir de se prononcer sur ce grave problème, car, l'homme exige qu'on ne le laisse plus dans l'incertitude de ses destinées. Trop de conséquences morales et sociales se rattachent à cette question brûlante, pour que le scepticisme dédaigneux que l'on affecte en haut lieu au sujet des découvertes psychologiques soit encore de mise.

La jeunesse universitaire doit appuyer de ses sympathies les interprètes de la science naissante, les porte-paroles de ce spiritualisme laïque qui est aussi éloigné du spiritualisme de l'Église que du matéria-

lisme de certaines écoles. Elle devra soutenir tous ceux qui s'efforcent de faire pénétrer dans ce grand et magnifique « corps de l'Université de France un peu de sang et d'esprit nouveaux.

Déjà un courant semblable s'est formé au sein des universités étrangères. En Amérique, l'impulsion créée par William James, Hyslop et leurs émules ; celle de Crookes, Myers, Lodge, etc., en Angleterre, ont orienté la pensée universitaire vers de plus larges horizons. Les rapports étroits que nous venons d'établir avec les grandes institutions d'outre-mer faciliteront, dans notre pays, cette rénovation de l'enseignement officiel, qui s'attachera à élucider tous les grands problèmes de la vie et de la mort et à mieux préparer l'homme pour les luttes et les tâches de l'existence.

Alors, la jeunesse actuelle qui veut construire, nous dit-on, trouvera là un terrain favorable à l'éclosion des idées qui lui sont chères. La philosophie doit se renouveler d'une part, et, de l'autre, l'école primaire devra inculquer aux enfants du peuple les notions d une morale qui ne soit pas dépourvue de sanction.

L'enseignement de cette morale ne peut être réservé seulement aux familles, car beaucoup sont dans l'impossibilité de le donner. C'est donc à l'État qu'incombent l'obligation et la responsabilité d'en prendre l'initiative, et par là, de reconstituer le lien moral et social qui faisait l'unité du pays sous l'ancien régime et qui s'est relâché, à la suite des siècles, par le fait de l'évolution réalisée. Ce lien, l'État républicain doit s'appliquer à le rétablir, non plus par la contrainte et l'asservissement au dogme, mais par une éducation nationale reposant sur une base scientifique et inspirée par des principes librement acceptés.

La tâche est facile, car l'école réunit les moyens de former au début de sa vie, l'âme de l'enfant. L'éducation de la conscience et du caractère est devenue une nécessité impérieuse, et pour la poursuivre, il faut employer les mêmes procédés que ceux qui s'appliquent à la formation des intelligences.

Il s'agit de créer une France aussi bien armée pour la défense morale que pour la défense matérielle. Pour cela, il faut des consciences fortement trempées, prêtes à affronter et à surmonter toutes les difficultés. Le salut national est à ce prix.

La culture de la conscience développe l'initiative, stimule l'effort ; elle soumet l'esprit aux règles de la discipline et à la notion du devoir. Aucun progrès n'est possible, ni durable, dans aucun domaine, s'il n'a pour corollaire l'élévation de la valeur morale individuelle.

Après l'école, l'État devra aider à la formation de centres ou foyers laïques de rayonnement, ayant pour objet de conserver intactes, dans les esprits et dans les cœurs, les richesses lentement acquises, afin de maintenir à la France le prestige que lui confère son titre d'initiatrice.

Pour cela, l'enseignement de l'État devra tenir compte des faits psychiques et des révélations qui se manifestent en tous lieux et dont la coordination formera la plus vaste synthèse de l'esprit humain.

(*A suivre.*) Léon Denis.

Choses vues

II

Le phénomène du cimetière et l'apport.

Le 2 mai 1919, l'esprit Jean, qui se prétendait chargé pour quelque temps de nous prouver la réalité du monde invisible, dit par l'écriture automatique, ces paroles énigmatiques : « Rappelez-vous : *L'Esprit souffle où il veut* ».

Le lendemain, le médium entendit dans l'oreille ces mots : « Une autre fois, preuve, preuve pour M. B..... »

Deux jours après, le 5, en séance, il s'endort, ce qui lui arrive rarement, et parle. Je suis invité par Jean à me rendre au cimetière, le 6, à huit heures du matin, à une tombe qu'il désigne.

Dans la nuit du 5 au 6, le médium rêve qu'il est au cimetière, qu'il ramasse un morceau de bois sur cette tombe et qu'il lui est ordonné de me le remettre. A son réveil, il éprouve une grande agitation, raconte son rêve à ses parents et se sent poussé à écrire : « Vous avez vu et vous n'avez pas rêvé ; vous trouverez bien en effet un morceau de bois marqué d'une croix à l'endroit. Je ne veux plus rien dire ». Le médium ignore les paroles qu'il a prononcées, la veille, étant endormi. Le père et la mère ne l'en ont pas informé, fortement intrigués comme tous les membres du groupe et curieux de savoir ce qui va se produire. Le père, d'un air dégagé, propose à sa fille de la porter en voiture au cimetière assez éloigné.

A l'heure indiquée, j'étais sur les lieux, accompagné d'une personne de ma famille. Le médium se fait un peu attendre. Nous allons et venons dans l'allée silencieuse, lorsque nous voyons, au bout de quelques minutes, en nous retournant, le médium debout devant la tombe, dans l'attitude du recueillement. Il est tout étonné de nous apercevoir. Nous échangeons plusieurs mots et, à la place vue en rêve, près de la pierre tumulaire, il prend, sous une légère couche de feuilles sèches, un petit morceau de bois, éclaté, marqué d'une croix, ayant sur ses deux faces la trace d'un clou qui l'a traversé, certainement un débris de bière. Je le prends et nous sortons, mon compagnon et moi, du cimetière par l'une des deux portes, tandis que le médium s'en va, à

l'extrémité opposée, vers l'autre où son père l'attend. Il manifeste à celui-ci son étonnement d'avoir fait notre rencontre.

A cinq heures après midi, nous étions en séance. Le médium écrit inconsciemment ces vers :

Un jour, votre ami Jean sur terre
Rencontra un morceau de bois
Et l'emporta en grand mystère,
Qu'allait-il faire de ce bois?
Car le bois sert à bien des choses :
Il fait un cercueil, un berceau,
Un tuteur pour le lys, la rose,
Un nid pour les petits oiseaux.
Il fait d'autres choses encore.
Votre ami Jean cherchait toujours.
De ce bois qu'allait-il éclore?
Une fleur? un nid plein d'amour?
Ou bien allait-il lui permettre
De recéler un pli sacré
Et de servir de boîte aux lettres?
C'est ce qu'en cherchant vous saurez.

JEAN?

Avec Jean, il ne faut pas trop s'arrêter aux détails de la versification. Il a la manie de rimer et, comme les auteurs qui disposent d'une extrême facilité, il n'a pas la forme lapidaire, le fini de l'expression ; il se contente trop aisément de l'à-peu-près et, quand la rime riche n'arrive pas à point, il s'en tient à la simple assonnance avec un sans façon parfois excessif. N'insistons pas davantage, allons à l'essentiel. Boîte aux lettres ! Ces mots éveillent notre attention. Il y avait en effet une légère fente que l'on remarquait à peine, parce qu elle se confondait avec les irrégularités de sa cassure. Nous essayons d'écarter avec un poinçon les lèvres de la fente : vains efforts, car ce bois est si dur qu'il faudrait, pour scruter l'intérieur, le briser. On a l'idée de fouiller délicatement avec une épingle, et, quelle n'est pas notre surprise ! on en fait sortir un tout petit morceau de papier mince, plié en quatre, transparent, net et propre comme si personne ne l'avait manié pour l'insérer et portant, en caractères minuscules, difficilement lisibles, tracés avec une pointe sèche, ces mots : *Spiritus flat ubi vult. Jean.* Nous nous rappelons alors la communication du 2 : *L'esprit souffle où il veut* qui est la traduction de cette citation latine. Le médium entend ces mots : « J'ai même marqué les pleins et les déliés », ce qui ressort à l'observation. C'est fait avec une précision étonnante. Nous essayons d'introduire ce papier dans la fente ; il est arrêté par des rugosités qui rendent absolument

impossible l'insertion. Comment celle-ci avait-elle été pratiquée? Mystère !

Je n'avais aucune raison de suspecter l'authenticité de ce phénomène. Cependant j'exprimai le désir qu'il nous en fût accordé un autre lui servant de preuve. « La preuve, nous dit aussitôt Jean par l'écriture automatique, vous l'obtiendrez sans le médium, hors de chez lui. »

Nous l'avons attendue pendant près de six mois. J'étais impatient, sans manquer toutefois de confiance, car Jean nous avait procuré tant de surprises qu'il me paraissait capable d'en préparer d'autres. Au risque d'être importun, je revenais souvent, dans nos séances hebdomadaires, à ma question : Aurons-nous la preuve? Le 30 juin, il répondit : « Je tiendrai ce que j'ai promis ; je vous demande seulement d'attendre très sagement et très patiemment que j'aie surmonté toutes les difficultés qui se dressent devant moi pour arriver ; j'espère néanmoins pouvoir vous la donner avant longtemps. » La preuve promise, dis-je le 17 juillet, quand l'aurons-nous? « Je ne demande pas mieux, répondit Jean, et ce n'est pas le tout de vouloir, il s'agit de pouvoir ; je vous dis simplement que j'y travaille. — Que sera cette preuve? ajoutai-je. — Un apport. Vous serez prévenus du jour par le médium ; mais ce n'est pas devant lui que vous aurez la preuve que je vous destine. » Sept jours après, en réponse à ma question toujours la même : « Pas avant deux mois, car je ne peux pas ; je me désole de votre impatience. » Le 18 septembre : « La santé du médium ne le permet pas encore. — Mais l'aurons-nous sûrement? — OUI » en lettres majuscules qui prenaient toute la page, suscitant l'idée d'une personne agacée et pourtant bienveillante qui, sur un ton prolongé et moqueur, vous fait en même temps un reproche et une gracieuseté.

Le 1er octobre, la séance débute par la poésie en quelque sorte obligatoire. Je ne la reproduis pas ici, parce qu'elle contient des précisions dont la publication serait inopportune. Sur ma demande, elle fut remplacée aisément par une autre, qui en conserve le sens avec la discrétion nécessaire. Jean ressemble à une fontaine : vous n'avez qu'à presser un bouton, cela coule.

Malgré les gardiens, les serrures,
Une pierre j'ai dérobé ;
Si devant moi des fermetures
Étalent leur rempart léger,
Elles ne peuvent résister,
Une pierre j'ai dérobé.
La nuit venait, la neuvième heure
Se nommait au clocher voisin ;
De madame D. la demeure
Se profilait dans le lointain.

Alors dans la nuit sombre et noire
Qui favorisait mon dessein,
Je l'ai déposée sur l'armoire
Chez madame D., quand soudain,
Ayant épuisé tout mon fluide,
Je suis resté anéanti
Sous le poids du travail aride.
Au matin je suis reparti.
Une pierre j'ai dérobé ;
Allez voir boîte, fiche et pierre ;
Une pierre j'ai dérobé,
Répondant à votre prière.

JEAN?

J'engage immédiatement la conversation avec Jean pour avoir des éclaircissements. « Vous avez donc pris cette pierre dans l'établissement X? — Oui, et vous irez chez madame D. où vous la trouverez. Je n'ai pu la porter que là, car madame D. est la seule personne, à part mon médium, à qui je pouvais prendre le plus de fluide. En entrant chez elle, c'est la première porte à droite et l'armoire qui fait face à la porte. — Quelle est cette pierre? — Vous le verrez ; vous en trouverez l'explication sur le papier jauni. — Pouvez-vous nous donner le texte de la fiche? — Je ne veux pas vous dire ce que vous saurez dans une demi-heure, si vous vous donnez la peine d'aller y voir. J'ai apporté la pierre avec la boîte qui la contenait et le papier en donnant l'explication. Allez voir, vous serez contents... Je vous donne ma preuve aujourd'hui, car mon médium m'a fourni plus de fluide et que je voulais faire plaisir à Mme M... » Celle-ci devait partir le lendemain.

Nous étions une douzaine de personnes à la séance. Nous nous transportons au lieu désigné, à mille mètres environ. Les indications sont parfaitement exactes. La pierre, un objet de très peu de valeur, est bien sur l'armoire, à la grande stupéfaction de la propriétaire de la maison et du médium. Je pose à Jean des questions. Il répond par l'écriture automatique, comme toujours, que, *pour dissimuler son enlèvement, il a rapproché d'autres boîtes.* Ce détail a son importance dans la suite de cette relation.

La fiche porte, en lettres très menues et légèrement effacées par le temps, cette inscription que je regarde à la loupe et qui est disposée ainsi :

Janiro Striatocostata
Canomen supérieur
Aubaterse

Cet apport nous mettait dans l'embarras. Que faire? Le garder?

Il ne nous appartenait pas et nous n'avions aucun moyen de le remettre à sa place, non seulement parce que nous ignorions celle-ci, mais aussi parce que l'établissement X n'était pas ouvert, à cette époque, au public. J'enfermai le tout dans une boîte que je ficelai en apposant un cachet de cire avec une marque spéciale et je demandai à Jean s'il pouvait rapporter la pierre à l'endroit où il l'avait prise. Il promit d'essayer.

Le 25 octobre, il nous dit : « Malgré tout, je n'ai pas pu ; je suis désespéré ; j'aurais tant voulu rapporter la pierre ; j'ai dépensé beaucoup de fluide et me suis inutilement fatigué. Il faudra donc que ce soit vous qui la rapportiez et la mettiez en place... Voici, vous allez aller tout à l'heure à l'établissement X. M. B. et le médium se dirigeront vers la fenêtre de la salle 1. A droite de la fenêtre, il y a une vitrine étroite fermée avec deux verrous et un bouton au milieu. Vous tournerez trois fois le bouton : vous tirerez doucement les verrous ; sur une étagère inférieure vous verrez des pierres, vous examinerez la couleur des boîtes, les comparerez avec celle que je vous ai apportée, puis remettrez la pierre entre les deux plus rapprochées, à peu près aux deux tiers de l'étagère, vers la gauche ; ensuite vous pourrez fermer et partir, votre mission sera terminée... Vous ne serez pas pris, je vous le promets. »

Munis d'une autorisation, nous nous rendons à la salle indiquée. Impossible d'ouvrir la vitrine, les verrous sont assujettis par du fil de fer. Le médium, très inquiet de la responsabilité que des malveillants pourraient faire peser sur lui et désireux d'en finir, voudrait libérer le verrou d'en bas ; mais à quoi cela servirait-il, puisqu'il faudrait aussi libérer le verrou d'en haut et on devrait, pour l'atteindre, monter sur une chaise ou une échelle et il n'y en a pas. De guerre lasse, nous déposons la pierre dans un placard vide et non fermé qui termine la vitrine et nous partons peu satisfaits, néanmoins soulagés de nous être débarrassés d'un objet, insignifiant, sans doute, mais qu'il nous était désagréable de détenir. Je constatai rigoureusement que les boîtes placées sur l'étagère inférieure étaient semblables à celle de l'apport et que, pour dissimuler l'enlèvement, plusieurs avaient été rapprochées, les intervalles qui les séparaient équivalant à la dimension de la boîte enlevée.

Dans une séance du 29 octobre, je dis à Jean : « Vous avez commis une erreur ; les verrous sont assujettis par du fil de fer ; impossible d'ouvrir. — Je le savais, répondit-il, j'ai voulu que vous vous rendiez compte de la difficulté ; puis, je vous ai suggéré l'idée de mettre la pierre en dessous où j'essaierai, n'ayant pas à dépenser mon fluide ou à l'égarer dans la distance, de la remettre en place. — Avez-vous bon espoir ? — Oui, attendez quelques jours encore ; n'importe comment, elle sera remise en place. »

Le 6 novembre, le médium est singulièrement agité. La veille il

a été informé par l'écriture automatique que la pierre se trouve désormais à sa place. Nous entrons en séance. « Vous irez à l'établissement X, dit Jean ; vous verrez la pierre ; c'est la *neuvième* en partant de la fenêtre et la *treizième* en partant du mur. » Je me rends immédiatement sur les lieux avec le médium et une autre personne, confiant et cependant anxieux, car il s'agit d'un véritable miracle. Arrivé dans la salle, je me hâte vers la vitrine et, avant d'en être assez rapproché pour distinguer la pierre, je constate qu'il n'y a plus d'intervalles entre les boîtes : aucun doute, il s'est produit un changement. Un pas de plus, et je reconnais la pierre très saillante dans sa boîte et sur sa fiche. Je compte ; elle est bien au rang signalé, la neuvième en partant de la fenêtre, la treizième en partant du mur. Les verrous sont toujours assujettis par du fil de fer rouillé ; dans la petite armoire d'en bas, plus rien.

Jean a donc tenu sa promesse. Il a prouvé, par ce phénomène réalisé hors de la présence du médium, que celui du cimetière pouvait avoir aussi un caractère supranormal.

Les faits étant exposés, il s'agit maintenant d'aborder la discussion sur leur authenticité.

Alfred BÉNEZECH.

(A suivre.)

La découverte d'Edison et les forces de l'Au-delà

La presse universelle a été mise en émoi par la retentissante interview de Thomas Edison déclarant qu'il avait fabriqué un appareil perfectionné, d'une sensibilité telle que ce dispositif devrait permettre aux vivants de converser avec les morts. « Si les trépassés, a ajouté le célèbre inventeur, ne répondent pas aux vibrations de cet appel, c'est qu'il faudra renoncer à imaginer l'Au-delà ainsi que nous l'aurions conçu jusqu'alors ». Découverte merveilleuse et dangereuse à la fois ! Merveilleuse parce qu'elle émane d'un homme auquel le siècle dernier est redevable de ses plus prodigieuses acquisitions ou plus exactement de ses plus admirables utilisations scientifiques. Dangereuse également parce qu'Edison, qui se sépare heureusement de beaucoup de savants réfractaires en proclamant qu'il n'est pas impossible de jeter un pont électrique entre les deux rives, se hâterait trop promptement d'affirmer que la survivance est un mythe, uniquement parce que son appareil enchanté n'aurait pas fonctionné à sa satisfaction. C'est cet inconvénient qu'a parfaitement et immédiatement saisi le docteur Geley, qu'un journaliste interrogeait sur cette découverte sensationnelle. Le Directeur de l'Ins-

titut Métapsychique International, se gardant de toute opinion catégorique, évite, en effet, de suivre Edison dans une voie trop absolue. Précisément, les recherches qu'il a opérées dans le domaine psychique, les résultats qu'il a obtenus l'induisent à quelque scepticisme, touchant à l'efficacité rigoureuse d'un appareil intermédiaire dont la sensibilité ne doit pas, *à fortiori*, primer la sensibilité vérifiée, la sensibilité *humaine* du médium.

Cette appréciation, si prudente et si judicieuse, est entièrement conforme au sentiment exprimé par Camille Flammarion dont on vient de fêter le jubilé scientifique et populaire. Ce vulgarisateur illustre, qui se double d'un philosophe inspiré, a soutenu la même thèse que le plus réfléchi de nos métaphysiciens. Aucune mécanique, si sensible qu'elle soit, ne vaudra jamais, selon lui, le cerveau de l'homme, instrument divin, dont nous sommes loin encore d'avoir mis à profit les ressources infinies, ce qui revient à penser que la matière *fabriquée* de l'inventeur ne saurait égaler la matière *vivante* du médium. La puissance psychique réside effectivement en nous. Elle se dégage de nous. Elle est faite d'atomes impalpables qui correspondent à nos propres molécules. C'est son contact qu'appelle le fluide de l'âme désincarnée, qui ne peut se projeter sur l'écran de l'expérience qu'autant que nous l'éclairons avec la lumière, parfois insoupçonnée, recélée par des êtres sensibles. L'invention d'Edison consisterait donc à substituer une lumière artificielle à cette clarté naturelle. L'idée émise est d'ordre pratique, nullement d'ordre spirituel. On nous propose une commodité indubitable et non une preuve superflue.

Il était bon de marquer cette réserve, dès le seuil de la controverse engagée. Si la méthode Edison réussit, le psychisme aura trouvé, grâce à son application, un splendide instrument de précision. Si, au contraire, les populations de l'espace n'impressionnent pas les plaques adaptées qui leur seront offertes, nous nous refuserons à conclure avec un inventeur génial, mais qui pourrait être dépité, à l'inexistence démontrée du monde invisible. L'échelle, si hauts qu'en soient les degrés, n'aura pas simplement atteint les cimes. Nous prenons ainsi position en face de ceux qui murmurent : « Peut-être », à l'annonce du « miracle », et qui s'écrieraient : « Sûrement non », en cas de déception. Certains, cependant, se sont prononcés tout de suite et avec une virulence un peu pénible. Nous n'entendons pas parler ici des chroniqueurs en mal d'esprit, qui se sont emparés d'une proie facile pour exciter leur verve, dénonçant l'invraisemblance du sujet, reprochant à Edison de pécher par excès de fantaisie, sur ses vieux jours, et raillant jusqu'à écrire que si les âmes des trépassés subsistent quelque part, mieux vaut, et pour elles et pour nous, ne pas les déranger ! Nous sommes habitués à ces facéties, plus ou moins caustiques, de Parisiens, par ailleurs agréables, qui considèrent la Madeleine et la Bastille comme les pôles de l'Univers. Mais on a questionné

de grands savants, tous membres d'Académies ou de compagnies distinguées. Et ces messieurs sont partis d'un franc éclat de rire ! Ils n'ont pas de temps à perdre!« Edison se fait illusion!» s'est exclamé M. Branly. « Quand on est mort, c'est pour longtemps ! » a garanti M. Edmond Perrier. « Chaque fois qu'on a étudié de près un phénomène spirite, il était truqué ! » a assuré M. Laveran. « Je crains bien que nous n'attendions longtemps ! » a répondu le docteur Magnan. « Laissons-là ces rêveries ! » a conseillé le professeur Robin. « C'est une fumisterie ! » a nargué M. Marquenne. Cette série de sentences concordantes se termine par un jugement de M. Lippmann aimant à croire qu'Edison n'a jamais tenu les propos (lisons les divagations), qu'on lui prête. Pourtant, se demandera-t-on, pourquoi avoir interrogé, de préférence, des professeurs de physique, des naturalistes et des médecins? Le journaliste, qui les a visités, nous renseigne lui-même en nous avertissant qu'intentionnellement, il ne s'est pas adressé à des *psychistes* « qui eussent manqué d'impartialité ». De sorte que, systématiquement, ceux qui se sont familiarisés avec ces passionnants problèmes par leurs travaux, leurs recherches, leurs expériences, ont été exclus de cette enquête, sous prétexte que l'objectivité scientifique leur eût fait défaut ! Voilà bien qui évitera la confusion des genres ! On consultera désormais un zoologiste sur les mathématiques et un mathématicien sur la biologie. Nous récusons, quant à nous, la compétence de ces savants, éminents, chacun dans son genre, il va sans dire, mais qui, non imbus de la science et de la *prescience* infuses, ne se montrent, en dehors de leur spécialisation technique, qu'au travers de leurs préjugés sociaux, de leur foi cultuelle, de leur formation philosophique même. S'ils n'étaient *savants*, on les traiterait volontiers d'ignorants ; ils devraient, pour le moins, retenir que si la science n'a le droit de ne conférer ses parchemins d'authenticité qu'aux phénomènes inventoriés, elle a tort de s'arroger celui de *nier*, de parti-pris, ce qu'elle ne peut démontrer ou ce qui ne peut être démontré à son obstination contraire. Les découvertes de la science ne sont-elles pas là, fort nombreuses, pour inviter les savants à la prudence puisque telle génération d'entre eux qualifiait d'utopies ou de folies des vérités contrôlées et *devenues scientifiques* avec une génération suivante? Résumons le débat. Les derniers travaux d'Edison sont remarquables, dès à présent, et dignes d'une publicité mondiale, car ils établissent qu'un homme de génie, possédant le plus beau cerveau scientifique contemporain, admet la possibilité, non seulement de lever le voile de l'Au-delà mais de créer entre l'invisible et nous un courant de communications. Ici s'arrête l'inventeur. Nous qui avons, dans la mesure des limites humaines, exploré l'inconnu, nous qui ne doutons pas de la survivance des âmes et de *leur présence*, nous qui, déjouant des supercheries grossières et des stratagèmes délictueux, avons assisté, sans l'aide du moindre outillage moderne, à des expériences au cours des-

quelles se sont manifestées des forces invisibles, *indépendantes, intelligentes* et *identifiées*, nous enregistrons l'invention américaine, heureux si elle réussit, à l'avance consolés si elle échoue. Nous sommes comme ces gens qui, un peu avant l'apparition des chemins de fer, disaient : « Tant mieux si, grâce au rail, nous pouvons voyager plus vite. Autrement, nous voyagerons quand même ! » Nous aussi, nous continuerons de cheminer, soutenus, le long de la route, par les encouragements probants et les avertissements indéniables de l'Au-delà. Et ces révélations répétées, moralisatrices, n'ont pas besoin de passer par l'Institut pour être éloquentes et entendues !

MARCEL LAURENT.

La Conférence du Lambeth Palace

L'Église en face du Spiritisme

Discrètement annoncée dans les journaux britanniques, totalement ignorée par les journaux français, la Conférence des évêques de la communion anglicane a tenu ses assises, en Angleterre, au Palais Lambeth, du 5 juillet au 7 août dernier. Deux-cent-cinquante-deux évêques y participaient, sous la présidence de l'archevêque de Canterbery, le rév. R. I. Davidson. Ces prélats étaient venus de toutes parts. Et d'abord, de la métropole, puis de l'Inde (Calcutta, Assam, Bombay, Colombo, Dornakal, Lucknow, Madras, Nagpur, Rangoon), puis du Sud Africain (Capetown, Bloemfontein, Kimberley, Natal, Prétoria, Zululand) et encore, de la Nouvelle-Écosse, de Montréal et de Québec, d'Ontario, d'Ottawa et Toronto, de Colombia, de la Guinée, des Barbades, du Honduras, de la Jamaïque, de Sydney, d'Adélaïde, de Tasmanie, de Melbourne, d'Argentine, de Corée, les îles Falkland, du Fu-Kien chinois, de Gibraltar, Jérusalem, Khartoum, du Lagos, de la Chine du Nord, d'Osaka, de Perse, de Polynésie, de Sierre Leone, de l'Uganda, de Zanzibar, de Tennessee, d'Arizona, du Connecticut, du Kansas, du Maine, du Massachusetts et du Maryland, de Milwaukee et de Nebraska, du Texas et de l'Ohio, de Rhode Island et de Sacramento, du Dakota et de la Floride, de Vermont, de Virginia et de Washington. Le procès-verbal des réunions, entre autres rubriques, comportait : *Le Christianisme et les relations internationales, le problème des missionnaires, questions industrielles et sociales, le problème du mariage et de la morale sexuelle ; le spiritualisme, la Christian science, la Théosophie et le Spiritisme.*

Nous n'avons à envisager que le dernier thème de l'entretien des évêques de Lambeth. Nous savons quelles attaques a eu à soutenir notre doctrine de la part des diverses confessions religieuses. Nous

sommes d'autant plus satisfaits de constater que les représentants autorisés de l'église anglicane, loin de repousser le spiritisme, en acceptent des principes qui sont les nôtres.

Voici dans quels termes s'exprime, dans son compte rendu, le Comité chargé d'étudier les rapports qui existent entre le christianisme et le spiritisme :

Nous reconnaissons que de nouveaux phénomènes nous ont été présentés qui réclament une sérieuse investigation par la méthode scientifique. Les meilleurs psychologues sont d'accord avec nous pour conseiller la prudence et un contrôle sérieux de l'exercice indiscipliné des pouvoirs psychiques. La conférence, bien que prête à accueillir les nouvelles lumières sortant de ces recherches, demande avec insistance qu'une plus grande place soit donnée, par l'Église, à l'enseignement des vraies bases de la croyance chrétienne et de l'immortalité. La conférence reconnaît que les résultats d'enquêtes ont amené beaucoup de personnes à croire à la survie ; elle dénonce les grands dangers de vouloir faire une religion du spiritisme. La pratique de ce dernier, considéré comme un culte, subordonnant l'intelligence et la volonté à des forces inconnues, devient ainsi une abdication du contrôle personnel de soi-même.

Certains d'entre nous ont eu l'occasion de discuter avec des spécialistes ; nous ne demandons qu'à comprendre de notre mieux ; mais il nous est extrêmement difficile d'arriver à des conclusions satisfaisantes pour juger, d'une façon pratique, l'enseignement de ces groupes. Toutefois, nous reconnaissons leurs efforts communs en vue de combattre le matérialisme, d'éclairer l'esprit humain sur la possibilité de reconnaître la réalité de l'invisible et d'en obtenir quelques révélations.

La guerre a favorisé l'extension des phénomènes et des manifestations, il importe de les soumettre à un contrôle sévère. L'histoire de la Bible nous montre les inconvénients de l'abus des forces psychiques; aussi, jusqu'à ce que l'on voit plus clairement, comment ces forces peuvent être utilisées et contrôlées, l'Église, d'accord avec les psychologues, recommande la plus grande prudence.

Il n'y a rien d'essentiellement nouveau dans ce mouvement, ni dans les idées exprimées et dans l'enseignement donné. Il n'est pas difficile d'y reconnaître une renaissance des doctrines néo-platoniciennes.

Nous avons pour mission de maintenir les vérités fondamentales de la révélation chrétienne, d'appuyer sur elles notre espérance et notre conception de la vie future. Nous sommes cependant prêts à accepter les recherches, les critiques et les investigations scientifiques, dans les limites que la saine raison admet. — Nous voulons seulement nous garantir, et, en même temps, empêcher d'autres d'admettre, dans la pratique, des théories avant qu'elles ne soient établies sur des bases

solides et indiscutables. Cette conviction est déjà assise en ce qui concerne la télépathie et la subconscience.

Certains ont trouvé insuffisantes les consolations offertes par l'Église et se sont tournés vers la nouvelle doctrine ; des pasteurs réguliers ont été attirés par elle, ils ont estimé que la doctrine spirite leur donnait ce que l'Église ne leur fournissait plus. Cela nous montre que nous n'avons pas assez, ni complètement enseigné les grandes et simples vérités du christianisme en ce qui a rapport au surnaturel, et que nous n'avons pas assez expliqué les croyances sur lesquelles ces vérités sont appuyées.

Nous croyons qu'il y a urgence d'utiliser toutes les occasions qui nous sont offertes par la presse et tant d'autres moyens, pour donner d'une façon claire et précise, les renseignements sur ce que le christianisme possède concernant la vie de l'Au-delà et nos relations avec elle pendant notre existence sur terre.

Ce rapport, dont nous donnons les passages essentiels, nous montre que l'Église anglicane, dont beaucoup d'évêques éminents ont étudié le spiritisme, désire marcher résolument avec les progrès que la raison et le bon sens, contrôlés par la science, peuvent admettre.

Allan Kardec n'a jamais conseillé autre chose. Aussi, répétons-nous volontiers, aujourd'hui avec lui :

« Les temps sont arrivés où les enseignements du Christ doivent recevoir « leur complément ; où le voile, jeté à dessein sur quelques parties de cet ensei- « gnement, doit être levé ; où la science, cessant d'être exclusivement maté- « rialiste, doit tenir compte de l'élément spirituel, et où la religion, cessant de « méconnaître les lois organiques et immuables de la matière, ces deux forces, « s'appuyant l'une sur l'autre, et marchant de concert, se prêteront un mutuel « appui. Alors la religion, ne recevant plus de démenti de la science, acquerra « une puissance inébranlable, parce qu'elle sera d'accord avec la raison, et qu'on « ne pourra lui opposer l'irrésistible logique des faits.

« La science et la religion n'ont pu s'entendre jusqu'à ce jour, parce que, « chacune envisageant les choses à son point de vue exclusif, elles se repoussaient mutuellement.

« Il fallait quelque chose pour combler le vide qui les séparait, un trait d'union « qui les rapprochât ; ce trait d'union est dans la connaissance des lois qui « régissent le monde spirituel et ses rapports avec le monde corporel, lois tout « aussi immuables que celles qui règlent le mouvement des astres et l'existence « des êtres. Ces rapports une fois constatés par l'expérience, une lumière nou- « velle s'est faite ; la foi s'est adressée à la raison, la raison n'a rien trouvé d'il- « logique dans la foi, et le matérialisme a été vaincu. Mais en cela, comme en « toutes choses, il y a des gens qui restent en arrière jusqu'à ce qu'ils soient « entraînés par le mouvement général, qui les écrase s'il veulent y résister au « lieu de s'y abandonner. C'est toute une révolution morale qui s'opère en ce « moment et travaille les esprits ; après s'être élaborée pendant plus de dix- « huit siècles, elle touche à son accomplissement, et va marquer une nouvelle « ère dans l'humanité. Les conséquences de cette révolution sont faciles à pré- « voir ; elle doit apporter, dans les rapports sociaux, d'inévitables modifications,

« auxquelles il n'est au pouvoir de personne de s'opposer, parce qu'elles sont « dans les desseins de Dieu et qu'elles ressortent de la loi du progrès, qui est « une loi de Dieu ».

Quel contraste entre la grande église anglicane et l'église catholique romaine !

La première, reprenant dès le seizième siècle sa liberté, en rompant avec le pape Clément VII, continue son action moralisatrice, toujours préoccupée de diriger ses fidèles dans la voie du progrès, vers des destinées toujours meilleures, toujours plus hautes.

L'autre, drapée dans son infaillibilité, cherchant à dominer les consciences, étouffe tout raisonnement, entrave toute évolution pouvant porter atteinte à son hégémonie. Il faut croire aveuglément tout ce qui vient de Rome. Jugeons-en plutôt par la note que nous relevons dans le journal *La Croix* du 11 octobre dernier :

« Des faits récents prouvent qu'il est de la plus haute utilité de rappeler la « décision suivante : A la réunion plénière des cardinaux du Saint-Office, tenue « à Rome le mardi 24 avril 1917, avait été proposée la question suivante : « Est-« il permis de se mêler à des manifestations ou à des conversations spirites « quelconques, comportant ou non un « médium », mélangées ou non d'hyp-« notisme, même lorsqu'elles ont des apparences honnêtes et pieuses, soit en « interrogeant des âmes ou des Esprits, soit en écoutant les réponses, soit en « regardant seulement et avec protestation tacite ou expresse de ne vouloir « entrer aucunement en relation avec les démons? »

« Les R. R. et E. Em. cardinaux ont répondu : « *Negative in omnibus,* : non, « sur tous les points. »

« Le Jeudi 26 avril suivant, le Saint-Père a confirmé la résolution des E. Em. « Pères.

« Saint-Office, 27 avril 1917. (*Acta*, 1er juin 1917).

Cette note n'a pas besoin de commentaires. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en tirer les conclusions.

RÉMIA.

Revues et Journaux

Le *Bulletin de l'Institut métapsychique international*, dont le premier numéro impatiemment attendu a paru au mois d'octobre, est destiné à accomplir, en France, l'œuvre poursuivie avec tant d'autorité par les *Procedings of the Society for psychical research* en Angleterre et le *Journal of the american Society for psychical research* en Amérique. La nouvelle publication, si nous en jugeons par ce specimen, sera l'émule de ses aînées et constituera, plus tard, une collection extrêmement précieuse.

Le *Bulletin* paraît sous l'habile direction du docteur Geley et avec l'appui moral d'un Comité dans lequel figurent quelques-uns de nos savants les plus éminents : on ne saurait naître sous de meilleurs aus-

pices. Une revue a, pour ainsi dire, une physionomie qui la distingue des autres, à moins qu'elle n'ait aucune originalité, ce qui est encore une manière de se distinguer, mais en inspirant une sorte de pitié. Celle-ci produit dès maintenant l'impression d'un personnage de haute condition, entouré d'hommages, esprit critique et fin, indépendant et désintéressé dans la recherche de la vérité, solidement établi sur le terrain scientifique, préoccupé surtout de recueillir des faits sévèrement contrôlés, et, comme il s'agit de phénomènes supranormaux, on devine l'attrait passionnant qui en résulte, même pour des lecteurs non préparés par des études spéciales.

Le *Bulletin*, malgré son caractère très positif, ne s'interdit pas de rechercher l'explication des phénomènes. Il ne se prononce systématiquement ni pour l'hypothèse du subconscient ni pour le spiritisme. On sent néanmoins qu'il n'a aucune prévention contre celui-ci ; il le prend fort au sérieux, contrairement à certains savants qui l'éliminent volontiers, parce qu'ils ne veulent pas se donner la peine d'en faire une étude approfondie. Il procède avec beaucoup de prudence et, s'il lui manque l'enthousiasme et la flamme de l'apôtre, il est possible que sa manière pleine de réserve contribue puissamment à la propagation du nouveau spiritualisme, pour le bien de notre démocratie si mal éduquée par le matérialisme.

Les articles sont classés sous trois rubriques : d'abord les *Travaux originaux*, puis le *Métapsychisme dans le monde*, enfin la *Bibliographie.* Il y a là de quoi être abondamment renseigné sur un mouvement d'idées qui s'étend partout à cette heure avec la puissance irrésistible de la marée montante. A. B.

Je sais tout (15 septembre) publie sous la signature de Georges Houard, un intéressant article sur : *Les mystères du Psychisme* dont voici la préface :

« La question si discutée des forces psychiques que *Je sais tout* n'avait jamais « voulu aborder est, à présent l'objet des recherches les plus sérieuses. Après « William Crookes, voici qu'un autre savant anglais, d'une incontestable valeur, « affirme sa croyance en la réalité des phénomènes psychiques ; des sociétés « graves et scientifiques comme l'Institut Général Psychologique semblent « partager ce point de vue. Dans ces conditions, nous ne nous croyons plus « autorisés à observer, sur ce sujet, le silence que, jusqu'ici, nous avions rigou- « reusement gardé. »

M. Georges Houard fait assister le lecteur aux conférences données, à l'amphithéâtre de médecine du Collège de France, par le professeur Alexandre Bertrand, sur les expériences du Docteur Crawford ; conférences très instructives dont nous avons rendu compte dans le numéro de notre Revue du mois de Juin.

Je sais tout reproduit des clichés photographiques et notamment celui d'une séance de lévitation à laquelle assistait MM. Edouard Branly, Debienne, Ochorowicz et Serge Youriévitch. Ce document photogra-

phique, montrant la table soulevée d'un mètre environ, est certifié parfaitement authentique par M. Youriévitch, Vice-président de l'Institut Général Psychologique.

M. Georges Houard constate que les membres de l'Institut général psychologique ont suivi, avec un immense intérêt, les travaux du savant anglais dont les remarquables résultats obtenus viennent confirmer ceux obtenus avec le célèbre médium Eusapia Palladino en présence de MM. Pierre Curie, d'Arsonval, Branly, Bergson, Mme Curie, etc. ; il dit que l'intérêt de ces expériences réside surtout dans le fait que celles de Crawford viennent corroborer les expériences que nos éminents savants ont obtenu, il y a déjà longtemps.

Après une enquête faite auprès d'autorités telles que MM. Branly, Camille Flammarion, Charles Richet, Youriévitch, etc., le collaborateur de *Je sais tout* conclut : « Il nous semble que l'opinion de ces savants ne laisse, en somme, aucun doute sur la réalité des forces inconnues et cela suffit, à notre sens, pour que le problème du psychisme soit étudié avec toute l'attention qu'il mérite. »

M. Jean Finot consacre, dans la *Revue Mondiale*, quelques pages éloquentes au nouveau livre de M. Camille Flammarion « La Mort et son Mystère » dont nous citons la conclusion :

« On lira, avec un intérêt passionné, les témoignages innombrables de l'existence des facultés et des phénomènes de l'âme supra-normale que contient l'ouvrage de Flammarion. Il se propose, ensuite, dans les volumes suivants, d'étudier les manifestations qui accompagnent l'*apparition* de la mort, de même que celles surgissant *après la mort*.

D'ores et déjà, il faut se rendre à l'évidence que même pour ceux qui contestent la doctrine intégrale de la survie, Camille Flammarion restera comme un des défenseurs les plus éloquents et les plus scientifiques de l'existence autonome de l'âme humaine.

De même qu'il a su, d'après l'expression pittoresque de Henri Poincaré, « relever vers le ciel des yeux qui ne s'étaient jamais détachés de la terre », il réussit aujourd'hui à enchaîner la science à l'existence réelle de l'âme.

N'oublions pas que Flammarion a voué presque toute sa vie à la délivrance de toutes les entraves et des préjugés qui niaient ou discréditaient son existence aux yeux des êtres pensants.

Nous assistons, de la sorte, au couronnement d'une longue carrière qui vaudra à mon illustre ami, et j'en suis profondément convaincu, une reconnaissance grandiose de l'humanité de demain. »

Les Annales politiques et littéraires (17 octobre), commentant l'invention d'Edison, pensent que ce physicien réaliste, après avoir puissamment contribué à l'amélioration des conditions terrestres de l'humanité pour accroître son pouvoir, se sent lui aussi, aujourd'hui, impérieusement sollicité par le terrible problème : « Que sommes-nous, que devenons-nous? » C'est généralement au déclin de l'âge que le tourment s'avive, dit l'auteur de l'article. Les grands cerveaux subissent cette angoisse et ce vertige.... Victor Hugo, Vacquerie et Mme de Girardin, réunis à Jer-

sey, sondaient les mystères de l'*inconnu*, à l'aide d'une table révélatrice. Victorien Sardou écrivait sous la dictée de Mozart. Le catholique François Coppée entendait, à de certains moments, dans les circonstances graves de sa vie morale, une voix. « Lorsque j'avais du chagrin, raconte-t-il, ou que j'étais mécontent de moi, souvent elle m'a fait du bien par son accent de pitié ou de gronderie, en consolant ma peine intime ou en me reprochant ma pensée coupable ». Paul Bourget, rappelant le mot profond du professeur James, de Boston (« Nous vivons à la surface de notre être »), le confirmait en disant : « Nous n'utilisons qu'une part restreinte de notre responsabilité, l'écorce de notre moi. Il existe au-dessus ou au-dessous de nous-mêmes, des forces inexplorées et obscures, un océan. » Sully Prudhomme, ardent émule d'Allan Kardec, passionné d'occultisme, annonçait-il le magicien Edison, lorsque, à la fin de son poème. *Le Monde des Ames*, il écrivait :

Qui sondera cet univers
Et l'attrait puissant qui le mène?
Viens, ô Newton de l'âme humaine
Et tous les cieux seront ouverts.

L'Étoile (1) dont le premier numéro (novembre) vient de paraître, sous la direction de M. Henri Regnault, l'infatigable propagateur des idées spiritualistes modernes, poursuit une action philosophique, moralisatrice et de rénovation sociale. Le premier numéro contient un bon article intitulé : « Le spiritisme n'est pas une religion ».

Chronique Étrangère

Les manifestations spirites signalées par la presse de l'étranger sont, pour ce mois encore, extrêmement nombreuses. Il semble même que, dans l'ensemble de ces publications, on constate le désir de faire la plus large place à l'étude des « phénomènes » en accordant, à la « doctrine » une place quelque peu secondaire. Il n'en fut pas toujours ainsi. Est-ce à dire qu'instinctivement conseillés par le sens de la *meilleure actualité*, nos confrères de tous pays estiment plus nécessaire, pour le présent, d'accumuler les preuves que de commenter les principes généraux du spiritisme? Cela est fort possible et la thèse pourrait en vérité se soutenir qu'il est important par dessus tout, en ce moment, d'apprendre à ceux qui croient déjà et de démontrer à ceux qui ne croient pas encore, que les manifestations se multiplient de jour en jour, *comme pour entraîner l'humanité, de gré ou de force, à l'acceptation de la Réalité de*

(1) Abonnement : 3 fr. 50 par an, 30, rue Chalgrin à Paris.

la Survivance des morts. Ces signes matériels qui nous viennent quotidiennement de l'Au-delà et de l'Astral sont comme autant d'avertissements aux uns et aux autres, également prévenus, par l'abondance et l'autorité des faits, que le Spiritisme remportera, avant peu d'années, d'éclatantes victoires sur le matérialisme et la nuit profonde entretenue depuis près d'un siècle et demi par les négateurs de l'Ame et de Dieu son créateur.

En Angleterre, c'est M. Arthur M. Heathcote qui peut entrer en possession de la photographie de son fils mort à la guerre, dans les étonnantes conditions qu'il relate au numéro du 28 août du *Light*. Le corps du jeune homme n'a pas été retrouvé sur le champ de bataille. La famille désespère donc de revoir jamais les chers souvenirs, — bague, portefeuille, — qu'on aurait pu recueillir sur le défunt. Ah ! si, au moins, on possédait une photographie de lui, en Tommy ! En existe-t-il? Pour le savoir, le père se laisse conduire dans une maison amie où l'on a l'habitude de consulter la table. Il prend place parmi les assistants et... l'esprit de son fils intervient presque aussitôt. Il dit qu'une photographie du cher disparu et de quelques camarades a été prise, en groupe, par un certain capitaine Clark. Que l'on recherche le capitaine et l'on aura l'épreuve désirée. Après de longues démarches, la famille, remplie d'espoir, retrouve l'officier, lui écrit. Et il répond qu'il aurait envoyé la photographie depuis longtemps s'il avait su où l'adresser. Il la joint à sa lettre. Le brave enfant est là, au milieu de ses frères d'armes. Comment M. A. M. Heathcote et les siens ne seraient-ils pas désormais de fervents spirites?

Certes, ce fut là un avertissement bien heureux pour une famille en deuil. Non moins heureuse fut la prémonition de Mme Gladys Davies, médium du Sud Africain, qui, rendant visite au directeur d'un journal londonien, eut le sentiment impérieux qu'un incendie ne tarderait pas à éclater dans la maison. Ayant fait part de cette communication, elle quitte Londres, s'embarque et en arrivant dans son pays, apprend qu'en effet le feu a pris dans l'un des bureaux du journal. De même nature est le cas de M. Ed. D. Rogers. Il vient, pour affaires, à l'agence de la « National Press », à Londres, et, tout-à-coup, il a l'impression que de graves détériorations menacent les machines à imprimer. Au *manager*, il confesse son inquiétude. On l'écoute et, sans rire d'un avis si étrangement donné, on descend aussitôt dans les ateliers, où, après une minutieuse investigation, on découvre, dans une partie essentielle de l'outillage, un fâcheux déplacement de rouages qui bientôt eut pu entraîner de très fâcheuses conséquences dans toute la machinerie.

Dans un tout autre ordre de faits, voici l'intéressante manifestation que mentionne l'organe spirite *Aurora*, de Rio-de-Janeiro. Récemment, nous demandions à nos confrères étrangers d'appuyer, autant que possible, de sérieuses références les faits spirites particulièrement

sensationnels dont ils pourraient être informés. *Aurora* a pris soin de faire établir, dans le cas dont nous allons parler, des attestations positives et signées de personnalités pleinement qualifiées. Le remarquable cas d'Amélia de Campos Ribeiro paraît donc indiscutable. Cette femme habite à Retiro, près de Juiz-de-Fora, chez M. Fraza, homme de lettres. Malade quelques jours, elle décède, un soir, et, appelée de loin, arrive la fille de la défunte qui, à peine au chevet mortuaire, *voit* soudain, debout près du corps étendu, l'esprit de sa mère et s'entend dire par lui : « Ne pleure pas ; mes souffrances sont terminées. Il ne faut pas pleurer les morts. » Aussitôt, elle avertit les personnes présentes de ce phénomène de clairvoyance et de clairaudiance, et dans le même moment, elle se sent soulevée de quelques centimètres au-dessus du sol et portée vers le lit. Elle n'est déposée à terre qu'après avoir adressé à Dieu une courte prière.

C'est en Amérique du Sud que s'est produit le cas de photographie suivant, que l'on pourrait rapprocher de celui qui est relaté ci-dessus. Nous en devons la communication à notre confrère *O Clarim*. A Pirahy a lieu un assassinat. On arrête le meurtrier. La police conduit cet homme devant l'appareil pour l'établissement des fiches anthropométriques, et sur l'une des épreuves, derrière la tête, on aperçoit très nettement le visage de la victime. Impossible de nier : c'est la véritable signature du crime. Un exemplaire de cette photographie a été exposé pendant quelque temps à la vitrine du journal *Cidade de Faxina*.

Un intéressant cas de télépathie a été enregistré par le journal *Concordia*, de Vigo. Un garçon de café vivant dans le centre de l'Espagne, apprend, en plein travail, par une subite et terrifiante intuition contre laquelle il ne peut réagir, que son frère et sa belle-sœur viennent d'être assassinés à Santander. Profondément troublé, il demande à aller s'enfermer chez lui, se couche, pleurant et fiévreux, hanté par l'image du crime. Le soir même, son patron reçoit, de Santander, un télégramme où la nouvelle de l'assassinat est confirmée et où on lui demande de prévenir son employé avec prudence, car on connaissait la vive affection des deux frères.

Pour contribuer à l'histoire universelle de la survivance de l'esprit, il n'est pas inutile de rappeler que, tout au contraire des peuples civilisés, les tribus sauvages les plus primitives croient à l'âme vivante des défunts. Une correspondance récemment adressée au *Times* fait état d'une stupéfiante croyance partagée par tous les aborigènes vivant, en Australie, aux abords de Oenpelli et de la rivière Liverpool. C'est un spiritualisme bien élémentaire qui inspire ces cannibales en les incitant à manger ceux d'entre eux qui meurent loin de leur village natal : « A défaut de cette précaution, disent-ils, les esprits de ces morts ne pourraient jamais retourner au lieu où ils ont vécu et devraient désespérer de s'y réincarner. » Pratique effroyable assurément, mais qui,

au moins, nous instruit de l'existence de l'idée de la survie et de la réincarnation chez des êtres de la plus basse catégorie, dans l'échelle humaine.

Un fait comme celui qui suit, n'eut semblé, aux yeux des médiums, qu'une fortuite coïncidence il y a encore un quart de siècle. Pourtant, aujourd'hui, beaucoup de docteurs américains, inclinent à admettre qu'il peut y avoir une intervention psychique dans le cas de Clarence et de Clara Marsh, intervention que la science ne comprend pas et que le spiritualisme explique. La jeune Clarence Marsh, habitant l'État d'Ohio, tombe malade et on lui fait prendre un anesthésique pour l'opérer. Au moment où la médication est administrée, Clara, jumelle de Clarence, vivant à 275 milles de là, dans le Maryland, est prise de nausées et est saisie par la fièvre. Les savants s'étonnent de cette rencontre curieuse, et, après enquête, découvrent que, depuis leur naissance, Clara, bien qu'à distance, subit, au même moment, des reflexes physiologiques de toutes les maladies ou indispositions de sa sœur.

Voici quelques semaines, il a été publié, par une presse généralement ironique, que le fantôme d'une dame du temps de Louis XVI se promenait dans les jardins de Trianon, à Versailles. Qu'il y ait eu là, ou non, un phénomène de clairvoyance chez ceux qui relatèrent la venue du fantôme, nous n'avons pas à en décider, mais toujours est-il que la question intéresse le *Light* qui, dans son numéro du 2 octobre, évoque de curieux précédents à cette histoire. En 1911, Misses Elisabeth Morison et Frances Lamont publiaient un ouvrage intitulé *An adventure*. Elles y racontaient plusieurs visions de personnes et de choses appartenant à la période de Marie-Antoinette, visions qu'elles avaient eues dans le parc de Versailles. D'autre part, en 1916, le Dr Hyslop, dans le journal américain des Recherches des Sciences psychiques, parlait d'un M. et d'une Mme Crooke qui, de 1907 à 1909, vivaient rue Maurepas, à Versailles, et qui eurent eux aussi des visions de ce genre. Plusieurs fois, des élégantes à la mode de 1789 leur étaient apparues près de la laiterie, où elles entraient bien que les portes ne fussent point ouvertes. C'est d'un spectacle de ce genre que fut récemment témoin le journaliste anglais Victor J. Puleston, à la même place. Il vit une femme passant entre les arbres, marchant vers les bâtiments ; elle était vêtue comme on l'était, à la cour, il y a 131 ans. Elle heurta à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Intrigué le reporter s'en fut, lui aussi, frapper au seuil, mais personne ne vint l'y accueillir.

Enfin, nous dirons comment, du fond du lac de Zurich, deux aviateurs avertirent de leur mort les membres de la famille Cooper qui faisaient une séance de table, dans leur maison du 92, Manor Park Road, à Londres. Un esprit se présente et dit : « Je suis le pilote Riva et je me suis perdu avant-hier. » Suivent une série de questions et de réponses : « Vous étiez en avion? — Oui. — Quelle nationalité? — Italienne. —

Un accident? — Oui, au fond de l'eau. — Comment cela s'est-il produit? — Rupture d'hélice. » L'entretien, interrompu, est repris dans la soirée. « Qui êtes-vous? — Layer, pilote, ami de Riva. — Étiez-vous avec lui? — Oui, dans l'avion dont l'hélice s'est rompue. — Où êtes-vous? — Au fond du lac. D'ailleurs, lisez les détails dans le *Telegraph.* »

Le journal *Le Telegraph* vient de paraître. On l'ouvre et on y trouve cette dépêche de Zurich : « Ce matin à 9 heures 1/2, un aéroplane est tombé dans le lac près du Casino. Le pilote et son compagnon se sont noyés. Le corps de l'un d'eux a été ramené au rivage et des papiers trouvés dans les poches, on en a déduit qu'il s'agissait de deux pilotes, l'un italien, nommé Riva et l'autre, finlandais, nommé Layer. On croit que l'accident s'est produit du fait d'une rupture de l'hélice. » La dépêche portait la date de l'avant-veille, et cette si remarquable communication est publiée par *The International Psychic Gazette*, dans son numéro d'octobre.

Les progrès du spiritisme dans le monde.

A Luz, de Maccio, publie un article reproduit par diverses revues sud américaines, article qui semble prouver, dans le clergé catholique brésilien, une certaine évolution favorable au spiritisme. Constatation intéressante à noter : elle correspond, à l'autre bout du monde, aux « concessions » que viennent de faire à notre doctrine les évêques de l'église anglicane réunis au palais londonien de Lambeth : « Le spiritisme n'est pas complètement une supercherie, reconnaît enfin *O Semeador*, organe du clergé catholique de l'état de Cyritiba. Il existe. C'est une réalité. Les faits qui le prouvent sont nombreux. Il n'est pas possible de douter de certains phénomènes qui se produisent dans les séances spirites. Toute la question est de savoir quel est l'agent auteur de ces phénomènes. Nous pensons que c'est un mauvais Esprit. » Qu'importe que l'église brésilienne croie aujourd'hui qu'il s'agit d'un... mauvais esprit. Le tout est quelle croie à l'intervention de l'Esprit, quel qu'il soit. Un jour viendra où elle rayera l'adjectif péjoratif et admettra avec nous qu'il y a de bons Esprits.

Les spirites du Mexique, sont arrivés à la conception du catéchisme spirite pour enfants. *El Siglo Espirita*, revue de Mexico, publie, depuis des mois, un enseignement du spiritisme par demandes et réponses, pour les tout-petits, enseignement très bien compris et qui mériterait, certes, d'être traduit. Nous ne pouvons que le signaler à qui aurait le temps de se consacrer à cette œuvre utile.

Nous avons reçu l'importante publication cubaine *Alba* qui, en ses fascicules 16, 17, 18, 19 donne toute la substance des travaux et des conclusions du récent congrès spirite de Cuba. Parmi les vœux et projets, nous retiendrons la formation de ligues contre l'ignorance sous toutes ses formes, l'abolition de la peine de mort, la création d'une ligue

panspirite, d'une « Société des écrivains spirites » dont les membres auraient la tâche de persuader *tous* les journaux de la nécessité d'ouvrir une « Rubrique de l'Esprit », la lutte contre tous les fanatismes, l'enseignement officiel du spiritisme comme science, philosophie et morale, etc.

Enregistrons la publication nouvelle, à La Plata, de la revue *Anales de psicologia y sociologia*. La jeune revue, bien présentée, est l'organe de la Société spirite « Lumière de l'Avenir ». La profession de foi est excellente : « Nous ne serons pas le porte-voix d'intérêts mesquins et particuliers, mais l'intermédiaire de tous ceux qui tendent vers un idéal supérieur ». Au premier fascicule, un article important est consacré à l'Institut métapsychique de Paris. On trouve dans le même numéro le procès-verbal d'une séance tenue à La Plata et où furent « apportés » par les esprits divers objets de métal, de fabrication très ancienne, dont l'un — une sorte de médaille — portait l'inscription *Kahirah* et dont l'autre était engravé d'une figure humaine à longs cheveux ; un troisième offrait l'image d'un buste de femme, les bras levés.

L'Union Belge du Spiritualisme moderne a tenu, le 19 septembre, à Bruxelles, son premier congrès national. M. Houart a ouvert la séance. On procéda à l'élection du bureau pour 1920-1921. Furent élus : Présidents honoraires, MM. Fraikin et Houart ; Président, M. Ed. Fritz, de Liége ; Vice-Président, Aug. Verschuren, de Bruxelles ; Vice-Présidente, Mme Jeanne Hortis, de Bruxelles ; trésorier, M. Walthery, de Liége ; Secrétaire général, M. J. Dardenne, de Bruxelles ; Secrétaire-adjoint, M. F. Pierette, de Mons. M. Dardenne fut confirmé en qualité de rédacteur en chef de la *Revue* et M. Van Gebergen comme administrateur. On choisit Charleroi comme siège de la prochaine réunion.

D'intéressants rapports ont été ensuite soumis à l'appréciation des membres du congrès : entre autre, un exposé très scientifique de M. Dardenne sur la photographie transcendantale, une étude de Mme Hortis sur la collaboration féminine. MM. Van Gebergen et Dardenne appuyèrent la motion de la participation des femmes aux travaux du comité, motion qui fut adoptée. M. Evard exposa ses idées sur la création d'une commission scientifique médicale, chargée du contrôle des faits médianimiques et magnétiques ; ses conclusions furent approuvées. Très applaudis aussi MM. Connyncks et Verschuren, d'Anvers; M. Gabeau et Mme Lydie Delhays, de Bruxelles, qui exposèrent d'intéressants faits constatés dans ces deux Sociétés.

M. Cassiopée.

Échos des Sociétés

Lyon. — Le Président de la *Société d'Etudes Psychiques*, M. Mélusson, a fait, le 17 octobre, à la Salle des fêtes de la mairie du 6e arrondissement, une très intéressante conférence. Il a pris comme sujet : « La Vérité sur le Spiritisme ».

Il était utile d'éclairer et de mettre en garde le public contre les exploiteurs du spiritisme genre Bénévol. Le conférencier a eu un gros succès : plus de quinze cents auditeurs emplissaient la vaste salle et on estime que plus de cinq cents personnes n'ont pas trouvé de places.

Cette jeune Société, qui compte déjà deux cents membres actifs, a dressé un vaste programme pour 1920-1921, comprenant une Section de Spiritisme et une Section de Magnétisme. Elle a installé une bibliothèque, mise gratuitement à la disposition des sociétaires, créé un ouvroir, dirigé par les dames sociétaires, ainsi qu'une œuvre d'assistance aux pauvres et aux vieillards.

Grenoble. — Le groupe « *Lumière et Charité* » avait organisé le 16 octobre, une conférence sous la présidence de son éclairé et dévoué président, M. Dourille, assisté par la sympathique secrétaire, Mlle Béranger et le vigilant trésorier M. Grenier.

La distinguée conférencière Mme de Beauvais a su, avec le talent tout particulier qu'elle possède, tenir, pendant de trop courts moments, l'auditoire sous le charme de sa parole. Elle a exposé, dans un style des plus littéraire, les manifestations de l'âme.

On s'est quitté émus, enthousiasmés, non sur un adieu, mais sur un au-revoir.

Nous sommes heureux d'annoncer que le groupe « Lumière et Charité » a adhéré, comme la plupart des sociétés et groupes, à l'Union Spirite Française.

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement se termine avec le numéro de Décembre 1920, de bien vouloir nous faire parvenir le montant de l'année 1921, en un mandat-poste à l'adresse de Monsieur Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris (Ve).

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP DUBREUIL, FRÉREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL

63e ANNÉE DÉCEMBRE 1920



Étude sur les apparitions

La pensée productrice d'images cinématographiques

Si le spiritisme n'a pas été apprécié dans sa valeur intrinsèque, c'est parce qu'il est resté encombré d'un certain nombre de scories qui masquent cette valeur. Un esprit critique doit analyser les phénomènes, comme dans toutes les sciences ; nous devons apporter à son étude la méthode scientifique la plus sévère et l'inscrire dans le cadre des sciences positives.

Les apparitions de vivants et de morts sont certaines. Elles nous posent le plus troublant des problèmes.

Qu'est-ce que l'âme?

L'âme est une substance, comme l'air, l'oxygène, l'azote, et les divers éléments visibles et invisibles. Cette substance est douée de facultés mentales. Elle pense.

Votre corps n'est pas votre moi réel. Votre esprit est la force qui le meut, organisme invisible, totalement distinct du corps, doué de sens

spéciaux, vue, audition, goût, odorat, toucher, — *et autres*, d'ordre psychique.

Toute pensée agit virtuellement, avec plus ou moins d'intensité, comme un agent dit matériel, comme un projectile, une pierre, un morceau de métal, et peut se projeter au loin. C'est une réalité. Si un homme songe à un meurtre, il émet dans l'air un élément de meurtre.

Une apparition télépathique, de vivant ou de mort, peut avoir une origine objective et réelle, comme l'image réfléchie par un miroir correspond à une réalité physique. Elle peut aussi être subjective, dans l'esprit qui la perçoit et dans l'être d'où elle émane, ce qui expliquerait l'existence des vêtements.

Certaines apparitions paraissent être, bien souvent, des sortes de projections, de téléphotographies animées, de cinématographies. L'être tel qu'il est, ou tel qu'il se sent, projette son image à distance, avec les vêtements. C'est une auto-projection.

Une pensée, une image, une impression, une émotion, existant dans l'esprit d'une personne, peuvent éveiller une impression similaire dans l'esprit d'une autre personne. Ce fait, aujourd'hui prouvé, réduit assurément la difficulté soulevée à propos des vêtements et accessoires des « esprits », puisqu'il est naturel qu'une impression mentale représente une personne dans son aspect habituel. Ces apparitions et manifestations observées correspondent à quelque chose d'objectif et de réel. Mais le problème nous pose une question assez complexe.

Nos pensées agissent matériellement et transportent avec elles des sortes d'effluves. Elles peuvent se marquer sur un objet, sur une feuille de papier. Un jour, à la Salpêtrière, en 1889, je faisais quelques expériences avec Charcot. Il m'invita à prendre un jeu de cartons blancs, à en choisir un, à imaginer que mon portrait était dessus, à montrer ce portrait imaginaire à la malade. Je fis ensuite au dos de ce carton une marque que l'hypnotisée ne vit pas, je la remis dans le jeu, je battis ces cartes, et je les lui présentai sans les retourner, en la priant d'y chercher mon portrait.

Elle y réussit immédiatement. Ce qui me plongea dans un assez vif étonnement.

Et elle voulut emporter cette carte blanche dans sa chambre pour la conserver en souvenir, y voyant absolument mon portrait.

Le magnétiseur était là, il est vrai. Mais enfin, l'hallucination véridique était incontestable.

Quoique nous soyons assurés qu'il nous est impossible de tout expliquer, nous cherchons toujours à savoir. Mon ami, le colonel de Rochas, m'écrivait, en février 1914, qu'en hypnotisant deux jeunes filles de Voiron, il s'était aperçu que l'une d'elles extériorisait son double à volonté et qu'elles le voyaient toutes les deux, ce double prenant les aspects que la jeune fille voulait lui donner. Ce point, faisait-il remar-

quer, est très important, car il indiquerait que ces formes sont dans l'esprit, les pensées, les souvenirs du médium producteur. Oliver Lodge avait déjà suggéré que « les vêtements apparaissent parce qu'ils sont imaginés » (discours du 31 janvier 1902 à la Society for psychical Research), comparant la production de ces vêtements à l'œuvre de l'escargot formant sa coquille des éléments qu'il puise à sa portée.

Ce n'est là, évidemment, qu'une comparaison lointaine. Mais, que notre pensée produise des images et donne naissance à des apparitions, ce n'est pas douteux.

Voici un exemple de ces transmissions d'images. Je l'extrais de mon ouvrage *L'Inconnu* (p. 185). Un certain M. Rougé m'écrivait de Salon — pays de Nostradamus — le 28 mai 1899 :

« Le 31 mai 1895, mon fils aîné, engagé volontaire depuis moins de six mois au 1er hussards, à Valence, participait à des manœuvres d'exercice en campagne qu'effectuait son régiment. Étant en pointe d'avant-garde, il allait au pas de son cheval, observant le pays occupé par l'ennemi supposé, lorsque tout-à-coup, d'une embuscade établie sur le bord de l'étroit chemin parcouru, un coup de feu partit qui atteignit mon malheureux fils en pleine poitrine. La mort fut presque foudroyante.

« L'auteur involontaire de ce fatal accident, voyant son camarade abandonner les rênes et chanceler sur l'encolure de son cheval, s'empressa vers lui pour le soutenir, et il put recueillir les dernières paroles que le mourant exhala dans un dernier soupir : « Tu m'as fait bien mal..., mais je te pardonne... Pour Dieu et la Patrie, toujours... présent ! ! ! » Puis il expira.

« Or, ce même jour, 31 mai 1895, vers 9 heures 1/2 du matin, tandis que ma femme vaquait dans la maison à des soins d'intérieur, notre fillette, alors âgée de 2 ans 1/2, s'approchant de sa mère, lui dit dans son langage enfantin :

— « Maman, regarde parrain (mon fils aîné était le parrain de sa sœur), vois maman, vois parrain, je m'amuse avec lui. »

— « Oui, ma chérie, amuse-toi », lui répondit sa mère, qui à ce moment n'attacha pas d'importance aux paroles de l'enfant.

« Mais la fillette, devant l'indifférence de sa mère, redoubla d'insistance et ajouta : « Mais maman, viens voir parrain..... *Regarde-le, il est là.* Oh ! comme il est bien habillé ! ! ! »

« Ma femme remarqua qu'en lui parlant ainsi l'enfant était comme transfigurée. Elle s'en émut tout d'abord, mais oublia bientôt cet incident qui n'avait duré que quelques minutes, et ce ne fut que deux ou trois jours après qu'elle s'en rappela tous les détails.

« Un peu avant midi, nous reçûmes un télégramme nous avisant de l'affreux accident arrivé à notre fils bien-aimé, et je sus plus tard que la mort était survenue vers 8 heures. »

Cette vision d'une enfant n'est pas la moins intéressante : il serait difficile de lui appliquer les prétendues explications hallucinatives de l'imagination des percipients, et l'uniforme du fantôme, aussi bien que la coïncidence du décès, sont autant de garanties de la réalité du phénomène.

Je ne vois guère d'autre interprétation à donner à ce fait que celle-ci :

En mourant, ce jeune homme aura pensé à cette enfant, et cette pensée l'a atteinte. La petite a vu son parrain, tel qu'il était, avec son uniforme militaire.

Ce n'est pas l'esprit de l'enfant qui s'est transporté au loin, comme dans certains cas, car elle aurait vu l'accident ; c'est la pensée du mourant qui est venue frapper l'enfant.

Pensée productrice d'images, et dans ce cas, les vêtements du fantôme ne doivent pas nous surprendre.

Il en est de même dans l'exemple que l'on va lire. C'est une apparition de mourant, d'une authenticité incontestable également, signalée par Metzger dans son ouvrage *Essai de spiritisme scientifique*.

Un médecin (le Dr Rowland Bowstead, de Caistor) rapporte l'observation personnelle suivante :

« Je faisais une partie de cricket. Une balle que j'aurais dû attraper fut lancée dans ma direction. L'ayant manquée, elle alla rouler du côté d'une haie basse. J'y courus avec un camarade. Lorsque je fus arrivé près de la haie, je vis, de l'autre côté, l'apparition de mon beau-frère à qui j'étais très attaché. Il était habillé en chasseur, et portait un fusil sur le bras. Il souriait et me faisait signe de la main. Je dis à mon camarade de regarder l'apparition, mais il ne vit rien, et quand je voulus la fixer de nouveau, elle avait disparu. Je montai, très attristé, chez mon oncle, et lui racontai ce que je venais de voir. Il tira sa montre : elle marquait une heure dix minutes.

Deux jours après, je reçus de mon père une lettre qui m'annonçait la mort de mon beau-frère, arrivée à une heure dix (le jour de ma vision). Cette mort s'était produite d'une manière singulière. Ce même jour, au matin, se sentant assez bien portant, il avait déclaré qu'il pouvait aller encore à la chasse. Puis, ayant pris son fusil, il s'était tourné vers mon père et lui avait demandé s'il m'avait envoyé chercher. Mon père lui ayant répondu négativement, il s'était emporté, et avait dit qu'il me verrait en dépit de tous. Soudain, un vaisseau s'étant rompu dans ses poumons, il était tombé foudroyé. Il portait en ce moment un costume de chasseur, et avait un fusil sur le bras, exactement comme dans l'apparition qui m'avait frappé. »

Pourquoi et comment cette apparition, avec ce costume, dans cet attirail de chasseur, un fusil sur le bras?

Il y a là toute une série de questions. Nos adversaires y répondent en disant que ce n'est pas vrai, qu'il n'y a eu là qu'une hallucination imaginaire. C'est assez simple. Mais ce n'est pas une explication. *Le fait*, nous l'avons ; l'explication vraie, absolue, reste à trouver.

On peut la chercher.

C'est dans une discussion relative à son beau-frère que cet homme, partant pour la chasse, a été frappé de congestion. Il pensait donc à lui. Nous pouvons imaginer qu'une onde éthérée émanant de son cerveau, soit allée frapper celui de son beau-frère. Nous aurions rejeté dédaigneusement cette idée il y a cinquante ans : les nouvelles radiations découvertes depuis, la télégraphie sans fil, notamment, l'autorisent aujourd'hui. Et quand même elles ne l'autoriseraient pas, notre devoir est de ne pas nier les faits.

Apparition du corps astral?... Habillé en chasseur?...

Non. Ne cherchons pas si loin. Ce cas est le même que le précédent. L'image du chasseur s'est transportée au cerveau du percipient, comme le parrain de tout-à-l'heure à sa petite filleule.

Un autre exemple, particulièrement remarquable aussi, est celui d'un noyé apparaissant à son frère, les vêtements trempés, au moment où il se noie. Le commandant Mennelskirch causait, dans sa chambre, avec un autre officier, lorsqu'il vit son frère Georges entrer et s'asseoir avec des habits ruisselants d'eau. Il était en mer et son bateau faisait naufrage à cette heure-là.

Ces apparitions sont des projections de l'âme des mourants. Elles revêtent les formes exprimées par l'idée dominante de celui qui apparaît. La dernière pensée du noyé est pour son frère. Il apparaît revêtu d'habits humides, parce que ses vêtements ont dû paralyser ses efforts et lui ont imprimé l'idée de la gêne qu'il ressentait.

Il n'y a eu aucune trace d'humidité à la place qu'il occupait, alors que l'on avait vu l'eau ruisseler de ses habits.

Nous avons donc, là aussi, une image projetée au loin, comme une photographie emportée par une force inconnue. Si l'on n'avait inventé la photographie, ni le télégraphe, ni les transmissions électriques, nous n'y comprendrions rien. Pourtant, ces faits n'existeraient pas moins.

Ces transmissions d'images sont plus nombreuses qu'on ne le pense, très variées, et souvent fort complexes. En voici une, des plus curieuses, qui m'a été adressée tout récemment par l'observateur lui-même.

Un homme qui se croit sur le point de mourir (qui se croit même mort) apparaît à distance, fait connaître sa situation et transmet ses pensées. Cette observation personnelle, absolument authentique, a été faite par le narrateur lui-même, suffisamment versé dans les études psychiques pour en apprécier la valeur. En le remerciant de cette communication, je me fais un plaisir d'associer à ma gratitude le nom de mon érudit ami, M. de Maratray, auquel je dois la communication de ce document.

Cette relation m'a été adressée de Londres, le 19 septembre dernier.

« J'ai été pendant un certain nombre d'années à la tête d'un groupe de jeunes gens dont la plupart me considéraient un peu comme un parent, un protecteur, en raison de l'intérêt que je leur avais toujours témoigné, ainsi qu'à leurs familles. Plusieurs de ces jeunes hommes ont fait le suprême sacrifice de leur vie pendant la guerre et j'ai été l'interprète de quelques-uns pour apporter des messages de consolation à leurs parents affligés.

Le 12 juillet 1918, j'étais avec une amie, Miss X... (1), dans son salon, et nous causions sur des sujets quelconques, lorsqu'elle me dit à l'improviste : « Il me semble qu'un de vos jeunes gens désire se communiquer à vous. C'est un grand garçon, brun, en costume kaki, dont l'épaule est tournée vers moi, et j'y vois très nettement les lettres : R. E. »

Je remarquai que je ne connaissais qu'un jeune homme répondant à ce signalement, appartenant au corps des « Royal Engineers », le nommé W. M... (2), et que je ne le croyais pas mort.

Miss X... répliqua : « Il dit que c'est bien lui, mais (et il sourit) il supposait que vous l'appelleriez par le sobriquet sous lequel il était connu dans son entourage. »

Je répondis immédiatement: «Eh bien, *Father* (tel était ce sobriquet), c'est vraiment une nouvelle pour moi d'apprendre que vous êtes mort ! »

Alors il raconta qu'il avait été enterré vivant dans son abri souterrain par l'éboulement dû à un obus boche, et qu'il y était encore. Mon interlocutrice, voyante, sensitive, médium, exprima les souffrances qu'elle ressentait personnellement, correspondant à celles éprouvées par le jeune soldat. Elle lui demanda pour quelles raisons il se manifestait à eux : « C'est, répondit-il, parce qu'en perdant connaissance, il m'a semblé que mon frère « Jock » me rejoindrait bientôt. Il mène une vie désordonnée en Égypte, et vous seul — ajouta-t-il en s'adressant à moi — pourriez par vos conseils le sauver de cette vie dangereuse.

Je promis d'exaucer ce désir, bien que j'imaginais de grandes difficultés pour retrouver les traces de Jock, car je ne connaissais pas l'adresse de sa famille.

— N'y a-t-il pas aussi une autre recommandation pour son autre frère Duncan?

— « Non, dit-il, Duncan n'est pas en danger, et reviendra sain et sauf à la maison. »

Je promis encore une fois d'accomplir le vœu du cher jeune soldat, et ayant recommandé son âme à Dieu, je lui dis au revoir.

Je cherchai immédiatement le moyen d'entrer en relation avec le frère, le jeune Jock. Le plus sûr me parut être d'écrire à la fille du

(1) et (2) On m'a donné les noms, mais on me prie de les tenir secrets.

gérant de notre salle d'exercice qui connaissait la plupart de mes jeunes gens et leurs familles. Je lui expliquai pourquoi je désirais tant l'adresse des parents de Jock M..., et insistai pour qu'elle m'aidât dans mes recherches au cas où elle ne pourrait me fournir le renseignement directement. Trois jours après, je reçus d'elle une réponse exprimant ses regrets : elle avait essayé de tous côtés de découvrir les traces de la famille en question, mais sans aucun succès.

Or, le courrier suivant m'apporta une seconde lettre m'informant qu'au moment même où elle venait de m'adresser le précédent message, elle avait rencontré une de ses anciennes camarades d'école, qui lui avait fait part, au cours de la conversation, de son anxiété de ne recevoir aucune nouvelle de son fiancé qui était en Égypte. — « Qui est votre fiancé? » demanda-t-elle. — « Quoi ! ne vous souvenez-vous pas de M. Jock M...? »

C'était précisément le jeune homme dont je cherchais l'adresse.

Est-ce là une simple coïncidence fortuite, ou ne serait-ce pas une intervention d'amis de l'au-delà, témoins de mes difficultés?

A la suite de cette curieuse circonstance, j'ai pu obtenir l'adresse de Jock par sa mère, et je lui écrivis une lettre affectueuse, lui parlant de l'anxiété de son frère, et le suppliant de me dire si elle était fondée, et si, véritablement, il ne pensait pas que pour le salut de son âme, il ferait bien de changer de vie.

La semaine de Noël de la même année, je reçus à mon bureau la visite de Jock et de son jeune frère Duncan. Par une nouvelle coïncidence non moins singulière que la première, ils s'étaient rencontrés dans la rue où habitait leur mère, l'un venant de France, l'autre de Palestine, tous deux arrivant par deux stations différentes et pressés d'atteindre leur maison à Londres.

Jock me dit que ma lettre lui était arrivée à un moment des plus critiques, quand écœuré par toute la perversité de la vie du Caire, à laquelle il participait, il hésitait entre deux alternatives : ou mettre fin à sa vie inutile, ou demander à partir sur le front des armées en Palestine. Ma lettre lui avait donné à penser ; il se souvint de nos anciennes relations, et ce souvenir le sauva. Or, le même jour, on vint lui proposer de conduire en Palestine l'automobile du général, car il était très connu comme chauffeur particulièrement habile.

« Mais, ajouta Jock, notre frère Will est encore bien vivant. Notre mère a, hier, reçu une lettre de lui. Je ne puis comprendre comment il vous transmit un tel message. Je crois aux communications avec les morts, mais comment est-il possible que se produise une manifestation avec une personne vivante, telle que celle dont vous avez été témoin?

« Votre frère n'était certainement pas mort, répondis-je, mais il était menacé de mourir, et le seul fait d'implorer mon aide pour vous, en de telles circonstances, le prouve assez. »

Ce qui, en effet, fut reconnu exact. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que je puisse discuter le fait avec ce frère aîné, qui, d'abord, éprouva quelque difficulté à comprendre comment il avait obtenu mon aide. Mais en cette fameuse nuit, à ce moment précis, tandis qu'il se manifestait dans le salon d'une de mes amies, il était dans une tranchée, avait vu la plupart de ses camarades sauter sous l'explosion du feu ennemi, à mesure que les Allemands découvraient leurs emplacements, et il s'attendait à ce que les derniers obus dirigés contre leurs cachettes l'atteignissent à son tour d'une seconde à l'autre.

Il se souvint parfaitement d'avoir alors pensé à tous les siens, à ceux qu'il aimait, à ses amis, à sa maison, et particulièrement à ses deux frères soldats, se réjouissant de songer qu'ils pouvaient être épargnés, tandis que lui succombait. Or, juste à ce moment-là, l'artillerie anglaise avait repéré la batterie ennemie, l'avait fait sauter, et mon jeune ami avait été sauvé.

L'autre frère, Duncan, au sujet duquel on n'avait aucune anxiété, fut tué trois semaines après sa visite à mon bureau, alors qu'il portait des messages importants, comme agent de liaison, à travers une zone violemment balayée par le feu ennemi.

Bernard H. Springett,
14, Earl's Court Square, London.

Il y a, dans cette relation, plusieurs faits extrêmement frappants :

1° L'apparition, à une voyante, une sensitive, un médium (quel que soit le nom) d'un homme vivant, qui se croit en danger de mort, soldat sur le front anglais, en France. *Pensée productrice d'image.*

2° La communication de ce soldat avec un ami, un protecteur, auquel il recommande de veiller sur son frère, alors en Égypte.

3° Un ensemble de circonstances permettant au protecteur de trouver l'adresse de ce frère.

4° Ce frère envoyé en Palestine à l'heure prédestinée, comme si une influence psychique avait dirigé les faits.

5° Le héros de l'apparition n'était pas tué, comme il l'avait craint : donc, apparition de vivant.

6° La prévision que le troisième frère reviendra sain et sauf à la maison paternelle, et l'imprévision qu'il sera tué ensuite à la guerre.

Ne semble-t-il pas que nous ayons ici l'impression de sentir, comme en d'autres cas, que le monde invisible a parfois une action sur le monde visible?

Plus nous avançons dans l'étude analytique des faits, plus nous nous instruisons. Pour aujourd'hui, gardons de cet article la certitude que certaines apparitions sont produites par des images en quelque sorte cinématographiées, et reléguons dans l'arsenal du passé l'hypothèse des hallucinations fortuites. Nous sommes en face de réalités.

Camille Flammarion.

Coup d'œil sur les temps présents

IV

En ce qui concerne l'étude et la pratique des phénomènes, le Spiritisme est une science expérimentale et c'est là, pour lui, une base solide qui lui permet de défier toutes les contradictions. Au point de vue de l'enseignement des Esprits, il constitue une révélation de la plus haute valeur, car elle contient les éléments d'une immense révolution philosophique et morale, susceptible de régénérer le monde.

Tandis que les religions s'écroulent pour avoir dédaigné la science, le Spiritisme, en s'appuyant sur elle, s'assure un avenir sans bornes, puisque, par cela même, il s'associe au progrès de la pensée et s'assimile toutes ses conquêtes, toutes ses découvertes. On peut même dire qu'il les provoque en facilitant les rapports entre les deux mondes, spirituel et matériel, et qu'il ouvre ainsi, plus larges, les sources de l'inspiration.

De plus, il revêt un caractère universel et finira par s'imposer aux penseurs libres, aux chercheurs de toutes les nations, ce qui mettra fin à l'antagonisme des opinions et des croyances et unira toutes les âmes sincères des deux mondes dans une même communion fraternelle.

Les savants anglais et américains se sont déjà prononcés avec une grande autorité et un louable courage moral. Les savants français dont l'opinion est faite et qui poursuivent leurs recherches en silence, sont encore retenus par la crainte des railleries et n'osent s'affirmer Mais bientôt, sous la pression qui vient du dehors, ils suivront l'exemple de leurs confrères d'outre-mer et le psychisme prendra rang définitivement dans la science de notre pays.

Par son enseignement fait de vérité et de justice, par toute la lumière qu'il projette sur les problèmes jusqu'ici obscurs de la vie et de la mort, par les rapports qu'il établit avec les disparus, le Spiritisme ouvre aux âmes inquiètes et souffrantes la source profonde des consolations et la voie des certitudes. Mais pour que ces consolations gardent toute leur efficacité, leur chaleur communicative, il faut éviter avec soin que la question d'argent vienne s'y mêler ; car, dès qu'elle apparaît, le doute s'éveille, la croyance s'évanouit. La communication payée laisse froid et n'atteint pas le but. Pour produire tous ses effets bienfaisants, il faut par-dessus tout que la cause reste digne et sainte.

Aux siècles de doute, d'ignorance et d'obscurité succèdera le siècle de lumière. Aujourd'hui, l'erreur et le mal sont encore puissants, mais ils chancellent à la suite des coups de massue répétés que leur donnent la leçon des événements et l'intervention progressive des forces d'en-haut.

Les morts de la guerre planent en foule innombrable au-dessus de

nous ; mais souvent ils reviennent près de ceux qu'ils ont aimés. Il n'est guère de familles françaises où dans le cercle de la vie intime ne se retrouve quelque jeune héros invisible qui vient reprendre sa part des espérances, des douleurs communes, et dont l'influence radiante donne plus de gravité à nos pensées. Elle introduit dans la banalité de nos petites existences des éléments de noblesse et des motifs d'émulation.

Dans l'espace, nous disent nos guides, ces âmes, ces morts de la guerre, reçoivent en ce moment une culture intense, une préparation spirituelle : instructions, conférences, entraînement psychique en vue de leur retour sur la terre et des rôles plus importants qui leur seront attribués.

Bientôt, en effet, ils se réincarneront et fonderont des familles nouvelles. Les Esprits avancés renaîtront parmi nous et donneront une impulsion plus vive aux progrès de l'humanité. Jésus lui-même, nous dit-on, reviendra sur la Terre, et dans une nouvelle mission donnera à nos croyances leur consécration suprême. Des foules avides de sa parole se presseront sur ses pas et les cœurs les plus insensibles s'épanouiront au rayonnement de sa grande âme. A l'heure présente, notre tâche consiste à préparer les voies à l'action qui va se faire sentir de plus en plus, afin de la rendre plus prompte et plus efficace.



Il est vrai que le Spiritisme est parfois bien mal présenté par certains adeptes, soit par ignorance, soit dans un but d'intérêt. Le jeu frivole des tables en maint salon, les phénomènes de bas étage que beaucoup recherchent de préférence ont suscité des critiques qui ne sont pas toujours injustifiées. Mais tous ceux qui ont étudié sérieusement le Spiritisme savent quelles satisfactions de l'intelligence et du cœur on peut recueillir dans le commerce des grands Esprits. Leurs entretiens dans la trance, leurs enseignements sont comme une onde pure et régénératrice qui descend en nous, apaise nos soucis, calme nos douleurs et nous procure le moyen de supporter dignement nos épreuves. La doctrine des grands Esprits, par sa beauté, éveille dans les âmes bien douées un saint enthousiasme ; elle exerce une sorte de fascination bienfaisante qui les porte au désintéressement, au sacrifice, aux nobles actions.

Un examen attentif, une intuition profonde nous avertissent que nous nous trouvons là en présence de hautes vérités, que nous touchons au plus intime mystère de la vie universelle.

Pour peu qu'il nous soit donné de soulever le voile qui cache les vies antérieures, soit dans les expériences de rénovation de la mémoire, soit par les révélations de nos guides, nous constatons, dans certaines conditions de la vie terrestre, un rigoureux enchaînement de causes et d'effets, un ordre logique qui nous impressionne et nous émeut. Par exemple — et le cas nous a été révélé — si tel de nos amis est sourd et

muet de naissance, c'est que jadis il a, par ses propos malveillants, causé des malheurs et amené une catastrophe.

J'ai connu une petite naine vieille et difforme, recueillie par l'hospice de Tours et qui fut toujours un objet de répulsion pour tous ceux qu'elle approchait. Elle s'intéressait au spiritisme et je lui prêtais volontiers les publications qu'elle venait me demander périodiquement. Après sa mort, les Esprits nous dirent que cette existence pénible et maladive avait été un correctif de l'orgueil, qui était le fond de son caractère dans ses vies antérieures.

Ainsi, la plupart des misères et des infirmités qui affligent les humains s'expliquent, par des causes plus ou moins lointaines, lorsqu'elles n'ont pas été choisies librement par l'Esprit, comme un moyen efficace d'épuration et d'avancement.

Éclatante démonstration de l'existence d'une loi de justice dans l'univers et dans la vie ! La lumière se fait sur les moindres détails de l'existence ; toutes les contradictions apparentes se dissipent, et une grande harmonie se révèle dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique du monde.

Tout notre passé rejaillit sur nous et notre bonheur ou notre malheur présent n'en est que la répercussion. Ce passé est notre œuvre, librement accomplie et nous n'avons qu'à nous accuser nous-mêmes du sort qui nous incombe. L'homme est l'ouvrier de son destin. Sur le sens donné à sa vie, à ses actes, il prépare son élévation ou se condamne à l'immobilité dans la voie d'évolution ouverte à tous.

Lorsqu'on a compris le mécanisme de cette loi admirable, on est plus enclin à s'y soumettre, à conformer tous les détails de son existence à la règle universelle ; et il en résulte pour chacun de nous plus de sérénité de l'âme, plus de confiance en Dieu, plus de force dans l'adversité, plus de résolution dans le devoir.

Des rapports suivis avec le monde invisible découle la certitude qu'une protection efficace nous enveloppe. Des secours nous viennent d'en-haut et nous aident dans notre ascension sur la route ardue qui conduit vers les sommets. Chaque être humain possède un guide, un Esprit ami qui veille sur lui, le dirige, l'inspire, le soutient aux passages difficiles. Et la certitude de cette assistance prête plus d'assurance à notre marche ; elle fait entrer dans notre vie un sentiment de quiétude, un élément de force qui lui donne plus de stabilité et de valeur.

Sans doute il nous est toujours possible de repousser les suggestions de nos guides, comme celles des esprits mauvais.

Ici-bas, le bien et le mal s'équilibrent et l'homme a le pouvoir de s'attacher à l'un ou à l'autre, selon sa volonté. Entre les forces obscures qui nous attirent vers la matière et les forces radiantes qui nous portent vers la spiritualité, nous avons le choix. C'est le privilège de l'homme de

pouvoir librement opter pour le bien ou pour le mal : c'est ce qui fait sa grandeur et sa responsabilité.

Ame humaine qui du sein de l'abîme montes vers les cimes, pèlerin de la vie qui, à travers les étapes planétaires, t'achemines vers les demeures célestes, prends courage, jamais tu ne seras abandonnée. D'en haut, des mains secourables se tendent vers toi et guident ta marche hésitante vers les régions de la lumière et de la beauté éternelles. Tes épreuves et tes maux sont le prix des joies divines. Par l'action de la douleur tu acquerras tes formes les plus parfaites et tes radiations les plus brillantes. C'est dans l'angoisse et la souffrance que jailliront de toi les accents du génie dont Dieu a placé les germes en tout être humain.

Il en est de même pour les nations. Lorsque, soit par leur faute, soit par suite de revers immérités, leur sort est compromis, lorsque le flot montant de la barbarie menace de submerger les grands foyers civilisateurs, aux heures critiques de l'histoire les puissances supérieures, les forces divines interviennent pour sauver du péril les causes justes. C'est pourquoi, au milieu de la tourmente, nous n'avons jamais désespéré, car nos guides de l'espace ne cessaient de nous réconforter. Nous savions par eux que les puissances invisibles étaient à l'œuvre et que la France serait sauvée.

Le fait vient de se renouveler en Pologne, comme naguère il s'est produit chez nous, aux jours sombres de la Marne et de Verdun. Ainsi que les Perses à Marathon, ainsi que les Anglais devant Jeanne d'Arc, ainsi que les Huns d'Attila et ceux de Guillaume, les armées rouges ont dû reculer devant l'élan des patriotes polonais entraînés par les légions invisibles.

Quoi qu'il arrive, ayons confiance dans les destinées de notre patrie, qui, malgré certaines erreurs et quelques défaillances, semble devoir servir d'exemple aux autres peuples.

Remercions Dieu, qui, parmi les écueils et les courants contraires, guide la barque de la France vers le but noble et grand qu'il lui a fixé !

(A suivre) LÉON DENIS.

Choses vues

III

Le Problème

Les divers phénomènes que nous avons racontés résultent-ils de supercheries adroitement combinées? Suis-je moi-même le trompeur? Si ma narration n'a pas produit sur vous l'impression de la

sincérité, ce que je pourrais ajouter ne servirait qu'à augmenter votre méfiance ; ce serait donc du temps employé inutilement et je renonce à vous convaincre.

Très bien, m'objectera-t-on ; on sent, à vous entendre, que vous êtes un brave homme, mais il est fort possible qu'on vous ait mystifié. Je suis sûr du contraire : cependant, si on me pressait d'en fournir la preuve irréfragable, je dirais que ces choses-là ne se démontrent pas comme un théorème. La certitude jaillit d'une multitude de détails, saillants ou menus, qui, par leur concordance, la rendent irrésistible, à moins que la prévention ne vous aveugle. Était-il vraisemblable, dans le cas du cimetière, que Mme Desrosiers, navrée par un deuil récent, fût venue, à proximité de la tombe de son mari, sans y être poussée par l'intérêt, puisqu'elle ne tire aucun profit de sa médiumnité, jouer une comédie minutieusement préparée, pour se procurer l'agrément d'une mystification? Dans sa manière d'être, avant, pendant, après, rien absolument rien qui fût de nature à inspirer des soupçons. Quelle merveilleuse faculté de dissimulation n'aurait-il pas fallu ! Sans doute le comble de l'art au théâtre consiste à donner l'illusion du naturel ; dans la vie ordinaire, il est rare que le comédien le plus accompli ne se trahisse pas à la longue par des traits qui dénotent l'artifice. Alors on se met en garde et, je le dis avec insistance, je n'ai jamais eu le moindre motif de me méfier du médium. Il a été gagné au spiritisme par ses propres expériences. Ayant un jour émis devant lui l'idée que certains phénomènes, notamment les poésies, seraient attribués par quelques-uns au subconscient, il fut très affecté à la pensée qu'on pût contester l'existence de l'esprit Jean dont les communications sont si consolantes.

Qui devrait-on suspecter alors? Ses parents? Ils étaient aussi vivement intéressés que nous tous. D'autres membres du groupe? Je ne vois parmi eux que des personnes cruellement éprouvées par la guerre, des mères désolées qui ne viennent pas à ces séances pour se divertir. Jamais un rire, toujours le sérieux dans l'attente du message apportant un écho de l'au-delà. Un fraudeur serait dans ce milieu un intrus qu'on traiterait avec dégoût. Je me demande qui, en dehors de ces assistants, se serait amusé à manigancer, pendant plusieurs mois, des fourberies. Le machinateur aurait dû, étant mis au courant des moindres incidents de nos séances, combiner ses préparatifs avec les indications médianimiques dont certaines datent de la veille ou du matin même du jour où le phénomène du cimetière s'est produit ; il n'aurait pas disposé du temps indispensable pour son opération. Il aurait fallu d'ailleurs que le subconscient du médium se rendît merveilleusement complice du machinateur.

Parlons maintenant de l'apport. La maison où se trouvait la pierre n'était pas ouverte au public ; le gardien avait la consigne de n'en faci-

liter l'accès qu'à des personnes spécialement recommandées Nous voici devant la vitrine dont les détails correspondent exactement au signalement fourni par l'écriture automatique. Les deux verrous, qui la garantissent contre les indiscrétions des visiteurs, sont assujettis par du fil de fer expertement tortillé. On pourrait, à la rigueur, au moyen d'une pince, dégager le verrou d'en bas ; mais celui d'en haut? Il faudrait, pour l'atteindre, disposer d'un escabeau et il n'y en avait pas en ce moment à cet étage. On aurait dû en apporter un et, pour enlever la pierre et la remettre à sa place, se livrer chaque fois à deux opérations : celle du dégagement des verrous et celle de leur assujettissement, ce qui n'eût pas été l'affaire de quelques instants. Quel est le plaisantin assez audacieux pour s'exposer à être pris en flagrant délit d'effraction, et dans quel but? Uniquement en vue d'une farce. Après avoir enlevé la pierre, il l'aurait apportée chez Mme D. ; encore une complication, car il eût très difficilement passé inaperçu dans un logis exigu, et, s'il n'y avait eu personne, il eût été obligé de s'introduire par un moyen frauduleux. Que de travail, que de risques pour un si mince résultat ! Et les communications médianimiques en prose et en vers accompagnant l'apport, comment les expliquer? Y a-t-il eu encore ici, comme au cimetière, connivence entre le subconscient du médium et le mystificateur? Vous voyez à quelles invraisemblances nous nous heurtons.

L'hypothèse de la fraude étant écartée, demandons-nous si le médium a agi sous l'empire du somnambulisme. Dans ce cas sa bonne foi ne serait pas en question. Il eût fallu que, dans cet état d'inconscience, Mme Desrosiers se rendît au cimetière, de nuit ou de jour ; là, elle ramasse un débris de bière où elle remarque une fente qu'elle utilisera ; elle découpe ensuite un morceau de papier ; elle y trace l'inscription latine avec une pointe sèche, en marquant de deux lignes géométriquement parallèles les pleins, ce qui exige une grande application ; elle insère ce pli de manière à ne pas le froisser du tout, tandis qu'il est maintenant impossible de l'introduire en entier ; puis, elle revient au cimetière, dépose sous des feuilles, près de la pierre tumulaire, le morceau de bois, pour le ramasser plus tard à l'endroit vu dans un rêve confirmé par l'écriture automatique ; enfin, dans l'après-midi du même jour, elle écrit inconsciemment, étant éveillée, la pièce de vers adaptée au phénomène réalisé en somnambulisme. Le cimetière est à une distance d'environ deux kilomètres de son domicile. Elle a pu faire à pied ce va et-vient, ayant un nourrisson qui réclamait des soins réguliers, sans qu'on s'en doutât dans son entourage. Ne sommes-nous pas autant dans l'invraisemblance, si nous envisageons le phénomène de l'apport? Vous représentez-vous cette somnambule se faisant ouvrir sans autorisation la porte de la salle aux collections, une première fois pour enlever la pierre dans les conditions que vous savez, une seconde fois pour la remettre en place, après avoir manœuvré dans l'intervalle chez Mme D.? Quand

on tient passionnément à une hypothèse, on ne s'inquiète guère des difficultés.

Essayons d'une autre supposition, au risque de provoquer davantage la révolte du bon sens ; mais, dans le domaine du psychisme, le champ du possible est si indéterminé que toutes les audaces paraissent permises aux adversaires du spiritisme, dût-on, pour éviter le fantastique, s'y enfoncer plus profondément. Le corps fluidique de Mme Desrosiers, s'étant extériorisé, a accompli les diverses opérations que nous venons de raconter. Pendant qu'elle se livrait à un travail si compliqué, son corps charnel était inerte dans le sommeil. Le jour, ce sommeil inaccoutumé eût été remarqué ; le phénomène de bilocation s'est donc produit dans la nuit. La distance à franchir n'est rien ; mais quelle merveille, ce périsprit qui combine, manipule, écrit en latin, libère et assujettit des verrous, fait des apports, loin du cerveau matériel ! Cette hypothèse nous mène si près du spiritisme qu'il suffit d'avancer d'un pas pour y entrer. Quel parti devons-nous prendre?

Arrêtons-nous devant ce Jean qui met avec un point d'interrogation son nom à la fin de toutes ses communications. Il se dit chargé de nous instruire, et, quand il aura achevé sa tâche, il nous quittera pour aller à d'autres occupations, sans renoncer toutefois à nous faire de temps en temps des visites. Ses actes ne sont-ils pas la manifestation d'une intelligence au service d'une volonté tendue vers un but, avec des interruptions quand les circonstances l'y obligent, mais sans le perdre de vue, doué d'ailleurs d'une mémoire si sûre qu'il lui arrive souvent de suspendre son idée au milieu d'un vers inachevé pour le reprendre, quelques jours après, sans la moindre incohérence? Impossible d'imaginer une personnalité plus fortement accusée, si indépendante qu'elle refusait parfois de répondre à des questions jugées oiseuses, cependant bienveillantes, puisque, dans une séance, en nous disant adieu, elle ajoutait : « Comptez sur moi, sur mon aide, sur mon affection ». Comme nous, elle n'est pas toujours certaine, en faisant une promesse, de pouvoir la tenir, car elle est exposée à rencontrer des obstacles imprévus et insurmontables. Quand elle est assurée du succès, elle le déclare formellement et on peut sans hésitation lui accorder sa confiance, ce qui a eu lieu pour le phénomène du cimetière et pour l'apport dont les détails nous étaient absolument inconnus. Jean se dressait donc devant nous, avec le relief, quoique invisible, d'un ami qui nous aurait entretenus derrière un mur. Cette impression était si nette qu'il fallait, pour n'être pas dominé par elle, se ressaisir avec effort, afin de laisser, comme il convient, son rôle à la critique.

Je cherche à me persuader que Jean n'est pas une personnalité distincte du médium : voyons si cette hypothèse est vraisemblable. J'aborde peut-être cette partie de la discussion avec de moindres garanties d'indépendance, parce que je ne saurais m'affranchir entiè-

rement de certaines influences du tempérament, de l'éducation ou même de l'intérêt. Je me rassure un peu, en songeant que mes contradicteurs sont dans une situation semblable, à moins qu'ils n'appartiennent à la catégorie des êtres de pure raison, ce dont il est permis, sans impertinence, de douter.

Si Jean est une modification de la personne normale du médium, je me heurte à une difficulté. Le médium, veuillez ne pas l'oublier, ne cesse pas, pendant la production des phénomènes, de conserver la conscience de lui-même ; il est aussi éveillé que vous l'êtes en ce moment, attentif à toutes les péripéties de la séance, étonné, comme les autres membres du groupe, avec cette différence que nous sommes simplement des spectateurs, tandis qu'il sert d'instrument à une force inconnue. Si cette force n'est que son subconscient, à quelle conséquence aboutissons-nous? Il y a des mots pleins de prestige sous le couvert desquels on se réfugie d'autant plus volontiers que leur sens indéterminé permet toutes sortes de suppositions ; il ne faudrait pourtant pas être la dupe d'une illusion. Nul doute que, dans les profondeurs de mon être, sans que j'en sois informé, se cachent des virtualités dont la plupart ne produisent des effets apparents que chez un petit nombre d'individus exceptionnellement doués ; ce n'est pas une raison, parce qu'elles sont insuffisamment connues, d'étendre leur action à tout le domaine du merveilleux, si la vraisemblance y est contraire. Or, dans le problème dont nous cherchons la solution, nous constatons, du point de vue du subconscient, la présence simultanée dans le médium de deux personnalités, Mme Desrosiers, la personnalité normale, et Jean, la personnalité seconde, chacune se comportant comme si elle avait ses facultés distinctes, son intelligence, sa volonté, sa mémoire, ses sympathies ; bien plus, Jean sait des choses que Mme Desrosiers ignore complètement, qu'il révèle par l'écriture automatique et qui ne sauraient provenir de la mémoire latente ou de la transmission de pensée, puisqu'elles ne sont dans l'esprit d'aucun des assistants. Nous voyons ainsi à l'œuvre, dans un même individu et au même instant, deux personnes, s'opposant l'une à l'autre par des actes délibérés et, suivant l'hypothèse du subconscient, n'en formant qu'une.

Pour donner plus de force à cette observation, rendons-nous compte du travail nécessité par la composition d'une pièce de vers. Il faut concevoir un sujet, former un plan pour ne pas aller à l'aventure, chercher l'expression dont on revêtira ses idées. En prose, cette opération est hérissée de difficultés, sauf dans les moments assez rares de débordante inspiration, où la plume court sans arrêts sur le papier ; en poésie, même quand on a une extraordinaire faculté d'improvisation, les exigences de la rime ralentissent singulièrement la marche. Voilà Jean qui, dans le subconscient de Mme Desrosiers, accomplit, à l'insu de celle-ci, sans être distinct d'elle, ce labeur obstiné, et, aux jours de

séance, nous en sert les résultats variés, avec une sûreté que nous n'aurions pas si nous voulions essayer d'écrire aussi rapidement l'alphabet. Les poésies de Jean sont de valeur inégale; il n'y met sans doute pas toujours la même application, selon le temps dont il dispose, car il se dit très occupé. Encore un trait de personnalité qu'il n'est pas sans intérêt de recueillir et auquel Mme Desrosiers est étrangère, puisque les poésies, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, ne lui procurent ni plus ni moins de fatigue. Jean s'offre donc à nous avec tous les caractères d'une personnalité bien distincte, vivant de sa vie propre, se servant du médium comme vous vous servez de votre porte-plume. Serait-il absurde de supposer qu'il ne s'identifie pas avec lui? Mais le subconscient est si fertile en surprises que la sagesse consiste à ne pas l'éconduire sans avoir épuisé tous les moyens de le retenir.

Cependant, si des poésies nous passons aux phénomènes physiques, combinés avec des phénomènes intellectuels, nous rencontrons cette personnalité encore plus accusée. Elle ne se borne pas à révéler des particularités absolument ignorées du médium comme de tous les assistants ; elle accomplit des actes qui se réalisent loin du médium et qui nécessitent l'intervention d'un organisme invisible. Dans ce cas, l'action du subconscient devient beaucoup plus problématique. Le subconscient qui, au cimetière, insère dans la fente d'un morceau de bois un petit papier sur lequel il a inscrit une citation latine, et qui, pour donner une nouvelle preuve de son pouvoir, enlève dans une vitrine un objet, le met sur une armoire située à plusieurs centaines de mètres et le remet ensuite à sa place, sans que la vitrine ait été ouverte, libre à vous, si la chose vous paraît plus vraisemblable, de n'y voir qu'une opération du corps fluidique du médium extériorisé ! Un spirite, sans braver davantage le sens commun, sera, par bien des gens, jugé plus fidèle au bon sens en disant que ce Jean, revêtu d'un corps fluidique, et doué de toutes les qualités d'une personne, est réellement distinct du médium dont il se sert comme d'un instrument pour communiquer avec notre monde ; mais, pour adopter cette opinion, il faut n'avoir aucun parti-pris contre la doctrine de la survivance. Lorsque Jean produit le phénomène intellectuel des poésies, il produit en même temps un phénomène physique, puisqu'il meut la main du médium. Pourquoi, capable de mouvoir une main, ne le serait-il pas d'avoir des pouvoirs plus étendus? Avec son organisme subtil, lui permettant de pénétrer partout sans être arrêté par aucune barrière, il a certainement de la matière une idée différente de la nôtre. S'il essayait de nous en instruire, nous serions inaptes à le comprendre, parce qu'il nous parlerait de choses dépassant la portée de notre intelligence. La grande affaire est de constater d'abord les faits, en prenant les précautions nécessaires pour n'être pas induit en erreur. Quoique nous ne voyions pas la ligne continue qui de l'effet mène à la cause, nous pouvons avoir sur la nature de celle-ci, comme dans le cas

présent, de puissantes probabilités, et je ne connais pas de phénomène, étant donné les circonstances qui l'encadrent, auquel s'adapte mieux l'explication spirite que l'apport de la pierre accompagnée de sa fiche et de sa boîte.

Tout cela est si inconcevable qu'on hésite à en parler devant des personnes qui n'ont jamais assisté à des expériences de psychisme ou qui n'ont pas lu des ouvrages de premier ordre consacrés à ces questions. Il n'est pas moins vrai que le surpranormal entre de plus en plus dans le domaine de la publicité avec la garantie des savants dont on ne peut contester ni la haute compétence, ni la parfaite sincérité. Peu à peu l'opinion se modifie. Des idées semblèrent jadis inadmissibles qui maintenant sont universellement acceptées. Ce sont toujours les mêmes arguments ; les esprits sont mieux préparés à les accueillir. Attendons avec confiance des jours meilleurs qui s'annoncent.

(A suivre.) ALFRED BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

V

La philosophie moderne en présence du problème de la destinée humaine

Il n'y a donc pas d'autre ressource que de recourir aux seules lumières de la raison pour tenter, encore une fois, de jeter un peu de clarté sur nos origines et nos fins dernières. Dans ce but, on ne peut s'adresser qu'à la philosophie, non à cette philosophie « démunie d'esprit philosophique » qui nous a donné la libre pensée, mais à la véritable philosophie, celle qui groupe toutes les connaissances humaines, pour essayer d'en retirer quelques indications positives sur la constitution de l'univers.

Cette véritable philosophie, pendant que l'autorité religieuse était ébranlée et que la pensée était « libérée », ne restait pas inactive. Des penseurs éminents, sur divers points du monde civilisé, vinrent tour à tour s'appliquer à la recherche rationnelle des grands problèmes ; mais encore imprégnés de leur éducation religieuse et de la tradition scolastique, ils eurent bien de la peine à rompre avec des méthodes de recherche et des procédés de dialectique qui mettaient de l'imprécision dans leurs conceptions, de la confusion dans leurs déductions et rendaient leurs travaux souvent obscurs, parfois même inintelligibles. Ils ont remué des idées, ouvert quelques voies intéressantes, mais n'ont vraiment donné aucune solution pratique. Leur œuvre a été enfouie dans les

(1) Voir *Revues* Mai, Juin, Août et Octobre.

bibliothèques, sans avoir modifié, d'une façon bien appréciable, l'évolution générale de la pensée.

Elle ne s'adressait, en effet, qu'à une élite et ne se prêtait guère à la vulgarisation. Plus que jamais cette philosophie demeurait isolée sur ses hauteurs et ne songeait même pas à en descendre, pour prendre contact avec les foules.

Tout en respirant dans une atmosphère renouvelée, elle restait plongée dans ses abstractions sur l'esprit et la matière, essayant, mais en vain, d'acquérir quelques notions sur le rôle qu'il faut attribuer à ces deux substances dans l'être vivant et pensant. Dans cet être formant un ensemble si bien lié et d'une unité si parfaite, il était impossible, parmi les actes si complexes de la vie et de la pensée, de faire une distinction précise entre ceux attribuables à ce que nous appelons l'esprit et ceux imputables à ce que nous nommons la matière.

Aussi les uns, ne constatant toujours que les sensations, arrivaient-ils à ne voir partout que l'action de la matière, et à donner le néant pour fin dernière de l'homme, tandis que les autres, estimant que l'esprit a pris ses idées essentielles en dehors du monde terrestre, lui attribuaient une nature et une vie indépendantes, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Ainsi s'établirent les deux grandes écoles, matérialiste et spiritualiste, de la période moderne et les doctrines si variées professées par chacune d'elles. Matérialistes et spiritualistes, presque tous avec des idées préconçues, observaient et classaient les actes humains, notaient leur dépendance et leur relation mutuelles et s'efforçaient d'en déduire les conséquences favorables à la thèse qu'ils soutenaient. Les premiers étaient ainsi conduits à expliquer tous les actes de la vie et de la pensée par le jeu du système nerveux, tandis que les seconds, diminuant le rôle des nerfs, n'en faisaient que les serviteurs d'un esprit (ou d'une âme) qui, pendant son séjour sur la terre, les utilise pour se tenir en contact avec les êtres et les objets environnants.

Sur ces données générales, chaque philosophe de l'une ou de l'autre école, échaffaudait son système et chacun émettait la prétention, sinon d'avoir trouvé la vérité, au moins d'être sur la voie permettant de la découvrir. Ce qui est certain, c'est que la vérité qu'ils croyaient ainsi saisir n'était pas cette vérité, dont parle Descartes, qui se présente si clairement et si distinctement à notre esprit que nous n'avons aucune occasion de la mettre en doute. On en trouvera aisément la preuve dans les discussions dont tous les systèmes, soit matérialistes, soit spiritualistes, ont été l'objet. Tous ont soulevé des critiques et aucun d'eux n'a jamais pu rallier un nombre bien grand de suffrages. Ce n'est pas le critérium de cette vérité cartésienne, de cette vérité géométrique qui apparaît à tous les yeux avec ce caractère d'évidence, rendant le moindre doute impossible.

Que faut-il en conclure, sinon que ces écoles philosophiques qui ont, en France, en Angleterre et en Allemagne, plus ou moins prospéré au XVIIe, au XVIIIe siècles et pendant une grande partie du XIXe, se sont trouvées dans l'impuissance absolue de fonder une doctrine, donnant à tous les esprits inquiets l'apaisement qu'ils ne trouvaient plus dans la religion. Elles avaient une trop haute ambition. Persuadées, sur la foi de Descartes, « que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entresuivent en même façon » que les théorèmes de la géométrie et « que, pourvu qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie, qui ne le soit..... il ne peut y en avoir de..... si cachées qu'on ne découvre », elles avaient cru pouvoir, en étudiant, soit les fonctions du corps, soit les facultés de l'esprit, démontrer, par le jeu d'une logique serrée, ce qu'il importe de connaître sur l'essence de la nature humaine.

Leur insuccès montre combien ils s'étaient trompés. L'heure n'est pas encore venue où l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme se démontreront comme un théorème de géométrie. Ce n'est que par des approximations bien lentes et bien laborieuses et au prix de pénibles efforts, que les secrets de la vie et de la pensée pourront être peu à peu rationnellement pénétrés.

Vers le milieu du XIXe siècle, on commença à le comprendre et les philosophes de la période contemporaine, sans rompre complètement avec les errements antérieurs, se sont orientés vers des objectifs moins étendus, mais plus sûrement abordables. L'un des plus illustres d'entre eux (1) a résumé les tendances actuelles, en parlant de ses propres travaux, qui visent à « porter la métaphysique sur le terrain de l'expérience et à constituer, en faisant appel à la science et à la conscience, en développant la faculté d'intuition, une philosophie capable de fournir, non plus les théories générales, mais aussi les explications concrètes de faits particuliers ».

En réalité ce sont surtout ces « faits particuliers » ou plus exactement les études de détail, qui retiennent l'attention des penseurs. Avant de discuter, dans le vague, sur la matière et sur l'esprit, on a fini par comprendre qu'il serait bon d'avoir des notions aussi complètes que possible sur la nature et sur l'action réciproque des substances que nous désignons par ces noms. On étudie donc la matière, son étendue, ses mouvements, les phénomènes si variés dont elle est le siège et qui sont l'objet de la géométrie, de la mécanique, de la physique, de la chimie et de l'astronomie. On étudie l'esprit, non plus seulement en s'observant soi-même, mais en observant aussi les autres, individuellement ou collectivement, en recueillant les manifestations normales et anormales de la conscience, sans même négliger les phénomènes si extraordinaires connus sous le nom de phénomènes psychiques. La psychologie proprement

(1) BERGSON, *La philosophie*, Librairie Larousse.

dite arrive donc ainsi à étendre son domaine vers la sociologie, la pathologie et même le spiritisme. On étudie enfin l'action réciproque de l'esprit sur la matière, c'est-à-dire la biologie qui, avec l'aide de la physiologie et des sciences physiques, étend ses recherches sur tout ce qui, dans la nature, a reçu cette étincelle de vie dont nous avons tant de peine à pénétrer le mystère.

C'est par toutes ces études de détails, patientes et méthodiques, que l'on arrivera peu à peu à soulever le voile sombre dont tout ce qui nous environne est recouvert. En remontant les séries des faits, pour trouver successivement dans une série supérieure ceux qui peuvent être considérés comme générateurs, on arrivera sans doute, ainsi que le pensait Taine (1), à dégager « le fait unique et primitif » dont tous les autres se déduisent. Ce jour là, malheureusement si éloigné de nous qu'il est impossible de prévoir même son arrivée, nous commencerons peut-être à avoir sur la matière et sur l'esprit des notions précises.

En attendant, il faut faire croître le plus possible les branches multiples de la science. C'est le seul moyen de fournir au philosophe les matériaux indestructibles dont il a besoin pour soutenir ses constructions généralisatrices. Sa mission paraît ainsi consister désormais à tirer de toutes les études de détail poursuivies par les savants, chacun dans sa spécialité, les conséquences générales qui en découlent, en ce qui concerne les idées que l'on peut considérer comme définitivement acquises sur la matière et sur l'esprit.

Cette conception du rôle actuel de la philosophie devait apparaître nécessairement à la suite de l'essor prodigieux pris, depuis près d'un siècle, par toutes les sciences. La philosophie devait se rapprocher de ces sciences, qu'elle semblait avoir temporairement oubliées. Sans elles, rien de solide ne pouvait être construit.

Mais il ne faut pas que les philosophes interprètent leur rôle dans un sens trop étroit. L'attitude prudemment restreinte qu'observent beaucoup d'entre eux ne permet guère l'éclosion de ces hypothèses audacieuses, plus tard vérifiées patiemment, qui jettent sur les connaissances humaines une nouvelle et grande clarté. L'attitude purement positiviste ou scientiste appartient au savant mais ne saurait être celle du philosophe. Le savant s'attache à une étude déterminée, qu'il poursuit aussi loin que possible, s'efforçant constamment de remonter au « fait générateur » de ceux qu'il a précédemment constatés, vérifiés et classés. Sa marche est lente, chaque pas en avant ne pouvant se faire sans que le terrain ait été préalablement préparé et solidement affermi. Il n'effectue que des généralisations successives, toujours comprises dans les limites de ses recherches spéciales.

Le philosophe, s'appuyant sur l'ensemble des sciences et les coordonnant pour ainsi dire entre elles, doit faire des généralisations plus larges.

(1) Voir *Les philosophes français au* XIXe *siècle*, par TAINE.

Sa tâche ne consiste pas à rester dans un laboratoire, penché sur des cornues et des microcospes, à s'enfermer dans un observatoire, l'œil au télescope ou le front incliné sur des pages de calcul, à se confiner dans un hôpital pour pénétrer les arcanes de l'organisme et le secret des maladies physiques ou mentales, à s'isoler dans un cabinet pour y méditer sur la politique et la sociologie. Il a une mission plus élevée. Ce sont les résultats obtenus dans les diverses branches des sciences qu'il doit recueillir et interpréter pour s'élever, s'il le peut, par des inductions, qu'il n'est pas interdit de faire un peu hardiment, jusqu'à ces hauteurs où l'on commence à entrevoir, sinon quelques réalités, au moins quelques probabilités sur la destinée humaine.

Nos esprits, dans leur complexité si déconcertante, ne disposent pas seulement, pour satisfaire leur insatiable besoin de savoir, des méthodes déductives et inductives qui leur permettent de diriger et d'interpréter leurs observations ; ils peuvent et doivent utiliser ce mystérieux moyen d'investigation qui se nomme l'intuition et qui découvre parfois à certains d'entre eux des vérités insoupçonnées.

N'est-ce pas l'intuition qui a conduit à quelques-unes des découvertes dont s'enorgueillit la science moderne? Ce procédé de recherches inspire quelque répugnance à ces positivistes endurcis qui ne veulent admettre que ce qui est scientifiquement démontré. En revanche, un autre groupe de philosophes, d'un esprit plus large, accepte et préconise toutes les sources de connaissance que nous pouvons trouver « dans nos idées morales, dans nos intuitions sentimentales, dans nos croyances religieuses (1). Il admet « qu'il y a des vérités qui relèvent du sentiment autant que de la raison » et que « les sentiments puissants qui agitent l'âme, à certains moments privilégiés, sont des forces aussi réelles que celles dont s'occupe le physicien » (2).

On retrouve donc, en définitive, dans la période actuelle, comme dans celle qui l'a précédée, deux écoles philosophiques, toutes deux s'appuyant également sur les sciences, chacune se manifestant de façons diverses, mais parfaitement caractérisées, l'une par son enseignement matérialiste, l'autre par ses tendances spiritualistes.

Entre ces deux écoles se répartissent les penseurs, chacun suivant le cours d'idées par lequel il se laisse entraîner et qui se forme suivant les conditions variées dans lesquelles l'ont placé son éducation, ses relations, ses études, ses réflexions, et même cette sorte d'inclination, pour ainsi dire instinctive, qui entraîne la volonté, soit d'un côté soit de l'autre. Nul n'ignore, en effet, combien est complexe la formation de nos idées et combien souvent le même fait conduit, suivant celui qui l'interprète, à des inductions ou des déductions opposées. Toutes les discussions, pour ne pas dire les querelles philosophiques, sont là pour le prouver.

(1) *Philosophe moderne*, par Albert Rey.
(2) *Le Pragmatisme*, préface par Bergson.

S'il ne s'agissait que d'enregistrer et d'interpréter les déductions des mathématiques, ou les inductions des sciences physiques, on arriverait peut-être à s'accorder. Mais, quand on aborde ces sciences qui ont pour objet la vie et la pensée, sous la forme individuelle ou collective, l'accord semble bien difficile à obtenir. C'est que l'on pénètre sur un terrain, où, quoi qu'on fasse, les méthodes resserrées auxquelles peuvent s'astreindre les mathématiciens et les physiciens ne sont sans doute plus suffisantes et demanderaient peut-être à être élargies.

Les sciences ont étendu et poursuivent leurs recherches sur tout ce qui, autour de nous et en nous, attire l'attention. Parmi les faits innombrables qu'elles étudient, on trouve d'abord ceux qui se reproduisent naturellement ou artificiellement, toujours dans des conditions identiques, dont on peut suivre ou provoquer le renouvellement autant de fois qu'on le voudra, que l'on peut par conséquent observer à loisir dans tous les détails de leur développement et soumettre à des mensurations précises. Ce sont les faits scientifiques proprement dits, ceux dont on recherche les causes, dans une série de faits « générateurs », par des inductions rationnelles, et dont on tire les conséquences par des déductions mathématiques. On rencontre ensuite des séries de faits essentiellement variables et imprévues. On ne peut généralement pas les reproduire artificiellement et lorsqu'ils se renouvellent naturellement, c'est avec des modifications déconcertantes. Bien rares sont ceux qui peuvent être l'objet de mensurations.

Dans ces conditions, il devient difficile, sinon impossible, de les grouper utilement et de remonter au fait régénérateur. Ils ne s'enchaînent plus les uns aux autres par des relations de cause à effet bien définies, susceptibles d'être observées, comme on le fait pour les précédents.

Ces faits, que l'on ne peut s'empêcher de classer à part parmi tous ceux qui attirent l'attention des chercheurs, sont ceux qui font l'objet de la psychologie, de la plus grosse part de la sociologie et peut-être aussi d'une partie de la biologie. Bien des efforts se sont faits et se font encore, dans l'école matérialiste, pour les assimiler aux faits scientifiques et les étudier par des procédés analogues. On ne peut pas dire que ces efforts soient vains, car un labeur consciencieux et opiniâtre est toujours respectable et, dans une certaine mesure, profitable, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'ils n'ont pas beaucoup avancé la solution du problème de la vie et de la pensée.

Les philosophes qui poursuivent leurs recherches dans cette voie comptent sur le temps, sur les travaux de nombreuses années, qui permettent de mieux grouper les faits, d'en découvrir de nouveaux, d'établir entre eux des dépendances jusqu'à présent si peu définies, de remonter enfin à des causes d'où sortiront quelques-unes de ces lois qui semblent régir les esprits et les sociétés.

Mais est-il bien certain qu'ils ne s'engagent pas sur une fausse piste

en appliquant rigoureusement la même méthode de recherche à des phénomènes qui se présentent sous des apparences si différentes? Cette sorte d'intuition qui les porte à considérer ces apparences comme trompeuses et à admettre qu'en allant vraiment au fond des choses on reconnaitra que les phénomènes de vie et de la pensée sont, comme tous les autres, des faits scientifiques, est-elle bien justifiée? Nul ne peut l'affirmer et, dans ces conditions, tout en laissant les « scientistes » poursuivre des recherches qui ne seront jamais inutiles, peut-être est-il sage de ne pas écarter ceux qui, dans leurs investigations, ajoutent d'autres méthodes à celle qui règne exclusivement dans les laboratoires.

Il ne faut pas oublier que la raison humaine est encore trop bornée pour percevoir, même dans l'ordre scientifique, d'autres vérités que des vérités approximatives. La somme de nos connaissances est bien limitée. La science a établi, parmi tous les faits qu'elle a pu observer, certaines relations de cause à effet. Elle en a dégagé ce qu'elle a appelé des lois, qui ne sont au fond que des hypothèses plus ou moins vérifiées. Il est vrai que, sur ces hypothèses, elle a formulé des théories, dont nos esprits peuvent provisoirement se montrer satisfaits, et dont les conséquences pratiques ont, dans une large mesure, montré la valeur par le développement prodigieux qu'elles ont donné à toutes les branches des arts et de l'industrie. Mais la science, on ne saurait trop le répéter, ne marche, même quand elle semble se hâter, que d'un pas lent et mesuré.

Ces méthodes, dont on ne peut contester la sûreté et la haute valeur, ne comportent pas les rapides progrès que souhaite l'impatience de beaucoup d'esprits. Ils sont relativement nombreux ceux qui ne peuvent se résoudre à accepter cette temporisation positiviste, qui se contente de ce qui est acquis et attend patiemment l'élargissement progressif du champ de nos connaissances, en formulant, sur tous les grands problèmes qui troublent nos âmes, un *nescio* déconcertant. Nous n'avons donc pas le droit de repousser ceux qui font appel, non seulement à la science, mais aussi à la conscience « en développant la faculté d'intuition », pour tenter, par quelques hypothèses, peut-être un peu hardies, mais néanmoins vraisemblables, de jeter un peu de lumière sur le mystère de notre destinée et de répondre, sur ce point toujours obscur, à ce besoin de savoir qui tourmente l'humanité depuis qu'elle existe.

(A suivre.) Général ABAUT.

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'un de nos amis une lettre que nous croyons intéressant de publier en raison de la preuve qu'elle fournit de nos rapports avec l'Au-delà :

MON CHER DIRECTEUR,

Je vous dois le témoignage suivant parce que chacun de nous serait inférieur à sa mission s'il ne désirait faire connaître à autrui les preuves qu'il a reçues de

la sollicitude d'un monde invisible, mais présent. Je m'excuse de citer un cas personnel.

Certains récits gagnent beaucoup à être faits par ceux-là mêmes qui ont été les témoins directs et intéressés du phénomène rapporté.

J'ai eu, il y a quelques mois, le grand malheur de perdre une mère tendrement chérie, d'un esprit supérieur, d'une nature très évoluée qui, à la recherche constante d'un idéal, avait trouvé dans nos doctrines, grâce à ses médiumnités développées, un apaisement, un enseignement, une clarté. Elle s'était efforcée de m'entraîner avec elle. L'ombre d'un doute me retenait encore au sol. C'est son départ qui allait me donner la grande révélation. Je passe rapidement sur l'appui extraordinaire, immédiat que je rencontrai au milieu de mon affliction, sur l'indéfinissable espérance qui rayonna dans mon cœur à l'heure la plus redoutée de ma vie. Je m'approchai — d'instinct ou par intuition — d'excellents amis, de bons médiums qui partageaient mes croyances et nous décidâmes de procéder à des expériences régulières. Nous étions trois la plupart du temps. Parfois un parent complétait notre groupe. Nos premières séances furent extrêmement intéressantes et fort convaincantes. Toutefois, il y manquait la preuve décisive, la preuve absolue d'identité. Un certain dimanche, le 25 juillet, chez moi, la table s'animant sous nos doigts, bondit et nous dûmes la suivre dans toutes les parties de la pièce où nous étions réunis. Le guéridon heurta d'abord un canapé et l'esprit s'étant nommé — le nom de ma mère — épela : « Je suis là sur ce canapé ». La table cogna ensuite contre un meuble où se trouvait placée une photographie de ma mère : « Mon portrait ! » fut-il dit. Toujours bondissant, la table nous obligea à pénétrer dans la chambre voisine — ma chambre à coucher — et alla affectueusement se porter contre mon lit. Ce n'était rien encore ! Tout à coup, ce guéridon, retournant brusquement dans l'autre pièce, frappa fortement contre le tiroir d'un chiffonnier en commandant : « Ouvre ce tiroir ! » « Qu'y trouverai-je ? demandai-je. « La preuve de ma présence ! me fut-il répondu ! » Mes amis m'interrogèrent du regard. Je leur fis l'aveu que le meuble désigné était *le seul* dont j'ignorais le contenu. Il avait appartenu à ma mère — j'en cherchai la clé. — Elle fut introuvable. Je fis alors ouvrir le tiroir indiqué par un serrurier et j'y découvris, avec des papiers de famille, ignorés de moi, déposés là il y a *quarante ans*, une montre, de famille également, *que je n'avais jamais vue, dont je ne savais la présence nulle part* et que mon père, absent de la séance et consulté, nous a dit avoir perdue de vue depuis *l'année* 1881. La clé de ce meuble ayant été égarée depuis un très grand nombre d'années, ma mère de son vivant, ne s'était à aucun moment préoccupée de ce qu'il pouvait contenir et au cours d'une séance ultérieure, elle nous a déclaré que, voulant le 25 juillet, nous donner de sa présence une preuve irréfutable, elle nous avait montré ce chronomètre qu'elle venait d'apercevoir pour la première fois, en cherchant par quoi elle pourrait nous persuader le plus !

Tel est le fait que je considérais de mon devoir de porter — à titre de contribution — à la connaissance de vos abonnés. Agréez, etc.

L. M.

Chronique Étrangère

Ceux qui, dans le monde, s'occupent de l'avancement des sciences psychiques, reconnaissaient en le docteur Crawford, récemment décédé à la suite d'un long surmenage, l'un des champions les plus actifs

d'une cause où le mystère peu à peu est dévoilé et où la vérité cachée est patiemment conquise. L'extériorisation de l'énergie (telekinésie) faisait le principal objet des recherches de ce grand savant. Alors que la masse des incrédules, contre toute évidence, niait encore la possibilité du déplacement des objets sans contact direct avec eux, Crawford poursuivait ses études dans cet ordre de phénomènes dont la réalité est l'un des points de départ du spiritisme expérimental : leur explication, en effet, démontrant la collaboration de la Force et de l'Intelligence invisibles, est un des arguments les plus probants contre les théories trop simplistes du matérialisme. En un ouvrage célèbre, Crawford avait eu le temps de fixer, à cet égard, des lois essentielles et précieuses (1). En matière de lévitation d'objets inertes, il reconnaissait comme indispensable l'auxiliaire de « collaborateurs spirituels », d'Esprits désincarnés joignant leurs efforts à ceux du médium et, éventuellement, à ceux des vivants, témoins de l'expérience. Selon lui, l'exacte connaissance des méthodes par lesquelles l'Esprit déplace la Matière, devant constituer, pour l'ensemble des sciences psychiques, un progrès considérable, d'où découlerait aisément une connaissance non moins exacte de tous les autres phénomènes encore plus ou moins obscurs, devant lesquels les spirites cherchent à formuler des hypothèses : « Définir nettement l'Énergie psychique, disait-il, c'est éclairer, du même coup, un grand nombre de lanternes. » Ses premières expériences consistèrent à enregistrer au phonographe les bruits et les coups accompagnant la manifestation de phénomènes de déplacement. Puis, il étudia l'augmentation ou la diminution du poids du médium pendant le temps qu'une table ou tout autre objet était déplacé par l'unique action de la Force-Intelligence de l Au-delà. Il s'attacha, d'autre part, à constater qu'au cours des expériences, les mêmes différences de poids se produisaient, à des degrés moindres que pour le médium, chez toutes les personnes présentes à la séance.

Plus tard, Crawford aborda une nouvelle phase du problème, et non la moins curieuse. Il demanda aux Esprits d'imprimer, à la table suspendue dans l'air, tels mouvements qu'il leur suggérait. De même s'appliqua-t-il à mesurer l'effort musculaire que devait fournir une personne pour ramener la table au sol dans le moment qu'elle en était éloignée par les « porteurs invisibles ». Cette forme de son enquête l'amena à établir un appareil composé d'un bras de levier, par lequel était enregistrée, avec une rigoureuse exactitude, la différence des pressions de bas en haut et de haut en bas. Ainsi put-il mesurer le potentiel de résistance des forces psychiques en action et la proportion de leur « emprunt d'énergie » au médium.

D'autres expériences permirent d'utiliser la Force des Esprits à mettre en mouvement une cloche, à actionner les touches d'une machine

(1) *The Reality of Psychic Phenomena.*

à écrire, à décharger un électroscope. Enfin Crawford put formuler avec certitude la loi cruxiale de ces divers phénomènes. Il en vint à conclure qu'ils étaient provoqués par la production d'une sorte de levier psychique, émanant du médium, appuyant sa partie coudée sur le sol même et exerçant pression, de bas en haut, sur l'objet à déplacer (1). A vrai dire, les Esprits, consultés, firent savoir que les meilleures conditions d'expérience étaient réalisées lorsque le levier fluidique *ne reposait pas sur le sol* mais se coudait dans l'espace, sans contact avec la terre, l'appui au sol exigeant d'eux, dirent-ils, une inutile dépense d'énergie « pour maintenir la rigidité ».

Pendant toutes ces expériences, Crawford se tenait en communication avec les Esprits, par le moyen de la table parlante ou du ouija. Les « opérateurs de l'au-delà » expliquaient, minute sur minute, la nature et la raison d'être de leur intervention. Ainsi donnèrent-ils notamment des conseils extrêmement précis pour la composition des dessins-diagrammes représentant la forme du levier psychique existant entre le médium et la table, et montrant le point même où le levier invisible s'appuyait sur le plancher. Enfin, dans certaines conditions d'éclairage, on en vint à pouvoir photographier cette force qui, si elle ne soulève pas encore les montagnes, suffirait à prouver triomphalement toute leur erreur aux négateurs de la lévitation.

Tout en visitant les laboratoires des savants, les hôtes du monde « derrière le voile » continuent à se manifester dans tous les milieux, près des mères affligées, près de ceux qui souffrent, de ceux qui espèrent, de ceux qui croient, et... de ceux qui ne croient pas. De plus en plus, la presse spirite relate les témoignages de parents en deuil qui viennent au spiritisme et y acquièrent la preuve de la vie des morts. Leur cas est celui de cette Mme Annie Brittain, dont parle le *Light*, qui, pleurant son fils tué à la guerre, se décide à fréquenter les réunions et a le bonheur d'acquérir bientôt des témoignages certains du retour à ses côtés de l'enfant survivant à la vie terrestre. Le « défunt » explique comment il est passé dans l'Au-delà, par une chute de son aéroplane. Puis il parle de tous les membres défunts de sa famille, les énumère un à un, les déclare présents à la séance et la liste est si riche, les visiteurs sont si nombreux, que la mère doit avouer qu'elle n'a jamais entendu parler de plusieurs des parents lointains qui lui sont nommés. Pourtant, dans la suite, elle en retrouve les noms et prénoms exacts, en consultant les archives familiales.

A Merthyr Tydfil (Pays de Galles), un amateur photographie en plein air un groupe de spirites. Et l'épreuve développée les montre comme supportés par une sorte de nuage qui est une émanation psychique très caractérisée. — A Londres, M. A. M. fait parler la table.

(1) Ces lois lentement acquises et minutieusement contrôlées, ont été publiées par Crawford, en 1919, dans son remarquable livre : *Experiments in Psychical Science.*

Un esprit se présente, se nomme : Igor et dit que, vivant il y a quelques années à Saint-Pétersbourg, il était un... *Soymak* (?) Un ami de la maison, anglais ayant séjourné en Russie, vient visiter M. A. M. et lui dit qu'en effet il a connu à Saint-Pétersbourg, avant la révolution, un certain Igor qui devait être un *Soymak*, c'est-à-dire un conspirateur contre l'ancien régime. L'ami qui fait cette révélation *a été désigné*, à la table, par l'esprit de Igor qui a dit : « Pour avoir des renseignements sur moi, adressez-vous à M. un Tel. Il me connaissait très bien. » — Un lecteur du *Times*, questionnant le guéridon, reçoit d'un esprit la curieuse consigne d'ouvrir le numéro du jour et d'y chercher « première page, seconde colonne, en bas : le nom de sa mère ; quelques lignes au-dessous : le nom d'une ville où sa mère a vécu ; par ailleurs, à une place stipulée, celui d'une ville où son père a passé quelques années, et à d'autres endroits du journal, nettement précisés, des noms d'amis », le prénom de Marguerite, — celui même de l'esprit visiteur, — et telles autres indications qui, vérification faite, sauf quelques légères erreurs, se trouvent aussitôt contrôlées. — Un médium anglais, signalé par *The International Psychic Gazette* communique avec le poète Robert Buchanan, Lord Beresford, Stainton Moses et Lord Kitchener et, dans une autre séance, reçoit une dizaine d'anciens Recteurs, trépassés au cours du XVIIIe siècle. Tous se nomment, disent où ils résidèrent, donnent la date de leur mort, mentionnent un certain nombre de leurs contemporains illustres et enfin indiquent, dans les lointaines églises où ils sont inhumés, la place même de leur tombeau ou de leur dalle mortuaire. L'enquête démontre que toutes ces informations d'outre-tombe sont fondées. — Lorsque meurt le médium aveugle Cecil Husk, plusieurs autres médiums anglais, impérieusement incités par leurs esprits-guides, téléphonent au domicile du mort pour demander si ces avertissements ne sont malheureusement pas trop réels. L'un d'eux déclare, dans la suite, qu'il a été prévenu par l'Esprit Joey qui, on l'apprend alors, était un des esprits conseillers de Cecil Husk.

The Occult Review raconte l'aventure d'un jeune homme, M. H., voyageant en Wurtemberg, entrant la nuit dans un couloir d'auberge, mal éclairé, et marchant vers la salle commune. Soudain il se sent saisir par le bras, et croyant à une plaisanterie d'une personne cachée, essaye de se dégager sans y réussir. Mais se retournant, il voit une apparition de figure jeune, tout contre lui, et qui lui sourit. Dans le même moment, devant lui, et par une trappe ouverte imprudemment, quelqu'un remonte de la cave, l'hôtesse qui s'écrie : « Pour Dieu, n'avancez pas ! Vous allez vous tuer ! » S'il avait fait deux pas de plus, le voyageur se fut effectivement brisé les reins en tombant dans le vide. Mais un esprit, par bonheur, l'avait prévenu à temps. — Dans le même article, est rappelée la vision de Reiskes, jadis professeur de philosophie à Leipzig et qui, une nuit, vit dans sa chambre deux femmes dont l'une

semblait consoler l'autre, en l'appelant par son prénom. Le lendemain, Reiskes apprenait que, plusieurs années plus tôt, une querelle avait éclaté entre deux femmes habitant ce logis, et que l'une d'elle, portant le prénom entendu au cours de la nuit, avait été défenestrée par son irascible compagne.

L'histoire d'une mémorable conversion au spiritisme est racontée, en 320 pages, dans le bien curieux livre que viennent de publier, aux États-Unis, les héritiers de Mme Sewall, l'une des leaders du mouvement féministe mondial, conférencière éminente et fondatrice du Conseil international des femmes. Un jour, une tournée propagandiste la conduit à Lily-Dale, grand centre spirite américain. Elle a toujours, jusqu'alors, refusé de communiquer avec son mari défunt : elle ne croit pas à la survie. Pour elle, tous les médiums sont des imposteurs. A Lily-Dale, cependant, elle se laisse entraîner dans une réunion. Et en une séance, elle change de mentalité. Son mari est venu lui dire de croire et dans des termes tels qu'elle ne peut plus douter. Un médium a dessiné le portrait de feu Sewall, *et le portrait est ressemblant.*

L'illustre féministe rentre chez elle et, dès lors, pratique le spiritisme. Elle tombe malade, et si gravement que les médecins l'abandonnent comme incurable. L'esprit de son mari lui amène un esprit médecin qui la guérit, à la stupeur de toutes les facultés. Le docteur de l'astral a réussi où ceux de la terre se reconnaissaient désarmés. A dater de ce jour, Mme Sewall va d'expérience en expérience et après avoir eu, comme elle dit dans son livre « une véritable vie de contes des Mille et une nuits », elle mourait, fervente apôtre du spiritisme, il y a quelques mois. Son œuvre posthume a pour titre : *Neither Dead nor Sleeping.*

Et voici, nous dit le *Progressive Thinker*, comment une humble couturière d'un village de New-Jersey est devenue une grande artiste. Joséphine Trust perd son mari, un inventeur malheureux, et pour vivre, elle doit tirer l'aiguille. Certain hiver, les clients ne la payant pas, elle reste autant dire sans ressources. Assise devant sa petite table, inconsciemment, elle saisit un crayon. Une feuille de papier blanc est devant elle. Et, sans avoir bien entendu jamais appris, brusquement elle commence un dessin qui l'étonne. Avec ses derniers sous, elle va acheter des crayons de couleur, et après quelques séances, elle réalise des œuvres d'une beauté telle que des maîtres en restent émerveillés et déclarent être de bien médiocres élèves en présence d'un tel talent. Les dessins sont signés par l'esprit Évon Gombon qui ajoute, chaque fois, la formule « Tout affectueusement ». Ce sont des fleurs et des oiseaux étranges et magnifiques et parmi les feuilles et les corolles, on voit irradier des visages d'esprits que le crayon artiste n'a pas manqué d'entourer d'*auras* multicolores. Enfin, d'autres esprits viennent dicter des poèmes à Mme Trust, qui, certes, n'était pas plus poète que peintre.

The Two Worlds, cité par le *Progressive Thinker*, fait un récit encore plus étonnant. Le jeune violoniste Jullian Forester, compositeur par surcroît, a l'inspiration d'une romance dont il note les premières mesures sans réussir à achever le dessin mélodique. En vain essaye-t-il de le faire chanter sur son violon. Tout à coup, sans l'avoir entendu entrer, il voit près de lui un vieil homme qui lui dit : « En un autre siècle, j'ai construit votre violon : vous êtes le seul qui en jouiez avec sensibilité Pour vous récompenser, je viens vous dicter la fin de votre romance. Je vous l'ai inspirée. C'est un air que, de mon vivant, j'avais commencé a écrire lorsque j'ai été foudroyé par une embolie au cœur. » Le jeune homme aussitôt achève sa composition, sans le moindre effort de recherche, et quand il veut remercier son visiteur, il se retrouve seul dans l'atelier.

M. Arnaldo Ribeiro, abonné de la revue *Réformador* souffre d'un cruel rhumatisme qui le paralyse. Il écrit au Centre Spirite « Amour et Charité », pour obtenir des Esprits, dit-il, « une bonne recette ». Or, pendant la nuit où les spirites invoquent le médium de l'astral qui voudra bien soulager Ribeiro, ce dernier a un songe. Un esprit vient lui dicter une ordonnance dont il se souvient à son réveil. Et, le lendemain, il reçoit, du groupe spirite, une lettre contenant une prescription médicale préconisée par un esprit docte et généreux. Cette prescription, c'est, *mot pour mot*, l'ordonnance qui a été dictée au malade pendant son sommeil. Et le plus admirable, c'est que Ribeiro va beaucoup mieux et a jeté ses béquilles. — A une jeune fille nommée Émilia, et demeurant à Bananeiras (Parahyba du Nord), d'autres esprits, nous apprend la revue *O Clarim*, transmettent diverses prophéties, concernant les événements et les personnes. Et ces prophéties se réalisent, à la grande fureur des prêtres qui anathématisent la « possédée ». — A Rosario (Mexique), relate le *Jornal Espirita*, quelqu'un se fait photographier, dans la rue, monté sur un cheval noir. Et l'épreuve montre, au-dessus du poitrail, dans l'encolure, le visage vu de face et très reconnaissable, d'une jeune fille morte quelques mois plus tôt, dans la localité, et bien connue pour son talent d'écuyère.

Mentionnons, pour terminer, la troublante manifestation du *Sixième sens* qu'enregistre le *Yorkshire Observer*, de Bradford. Un habitant de cette ville, fort bien portant, est assis dans un parc, lorsqu'il voit venir à lui un inconnu qui s'excuse de l'aborder, mais qui se croit en devoir, dit-il, de le prévenir qu'avant peu il sera atteint d'une maladie grave en laquelle les médecins reconnaîtront le cancer de l'estomac. « Ils se tromperont d'ailleurs, ajoute-t-il, et vous guérirez. » En effet, après quelques mois, le mal prévu se déclare et tous les docteurs de diagnostiquer le cancer. Cependant la guérison s'accomplit selon la prévision, et l'ex-malade, un soir, dans le même parc, reconnaît le passant qui l'avait prévenu. Il court sur ses traces, l'arrête, et lui demande comment

il a pu deviner si bien tout ce qui s'est passé : « Je n'en sais rien moi-même, répond l'homme ; c'est un don que j'ai et je ne me l'explique pas. Toujours est-il que, si je passe près de quelqu'un qui doit être malade, j'en suis mis au courant. Charitablement, je l'en avertis aussitôt. Si vous voulez donner un nom à ma singulière faculté, nous l'appellerons ...*le sixième sens.* »

M. CASSIOPÉE.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

Dans sa séance du 2 décembre, le Comité directeur a décidé la création d'un Bulletin Mensuel, comme organe attitré de l'Union Spirite. Ce Bulletin doit non seulement servir de trait d'union entre tous les spirites, mais aussi être le porte-paroles de toutes les Sociétés adhérentes à l'Union, afin de leur faciliter les publications qu'elles pourraient avoir à faire, soit dans leur intérêt propre, soit dans un intérêt général. Cela paraît d'autant plus nécessaire que beaucoup de ces Sociétés ont dû suspendre leur organe personnel, à cause de l'augmentation, actuellement considérable, de toute publication.

Le premier numéro paraîtra courant janvier 1921.

Les Sociétés ou Groupements sont priés d'adresser, avant fin du mois, à l'Union Spirite Française, les notes ou communications qu'ils désirent faire insérer dans ce Bulletin.

Chaque adhérent individuel de l'Union recevra le Bulletin Mensuel gratuitement, et les Sociétés ou Groupements un numéro par chaque dix francs de cotisation versée.

Les frais pour la publication de cet organe seront couverts par souscriptions volontaires, publiées dans le Bulletin.

Une première souscription faite parmi les dix membres présents à la réunion annuelle du Comité a produit la somme de 1.450 francs. Il faut une dizaine de mille francs pour assurer la vitalité du Bulletin.

Le Comité de l'Union fait donc appel à tous ceux qui peuvent l'aider dans sa tâche.

In Memoriam

Nous apprenons la mort du professeur Fh. Flournoy. Comme savant et penseur, il exerçait une grande influence sur tous ceux qui l'appro-

chaient. Adversaire de tout dogmatisme, il était la tolérance même. Jusqu'à la fin de sa vie, il avait gardé un esprit à la fois critique et largement accueillant pour les idées nouvelles. Lorsqu'un fait nouveau s'était imposé à son attention, il n'hésitait pas à faire table rase de ses idées antérieures, pour suivre la piste qui s'ouvrait devant lui (1).

Ce savant, philosophe, a résumé son attitude vis-à-vis des hommes et des choses, dans ces simples lignes qui terminent *Métaphysique et Psychologie* :

« Dans la culture des sciences et de la pratique des vertus, tant privées que sociales, un même zèle ; en matière de croyance métaphysique une complète liberté individuelle ; en tout, et partout, la tolérance et le support mutuel, ces formes élémentaires, mais non les plus faciles de la charité. »

A cet idéal le professeur Flournoy est toujours resté fidèle.

C'est son plus bel éloge.

RÉMIA.

Conférence

Le Président de l'Union Spirite Française, M. Gabriel Delanne, donnera, le dimanche 16 Janvier 1921, à 20 h. 30, une conférence à la *Salle des Agriculteurs*, 8, rue d'Athènes sur : LA MÉDIUMNITÉ MÉCANIQUE.

Le médium-improvisateur Georges Aubert se fera entendre dans la seconde partie de cette séance.

Les adhérents à l'Union trouveront des cartes d'entrée au siège de l'Union, 28, avenue des Sycomores, villa Montmorency, Paris (16e), et chez M. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris (5e).

Le manque de place nous oblige à renvoyer au numéro de janvier la publication d'un curieux article sur l'*esprit Gui*, de M. Marcel Laurent, et du compte rendu de l'intéressant ouvrage de Sir Oliver Lodge, *Raymond*, d'Alfred Bénezech.

(1) Voir de DELANNE, *Les apparitions matérialisées*, page 11.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
du LXIII[e] volume

ANNÉE 1920

Janvier

A l'œuvre ! — KERMARIO 1
Les Déçus. — ALFRED BÉNEZECH 5
Le Spiritisme orthodoxe. — L. CHEVREUIL 9
Intéressante séance de médiumnité. 13
Mystification à propos de mes prévisions sur la durée de la guerre. Comment elle fut découverte. — Abbé J.-A. PETIT 15
Debout les Morts ! — H. MÉROU 18
Première conférence de l'Union Spirite française 19
Correspondance posthume d'Allan Kardec. 22
Union Spirite française. 24
Chronique étrangère. — PIERRE MEYRANNES. 28
Avis. 32

Février

Germes d'avenir. — ALFRED BÉNEZECH 33
Un peu de philosophie. — KERMARIO 39
Pour la liberté morale. — L. CHEVREUIL 42
La Reposante Hôtellerie. — S. HENRIQUET 46
La Douceur. — PAUL BODIER 48
Quelques faits. — CHARLES VERFEUIL 49
Chronique étrangère. — PIERRE MEYRANNES 55
Bibliographie. — LAUSER 63

Mars

Réalités. — KERMARIO 65
Exemple d'identité paraissant sûr. — C. FLAMMARION 71
L'Injustice des partis. — ALFRED BÉNEZECH 74
Les Invisibles avant et pendant la guerre. — D[r] EDM. DUPOUY. 79
Union Spirite Française. Deuxième conférence. 80
Les Grandes Révélations de la Psychologie contemporaine. — EDM. WIETRICH. 81
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE. 93

Avril

La souffrance. — KERMARIO 97
La plus grandiose des sciences. — ALFRED BÉNEZECH 101
Métapsychisme. — Des faits. — CAMILLE FLAMMARION 106
Deuxième conférence de l'Union Spirite française. La Pensée. — E. DE BEAUVAIS 110
Union Spirite Française. — G. DELANNE 119
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 120
Conférence 128
Correspondance 128

Mai

Anniversaire 129
A la Gloire du Maître. — KERMARIO 130
Cérémonie au Père-Lachaise. — P. D. 133
Le jugement de l'Église. — ALFRED BÉNEZECH 138
Quelques réflexions philosophiques. — Général ABAUT 142
Conférence. — E. WIETRICH 147
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 150
La Survivance de l'Ame, son évolution après la mort. — P. QUEYRANNES 155
Échos 159

Juin

A Jeanne d'Arc. — J. M. A 161
Le Jugement de l'Église *(suite)*. — ALFRED BÉNEZECH 162
Quelques réflexions philosophiques *(suite)*. — Général ABAUT . 166
Les Prémonitions. — A. B 170
La Mort et son mystère. — LAUSER 175
Les expériences du professeur W. J. Crawford. — RÉMIA . . . 178
Conférence du Dr Geley, à Nice. — PIERRE MEYRANNES . . . 180
Vers l'union. — JEAN MEYER 183
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 185
Échos des Sociétés et Groupes 190
Revues et journaux 190
Bibliographie 191

Juillet

La Méthode expérimentale dans les études psychiques. — CAMILLE FLAMMARION 193
Après la Canonisation. — KERMARIO 200

Le Jugement de l'Église : Providence glacée. — ALFRED BÉNEZECH . . . 202
Une Voix d'Outre-tombe. — P. DE LA FONTAINE 207
Conférence de M. E. Wietrich : La Sympathie. — RÉMIO. . . . 214
Conférences en Algérie. — J. M. 215
Revues et journaux. 218
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 219
Bibliographie. 224

Août

Les Sceptiques. — CAMILLE FLAMMARION 225
Le Jugement de l'Église. C'est le Diable. — ALFRED BÉNEZECH. 232
Quelques réflexions philosophiques. — Général ABAUT 237
La Psychologie dite supra-normale. — RAOUL MONTANDON . . 244
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 247
Revues et journaux. 253
Échos de l'Étranger. 255
Bibliographie. — B.... 256

Septembre

Le Psychisme dans l'Histoire. — Histoire d'un revenant au temps de Louis XIV. — CAMILLE FLAMMARION 257
Coup d'œil sur les temps présents. — LÉON DENIS 265
Le jugement de l'Église. — Les fraudes. — ALFRED BÉNEZECH . 268
Le Problème de Myers. — EDM. WIÉTRICH 272
Nécrologie. 277
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 279
Revues et journaux. 286
Bibliographie. 287

Octobre

Les Doubles. — CAMILLE FLAMMARION 289
Coup d'œil sur les temps présents. — LÉON DENIS 295
Choses vues. Quelques poésies de l'esprit Jean. — ALFRED BÉNEZECH 299
Quelques réflexions philosophiques. La morale et le problème de la destinée humaine. — Général ABAUT 305
Il y a médium et médium. — GEORGES ANQUETIL 311
Nouvelle invention d'Édison. 313
Revues et journaux. 313
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 314
Échos des Sociétés 319

Novembre

Les apparitions immatérielles de vivants. — C. FLAMMARION . . 321
Coup d'œil sur les temps présents. — LÉON DENIS 328
Choses vues. — Le Phénomène du cimetière et l'apport. — ALFRED BÉNEZECH 332
La découverte d'Édison et les forces de l'Au-delà. — MARCEL LAURENT. 337
La Conférence de Lambeth Palace. — L'Église en face du spiritime. — RÉMIA. 340
Revues et Journaux. 343
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE 346
Échos des sociétés 352

Décembre

Étude sur les apparitions. La pensée productrice d'images cinématographiques. — CAMILLE FLAMMARION. 353
Coup d'œil sur les temps présents. — LÉON DENIS 361
Choses vues. — Le problème. — ALFRED BÉNEZECH 364
Quelques réflexions philosophiques. — La philosophie moderne en présence du problème de la destinée humaine. — G[al] ABAUT. 370
Correspondance. — L. M.. 376
Chronique étrangère. — M. CASSIOPÉE. 377
Échos et journaux. 383
In Memoriam. — J. M.. 384
Table générale des matières du LXIII[e] volume. 385

AVIS

Nous prions nos lecteurs dont l'abonnement se termine avec le numéro de Décembre 1920, de bien vouloir nous faire parvenir le montant de l'année 1921, en un mandat-poste à l'adresse de Monsieur Paul Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris (V[e]).

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS — IMP. DUBREUIL. FRÈREBEAU ET C[ie]. 18, RUE CLAUZEL.

UNION SPIRITE FRANÇAISE

Villa Montmorency, 28, Avenue des Sycomores, PARIS-AUTEUIL

Président d'honneur : Léon DENIS — Président : Gabriel DELANNE

Téléphone : Auteuil 25-11

Le but de l'Union est de fédérer tous les groupes, ou personnes isolées dans les villes ou les campagnes de France et des colonies ; de les unir dans un lien fraternel pour l'étude au point de vue scientifique et moral des phénomènes spirites et des grands problèmes de l'au delà. Jamais œuvre ne vint plus à props que celle-ci, au lendemain de la grande guerre qui a accumulé partout tant de désastres et tant de deuils. Le spiritisme en montrant que tout ne finit pas sur cette terre et que l'on peut encore, dès ici-bas, communiquer avec les disparus sublimes qui ont tout sacrifié pour nous, est appelé à répandre partout la consolation en même temps que la confiance qui doit aider au relèvement de notre chère patrie. Aussi de toutes parts, de nombreuses adhésions arrivent au Comité directeur installé à la villa Montmorency en vue de réaliser une unité d'action complète qui amènera le triomphe de nos idées. Le Comité recevra avec reconnaissance toute communication, tout renseignement présentant un intérêt général pour la doctrine.

Le minimum de cotisation fixé à 6 francs par an, permet à tout le monde de faire partie de l'Union et de contribuer à cette belle œuvre. La Société qui s'occupe de créer une bibliothèque, reçoit avec gratitude les livres pouvant aider à la propagande spirite que les amis de l'œuvre veulent bien lui faire parvenir.

Editions spéciales de l'Union Spirite Française

Qu'est-ce-que le Spiritisme ?

Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, contenant le résumé des principes de la doctrine spirite par **Allan Kardec**. Volume de propagande de 180 pages, **1** fr. **50**.

Le Spiritisme à sa plus simple expression.

Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations, par **Allan Kardec.** Brochure de 30 pages, **0** fr. **15**.

Pourquoi la vie ?

Ce que nous sommes : d'où nous venons ; où nous allons. Brochure de propagande, 48 pages, par Léon Denis, **0** fr. **15**.

LA REVUE SPIRITE

Journal d'Études Psychologiques et de Spiritualisme Expérimental

Publication mensuelle fondée en 1858 par Allan Kardec

Paraît du 15 au 20 — **Le Numéro 1 franc.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises .... **10** fr. par an.
Europe .... **12** fr. —
Outre-mer .... **14** fr. —

Les abonnements partent de Janvier et Juillet. Ils se paient d'avance en un mandat-poste ou un chèque sur Paris à l'ordre de M. Paul LEYMARIE, *42, rue Saint-Jacques, Paris* (V[e]).

Tél : **Gobelins 19-53** — Métropolitain : **Odéon** ou **Saint-Michel**.

Ouvrages fondamentaux du Spiritisme
Par ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits.

(PARTIE PHILOSOPHIQUE)

Contient les principes de la doctrine spirite sur l'immortalité de l'âme, la nature des esprits et leurs rapports avec les hommes, les lois morales, la vie présente, la vie future et l'avenir de l'humanité selon l'enseignement donné par les Esprits. 57e mille, in-16, 475 pages Vade-mecum de la philosophie spirite.

Le Livre des Médiums.

(PARTIE EXPÉRIMENTALE)

Ou guide des médiums et des évocateurs, contient l'enseignement spécial des esprits sur la théorie de tous les genres de manifestations, les moyens de communiquer avec le monde invisible, le développement de la médiumnité, les difficultés et les écueils que l'on peut rencontrer dans la pratique du spiritisme. 50e mille, in-16, 510 pages.

L'Évangile selon le Spiritisme.

(PARTIE MORALE)

Contient l'explication des maximes morales du Christ, leur concordance avec le spiritisme et leur application aux diverses positions de la vie. 48e mille, in-16, 450 pages.

Cet ouvrage peut se diviser en 5 parties : Les actes ordinaires de la vie du Christ. — Les Miracles. — Les paroles qui ont servi à l'établissement des dogmes de l'Eglise. — L'enseignement. — Les Prédictions.

Le Ciel et l'Enfer ou la Justice divine selon le Spiritisme.

Contient l'examen comparé des doctrines sur le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, les peines et les récompenses futures, les anges et les démons, les peines éternelles, etc., suivi de nombreux exemples sur la situation réelle de l'âme pendant et après la mort. 21e mille, in-16, 500 pages.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme.

Contient le rôle de la science dans la Genese, les systèmes du monde, anciens et modernes : l'Esquisse géologique de la terre ; la Théorie de la terre, etc., etc. 19e mille, in-16, 465 pages (en réimpression).

Ce livre a pour objet l'étude de trois points diversement interprétés et commentés jusqu'à ce jour ; il y est parlé des deux formes qui régissent l'Univers : *l'élément spirituel et l'élément matériel;* de l'action simultanée de ces deux principes naissent des phénomènes spéciaux que l'auteur a décrit d'une manière rationnelle.

Œuvres posthumes.

Ce livre comprend la biographie d'Allan KARDEC, sa profession de foi spirite raisonnée, comment il est devenu spirite, et les divers phénomènes auxquels il a assisté. 6e mille, in-16, 450 pages.

Ce livre renferme des extraits *in-extenso,* tirés du Livre de prévisions concernant le spiritisme et le discours prononcé par Camille Flammarion à l'enterrement d'Allan Kardec (les mannscrits du Maitre qui ont servi à composer ce volume n'avaient jamais été publiés).

Chaque volume broché : **5** francs. *Franco et recommandé :* **6** fr. **25**.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ?, Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits. 25e mille, in-16, 182 pages.
Broché, **2** fr. **50**; Relié, **4** fr. **50**; Port, **0** fr. **75**.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. — Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. 61e mille. Brochure in-

Caractères de la révélation spirite. — **30**e mille. Brochure in 18, **40** pages, **25** cent., *franco* **35** cent.

Les Fluides.

Esquisses géologiques de la terre.

Résumé de la loi des phénomènes spirites.

Ces trois volumes en réimpression